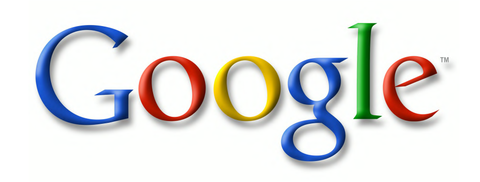
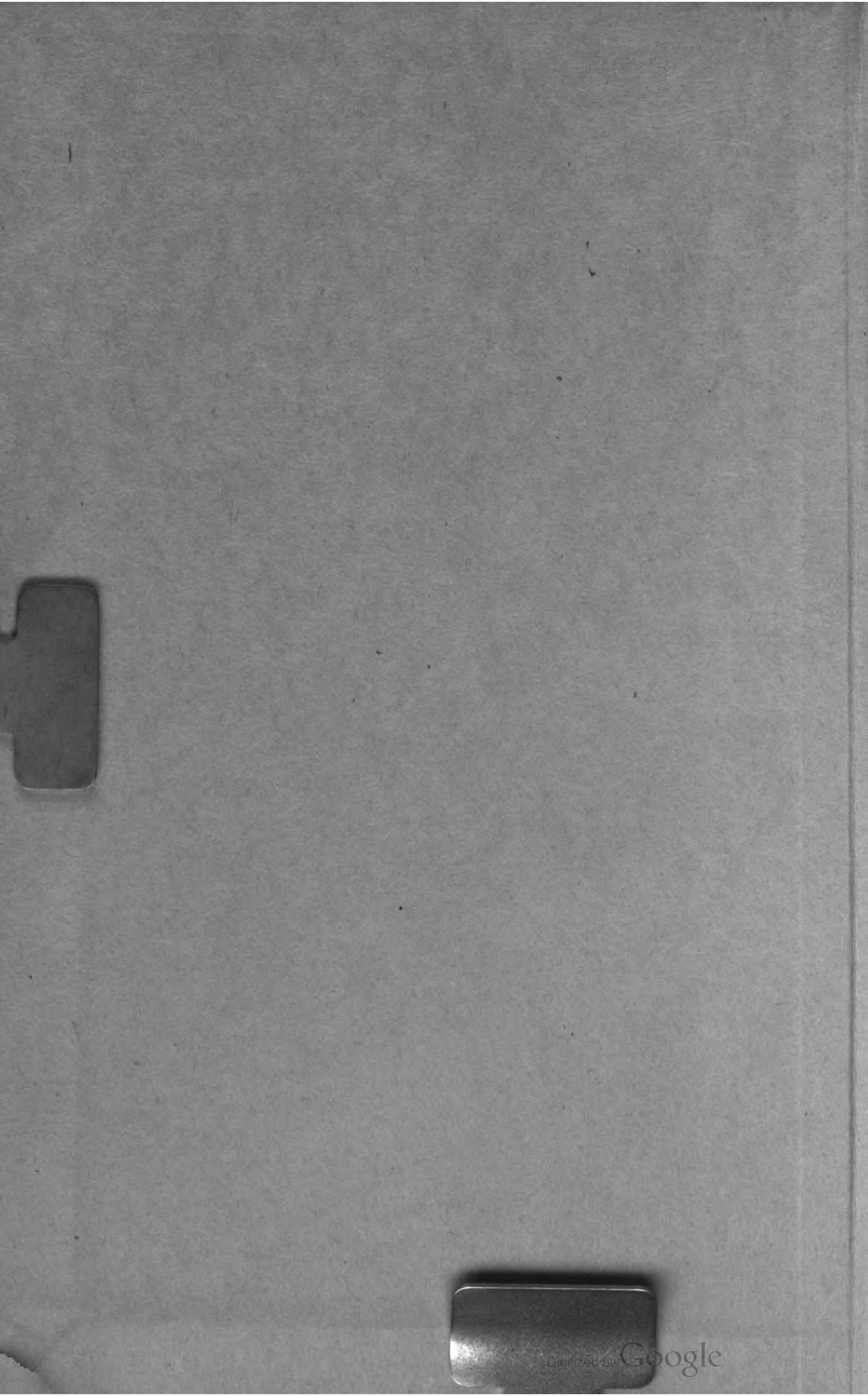




Le Livre revue mensuelle ...



Le
Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

QUATRIÈME ANNÉE



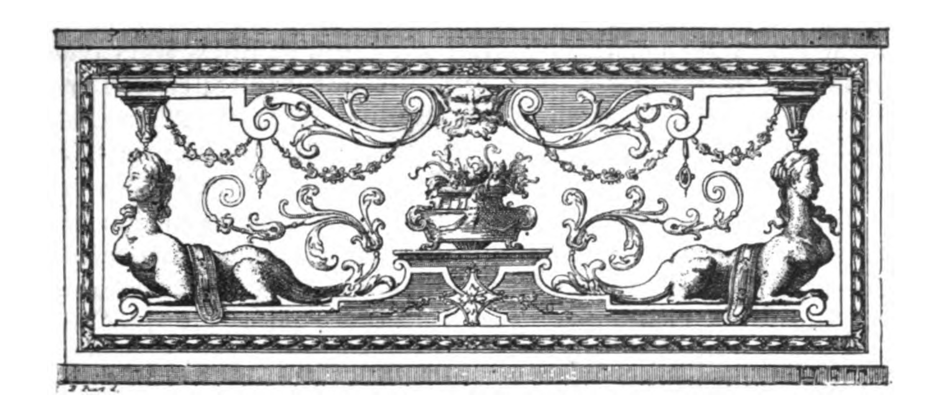
PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883



LES BIBLIOTHÉCAIRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON I[ER]



'EST pendant le séjour de Napoléon au palais de Rambouillet, en septembre 1807, que le savant auteur du Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, Alexandre Barbier, fut nommé Bibliothécaire de l'Empereur. Il succédait dans ces fonctions à M. Ripault. Ce littérateur érudit, après avoir fait partie de l'expédition d'Égypte, était devenu plus tard Bibliothécaire du Premier Consul et de l'Empereur, qui l'honorait de sa confiance, mais qui crut devoir lui donner un collègue.

En 1805, l'abbé Denina, ancien bibliothécaire du grand Frédéric, fut présenté à l'Empereur lors de son passage à Mayence. Informé de la position dans laquelle se trouvait l'auteur des *Révolutions d'Italie* et de plusieurs autres ouvrages estimés, Napoléon voulut assurer une retraite tranquille et honorable à ce savant ; il le fit engager à venir à Paris, et presque aussitôt après son arrivée il le nomma son premier bibliothécaire. Quoique les fonctions de l'abbé Denina, alors âgé de soixante-treize ans,

fussent purement honorifiques, M. Ripault, peu de temps après cette nomination, commença à se dégoûter des devoirs de sa place, et, dès 1806, il se retira à la Chapelle-Saint-Mesmin, dans une propriété qu'il possédait aux environs d'Orléans. D'après le témoignage du baron Meneval[1], on soupçonna qu'il avait été blessé de se voir subordonné à l'abbé Denina.

L'Empereur, après avoir fait écrire plusieurs fois d'une manière très pressante à M. Ripault, pour l'engager à reprendre ses fonctions, considéra comme une démission volontaire le silence de son Bibliothécaire, et l'abandon non motivé et prolongé de fonctions qui auprès de lui exigeaient une présence de presque tous les instants, car il avait l'habitude, qu'il conserva toujours, d'être constamment tenu au courant de tout ce qui se publiait.

Lorsqu'il fut décidé que M. Ripault serait remplacé, le baron Meneval, qui, peu de temps après sa sortie du collège, avait été momentanément placé à la Bibliothèque du Directoire, sous les ordres de M. Barbier, voulut bien attirer l'attention de l'Empereur sur le bibliothécaire du Conseil d'État[2], déjà connu par le catalogue de cette bibliothèque, publié, dès 1803, en deux volumes in-folio et qui, pendant les longues et savantes discussions du *Code,* avait eu occasion de faire apprécier, par divers membres du Conseil et par le Premier Consul lui-même, l'étendue de ses connaissances bibliographiques.

La proposition de M. le baron Meneval ayant été favorablement accueillie par l'Empereur, M. Barbier reçut, de Rambouillet, le premier avis de sa nomination, par la lettre suivante du baron Fain :

A Monsieur Barbier, bibliothécaire du Conseil d'État.

Rambouillet, 9 septembre 1807.

J'ai à vous remercier, Monsieur et ancien camarade, de l'envoi que vous m'avez fait de vos deux bons volumes[3] et de la Notice supplémentaire publiée en réponse à la critique[4].

Mon remercîment est une dette déjà bien ancienne; M. Meneval me donne l'occasion de m'acquitter, en me laissant le soin de vous faire ses compliments et les miens sur une bonne nouvelle qu'il a à vous apprendre.

Sa Majesté vient de vous nommer son Bibliothécaire, vous conservant toujours

1. *Napoléon et Marie-Louise. Souvenirs historiques*, t. Ier, p. 116.

2. Au sujet de la nomination du Bibliothécaire du Conseil d'État, on trouve l'anecdote suivante dans les *Archives Belgiques,* Recueil littéraire publié à Bruxelles en 1823 :

« Il s'agissait, sous les Consuls, de nommer un Bibliothécaire du Conseil d'État, et l'on présentait une liste de savants et de littérateurs célèbres. Ces sortes de listes, en France, sont toujours très nombreuses. « Mais, dit le Premier Consul, je ne vois pas là le nom d'un homme que je trouve toujours à la Bibliothèque, et qui de quelque livre, de quelque renseignement que j'aie besoin, ne me le fait jamais attendre un instant. Qu'on l'appelle, c'est lui que je nomme. » Et M. Barbier entra en fonctions.

3. Les tomes 1 et 2 du Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes.

4. Réponse à un article du *Mercure de France* relatif au *Dictionnaire des anonymes*. Paris, Imprimerie bibliographique, in-8.

à la Bibliothèque du Conseil d'État, et ajoutant au traitement de votre place actuelle[1] un supplément de 6,000 francs, en raison de vos fonctions nouvelles.

Vous ne doutez pas de la part que nous prenons à la joie que vous donne le choix de Sa Majesté et à tout ce qui peut vous arriver d'heureux.

Agréez, dans cette circonstance, monsieur et ancien camarade, l'assurance des sentiments de la plus parfaite amitié.

Baron FAIN.

Presque aussitôt après avoir reçu la lettre de. M. Fain, M. Barbier écrivit au baron Meneval :

Monsieur le baron,

Les talents qui vous ont élevé à un poste aussi éminent que délicat sont assez généralement connus; j'aimais à en parler dans toutes les occasions qui se présentaient à moi. J'ajoutais que j'avais été à même d'apprécier les qualités de votre cœur; c'est sans doute à ce bon cœur que je dois attribuer le choix que Sa Majesté veut bien faire de moi pour son Bibliothécaire. Comptez sur mon éternelle reconnaissance, et croyez que je me dévouerai tout entier pour répondre à l'opinion favorable que Sa Majesté a bien voulu concevoir de mes faibles connaissances.

Je suis, etc.

BARBIER.

Paris, 10 septembre 1807.

Le même jour M. Barbier répondit au Baron Fain :

Monsieur et ancien camarade,

Je ne pouvais recevoir une nouvelle plus agréable que celle que vous avez pris la peine de m'annoncer. Ce qui m'a fait encore plus de plaisir, c'est la manière dont vous m'en informez.

Une place de Bibliothécaire auprès d'un Héros législateur ne doit pas être facile

1. Le traitement du Bibliothécaire du Conseil d'État était de 6,000 francs. Au sujet des deux traitements que touchait M. Barbier, la lettre suivante fut adressée au secrétaire général du Conseil d'État par le Grand Maréchal du Palais.

A Monsieur le baron Locré, secrétaire général du Conseil d'État.

Paris, 7 janvier 1808.

« Lorsque S. M. a nommé M. Barbier son bibliothécaire, Monsieur, ayant été à même de connaître ses intentions, je me rappelle fort bien qu'elle désirait qu'il conservât en même temps la place de Bibliothécaire du Conseil d'État. Cela devient d'autant plus nécessaire pour les intérêts de M. Barbier, qu'il ne jouit réellement que de la moitié des émoluments attribués à son prédécesseur. Comme vous voulez aussi du bien à M. Barbier, j'ai pensé qu'il vous conviendrait d'être aussi instruit de cet objet.

« Je vous renouvelle, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« Le Grand Maréchal du Palais,

« DUROC. »

Comme bibliothécaire de l'Empereur, M. Barbier était logé aux frais de la liste civile.



à remplir; elle est capable d'effrayer l'homme le plus instruit. Mais l'amitié de deux personnes qui jouissent de la confiance de ce Héros est bien faite pour me rassurer Je compte sur elle et ferai tout pour m'en rendre digne.

Croyez, etc.

BARBIER.

Paris, 10 septembre 1807.

Le Prince de Talleyrand, qui remplissait à cette époque les fonctions de Grand Chambellan et qui avait dans ses attributions tout ce qui se rattachait au service des bibliothèques de la Couronne, ne tarda pas non plus à écrire à M. Barbier et à lui faire parvenir une copie du décret suivant :

Au Palais impérial de Rambouillet, le 9 septembre 1807.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

La démission du s[r] Ripault, de la place de notre Bibliothécaire, est acceptée.

ARTICLE 2.

Le sieur Barbier est nommé notre Bibliothécaire.

ARTICLE 3.

Notre grand Chambellan est chargé de l'exécution du présent décret.

Signé : NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le Ministre, secrétaire d'État,

HUGUES MARET.

Pour copie conforme :

Le Grand chambellan :

CHARLES MAURICE.

La minute de ce décret, entièrement écrite de la main du maréchal Duroc, existe aux Archives nationales, dans l'ancienne secrétairerie d'État du gouvernement impérial. On remarque, sur cette pièce, des suppressions, corrections et additions de la main de Napoléon.

Trois jours après sa nomination, M. Barbier reçevait de Rambouillet les premiers ordres adressés de la part de l'Empereur. Le maréchal Duroc lui écrivait :

Rambouillet, 12 septembre 1807.

Sa Majesté, Monsieur, vous a nommé son Bibliothécaire; elle désire que vous preniez possession de ses Bibliothèques le plus tôt possible.



Comme Sa Majesté se rend incessamment à son palais de Fontainebleau, il est plus pressant que vous preniez connaissance de cette bibliothèque.

Outre la bibliothèque du Cabinet de Sa Majesté, qui est pleine et complète, on a construit dans ce palais, pour le service de Sa Majesté, de ses Ministres et de la Maison, une grande bibliothèque. Sa Majesté y a destiné les livres de l'ancienne bibliothèque du Conseil d'État; elle désire que vous les fassiez partir et arranger de suite; elle désire aussi que vous envoyiez au même endroit les livres de la bibliothèque du Tribunat.

Voyez, Monsieur, à mettre le plus d'activité possible pour remplir promptement les intentions de Sa Majesté.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le Grand Maréchal du Palais,

DUROC.

Après avoir reçu cette lettre, M. Barbier s'occupa de choisir dans la bibliothèque du Conseil d'État cinq à six mille volumes, qu'il envoya à Fontainebleau, où il se rendit lui même, pour travailler immédiatement au classement et à l'organisation de la bibliothèque qu'il avait à former dans ce palais. Il revint ensuite à Paris, pour continuer à rechercher et à mettre à part dans la bibliothèque du Conseil d'État, dans celle de l'Empereur, et dans celle de Tribunat, les ouvrages qui devaient encore être transportés à Fontainebleau, où il retourna plusieurs fois avant d'avoir complété l'organisation définitive, de cette nouvelle et belle bibliothèque, souvent visitée, pendant les séjours de la Cour, par l'Empereur, par bien des notabilités de l'Empire ainsi que par divers savants français et étrangers.

En 1810, après avoir achevé le travail relatif à l'organisation et au catalogue par ordre de matières et par noms d'auteurs de cette précieuse collection, M. Barbier profita du séjour de l'Empereur à Fontainebleau pour lui adresser le remerciement que nous reproduisons :

Sire,

J'ai osé solliciter l'honneur de remercier Votre Majesté du rétablissement de la Bibliothèque de Fontainebleau, bibliothèque aussi remarquable par les ouvrages qui la composent que par le local qui les renferme.

Quelles idées grandes et nobles, douces et touchantes, ne rappelle pas ce mot de bibliothèque, considéré comme la réunion des plus beaux produits de l'esprit humain! Quels hommages de reconnaissance la postérité n'a-t-elle pas décernés à la mémoire des souverains qui ont favorisé l'établissement des bibliothèques!

Les rois de France se sont distingués en ce genre parmi tous les princes anciens et modernes, et c'est leur palais de Fontainebleau qu'ils ont enrichi de préférence des ouvrages les plus précieux.

Vers le milieu du XIVe siècle, Charles V, surnommé le Sage, plaça dans ce palais tous les ouvrages qui purent se trouver de son temps, et, pour y avoir une bibliothèque vraiment digne d'un roi de France, il fit traduire en français la Bible, le plus curieux de tous les livres, *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, la *Politique d'Aristote*, l'*Histoire romaine* de Tite-Live, et plusieurs autres productions de l'antiquité.

Environ deux cents ans après, François Ier, dont le nom sera à jamais cher aux

lettres et aux arts, fit encore chercher pour la bibliothèque de Fontainebleau, dans toutes les parties du monde, les livres les plus rares et les manuscrits les plus précieux. Les savants qu'il avait honorés de sa confiance secondèrent si bien le zèle du monarque que l'ancien local de la bibliothèque se trouva bientôt trop resserré pour contenir toutes les richesses qu'ils recueillirent. François Ier en fit préparer un beaucoup plus vaste au-dessus de la galerie qui porte son nom; et, tant qu'il exista, ce local fut considéré comme la plus belle pièce de ce magnifique palais.

Henri II ordonna qu'un exemplaire sur vélin de tous les ouvrages nouveaux serait déposé dans la bibliothèque de Fontainebleau. Mais, ô déplorable destinée des plus beaux monuments! les malheurs qui accablèrent la France, dans les siècles suivants, n'épargnèrent pas le brillant asile qui avait été ouvert aux sciences et aux lettres.

Henri IV se vit forcé de faire transporter à Paris la bibliothèque de Fontainebleau pour la mettre en sûreté contre le brigandage des factions. Il ne resta que le souvenir d'un si bel établissement. Louis XIII et Louis XIV nommèrent des gardes d'une bibliothèque qui n'existait plus.

Le bibliothécaire nommé par Louis XIV, Abel de Sainte-Marthe le fils, supplia en vain ce prince, par un discours imprimé, de rétablir sa bibliothèque de Fontainebleau; Louis XIV fut *sourd* à la voix de ce respectable bibliothécaire, qui rougissait de toucher les émoluments d'une place sans fonctions. En 1720, la place de garde de la bibliothèque de Fontainebleau fut réunie à celle du bibliothécaire du Roi, à Paris.

On pouvait craindre, Sire, de ne jamais revoir une bibliothèque dans le palais de Fontainebleau; mais à peine Votre Majesté eut-elle préservé ce palais de la ruine dont il était menacé dans ces derniers temps, qu'Elle donna des ordres pour l'arrangement d'un local destiné à recevoir une nombreuse bibliothèque.

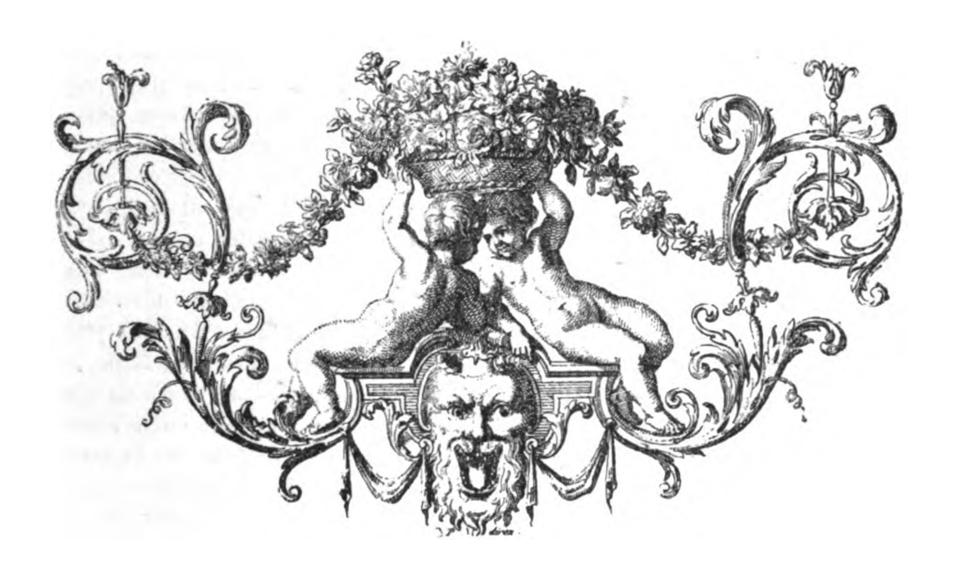
Elle est organisée cette bibliothèque, et elle excite l'admiration de ceux qui la visitent; elle procure d'agréables jouissances aux personnes de Votre Maison qui viennent y passer le temps que leurs emplois leur laissent libre. Elle rappellera à la postérité la plus reculée le goût de Votre Majesté pour les lettres et les établissements littéraires, et, ce qui est encore plus digne de Votre Majesté, les profondes connaissances que lui a procurées un commerce habituel avec les livres. Que ne puis-je faire connaître ici les ouvrages que Votre Majesté affectionne le plus, c'est-à-dire ceux où l'histoire retrace aux souverains les exemples qu'ils ont à suivre ou à éviter? On verrait dans ce tableau que Votre Majesté n'a étudié les grandes actions des princes qui ont brillé avant Elle sur la scène du monde que pour les surpasser toutes. Nous sommes les heureux spectateurs de ces merveilles, mais nos enfants, encore plus heureux que nous, en recueilleront les fruits les plus abondants.

C'est dans les deux bibliothèques du palais de Fontainebleau que Napoléon, en 1814, pendant les neuf jours qu'il passa dans cette résidence après son abdication, fit lui-même le choix de 695 volumes de Jurisprudence, de Littérature, d'Histoire ancienne et moderne, d'Art militaire, de Géographie, de Voyages, etc., etc. Parmi ces ouvrages qu'il emporta à l'île d'Elbe on remarque le *Bulletin des Lois*, le *Recueil des traités de paix par Kock et Martens;* les *Codes de l'Empire;* le recueil complet des *Comptes du Ministre des Finances et du Trésor Public, Homère, Anacréon, Virgile, Ovide, Ossian, Le Tasse, Arioste, L'aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie, par Gassendi,* ouvrage dont Napoléon faisait le plus grand cas et qu'il savait presque par cœur. — Les *Commentaires de César, Salluste, Tacite, Ammien Marcellin, Xiphilix, Polybe, Thucydide, Suétone, Plutarque, la Grande Description de l'Égypte*, livre exécuté d'après ses ordres. — *le Voyage de Denon dans la haute et basse*

Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte. — La collection du *Moniteur*, etc., etc.

Dans les Cent jours, peu de temps après son retour à Paris, l'Empereur, en visitant la Bibliothèque du Louvre avec le général Bertrand, annonça à M. Barbier qu'il lui rapportait des livres de l'île d'Elbe. Plusieurs ouvrages furent en effet renvoyés, à cette époque, des Tuileries à la Bibliothèque du Louvre.

L. B.





LES ILLUSTRATEURS DE LIVRES

AU XIXe SIÈCLE



Camille Rogier

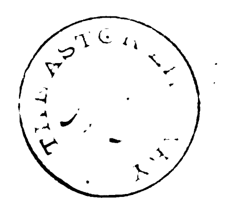
On rencontre parfois des gens qui ont de la chance. Malgré le vieil adage de Lhomond, il y a ici-bas des hommes qui sont contents de leur sort et qui ont raison de l'être. M. Rogier est de ces heureux; après une jeunesse honorablement laborieuse, il est allé chercher en Orient deux plantes rares : le loisir et l'indépendance. Puis il est revenu en France, où il a su les acclimater, et où il mène à présent la vie paisible et calme d'un sage qui a bien rempli son temps, et à qui la philosophie est d'autant plus douce qu'il a une fortune agréable, le goût et l'amour de l'art et d'aimables souvenirs. — Nous avons eu le privilège d'être accueilli dans son bel atelier de l'avenue Frochot, et nous garderons longtemps le souvenir de ce vieillard bienveillant, dont le grand corps droit et ferme a gardé toute sa virilité, et dont la figure offre une étonnante ressemblance avec celle d'un autre romantique célèbre, Victor Hugo.

Romantique! M. Rogier l'est, en effet, par droit de naissance. Né en 1810, il fit ses études à Toulouse, et au sortir de l'école, en 1831, il vint à Paris, où il fit ses débuts au Salon, dans les rangs de la jeune armée qui entreprenait alors de rénover l'art. C'est ainsi qu'il commença sa carrière par l'illustration d'un certain nombre de romans, oubliés aujourd'hui, et dont M. Champfleury a publié naguère, à cette place, un spécimen tiré du *Roman*



COMPOSITION DE CAMILLE ROGIER

Pour un projet d'illustration des *Mille et une Nuits*



pour les cuisinières, par Émile Cabanon. Pourtant, il faut le reconnaître, M. Rogier, en prenant parti de la sorte, cédait bien plus aux influences de ses relations et à la force du courant qui se manifestait alors, qu'aux exigences de son tempérament d'artiste. Son caractère froid et consciencieux se prêtait mal aux écarts d'imagination, aux partis pris exagérés de l'école à laquelle appartenaient la plupart de ses contemporains. Il suffit, pour s'en rendre compte, de regarder aujourd'hui ses meilleures illustrations, le *Faublas,* par exemple. On aperçoit facilement combien ces gravures au burin, si soignées d'exécution, d'un fini si gracieux, sont loin des audaces flamboyantes de Nanteuil, par exemple. Il n'en est pas moins vrai que c'est concurremment avec Nanteuil lui-même que M. Rogier illustra en lithographie la partition de la ballade de Lénore, par Monpou. Il est juste de dire qu'en même temps, avec une insouciance bien caractéristique, il donnait au public une série de vingt dessins, dans la *Gaule poétique* de M. de Marchangy!

Il y a là, du reste, dans la vie de l'artiste une période féconde de travail et de production. Il expose avec succès aux Salons de 1832 et 1833, et donne des lithographies à la *France catholique,* au *Journal des enfants,* publié par Lautour-Mézeray, au *Journal des gens du monde* et à l'*Artiste.* Dans ces trois dernières publications, il se rencontrait avec Gavarni, et l'amitié ne tardait guère à s'établir entre les deux collaborateurs. Il est aisé, d'ailleurs, de se rendre compte de la nature de leurs relations, quand on considère la différence des deux caractères. Nous avons décrit ici même le Gavarni de cette époque, célèbre déjà, mais obéré, sans cesse en proie au souci de ses dettes perpétuellement multipliées, et toujours à la recherche d'expédients dont il espérait tirer une libération temporaire. Son ami, au contraire, artiste consciencieux et homme régulier, jouissait évidemment d'un certain crédit, qu'il employa plus d'une fois en faveur de son prodigue confrère, notamment auprès d'un de ses élèves, un banquier du nom de Homberg, qui aimait les beaux-arts et comprenait les artistes, chose rare. — En même temps, M. Rogier faisait divers portraits pour le *Plutarque français* de Mennechet, et illustrait à tour de rôle une *Imitation de Jésus-Christ,* publiée par Jannet, une *Bible* de Curmer, et la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

Enfin, en 1835, il donne au public deux chefs-d'œuvre : sa suite pour les *Contes de Boccace,* et dans l'édition des œuvres de Victor Hugo publiée par Renduel, de fort belles illustrations destinées à *Notre-Dame de Paris,* où il soutient glorieusement la lutte avec Boulanger, Célestin Nanteuil, Tony Johannot, et dont la gravure fut exécutée en Angleterre.

Après 1835, le talent de M. Rogier est arrivé à son apogée. Il interprète successivement les *Œuvres de Chateaubriand,* publiées par Pourrat, les *Contes d'Hoffmann* [1] et les *Aventures du chevalier de Faublas,* éditées par Lavigne. C'est surtout dans ces deux derniers ouvrages qu'il faut chercher l'illustrateur. C'est là surtout que son romantisme atténué se révèle dans toute sa grâce. Dans les *Contes d'Hoffmann,* la recherche un peu laborieuse du fantastique et de l'horrible, d'accord avec les théories de la nouvelle école, gênent évidemment, dans

1. Paris, Béthune et Plon, 1836, in-8°.

une certaine mesure, l'inspiration de l'artiste; son dessin, d'une netteté parfois un peu dure, devient encore plus maigre et plus court, grâce au procédé employé pour le reproduire. La gravure sur acier, excellente pour les effets de finesse, a des sécheresses qui lui enlèvent parfois tout charme et tout attrait. Pour les *Contes d'Hoffmann* le résultat est souvent fâcheux; le sombre rêveur allemand s'accommode mal de ces images de keepsake, et rien n'est bizarre comme certaines pages où les goules et les stryges nées de son imagination déroutée se traduisent par des figures vagues et pour ainsi dire cotonneuses. — En revanche, ces défauts, pour la plupart étrangers à l'artiste, se transforment en valeurs dans l'illustration du *Faublas*. Là, en effet, les qualités maîtresses de M. Rogier, la finesse et la grâce, se développent librement dans un terrain merveilleusement approprié. L'épopée galante de Louvet devait nécessairement l'inspirer et lui fournir tous les éléments d'un triomphe, qu'il remporta, du reste, complet et incontesté. Rien d'aimable comme ces figurines déliées, élégantes et souples, un peu grêles parfois, qui personnifient pour le lecteur les types séduisants du célèbre roman, et reproduisent, en le soulignant, le sourire un peu vicieux parfois de l'auteur. Il y a là comme un relent de ce XVIII[e] siècle si français, si gai, si attrayant, le siècle du joli, où tout le monde, hommes et femmes, a l'air de sortir d'une boîte; le siècle où l'on ne parle plus d'amour, mais où l'on raconte ses amourettes, le siècle poudré, pimpant et paré, diminutif si l'on veut, mais irrésistible et plein de grâce. Les dessins de M. Rogier, en l'évoquant parmi nous, y ont ajouté, comme un piment nouveau, une certaine naïveté dont l'effet est plein de charme, et qui voile comme une gaze, avec une délicatesse infinie, la prose souvent risquée de l'indiscret girondin. Une vignette entre autres, au-dessous de laquelle est écrite cette phrase caractéristique : « *Adieu, Faublas, je vous laisse avec cette belle !* » fait à elle seule un ravissant poème. Une femme trompée et indignée sort en jetant sur le chevalier un regard plein de mépris, pendant qu'une autre femme, plus que légèrement habillée, le retient d'un geste caressant. Entre ces deux passions simultanées et contradictoires, Faublas, vêtu d'un élégant costume de petit-maître, tend les bras vers l'amour qui s'enfuit, et... reste près de l'autre amour. L'impuissance du cœur humain en matière de sentiment n'a jamais été rendue d'une manière plus frappante, et l'on serait tenté de pleurer sur notre faiblesse, si l'on n'était en même temps ravi par l'exécution savante et veloutée pour ainsi dire de cette page charmante, qui rappelle, sans pâlir à côté d'elles, les plus heureuses inspirations de Marillier et de Moreau le Jeune.

A partir de cette époque, le romantisme, dont M. Rogier n'avait jusqu'alors été l'adepte que dans le domaine de l'art, envahit la vie même de l'artiste. En 1837, secouant la poussière de ses pieds sur la grande ville, il part pour l'Italie, où il va rester trois ans, partageant son temps entre Florence, Rome et Venise. C'est dans cette dernière ville surtout qu'il résida de préférence; il faillit même s'y acclimater tout à fait, grâce à l'accueil bienveillant qu'il reçut dans deux nobles familles, celle des Valmarana et celle des d'Alighieri. Ce n'est pas, du reste, une des moins curieuses facultés du caractère de l'homme que nous étudions, que cette facilité à prendre racine sur un point quelconque du globe, doublée en même temps d'un irrésistible besoin de se déplacer. — Quoi qu'il en soit, le séjour de Venise marque une étape importante dans la vie de

M. Rogier, le point de départ d'une nouvelle carrière. Il y rencontra, en effet, les œuvres d'un des maîtres de l'art italien, Tiepelo, méconnu à cette époque, et dont on trouvait alors des tableaux au prix modique de cinquante francs, chez les Goupil des bords de l'Adriatique. Le génie incontestable du peintre vénitien s'imposa comme une véritable révélation au jeune artiste français. Il s'éprit de Tiepolo, en fit d'abord son modèle, puis, le voyant méconnu et désespérant cependant d'atteindre à une aussi haute valeur, il se sentit découragé, et dès lors, douta de son art; doute infécond s'il en est, et qui a perdu tant et de si nobles esprits! M. Rogier dès lors, et il est permis de lui en faire le reproche, n'envisagea plus l'art comme la seule raison d'être, le but unique et suprême de son existence. Il perdit la confiance en soi qui est la première force de l'ouvrier d'art, et son avenir devait forcément s'en ressentir. — Pourtant, son esprit laborieux ne vit pas dans son découragement un prétexte facile à l'oisiveté. Il exécuta à cette époque, pour le colonel Chesney, de fort belles aquarelles d'après les fresques de son maître favori, et publia également un livre de nouvel an, la *Strenna Veneta,* illustré de gravures au burin d'après ses dessins, livre introuvable aujourd'hui, et qui ferait la joie de plus d'un collectionneur. C'est en même temps enfin qu'il songea à illustrer les *Mémoires de Casanova de Seingalt,* et fit dans ce but de fort intéressantes études à la sépia, reproduisant avec minutie les divers costumes de l'époque, et qui sont comme les esquisses fraîchement découvertes d'un Longhi contemporain.

Après quatre ans de séjour en Italie, M. Rogier se sentit de nouveau mordu au cœur par l'humeur papillonne à laquelle sont dus tous les grands voyageurs. Il rencontra un beau matin Alphonse Royer, qui allait assister à Constantinople aux fêtes qui devaient accompagner le mariage d'une altesse turque. M. Rogier se joignit à lui, ainsi qu'une sorte de Pylade splénétique, un Anglais du nom de Thomas Gripper. Dès lors, la vie de l'artiste prend les allures d'une vraie féerie. En partant, du reste, il avait bien compté s'embarquer pour la terre des *Mille et une Nuits.* A bord même, il se croisa avec un escroc de haute volée, nommé de Pindré, dont les exploits saisissants étaient alors dans toutes les bouches, et qui devait finir plus tard en Amérique, où il avait essayé, comme Raousset-Boulbon, son prototype, de découvrir un Eldorado imaginaire. A son arrivée à Constantinople, il eut la bonne fortune, excessivement rare et dangereuse à cette époque, d'obtenir les faveurs d'une belle veuve turque. L'aventure le mit immédiatement à la mode dans la colonie européenne, où il fit fureur. Chacun voulait avoir de ses aquarelles, lestement enlevées par lui au sein même de la population indigène, où il se glissait avec une merveilleuse diplomatie et un sang-froid toujours couronné de succès. C'est ainsi qu'il remplit avec profit les portefeuilles de l'ambassadeur de France, de celui d'Angleterre, de la marquise de Londonderry. Puis, un grand dignitaire de l'empire le prit en affection et le garda près de trois années dans sa famille, pendant que l'artiste décorait pour lui une chapelle arménienne. Il y peignit une *Adoration des Mages,* de proportions gigantesques, que peu de personnes ont vue, malheureusement, mais dont l'éloge a été fait cependant par tous ceux qui ont eu ce privilège

C'est à cette époque que M. Rogier rencontra à Constantinople Gérard de

Nerval; celui-ci faisait alors le voyage en Orient qu'il a raconté depuis. Le pauvre Gérard avait déjà subi les atteintes de la maladie qui devait le conduire au suicide. Il s'était aperçu lui-même de certaines manifestations cérébrales qui l'inquiétaient; et, après s'être soigné quelque temps, il était parti, à moitié remis, pour l'Orient, où il avait cru bien faire en exposant sa tête souffrante aux soleils les plus ardents.

« C'est facile à comprendre, disait-il à M. Rogier, je veux savoir si je suis vraiment guéri; or, si je suis encore sous le coup de ma maladie, il est certain qu'une chaleur comme celles que je traverse ramènera mes misères à l'état aigu. Sinon, il est évident que je suis parfaitement rétabli. »

On sait ce qu'il advint de cette thérapeutique fantaisiste. — En attendant, il renoua avec M. Rogier, pendant son séjour à Constantinople, des relations qui remontaient aux temps heureux de l'impasse du Doyenné. Les aventures du peintre ont même trouvé leur place dans le *Voyage en Orient,* dénaturées, il est vrai, par l'imagination fantasmagorique de Gérard, qui voulut n'y voir qu'un sujet de vaudeville. Puis, après un certain temps, Gérard dépaysé, manquant de tout, vint demander à son ami les ressources nécessaires à son rapatriement. On sait qu'à son retour en France Gérard de Nerval, poursuivi par l'horreur de sa maladie, se pendit, un soir d'hiver, au fond de la rue de la Vieille-Lanterne.

M. Rogier à son tour, après avoir fini son tableau, revint à Paris en 1845 et reprit son crayon de dessinateur. Il donna à cette époque à l'*Illustration* une série de scènes et de paysages orientaux très soignés, qui furent très goûtés et qui l'encouragèrent à tenter une plus grande entreprise. Il s'agissait de mettre à profit les innombrables études dont il avait rempli ses cartons pendant son séjour en Orient. C'est ainsi qu'il entama une publication de haut luxe, pour laquelle se réunirent nombre de souscripteurs, et qui devait paraître sous le patronage du duc de Montpensier. Le premier volume de la *Turquie* fut imprimé en 1848, et Théophile Gautier se chargea de le présenter au public dans une introduction où il déploya toutes les magies de son style le plus oriental [1]. Tout semblait prédire un succès qui eût assuré à l'artiste une célébrité dont il était digne. Mais les événements ont un cours brutal sur lequel l'art ne peut guère avoir d'influence. La révolution de 1848 vint bouleverser les espérances de M. Rogier, et il eut la douleur de voir s'écrouler l'œuvre sur laquelle il avait compté à si juste titre. Le second volume de la *Turquie* ne vit jamais le jour.

Par bonheur, M. Rogier joignait à son tempérament d'artiste un sentiment très net et très pratique de la vie. Dégoûté de son art, qui lui faisait ainsi défaut au moment où il lui eût été le plus nécessaire, il résolut d'aller chercher en Orient la paix et la sécurité qui lui manquaient en France. C'était l'époque où les places du gouvernement se distribuaient avec une heureuse facilité.

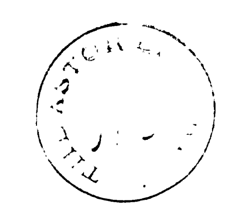
1. Voici le titre exact de cet ouvrage, aujourd'hui introuvable : *La Turquie, Mœurs et usages des Orientaux au XIX[e] siècle; dessins d'après nature par C. Rogier, avec une Introduction, par Th. Gautier. Paris, Sartorius, Gide, Bossange et Gihaut,* 1848, 1 vol. grand in-folio. Les planches de cet ouvrage sont coloriées; il a été tiré en noir quelques essais des planches du second volume.





Camille Rogier del. Imp. A. Quantin.

COMPOSITION INÉDITE DE CAMILLE ROGIER
pour un Projet d'Illustration des MÉMOIRES de CASANOVA



M. Rogier se souvint qu'au temps de l'impasse du Doyenné, il avait connu plus d'un des puissants du jour, entre autres Étienne Arago. Il réveilla à propos ces anciens souvenirs, et fort de l'appui d'un vaudevilliste célèbre alors, il demanda et obtint d'être nommé directeur des postes françaises à Beyrouth, où se trouvait une vacance. Puis, tournant le dos à son ingrate patrie, il reprit la route du pays des rêves ensoleillés. Pendant douze ou quatorze ans, il vécut là-bas, heureux et tranquille, partageant son temps entre les devoirs de son état et des excursions prolongées dans les régions environnantes, à Rhodes, en Syrie, etc., d'où il rapportait toujours de nouvelles études qui font aujourd'hui de ses cartons un trésor vraiment inépuisable et sans cesse renouvelé. — Enfin, l'âge venant, il sentit le désir de rentrer en France, et fut désigné par le directeur général des postes pour remplir les fonctions de chef des services maritimes de l'Inde, de la Chine et du Japon. L'auteur des *Contes de Boccace* et du *Faublas* resta huit ans à Marseille en cette qualité, faisant marcher à la baguette une centaine d'employés, et surprenant les bourgeois par le déploiement de qualités administratives dont personne n'eût songé à faire crédit à un peintre. La guerre de 1870 terminée, le gouvernement résolut de faire des réductions dans les budgets exubérants que l'Empire avait légués à la République; le service de M. Rogier fut supprimé, et sa pension de retraite liquidée dans des conditions honorables et lucratives.

Aujourd'hui, malgré les années qui s'écoulent, M. Rogier est resté ce qu'il était jadis, le type du romantique pratique et dénué d'exagération, — type rare et curieux s'il en fut. Son temps, qu'il partage noblement entre le travail de l'artiste et les affections de famille, ne reste jamais sans emploi. Ses loisirs sont ceux d'un collectionneur sagace et d'un amateur de précieux bibelots. Ses vitrines sont remplies d'objets rares et curieux, de cristaux de roche merveilleusement taillés et ouvrés. Au milieu de ces richesses artistiques, le peintre de la Turquie promène sa tête blanche et sa haute taille, et sa figure aimable et sérieuse exprime la sérénité d'un fataliste oriental, maître enfin d'un repos qu'il a si bien gagné.

EUGÈNE FORGUES.





LA BIBLIOTHÈQUE

DU

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE



PAR sa spécialité et par les richesses qu'elle renferme, la bibliothèque du Conservatoire offre un intérêt particulier et puissant. Elle est la première en son genre qui ait été créée en Europe, et elle occupe incontestablement le premier rang parmi toutes celles qui existent aujourd'hui à Vienne, à Bruxelles, à Londres, à Milan et à Florence. Son origine remonte à la fondation même du Conservatoire, qui fut institué par une loi de la Convention nationale du 16 thermidor an III (4 août 1795). Cette loi s'exprimait ainsi à ce sujet : — « Une Bibliothèque est fondée dans le Conservatoire. Elle se compose d'une collection complète des partitions et ouvrages relatifs à la musique et d'une collection d'instruments antiques ou étrangers et de ceux à nos usages qui peuvent, par leur perfection, servir de modèles. » On voit que, dans la pensée du législateur, la bibliothèque devait comprendre un musée instrumental; ce n'est qu'au bout de trois quarts de siècle que l'existence de ce musée, décrétée dès le premier jour, devint une

réalité [1]. Quant à la bibliothèque proprement dite, elle tarda moins à naître, fort heureusement, et il était établi que les objets destinés à la former devaient être choisis dans le dépôt formé par la Commission temporaire des Arts et par une commission d'artistes musiciens nommés par le Comité d'Instruction publique.

L'excellent Sarrette, organisateur et premier directeur du Conservatoire, disait, dans le discours prononcé par lui le jour de l'inauguration de cet établissement : — « ..... Le règlement ne doit pas se borner à organiser les institutions indispensables à l'étude de la théorie générale de la musique, il faut aussi qu'il fournisse à la pratique les moyens de transmettre les leçons utiles de l'expérience; il faut que les ouvrages des maîtres de tous les temps et de toutes les nations, réunis dans la bibliothèque du Conservatoire, offrent aux recherches des jeunes artistes les conseils du savoir... »

Toutefois, si la bibliothèque commença de se former, dès l'abord, par les soins de Sarrette, elle n'eut point immédiatement d'installation spéciale; on ne trouvait point de local pour elle dans les bâtiments des Menus-Plaisirs, aménagés selon les besoins de l'école nouvelle et que celle-ci occupe encore aujourd'hui, à l'angle des rues Bergère et du faubourg Poissonnière. Il fallut pourtant songer à la loger, et le 16 thermidor an IX (4 août 1801), sixième anniversaire de la fondation du Conservatoire, le ministre de l'intérieur vint solennellement poser la première pierre de la bibliothèque, sur laquelle il fit sceller une plaque de bronze qui portait l'inscription suivante : — « *Le 16 thermidor an IX de la République française, deuxième année du Consulat de Bonaparte, le citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur, a posé la première pierre de la Bibliothèque nationale de musique, dont l'établissement a été ordonné par la loi du 16 thermidor an III.* »

Les travaux traînèrent sans doute en longueur, car un décret impérial du 3 mars 1806 établissait une allocation de fonds pour l'achèvement de la bibliothèque, et, quelques années plus tard, un nouveau fonds de 600,000 francs était affecté « à l'achèvement des bâtiments et aux acquisitions nécessaires » de cette même bibliothèque. En réalité, le local n'était point terminé lorsque le gouvernement de la Restauration, qui aurait pu employer son temps d'une façon plus intelligente, s'avisa, en haine de la Convention et de ses œuvres, de supprimer le Conservatoire. Heureusement, cette suppression inepte fut de courte durée; le Conservatoire fut rétabli et la bibliothèque enfin convenablement installée. A cette époque, elle était située au second étage des bâtiments qui donnent sur le faubourg Poissonnière. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années qu'elle a été transférée dans ceux de la rue du Conservatoire, au-dessus du musée instrumental et à deux pas de la salle des concours et des concerts.

A l'origine (règlement de l'an VIII), la bibliothèque n'était ouverte que dix-huit jours par mois, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi, et visiteurs et élèves avaient leurs jours spéciaux : — « La bibliothèque est ouverte au public les 2, 3 et 4 de chaque décade; aux membres et élèves du Conservatoire les 6, 7 et 8 de chaque décade. Les 1, 5 et 9 sont destinés au classement des ouvrages. » Le règlement de 1808 réservait le lundi et le mardi

1. Il est d'ailleurs complètement indépendant de la bibliothèque.

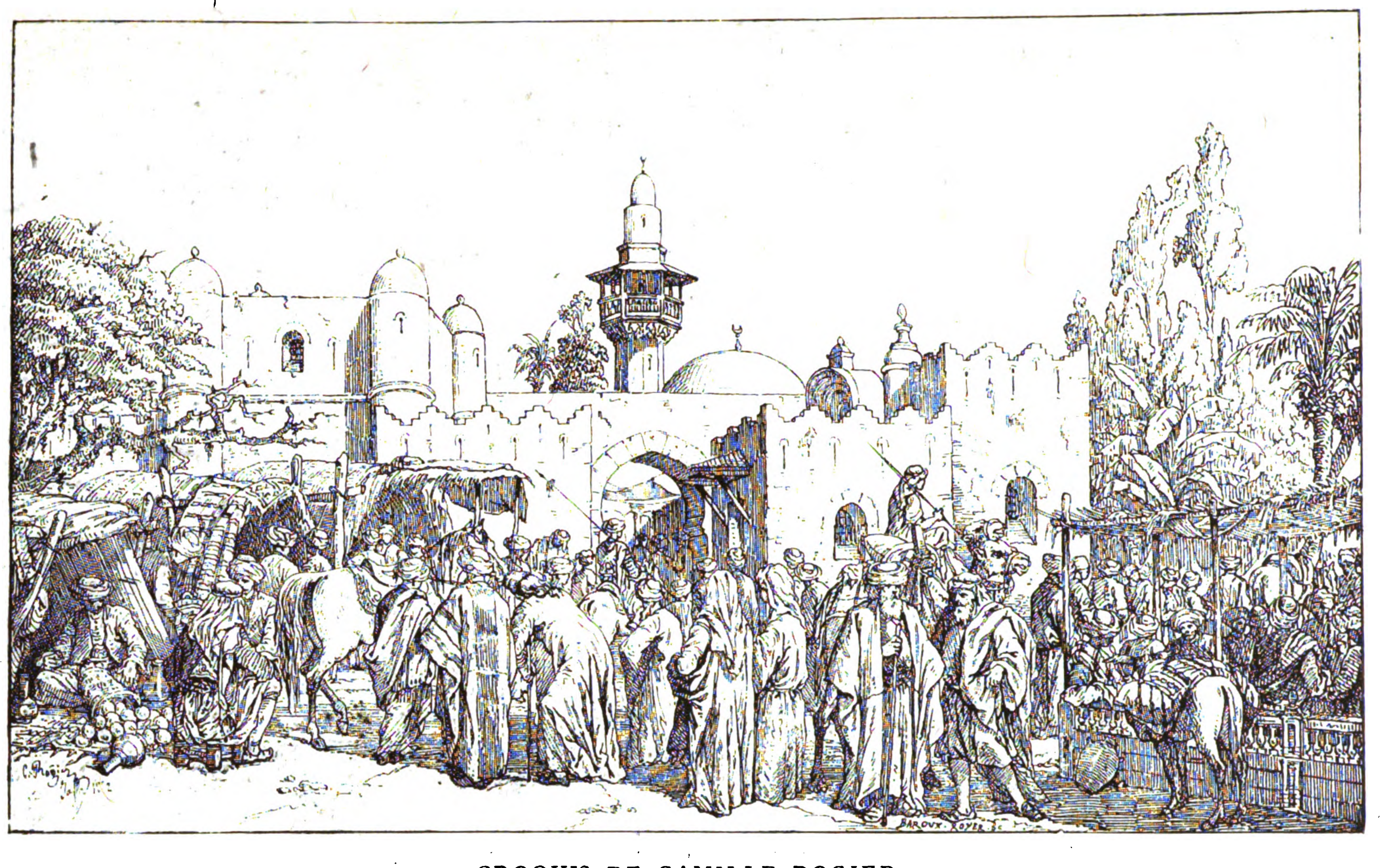
de chaque semaine au public, le jeudi et le vendredi au personnel de l'école. Celui de 1841 la rendit publique tous les jours, de dix heures à trois heures. Il en est de même aujourd'hui, où, grâce au bibliothécaire actuel, M. Weckerlin, la fermeture est reculée jusqu'à quatre heures.

Dans son *Histoire du Conservatoire,* Lassabathie indique de quelle façon se forma le premier fonds de la bibliothèque : — « La bibliothèque du Conservatoire a été formée avec les ouvrages provenant du séquestre révolutionnaire : elle se composait d'abord en grande partie d'ouvrages du siècle dernier. La collection de la chapelle de Versailles y réunit plus tard un certain nombre d'ouvrages du temps de Louis XIV. On fit ensuite l'acquisition d'un fonds assez considérable du copiste de l'ancien Théâtre-Italien, qui contenait une belle collection de la moyenne école italienne, époque un peu postérieure à Cimarosa et à Paisiello, et qui renfermait des œuvres de Nicolini, Generali, Mayer, etc. L'adjonction d'une collection de chants patriotiques, l'achat d'un très grand nombre de partitions d'opéras, sous l'empire, et le dépôt légal avaient contribué à l'augmenter [1]. A l'époque de la Restauration, on fit l'acquisition de la collection Eler, sept volumes manuscrits, composée des œuvres des maîtres célèbres des XVIe et XVIIe siècles mises en partition, et d'environ soixante volumes provenant de la bibliothèque d'Andrien (dit Adrien, chanteur de l'Opéra), et renfermant des ouvrages manuscrits ou gravés d'Azopardi, Albrechtsberger, Bach, Clari, Carissimi, Durante, Hændel, Jomelli, Marcello, Cimarosa, etc. »

Ce que Lassabathie n'indique pas, c'est le fonds extrêmement précieux provenant des anciens Menus-Plaisirs du roi, et qui est l'une des richesses de la bibliothèque, aussi bien au point de vue de la valeur des œuvres que de la splendeur des exemplaires. Il y a là toute une série de partitions d'orchestre, de motets, de messes, d'airs à une ou plusieurs parties, du XVIIe et du XVIIIe siècle, des opéras, des ballets, des cantates, etc., le tout recouvert de riches reliures armoriées, admirables de travail et de conservation. Cette série absolument belle est unique en son genre, et n'a sa pareille dans aucun autre dépôt public; c'est un véritable trésor, qu'on a la chance, assez rare, de rencontrer là précisément où il doit être.

Une série très intéressante aussi est celle qui a été réunie par les soins de Bottée de Toulmon, à l'époque où ce savant, si expert en toutes choses se rapportant à la musique, était conservateur de la bibliothèque. Bottée de Toulmon s'attacha à doter celle-ci de toutes les grandes œuvres de musique religieuse de la grande époque; grâce à lui, à ses recherches constantes, à ses démarches persévérantes, la bibliothèque put enfin posséder les compositions les plus remarquables en ce genre datant des XIVe, XVe et XVIe siècles. Il fit copier à la bibliothèque royale de Munich quatre-vingt quinze manuscrits précieux contenant les œuvres de Senfel, de Brumel, d'Isaak et de beaucoup d'autres; à Rome, la collection complète des œuvres de Palestrina, qui ne forme pas moins de trente volumes, et des messes de Vittoria, Cifra, Monteverde, qui en comprennent dix-huit; à la bibliothèque impériale de Vienne toute une série de

1. Ceci est une erreur. Jusqu'à l'année 1834, le dépôt légal n'a pas fourni un seul ouvrage à la bibliothèque.



CROQUIS DE CAMILLE ROGIER

Pour une illustration des *Mille et une Nuits*

compositions de la même époque, contenue en seize volumes. Cette collection d'œuvres « qui, comme l'a dit Vincent dans sa notice sur Bottée de Toulmon, ont fait époque dans l'histoire de l'art, et qui sont d'un prix inestimable puisque la gravure ne les a pas reproduites », a reçu le nom de l'homme intelligent et dévoué grâce au zèle duquel elle a été formée. Ce n'est pas le seul service qu'ait rendu Bottée de Toulmon, car c'est encore à lui qu'on doit l'acquisition d'un grand nombre d'ouvrages fort rares en divers genres, parmi lesquels ceux de Gerbert, de Jean de Muris, de Glaréan, de Mattheson, de Franchini, de Negri, de Lambranzi, du P. Menestrier, etc.

Par malheur, la mort de Bottée de Toulmon a fait à la bibliothèque du Conservatoire un vide cruel, qui n'a été comblé qu'au bout de plus de vingt ans, par la nomination de M. Weckerlin au poste de bibliothécaire. Berlioz et Félicien David, à qui l'on avait eu la singulière idée de confier successivement ces fonctions, les considéraient comme une simple sinécure, et ne prenaient évidemment au sérieux que le traitement qui y était attaché. Pendant tout le temps du *bibliothécariat* de Berlioz, le soin de ce dépôt précieux fut en réalité tout entier confié à un employé très estimable et fort laborieux, M. Leroy, homme assidu et obligeant, mais manquant absolument des connaissances spéciales nécessaires à la garde de ce dépôt, et dépourvu de l'autorité indispensable pour l'augmenter et l'enrichir.

Aujourd'hui, et depuis plusieurs années, grâce à l'activité et à l'intelligence de M. Weckerlin, à son attention toujours tenue en éveil, la bibliothèque, au contraire, s'enrichit chaque jour et de toutes les façons possibles. M. Weckerlin entretient une correspondance suivie dans toutes les parties de l'Europe; malgré les ressources modestes dont il peut disposer, il ne se fait pas une vente un peu importante, à Paris ou à l'étranger, où il n'assiste ou se fasse représenter dans le but d'acquérir des ouvrages utiles ou rares, et il ne se publie pas, hors de France, une œuvre intéressante, un livre de quelque valeur qui n'entre par ses soins à la bibliothèque. Dans la vente qui a eu lieu récemment du matériel de l'ancien Théâtre-Italien, il a acquis un grand nombre de partitions — dont plusieurs autographes — de compositeurs italiens de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci, partitions d'autant plus précieuses qu'à cette époque on n'avait pas encore, en Italie, l'habitude de graver les opéras. Plus récemment encore, M. Weckerlin a eu l'excellente pensée de faire exécuter chez l'éditeur Ricordi, à Milan, des copies de plusieurs opéras de Cimarosa.

Il est à remarquer qu'avant 1834, aucune publication n'est entrée à la bibliothèque par le fait du dépôt légal. Ce n'est que le 29 mars de cette année qu'une ordonnance royale décida l'envoi, à cet établissement, d'un des exemplaires des œuvres de musique dont la loi exige le dépôt au ministère de l'intérieur. Encore, les effets de cette ordonnance furent-ils nuls pendant de longues années, par le fait de négligences inexplicables; il a fallu toute la persévérance du bibliothécaire actuel pour obtenir que ce service se fît enfin avec exactitude.

Neuf bibliothécaires se sont succédé au Conservatoire depuis l'organisation de la bibliothèque : Frédéric Eler, Langlé, l'abbé Roze, Perne, Fétis, Bottée de Toulmon, Berlioz, Félicien David, et M. Weckerlin. Eler était un compositeur

et surtout un professeur distingué. Il ne resta que fort peu de temps à la bibliothèque, et je ne sais même pas si son titre ne fut pas purement honorifique, car, nommé en l'an IV, il fut remplacé en l'an VI par Langlé. « Dans les dernières années de sa vie, dit Fétis, Eler fut presque constamment occupé à mettre en partition ou à extraire d'anciens recueils les compositions des maîtres les plus célèbres du XVI[e] siècle. Il en avait formé une collection d'environ sept volumes in-folio d'une écriture serrée. Ce précieux recueil a été acquis après sa mort par le gouvernement français, pour la bibliothèque du Conservatoire : il y est connu sous le nom de *Collection Eler.* »

Langlé, compositeur et théoricien médiocre, mais bon professeur de chant, auteur d'un opéra, *Corisandre,* qui fut représenté sans succès à l'Opéra, et de plusieurs cantates exécutées au Concert spirituel, était l'un des professeurs de chant de l'École royale de chant et de déclamation instituée à l'Opéra, en 1784, par le baron de Breteuil. A la fondation du Conservatoire, il y fut nommé titulaire d'une classe d'harmonie, puis, au bout de deux ans, bibliothécaire. A partir de 1802, il ne conserva que ces dernières fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort (20 septembre 1807). Le séjour de Langlé à la bibliothèque n'a laissé d'autre trace qu'un portrait, peinture médiocre qui le représente assis à un clavecin, composant, et levant les yeux au ciel d'un air inspiré. Ce portrait est relégué dans un petit cabinet situé entre la salle de lecture et la bibliothèque proprement dite.

A Langlé succéda l'abbé Roze, qui avait fait de bonnes études musicales, qui s'était fait connaître par diverses compositions religieuses, et qui, après avoir été pendant quatre ans maître de la chapelle de l'église des Innocents, avait donné sa démission par suite d'un différend avec l'autorité ecclésiastique et s'était livré à l'enseignement de l'harmonie et de l'accompagnement. Je ne sache pas que l'abbé Roze, non plus que son prédécesseur, ait laissé de grands souvenirs à la bibliothèque ; travailleur estimable, il prit grand soin cependant du dépôt qui lui était confié, mais, je crois, sans trouver et sans chercher l'occasion de le rendre plus considérable. Toutefois, c'est ici que se place le souvenir d'un fait intéressant, que Fétis a rapporté ainsi dans la *Revue musicale* (1829, t. IV, p. 177-179) :

« Au nombre des richesses scientifiques et littéraires de tout genre qui avaient été conquises par les armées françaises (pendant la campagne d'Italie), et réunies dans les divers établissements de Paris, se trouvait une collection de motets et messes des compositeurs les plus célèbres des XV[e] et XVI[e] siècles, collection très rare, publiée en Italie vers 1516 sous le titre de *Messe et motetti della Corona*, l'*Euridice,* opéra de Jules Caccini, l'un des premiers essais du style dramatique, et quelques autres raretés non moins intéressantes. Ces divers ouvrages, provenant de la bibliothèque Saint-Marc de Venise, avaient été déposés à la bibliothèque du Conservatoire de musique. Toutefois, il s'en fallait de beaucoup que tout ce qu'on avait enlevé aux Vénitiens en ce genre fût venu à Paris. Un événement malheureux et inattendu en avait dispersé la plus grande partie. Voici le fait :

« Au nombre des commissaires qui avaient été envoyés par le Directoire, en Italie, à la suite de l'armée victorieuse de Bonaparte, pour recueillir les monuments des sciences et des arts, se trouvait l'illustre savant Monge, ama-

teur passionné de musique. Ayant eu occasion de s'apercevoir que les bibliothécaires de Saint-Marc avaient caché une partie des richesses de leur bibliothèque, il avait inspiré assez de confiance à ces bibliothécaires pour les déterminer à lui communiquer tout ce qui était relatif à la musique, sous la condition d'en faire faire seulement des copies, et de leur laisser les originaux. Pendant plusieurs mois, il avait employé à ce travail un grand nombre de copistes, et avait dépensé des sommes assez considérables. Puis, ayant réuni le tout en plusieurs caisses, et y ayant joint quelques-uns des ouvrages les plus précieux qui avaient été enlevés à la bibliothèque de Saint-Marc, il confia le sort de ces caisses aux soins de M. Kreutzer[1], qui alors voyageait en Italie pour y donner des concerts, et le chargea de les faire parvenir en France, ayant été forcé lui-même de se rendre dans d'autres villes pour achever sa mission. Mais il arriva que M. Kreutzer, préoccupé du soin de produire son talent, ne put donner assez d'attention au dépôt qui lui avait été confié. Les événements ayant changé, les Anglais s'emparèrent de Venise, et les caisses dont il est question tombèrent en leur pouvoir.

« Ce fait m'ayant été attesté par Monge lui-même, j'ai fait faire à plusieurs reprises des recherches au Musée britannique, pour découvrir si les caisses y avaient été transportées, mais personne ne savait de quoi on voulait parler; en sorte qu'il est probable que les monuments que ces caisses contenaient sont à jamais perdus pour l'art et pour son histoire. Un fait récent vient de confirmer cette conjecture douloureuse de la manière suivante :

« J'avais acquis la preuve qu'au mois de septembre 1815, le baron d'Ottenfels avait été chargé par le gouvernement autrichien de réclamer du bibliothécaire du Conservatoire de Paris les messes et motets de la couronue, l'*Euridice* de Caccini, etc., et que ces ouvrages avaient été rendus sans qu'on en eût pris copie. Appelé depuis quelques années à remplir les fonctions de bibliothécaire du même établissement, j'avais désiré réparer cette perte. Le séjour à Venise de M. Guillon, pensionnaire du roi, m'ayant offert une occasion favorable, je le priai de se procurer des copies de ces mêmes ouvrages. Il s'occupa avec zèle de la commission dont je l'avais chargé, et ses recherches lui ont fait découvrir que le baron d'Ottenfels avait aussi réclamé en 1815, de M. l'abbé Roze, *le Stravaganze d'amore* de Flaminio Corradi, Venise, 1616; *le Lagrime di San Pietro del transillo* d'Orlando Lasso (1598, sans nom de lieu), et *la Dafne* de Marco di Sigliano, Florence, 1608, qui avaient été également enlevés de la bibliothèque de Saint-Marc; mais l'abbé Roze avait assuré au baron d'Ottenfels que ces ouvrages n'avaient jamais été déposés dans la bibliothèque. Ce fait se trouve confirmé par une note de la main du savant bibliothécaire de Saint-Marc, l'abbé Morelli, en date du 23 mars 1816, laquelle est ainsi conçue : *Fu asserito al signor barone di Ottenfels dal signor abbato Roze, bibliotecario del Conservatorio di musica in Parigi, che non furono mai depositate in quello stabilimento queste tre opere.* Cette anecdote confirme d'une manière invincible l'assertion de Monge, et ne laisse point de doute sur la perte des trésors qu'il avait rassemblés à grands frais et avec beaucoup de peine. »

Supprimé en 1815, sous la seconde Restauration, le Conservatoire avait été

1. Rodolphe Kreutzer, l'un des plus admirables violonistes de l'école française

rétabli l'année suivante, mais dans des conditions de médiocrité déplorable, avec un budget réduit d'une façon misérable, et sous le simple titre d'École de musique. Le vénérable Sarrette, son fondateur, avait été mis à la porte comme un valet par l'abbé de Montesquiou, alors ministre de l'intérieur, et, sans doute pour punir l'établissement de son origine révolutionnaire, on avait supprimé le titre de directeur. Mais comme les fonctions attachées à ce titre ne pouvaient pas être supprimées du moment qu'on rétablissait l'institution, on les confia à un homme fort distingué, Perne, à qui l'on donna, par un ingénieux euphémisme, la qualification d'inspecteur général. L'abbé Roze étant mort le 30 septembre 1819, Perne, à qui l'on refusait jusqu'aux ressources nécessaires pour chauffer l'école (c'est alors que, pour cette raison, on en fut réduit à brûler jusqu'à de superbes clavecins, dont la valeur aujourd'hui serait inestimable), jugea à propos de se charger lui-même du soin de la bibliothèque. Quelques années après, le Conservatoire ayant été enfin sérieusement réorganisé et placé sous la direction supérieure de Cherubini (1822), Perne prit sa retraite, et la bibliothèque fut placée sous la surveillance effective de M. Réty, qui fut depuis agent comptable supérieur du Conservatoire, et qui était à cette époque commis d'ordre sous la dépendance de Perne. Sans avoir jamais le titre de bibliothécaire, M. Réty en remplit réellement les fonctions pendant plusieurs années, au bout desquelles Fétis, déjà professeur de contrepoint dans l'établissement, fut appelé officiellement à ce poste. Compositeur distingué, praticien consommé, théoricien expérimenté, bibliographe habile, s'étant occupé toute sa vie des questions littéraires qui se rattachent à la musique considérée sous tous ses aspects, nul homme plus que Fétis n'était capable, par ses connaissances aussi vastes que variées, de rendre d'immenses services à la bibliothèque, et le choix qui s'était fixé sur lui pouvait être considéré comme excellent. Cependant, trop préoccupé de ses travaux personnels, manquant absolument de surveillance, peu soucieux de la conservation du riche dépôt qu'on avait confié à sa sollicitude, l'administration de Fétis fut, au contraire, une des plus déplorables dont on ait conservé le souvenir. En 1831, lorsqu'il quitta la France pour aller prendre la direction du Conservatoire de Bruxelles, il laissa la bibliothèque dans un état désastreux.

C'est alors que la bibliothèque trouva enfin, dans la personne de Bottée de Toulmon, un conservateur digne d'elle, de son importance et des services qu'elle est appelée à rendre. Ancien élève de l'École polytechnique, reçu ensuite avocat, amateur passionné de musique et l'ayant étudiée d'une façon très sérieuse, avec cela possesseur d'une fortune qui lui assurait une complète indépendance, Bottée de Toulmon offrit au gouvernement de remplir gratuitement les fonctions de bibliothécaire; son offre fut agréée, et sa nomination fut signée au mois d'août 1831. Il s'efforça tout d'abord de corriger le désordre laissé par son prédécesseur, et prit des mesures pour que les déprédations qui avaient signalé le passage de celui-ci ne pussent plus se reproduire; puis il songea à combler, autant qu'il était en son pouvoir, les vides et les lacunes qui existaient dans la bibliothèque. C'est à cet effet qu'il fit exécuter, dans les grands dépôts publics étrangers, les copies importantes et considérables dont il a été parlé plus haut. Pendant dix-sept ans, la sollicitude, l'énergie, l'activité de Bottée de Toulmon ne se démentirent pas un instant, et son administration

se signala par d'inappréciables services. Par malheur, sa santé s'altéra gravement en 1848, au point de le mettre dans l'impossibilité de sortir de chez lui, et il mourut le 22 mars 1850, après deux années de terribles souffrances.

Ce fut alors que Berlioz fut placé à la tête de la bibliothèque, et je n'étonnerai personne en affirmant que cet artiste admirable, qui était en même temps un écrivain de race, ne présentait pourtant aucune des qualités requises pour remplir l'emploi qu'il avait sollicité. Cet emploi était pour lui une simple bague au doigt, et, il faut l'avouer, ne chargeait pas beaucoup son existence. Élève du Conservatoire à cette époque, je passais une bonne partie de mon temps à la bibliothèque; or je vois encore Berlioz, entrant là une fois ou deux par semaine ou par quinzaine, prenant la clef de son cabinet qui était accrochée au chambranle même de la porte, pénétrant chez lui, et en repartant généralement au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure. Le seul souvenir qu'il ait laissé est l'édition complète de ses *Mémoires*, qu'il avait fait imprimer de son vivant, mais dont, ne voulant les laisser mettre en vente qu'après sa mort, il avait enfoui tous les exemplaires au fond d'un vaste placard de ce cabinet.

Berlioz étant mort le 8 mars 1869, on ne trouva rien de mieux que de lui donner pour successeur Félicien David, que déjà l'Académie des Beaux-Arts avait élu à sa place, et qui n'avait pas plus de titres ni d'aptitudes que lui a obtenir et à remplir les fonctions de bibliothécaire. Il est vrai qu'en même temps on adjoignait à Félicien David une sorte d'*alter ego* qui n'était autre que M. Weckerlin, auquel on donnait le titre de « préposé à la bibliothèque », et à qui, en réalité, incombait tout le travail, car j'ignore si l'auteur du *Désert* a jamais franchi la porte du dépôt dont il était censé avoir la garde. Aussi, dès 1872, M. Weckerlin recevait-il le titre de bibliothécaire, pour se voir nommer quatre ans après (9 septembre 1876), après la mort de Félicien David, bibliothécaire en chef. Depuis lors on lui a adjoint, comme « préposé », un jeune compositeur et écrivain musical distingué, M. Octave Fouque.

Quelques-uns des services rendus par M. Weckerlin depuis qu'il est chargé de l'administration de la bibliothèque du Conservatoire ont été énumérés plus haut. Cette énumération resterait fort incomplète cependant, si l'on ne faisait remarquer ici que depuis dix ans la série des partitions d'orchestre, comme celle des ouvrages de littérature musicale, s'est vue, par ses soins, augmentée de plus de moitié. De plus, M. Weckerlin a créé une collection, à laquelle aucun de ses prédécesseurs n'avait songé, de portraits spéciaux : compositeurs, théoriciens, virtuoses, chanteurs ou instrumentistes, luthiers, etc., dont l'ensemble forme aujourd'hui un total de plus de 1,500 pièces. Il a aussi formé une collection d'autographes précieux, parmi lesquels on rencontre de sœuvres très importantes, entre autres de J.-J. Rousseau, Haydn, Sacchini, Méhul, Beethoven, Grétry, Gossec, Paër, Catel, Herold, Auber, Adam, Halévy, Berlioz, etc., sans compter les artistes vivants. Toutes ces richesses sont enfermées dans une vitrine spacieuse de la réserve. Enfin, c'est à M. Weckerlin que la bibliothèque doit de posséder aujourd'hui un catalogue complet sur cartes, succédant à l'informe catalogue en feuilles qui, seul, existait jusqu'alors. Bref, l'administration de M. Weckerlin est un bienfait pour la bibliothèque, qui depuis longtemps ne s'était vue à pareille tête.

Par malheur, l'activité même du bibliothécaire actuel devient la cause de ses embarras. La grande salle de la bibliothèque, salle éclairée par le haut, d'une architecture pleine d'élégance et d'une décoration exquise, présente une étendue de rayons de 300 mètres seulement, occupés par la musique et les livres. Elle est entourée, sur trois côtés, d'un large couloir sombre, comprenant 200 mètres. Depuis longtemps déjà cette salle est devenue trop petite, et il a fallu en extraire tous les doubles pour les reléguer dans le couloir, où, dans la saison d'hiver, les recherches ne peuvent se faire qu'à l'aide d'une lanterne; ces recherches sont cependant fréquentes, car il arrive souvent que plusieurs lecteurs demandent soit le même livre, soit la même partition. Mais le couloir lui-même est encombré aujourd'hui plus que de raison, et l'on voit approcher avec terreur le moment où il faudra laisser à terre, sans les pouvoir placer ni classer, les ouvrages nouveaux qui entreront dans la bibliothèque. Or cette situation sera lamentable, si l'on songe que le dépôt légal seul, qui de 1860 à 1870, fournissait annuellement 3,000 à 3,500 numéros, en a produit 4,500 en 1872, et que les chiffres des trois dernières années se montent à 5,013, 5,027 et 6,025, qui seront certainement dépassés pour l'année présente. Et il ne s'agit ici que du dépôt légal! Si l'on y ajoute les acquisitions, dont le total, tant en livres qu'en partitions, comprend annuellement 2,000 ou 2,500 articles, on voit dans quel état d'encombrement et de désarroi peut se trouver prochainement la bibliothèque! En ce qui la concerne, il n'est que temps de voir commencer enfin les travaux projetés pour l'agrandissement du Conservatoire.

En 1878, la bibliothèque du Conservatoire renfermait 15,000 partitions, avec 5 à 6,000 doubles; environ 500 traités d'harmonie, de contrepoint et de fugue; 840 méthodes pour divers instruments; une immense quantité de traités de solfège, de chant et de plain-chant; enfin, 86,000 morceaux détachés, tant pour le chant que pour le piano ou divers autres instruments. Voilà pour la musique proprement dite. D'autre part, la bibliothèque contient 3,000 volumes de littérature musicale, avec de nombreux doubles; une collection de 4,000 brochures et opuscules sur l'acoustique. la musique d'église, la biographie, le théâtre, la danse, etc., reliés en volumes; 4,535 livrets ou pièces de l'Opéra, du Théâtre-Français, des théâtres de la Foire, de l'ancienne Comédie-Italienne et de l'ancien Opéra-Comique; enfin, une collection très précieuse et peut-être unique en son genre de journaux de musique français et étrangers. On peut admirer, dans les élégantes vitrines placées au milieu et tout le long de la grande salle, une réunion incomparable de partitions de provenances diverses, en exemplaires magnifiques splendidement reliés aux armes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, des princes et princesses du sang, de M[me] de Maintenon, du grand Condé, du duc d'Orléans, de la comtesse du Barry et de la plupart des grandes maisons de France; la série provenant de Marie-Antoinette et marquée à ses armes est particulièrement admirable.

Il va sans dire que les productions françaises ne sont pas seules admises au Conservatoire. On y trouve, en nombre considérable, des partitions italiennes, allemandes, et même anglaises. Il y faut même signaler la présence d'un fonds connu sous le nom de *fonds Schœlcher,* et qui n'a pas son pareil même en Angleterre, où le nom de Hændel est l'objet d'une véritable vénération. Pendant son exil, l'honorable M. Schœlcher, aujourd'hui sénateur, réfugié à

Londres à la suite du coup d'État, se prit de passion pour le génie et la gloire de Hændel, et consacra un livre à la mémoire de ce grand homme; puis il se mit à réunir des exemplaires de toutes les éditions de ses œuvres, séparées ou complètes, les différents portraits du maître qui avaient été publiés, tous les travaux littéraires qui se rapportaient à lui, et même les compositions de tous les musiciens, anglais ou étrangers qui étaient fixés en Angleterre à cette époque. M. Schœlcher a généreusement fait don à la bibliothèque du Conservatoire de cette admirable collection.

En dehors de la musique, M. Weckerlin s'attache aussi à faire entrer à la bibliothèque tous les ouvrages de littérature musicale ou théâtrale de quelque importance qui se publient à l'étranger, soit en Allemagne, soit en Italie, soit en Angleterre. L'établissement est riche aussi en traités théoriques ou didactiques publiés hors de France, et il possède une série importante de journaux de musique de divers pays.

Bref, la bibliothèque du Conservatoire est à même aujourd'hui de rendre tous les services qu'on peut attendre d'elle, et elle est, en son genre, le dépôt le plus considérable et le plus précieux qui existe en Europe, et par conséquent dans le monde entier.

ARTHUR POUGIN.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LIVRES AUX ENCHÈRES. — On a vendu au mois de novembre dernier, à l'hôtel Drouot, une précieuse collection de livres anciens appartenant à M. Gérard, de Grenoble.

Pour donner une idée de la valeur de cette bibliothèque de choix, disons tout d'abord que les 897 numéros dont se composait le catalogue ont atteint la somme totale de 199,705 francs.

Voici quels étaient les ouvrages les plus remarquables : *le Nouveau Testament,* de l'imprimerie de Didot jeune, à Paris, chez Saugrain, 1793-1798, 5 vol. in-4°, grand papier vélin non rogné, avec les figures avant la lettre et l'*Épître dédicatoire à l'Assemblée nationale,* pièce fort rare, dit Brunet, et dont il n'aurait été tiré que 18 exemplaires, 505 fr.; — *Bible de Marillier,* suite complète de 300 fig. de Marillier et de Monsiau, dont 204 pour l'Ancien Testament et 96 pour le Nouveau. Épreuves avant la lettre et avant les numéros, à toutes marges; in-folio, reliure de Capé, 600 fr.; — *Livre d'heures de la reine Anne de Bretagne,* Paris, Curmer, 1859, grand in-4°, reliure de Smeers, 760 fr.; — *Imitation de Jésus-Christ,* Paris, Ballard, 1656, in-4°, fig. de Chauveau, édition originale, 300 fr.; — *Pensées de M. Pascal,* Paris, Guillaume Desprez, 1670, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet, 360 fr.; — *Essais de Michel, seigneur de Montaigne,* Paris, Abel l'Angelier, 1588, in-4°, reliure de Trautz-Bauzonnet, dernière édition publiée du vivant de l'auteur, 800 fr.; — *Essais de Michel, seigneur de Montaigne,* Paris, Abel l'Angelier, 1595, in-folio, reliure de Thibaron-Joly, 605 fr.; — *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* (par M. le duc de la Rochefoucauld), Paris, Claude Barbin, 1665, petit in-12. Exemplaire de l'édition originale contenant les cartons des pages 141, 142, 143 et 144 et relié par Trautz-Bauzonnet, 500 fr.; — *Caractères de Théophraste,* Paris, Estienne Michallet, 1688, in-12, édition originale, provenant de la bibliothèque du baron James de Rothschild, 495 fr.; — *Entretiens de Phocion,* Paris, Didot le Jeune, an III, grand in-4°, grand papier vélin, fig.

de Moreau, en trois états, reliure ancienne, 200 fr.; — *L'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval,* par messire Antoine de Pluvinel, Paris, Michel Nivelle, 1625, in-folio, édition originale; un des plus beaux livres illustrés du XVIIe siècle, reliure de Chambolle-Duru, 1,100 fr.; — *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier et autres orateurs,* par M. Dussault, Paris, Janet, 1820-1826, 4 vol. in-8°, exemplaire en grand papier vélin, relié par Capé et contenant les 25 portraits et les 12 vignettes de Desenne avant la lettre, 380 fr.; — *Œuvres de Virgile,* traduites en français par l'abbé des Fontaines, Paris, de l'imprimerie de Plassan, an IV, 4 vol. grand in-4°; exemplaire en grand papier vélin, avec eaux-fortes et figures de Moreau et Zocchi, avant la lettre sur blanc et avant la lettre sur chine, 905 fr.; — *les Métamorphoses d'Ovide,* traduites par l'abbé Banier, Paris, Delormel, 1767-1771, 4 vol. in-4°, exemplaire de premier tirage, reliure de Chambolle-Duru, 715 fr.; — *les Métamorphoses d'Ovide,* traduction de M. Villenave, Paris, Gay et Guestard, 1806, 4 vol. grand in-4°; exemplaire en grand papier vélin de format in-folio, avec les figures en double état, avant la lettre et eaux-fortes, 1,200 fr.; — *Fabliaux ou contes, fables et romans des XIIe et XIIIe siècles,* traduits ou extraits par Legrand d'Aussy, 3e édition, Paris, Renouard, 1829, 5 vol. grand in-8; exemplaire sur grand papier vélin, avec la suite complète des 18 fig. de Moreau et de Desenne en triple état, 700 fr.; — *Opuscules d'amour,* par Heroet, La Borderie et autres divins poètes; Lyon, Jean de Tournes, 1547, in-8°, 346 pages; exemplaire le plus beau connu de ce volume très rare, reliure de Thibaron, 425 fr.; — *les Œuvres de Pierre Ronsard,* Paris, Nicolas Buon, 1623, un tome en 2 vol. in-folio, reliure de Hardy-Mennil, 300 fr.; — *les Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn,* Paris, Robert le Mangnier, 1575, in-4°, 1re édition, reliure de Capé, 810 fr.; — *Recueil des œuvres poétiques de Jan Passerat,* Paris, Claude Morel, 1606, in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet, 700 fr.; — *Œuvres de Boileau,* Paris, Lefèvre, 1824, 4 vol. grand in-8°; un des 50 exemplaires sur grand jésus vélin auquel on a ajouté la suite complète, en triple état, des 7 figures de Moreau, la suite complète des 6 fig. in-4° de Cochin, la suite, sur chine, des 6 fig. de Bernard Picart; la suite complète des 9 gravures in-8° de Fortin, sur chine, avant la lettre; la suite des 13 figures publiées pour l'édition de Blaise, 1821; la suite complète de un portrait d'après Rigaud et de 6 fig. de Desenne sur chine, avant la lettre; enfin, une vingtaine de portraits des auteurs les plus célèbres, la plupart en épreuves de choix sur chine, avant la lettre, provenant de diverses collections et comprenant : Homère, Horace, Virgile, Montaigne, Corneille, Molière, Bossuet, etc., 1,000 fr.; — *Œuvres de J.-B. Rousseau,* Paris, Rémont, 1795, 4 vol. in-8°, exemplaire sur papier vélin, reliure de Bozérian, 300 fr.; — *Œuvres complètes de Grécourt,* Paris, imp. de Chaigneau aîné, an V; 4 vol. in-8°, exemplaire sur papier vélin, avec un portrait et 8 fig. de Fragonard, avant la lettre et eaux-fortes, 500 fr.; — *Œuvres choisies de Gresset,* de l'imprimerie de Didot le Jeune, à Paris, chez Saugrain, l'an II; grand in-18, exemplaire sur papier vélin avec la suite complète des 5 fig. de Moreau en double état, avant la lettre et eaux-fortes; exemplaire relié sur brochure par Thibaron-Joly, 2,800 fr.; — *les Baisers,* Paris, 1770, in-8°, fig. d'Eisen; exemplaire sur grand papier de Hollande, 900 fr.; — *Œuvres de P.-J. Bernard,* Paris, Didot l'aîné, an V; grand in-4°, papier vélin, fig. de Prud'hon en double état, avec

et avant la lettre, reliure de Chambolle-Duru, 355 fr.; — *la Henriade,* s. l. (Paris), chez la veuve Duchesne, Saillant, Desaint, Panckoucke et Nyon, libraires (imprimerie Barbou), 1770, 2 vol. in-8°; exemplaire relié sur brochure par Chambolle-Duru et contenant les fig. d'Eisen en double état, 1,000 fr.; — *Fables choisies,* mises en vers par Jean de La Fontaine, Paris, 1775, 4 vol. grand in-folio, exemplaire en grand papier de Hollande du premier tirage, avec les fig. et un portrait d'Oudry, reliure de Chambolle-Duru, 1,120 fr.; — *Fables de La Fontaine,* Paris, Didot, 1787, 6 vol. in-18, exemplaire sur papier vélin, avec les fig. avant les numéros, 700 fr.; — *Fables nouvelles,* par Dorat, La Haye et Paris, Delalain, 1773, 2 tomes en un vol. in-8°, exemplaire en grand papier, avec les fig. de Marillier, reliure de Lortic, 610 fr.; — *Contes et Nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine, Amsterdam (Paris, Barbou), 1762, 2 vol. in-8°; exemplaire de premier tirage, avec le Cas de conscience et le Diable de Papefiguières *couverts,* comme dans tous les exemplaires dits de *présents,* 1,700 fr.; — *Recueil des meilleurs contes en vers,* par M. de La Fontaine, Voltaire, Vergier, Senecé, Perrault, etc., Londres (Paris, Cazin), 1778, 4 vol. in-18, exemplaire relié sur brochure par Lortic, 1,000 fr.; — *Choix de chansons,* par M. de Laborde, Paris, de Lormel, 1773; exemplaire grand de marges, relié par Capé, 1,900 fr.; — *Chansons nouvelles,* de M. de Piis, Paris, de l'imp. de Pierres, 1785, in-18, exemplaire relié sur brochure par Chambolle-Duru, 650 fr.; — *les Saisons,* Paris, Didot, 1796, in-8°, exemplaire sur grand papier vélin, orné des 4 fig. de Le Barbier en double état; provient de la bibliothèque de Pixérécourt, 700 fr.; — *Œuvres de Corneille,* 1re partie, Paris, de Sommaville et Courbé. 1644, in-12; *Œuvres de Corneille,* 2e partie, Paris, Toussaint et Quinet, 1648, in-12; *Œuvres de Corneille,* 3e partie, Paris, Antoine de Sommaville, 1652, in-12, ensemble 3 vol. in-12, reliure de Lortic; exemplaire unique provenant de la vente Firmin Didot, 3,820 fr.; — *Œuvres de P. Corneille,* Paris, Renouard, 1817, 12 vol. in-8°, avec 2 portraits et 24 fig. de Moreau et Prud'hon; exemplaire en grand papier vélin, avec les figures avant la lettre et toutes les eaux-fortes, 1,305 fr.; — *les Œuvres de monsieur Molière,* à Paris, chez Louis Billaine, au second pilier de la grand'salle du Palais, à la Palme et au grand César, MDCLXVI (1666), avec privilège du Roy. 2 vol. in-12, frontispices gravés par Chauveau; édition originale collective, reliure de Trautz-Bauzonnet, 5,300 fr.; — *les Œuvres de monsieur de Molière,* Paris, chez Denys Thierry et Claude Barbin, 1674-1675, 7 vol. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet, 2,250 fr.; — *Œuvres de Racine,* à Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le perron de la Sainte-Chapelle, 1676, avec privilège du Roy. 2 vol. in-12, frontispice et figures de Chauveau; exemplaire de l'édition originale, avec témoins et reliure de Hardy, 1,025 fr.; — *Œuvres de Jean Racine,* Paris, Louis Cellot, 1768, 7 vol. in-8°; exemplaire en papier de Hollande, avec les fig. de Gravelot avant la lettre; on a joint à cet ouvrage relié par Bozérian : la suite complète de un portrait par Gaucher et de 13 gravures de Lebarbier en double état; le portrait de Corneille, gravé par Ficquet, d'après Lebrun, 1,800 fr.; — *le Théâtre de M. Quinault* (Amsterdam, Wolfgang), 1663, 2 vol. petit in-12; exemplaire Firmin Didot, 300 fr.; — *les Œuvres de M. Regnard,* Paris, Ribou, 1708, 2 vol. in-12, édition originale collective; exemplaire auquel on a ajouté les éditions

originales de : *le Légataire universel* et *la Critique du Légataire,* 560 fr.; — Dix comédies de Regnard, en éditions originales : *Attendez-moy sous l'orme, le Bourgeois de Falaise, la Sérénade, le Joueur, le Distrait, Démocrite, le Retour imprévu, les Folies amoureuses, les Ménechmes, le Légataire universel,* 2,030 fr; — *Œuvres de Crébillon,* Paris, Lefebvre, 1818, 2 vol. gr. in-8; un des 50 exempl. tirés sur grand jésus vélin avec le portrai gravé par Éthiou sur chine; on y a joint la suite complète de 1 portr. de Saint-Aubin et de 9 fig. de Moreau le Jeune en triple état, ainsi que les portraits de Dalembert et de Louis XV gravés par Saint-Aubin, avant la lettre, 700 fr.; — *les Amours pastorales de Daphnis et de Chloé,* Paris, Didot, an VIII, gr. in-4°: exempl. sur grand papier vélin avec fig. de Prud'hon, Gérard et Lebarbier, reliure de Petit, 365 fr.; — *Œuvres de Maître François Rabelais,* Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. gr. in-4°, exempl. en grand papier, 2,500 fr.; — *le Roman comique,* par Scarron, Paris, Janet et Hubert, 1796, 3 vol. in-8°; exempl. en grand papier vélin avec la suite de un portr de Scarron et 15 fig. de Lebarbier en double état, relié sur brochure par Chambolle-Duru, 1,060 fr.; — *la Princesse de Clèves,* Paris, Claude Barbin, 1678, 4 tomes en 2 vol. in-12, éd. origin., reliée par Trautz-Bauzonnet, 700 fr.; — *le Diable boiteux,* Paris, Ve Barbin, 1677, édit. orig., reliure de Lortic, 370 fr.; — *Histoire de Gil Blas,* Paris, Lefèvre, 3 vol. gr. in-8°, un des 50 exempl. sur grand jésus vélin avec le portrait gravé par Roger en double état et la suite complète ajoutée des 100 fig. de Bornet, Charpentier et Duplessis-Bertaux avant la lettre; exempl. de la bibl. de Renouard, relié depuis la vente par Capé, 950 fr.; — *Œuvres du comte Antoine Hamilton,* Paris, Renouard, 1812, 3 vol. in-8°, exempl. en grand papier vélin, relié sur brochure par Chambolle-Duru, avec les 4 fig. de Moreau en double état, 800 fr.; — *Histoire de Manon Lescaut,* Paris, Didot l'aîné, 1797, 2 vol. in-12; un des 100 exempl. sur grand papier vélin avec les 8 fig. de Lefèvre en double état; 3,000 fr.; — *Lettres d'une Péruvienne,* Paris, Didot aîné, an V, 2 vol. in-12, un des 100 exempl. sur grand papier vélin avec un portr. gravé par Delaunay avant la lettre et 8 fig. de Lefebvre en triple état, reliure de Duru, 1,000 fr.; — *Paul et Virginie,* Paris, de l'imprimerie de Monsieur, 1789, in-18, exempl. sur papier vélin d'Essonne, avec les fig. de Moreau le Jeune et Vernet avant la lettre, reliure ancienne, 2,150 fr.; — *Atala-René,* Paris, Le Normant, 1805, in-12; exempl. avec les 6 fig. de Garnier en double état. L'exempl. contient en outre un autographe de l'auteur, un portrait colorié à la sépia et quatre dessins originaux, 380 fr.; — *les Amours de Psyché,* Paris, Didot le jeune, an III, gr. in-4°, exempl. en grand papier vélin, avec les fig. de Moreau avant la lettre, 580 fr.; — *les Aventures de Télémaque,* Paris, Didot, 1796, 4 vol. in-12, exempl. en grand papier vélin, avec le portrait de Fénelon par Delvaux avec et avant la lettre et 24 fig. de Lefèvre en double état, 1,320 fr.; — *le Temple de Gnide,* Paris, Le Mire, 1772, in-4°; exempl. en grand papier, tiré de format in-4°, reliure de Lortic, 1,400 fr.; — *Primerose,* par Morel de Vindé, Paris, Didot, 1797, in-12; exempl. en grand papier vélin relié sur brochure, fig. de Lefebvre en triple état, reliure de Chambolle-Duru, 1,160 fr.; — *les Cent Nouvelles nouvelles,* Cologne, Pierre Gaillard, 1701, 2 vol. pet. in-8°, fig. épreuves de premier tirage, exempl. non rogné relié par Capé, 405 fr.; — *Heptaméron français,* Berne, chez la nouvelle Société typographique, 1780-81, 3 vol. in-8°, fig. de

Freudenberg, vignettes de Dunker; exempl. de premier tirage et relié sur brochure par Thibaron-Joly, 750 fr.; — *les Liaisons dangereuses*, Paris, Maradan, 1794, 4 vol. in-18; exemplaire sur papier vélin avec les 8 fig. de Le Barbier en double état, 900 fr. — *Les Liaisons dangereuses*, Londres (Paris), 1796. 2 vol. in-8°, front. et fig. de Monnet et de Mlle Gérard; exempl. sur papier vélin avec les fig. avant toute lettre, reliure de Bozerian, 1,820 fr.; — *le Décaméron de Jean Boccace,* Londres (Paris), 1757-61, 5 vol. in-8°, front., portr., fig. et culs-de-lampe de Gravelot, Boucher, Eisen et Cochin, reliure de Chambolle-Duru, 510 fr.; — *Don Quichotte de la Manche*, Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné; à Paris, chez Déterville, an VII, 6 vol. in-18, exempl. en grand papier vélin avec les fig. de Le Barbier et Lefebvre en triple état, reliure de Capé, 1,250 fr. *Œuvres de Salomon Gessner*, Paris, Ve Hérissant et Barrois l'aîné, s. d., 3 vol. gr. in-4°, titres, portr., front., fig., vign. et culs-de-lampe par Le Barbier; exempl. avec les fig. en double état, 60 fr.; — *les Souffrances du jeune Werther,* Paris, Didot aîné, 1809, in-8°; exempl. en papier vélin avec les fig. de Moreau en double état, 600 fr.; — *L'Éloge de la folie*, s. l. (Paris), 1751, in-4°, front., fleurons, estampes, vignettes et culs-de-lampe d'Eisen; exempl. en grand papier, reliure de Chambolle-Duru, 125 fr.; — *Œuvres de Monsieur Scarron,* Amsterdam, Wetstein, 1652, 7 vol. in-12: exempl. relié sur brochure aux armes du marquis de Coislin et provenant de la bibliothèque du duc d'Aumale, 160 fr.; — *Œuvres de La Fontaine,* Paris, Lefebvre, 1827, 6 vol. in-8°, un des 50 exempl. tirés sur grand jésus vélin; on y a joint les suites des figures de Moreau et de Bergeret, ainsi qu'un certain nombre de fig. avant la lettre; exempl. Renouard, relié depuis la vente par Capé, 1,225 fr. — *Œuvres complètes de Voltaire,* Paris, Renouard, 1819-1825, 66 vol. in-8°; exempl. en grand papier vélin avec la suite complète des 113 vignettes de Moreau avant la lettre, 900 fr.; — *Œuvres de J.-J. Rousseau,* Paris, Lefèvre, 1819-20, 22 vol. gr. in-8°, gr. papier jésus vélin tiré à 60 exempl.; celui-ci est aux armes de la duchesse de Berry, avec la suite complète de 19 fig. d'après Desenne en triple état, 780 fr.; — *Lettres à Émilie sur la Mythologie,* Paris, Renouard, 1809, 6 part. en 3 vol. in-8, exempl. sur papier vélin avec les fig. de Moreau en double état, 1,820 fr.; — Suite complète des 18 dessins originaux à la sépia, de format in-12, de Desenne, pour les *Lettres à Émilie* publiées dans la *Bibliothèque française;* on y a joint 3 dessins originaux de la même suite qui n'ont jamais été gravés, 300 fr.; — *les Gestes, ensemble la Vie du preulx chevalier Bayard,* Lyon, M.CCCC.XXV, pet. in-4° goth., 1,605 fr.; — *Commentaires de messire Blaise de Monluc,* à Bourdeaux, par S. Millanges, imprimeur ordinaire du Roy, 1592, éd. originale, 300 fr.; — *Mémoires du Cardinal de Retz,* Amsterdam, Bernard, 1731, 4 vol. in-12; — *Mémoires de Gui Joly,* Amsterdam, Bernard, 1738, 2 vol. in-12; — *Mémoires de Madame la duchesse de Nemours,* Amsterdam, Bernard, 1738, in-12; ensemble 7 vol. in-12.; exempl. relié sur brochure provenant des bibliothèques La Bédoyère et de Montgermont, 820 fr.

La seconde partie de la collection de M. Genard sera plus tard mise en vente. Elle comprendra les ouvrages romantiques les plus recherchés, la majeure partie des livres à figures du XIXe siècle, ainsi que la plupart des éditions de grand luxe de notre époque.

La bibliothèque de M. Courtat, qui s'est vendue à la salle Sylvestre du 4 au 15 décembre, ne comprenait que des livres de travail; parmi les quelques curiosités que renfermait cette collection, nous devons citer *le Livre d'amour,* par Sainte-Beuve, vendu 200 fr.; — la réunion complète des ouvrages de Gabriel Peignot et toute une série de livres et documents relatifs à Voltaire.

Il nous faut également mentionner la vente de deux collections assez importantes.

Dans la première, celle de M. C..., on remarquait : Baïf, *Euvres en rime,* Paris, Lucas Breyer, 1523; *les Amours,* 1572; *les Jeux,* 1573; *les Passetemps,* 1573; ensemble, 4 tomes en 2 vol.; bel exemplaire provenant des biblothèques Sainte-Beuve, Paradis et Guy Pellion, 600 fr.; — *Recueil d'oraisons funèbres* de Bossuet, Paris, Sébastien Mabre Cramoisy, 1689, in-12, édit. origin., reliure de Cuzin, 255 fr.; — *les Nouvelles récréations et joyeux devis de feu Bonaventure des Périers,* Lyon, 1558, pet. in-4°, édit. originale, 600 fr.; ce même exemplaire s'était vendu 1,800 fr. à la vente Paradis; — La Fontaine, *Contes et Nouvelles en vers,* édition des fermiers généraux, 1,255 fr.; — *Œuvres de Clément Marot,* Paris, 1532, édit. orig., 610 fr.; — Musset, *Œuvres complètes,* Paris, 1866, 10 vol. gr. in-8°, papier de Hollande, fig. de Bida avant la lettre, 245 fr.; — Pascal, *les Provinciales,* édit. origin., 180 fr.; — *les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocturne,* par Restif de la Bretonne, Paris, 1791-1794, 16 part. en 8 vol. in-12, fig. de Binet, reliure de Chambolle-Duru, 501 fr.

Voici enfin, avec les prix d'adjudication, l'indication des ouvrages les plus précieux qui composaient la seconde collection : *Offices de la Vierge Marie,* manuscrit sur vélin exécuté par Nicolas Jarry, 1,600 fr.; — Recueil de 24 dessins originaux exécutés au crayon de 1765 à 1773, par C.-N. Cochin, et destinés à l'illustration de l'*Abrégé chronologique de M. le président Hénault,* 2,550 fr.; *Iconologie par figures,* Paris, Lattré, s. d., 4 vol. in-12; exempl. avec les fig. avant la lettre pour les trois premiers volumes, avec la lettre pour le quatrième; on a ajouté 20 dessins originaux de Cochin, 875 fr.; — *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus,* Paris, Le Boucher, 1773; cet exempl. contient les vignettes d'Eisen tirées hors texte, 1,650 fr.; — *Métamorphoses d'Ovide,* Paris, Delalain, 1767-1771, 4 vol. in-4°; exempl. relié par Cazin et contenant 450 fig., dont 272 pièces ajoutées, 3,620 fr.; — *Contes et Nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine, édit. des fermiers généraux; exempl. contenant les 53 fleurons et les 4 vignettes dessinés et gravés par Choffard et tirées hors texte, 1,500 fr.; — *la Pucelle d'Orléans,* Buckingham, s. d., in-8°; exempl. contenant la suite des 21 fig. de Moreau en double état, 820 fr.; — *les Baisers,* Paris, Lambert et Delalain, 1770, in-8°, papier de Hollande; exempl. contenant les épreuves de premier tirage, 1,400 fr.; — *Chansons de M. de La Borde,* Paris, de Lormel, fig. de Moreau avant la lettre, 3,100 fr.; — *Histoire de Gil Blas de Santillane,* Paris, les libraires associés, 1747, 4 vol. in-12, 685 fr.; — *Romans et Contes de Voltaire,* Bouillon, aux dépens de la Société typographique, 1778, 3 vol. in-8°, épreuves avant les numéros et eaux-fortes, reliure de Thibaron, 999 fr.; — *Contes des Fées,* par Ch. Perrault, Paris, Lamy, 1781, in-12; exempl. en papier de Hollande, reliure de Derôme, 980 fr

Un exemplaire in-folio des *Pastorales* de Longus, imprimé sur vélin, chez Firmin Didot, pour le général Junot, duc d'Abrantès, orné de 9 élégantes gravures et de 9 dessins originaux de Prud'hon et F. Gérard, vient d'être adjugé à Londres, au prix de 900 livres sterling, soit 22,500 fr.

Ce beau livre appartenait à la bibliothèque du capitaine Beckford.

Parmi les raretés de la collection Hamilton, acquise récemment par le musée de Berlin, se trouve le plus ancien et le plus complet manuscrit du *Voyage en Grèce,* que fit au commencement du xve siècle l'humaniste italien Cyriacus d'Ancône. Ce manuscrit contient des dessins figurant des monuments et chefs-d'œuvre de l'art antique qui ont été détruits depuis; on y trouve, notamment, une précieuse représentation de l'acropole d'Athènes, antérieure aux mutilations qu'elle a éprouvées depuis. Récemment, à la fête annuelle de Winckelmann à Berlin, M. Mommsen a donné des détails d'un haut intérêt sur ce manuscrit.

Il nous faut également mentionner la vente d'une collection remarquable de lettres autographes et de pièces historiques provenant des correspondances de Voltaire, d'Euler et de Bernardin de Saint-Pierre dont nous n'avions pu parler le mois dernier : Trente et une lettres de Voltaire dont dix-sept autographes, cinq avec des post-scriptum autographes et neuf écrites par Wagner ont été achetées 2,000 fr. Ces lettres ont été écrites à Ferney, Sans-Souci, Berlin et Colmar, de 1751 à 1778.

Voici une analyse sommaire de trois de ces lettres, analyse que nous empruntons au catalogue dressé par M. Charavay:

1° *Sans-Souci, 15 juillet 1752.* — Nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV,* imprimée à Leipzig; il y fait de grands changements. Il ne peut venir à Paris en ce moment. « Je ne pouvais imprimer à Paris un livre où je dis la vérité. Il fallait absolument ériger ce petit monument à la gloire de ma patrie en me tenant éloigné d'elle. Je ne pouvais venir quand on jouait *Rome sauvée;* comment m'exposer ou au ridicule d'être sifflé ou à celui d'avoir l'air de venir pour être applaudi ? Enfin comment quitter un roy qui me comble de bontez, un roy qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend à être philosophe.... »

2° *Les Délices, 21 mai 1755.* — Son désespoir à propos des copies de la *Pucelle* que l'on fait passer de maison en maison. « Ma pauvre *Pucelle* devient une p..... infâme à qui on fait dire des grossieretez insupportables. On y mêle encore de la satire, on glisse pour la commodité de la rime des vers scandaleux contre des personnes à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle que j'essuie dans ma retraite m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ay point de ressource... »

3° *Ferney, 23 novembre 1761.* Détails sur sa tragédie d'*Olympie.* Il a écrit cette pièce en six jours. Elle sera représentée à Ferney avant de l'être à Paris.

Cinq autres lettres de Voltaire écrites par Wagner et adressées à Saurin; 1764-1769: 250 fr. Une de ces lettres parle de Shakespeare, du poète Thomson, l'auteur des *Saisons,* et du théâtre anglais. Selon Voltaire, Thomson, s'il avait été moins déclamateur, aurait réformé le théâtre anglais que Shakespeare « a fait naître et a gâté. » Il ajoute : « Mais ce Gilles Shakespeare, avec toute sa barbarie

et son ridicule, a, comme Lopez de Vega, des traits si naïfs et si vrais et un fracas d'action si imposant, que tous les raisonnements de Pierre Corneille sont à la glace en comparaison du tragique de ce Gilles. On court encore à ses pièces et on s'y plaît en les trouvant absurdes. »

Dans une autre, datée du 28 décembre 1768, Voltaire parle ainsi de Montesquieu : « Il voulait renverser un trône où il sentait qu'il ne pouvait s'asseoir. Il insulte violemment dans ses *Lettres persanes* l'Académie dans laquelle il sollicita depuis une place. Il est vrai qu'il avait quelquefois beaucoup d'imagination dans l'expression. C'est à mon sens son principal mérite. »

D. Laborde, favori de Louis XV, écrivain et compositeur de musique : Lettre où il exprime son admiration pour Voltaire et parle de la musique qu'il a faite pour *Thétis* : 95 fr. — *Bigot de Préameneu*, ministre des cultes sous Napoléon Ier : Lettre écrite au nom du gouvernement français pour informer le pape de la décision prise par Napoléon, au sujet de son transfert à Fontainebleau : 190 fr. — *Euler* : 54 lettres adressées, de 1746 à 1759, à Wetstein, chapelain et bibliothécaire du prince de Galles, à Londres : 1,750 fr. — *Linné* : Lettre en latin adressée à Albert Haller : 210 fr. — *Napoléon Ier* : 41 lettres signées adressées à différents personnages, du 20 mars 1796 au 8 octobre 1797 : 3,100 fr. — *Bernardin de Saint-Pierre* : 272 lettres à lui adressées de 1787 à 1792 ; correspondance des plus curieuses au point de vue biographique et littéraire : 200 fr. — *Mme de Staël* : Lettre au libraire Maradan, écrite au Coppet le 28 août 1802. Document relatif à la publication de la seconde édition de *Delphine.* Mme de Staël donne les instructions les plus minutieuses à son éditeur de Paris pour que cette édition soit belle et correcte, celle de Genève étant remplie de fautes : 20 fr. — *Vicomte de Turenne* : Lettre au cardinal Mazarin, écrite à Amiens le 31 août 1659. Cette lettre, une des plus belles connues, toute relative aux négociations de la France pour rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre, a été adjugée pour la somme de 1,650 fr.

Nous avons reproduit, d'après le *Paris,* et à titre de curiosité, un extrait de baptême portant le nom de René Descartes, et la date de 1644. D'après le *Paris,* cet acte s'appliquerait au philosophe célèbre. Or il se trouve que les dates authentiques contredisent cette hypothèse, rendue vraisemblable par les nom et prénoms.

En voici la preuve :

« Louis XIII et Richelieu qui voulurent retenir Descartes en France sont morts, l'un en 1642, l'autre en 1643.

« Descartes va à la cour de Suède, où la reine Christine a le talent de l'attirer. Celle-ci abdique en 1654.

« Le tombeau de Descartes à Sainte-Geneviève donne pour date de sa mort l'année 1650.

« Il faut donc renoncer à appliquer au philosophe l'acte qui le ferait naître en 1644. »

Il serait néanmoins curieux de rechercher si véritablement, le 15e d'août 1644, un autre René Descartes est venu au monde, et quel lien de parenté il pouvait avoir avec son illustre homonyme.

« Descartes, nous écrit un correspondant érudit, avait deux frères, conseillers au Parlement de Bretagne. Ne serait-ce pas lui qui serait le parrain de l'enfant né le 15 août et baptisé le 9 septembre 1644 ?

« *Escuyer* est un titre de noblesse : René des Cartes, sieur du Perron, est exactement le nom du philosophe, dans Moréri. »

Un autre correspondant confirme, de Stockholm, la même rectification historique.

« L'auteur du *Discours sur la Méthode* appartenait à une ancienne famille de la noblesse bretonne, mais il est né à La Haye, en Touraine, le 31 mars 1596 (non le 15 août 1644), et mourut à Stockholm, le 11 avril 1650. »

Il est donc établi que l'acte découvert récemment ne regarde nullement l'auteur du *Discours sur la Méthode.*

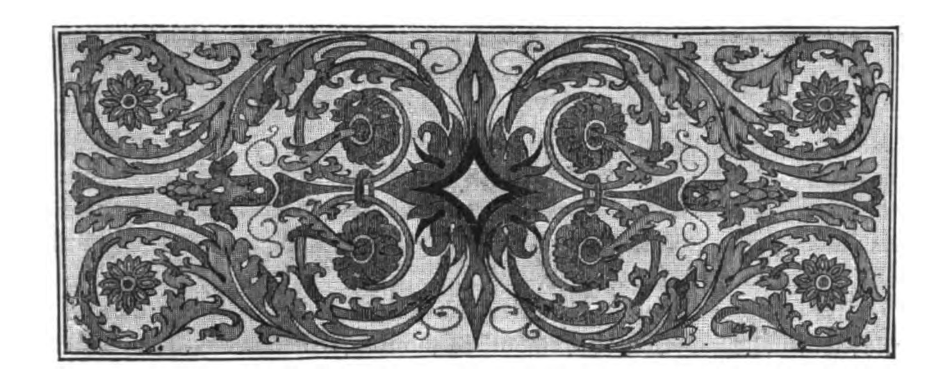
Nous trouvons dans la *Revue de Champagne et de Brie* une liste très détaillée des portraits de Jean de La Fontaine, qui ont été gravés ou lithographiés de tous les formats et dont on peut consulter les exemplaires à la Bibliothèque nationale, à l'œuvre des graveurs et dans les bibliothèques de province, en tête des volumes de fables publiés à toutes les époques.

Cette liste, qui s'arrête en 1870, comprend : 10 portraits variés in-folio ; 11 portraits gravés in-4° ; 83 portraits format in-8° et 16 portraits en pied ; soit en tout 120 pièces.

On vient de découvrir, dans la Bibliothèque de Hanovre quelques cartons contenant des lettres échangées entre Leibniz et des savants de son temps.

Cette précieuse correspondance était restée inconnue aux éditeurs des écrits de cet homme célèbre.





Hoffmann et Henri Heine



Si dans la littérature française Hoffmann apparaît comme un personnage aussi fantastique que ses Contes, il ne s'est pas moins imposé avec plus d'attaches que ses contemporains Lewis et Mathurin et il a presque conquis droit de naturalisation parmi nous.

Après cinquante ans d'importation dans le monde parisien Hoffmann est resté vivant ; les anciennes éditions françaises de ses Contes sont recherchées, et hier encore une sorte de drame, mettant en saillie certains personnages bizarres de son œuvre, intéressait le public quelque peu bourgeois de l'Opéra-Comique.

Peut-être la légende qui s'est formée autour de l'écrivain a-t-elle contribué, plus que son œuvre, à consolider sa réputation ; c'est ce qui fait qu'à diverses reprises je me suis occupé de l'homme, me demandant s'il en était de même en Allemagne ou plutôt si, à l'époque où se produisit le conteur, son étrangeté avait été appréciée avec autant de sympathie par ses compatriotes.

Je vois bien autour d'Hoffmann un petit groupe d'amis qui le sui-

vent dans sa vie tourmentée et, avec ses qualités intimes, apprécient son aventureuse escalade des sommets artistiques.

Le conteur, de nature nerveuse et sensitive, avait beaucoup observé dans les diverses passes de sa vie agitée, et rien ne vaut la fréquentation de tels personnages : ceux-là seuls présentent leurs observations avec un tour imprévu et « ramonnent » sans cesse leurs sensations. Se trompent-ils dans une œuvre, leur muse, même quand elle s'égare, sème de lumineux aperçus intéressants à recueillir.

La jeunesse aime ces hommes qui se détachent sur le fond gris de la vie habituelle, agissent librement, se montrent insoucieux de la banale opinion publique, ne respectent pas les médiocrités académiques, n'admettent aucune attache de la société et ne portent pas traces de « col pelé ». C'est pourquoi un jeune étudiant, qui devait devenir un des principaux poètes de l'Allemagne, fut attiré tout au début de sa vie par Hoffmann.

En 1821, Henri Heine, alors dans la fleur de la jeunesse, venait à Berlin, à Pâques, pour y terminer ses études. Tout d'abord l'étudiant fréquenta les principaux salons, se mêla aux divers groupes littéraires, et ce qu'il a pensé et dit d'Hoffmann vaut la peine d'être recueilli.

En matière littéraire ce qui frappe l'enthousiaste, c'est l'homme dont il a lu l'œuvre; aussi le croquis qu'au courant de la plume Henri Heine a tracé du conteur, habitué du Café royal, offre toutes les garanties pour être vrai.

A la table là-bas voyez-vous ce petit homme, toujours en mouvement, ce visage dont les muscles s'agitent sans cesse d'une façon convulsive, ces gestes comiques et sinistres tout ensemble? C'est le conseiller du tribunal de la chambre, Hoffmann, qui a écrit *le Chat Murr* [1].

Nous avons là un Hoffmann qui donne raison à l'iconographie du personnage, tel que l'ont dessiné en France Henriquel-Dupont, Ziegler et Henri Monnier [2].

Quoique âgé seulement de vingt-deux ans, Henri Heine, dans le morceau critique sur *Maître Floh* qui venait de paraître, fait déjà preuve d'esthéticien sincère, sympathique envers le conteur, mais voulant conserver sa liberté d'opinion :

Le héros du roman est un homme nommé Peregrinus Tyss, qui vit dans un certain état de somnambulisme et se rencontre par hasard avec le souverain des puces, et fait des discours très divertissants. Le dernier, appelé Maître Puce, est un homme très sensé, un peu craintif, mais pourtant très belliqueux, qui porte à ses maigres jambes de grandes bottes d'or avec des éperons de diamants, comme on peut le voir

1. Lettres de Berlin, 26 janvier 1822.

2. Voir les dessins reproduits dans mes études sur *Henri Monnier, sa vie, son œuvre* et dans *les Vignettes romantiques*. In-4. Dentu, 1883

sur l'enveloppe du livre[1]. Maître Floh est poursuivi par une certaine Dortje Elverdink, qui devait, à ce qu'on dit, représenter la démagogie. Un beau type, c'est l'étudiant George Pepusch, qui n'est au fond que le chardon Zéhérith fleurissant autrefois à Famagusta; il est amoureux de Dortje Elverdink, qui est, à proprement dire, la princesse Gamahé, fille du roi Sekaki.

Les contrastes que le mythe indien forme ainsi avec la vie usuelle ne sont pas aussi piquants dans ce livre que dans le *Pot d'or* et dans d'autres romans de Hoffmann, où l'on trouve l'emploi du même coup de théâtre à l'aide de la philosophie de la nature. En général, les sentiments et leurs types, que Hoffmann sait si magnifiquement dépeindre ailleurs, sont traités très peu sérieusement dans ce livre. Son premier chapitre est divin, les autres sont insupportables. Le livre n'a pas de soutien, pas de point central, pas de cohésion intérieure. Si le relieur en avait arbitrairement entremêlé les feuilles, on ne s'en serait certes pas aperçu. La grande allégorie, qui est comme le confluent, le réceptacle général et final, ne m'a pas satisfait. Que d'autres s'y soient amusés, moi je pense qu'un roman ne doit pas être une allégorie.

J'ai connu dans ma jeunesse les enthousiastes d'Hoffmann et particulièrement le poète Baudelaire très à l'affût d'écrivains bizarres et qui devait doter la littérature française d'une excellente traduction de l'étrange Edgar Poë. Je crois avoir pénétré assez profondément dans les sentiments de l'auteur des *Fleurs du mal* pour dire que ce que reproche Henri Heine à Hoffmann était une qualité aux yeux de Baudelaire. Le décousu du roman de *Maître Floh,* son fouillis et son pêle-mêle devenaient des beautés pour le poète. Je me demandais parfois si Baudelaire n'y mettait pas quelque malice ou plutôt s'il ne voulait pas me donner à entendre que lui seul avait qualité pour saisir l'ordre mystérieux de ce désordre intellectuel; aujourd'hui que l'ami est mort sous le coup d'une maladie qui n'est pas sans rapports avec celle d'Hoffmann et d'Henri Heine, j'estime que ces sensationnistes sont doués de perceptions particulières qui nous échappent et dont il faut tenir compte.

Henri Heine ne veut pas jeter une pierre dans le jardin d'Hoffmann sans s'expliquer, car il aurait honte de passer pour un philistin, et son coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre du conteur doit être cité :

La sévérité et l'amertume avec lesquelles je parle de *Maître Floh* viennent précisément de ce que j'estime et aime tous les ouvrages précédents de Hoffmann. Ils ont rang parmi les plus curieuses productions de notre époque. Tous portent le cachet de l'extraordinaire. Il n'est personne qui ne prenne le plus vif plaisir à ses *Pièces fantastiques.* Les *Élixirs du diable* renferment tout ce que l'esprit peut inventer de plus terrible, de plus épouvantable. Combien est faible à côté d'eux *le Moine* de Lewis qui traite le même thème ! A Gœttingue, dit-on, un étudiant est devenu fou à cette lecture. Dans les *Pièces nocturnes,* l'auteur va au delà de la plus extrême limite de l'horrible et du démoniaque. Le diable lui-même ne saurait écrire des vers aussi diaboliques. Les petites nouvelles, réunies pour la plupart sous le titre des *Frères de Sérapion,* et au nombre desquelles il faut aussi ranger le *Petit Zachès,* ne sont pas aussi

1. L'édition originale de *Meister Floh,* publiée à Francfort en 1822, est ornée d'une couverture illustrée, tirée en bistre; dans un cartouche ornementé de grotesques, maître Floh est représenté sous deux faces différentes. Il est vraisemblable qu'Hoffmann, dessinateur, comme on sait, avait donné un croquis de cette couverture, gravée en camaïeu par Thiele.



terribles; elles renferment même quelquefois des scènes gracieuses et sereines. Le *Directeur de théâtre* est un coquin assez médiocre. Dans *l'Esprit élémentaire*, c'est l'eau qui est l'élément général; d'esprit, il n'y en a point. Mais la *Princesse Brambilla* est une créature délicieuse, et s'il est un homme à qui elle ne fasse pas tourner la tête par ses bizarreries, en vérité, cet homme-là n'a point de tête.

Ils sont intéressants, ces débats entre poètes; eux seuls, bien plus que les critiques de profession, ont qualité pour mettre en saillie les qualités des créateurs.

Dans le monde intellectuel de Berlin s'agitaient des passions semblables à celles qui se produisent partout où la gent littéraire tient une plume. Ceux qui ne goûtaient pas la manière d'Hoffmann cherchaient à l'accabler en disant qu'il marchait dans les pantoufles de Jean-Paul Richter. En une page Henri Heine a bien montré la divergence des deux écrivains et il nous paraît avoir répondu victorieusement aux détracteurs du romancier berlinois.

Hoffmann est tout à fait original. Ceux qui l'appellent imitateur de Jean-Paul ne comprennent ni l'un ni l'autre. Les fictions de tous deux ont un caractère opposé. Un roman de Jean-Paul commence d'une manière très baroque, très burlesque, et continue sur ce ton; mais tout à coup, avant qu'on y pense, on voit émerger un monde pur et beau, circonscrit dans la sphère des sentiments, comme une île de palmiers en fleurs éclairée par les reflets rouges de la lune, île qui, avec toutes ses splendeurs calmes et parfumées, va bientôt s'abîmer dans les flots hideux, stridents et clapotants d'un *humour* excentrique. Au contraire, l'avant-scène des romans de Hoffmann est ordinairement paisible, fleurie, et souvent pleine de molles émotions; des êtres bizarres et mystérieux glissent en sautillant devant vous; on voit aller et venir avec gravité des types qui représentent la piété antique; on reçoit le salut aimable et inattendu d'êtres capricieux et un peu lilliputiens; mais du sein de ce train, délicieux tableau, se dresse en grinçant un masque de vieille femme aux hideuses contorsions, qui, après avoir fait avec une précipitation suspecte ses plus sinistres grimaces, disparaît de nouveau pour laisser reprendre la scène à ses joyeuses petites figures, naguère chassées, lesquelles recommencent leurs plus capricieux bonds, sans pourtant pouvoir nous débarrasser d'un certain sentiment de goût nauséabond, résultat de nos impressions précédentes.

On ne peut mieux dire, et de la part d'un satirique tel que Henri Heine l'éloge est complet.

Nous sommes habitués en France à voir dans les Contes d'Hoffmann une trame et des détails capricieux qui n'appartiennent que de très loin au domaine de la réalité. Dans quelle région se passent ces drames? Certainement dans la région allemande, mais tout à fait en dehors du train-train domestique. Les hommes, les femmes, les milieux dans lesquels les acteurs hoffmannesques se meuvent, existent sans doute à l'état embryonnaire dans la nature; mais le tout dans le cerveau d'Hoffmann prend une singulière coloration. De même que les habits sont empruntés à une garde-robe même inconnue aux caricaturistes, la mimique des personnages semble appartenir au domaine des automates et certains personnages sont doués de voix de casse-noisette extraordinaires En écoutant la conversation

de ces marionnettes, on se demande si elle n'est pas formée moitié avec les caquets du monde élégant de Berlin, moitié avec l'étrangeté d'anciens jouets de Nuremberg. Un conseiller aulique parle avec une voix de tournebroche détraqué, et pourtant ses manies s'accrochent au cerveau du lecteur et le remplissent de fascinations, ce qui me paraît dû à des analyses de véritables sensations, à des points d'esthétique régulière qui se glissent au milieu de ces rouages de pendules affolées; singulières marionnettes malgré tout, moitié hommes, moitié kakatoës.

Toutefois, lorsque parut le roman de Maître Puce, quelques lecteurs allemands se grattèrent l'oreille. Inquiets, ils se refusaient à voir plus longtemps un simple conteur dans cet auteur troublant. Et le détail suivant, qui n'avait jusqu'ici été signalé par aucun biographe, il faut le laisser conter à Henri Heine.

Les langues ont terriblement joué ici quand on a su que chez Wilhmann, à Francfort, on avait saisi, sur la réquisition de notre gouvernement, le nouveau roman de Hoffmann, intitulé *Maître Puce et ses compagnons.* Le gouvernement prussien avait appris que le cinquième chapitre de ce roman renfermait le persiflage de la commission d'enquête des menées démagogiques. En haut lieu, on s'inquiétait peu de ces satires-là, et ce qui le prouve depuis longtemps, c'est qu'on avait imprimé sous les yeux du gouvernement, ici, à Berlin, chez Reinier, *la Comète* de Jean-Paul, avec la permission de la censure, quoique, comme vous le savez peut-être, les instructions contre les menées démagogiques soient ridiculisées de la manière la plus cruelle dans la préface de la seconde partie de ce roman. Quant à notre Hoffmann, on pouvait, en haut lieu, avoir eu des raisons assez fondées pour prendre une semblable plaisanterie en mauvaise part. Hoffmann, conseiller du tribunal de la chambre, était, en vertu de la confiance du roi, membre lui-même de cette commission d'enquête; pouvait-il chercher, par des plaisanteries intempestives, à diminuer l'autorité de cette commission sans commettre une inconvenance répréhensible? C'est pourquoi Hoffmann a dû rendre compte de sa conduite; *la Puce* sera imprimée néanmoins avec quelques changements.

L'événement avait fait assez de bruit à Berlin pour qu'Henri Heine y revînt quelques mois plus tard (7 juin 1822). Il dit avoir relu *Maître Floh* sans y avoir trouvé « aucune ligne qui se rapportât aux données démagogiques ». L'enquête judiciaire contre l'auteur était enfin suspendue.

Pauvre Hoffmann qui vit s'agiter au-dessus de sa tête les foudres d'un tribunal non plus en sucre candi, mais composé de fonctionnaires impassibles, regardant de travers le conteur appelé à leur barre.

Par un renversement singulier des choses, cet amuseur devient tout à coup un être subversif au premier chef. Non, sa pensée n'a pas été d'amuser de frivoles lecteurs; il peut le dire pour sa défense, l'administration ne le croit pas. Ce sont de sourdes menées, des travaux de taupes pour miner la situation des graves personnages que leurs hautes fonctions devraient mettre à l'abri de grotesques insinuations. Tout conteur a un but. Personne ne l'ignore. On ne perd pas un temps précieux à com-

poser un *Maître Floh*, et les voiles dont est enveloppé le récit suffiraient pour démontrer la pensée coupable qui en fait la trame. J'ai subi de semblables enquêtes sous l'Empire; sérieusement, sévèrement d'importants fonctionnaires me demandaient compte de la *portée* des *Amoureux de Sainte-Périne*, portée que j'ignorais absolument et dont les années qui se sont succédé ne m'ont pas amené la révélation.

CHAMPFLEURY.





GÉRARD DE NERVAL

SOUVENIRS D'ANTAN

I.



OUT le monde a parlé de Gérard de Nerval, mais par ouï-dire. Presque tous ses historiographes ne l'ont connu que par sa légende. Ils se sont égarés à plaisir sur sa folie, sur ses voyages, sur ses passions. En toute bonne foi, d'ailleurs, croyant voir sa physionomie à travers les nuées de la mort. C'est ainsi que M. Delvau, entre autres, a peint un Gérard de fantaisie qui ressemble à tous les bohêmes de second ordre, mais point du tout à Gérard lui-même. Ainsi a-t-il fait de Murger. M. Delvau ressemblait à ces présidents de première instance qui rendent un jugement d'un air convaincu, sans bien connaître la cause. Mais en histoire il ne faut croire personne sur parole. C'est là que la cour d'appel vient casser les jugements de première instance

Si je parle ici de Gérard de Nerval, c'est que j'ai vécu avec lui pendant les diverses périodes de sa vie depuis les premiers jours de sa jeunesse quand il s'appelait Gérard Labrunie jusqu'à son dernier hiver où il était venu demeurer chez moi à Beaujon, mais d'où il s'échappa pendant la maladie mortelle de Mme Arsène Houssaye qui était pour lui une sœur. Par malheur, il ne revint que le jour de l'enterrement pour ne plus reparaître, quoiqu'il m'eût été très doux de lui serrer souvent la main dans mes jours de larmes. Mais il n'était pas plus maître de son cœur que de son esprit. Notre dernière entrevue fut devant le

cercueil de la morte, une jeune morte douée de toutes les beautés Le cercueil ouvert était inondé de violettes et de roses thé; Gérard s'agenouilla, prit la main de la morte, la porta à ses lèvres et éclata en sanglots; puis, se relevant tout éperdu, il vint se jeter dans mes bras. Ce fut comme le dernier adieu. Je ne le revis plus que rue de la Vieille-Lanterne, sous le corbeau symbolique, étendu sur cet escalier de malheur qu'il a descendu avec désespoir dans la plus sombre nuit de l'année.

Ce fut encore un deuil dans mon deuil : la femme était la plus aimée, l'ami était le plus cher.

II.

Gérard de Nerval fut toujours amoureux, mais Attendez-moi sous l'orme ! — à la belle étoile — car ce rêveur avait peur des réalités.

En 1851, il écrivait en me dédiant ses *Petits châteaux de Bohême :*

« O Primavera ! Vous me demandez, Houssaye, mon ami, comment j'ai été poète, longtemps avant de devenir un humble prosateur. Je vous envoie les trois âges du poète. — Il n'y a plus en moi qu'un prosateur obstiné. — J'ai fait les premiers vers par enthousiasme de jeunesse, les seconds par amour, les derniers par désespoir. La Muse est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées; elle s'en est échappée comme une pythie en jetant des cris de douleur. Seulement, ses derniers accents se sont adoucis à mesure qu'elle s'éloignait. Elle s'est détournée un instant, et j'ai revu comme en un mirage les traits adorés d'autrefois ! La vie d'un poète est celle de tous. Il est inutile d'en définir toutes les phases. Et maintenant vous l'avez dit :

O cher pays perdu que nous cherchons toujours,
Écho des paradis, aurore des beaux jours,
Sérénade qui chante en notre âme ravie;
L'Amante ! coupe d'or où nous buvons la vie !

Qui n'a lu les *Petits châteaux de Bohême?* Mais il y a des pages qui peignent trop bien notre vie à quatre pour que je ne laisse pas çà et là parler Gérard :

« C'était dans notre appartement commun de la rue du Doyenné, que nous nous étions reconnus frères — *Arcades ambo,* — dans un coin du vieux Louvre des Médicis, — bien près de l'endroit où exista l'ancien hôtel de Rambouillet. Le vieux salon du doyen, aux quatre portes à deux battants, au plafond historié de rocailles et de guivres, restauré par les soins de tant de peintres, nos amis, qui sont depuis devenus célèbres, retentissait de nos rimes galantes, traversées souvent par les rires joyeux ou les folles chansons des Cydalises. »

Tout le monde était à l'œuvre, Rogier souriant dans sa barbe peignait d'un côté des dessus de porte pendant que, de l'autre côté, Nanteuil peignait sur un panneau une Source qui a donné soif à M. Ingres, pendant que les Cydalises se balançaient nonchalamment dans le hamac de Sarah la baigneuse tendu à travers le grand salon. « Au dehors, deux points de vue : ici les façades sculptées des galeries du musée égayées par les arbres du manège; là, le balcon d'une

maison ancienne où venait rêver la femme du commissaire. Admirable sujet à mettre en vers français! » La femme du commissaire, une Espagnole ou tout au moins une Basque qui nous regardait avec des yeux d'enfer, que n'éteignait pas le rouge de la lanterne officielle. « Quel temps heureux! s'écrie Gérard : on donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées où Mlle Plessis jouait la Béatrix de Jodelet, où Édouard Ourliac se montrait plus comique que tous les comiques dans les rôles d'Arlequin. Nous étions jeunes, toujours gais, çà et la



GÉRARD DE NERVAL
Vers 1850.

riches... Mais je viens de faire vibrer la corde sombre; notre palais est rasé : j'en ai foulé les débris l'automne passée. Les ruines mêmes de la chapelle, qui se découpaient si gracieusement sur le vert des arbres, n'ont pas été respectées. Le jour où l'on coupera les arbres du manège, j'irai relire sur la place la *Forêt coupée* de Ronsard. »

Plus loin, Gérard conte avec quelle religion il a racheté les débris de notre première jeunesse; il dit d'un air victorieux : « J'ai les deux dessus de porte de Nanteuil, le Watteau de Wattier, les deux panneaux de Corot, le moine rouge de Châtillon lisant toujours la bible sur la hanche toujours cambrée d'une femme nue. C'est la première idée du tableau donné par le peintre à Victor Hugo. J'ai les bacchantes de Chaseriau, les trumeaux de Rogier où la

Cydalise en robe de taffetas feuille morte, triste présage, sourit de ses yeux chinois en respirant une rose, en face du portrait de Théo vêtu à l'espagnole. »

Mais que de choses Gérard n'avait pas retrouvées comme les paysages de Rousseau et de Dupré, comme les quatre tapisseries représentant les quatre éléments! « Où avez-vous perdu tant de belles choses » ? lui demanda un jour Balzac. Gérard ne manqua pas de répondre par le mot favori du grand romancier : « Dans les malheurs! »

Mais heureusement pour Gérard, ce qui ne s'est pas perdu même dans les malheurs, ce sont les petits chefs-d'œuvre qu'il a laissés çà et là; je n'en veux pour témoin que cet admirable sonnet, un des trois ou quatre que je sache par cœur :

Vers dorés.

Homme, libre penseur! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la nature éclose;
Un mystère d'amour dans le métal repose;
« Tout est sensible! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne le fais pas servir à quelque usage impie!

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres!

Gérard est un de ceux qui ont voulu s'accroître, mais qui n'ont jamais su leur chemin, tour à tour poète lyrique ou poète dramatique, philosophe et voyageur, emporté par la vie, emporté par le rêve.

III.

Son rêve le plus obstiné, ce fut Jenny Colon.

Éperdument amoureux, il disait que cette Anglaise avait la fraîcheur et le parfum des roses d'Ophélie. Mais elle n'était pas belle, avec sa grâce trop anglaise et son nez ambitieux. Gérard était raillé par ses amis qui lui reprochaient son sentimentalisme avec une femme de théâtre qui devait cacher quelques suivants dans ses jupes.

Werther voulut se métamorphoser en don Juan : un beau matin il achète un bouquet d'un louis — c'était alors un beau bouquet, — il le porte lui-même à Jenny Colon. Elle daigne le recevoir à cause de son bouquet ou elle daigne rece-

voir le bouquet à cause de Gérard de Nerval. Enivré par les parfums des roses et des lilas, l'amoureux se risque; il saisit la cantatrice à la ceinture et lui imprime un baiser sur le cou. Voilà qui était bien; mais, patatras! la dame le repousse du haut de sa vertu, il fait un pas en arrière et renverse un guéridon qui portait orgueilleusement un cabaret de Sèvres.

C'est tout un drame; le cabaret éclate en mille morceaux.

— Oh! le criminel, vous ne savez donc pas que ce cabaret de Sèvres m'a été donné par le duc d'Orléans

Gérard veut continuer son rôle de don Juan :

— Le duc d'Orléans, qu'est-ce que cela? je suis fils de Napoléon et je vous donnerai un cabaret impérial.

Mais Jenny Colon connaissait les poètes; elle tint Gérard à distance tout en pleurant ses jolies porcelaines de pâte tendre. C'est ici que la comédie tourne au tragique. Le croiriez-vous, races futures! Jenny Colon saisit le bouquet de Gérard et le jette, toute rouge de colère, dans la cheminée en s'écriant : « C'est ce bouquet qui est cause de mon malheur! »

Don Juan redevint Werther : il pleura lui-même pour calmer la tigresse, il lui promit de lui trouver un cabaret tout pareil.

— Eh bien, lui dit-elle, ce jour-là tout sera oublié.

Ce jour-là ne vint jamais. Il n'y avait pas d'amour ni de poésie au monde qui pût payer ces tasses brisées. Quoi que fît Gérard, Jenny Collon ne lui pardonna jamais. Ce qui le mena tout droit à la folie. Il aurait dû faire ce livre curieux pour un prix à l'Académie des sciences morales et politiques : *De l'influence de la porcelaine de Sèvres sur le génie des poètes.*

Je vis un matin arriver Gérard, les yeux rougis par les larmes. C'était au plus beau temps de sa passion pour Jenny Colon, dont il aimait jusqu'au nez en virgule. Elle ne le trompait que deux ou trois fois par semaine, elle menaçait de le tromper tous les jours. Devant cette *colonisation* il était désespéré, mais silencieux, car il l'aimait trop pour l'accuser. A la fin pourtant en manière de réponse à mes questions, il écrivit d'une main fiévreuse ces trois ballades de Henri Heine :

Matière à chanson.

Sur les beaux yeux de ma maîtresse j'ai composé les plus belles *canzones;* sur la petite bouche de ma maîtresse j'ai composé les meilleurs tercets; sur les joues savoureuses de ma maîtresse j'ai composé les plus magnifiques stances.

Et si ma maîtresse avait un cœur, je voudrais composer sur lui un très beau sonnet, mais je ne ferai jamais ce sonnet-là!

— N'est-ce pas, me dit-il avec désespoir, que c'est une belle matière à chanson!

Le chevalier blessé.

Je sais une vieille ballade qui résonne lugubre et sombre : un chevalier portait au cœur une blessure d'amour; mais celle qu'il aimait trahit sa foi.

Il lui fallut donc mépriser comme déloyale la dame si chère à son cœur; il lui fallut donc rougir de son amour.

Fidèle aux lois chevaleresques, il descendit dans la lice et défia les chevaliers au

combat : — Que celui-là s'apprête à combattre qui accusera ma dame d'avoir entaché son hermine!

Personne ne répondit à ces paroles, personne — excepté son cœur. — Ce fut donc contre son cœur qu'il pointa le fer de sa lance.

— Ah! si vous saviez, me dit-il en portant la main à son cœur, combien j'ai là de blessures!

Larmes et serpents

Oui, c'est bien ici qu'en des jours de confiance insensée je crus, pour mon malheur, à tes serments d'amour éternel : à la place même où jadis ont coulé tes larmes hypocrites, aujourd'hui sifflent des serpents.

On a voulu élucider cette grave question digne d'un prix de l'Académie des inscriptions : Gérard a-t-il triomphé de la vertu nuageuse de Jenny Collon? Il l'aimait peut-être trop pour la vaincre.

Nous n'avons jamais bien compris, Théo, Rogier et moi, pourquoi Gérard s'était affolé de cette Jenny qui avait déjà par devers elle un mariage secret et qui devait épouser bientôt un flûtiste, M. Leplus. « Je la condamnerai bientôt à être Mme Lemoins », disait Gérard. Cette héroïne n'avait de charme ni dans la figure ni dans la voix, sinon la magie d'une jeunesse luxuriante. L'amour n'y regarde pas de si près. Ce qui est hors de doute, c'est que Gérard passait tout son temps à applaudir l'actrice ou la cantatrice; pour lui, la voir, c'était vivre. Il ne se consolait pas dans sa folie de trouver Jenny Collon si raisonnable; il lui écrivait : « Vous raisonnez trop bien et vous êtes trop cruellement raisonnable. O femme! femme! l'artiste sera toujours en vous plus forte que l'amante. »

Gérard ne s'arrêta pas en chemin, il créa un journal pour sa beauté : *le Monde dramatique*, qui compte encore aujourd'hui chez les bibliophiles; ce fut le premier en date des recueils illustrés. Quand Jenny Collon passa des Variétés à l'Opéra-Comique, — cantatrice comme comédienne, — disait Gérard, il ne songea qu'à lui faire un opéra. Il frappa à la porte de Monpou, de Berlioz, de Meyerbeer avec la Reine de Saba. « On ne saurait imaginer, dit Théophile Gautier, ce que Gérard lut de livres, prit de notes et de renseignements pour cette pièce. La Bible, le Talmud, Sanchoniathon, Bérose, Hernès, George le Syncelle, toute la bibliothèque orientale de d'Herbelot y passa; tout fut consulté, jusqu'à l'histoire des soixante-dix rois préadamites et à la biographie de la dive Lilith, première femme d'Adam, pour bien prendre la couleur locale. » Aussi le monument ne sortit jamais de terre.

Gérard raconte que, tous les soirs, il paraissait aux avant-scènes en tenue de soupirant; le sourire de la diva le remplissait d'une béatitude infinie; elle répondait par un regard à tous les enthousiasmes : « Je me sentais vivre en elle et elle vivait pour moi seul. »

Au risque d'attrister Gérard parmi les ombres, je dois à la vérité de dire qu'elle ne vivait guère pour lui, cette mangeuse de rosbif qui ne comprenait pas les adorations poétiques; je dois dire encore que Gérard n'était pas du tout en grande tenue, car il n'a jamais été bien habillé des pieds à la tête : si l'habit était neuf, le chapeau manquait d'un coup de fer; si le pantalon était irrépro-

chable, la bottine tirait la langue; quand il avait de l'argent, il le dépensait mal, comme son ami Balzac, qui lui non plus n'a jamais été bien habillé. Ces poètes et ces romanciers semblent se contenter de la robe de pourpre de la renommée !

Mais, bien ou mal mis, Gérard était charmant : la douceur de la colombe et la légèreté du nuage. On était pris du premier coup à ses yeux qui étaient son âme, à sa voix qui était son cœur. Il avait je ne sais quoi de féminin dans sa figure à la Bonaparte. Et avec tant de beauté et tant d'esprit il n'a pu vaincre une vraie femme qui l'eût sauvé de ses abîmes. C'est que les femmes résistent à la douceur : ce sont des roseaux qui aiment à être battus par les vents.

IV.

Ce fut au temps de cette aventure que je crayonnai *les Vingt ans*, sous les yeux de Gérard lui-même. Ces strophes représentent trop bien nos vingt ans pour que je n'en reproduise pas quelques-unes.

Replaçons le sofa sous les tableaux flamands;
Dispersons à nos pieds gazettes et romans;
Ornons le vieux bahut de vieilles porcelaines,
Et faisons refleurir roses et marjolaines;
Qu'un rideau de lampas ombrage encor ces lits
Où nos jeunes amours se sont ensevelis.

Voici l'heure où venaient reprendre leur palette
Nos peintres, pinceaux d'or, mais touche violette,
Delacroix, Boulanger, Deveria, Roqueplan,
Marilhat et Nanteuil. Le salon or et blanc
Fut bientôt illustré des œuvres romantiques.
Nous avions des beautés de vingt ans pour antiques.

O Théo, tu peignais, et moi, rimeur distrait,
Au cadre du sonnet j'essayais un portrait.
Tu n'as point oublié la jeune tavernière
Qui, tout en souriant, nous versait de la bière?
Quelle gorge orgueilleuse et quel œil attrayant !
Que Préault a sculpté de mots en la voyant !

Cette fille aux yeux bleus, follement réjouie,
Les blonds cheveux épars, la bouche épanouie,
Jetant à tout venant son cœur et sa vertu,
Et faisant de l'amour un joyeux impromptu,
Fut de notre jeunesse une image fidèle;
Ami, longtemps encor nous reparlerons d'elle.

Gardons un épi d'or de toutes nos moissons,
Gardons le doux refrain de toutes nos chansons!
O le beau temps passé! Nous avions la science,

Car nous vivons gaîment avec insouciance;
La Gaîté rayonnait en nos esprits moqueurs,
Et l'Amour écrivait des livres dans nos cœurs!

Mais d'où vient donc Gérard! cet air académique?
« Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs? La reine de Saba,
Qui du roi Salomon entre vos bras tomba,
Ne serait-elle plus qu'une pâle chimère? »
Et Gérard s'écriait : « Que la femme est amère! »

Gérard aimait la *Reine de Saba* comme Jenny Collon. « Le fantôme éclatant de la fille des Hémiarites tourmentait mes nuits. Elle m'apparaissait radieuse, comme au jour où Salomon l'admira s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin. Qu'elle était belle! non pas plus belle cependant qu'une autre reine du matin dont l'image tourmentait mes journées. Cette Jenny réalisait vivante mon rêve idéal et divin. Elle avait, comme l'immortelle Balkis, le don communiqué par la huppe miraculeuse : les oiseaux se taisaient en entendant ses chants. La question était de la faire débuter à l'Opéra. » Non, ce n'était pas la question : Gérard promenait la diva dans cette illusion, mais la diva finit par l'envoyer se promener lui-même.

Il savait si peu son chemin qu'un jour il alla frapper à une sombre hôtellerie :

— Qui vive?

— Un dieu! répondit Gérard.

On ouvrit la porte, car c'était la maison des fous.

V.

Il semblait que Gérard fût un être enfanté par les génies et par les fées. Quand il retombait dans sa folie, il n'était pas fou comme un autre; c'était tour à tour l'amour de l'absolu, l'amour de l'infini, l'amour de l'amour. D'ailleurs, on n'a jamais vu un fou passer aussi aisément de la folie à la sagesse, de la sagesse à la folie; en outre, dans ses heures nébuleuses, il était soudainement frappé d'une si vive lumière qu'il confondait les esprits les plus subtils.

Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est la durée de cette intelligence tour à tour lumineuse et nocturne : pendant vingt ans ce fut le même homme, toujours jeune, toujours vaillant, toujours sur la brèche, passant de la science à la poésie, tantôt philosophe, tantôt amoureux, voyageant à fond de train en Europe et en Asie, ou parcourant toutes les routes plus ou moins connues de l'infini.

Quand on le rencontrait, on n'était pas bien sûr de le trouver chez lui, tant son esprit voyageait toujours par quatre chemins; on n'était pas bien sûr non plus de trouver sa raison.

Il disait souvent : « J'ai laissé ma folie chez le docteur Blanche. » Il se trompait, c'était sa raison.

On lui donnait la main de tout cœur, mais avec une vague inquiétude : était-ce un sage ou un fou qui allait parler? Mon Dieu, sa folie était si douce qu'elle vous entraînait bientôt, car c'était encore un poète qui parlait, qu'il fût

dominé par ses souvenirs d'Orient ou par ses souvenirs de la bohème romantique.

— D'où venez-vous, Gérard ?

— De là-haut.

— Où allez-vous ?

— Là-bas.

Là-haut voulait dire Montmartre, là-bas voulait dire la Hollande, l'Autriche, la Grèce, l'Orient.

L'Italie ne l'a jamais appelé.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Venise, à Rome et à Florence, vous qui avez vécu dans l'antiquité, vous qui êtes fils de Napoléon le Florentin ?

— Parce que si j'allais en Italie, j'y resterais toujours : c'est mon berceau, ce serait mon tombeau.

VI.

Un matin il vint me réveiller avant l'heure.

— Mon cher Houssaye, vous allez venir avec moi en Grèce.

— Aujourd'hui ?

— Dans une heure.

— Pourquoi faire ?

— Pour relever l'autel des grands dieux, pour les rappeler dans l'Olympe. Nous étouffons sous l'atmosphère catholique, apostolique et romaine. Il faut qu'une grande bouffée d'air ranime les âmes.

Je m'étais assis sur mon lit pour mieux voir Gérard. Il avait sa figure des meilleurs jours.

— Mon cher ami, lui dis-je, avez-vous beaucoup d'argent ?

— Victor Lecou et Paul de Lavigne m'ont donné chacun cent francs.

— Eh bien, en vérité, il n'y a pas de quoi faire une liste civile à Jupiter et à Junon, à Vulcain et à Vénus. Or, selon moi, les grands dieux ne reviendront dans l'Olympe que si on leur fait une liste civile.

— Ne rions pas, dit Gérard impatienté ; quand nous serons là-bas, nous ferons un emprunt d'État.

— A combien pour cent ? Il faudrait commencer par détrôner le roi de Grèce.

— C'est l'affaire d'un instant, un simple coup de balai.

— Qu'est-ce qu'un roi dans le pays des dieux ?

— Quand nous serons maîtres d'Athènes, nous serons maîtres du monde. Songez donc qu'en remuant cette terre sacrée nous trouverons des trésors inappréciables, des statues, des bas-reliefs, des groupes, des bustes, toute la Grèce antique. Si la France ne veut pas nous prêter là-dessus, nous ferons fortune en Angleterre, car nous permettrons les fouilles des Pompéias et des Herculanums.

Gérard commençait à triompher ; pour moi, je commençais à être convaincu.

— Et d'ailleurs, me dit-il en relevant la tête, qui nous empêchera de battre monnaie ?

Je regardais le pauvre poète avec un sentiment d'ineffable pitié. Il avait bien besoin de battre monnaie pour acheter un manteau ce jour-là. Théo et moi nous lui aurions bien donné le nôtre, mais il ne voulait jamais rien pour rien.

— Eh bien, c'est dit, mon cher Gérard, nous irons battre monnaie sur l'enclume de Vulcain à l'effigie d'Aphrodite.

— Et vous croyez qu'une pareille monnaie n'aura pas cours dans les deux mondes!

— Bien au contraire, ce sont des médailles d'après l'antique, dont le prix sera hors de prix.

— Oui, mais ne perdons pas de temps.

— Comment donc! je suis tout prêt à partir.

Je m'étais habillé; je pris ma canne et mon chapeau.

— Nous allons commencer par déjeuner au café d'Orsay, dis-je à Gérard; après quoi nous prendrons le train pour l'île des Syrènes ou l'île de Cythère.

Quoique Gérard, tout à ses dieux de l'Olympe, fût détaché des choses de ce monde, il daigna faire quelque chose pour son estomac.

— D'ailleurs, dit-il, nous rencontrerons Chenavard et nous le déciderons à partir avec nous.

Par malheur, Chenavard ne déjeunait pas ce jour-là au café d'Orsay; mais un de nos amis, Édouard l'Hôte, un poète qui avait chanté et qui chante encore les dieux et les déesses, était à notre table coutumière. Je le mis bien vite au diapason, car il ne fallait pas se jeter à la traverse quand Gérard était exalté.

Édouard l'Hôte promit d'être du voyage. Là-dessus, tout en regrettant avec Gérard de ne pas déjeuner à la grecque, je commandai une omelette aphrodisiaque — vulgairement une omelette aux truffes, — et un filet aux olives et aux raisins de Corinthe, en promettant à Gérard du vin de Chypre pour le dessert.

On nous servit au préambule du vin de Chablis. J'avais remarqué plusieurs fois qu'on avait raison de la folie de Gérard par une légère griserie parce que ainsi on l'arrachait à son idée fixe.

Ce fut ce qui arriva encore ce jour-là.

Édouard l'Hôte, qui était forcé d'être à heure fixe au ministère des finances, quoiqu'il fut déjà un des gros bonnets de l'endroit, nous entraîna par les Tuileries.

Gérard, encore occupé de battre monnaie en Grèce, demanda à Édouard l'Hôte comment il lui faudrait organiser un ministère des finances, quand une fillette, cheveux au vent, vint vers nous : nous l'arrêtâmes au passage.

Elle était fort jolie : une vraie colombe dépareillée dont le vent a frippé les plumes. Elle ne demandait qu'à perdre son temps pour un grain de froment.

Je dis à Gérard :

— Voilà notre ministre des finances : nous pouvons lui confier tous nos trésors, car elle en fera le meilleur usage dans l'intérêt de notre gouvernement.

— Eh bien, dit Gérard, elle sera du voyage.

Nous n'eûmes pas de peine à décider la belle à partir avec nous, seulement je décidai Gérard à retarder le voyage pour qu'elle se fît faire des robes dignes de l'Olympe.



GÉRARD DE NERVAL
d'après le médaillon
DE JEHAN DU SEIGNEUR

— Vous comprenez, mon cher Gérard, que si nous nous présentons parmi les déesses quand toutes ces dames seront au salon, mademoiselle doit être habillée en joli décolletage par la première couturière de Paris.

— Oui, oui, dit Gérard qui était devenu gai, une mise décente est de rigueur.

Édouard l'Hôte subit son devoir ; il nous dit adieu pour entrer au ministère des finances, nous promettant de travailler au budget des dieux.

Gérard avait pris le bras de la jeune fille. Nous rebroussâmes chemin vers le café des Tuileries.

Ce fut la première station de notre voyage en Grèce. Nous touchions déjà à l'île des Syrènes.

Ce que nous n'avions pu faire ni Édouard l'Hôte ni moi, la jeune fille le fit, c'est-à-dire qu'elle ramena Gérard en pleine raison. Avec deux poètes il s'abandonnait à toutes les fantaisies de son imagination désordonnée ; mais, avec une fillette étrangère à tous ces rêves dans le bleu, il comprit qu'il fallait redescendre sur la terre.

Après un quart d'heure de tête-à-tête il était redevenu le plus sage des hommes. Non seulement il ne parlait plus d'aller relever les dieux de l'Olympe, mais il se préoccupait déjà de vivre toute son existence avec cette coureuse de champs qui s'était levée matin pour trouver aventure. Elle lui rappelait la Sylvie tant aimée en sa première jeunesse. Il posait un point d'exclamation à chacune de ses beautés, cheveux brunissants à reflets dorés, car la demoiselle avait été blonde, grands yeux bleus étonnés — il y avait bien de quoi — bouche gourmande, lèvres rouges et dents blanches. Par exemple, il n'y avait pas de quoi s'exclamer devant les mains, des mains bêtes comme tout, qui ne savaient où aller ; mais Gérard ne regardait que la figure.

Il voulut que la belle déjeunât, car ce n'était pas assez du verre de Porto qu'elle venait de boire. Il se leva pour aller discrètement commander un déjeuner sommaire, car il avait à peine cent sous dans sa poche et ne voulait pas frapper à ma porte.

C'est alors que je fus sublime dans mon amitié : on en dira ce qu'on voudra ! Je donnai cinq louis à la jeune fille en lui disant : « Soyez bien douce avec lui ; quand vous n'aurez plus d'argent, vous lui direz de venir me voir avec vous. »

Et je disparus.

VII.

On va s'imaginer que cette fillette était une coureuse de rues. Mon Dieu non, elle appartenait à cette très honorable corporation des grisettes qui vivaient au jour le jour, tantôt d'un dîner d'occasion, tantôt d'une pomme et d'une chanson ; c'étaient des filles de portiers, en rupture de loge, des couturières qui avaient cassé leur aiguille, des chambrières qui avaient jeté leur bonnet par-dessus les toits, des institutrices qui avaient trop secoué l'arbre de la science, des comédiennes sans théâtre, des romanesques qui cherchaient un héros de roman, toutes celles enfin qui aiment les rives escarpées de la vie, sauf à tomber dans les vagues à la première bourrasque. Aujourd'hui un autre

Ovide les a métamorphosées en filles galantes. Elles ont leur hôtel autour du parc Monceau et leur carrosse autour du lac : elles formeront bientôt le cinquième corps de l'État.

Il paraît que Gérard se contenta avec sa belle d'aller à Montmartre au lieu d'aller au mont Olympe.

Quand il ne pouvait voyager, Montmartre était pour lui la terre promise. Il est vrai qu'en ce temps-là cette montagne, chère aux Parisiens, était toute pittoresque avec ses moulins, ses maisons biscornues, ses chemins impraticables, ses jardins savoureux où les Èves descendaient le matin dans le plus simple déshabillé pour cueillir des prunes ou des pommes. Les naturels du pays promenaient les costumes les plus invraisemblables. Montmartre fut la dernière retraite des romantiques suivant correctement la mode ancienne de Théophile et de Devéria.

A quelques jours de là, je revis Gérard quai Voltaire.

— Eh bien? et la jolie Vénus des Tuileries?

— Ah! si vous saviez comme nous avons été heureux de nous quitter!

— Je n'en doute pas. Le même jour?

— Non, le lendemain.

— Tout un jour d'amour! c'est un siècle! Vous reverrez-vous?

— Elle ne sait pas où elle demeure, ni moi non plus je ne sais pas où je demeure.

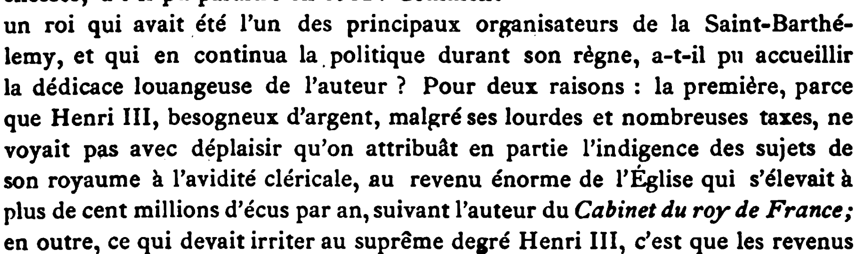
(*A suivre.*)

ARSÈNE HOUSSAYE.





LE CABINET DU ROY DE FRANCE[1]



VOICI un livre curieux publié sous le règne de Henri III, en 1582, qui a une senteur et une verve toutes rabelaisiennes ; c'est une histoire en même temps qu'une peinture satirique des villes, des départements, des mœurs corrompues du clergé séculier et régulier de ce temps. A travers la raillerie gauloise, l'exagération voulue, la crudité des expressions et l'assaisonnement au gros sel, on sent la lumière de la vérité, la chaleur de la conviction qui animent et échauffent l'auteur du *Cabinet du roy de France*.

Comment un tel livre, accusant hautement le clergé d'incontinence, de polygamie, de débauche, d'amour du lucre et des richesses, a-t-il pu paraître en 1582 ? Comment un roi qui avait été l'un des principaux organisateurs de la Saint-Barthélemy, et qui en continua la politique durant son règne, a-t-il pu accueillir la dédicace louangeuse de l'auteur ? Pour deux raisons : la première, parce que Henri III, besogneux d'argent, malgré ses lourdes et nombreuses taxes, ne voyait pas avec déplaisir qu'on attribuât en partie l'indigence des sujets de son royaume à l'avidité cléricale, au revenu énorme de l'Église qui s'élevait à plus de cent millions d'écus par an, suivant l'auteur du *Cabinet du roy de France ;* en outre, ce qui devait irriter au suprême degré Henri III, c'est que les revenus

1. Le *Cabinet du roy de France*, dans lequel il y a trois perles précieuses d'inestimable valeur, par le moyen desquelles Sa Majesté s'en va le premier monarque du monde, et ses sujets du tout soulagés (1582).



de ces évêchés, de ces couvents, de ces terres, de ces fiefs cléricaux qui nourrissaient plus de cinq millions de personnes, servaient à soudoyer et à entretenir les gens de la Ligue, ennemis acharnés du roi, de cette Ligue qui subsistait toujours, malgré son hostilité contre l'autorité royale.

Telle est la seule explication plausible de l'autorisation de publier des hardiesses et des critiques du genre de celles que nous allons présenter à nos lecteurs en gazant le plus possible les termes crus employés par notre historien, et qui ne pourraient s'imprimer aujourd'hui, tant notre époque est devenue pudibonde! Mais dans le siècle de Rabelais on ne se gênait pas : on appelait un chat un chat, et les maîtresses des prêtres des prostituées.

Dans sa dédicace au roi Henri troisième, l'auteur anonyme du livre que nous analysons dit que le cabinet du roi, c'est la monarchie des Gaules; que les trois perles sont la parole de Dieu, la noblesse et enfin le tiers état. Mais voici l'ombre au tableau. La première perle, la parole de Dieu, est *enclose* ou *plutôt ensevelie* comme en un étui dans l'église papale. L'étui est devenu plus brillant, plus précieux que la perle même. Là-dessus, notre publiciste se livre à un dénombrement rabelaisien des richesses, des jouissances temporelles et des débauches de l'Église. « Le père de Salomon, écrit hardiment notre auteur au roi, pour avoir paillardé avec Bethsabée, pensa perdre l'une des trois perles que vous avez, voire les trois toutes ensemble; que lui fût-il advenu donc s'il eût toléré la semblable paillardise qui se pratique aujourd'hui non pas par la France seulement, mais par toute la chrétienté?

« Voilà les beaux fruits du célibat des prêtres! s'écrie l'auteur du *Cabinet du roy*. Nous prétendons mettre en évidence les femmes et filles qu'ils débauchent, et aussi qu'ils entretiennent. Lors et quand le cardinal ou prélat va en son archevêché et abbayes, il n'y a ni ville, ni bourgade, où ces vilains ne corrompent jusqu'aux plus honorables familles; le moindre valet de ces prélats se tient pour si bien qualifié qu'il se fait appeler monsieur en grosses *lettres,* se fait loger par fourriers ou maréchaux des logis, et bien peu partent de leur logis qu'ils n'aient fait un coup au déshonneur de leur hôte ou hôtesse.

« De cent soixante évêques qu'il y a en l'Église gallicane, qui croira qu'ils ont plus de huit à neuf cents prostituées, nourries aux dépens du crucifix, sans y comprendre les femmes mariées, sur lesquelles la volupté épiscopale est exercée en plusieurs manières; les unes, pour maintenir leurs maris en l'autorité et crédit envers messieurs les évêques et demeurer en leurs offices, se laissent couvrir à assez bon prix. Tellement qu'avec quelque petit présent elles se tiennent pour bien satisfaites. Il y en a d'autres qui veuillent être entretenues et parées, et telles coûtent infiniment aux prélats et sont si rusées qu'elles savent bien tirer la quintessence d'une gibecière sacrée! De toutes telles denrées, paillardises et adultères, il y en a trop plus qu'il ne serait à désirer, et qui coûtent beaucoup à nos prélats, mais simplement (ce simplement est superbe) nous tirerons hors ligne à chacun quatre prostituées et quatre bâtards. »

Notre auteur en attribue autant aux chanoines.

Mais laissons-le parler en son langage pittoresque et rabelaisien :

« Cette cabale canoniale est douée de plus de six cent mille paillardes, car non seulement les filles et servantes des seigneurs, mais les dames mêmes sont corrompues et gâtées, c'est-à-dire paillardent avec messieurs les chanoines.

Voilà pourquoi jusqu'aux marquis, comtes et barons, le célibat des prêtres frappe le plus haut sommet de l'honneur de leurs femmes, m'ébahissant comme tant de braves hommes se laissent ainsi abuser. Ces vénérables chanoines savent bien par où il faut entrer pour enfiler l'aiguille de la dame, de manière que si elle se laisse aller, comme il advient le plus souvent, autant de damoiselles, filles et servantes qu'il y a dans le château, autant de matière pour rassasier les appétits de messieurs les chanoines. S'ils sont si hardis que de s'apprivoiser avec les femmes de leurs seigneurs et patrons, je vous demande quelle sobriété ils peuvent tenir à l'endroit de leurs commères, voisines et bourgeoises de leurs bourgades, telle que de cent n'en échappe pas une. »

Après les évêques, après les chanoines, viennent les abbés et prieurs de l'Église gallicane, qui, sous le masque du célibat, « pratiquent la pluralité des femmes et damoiselles, ce qui n'empêche pas qu'à pot et à feu le moindre d'eux n'ait sept et huit paillardes et autant de bâtards. En moins de deux ans et demi on apporta à un certain abbé cinquante-six bâtards! Si dans le territoire et mandement où sont assises leurs abbayes se trouvaient cent et cent belles filles, comme coutumièrement il s'en trouve, ce sont autant de proies pour l'abbé. »

Tels maîtres, tels valets! Les serviteurs et domestiques des prélats, chanoines et abbés, imitent leurs maîtres en paillardant à qui mieux mieux. Selon notre auteur, deux cent mille domestiques, ayant cinquante mille filles, vivent aux dépens de la marmite. L'Église qualifiée de *marmite*, quelle irrévérence!

Au XVI[e] siècle, les mœurs du clergé régulier ne le cédaient en rien à celles du clergé séculier, s'il faut en croire l'auteur du *Cabinet du roy*. Les religieux de quatorze cent cinquante abbayes avaient plus de huit cent mille femmes ou filles! Et leurs bâtards pullulaient à l'infini.

Qui nourrissait toute cette vermine? Les bons fidèles, parbleu!

Quelles sangsues! quelles bouches gargantualesques! Les biens de la France y passent presque en entier. Péage d'eaux et de rivières, droits sur les chemins, sur les arbres fruitiers, dîmes sur deux cents millions d'arpents, sans compter les terres vagues, sur le bétail, dîmes sur tout! car tout paraît bon à la dent toujours creuse du clergé. Ce Gargantua a toujours faim... Et le casuel, et le baise-mains! Pas une créature de Dieu qui ne donne sa pièce à l'Église. L'animal lui-même paye sa dîme au prêtre qui bénit le bétail malade...

« Tant pour les femmes enceintes qui ont accoutumé se confesser et mettre en bon état;

« Tant pour les confessions auriculaires, depuis les matrones jusqu'aux petits enfants;

« Tant pour les processions générales avec cierges; tant pour les pèlerinages, pour les quêtes de tout genre, etc. » Les messes rapportaient au clergé plus de deux cent mille écus par an.

A chaque pas, à chaque détour, à chaque mouvement de la vie, l'Église arrêtait le fidèle pour lui demander la bourse ou la vie.

Quel était l'emploi de tant d'écus, de tant d'argent récolté? A quel usage étaient destinées de si grosses sommes? « A servir les passions insatiables des prêtres, répond notre écrivain, à leur gourmandise, à leur luxure, à leur polygamie. Chacun d'eux a son sérail dans lequel il procrée des enfants qui sont élevés soit par les seigneurs, soit par les communes, soit aux frais des églises.

« Sur cent mille familles de gentilshommes qu'il y a dans l'Église gallicane, plus des deux tiers sont polygamistes, c'est-à-dire que leurs femmes, filles ou servantes sont polluées de ces poulets sacrés ou couronnés. Et il n'y a femme, tant chaste et pudique puisse-t-elle être, qui ne se fasse accroire que son curé est le premier coq de sa paroisse. Sa dignité, sa grâce, sa beauté, sa vertu et courtoisie gît en ce qu'il n'est point marié. »

Notre auteur revient toujours à son grand argument accusateur, au fondement de sa critique, à son cheval de bataille : le célibat des prêtres. Pour lui, la défense du mariage faite aux prêtres a été une méchante tyrannie contre la parole de Dieu et contre toute équité. Quant aux religieuses, dit-il, malgré leur claustration, elles prennent de grandes licences et ajoutent à la somme totale des bâtards de l'Église quand elles ne les étouffent ni ne les noient.

Voici comment l'auteur du *Cabinet du roy* nous dépeint le train d'un prélat au XVI[e] siècle :

Un maître d'hôtel, — un écuyer, — un médecin, — trois protonotaires, — trois ou quatre gentilshommes, — quatre ou cinq pages, — un ou deux secrétaires, — un ou deux valets de chambre, — l'argentier, — cuisinier, — sommelier, — deux ou trois chantres, — deux ou trois joueurs d'instruments, — un tailleur, — un apothicaire, — un vivandier, — huit serviteurs, tant des protonotaires que des maîtres d'hôtel, écuyers et gentilshommes, — un fauconnier, — un veneur, — trois ou quatre laquais, — un haquebutier pour tirer au gibier, et qui a la conduite d'un chien couchant, — le palefrenier avec deux garçons d'étable, — le muletier avec un serviteur, — un charretier.

C'est ainsi que les serviteurs et prêtres de Jésus-Christ entendaient et pratiquaient l'humilité évangélique !

« Pour l'*entretènement* des prélats, prêtres, moines et bénéficiers de l'Église gallicane et le train de leur polygamie, il se dépense chaque an plus d'or et d'argent que le plus grand monarque ou prince de la terre ait oncques fait. »

Par ce relevé des personnes qui vivent aux dépens du crucifix dans l'Église gallicane, sous cette accumulation fastueuse de péchés et d'avidités, sous ce dénombrement fantaisiste qui prend des proportions plaisantes, et malgré l'exagération burlesque de l'auteur du *Cabinet du roy*, on peut cependant juger des mœurs et du train du clergé au XVI[e] siècle. Il avait prise sur tout; il jouissait de toutes choses et ne pouvait satisfaire son insatiabilité. Les prélats, comme on l'a vu, étaient de vrais sybarites, possédant domestiques mâles et femelles, chevaux et chiens, écuries, vénerie et fauconnerie. On comprend que devant de tels spectacles, un tel étalage de luxe seigneurial, la religion réformée, prêchant le rappel aux mœurs et à la pauvreté évangélique, ait fait de rapides progrès dans les âmes.

La deuxième perle qui est cachée dans le *Cabinet du roy*, c'est la vraie noblesse qui n'a point en mépris les lettres et les sciences, et qui est entièrement l'ennemie de l'abominable polygamie du clergé. L'auteur du *Cabinet du roy* flétrit en termes vifs les faux nobles qui favorisent les vices des prélats et subissent exclusivement leur influence. Il les appelle les *gentilshommes sacerdotaux*

de la sainte marmite; enfin il fait une liste cruellement bouffonne des gentilshommes marauds, couards, loups-garous, polygames, enfileurs de soie, gentilshommes de bravade et de piaffement, tyrans cruels, lâches et sanguinaires.

L'auteur du *Cabinet du roy* donne sa conclusion fort curieuse et fort sensée, qu'il place dans la bouche du tiers état, représentant la troisième et la meilleure perle de la royauté. C'est presque une proposition révolutionnaire. En effet, le roi devra doter tous les prêtres qui déclareraient s'engager dans les liens sacrés du mariage, seul moyen de supprimer la *polygamie cléricale*.

Oui, notre original auteur veut que le roi marie prélats, chanoines, curés et nonnains de l'Église gallicane. Pour doter tant de saints personnages, pour les établir convenablement dans leur nouvelle situation de mariage, il conseille au roi (toujours par la bouche du tiers état) de faire fondre les cloches *superflues* qui bailleront deux millions sept cent mille écus; en outre, d'affermer ou de faire vendre une partie des huit cent soixante mille maisons cardinales, épiscopales, abbatiales, monacales, presbytérales et autres de ce calibre, qui devront donner quatre-vingt-six millions d'or.

Voilà donc plus de cent millions d'écus pour payer le mariage des prêtres. Mais ce n'est pas tout. Le clergé devra supporter une partie des charges du royaume, ce qui augmentera d'autant le revenu de la couronne.

Telles sont les offres merveilleuses faites au roi par sa troisième perle, le tiers état. On voit par là à quel point le trésor d'Henri III était à sec, et combien les amis de sa cour, dont faisait certainement partie l'auteur, étaient scandalisés et indignés de voir l'Église regorger de biens, s'esbattre au milieu de toutes les jouissances en présence de la pénurie royale, devant la couronne en détresse.

Mais la première perle du roi, l'Église avide, insatiable et égoïste, continua à prendre les biens des fidèles et du royaume, sans rien rendre ni aux rois ni aux ouailles. Gardant pour elle l'or, l'argent, les perles, les biens temporels et spirituels, elle ne fit cadeau à Henri III que d'un morceau de fer, que du coup de couteau du moine Jacques Clément, qui eût abattu la France aux pieds de l'Espagne et la royauté aux pieds de la Ligue, si Henri IV ne se fût trouvé là pour tenir tête à Mayenne et pour entrer triomphant dans sa bonne ville de Paris, qui valait bien une messe et une apostasie.

Benjamin Gastineau.





UNE SATIRE CONTRE L'ACADÉMIE



J'ai récemment acquis une plaquette fort rare dont on chercherait vainement le titre dans le *Dictionnaire des anonymes,* de Barbier. Cela s'appelle *Pointe à Messieurs les auteurs de l'Académie françoise* et porte la date de Metz, le 21 septembre 1744. On connaît trop les détails de la maladie de Louis XV pendant son voyage en Lorraine pour qu'il soit utile de les rappeler ici et je me contenterai de renvoyer le lecteur à la récente étude de M. de Goncourt sur la duchesse de Châteauroux.

Lorsque la guérison du roi fut officiellement connue, des actions de grâces s'élevèrent au ciel de tous les points de la France et la république des lettres ne fut pas la moins empressée à témoigner publiquement son allégresse. Odes et stances s'envolèrent à tous les vents du Parnasse et Louis le Bien-Aimé devint le favori des Muses.

Il paraît cependant que l'Académie française tarda quelque peu à prendre sa part dans ce concert : c'est là du moins ce qui fit le sujet de la satire messine que je reproduis ici textuellement :

Arbitres souverains, quelquefois despotiques
Vous qui donnez des lois sur le sacré vallon,
Et secouez le joug des plus sages critiques
Sans en avoir reçu le brevet d'Apollon ;

Ce n'est point cet abus, ce n'est point cette audace,
Que mon cœur, pénétré, vous reproche en ce jour :
Un intérêt plus vif excite le Parnasse;
La raison, malgré vous, met les mots à leur place.
J'accuse votre gloire et même votre amour.
D'où vient affectez-vous un perfide silence,
Quand le sentiment seul nous tient lieu d'éloquence?
Pour être beaux esprits, n'êtes-vous plus François?
Le soupçon ne peut pas tomber sur l'impuissance;
Peut-être craignez-vous de profaner vos voix
En faisant unisson avec toute la France.
Ah! messieurs! croyez-moi, dans les jours solennels,
On peut bien se servir des mêmes rituels.
Ce n'est point de l'esprit que mon cœur vous demande,
Je ne veux point non plus de ces vers de commande
Que la réflexion compasse avec froideur;
Je veux des traits de feu pour votre protecteur.
Quoi? le plus grand des rois vous fit des sanctuaires;
Les Muses, avec vous, habitent ses palais;
Pour vous, son petit-fils souscrit à ses bienfaits;
Vous êtes de leurs dons tranquilles tributaires,
On n'a point entendu vos soupirs retentir?
Eh! que discutez-vous quand il faudrait sentir?
Vous voyez Atropos menacer le monarque,
Et vous n'arrachez pas le ciseau de la Parque?
Ce grand roi vit enfin, et la joie, en tous lieux,
Éclate sur la terre et monte jusqu'aux cieux :
Tout parle, jusqu'aux murs de cette capitale;
Du plus brillant des jours chaque nuit est rivale,
Et l'émulation nous prouve par des faits
Les vertus du monarque et l'amour des sujets :
Tous du sacré vallon ont forcé les barrières;
Nous attendons encor la voix de vos Homères.
Fameux distributeurs de l'Immortalité,
Quelle honte pour vous chez la Postérité!
Messieurs, pour votre honneur, ne faites plus d'ouvrages,
Du moins n'espérez pas obtenir nos suffrages :
En vain vous réclamez contre cette rigueur,
Votre esprit doit souffrir de la faute du cœur.

A Metz, ce 21 septembre 1744.

Le satirique s'était trop pressé. L'Académie réservait à Louis XV un éclatant témoignage de ses sentiments respectueux. Elle chargea Crébillon de le porter au roi, et le 17 novembre, l'héritier tragique de Corneille prononçait ce discours au nom de ses confrères :

« Sire, Votre Majesté vient de voir dans nos transports et dans nos acclamations une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne souverain avoit réduit toute la France, et on ne lira point sans étonnement que le plus aimable et le meilleur de tous les rois nous ait coûté plus de larmes que les tyrans n'en ont jamais fait répandre.

« L'admiration des étrangers et l'amour des peuples furent toujours des objets de la plus noble ambition : César lui-même se fût estimé très heureux de pouvoir inspirer ces sentiments dans le cours d'une longue vie, et Votre

Majesté, qui les inspira dès l'enfance, qui les a justifiés chaque jour, nous en a fait une sorte de religion dans le cours de six mois. Trop heureux les François, si Votre Majesté, plus ménagère d'une vie si précieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur tendresse et ne leur causoit pas des alarmes plus terribles pour eux que la haine d'un ennemi, qui, grâce à votre valeur, ne nous donne plus d'autre soin que celui de vous élever des trophées. Puisse l'Académie françoise, Sire, après avoir partagé si vivement la douleur et la joie de tant de fidèles sujets, célébrer au gré de ses vœux les vertus d'un si grand maître. »

Puis, saisissant sa lyre, pour parler comme lui, Crébillon fit suivre son discours d'un morceau lyrique où respirait le plus vif enthousiasme :

Quel orage soudain s'élève et m'environne?
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts!
Que de gémissements! L'air mugit, le ciel tonne.
Dieux! quels tristes objets s'offrent à mes regards!
Où suis-je? Quoi! je touche à l'infernale rive!
François infortunés, y portez-vous vos pas?
Qui vous amène en foule aux portes du trépas?...

Mais je n'ai pas l'intention de rééditer ici les œuvres de Crébillon : je le laisse donc conjurer *la Parque perfide* et *passer des Enfers dans le séjour des dieux* pour

Chanter l'aimable souverain
Dont nous a fait présent la faveur du destin.

Je remarquerai cependant que Crébillon ne fut pas seul à présenter au roi de la part de l'Académie un tribut de félicitations. A peine avait-il fini de déclamer son dithyrambe que La Chaussée s'avança, et sur un mode moins élevé, commença ainsi :

Enfin je te revois, cher et nouvel *Auguste*,
Que mon cœur en secret a toujours encensé...
Pardonne en ce moment le transport le plus juste;
Qui le sait exciter n'en peut être offensé.

La pièce contient encore trente vers de la même force : on me pardonnera de ne pas les citer[1].

Je ne ferai pas à l'Académie l'injure de rechercher si cette explosion de harangues en prose et en vers fut inspirée par la satire messine qui la précéda de six semaines; mais j'ai cru qu'il ne serait pas indifférent aux curieux de conserver ce spécimen d'une *invite* peu déguisée.

1. *Recueil des pièces d'éloquence et de poésie qui ont remporté les prix de l'Académie de Paris*, 1747, XXXV (14-16).

René Kerviler.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Deux ventes seulement, le mois dernier, méritent, à notre sens, d'être signalées : la première, faite par les soins de M. Claudin, comprenait une collection de livres rares, curieux et singuliers, formée, disait le catalogue, par « un bibliophile normand (?) ».

Parmi les articles les plus importants, nous avons remarqué les suivants : *Passion davitique,* par Jehan Frère, abbé de la Noé, Paris, Pierre Vidoue, 1523, pet. in-4° goth. : 305 fr. ; — *Horæ beatæ Mariæ Virginis,* manuscrit du XVe siècle sur vélin, avec douze miniatures : 442 fr. ; — le *Livre d'heures de la reine Anne de Bretagne,* Paris, Curmer, 1859, 2 vol. gr. in-4° : 570 fr. ; — *Œuvre de Jehan Fouquet,* Paris, Curmer, 1866, 2 vol. in-4°, reliure de Smeers : 300 fr. ;

— *De Imitatione Christi*, par Gerson, pet. in-4° goth. à 2 colonnes., 1485 : 48 fr.; — *l'Imitation de Jésus-Christ*, Rouen, Ballard, 1656, in-4°, première édition des quatre livres réunis : 45 fr.; — *le Livre de la discipline d'amour divine*, Paris, 1538, in-8° goth., reliure du XVIe siècle, livre ascétique fort curieux : 30 fr.; — *Fleur de dévotion*, Paris, vers 1520, pet. in-4° goth., reliure de Hardy : 52 fr.; — *le Fouet des paillards*, Rouen, Vereul, 1623, in-12, volume rare et recherché : 70 fr.; — *Ordonnances royaux*, Angers, Jean de la Tour, 1494, pet. in-8° goth., impression angevine, édition rare et non citée : 455 fr.

Le Coustumier des pays d'Anjou et du Maine, pet. in-8° goth., Paris, 1503; — *les Stilles et usages de procedez en la court laye ès pays d'Anjou et du Maine*, Rouen, pet. in-8°, car. goth., vers 1500, ensemble 2 ouvr. en 1 vol. : 310 fr.; — *Coutume de Bretagne*, Rouen, Martin Morin, 1490, pet in-8° goth., édition très rare : 320 fr.; — *le Grand Chaton en françois*, Paris, vers 1530, pet. in-4° goth. : 50 fr.; — *le Songe de Polyphile*, Paris, 1600, in-4° : 49 fr.; — *l'Éloge de la folie*, Paris, 1877, in-8°, exemplaire unique sur peau de vélin : 606 fr.; — *le Jardin de santé*, Paris, 1529, 2 tomes en un vol. in-fol. goth. : 52 fr.; — *les Fleurs et secrets de médecine*, s. l. n. d. (vers 1520), pet. in-8° goth., fig. sur bois : 14 fr.; — *Mirabilis liber*, Paris (vers 1515), 2 part. en un vol. in-8° goth. : 23 fr.; — *Examen de la possession des religieuses de Louviers*, par Pierre Yvelin, Paris, 1643, in 4° : 101 fr.; à cet opuscule se trouvent ajoutées plusieurs pièces fort rares relatives à plusieurs procès de magie; — *Histoire de Magdelaine Bavent*, Paris, 1652, in-4° : 310 fr.; — *l'Art*, revue hebdom. illustrée, 1875-1881, 7 années en 27 vol. in-fol., exemplaire de premier tirage : 540 fr.

Le Joujou des demoiselles, s. l. n. d., vers 1775, fig. d'Eisen : 80 fr.; — *Œuvre de Jean Holbein*, Basle, 1780-90, 4 part. en un vol. in-4° : 95 fr.; — *Orchésographie*, par Thoinot-Arbeau, Langres, 1588, pet. in-4°, livre des plus rares : 835 fr.; — *la Mareschalerie de Laurens Rusé*, Paris, 1533, in-fol. goth. : 100 fr.; — *Horatius Flaccus*, 1670, in-8°, exemplaire de travail ayant appartenu à J. Janin : 20 fr.; — *les Métamorphoses d'Ovide*, Paris, Didot aîné, 1806, 4 vol. gr. in-8° : 235 fr.; — *le Rommant de la Rose*, Paris, 1531, petit in-fol. goth. à 2 col., exempl. réglé : 160 fr.; *les Quinze joyes du mariage*, Rouen, 1596, in-12, édition rare : 25 fr.; — *les Tragiques*, par Agrippa d'Aubigné, 1616, pet. in-4°, reliure de Duru : 69 fr.; — *les Satyres du sieur de Lorens*, Paris, 1624, in-8°, 40 fr.; — *la Pucelle d'Orléans*, Paris, Didot le jeune, l'an III, 2 vol. in-4°, exemplaire sur papier vélin avec les fig. de Monsiau et de Monnet avant la lettre : 200 fr.; — *la Pucelle d'Orléans*, Paris, Leclère, 1865, 2 vol. in-8°, fig. à mi-page de Duplessis-Bertaux : 180 fr.; — *l'Aumône*, par Victor Hugo, Rouen, Nicétas Périaux, 1830, in-8°, édition originale : 56 fr.

Le premier et le second volume de la Toison d'or, Paris, 1517, 2 tom. en un vol. in-fol. goth., fig. sur bois : 106 fr.; — *le Plaisant livre... des illustres et clères dames*, Paris, 1538, pet. in-8° goth., fig. sur bois : 90 fr.; — *Œuvres complètes d'Alfred de Musset*, Paris, 1866, 10 vol. gr. in-8°, exemplaire sur grand papier de Hollande avec les fig. de Bida sur chine avant la lettre : 250 fr.; — *le Registre des ans passez, puis la création du monde jusques à l'année présente mil cinq cens XXXII*, Paris, 1532, 2 part. en un vol. pet. in-4°, fig. sur bois : 45 fr.

Justini historici clarissimi in Trogi Pompeii historias exordium, superbe manuscrit du XVe siècle, in-fol. à 2 col. sur vélin exécuté pour Georges d'Am-

boise, archevêque de Rouen : 530 fr.; — *Commentaires de Jules César*, Paris, 1537, in-fol. goth. : 112 fr.; — *les Illustrations de Gaule*, Lyon, 1524, pet. in-fol. goth. à 2 col., fig. sur bois, reliure de Lortic : 124 fr.; — *Chronique du roy Charles huitiesme*, Paris, 1529, in-4° goth., fig. sur bois, reliure de Hardy-Mesnil, édition rare et recherchée de Commines, la reliure est aux armes du prince d'Essling : 395 fr.; — *Compte rendu aux sans-culottes de la République*, Paris, 1793, 4 part. en un vol. in-8° : 40 fr.; — *Histoire du grand empereur Tamerlan*, Rouen, 1595, in-8°, reliure de Le Gascon, exemplaire aux armes du prince de Condé : 165 fr.

La vente dont il nous reste à parler comprenait la seconde partie de la collection de journaux de M. Pochet-Deroche (pour la première partie, voyez *le Livre*, bibl. ancienne, année 1882, p. 164). Il nous a semblé que la plupart de ces documents n'avaient pas été vendus à leur véritable valeur.

Voici les articles les plus intéressants : *l'Ami du Roi*, du 1er juin 1790 au 10 août 1792, environ 4,000 numéros in-4° : 26 fr.; — *Bulletin de la République*, du 13 mars au 6 mai 1848, 25 numéros, complet : 5 fr. 50; — *Bulletin de la Convention*, du 5 septembre 1792 au 9 nivôse an III : 49 fr.; — *le Conservateur*, journal politique, philosophique et littéraire, par Garat, Daunou, Chénier, du 15 fructidor an V au 2 thermidor an VI, complet : 76 fr.; — *la Décade égyptienne*, journal littéraire et d'économie politique, au Caire, de l'impr. nat., ans VII et VIII, 3 vol. in-4°, feuille créée sous l'inspiration de Bonaparte, organe de l'Institut d'Égypte : 32 fr.; — *le Défenseur de la Constitution*, par Robespierre, du 1er juin au 10 avril 1792 : 14 fr.; — *le Père Duchesne*, par Hébert, 1790-1791, incomplet : 120 fr.; — *l'Ère nouvelle*, du 15 avril 1848 au 1er juin 1849, complet; *l'Ère nouvelle* était rédigée par le P. Lacordaire et l'abbé Maret : 37 fr.; — *le Furet parisien*, 1789, complet, feuille très hostile à la reine : 16 fr.

Journal de la cour et de la ville, de 1789 à 1792, et du 20 mai au 4 septembre 1797, incomplet de quelques numéros : 20 fr.; — *Journal des Clubs ou sociétés patriotiques*, 1790-1791, numéros 1 à 36 : 26 fr.; — *Journal des Jacobins*, du 1er juin 1791 au 24 frimaire an II : 112 fr.; — *Petit journal du Palais-Royal*, 1789, 6 numéros in-8°, complet, pamphlet obscène et des plus hostiles à la reine : 43 fr.; — *le Junius français*, journal politique, par Marat, du 2 au 24 juin 1790, 13 numéros in-8° : 50 fr.; — *l'Ami du Peuple*, par Marat, du 12 septembre 1789 au 21 septembre 1792, 685 numéros; *Journal de la République française et Publiciste de la République française*, par Marat, du 25 septembre 1792 au 14 juillet 1793, ces deux journaux complets moins quelques numéros : 205 fr.; — *le Menteur*, 1796, 48 numéros, complet : 34 fr.

L'Orateur du Peuple, par Fréron, sous le nom de Martel et en collaboration avec Labenette, de 1790 à septembre 1792; *l'Orateur du Peuple*, par Martel, numéros 1 et 2, complet, repris sous le même titre par Fréron et allant du 25 fructidor an II au 25 thermidor an III, la collection : 72 fr.; — *le Pamphlet*, journal littéraire, du 24 mai au 9 novembre 1848 : 42 fr.; — *la Pandore*, journal des spectacles, des lettres, des arts, des mœurs et des modes, de l'origine 16 juillet 1823 au 31 décembre 1827 : 50 fr.; — *Paris pendant l'année 1795* (1802), par Peltier, Londres, 1795 : 200 fr.; — *la Révolution démocratique et sociale*, par Delescluze, du 7 novembre 1848 au 13 juin 1849 : 29 fr.; — *le*

Spectateur du Nord, Hambourg, 1797, janvier à septembre 1798, à septembre 1802 : 46 fr.

Notre collaborateur Philippe Burty, doit faire paraître très prochainement à la *librairie des Bibliophiles* un remarquable ouvrage sous ce titre : F.-D. FROMENT-MEURICE, *argentier de la ville*. Très peu d'exemplaires sont destinés au commerce, et c'est à peine si ce livre sera connu du public. — C'est donc à titre de haute curiosité que nous avons demandé à M. Philippe Burty la communication de diverses lettres très curieuses qu'il a bien voulu extraire pour nous de son ouvrage inédit.

On nous a confié quelques billets d'Eugène Sue et de Balzac. Pour user du mot frappant et fort à la mode, ce sont là des « documents humains », trahissant cette soif de posséder l'objet qui prend à la gorge l'amateur sincère au jour même de la commande, et qui dégénère en rage ou en tristesse anxieuse quand l'objet n'est pas livré à l'heure promise.

Les relations avec Eugène Sue s'étaient nouées à propos de renseignements précis sur le choléra, que désirait celui-ci au moment où il échafaudait la carcasse de son *Juif errant*. On n'oublie pas quel usage magistral et pittoresque il en fit dans les premiers chapitres. Froment-Meurice s'était signalé pendant la sinistre épidémie de 1832 par son dévouement, et si bien qu'il avait été décoré.

Eugène Sue vint chaleureusement le remercier des notes remises et devint son client. Dans la *Famille Jouffroy*, la description d'un atelier d'orfèvre procède évidemment de notes relevées sur nature.

Eugène Sue faisait usage en grand seigneur de l'ancienne société de sa fortune patrimoniale, décuplée par le produit de ses immenses succès. Les billets que nous transcrivons sont datés des Bordes, sa belle propriété dans le Loiret. Il fut un des promoteurs du luxe de l'argenterie dans la haute bourgeoisie, étant apparenté à la famille puissante des Caillard. Ce luxe, qu'il ne dissimulait point et qui cadrait peu avec les doctrines socialistes qu'il professait, lui attira de tous les camps d'amères attaques.

...Si je n'avais pas ici beaucoup à payer pour mes constructions, je vous enverrais de l'argent comptant; mais vous pouvez regarder mes billets comme tel.

Je n'aurai pas besoin de l'argenterie avant le 10, et à dater du 10, je vous écrirai le jour où vous aurez la bonté de la faire transporter aux voitures de mon beau-frère, M. Caillard.

Je vous remercie aussi pour les vases de cristal rouge. Je crois que cela fera mieux.

Je voudrais aussi que les petites coupes pour mettre les fleurs fussent de cristal rouge et les corbeilles de repoussé bien soudées au candélabre pour qu'elles ne vacillent pas. On enlèverait les coupes pour y mettre des fleurs.

Adieu, mon cher Benvenuto, je suis ivre de joie d'être au milieu des bois et de mes chiens, je chasse comme un Nemrod, et je m'éloigne de plus en plus de cette horrible vie de Paris.

Tout et bien à vous.

EUGÈNE SUE.

Je viens encore vous ennuyer, cher Benvenuto. — Voici deux charmantes petites figures (à l'*indécence* près; mais, ne recevant que des hommes ou des femmes garçons, ça m'est égal) qui seraient, je crois, de très jolies tiges de salières. — Dans mon

petit service chaque personne a sa salière; or ces objets, restant sur la table comme les girandoles et les rafraîchissoirs, seraient très *complettans*, arrangés de la sorte. J'ai quatre salières pareilles. — Peuvent-elles servir en ajustant les petites figures au milieu sur une feuille de vigne, je suppose, ou bien faut-il prendre ces salières pour de l'argent et en faire du cristal avec ma petite monture légère de cep de vigne? Cher poète en action et en métaux, qu'en pensez-vous? Si, lundi ou mercredi matin avant midi, vous passez dans mon quartier, vous m'en diriez votre avis. Je suis accablé de travail et n'ai pas un moment à moi.

Tout et bien à vous.

EUGÈNE SUE.

Autre chose : j'ai le *vice* du *grog*, parfois du vin chaud : pourriez-vous me faire un pot d'argent qui contînt à peu près une bouteille au moins, ledit pot avec couvercle ou sans couvercle, comme vous le voudrez, et avec quelque figurine qui rappelle le service?

Si vous pouviez m'envoyer un croquis et le *devis* de ce que cela pourra me coûter, vous seriez mille fois bon.

Mon cher Benvenuto, je vais vous demander quelque chose d'*énorme*. Pourrais-je avoir lesdites *merveilles* du 10 au 12 mars au plus tard? Si cela se pouvait, j'en serais ravi, car je voudrais éblouir mes amis d'Angleterre qui arrivent à cette époque, c'est-à-dire sept ou huit jours plus tôt que je ne le pensais. — Je sais d'avance que si cela se peut, cela sera. — Sinon je me consolerai par l'impossibilité. — Ces diables de branches des candélabres me tourmentent, car je vois en *rêve* des branches pareilles aux délicieuses anses des rafraîchissoirs.

Enfin faites. Vous êtes un si grand magicien, que de ces monstres vous êtes capable de faire quelque chose de ravissant.

Mille compliments.

EUGÈNE SUE.

Voici quelques billets de Balzac. Ils peignent l'homme au vif avec ses sursauts d'imagination et cette passion pour le bric-à-brac qu'il a si bien analysée dans *les Parents pauvres*. A chaque instant, dans sa *Correspondance*, il raconte « ses affaires dans le royaume de *Bricabraquie* ».

M. de Balzac prie M. Froment-Meurice de lui envoyer sa bague, sa coupe et la note de ce qu'il peut lui devoir, avec une bague à choisir du prix de 100 à 150 francs, tout ce qui sera le plus avantageux dans ce prix, ou une broche, si la broche était d'un plus grand effet.

Tous les matins, jusqu'à midi, 14, rue Fortunée.

Il lui fait ses compliments.

Dimanche, 3 septembre.

Mon cher ami Faber, je vous envoie l'inscription à mettre en relief sur le coffret, et que j'ai promise à votre metteur en œuvre. Vos deux bijoux sont des bijoux. C'est délicieux, et je voudrais avoir les deux vases. Qu'est-ce qu'un pied à faire?

Mille compliments.

DE B.

Mon cher maître Aurifaber, je pars le 22 de ce mois. La malle a mon secret. Ainsi ne manquez pas : 1° canne; 2° dessins; 3° devise. Si vous m'apportiez cela un matin, j'aurais une coupe en cornaline à monter à vous remettre, de laquelle je voudrais causer avec vous à tête reposée.

Mille gracieusetés.

DE B.



Mon cher Aurifaber, je vous remercie de votre canne aux singes qui est d'une perfection inouïe, et digne de vous.

Puis-je compter que, pendant mon absence, vous me monterez les agates, vous finirez mon lézard, et voulez-vous, puisque vous ne m'avez pas donné le support, en faire un second comme pendant? Si vous étiez aimable, je trouverais tout fini pour le 16 mai, jour de ma fête.

Trouvez ici mille affectueux compliments.

DE BALZAC.

Strasbourg, le 11 août 1846.

J'ai oublié, mon cher monsieur Meurice, un renseignement important pour la toilette, et qui regarde l'ornement, c'est qu'on y désire par-dessus tout des coléoptères et des amours. Enfin, parmi les propriétés de la jeune comtesse[1], elle possède un comté dont le nom veut dire *Champ d'hermines;* on y trouve depuis des temps immémoriaux ces pauvres bêtes en sorte que vous avez là un motif pour des émaux avec l'hermine en nature.

J'espère que cette lettre arrivera à temps pour ne rien vous faire refaire, et n'oubliez pas, surtout, le bracelet Pompadour avec les chiffres et dates que je vous ai indiqués dans le bel autographe qui était dû à un homme de talent comme vous.

Mille compliments.

DE BALZAC.

1848, Wierzchownia, près Berdischoff.

Mon cher monsieur Froment-Meurice, le jour de mon départ j'ai été si affairé que j'ai oublié de vous reparler de la coupe de cornaline que vous avez à monter *depuis deux ans,* et j'ai été très chagrin pour vous d'avoir à dire ici que cette chose était à faire, car vous perdez ainsi le commerce français, dont les inexactitudes sont l'antipode des mœurs de ce pays-ci, qui vit d'obéissance et d'exactitude : aussi les Français passent-ils, à juste titre, depuis février 1848, pour des fous; je suis très humilié de voir les individus appuyer ces opinions-là; mais vous pouvez réparer cette omission en mettant un peu de bonne volonté. Voici les détails de cette monture que je vous répète, car vous les avez bien certainement oubliés.

Je désire que la coupe soit soutenue à ses deux extrémités par deux figures, l'une représentant l'*Espérance* et l'autre la *Foi*. Vous trouverez des allégories dans le tombeau du duc de Bretagne ou dans quelques ouvrages de dessin. Au besoin, M. Laurent Jan vous en dessinerait (rue de Navarin, 12) pour moi, si vous l'en priez. L'*Espérance* doit tenir une page sur laquelle seront gravés, en émail bleu : *Neufchâtel,* 1833, et la *Foi,* une autre page sur laquelle il n'y aura que le chiffre 1843. Dessous la coupe au milieu, il y aura un amour à genoux qui tiendra la coupe de ses deux mains. La terrasse sur laquelle le tout reposera représentera des cactus, des plantes épineuses et des ronces. Sur les champs de la terrasse disposée ainsi, et qui aura deux côtés, il faut des petits bas-reliefs représentant des arabesques ou des guirlandes de fleurs et de fruits. Le tout en vermeil.

Comme je vous donne cinq à six mois pour exécuter ce petit travail, vous pourrez m'en faire faire un croquis et le remettre à ma mère, qui me l'enverra.

Agréez mille compliments, en en offrant quelques-uns à Mme Froment.

DE BALZAC.

Ces lettres, qui ne figurent point dans la correspondance connue, de Balzac, n'étaient-elles point curieuses à mentionner dans *le Livre* qui ne veut point faillir à son sous-titre : *Archives de ce temps ?*

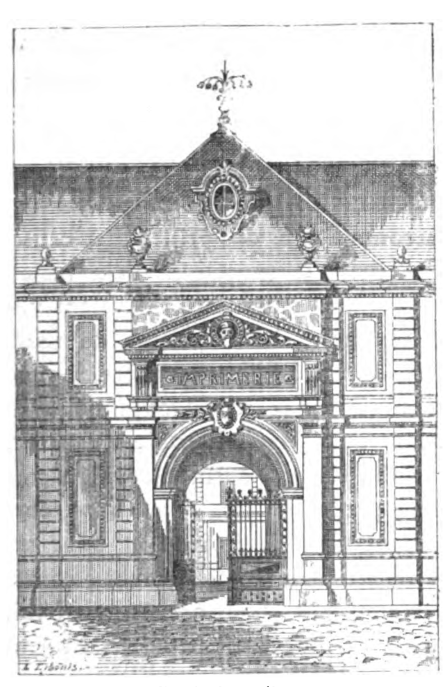
1. La fille de la princesse Hanska.



M. ALFRED MAME

ET

LA MAISON MAME



Entrée des ateliers.

Le dimanche 7 janvier dernier, la maison Mame célébrait les doubles noces d'or de son chef; — cinquante ans auparavant, le 1er janvier 1833, M. Alfred Mame entrait dans les affaires, et, huit jours après, il contractait une de ces unions dont la longue solidarité de devoirs et d'affection est un des plus touchants exemples que l'on puisse citer de bonheur domestique et de la force qui en résulte.

A soixante et onze ans, vert encore et conservant toujours des allures d'homme jeune, ayant près de lui son fils, M. Paul Mame, associé à ses affaires depuis 1859, et l'aîné de ses petits-fils, qui ne connaît pas de plus noble ambition que de continuer les travaux de ses pères, M. Mame a vu sa maison, — plusieurs milliers d'employés et d'ouvriers — lui apporter, comme les

membres d'une seule famille, les témoignages de leur affection. S'il considérait alors l'importance de ses établissements, son passé si honorable et si respecté, la fortune qu'il a su acquérir et que personne ne lui jalouse, car personne ne saurait en faire un pareil usage; s'il pensait à ce que l'avenir pouvait encore promettre à un présent si parfait, sans doute il a dû se juger heureux. Certes, jamais bonheur ne fut mieux mérité. En écrivant cette notice à l'occasion d'une fête, nous ne nous défendrons point d'avoir pour M. Mame, notre maître et notre ami, une affection qui est partagée de tous ceux qui le connaissent et que nous voudrions rendre communicative pour tous nos lecteurs.

En 1833, M. Alfred Mame devint l'associé de son père, M. Amand Mame, et de son beau-frère et cousin, M. Ernest Mame, qui vient de mourir après avoir été longtemps député et maire de Tours; en 1845, il restait seul à la tête de l'établissement. Au risque de heurter la piété filiale de M. Mame, nous dirons qu'il n'y a aucun rapport entre la librairie paternelle et celle qu'il a su fonder, et qu'il est le seul et réel créateur de sa maison. L'ancienne maison éditait bien déjà quelques classiques et des livres de piété, mais elle faisait aussi divers travaux pour la clientèle ordinaire, et imprimait notamment le *Journal d'Indre-et-Loire,* un des vieux organes de la presse départementale, que M. Mame céda depuis. — M. Amand Mame était frère du libraire parisien qui édita les premières œuvres de Balzac et de plusieurs romantiques célèbres.

Laissé libre de ses mouvements en 1845, M. Mame donne carrière à ce caractère de prudente témérité qui, en dehors de son travail personnel et opiniâtre, peut être considéré comme une des principales causes du succès de ses affaires. Il entreprend des constructions déjà vastes, trouvées trop vastes alors par ses plus intimes amis. Elles devaient vite devenir insuffisantes. Sur ces entrefaites éclate la révolution de 1848. M. Mame n'hésite pas : pour conserver du travail à ses ouvriers, il vend une propriété qui lui était chère et se jette corps et biens dans la mêlée, — pour les autres et non pour lui, — alors qu'il lui était facile de laisser passer l'orage. Il fut d'ailleurs récompensé. La crise surmontée, M. Mame eut l'occasion de racheter cette même propriété des *Touches,* célèbre aujourd'hui pour son parc, où travaillent vingt jardiniers, et pour ses serres, grandes comme celles de la Ville de Paris. Les Touches sont à dix kilomètres de Tours. Depuis quarante ans et encore aujourd'hui, M. Mame s'y rend à cheval presque tous les jours : ces petits détails sont curieux dans la vie d'un tel travailleur.

De 1845 à 1855, pendant dix années d'activité incroyable, M. Mame réalisa son plan favori de réunir dans la même maison toutes les indus-

tries du livre; le papier, entré blanc, devant sortir relié. Encore pourrait-on dire que le commencement part du chiffon, car M. Mame est en partie propriétaire de la grande papeterie de la Haye-Descartes.

Et quel fut le résultat de cette accumulation d'ateliers divers, si difficiles à réunir en province? Sans doute quelque ouvrage honorable méritant des encouragements, mais sentant encore une certaine inexpérience générale. Eh bien, non : ce fut *la Touraine*, la perle de l'Exposition de 1855, un des plus beaux monuments typographiques qui aient jamais été exécutés. Nous rendons en passant justice au principal collaborateur de M. Mame, pour ce volume comme pour beaucoup d'autres, à M. Henri Fournier, l'auteur classique du *Traité de la Typographie*, fondateur de l'imprimerie qui devint plus tard celle de M. Jules Claye et qui est aujourd'hui la nôtre.

L'industrie du livre a fait de grands progrès depuis 1855, et certains ouvrages postérieurs à *la Touraine* peuvent lui être comparés. Dussions-nous froisser les fanatiques du passé, nous ne craindrons pas d'affirmer que si certains beaux ouvrages d'autrefois ont le mérite de leur date, aucun ne lui est supérieur, ni même peut-être égal en soi. L'*Imitation de Jésus-Christ* que l'Imprimerie impériale exposait en même temps avec grand fracas est loin d'avoir la même valeur. Le grand mérite de *la Touraine* représente le mérite constant de la maison Mame elle-même : l'unité. Tout y est harmonieux, si bien qu'un pareil volume, magistral de format, reste en même temps un livre gracieux. Jamais la gravure sur bois n'avait été imprimée avec autant de douceur, de finesse et de brillant à la fois; même les planches hors texte, gravées sur acier dans le genre froid que les Anglais ont seul conservé jusqu'à l'heure actuelle, revêtent ici un aspect de tranquillité qui s'approprie merveilleusement au « beau pays de la Touraine ». Le choix des caractères, gravés spécialement, la disposition des marges et des titres, la régularité du tirage, la tonalité du papier et de l'encre enchantent même les yeux inhabiles à se rendre compte de l'impression qu'ils subissent, et cet ensemble de qualités si difficiles à obtenir isolément, à réunir surtout, cause un véritable étonnement aux hommes du métier. Ce livre eut d'ailleurs le sort qu'il méritait. Il fut unanimement acclamé. Il demeurera cité en première ligne des ouvrages de ce siècle par les bibliophiles de l'avenir.

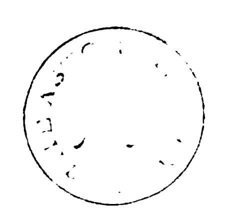
Nous ne décrirons pas les autres ouvrages de luxe de la maison Mame : *La Bible*, illustrée de 230 véritables tableaux, la meilleure inspiration de Gustave Doré. « Il en est qui sont d'une parfaite et émouvante beauté; tous sont grands »; *les Jardins*, qui n'ont pas rencontré — la librairie a de ces surprises — le grand succès qu'ils méritaient; les

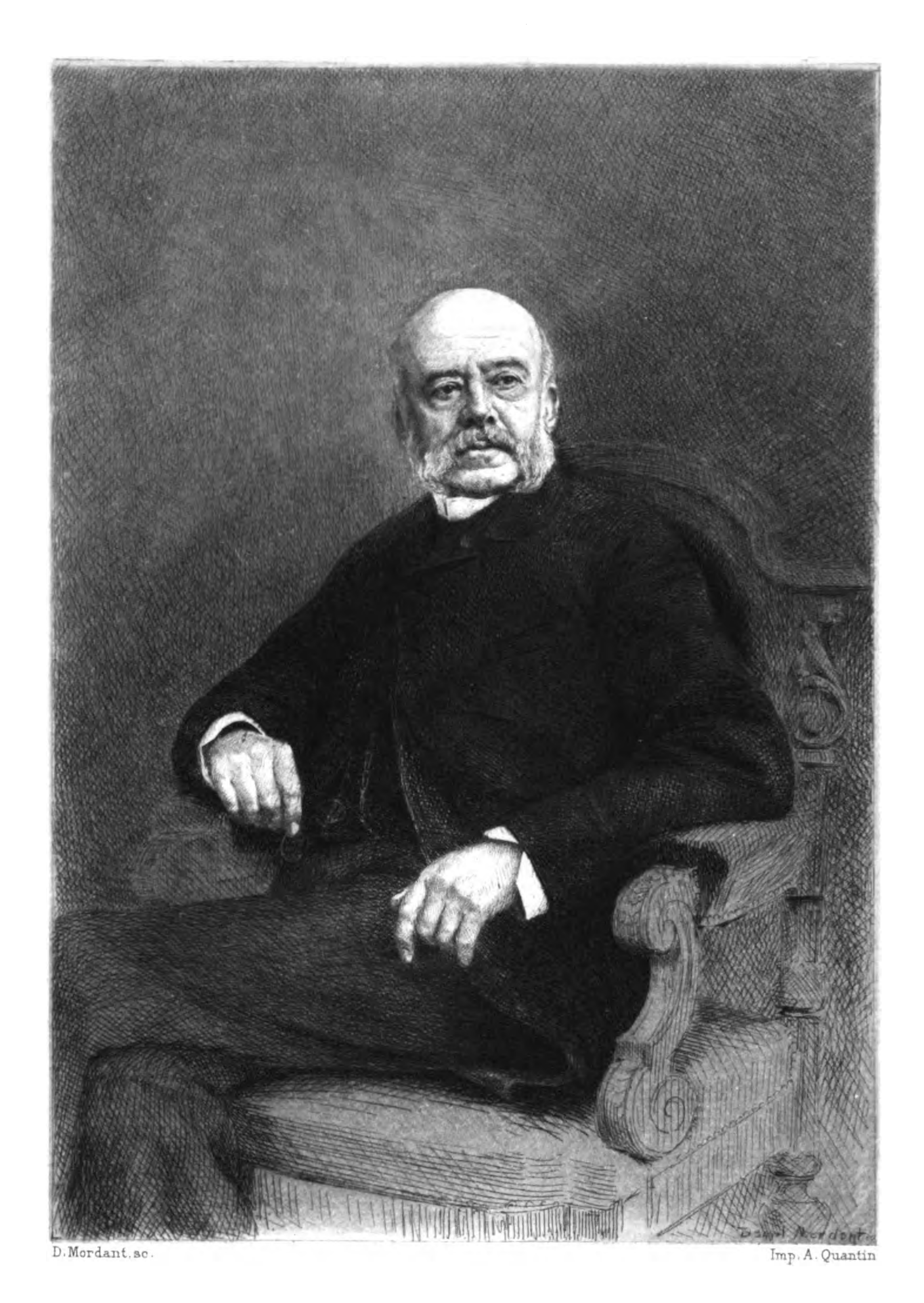
dernières publications dites d'Étrennes, — maintenant que les livres de jour de l'an sont des œuvres d'art, — le *Charlemagne*, le *Saint Louis*, où l'impression typographique est poussée à son plus haut degré de perfection.

La collection choisie des classiques, depuis *la Chanson de Roland* jusqu'au *La Bruyère*, a soulevé quelques critiques que nous ne partageons pas entièrement. On a blâmé un choix trop restreint : quand il prévient son public, il nous semble que l'élimination reste le droit de l'éditeur. Au lieu d'être imprimées dans le papier même du texte, suivant la mode du XVIIIe siècle, les eaux-fortes des en-têtes sont collées après coup : c'est là matière à discussion. Mais il faut reconnaître que la difficulté est la même et que les eaux-fortes peuvent ainsi être imprimées sur un papier d'une autre couleur, qui leur donne un relief que l'impression d'une teinte ne donnerait jamais. Il reste à prouver cependant qu'elles ne sont pas sujettes au décollage. Quant à l'impression, elle est incomparable; on dirait que chaque lettre — et c'est d'ailleurs à peu près la vérité — a été l'objet d'une mise en train spéciale. Jamais, et les praticiens peuvent seuls se rendre compte de cette difficulté, l'encre n'a été si ferme pour les pleins des lettres, si légère pour leurs déliés. Nous ferons toutefois, et assez vivement pour ne pas être soupçonné de partialité, le reproche d'un glaçage excessif du papier, reproche qui pourrait même s'appliquer à d'autres ouvrages de la maison. Le papier en est un peu dénaturé et le mieux est l'ennemi du bien. Ce défaut, léger en lui-même, provient d'habitudes de fabrication dont l'explication serait aride; mais il a une large compensation dans un fait que nous signalerons aux amateurs et qu'ils reconnaîtront, c'est que les ouvrages de la maison Mame sont absolument exempts de ces maculages presque constants qui déparent les plus belles éditions, font le désespoir des imprimeurs parisiens et ne peuvent s'éviter complètement qu'avec l'installation, unique en son genre, de l'imprimerie tourangelle.

Ce sont ces beaux livres qui mettront le nom de M. Mame au rang des Estienne, et de Plantin, cet autre Tourangeau. Mais ce qui donne et donnera un relief plus populaire à sa réputation, c'est l'incroyable bon marché, surtout si l'on considère leur excellente fabrication, de ses livres de vulgarisation et de distributions de prix. Nous n'insisterons pas sur les livres de classes; il a été fait au moins aussi bien. Nous ne parlerons pas non plus des livres de piété, genre spécial, alors même que certains paroissiens et bréviaires soient de pures merveilles au point de vue typographique.

Mais il faut voir les nombreuses collections destinées à entrer dans les familles, par l'enfant qui les reçoit en récompense de ses travaux ou





D. Mordant. sc. Imp. A. Quantin

M. ALFRED MAME

de sa bonne conduite de l'année ; il faut surtout comparer ce que l'on distribuait auparavant. Tout s'y tient, et c'est là que triomphe l'organisation de la maison Mame, surtout celle des ateliers de reliure, qui étaient déjà immenses alors qu'il n'y en avait pas ailleurs. Des volumes, vendus quelques sous, ont un véritable habit de gala, gai comme il convient. On en a critiqué le fond et nous voulons dire la vérité. Sans doute l'esprit général des publications de la maison Mame revêt un caractère religieux ; même pour ceux qui ne partagent pas cette manière de voir, nous ne sachons pas que cela diminue le mérite de l'artiste. Encore prétendons-nous qu'il ne s'agit pas ici de religion étroite. Ces livres sont bien plutôt écrits dans un esprit de morale. Et qui saurait définir d'une façon certaine les limites de la morale humaine et de la morale religieuse ? Cela est si vrai qu'il y a quelque temps, le gouvernement, voulant dresser des catalogues officiels dans un esprit purement libéral, a maintenu, après examen, la presque totalité des livres de la maison Mame. Ce qui est indiscutable, c'est que, par le bon marché de ces petits livres et par leur bonne fabrication, M. Mame a fait pénétrer la lecture là où elle ne parvenait jamais auparavant, et qu'il a été ainsi un grand vulgarisateur. Nous verrons d'ailleurs plus loin la façon dont il entend le libéralisme pratique.

Donnons maintenant quelques chiffres. Les magasins de papier blanc sont continuellement approvisionnés de 30,000 rames représentant un poids de 5 à 600,000 kilogrammes : ces immenses piles de papier forment des colonnes romanes et donnent une apparence de temples aux galeries où elles sont conservées. Encore ces réserves de la matière première sont-elles peu de chose comparativement à celles de la matière fabriquée. Ce papier blanc représente à peine le travail de trois mois, car il s'imprime au moins 300 rames, soit 150,000 feuilles, par jour. Certaines machines roulent en quelque sorte continuellement sur le même ouvrage, reprenant les premières feuilles presque au moment où la dernière vient de se terminer. C'est là, ainsi que la division de la main-d'œuvre pour la reliure, un des secrets du bon marché des productions de la maison. Sans doute la main-d'œuvre et les frais généraux sont un peu moins élevés, mais les ouvriers reçoivent encore un fort salaire et, en tenant compte des institutions de prévoyance et de bienfaisance dont nous parlerons tout à l'heure, ils reviennent cher à M. Mame.

A la reliure, on débite annuellement les peaux de 40,000 moutons, sans compter les toiles, les parchemins, etc. On retire des petits morceaux de peaux coupées et des balayures d'or une cinquantaine de mille francs par an. La fabrication moyenne de chaque année est environ de 6 millions de volumes, dont 3 millions de reliés. Et le livre le plus modeste,

le volume qui se vend, *relié*, 22 centimes, passe par une soixantaine de mains avant d'arriver à la salle d'expédition. Au centre même de la jolie ville de Tours et dans un des plus riches quartiers, l'immense usine et ses annexes étend sur une superficie de deux hectares ses bâtiments d'un seul tenant et dont plusieurs ailes ont cinq étages. Plus de mille employés et ouvriers y trouvent du travail, sans chômage, au milieu de l'air et de la lumière, dans les meilleures conditions de santé et même de gaieté. Ce qui reste de la maison primitive est si peu de chose que tout cela est en vérité l'œuvre d'un seul homme, comme c'est son entière propriété, M. Mame n'ayant plus depuis longtemps d'autre associé ou intéressé que le fils unique qui est depuis vingt ans son assidu collaborateur. Encore M. Mame avait-il de tout temps rêvé autre chose : fonder en pleine campagne, à la suite d'une papeterie et avec les habitations des ouvriers aux alentours, une usine immense, un *Creusot* du livre. C'est le sort éternel des esprits chercheurs d'être mécontents de leur œuvre, toujours petite à côté de la grandeur de leurs conceptions.

Il existe, même en France, des librairies plus considérables : on en compterait jusqu'à deux. Plusieurs imprimeries occupent un nombre supérieur de machines, mais aucune usine ne réunit, et à beaucoup près, une pareille accumulation de forces. Il n'y a de maisons comparables ni en Angleterre ni même — des rapports précis et récents nous permettent de l'affirmer — en Amérique. Il faut avouer qu'il y a une bien belle imprimerie-librairie à Leipzig, encore trouvons-nous la maison Mame sensiblement supérieure comme ensemble et comme unité.

Il est superflu d'ajouter que les plus hautes récompenses ont été depuis longtemps obtenues par cet établissement hors de pair. M. Mame est, depuis 1873, commandeur de la Légion d'honneur, et nous croyons que c'est la première fois que cette haute distinction honore notre industrie. Elle a aussi été accordée au philanthrope dont il nous reste à parler.

Les commentaires seront du reste inutiles pour montrer l'œuvre morale et charitable de M. Mame à côté de son œuvre industrielle. Une simple énumération n'en aura que plus de force. Deux caisses de secours mutuels et une de secours aux veuves et aux orphelins fonctionnent dans la maison; les ouvriers payent sans doute une cotisation, mais les dons des patrons sont incessants et considérables. Une *Caisse de retraite,* caisse qui donne une rente de 600 fr. à l'ouvrier de 60 ans, est entièrement soutenue par MM. Mame. Ils fournissent aussi, entièrement à leurs frais, les secours de maladie aux familles de leurs ouvriers. Enfin, ils ont résolu, depuis 1874, le problème de la participation des employés et des ouvriers aux bénéfices. Ils prélèvent chaque année sur leurs ventes et sur

les productions de certains ateliers une somme dont le tiers est immédiatement distribué en espèces et dont le reste est versé dans une *Caisse de prévoyance* qui rapporte 5 o/o d'intérêts et où chaque intéressé puisera le capital accumulé des deux autres tiers de sa part après vingt ans de travail. Ces différentes institutions représentent pour MM. Mame un sacrifice annuel d'une centaine de mille francs.

L'argent n'est pas tout, et personne, mieux que M. Alfred Mame, ne sait de quoi il faut l'accompagner. Aucune maison ne peut présenter, par la discipline et la tenue de ses ouvriers, un plus bel exemple de dignité morale. Ainsi il se passera des années sans que l'on ait à sévir contre un cas d'ivrognerie. Sans qu'il y ait aucune contrainte, et bien que la ville de Tours présente de grandes ressources, des familles nombreuses tiennent à ce que tous leurs membres travaillent dans les divers ateliers de la maison, réunissant ainsi un salaire considérable qui leur assure une véritable aisance. Et elles ont le loisir de jouir de leurs gains, car les dispositions de la maison sont prises de si longue main et avec un tel souci du bien-être de tous que jamais il n'y a ni chômage, ni travail du dimanche, ni même de veillées.

M. Mame a fondé de divers côtés des écoles, des asiles, des crèches. Il a légué à la ville de Tours une maison où 400 enfants sont élevés gratuitement. Et si, après avoir suivi la longue et pauvre rue de Saint-Éloi, l'étranger attiré par une trouée de lumière tourne brusquement à droite, il demeurera surpris et charmé au milieu d'une vaste place entourée de maisons d'une architecture presque élégante, et il se croira transporté au milieu d'une de ces diaconies des premiers siècles comme on en retrouve encore en Belgique. C'est la *cité ouvrière* qui porte le nom de son fondateur. Là, M. Mame loue, donne pour mieux dire, à raison de 50 c. par jour de travail du chef de famille, une maison, indépendante des voisines, avec eau et jardin, pouvant contenir six personnes. Une des jouissances de sa vie est d'aller là un dimanche matin, et de s'y informer, avec sa discrétion charmante et sa cordialité non feinte, des bonheurs ou des chagrins de tous. Là, il lui est facile de constater que ses ouvriers sont vraiment ses amis.

Tels sont ses actes de bienfaisance ouverte. Sans insister, nous dirons qu'ils ne sont rien à côté de ses charités privées. Son cœur a la passion et la grande naïveté du bien, de même que son large esprit ignore toutes les jalousies. A quelqu'un qui le complimentait à la suite de la fête qui vient d'avoir lieu, M. Mame répondait simplement qu'il était « homme de bonne volonté ». Cette modestie est vraiment sincère chez lui.

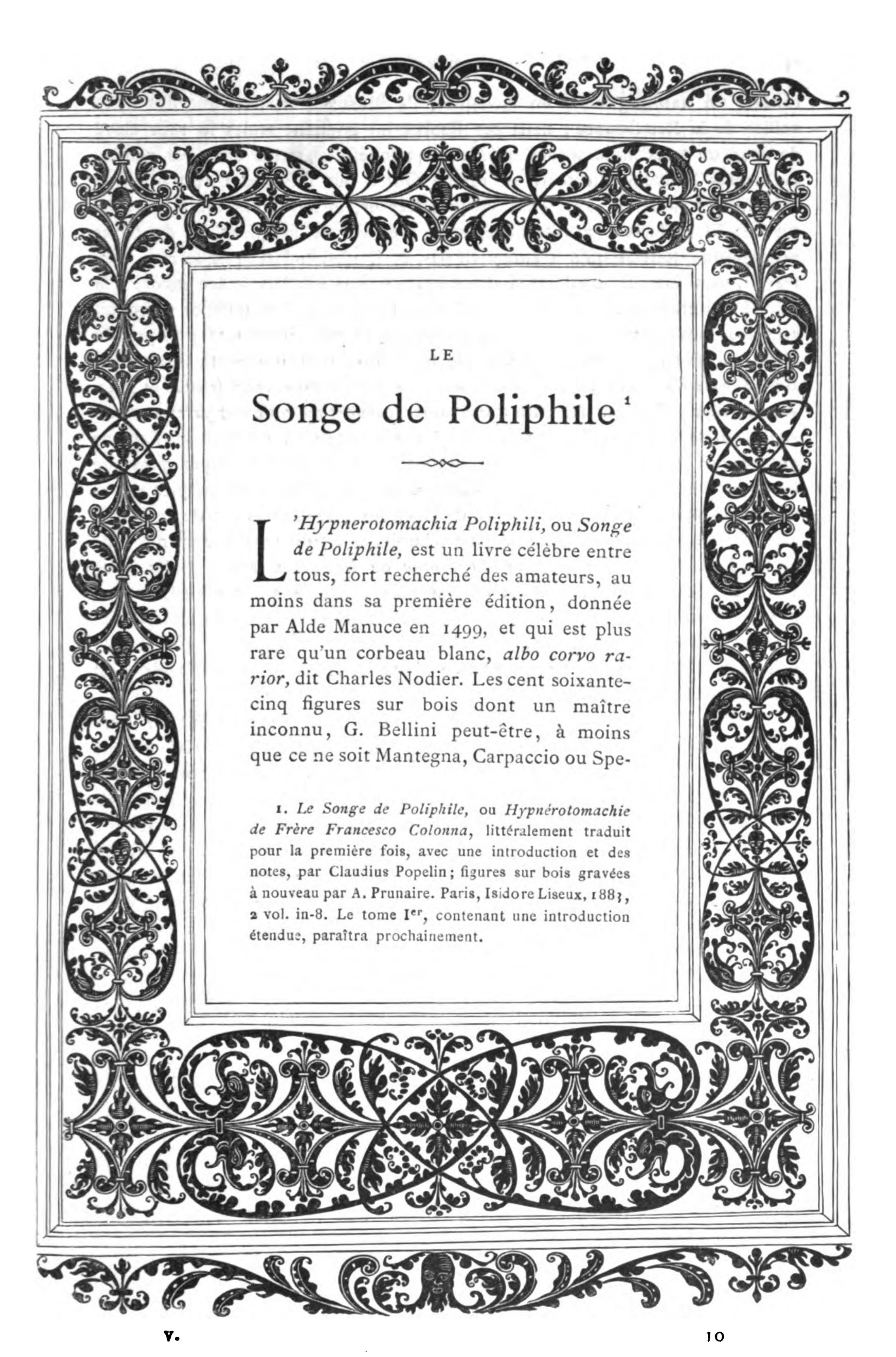
Pendant la guerre, M. Mame prêta ses ateliers pour y fabriquer des boîtes à munitions, des cartouches, des cartes de troupes; et cela à perte,

alors qu'il lui était facile de tirer profit du besoin que l'on avait de lui. Il devait plus tard s'inscrire pour 100,000 francs en tête de la souscription nationale tentée pour le rachat de l'indemnité de guerre. Ces derniers traits, ajoutés à tous les autres, permettent de terminer en disant que si M. Mame reste un des grands maîtres de notre art, il a droit aussi au titre de grand citoyen.

A. QUANTIN.



Marque de la maison Mame.



LE

Songe de Poliphile[1]

L'*Hypnerotomachia Poliphili,* ou *Songe de Poliphile,* est un livre célèbre entre tous, fort recherché des amateurs, au moins dans sa première édition, donnée par Alde Manuce en 1499, et qui est plus rare qu'un corbeau blanc, *albo corvo rarior,* dit Charles Nodier. Les cent soixante-cinq figures sur bois dont un maître inconnu, G. Bellini peut-être, à moins que ce ne soit Mantegna, Carpaccio ou Spe-

1. *Le Songe de Poliphile,* ou *Hypnérotomachie de Frère Francesco Colonna,* littéralement traduit pour la première fois, avec une introduction et des notes, par Claudius Popelin; figures sur bois gravées à nouveau par A. Prunaire. Paris, Isidore Liseux, 1883, 2 vol. in-8. Le tome Ier, contenant une introduction étendue, paraîtra prochainement.

randio, un habile graveur en médailles, l'a illustrée, en font une des merveilles de la Renaissance; mais ces figures lui donnent seules le prix élevé de deux ou trois mille francs qu'elle a quelquefois atteint dans les ventes, car depuis longtemps le texte est réputé tout à fait illisible. Une traduction française en parut en 1545, chez Jacques Kerver, in-folio; elle est très défectueuse; le traducteur a retranché, sous prétexte de longueurs et de fatras pédantesque, tout ce qu'il n'entendait pas, et il n'entendait presque rien. Son travail, tout informe qu'il est, a cependant eu trois éditions, grâce encore à la beauté des gravures, supérieures à celles de l'édition aldine, qu'elles reproduisent avec une certaine liberté d'interprétation et une conformité plus grande aux indications du texte. Une seconde traduction française porte le nom de Béroalde de Verville; c'est la même, avec les mêmes bois, mais frustes et usés, sous ce titre : *Tableau des riches inventions, couvert du voile des feintes amoureuses qui sont dans le Songe de Poliphile;* Béroalde s'est imaginé que l'auteur avait caché là le secret de la pierre philosophale, ce qu'il explique dans une longue et confuse préface, et il a fait composer tout exprès un frontispice extravagant, formé de tous les emblèmes de l'alchimie, de la magie et de l'astronomie. Nous ne mentionnerons que pour mémoire une troisième traduction, celle de M. J.-G. Legrand, architecte (*Le Songe de Poliphile,* Paris, Didot aîné, 1804, 2 vol. gr. in-18); elle est encore plus écourtée que les précédentes, quoique l'auteur ait fait de son mieux. « J'ai beaucoup retranché du texte, dit-il, et quelquefois même je me suis permis d'ajouter et d'étendre ce qu'une idée originale m'inspirait. » A ce compte, ce n'est plus le *Songe de Poliphile,* c'est le songe de M. Legrand.

Une traduction véritable, d'une littéralité absolue et permettant de juger dans son entier l'œuvre du P. Colonna, restait à faire; l'entreprise a tenté M. Claudius Popelin, et il ne s'est pas laissé décourager par le renom d'impénétrabilité dont jouissait le style de ce moine près de tous ceux qui disaient avoir essayé de l'aborder. La bizarrerie du livre, l'énigme que l'auteur semble avoir voulu proposer à ses lecteurs en les emmenant à la poursuite de sa mystérieuse Polia [1], en déroulant sous leurs yeux une série de visions fantasmagoriques où il a renfermé tout ce qu'il avait pu s'assimiler de savoir humain, pour l'appliquer aux arts plastiques, spécialement à l'architecture et à la statuaire, ont en effet exercé la sagacité de beaucoup d'érudits. Mais quoique Vossius, Casaubon, Baillet, Bayle, Félibien, Ginguené, Fontanini, Apostolo Zeno et bien d'autres aient parlé plus ou moins longuement du *Poliphile,* que La Monnoye lui ait consacré une notice de quinze ou seize pages, qu'enfin Charles Nodier l'ait pris pour thème d'une de ces fantaisies bibliographiques auxquelles il excellait, nous soupçonnons fort M. Claudius Popelin d'être le premier qui ait eu la conscience de le lire d'un bout à l'autre, avec l'intention bien arrêtée de le comprendre. Tous ces savants, les traducteurs eux-mêmes, se sont arrêtés à la surface de l'œuvre sans jamais la pénétrer, chose qu'ils déclaraient d'ailleurs impossible, et ils ont borné leur ambition à en signaler les principales singularités. La première édition est-elle de Trévise, 1467, ou de Venise, 1499? Quel est celui qui a découvert le nom de l'auteur, caché dans l'acrostiche que forment

1. Poliphile, dans l'intention de l'auteur, signifie amant de Polia.

les lettres initiales des trente-huit chapitres : POLIAM FRATER FRANCISCVS COLVMNA PERAMAVIT? Polia était-elle une religieuse, une patricienne, ou bien est-ce une simple allégorie ? Francisco Colonna se fit-il moine de désespoir? Telles sont les menues questions de détails qu'ils traitent et résolvent en sens divers, d'accord seulement sur un point : à savoir, qu'on ne peut tenter la lecture du *Poliphile* à moins d'être un polyglotte émérite. « Il est besoin, pour bien l'entendre, du grec, du latin, du toscan et du langage vulgaire », s'était contenté de dire Leonardo Crasso, protonotaire apostolique à Venise, qui fit les frais de l'édition d'Alde et la dédia au duc d'Urbin. Fontanini ajoute qu'il faudrait de plus connaître le chaldéen, l'hébreu, l'arabe, et tout le monde a répété cette effrayante assertion. D'une phrase de l'épître liminaire adressée par Poliphile à Polia : « Je soumets l'œuvre suivante à ton intelligent et ingénieux jugement, renonçant au style primitif (*lasciando il principiato stilo*), pour le traduire à ton instance en celui-ci, » on a tiré avec la même unanimité les conclusions les plus singulières et tout aussi fausses. « Cette épître, dit Bernard La Monnoye, sert à nous instruire d'une circonstance assez curieuse, qui est que Francois Colonne, dont la diction en cet ouvrage est si extraordinaire, l'avoit d'abord commencé dans un langage clair et usité, mais qu'à la prière de sa maîtresse il avoit changé de style, traduisant ses expressions de claires et simples en obscures et affectées, jusqu'à se rendre presque inintelligible. D'où je présume que cette Polia étoit une fausse savante qui donnoit dans le pédantisme, ou qu'ayant honte d'avoir un moine pour galant, elle l'avoit engagé à dérober sous le voile du galimatias l'histoire de leurs amours à la connoissance du vulgaire. Quoi qu'il en soit, il répondit parfaitement bien à ce qu'elle souhaitoit de lui. Son jargon fut monstrueux et son livre un tissu de chimères à perte de vue. » Le lambeau de phrase visé par La Monnoye et dont il déduit tant de choses plaisantes, doit être interprété tout autrement : La Monnoye fait dire à ce pauvre Colonna ce qu'il n'a jamais eu envie de dire, et l'erreur s'est d'autant mieux accréditée que l'on croyait tenir un aveu de l'auteur lui-même.

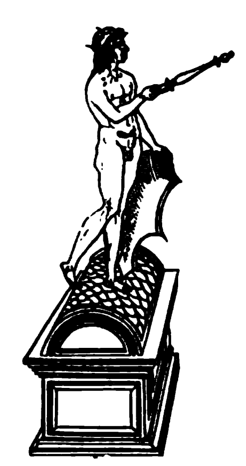
La langue dans laquelle Colonna avait commencé à écrire son livre, c'était le latin, seul usité alors des savants. Pour mettre ses idées et ses conceptions plus à portée, il y renonça en faveur de l'idiome italien parlé dans le nord de l'Italie : mais il se réserva d'emprunter au latin, qui lui était encore plus familier, un certain nombre de formes, et dériva du grec les termes composés dont il avait besoin : voilà à quoi se réduit son jargon monstrueux, si on l'examine d'un peu près. L'arabe, l'hébreu, le chaldéen, ne figurent que dans des inscriptions, et toujours doublement expliqués, en latin et en grec; ils n'entravent donc pas la lecture du texte, que rendent surtout difficile à déchiffrer les abréviations, une ponctuation défectueuse et d'innombrables fautes typographiques. C'est déjà bien assez. La diction extraordinaire du P. Colonna, clarifiée dans l'exacte traduction de M. Cl. Popelin, est, en somme, une prose élégante et rythmée, fleurie outre mesure, surchargée d'une profusion de richesses et d'ornements; elle devait déplaire, comme tout ce qui est complexe et recherché, aux sobres écrivains du XVIIe siècle ; elle ne nous semble pas, à nous, si méprisable. Quant au poème, il n'est ni plus ennuyeux ni plus extravagant que bien d'autres de la même époque : un rêve avec ses incohérences et ses change-

ments à vue était, au contraire, un cadre parfaitement approprié aux étonnantes conceptions du P. Colonna. Essayons d'en donner une idée, ce qui nous permettra de faire passer sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des gravures tirées des deux luxueux volumes, véritables objets d'art que M. Isidore Liseux achève en ce moment de publier. Ces gravures ont ceci de particulier, qu'elles sont comme le produit d'une double collaboration, à quarante-cinq ans d'intervalle. Le maître italien de la fin du xv° siècle, l'illustrateur de l'édition aldine, n'a guère eu que le mérite de l'invention; il n'a fourni que l'ébauche, l'indication de la ligne et du mouvement, et il a même commis une sorte de contresens dans ces formes courtes et ramassées, ces tournures épaisses et hommasses dont il a gratifié tous ses personnages. Le graveur français qui travaillait un demi-siècle après pour Jacques Kerver a non seulement terminé l'esquisse, mais il a modifié l'ensemble de la façon la plus heureuse, en donnant aux figures, par un allongement gracieux, une sveltesse, une légèreté qui sied à ces créatures aériennes, à ces filles du rêve et de l'imagination.

Après une nuit d'insomnie, hantée de la vision de Polia, « objet non mortel, mais tout divin », Poliphile s'endort au lever du soleil et se voit aussitôt transporté dans une prairie où règne un silence absolu. A la lisière est une forêt ténébreuse; il y pénètre et s'y égare, en proie tantôt à une soif brûlante, qu'il désaltère au courant des ruisseaux, tantôt obsédé de la terreur des bêtes fauves qui ne vont pas manquer de l'assaillir. Puis il lui semble s'endormir, et, nouveau songe intercalé dans un songe, il est transporté bien loin de la forêt dans un pays inconnu. Entre deux collines, une immense construction à demi ruinée, en marbre de Paros, attire ses regards; il s'approche, examine ces débris qui couvriraient l'emplacement d'une grande ville, et décrit les principaux : une colonnade aux fûts gigantesques, encore debout, une porte monumentale bâtie sous une pyramide, un cheval ailé autour duquel grimpent et tombent des enfants; un éléphant surmonté d'un obélisque, un colosse de bronze couché, dans l'intérieur duquel il voit avec stupéfaction, en y pénétrant par la bouche et en suivant un escalier taillé dans la gorge, qu'on a reproduit tout l'organisme interne du corps humain. L'étrangeté de ces ruines, c'est qu'elles ont les dimensions énormes des édifices égyptiens et les heureuses proportions de l'art grec. Aussi Poliphile, qui les mesure comme s'il avait le compas en main, en fait-il admirer l'***eurythmie,*** la

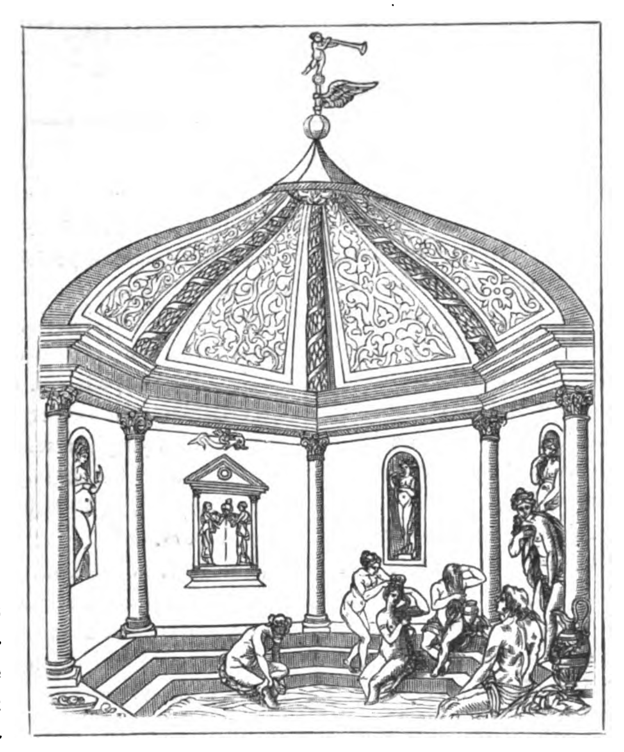


symétrie parfaite : c'est un rêve de Pharaon exécuté en imagination par des Phidias. Il y a encore une multitude de stèles, de socles, de mosaïques, de bas-reliefs, de sarcophages surmontés de statues qu'il examine curieusement et dont il relève avec soin les inscriptions, les hiéroglyphes. Plus il s'avance, plus il découvre de merveilles. Cette longue description, hérissée de détails techniques et nécessairement arides, est coupée par l'apparition d'un dragon monstrueux, seul habitant de ces ruines, qui le force à s'enfoncer par des escaliers et des corridors obscurs dans ce qu'il croit être les entrailles de la terre.





Sorti des ténèbres et rendu à la clarté du jour, il est accueilli par une troupe de nymphes couronnées de myrtes sur leurs cheveux bouclés, vêtues de tuniques légères qui laissent voir leurs jambes rondes et ivoirines, chaussées de sandales à semelles d'or ou de brodequins aux couleurs voyantes : on pourrait les croire des incarnations de la grâce et de la beauté, mais leurs noms, Aphéa, Osphrasia, Orasia, Achoé, Geusia, indiquent qu'elles personnifient les cinq sens, et elles lui déclarent qu'elles vont le mener devant la reine Éleuthérilide (Libre Arbitre). Elles allaient toutes au bain, aussi portent-elles des urnes d'albâtre remplies d'essences, des bassins d'or garnis de pierreries, des miroirs, etc. Description des thermes, de forme octogonale, et de tous les détails tant extérieurs qu'intérieurs de leur architecture. Les nymphes forcent Poliphile à se baigner avec elles, s'amusent de son pudique embarras et lui jouent en riant toutes sortes de mauvais tours, comme de le faire arroser d'un jet d'eau

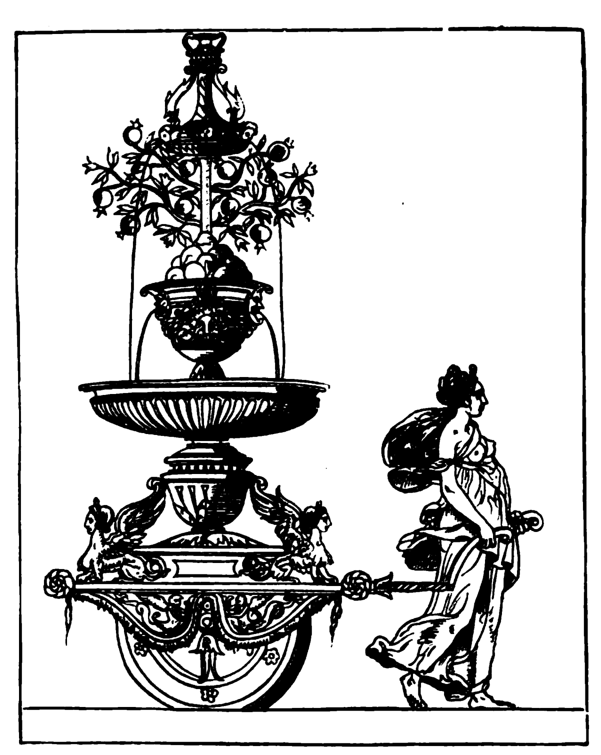


froide par un Amour de marbre dont un mécanisme caché relève tout à coup le petit appareil, ou de l'inviter à se frotter d'un onguent qui l'enflamme aussitôt d'un priapisme aigu. En vain les poursuit-il, dans l'intention de faire payer cher la plaisanterie à celle qui lui tombera sous la main. Elles lui échappent.

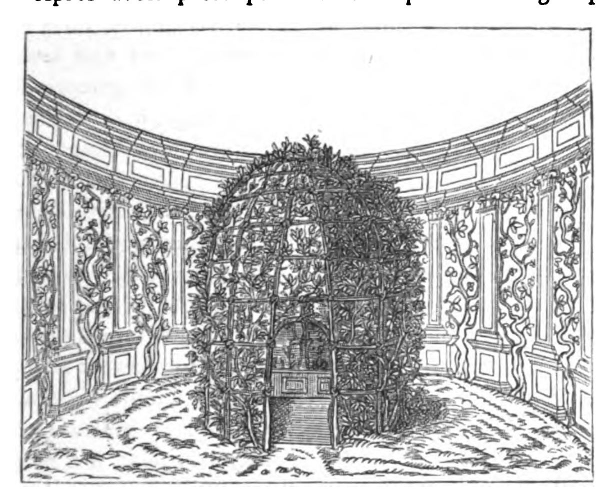
Le palais où elles l'introduisent, précédé d'un enclos de feuillage qu'orne une fontaine monumentale, est nécessairement une merveille d'architecture, et le narrateur ne nous fait grâce ni de l'ordonnance générale, ni du portique à voûte dorée, ni des frises qui se déroulent autour des salles, ni des lames d'or et des peintures sur émail des parois, ni des pavages en mosaïques, ni des ciselures des portes, que recouvrent de riches tapisseries. La reine, toute raide dans ses habits de brocart, et plus constellée de pierreries qu'une madone espagnole, reçoit Poliphile au milieu d'une salle dont le plafond est un treillis de poutrelles où s'enroulent des sarments de vigne à feuilles d'émeraude mêlés à des brins de convolvulus d'or. A la suite de l'audience royale, un repas est servi par une véritable armée de nymphes superbement vêtues; les tables, à trépied de jaspe et à disque d'or pour la reine, à trépied d'ébène et à disque d'ivoire pour les convives, sont couvertes de nappes brodées de perles, sur lesquelles une belle enfant répand des fleurs. La vaisselle est d'une richesse proportionnée à celle de la salle à manger : c'est un ruissellement de béryls, de rubis, de topazes, de chrysolithes, de jacinthes, de perles d'Orient, rehaussant les formes gracieuses des coupes, des aiguières, des bassins, des lampadaires, des corbeilles, d'une fontaine mobile qu'une servante roule entre les tables et qui distille des parfums. Au festin succède un ballet : trente-deux nymphes, seize habillées de drap d'or, seize de drap d'argent, figurent en dansant les combinaisons d'une partie d'échecs, les pavés de la salle offrant la disposition d'un damier. La reine congédie Poliphile, ébloui de toutes ces splendeurs, et le remet aux mains de Logistique (Raisonnement) et de Thélémia (Volonté), qui doivent le mener chez Télosia (Accomplissement); là, il trouvera celle qu'il cherche et la fin de ses peines. Pour s'y rendre, il traverse les dépendances du palais, non moins curieuses que le palais lui-même, et remarquables surtout par un goût singulier de l'artificiel qu'elles révèlent chez l'auteur. C'est d'abord un jardin dont toute la végétation, arbres et plantes, feuilles et fruits, est en verre filé et colorié; puis un canal en labyrinthe qui est une image de la vie humaine : le courant porte la barque entre des rives verdoyantes, comme dans la célèbre page de Bossuet,



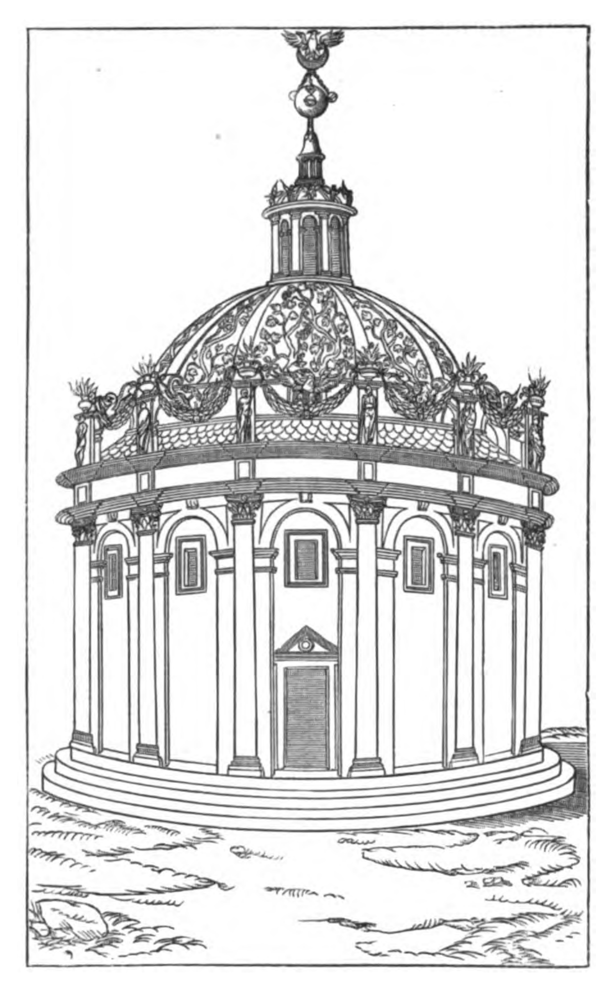
qui, selon toute apparence, n'avait pourtant pas lu le *Poliphile;* des filles séduisantes vous convient à faire le chemin avec elles, et quoiqu'on en choisisse une, on est bien libre encore d'en aimer d'autres; arrivé au milieu du trajet, le courant vous entraîne vers le centre fatal, l'air s'épaissit, on ne rencontre plus que des femmes mûres, et impossible de retourner la barque ! Après le labyrinthe, second bosquet artificiel, celui-ci tout en soie : feuilles et fleurs de soie sont fixées sur des tiges d'or, dans des caisses en point de tapisserie; le sol est en velours de soie, les murs sont tendus d'un réseau de perles. Un troisième bosquet est formé de cent arcades entre chacune desquelles se dresse une statue; au milieu, une pyramide triangulaire.



Après avoir passé par diverses épreuves allégoriques dont ses guides lui donnent l'explication, Poliphile pénètre dans le domaine de Télosia. D'un chœur de jeunes filles se détache une nymphe éblouissante de beauté, qui vient au-devant de lui, une torche allumée à la main, et qui va être désormais sa compagne. C'est Polia, mais si transfigurée en immortelle qu'il hésite à la reconnaître, quoiqu'il l'examine bien en détail, car la description de ses charmes, de ses vêtements et de ses parures n'occupe pas moins de sept ou huit pages. Polia



devient dès lors sa conductrice, son initiatrice aux mystères, dont il lui reste encore à parcourir bien des cycles, et elle le fait d'abord assister à un spectacle d'une pompe extraordinaire. Autour de quatre chars de triomphe (le char d'Europe, traîné par des centaures; le char de Léda, traîné par des éléphants; le char de Danaé, traîné par des licornes; le char de Bacchus, auxquels sont attelés des tigres) défile tout ce que la mythologie et l'histoire ancienne comptent de filles et de femmes célèbres par leurs aventures amoureuses et les passions qu'elles ont inspirées.



Ces processions païennes, qui se déroulent en longues théories, comme les Panathénées sur les frises du Parthénon, sont une imitation évidente des *Triomphes* de Pétrarque; mais le P. Colonna s'est plus que le poète préoccupé du côté plastique, et les gravures, comme ses descriptions, nous représentent non seulement les groupes du cortège, mais la structure des chars aux roues de diamants, d'agate, de chrysolithe, d'asbeste, les panneaux dont ils sont décorés et les principaux motifs de leur ornementation. Aux pompes triomphales succèdent les fêtes champêtres de Pomone et de Vertumne, que termine une offrande à l'autel de Priape, reproduite dans une planche que des amateurs par trop pudibonds ont quelquefois lacérée dans les anciens exemplaires. Polia, qui se révèle à son fervent adorateur, le conduit ensuite au temple de la Vénus physique, un temple circulaire de la plus harmonieuse architecture, où ils sont fiancés après l'accomplissement de purifications, d'immolations et de cérémonies propitiatoires dont il a puisé une partie dans ce que l'on peut connaître des rituels égyptiens, grecs et romains, et une autre dans sa féconde imagination. Ce n'est pas fini toutefois : cette même imagination inventive n'est pas en peine de trouver de nouveaux





. A. Quantin, imp.

DESSIN COMPOSÉ POUR *LE SONGE*

Extrait des *Dessins du Louvre*, pu



Le Liu..

DE POLIPHILE, PAR BOUCHARDON.

...liés par Ch. Gillot et A. Baschet.

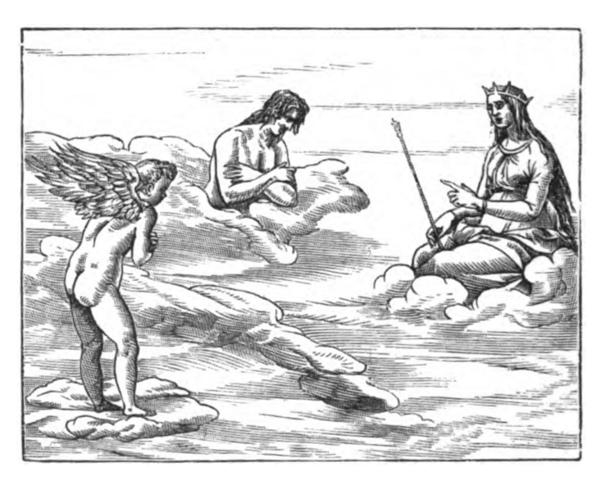
épisodes qui reculent le dénouement et prolongent encore la féerie des descriptions.

A peine fiancé, Poliphile veut entrer en possession. Arrivé dans un endroit solitaire où ils s'étendent l'un près de l'autre, après avoir longuement repu ses yeux de toutes les beautés de Polia, contemplé amoureusement ses cheveux d'or, son torse de statue, ses seins « ronds comme des pommes » et le délicieux petit vallon, « sépulture de son âme », qui les sépare, il se demande s'il ne va pas « violenter sans retenue et avec une audace herculéenne la nymphe divine et pure ». Polia le calme en le prenant par son faible, en l'envoyant visiter dans les ruines d'un polyandrion, ou cimetière, qui se trouve là fort à propos, une foule de tombeaux intéressants. Une revue des monuments funéraires manquait en effet à cette exhumation complète de l'antiquité. Poliphile en voit et en décrit de toutes sortes : simples pierres sépulcrales, tables votives, autels, sarcophages, mausolées, chapelles, colonnes brisées, obélisques, urnes cinéraires, et, parmi les inscriptions qu'il relève, il en est d'assez bien imitées pour avoir trompé quelques savants. Il s'arrache à sa funèbre promenade, retrouve Polia, et Éros en personne survient, qui les emmène. Dans une nacelle de bois de santal chevillée de clous d'or, avec six jolies filles peu vêtues pour rameurs et l'Amour pour pilote, ils voguent vers Cythère, accompagnés d'une foule de néréides, de tritons, de cygnes blancs et de monstres marins. Une procession de nymphes, portant des trophées, des vases, des corbeilles de fleurs, se présente au-devant d'eux : elle précède un char traîné par de chimériques sauriens, dans lequel prend place Cupidon, et le cortège se met en marche. Encore des temples, des palais, des portiques, des colonnades, dont l'auteur varie les dispositions et le style avec une étonnante fécondité, des jardins, des parterres, des allées sablées de nacre, de cinabre et de lapis ou pavées de pierres précieuses, des berceaux de fleurs, des clôtures concentriques de myrtes, de châtaigniers, de citronniers, de buis, de grenadiers, dont les fûts et les arcades répètent dans toutes les nuances du vert les fantaisies de marbre blanc des architectures. Au centre d'un amphithéâtre dans lequel vient évoluer le cortège, entre Bacchus et Cérès (*sine Cerere et Libero friget Venus*), Cythérée se baigne nue dans la vasque d'une fontaine, en jouant avec des colombes. La déesse accueille et bénit les deux amants, non sans de tendres exhortations qui pourraient durer longtemps si Mars, survenant tout à coup, ne quittait son armure pour prendre son bain avec Vénus, spectacle qui fait baisser les yeux aux chastes nymphes du cortège; et toute l'assistance s'éloigne pour aller en pèlerinage au tombeau d'Adonis, un merveilleux sépulcre enfoui sous les fleurs et couvert de sculptures. Là, les nymphes, avant de laisser à eux-mêmes les nouveaux époux, veulent apprendre de Polia l'histoire de sa vie et de leurs amours.

Polia raconte donc qu'elle est issue d'une ancienne famille patricienne de Rome, la *gens Lelia,* dont tous les membres, sauf un, victimes du courroux des dieux, avaient péri à une époque indéterminée dans une catastrophe mythologique, métamorphosés en fleuves, en ruisseaux, en fontaines, en oiseaux. Le survivant, Lelius Maurus, fondateur de Trévise, en transmit la seigneurie à ses descendants, dont elle est la dernière héritière, sous le nom de Lucrezia Lelia. Un jour que sa servante lui peignait ses beaux cheveux d'or sur la terrasse de son palais, Poliphile l'aperçoit et se sent aussitôt pris au filet; mais la peste

ayant éclaté à Trévise, la jeune fille promet de se vouer à Diane si elle échappe au fléau. Poliphile ne la revoit que plus d'un an après, le lendemain même de sa consécration, et, la trouvant seule en prière dans le temple, lui fait l'aveu de son amour; la vierge le repousse si durement que le pauvret en tombe inanimé; et, sans plus s'émouvoir, elle tire le cadavre par les pieds, le cache dans un coin. La nuit venue, elle a une vision qui lui donne à réfléchir : emportée par un tourbillon dans une obscure forêt, elle assiste au supplice terrifiant de deux jeunes femmes : l'Amour les a attelées nues à son char, il les fustige d'une poignée de verges enflammées, les pousse à travers les ronces, les sentiers fangeux, et les fait dévorer au bout de leur course, après les avoir coupées en morceaux, par des chiens, des loups et des lions. La nourrice de Polia lui explique que c'est le supplice des cruelles, de celles qui se sont montrées insensibles aux prières de leurs amoureux, et la jeune fille retourne éperdue dans le temple où elle a laissé le sien. Poliphile était bien mort, car son âme avait eu le temps de faire un petit voyage dans l'Empyrée, de comparaître devant la souveraine Vénus et d'y accuser l'Amour; Polia lui rend la vie en le couvrant de baisers. Mais les prêtresses la surprennent et voient le temple profané; elles chassent les deux sacrilèges, qui s'enfuient et se retrouvent un peu plus tard dans un autre sanctuaire, celui de la secourable Vénus, dont la grande prêtresse les unit. Cela fait au moins trois fois qu'ils reçoivent la bénédiction nuptiale, et Poliphile n'en est pas plus avancé. Le récit de Polia achevé, les nymphes se retirent en souhaitant aux époux le parfait bonheur; l'amoureux, mis enfin en possession de la femme aimée, va l'étreindre dans ses bras : Polia s'évanouit comme une ombre légère, ne laissant après elle qu'une trace de parfums, et Poliphile se réveille. Tout en ce monde est un songe, — *omnia*





humana somnium, — comme dit le titre du livre; l'auteur clôt la série de ses visions par cette mention mélancolique : *A Trévise*, *le jour des calendes de mai, alors que le malheureux Poliphile était détenu dans les adorables liens de Polia.*

Comme roman, mais c'est là son moindre intérêt, le *Songe de Poliphile* se rattache à cette nombreuse classe d'ouvrages dus aux « fidèles d'Amour », dont la *Divine Comédie,* la *Vie nouvelle* et le *Banquet,* de Dante, les *Sonnets* et les *Triomphes,* de Pétrarque, la *Fiammetta,* de Boccace, sont les chefs-d'œuvre incontestés, et dans lesquels la femme, idéalisée, transfigurée, apparaît comme le guide céleste de l'homme, la régulatrice de sa vie, l'inspiratrice de toutes les vertus et des plus hautes ambitions.

Ce culte seulement n'est pas aussi éthéré chez le P. Colonna, qui, plus artiste, y mêle une dose assez forte de sensualité païenne. Polia, personnification de l'Antiquité, dont il relève et complète en songe les ruines éparses, est moins le type de la perfection morale absolue que le type de la beauté plastique, la créature aux belles formes, aux charmes séduisants, qui éveille chez l'homme les facultés génératrices, qui l'invite à produire et à se perpétuer. L'élément féminin peuple et anime seul les magnifiques décors de ses architectures et la profondeur de ses paysages : point d'hommes; partout des déesses allégoriques ou mythologiques, des groupes chantants et dansants de nymphes, de dryades et de prêtresses, ondoyantes évocations de tout ce que la fable, la poésie et la statuaire antiques ont créé ou rêvé de plus parfait, et, en amoureux fervent, il ne trouve jamais de tons assez chatoyants et nacrés pour rendre le grain et la finesse de leur peau, des tissus assez délicats, de pierreries assez éclatantes, de bijoux assez ciselés pour les parer dignement, de baumes assez suaves pour les envelopper d'une atmosphère de parfums. L'expression de la beauté féminine, sous ses aspects multiples, le préoccupe toujours, et tel bassin d'or incrusté de joyaux et constellé de figures, telle aiguière dont le ciseleur pourrait essayer de reproduire le précieux travail, ne sert pourtant, dans le dessin général du passage, qu'à faire valoir la gracieuse attitude d'une nymphe à demi vêtue, arrondissant son bras potelé pour verser de haut et donner à laver aux convives. Çà et là, quelques pages où se manifeste sans vergogne le prurit charnel : un satyre, comme dans le beau Titien du Louvre, soulève lascivement les draperies qui cachent une femme couchée; de provocantes nudités plongent dans l'eau des fontaines ou se détachent sur la verdure des bois; des nymphes agacent Poliphile, Galathées fuyant sous les saules, et Polia elle-même, l'immortelle et aérienne beauté, n'est pas à l'abri de ses tentatives indiscrètes. Au reste, le but du pèlerinage est Cythère : on fait une station dans le temple de la Vénus physique et en chemin nous assistons à des représentations phalliques, à des offrandes au symbole de la virilité.

Un amour malheureux, réfugié dans la cellule d'un monastère, cherchant l'oubli dans l'étude de l'antiquité et y trouvant encore des images troublantes, plus propres à réveiller ses convoitises inassouvies qu'à les engourdir, explique assez naturellement, au point de vue des idées modernes, l'ensemble de l'œuvre du P. Colonna, pour qu'on ait cru qu'il avait allégoriquement raconté ses peines de cœur et le chapitre douloureux de sa vie dans les derniers épisodes du

Songe de Poliphile. Ces épisodes, tout à fait conformes à la poétique des fidèles d'Amour, peuvent n'être qu'une fiction, comme tout le reste. Toutefois, on a découvert que l'évêque de Trévise, vers le milieu du xv[e] siècle, s'appelait Teodoro Lelio: il a pu avoir une nièce qui, en prenant le voile de religieuse, laissa d'éternels regrets à Francesco Colonna. Lucrezia Lelia aurait alors un peu plus de réalité que Beatrice Portinari, cette enfant de neuf ans dont un seul regard enchaîne à tout jamais la vie de Dante, qu'il prend pour sa règle souveraine et son impératrice, et qui, par une série d'idéalisations, devient successivement la Beauté parfaite et la Vertu, puis la Théologie, la Philosophie, et, en dernière analyse, la suprématie impériale, le triomphe des Gibelins sur les Guelfes. Mais il n'est pas vrai que Francesco Colonna soit mort en 1467, comme on le lit dans l'ingénieuse Nouvelle de Charles Nodier, le jour anniversaire des vœux qu'il avait prononcés lui-même, de désespoir, après avoir tracé la dernière ligne du livre où il s'était efforcé d'exprimer en symboles plus ou moins transparents sa double adoration d'amoureux et d'artiste. L'obituaire des Dominicains de Venise, ordre auquel il appartenait, relate qu'il mourut en 1527, âgé de quatre-vingt quatorze ans révolus; en 1467, il avait donc seulement trente-quatre ans, et il n'était même pas à la moitié de sa longue carrière. Il professait alors la grammaire et les belles-lettres à Trévise, dans une maison de l'ordre, sous l'habit de Dominicain.

La mention inscrite à la fin du *Songe de Poliphile* n'indique pas, comme on le croit généralement en pensant que l'auteur s'est conformé à l'usage habituel, la date de l'achèvement du manuscrit, mais seulement celle du jour où il fit ce rêve prodigieux et compliqué qu'il mit peut-être ensuite vingt-cinq ou trente ans à écrire.

Le *Songe de Poliphile* ne peut pas, en effet, être une œuvre de jeunesse. La masse de connaissances qui y est accumulée est telle qu'un homme laborieux aurait peine à la rassembler dans toute une longue vie d'étude, et elle justifie pleinement cette qualification de docte en quantité de sciences — *multiscius Franciscus Columna* — que donnait à l'auteur un de ses contemporains, commentateur des *Arrêts d'Amour*, de Martial d'Auvergne. Ce moine savait à peu près tout ce que l'on pouvait apprendre de son temps.

Outre les lettres grecques et latines qu'il enseignait et qui lui ont servi à se fabriquer une langue pour son propre usage, outre Dante, Pétrarque et Boccace, qu'il avait étudiés à fond et qu'il imite fort souvent, outre la théologie et la métaphysique de l'école, qu'un esprit aussi curieux que le sien n'a pu négliger, mais qu'il dédaigna sans doute, car on en trouve à peine quelques traces dans son ouvrage, tout païen d'inspiration, il avait des connaissances très étendues en histoire naturelle, en minéralogie, en mécanique, en géométrie, savait de l'alchimie et de l'astrologie, pour les rêveries desquelles il semble avoir de la prédilection, tout ce qu'en professaient les adeptes, et possédait sinon la pratique, du moins la théorie de l'architecture, de la peinture et de la gravure; l'histoire ancienne et la mythologie, auxquelles il emprunte ses plus gracieuses conceptions, lui étaient familières dans leurs plus petits détails, et c'est presque à ceux-là seuls qu'il fait allusion, ce qui le rend parfois si difficile à entendre. Enfermer tant de connaissances dans un cadre romanesque n'était pas chose facile, et cette haute ambition peut lui faire pardonner ses bizarreries,

ses mots mal forgés, les artifices souvent puérils de sa composition. Si effrayé, si haletant qu'il soit, au milieu de toutes sortes de péripéties, Poliphile a toujours l'esprit assez présent pour inventorier d'un coup d'œil rapide les merveilles que le songe déroule devant ses regards et pour lesquelles il met à contribution les ruines, les palais, les fresques et jusqu'aux fleurons et aux arabesques des manuscrits, ses propres études et ses lectures. Traverse-t-il une forêt, il en compte toutes les essences; une prairie, il en énumère toutes les herbes. Il entend sans doute nous montrer qu'il en sait très long, mais il a aussi le but fort louable de ne rien laisser en dehors de l'enseignement artistique, qu'il veut complet et qu'il pousse jusqu'à ses plus extrêmes recherches. Pour tout le monde, une plante n'est qu'une plante; pour l'artiste, c'est une merveille de structure et de couleur, et elle peut fournir un joli motif d'ornementation. De même, en ce qui touche la mécanique, il décrit ou invente des lampes vaporisant des parfums, des jets d'eau ingénieusement combinés d'après les lois de la réfraction pour produire de nouveaux effets de lumière, des appareils où se réunissent la science hydraulique, la statuaire et la ciselure. Mécanique, astrologie, alchimie, histoire, mythologie, il ramène tout à l'art, il en fait des sources d'inspiration et de production Quelques peintres, sculpteurs et architectes se sont inspirés directement du *Poliphile* : Mantegna et Annibal Carrache dans leurs allégories; Jules Romain dans les fresques du palais du T, à Mantoue; Poussin dans ses *Bacchanales;* Temanza dans la construction d'une des églises de Venise; le Bernin pour l'obélisque de la place de la Minerve, à Rome; Lesueur a peint Poliphile se prosternant devant la reine, dans la salle à vigne d'émeraude, et peut-être encore quelques autres épisodes ; les orfèvres et les joailliers sont ceux qui y ont trouvé et qui y trouveraient encore le plus de gracieux modèles.

Mais nous ne nous attachons qu'à l'analyse purement littéraire; l'esthétique du P. Colonna, la valeur de ses idées et de ses conceptions, l'influence qu'il a exercée sur les développements de la Renaissance et le retour aux principes de l'art grec, sont autant de points que M. Claudius Popelin a traités dans son introduction d'une façon magistrale et avec une compétence à laquelle nous ne saurions prétendre.

L'amoureux de Polia, ce maître en toutes sciences, cet érudit plein de curiosité, cet écrivain recherché et fleuri, ne pouvait guère être compris que par un autre Poliphile, un lettré, un savant et un artiste ; il a eu la bonne fortune de rencontrer M. Claudius Popelin. Par ses travaux antérieurs, ses études sur la Renaissance italienne, ses recherches sur l'émail des peintres, le traducteur d'Alberti, l'auteur des *Vieux Arts du feu,* était tout préparé à cette tâche laborieuse; familiarisé avec la technologie et les procédés du XVI[e] siècle, il avait la clef de bien des difficultés qui eussent entravé tout autre. Le goût des choses d'art, des ciselures du style, des fantaisies d'imagination l'a fait sympathiser profondément avec son modèle et l'a aussi préservé d'une tentation à laquelle ne manquent pas de succomber les gens prétendus raisonnables, celle d'émonder ce qui leur semble trop luxuriant et touffu. Il a voulu non seulement tout traduire, mais tout expliquer.

L'obscurité du livre tient surtout à ce que l'auteur fait sans cesse allusion à des faits de l'histoire ancienne dont la trace est effacée, à des monuments

entièrement oubliés, à des accidents mythologiques de si mince importance qu'on n'en a plus aucun souvenir, si toutefois on les a jamais sus; M. Claudius Popelin a cependant pris à tâche de ne rien laisser sans éclaircissement, et l'abondance des notes dont il a illustré le texte montre assez les recherches patientes qu'il a été obligé de faire pour lever tous les voiles sous lesquels le *Poliphile* était resté impénétrable.

Alcide Bonneau.





(2e article).

VIII.

La vie orientale.

Ceci n'empêcha pas Gérard d'aller à Cythère. Ce qui l'a toujours entraîné, c'est la passion des voyages, cette passion de l'imprévu qui nous ouvre non seulement les portes du monde visible, mais celles du monde invisible. J'aurai toujours plus de confiance dans le philosophe qui étudie la vie dans le livre universel de ce beau globe couronné de lumière que dans le philosophe qui étudie son cœur dans l'universalité d'une bibliothèque. Le monde est un livre écrit par Dieu et commenté par les hommes. Voyager, c'est lire ce beau livre, dont il restera toujours des pages oubliées.

Il est des voyageurs qui ne s'inquiètent pas des commentaires, ce sont les philosophes et les poètes; il en est qui ne lisent que les commentaires, ce sont les savants et les curieux.

Gérard, quand il voyageait, était philosophe ou curieux, c'est-à-dire poète et savant. Il voyait le monde qui est, mais aussi le monde qui n'est plus. Il en est qui sont nés au XIXe siècle avec le sentiment d'une autre époque, comme si la nature les eut conçus dans les souvenirs de quelques beaux siècles évanouis. Dans une famille tous les enfants du même lit ne viennent pas de la même ère de prospérité; les derniers venus souvent n'ont plus à recueillir que la ruine de la maison; c'est ce qui arrive dans la famille humaine. Combien d'entre nous qui voudraient vivre sous quelque république de Venise, comme les amoureux du Giorgione, ou sous quelque république d'Athènes, quand Aspasie gouvernait; ou, pour ne pas aller si loin, sous ce tyran couronné de roses qui gouvernait sous le nom de Louis XV. Bienheureux pourtant ceux qui viendront les derniers, car ils recueilleront, par l'héritage des idées, le droit de vivre de toute la vie passée.

Si Gérard eût choisi sa patrie et son siècle, il serait né en Grèce au temps d'Hélène, ou en Syrie, au temps où la reine de Saba venait, comme une épouse du soleil, rayonner à la cour de Salomon. Gleyre avait une belle et lumineuse esquisse de l'entrée à Jérusalem de la reine de Saba. Quand Gérard de Nerval a vu cette esquisse, il s'est écrié : « Ah! je m'en souviens! » Le 23 février 1848, nous étions dans l'atelier de Ziem, qui revenait d'Orient avec toutes les pages peintes de son voyage. L'émeute passait sur les quais et par ses cris nous attirait à la fenêtre. Gérard seul restait en contemplation des belles filles et des ruines majestueuses.

Dès qu'il fut libre de voyager, il partit pour l'Orient, d'où il nous a rapporté ce beau livre où sa fantaisie n'apparaît avec ses vives couleurs de fées et ses airs savants de muse antique que pour donner plus de vie à la vérité, laquelle dort souvent en route. Voulez-vous aller à Cythère? Gérard va vous y conduire et sa prose vous fera oublier heureusement les méchants vers des petits poètes muscadins.

« Ma journée a commencé comme un chant d'Homère; c'était vraiment l'Aurore aux doigts de rose qui m'ouvrait les portes de l'Orient. Et ne parlons plus des aurores de nos pays, la déesse ne va pas si loin. Ce que nous autres barbares appelons l'aube ou le point du jour, n'est qu'un pâle reflet terni par l'atmosphère impure de nos climats déshérités. Voyez déjà de cette ligne ardente qui s'élargit sur le cercle des eaux partir des rayons roses épanouis en gerbes et ravivant l'azur de l'air, qui plus haut reste sombre encore; ne dirait-on pas que le front d'une déesse et ses bras étendus soulèvent peu à peu le voile des nuits étincelant d'étoiles? Elle vient, elle approche, elle glisse amoureusement sur les flots divins qui ont donné le jour à Cythère.

« Mais que dis-je? devant nous, là-bas, à l'horizon, cette côte vermeille, ces collines empourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'antique Cythère aux rochers de porphyre : *Huterl porphurusta*. Aujourd'hui cette île s'appelle *Cerigo* et appartient aux Anglais. Voilà mon rêve et voici mon réveil; le ciel et la mer sont toujours là, le ciel d'Orient et la mer d'Ionie se donnant chaque matin le saint baiser d'amour; mais la terre est morte,

morte sous la main de l'homme, et les dieux se sont envolés. Pour rentrer dans la prose, il faut avouer que Cythère n'a conservé de toutes ces beautés que ses rocs de porphyre, aussi tristes à voir que de simples rochers de grès. Pas un arbre sur la côte que nous avons suivie, pas une rose; hélas! pas un coquillage le long de ce bord où les Néréides avaient choisi la conque de Cypris.

« Je cherchais les bergers et les bergères de Watteau, leurs navires ornés de guirlandes, abordant des rives fleuries; je rêvais ces folles bandes de pèlerins d'amour au manteau de satin changeant; je n'ai aperçu qu'un gentleman qui tirait aux bécasses et aux pigeons, et des soldats écossais blonds et rêveurs, cherchant peut-être à l'horizon les brouillards de leur patrie. »

Sans songer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Gérard de Nerval espérait découvrir quelque vestige antique, pieux débris des temples de la déesse. Avant de s'abriter à San-Nicolo, il avait salué un petit monument découpé sur le ciel et qui, du haut d'un rocher, semblait une statue encore debout : c'était un gibet, un gibet à trois branches, dont une seule était garnie. Le premier gibet réel que j'ai vu, c'est sur le sol de Cythère!

Si le voyageur recherche avec une pieuse sollicitude le temple disparu de Vénus, c'est qu'il a appris à le connaître. Il démontre que le culte des Grecs s'adressait surtout à la Vénus austère, idéale et mystique, celle que les néoplatoniciens d'Alexandrie purent opposer comme une divinité du ciel à la Vierge des chrétiens. Aujourd'hui la Panagia grecque a succédé, sur ces mêmes rivages, aux honneurs de l'antique Aphrodite; l'église ou la chapelle se rebâtit des ruines du temple et s'applique à en couvrir les fondements.

Ailleurs s'élevait la Vénus des flammes ou la Vénus des abîmes, la Vénus Apostrophia, qui détournait des pensées impures, ou la Vénus Péristeria qui avait la douceur et l'innocence des colombes; la Panagia suffit encore à réaliser tous ses emblèmes. Ne demandez pas d'autres croyances aux descendants des Achéens; le christianisme ne les a pas vaincus; ils l'ont pillé à leurs idées; le principe féminin est connu, dit Gœthe, le féminin céleste régnera toujours sur ce rivage. La Diane sombre et cruelle du Bosphore, la Minerve prudente d'Athènes, la Vénus armée de Sparte, telles étaient leurs plus sincères religions. La Grèce d'aujourd'hui remplace par une seule vierge tous ces types de vierges saintes.

De Cythère à Syra, c'est la route sacrée. Voilà le voyageur en pleine Grèce. Il voudrait s'arrêter jusqu'au tombeau de ce bon peuple hellène courant à toutes ces îles aux noms sonores. Il se croit dans les jardins des racines grecques et pour la première fois il remercie les professeurs de lui avoir appris de quoi pouvoir déchiffrer une enseigne de barbier. « Eh quoi! voici bien les mêmes lettres rondes, les mêmes majuscules que je savais si bien lire du moins, et que je me donne le plaisir d'épeler tout haut dans la rue. *Katimera* (Bonjour), me dit le marchand d'un air affable en me faisant l'honneur de ne pas me croire Parisien. — *Posa* (combien)? dis-je en choisissant quelques bagatelles. — *Deka dragmai* (dix drachmes), me répondit-il d'un ton classique. Heureux homme pourtant, qui sait le grec de naissance, et ne se doute pas qu'il parle en ce moment comme un personnage de Lucien. Cependant le batelier me poursuit encore sur le quai et me crie comme Caron à Ménippe :

Apodos o katarape ta portmia (paye-moi, gredin, le prix du passage)! Il n'est pas satisfait d'un demi-franc que je lui ai donné, il veut une drachme (90 centimes), il n'aura pas même une obole. Je lui réponds vaillamment avec quelques phrases des *Dialogues des morts;* il se retire en grommelant des jurons d'Aristophane. Il me semble que je marche au milieu d'une comédie. Le moyen de croire à ce peuple en veste brodée, en jupon plissé à gros tuyaux, coiffé du bonnet rouge dont l'épais flocon de soie retombe sur l'épaule, avec des ceintures hérissées d'armes éclatantes, des jambières et des babouches! C'est encore le costume exact de l'*Ile des Pirates* ou du siége du *Missolonghi.* Chacun passe pourtant sans se douter qu'il a l'air d'un comparse; c'est mon hideux vêtement de Paris qui provoque seul parfois un juste accès d'hilarité. Oui, mes amis, c'est moi qui suis un barbare, un grossier fils du Nord, et qui fais tache dans votre foule bigarrée comme le Scythe Anacharsis. »

Mais ce voyage en Grèce n'est, pour ainsi dire, que la préface du voyage en Égypte; c'est comme une initiation, ou le recueillement avant la prière. — Il semble qu'avant d'aller voir les visions de l'antique et mystérieuse Isis, le poète ait voulu arracher ses secrets à la Minerve des Grecs. Ce qui le frappe, à son entrée au Caire, c'est le masque et le voile; car c'est toujours l'Égypte grave et pieuse, pays des énigmes et des sphinx. La beauté s'y entoure encore de voiles et de bandelettes comme sous les pyramides.

Un Européen frivole qui voyage pour aller en avant, qui feuillette le livre et ne le lit jamais, abandonne le Caire pour les cataractes du Nil ou les Pyramides, l'homme pour la nature, la lettre vivante pour la lettre morte. Mais Gérard de Nerval veut interroger le Sphinx, et, comme Œdipe, lui arracher l'énigme du cœur. Le Sphinx a bientôt dit au voyageur qu'avec tous ces voiles mystérieux une belle femme trouve toujours le moyen de se laisser voir, comme l'étoile du soir. *Et fugit ad salices...* Mais on a tant abusé de Virgile!

Gérard avait une palette plus riche que ceux-là qui vont s'établir devant un chameau et devant une ruine, parce qu'il pensait en peignant. Il faudrait à chaque page détacher un tableau. Tout homme bien doué qui voyage voyage pour les autres.

Hugo a dit : « Si Gérard n'était allé en Égypte et n'avait peint avec tant de charme et de science qui s'ignore les mœurs modernes, j'y serais certainement allé. Je n'irai pas; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de son livre. »

Oui, l'Égypte moderne est là, avec ses souvenirs antiques, avec ses amours, avec ses curiosités, la vie au grand jour et la vie intérieure, le bazar et le harem, le cimetière et le bain, la caravane et la mosquée, le théâtre abrité et le théâtre en plein vent, les almées et les esclaves, les boutiques et les jardins; il a tout vu, il a tout étudié; il s'est même marié là-bas, sans préjudice des mariages grecs, pour vivre en pleine vie orientale.

Du reste, il était aussi bon voyageur au nord qu'au midi, parce qu'il aimait l'humanité et la poursuivait à fond, dans ses mœurs, ses habitudes, ses curiosités. Quoique ami de Théo, il aimait ouvertement la musique. Listz l'avait initié, cet autre ami qu'il rencontra souvent en Allemagne. Camille Rogier, qui composait des airs charmants sur les strophes romantiques, l'entraînait souvent à l'Opéra, avant qu'il n'y fût entraîné par Jenny Colon. Parmi les lettres iné-

dites de Gérard, en voici une datée d'Allemagne, où il rêve tout haut de son avenir et où il finit par avouer que l'homme doit être content de tout, s'il va le soir à l'Opéra.

Francfort, 18 septembre 1838.

« Je t'écris de Francfort-sur-Mein où je suis depuis deux jours. J'ai quitté Baden pour Manheim, où je suis resté un peu; puis j'ai pris les bateaux du Rhin jusqu'à Mayence et les voitures de là pour Francfort. A Francfort, je viens de rejoindre Dumas, qui y est établi depuis plusieurs jours. Nous sommes dans une petite maison qu'il a louée jusqu'à la fin du mois et entourés de l'attention et des amitiés de toute la ville. On nous donne des fêtes, des soupers, des promenades, de telle sorte qu'il est impossible de répondre au quart des invitations et que nous ne pouvons guère travailler que la nuit. Les Messieurs Rothschild, M. Durand, le représentant politique de la Russie, et plusieurs consuls, ainsi que le directeur du théâtre et quelques personnes de la ville, forment notre principale société. Avant-hier soir, nous avons eu soirée et souper chez l'envoyé de Russie. Hier, M. Durand, le directeur du *Journal de Francfort*, nous a promenés toute la journée dans les environs en calèche; nous avons dîné à Hombourg et nous avons pris du café dans un des deux villages français occupés par les réfugiés de l'édit de Nantes. Ce soir, nous allons au spectacle dans la loge de MM. Rothschild, qui nous ont invités. Ils ont préparé aussi une partie de chasse pour après-demain; mais je ne sais si nous irons, car Dumas est un peu malade. Il est incroyable de voir à quel point les gens de lettres français sont estimés et bien accueillis en Allemagne. Cela m'a donné l'idée d'aller l'année prochaine à Vienne, où l'on veut me recommander d'une manière superbe et où je pourrai me fortifier dans la prononciation allemande; M. Durand me promet une recommandation pour M. de Metternich, qui est un de ses amis diplomatiques, ce qui me ferait accueillir dans la plus belle société de la ville et pourrait peut-être me servir davantage en me faisant confier quelque mission littéraire de traduction ou de recherche, car il y a si peu de gens de lettres français capables de traduire l'allemand qu'elles sont moins nombreuses et moins difficiles à obtenir en Allemagne que partout ailleurs. Du reste, en admettant qu'aujourd'hui encore j'éprouve quelque difficulté à traduire ou comprendre certaines choses, il est clair que l'an prochain, en ayant ce but devant les yeux, je pourrai me mettre en état de l'accomplir. D'ailleurs, mon séjour d'un mois m'a déjà été fort bon. Sûr d'un si bon appui que celui de M. Charles Durand près du ministère de Vienne, je m'occuperai cet hiver à trouver quelque spécialité importante, pour laquelle une double bienveillance me serait acquise des deux parts, soit qu'il s'agisse de recherches dans les bibliothèques comme celles qu'a faites Francisque Michel en Angleterre, ou de quelque étude d'art correspondant à la spécialité de mes feuilletons, ou encore d'un rapport officiel sur les points de relation des deux littératures. Je n'ai toutefois aucune prétention à être attaché à l'ambassade, ce dont Dumas me parlait hier, car ma carrière littéraire est plus facile et plus belle à Paris; mais une mission momentanée me servira à acquérir des relations excellentes et répondrait fort bien au besoin que j'ai de me fortifier dans l'allemand : puisque déjà j'en sais un peu, je puis m'en faire un accessoire littéraire fort utile. Ce qui faisait penser Dumas à me conseiller de tendre à une position d'attaché d'ambassade, c'est que dernièrement il en a fait obtenir une par l'influence des ducs d'Orléans à Henri Blaze, l'un de nos amis, qui était dans la même position que moi, journaliste et sachant un peu d'allemand; mais, à rester longtemps éloigné de Paris, on risque trop de perdre le courant des idées littéraires, et c'est là où est encore le meilleur et le plus sûr avenir; car, après tout, les positions semi-littéraires et semi-politiques ne sont valables et ne servent à votre fortune que lorsqu'elles résultent, aux yeux du gouvernement, d'une réputation littéraire croissante; sans quoi l'on risque de se voir abandonné toujours à l'un des degrés inférieurs de l'échelle administrative. Le mérite littéraire dispense de monter de grade en grade dans les positions politiques; vous entrez de plain-pied, et de haut, là où vous ne seriez parvenu que péniblement et d'en bas, en sacrifiant toute votre vie à cet unique dessein.

Tu vois qu'au milieu de nos distractions je m'occupe aussi du solide et de

l'avenir. Du reste, la position des journalistes d'Allemagne est encore à faire envie à la nôtre; M. Durand, par exemple, a des maisons à Francfort et de grandes propriétés rurales qu'il nous a fait voir hier. Il gagne, à ce que nous a dit son frère, 36,000 francs par an, rien que par son journal officiel écrit en français.

Je viens de reprendre la plume ce matin. Hier soir, notre apparition dans la loge de MM. Rothschild a produit une grande sensation: tout le monde se levait pour voir Dumas, et les acteurs se tournaient vers lui en déclamant. Nous avons vu une grande tragédie de Griseldis fort bien jouée. C'était hier le jour de l'an des Juifs, très-nombreux à Francfort, de sorte que la salle était très-brillante et avait un air de fête. Après le spectacle, nous avons eu grand souper, où il y avait plusieurs des sénateurs de la ville. Ce matin, nous déjeunons avec Mme Rothschild et son médecin, qui a été étudiant avec le fameux Sand. Il va nous donner des détails très-curieux. Voici une chose singulière : Dumas voulait se faire saigner par lui, mais il paraît qu'ici ce sont les barbiers seuls qui ont le privilège de saigner, par un droit de leur corporation, et les médecins ne saignent que dans les cas extrêmes.

Cette ville est toute remplie d'habitudes du moyen âge. Je me rappellerai longtemps notre visite au village français de Dornsholshaus, que M. Durand appelle tourne sauce, d'après la prononciation du pays. Le français qu'on y parle ressemble au français des comédies de Molière et s'est parfaitement conservé le même depuis ce temps. Avis à tous les écrivains d'aujourd'hui qui ne savent plus leur langue!

Adieu. Rassure-toi sur mon sort. Et d'ailleurs il ne faut pas tant de bruit du monde pour faire un galant homme. Pourvu qu'on aille le soir à l'Opéra on doit être content.

GÉRARD.

IX

Méry et Gérard.

Gérard de Nerval n'avait pas de meilleur ami que le soleil, aussi c'était un de ses dieux. Il le voyait peut-être un peu trop sous la figure de Flavus Apollo, parce que son église fut toujours l'Olympe. En ceci Louis Ménard n'est qu'un disciple de Gérard. Ils ne se sont pas connus, mais ils sont nés sous la même étoile, regrettant tous les deux d'être venus au monde vingt-cinq siècles trop tard. C'est là le malheur de tous ceux qui retrouvent leur pays et leur famille dans le passé.

Dès que son ami le soleil reparaissait en avril dans toute sa gloire, Gérard s'écriait : « Voilà mon compagnon de voyage! » Il se trouvait emprisonné dans Paris, il avait hâte de briser ses chaînes et de fermer ses livres pour courir le monde, ce livre des livres. Par malheur, il n'avait pas toujours une poignée de louis d'or pour courir les hasards du chemin de fer ou du navire. S'il était sans le sou, il se risquait par terre ou par eau jusqu'à Saint-Cloud, jusqu'à Montmorency, plus loin encore, mais dans ces régions parisiennes d'où on revient tous les soirs à son nid.

Un ancien ami de Gérard, Méry, ce Méry si doux dans l'amitié, — quand il ne perdait pas au jeu, — lui écrivit à ce propos de fort jolies stances, que je retrouve dans la belle calligraphie du magique conteur :

A Gérard de Nerval.

Voici le printemps, poète,
Penseur, voici le printemps;
Chaque jour est une fête;
Le wagon dit : « Je t'attends! »

Après cette invitation « à la valse », l'auteur de la *Chasse au Châtre* continue sur ce ton dithyrambique :

Quelle artiste, la nature!
Que son paysage est vrai!
Rien ne vaut, dans la peinture,
Meudon ou Ville-d'Avray!

Le matin, quand la rosée
Le couvre de diamants,
Comme il est beau ce musée
Rempli de tableaux charmants!

Plus beau je le trouve encore
Encadré d'azur serein,
Lorsque le soleil le dore
Bien mieux que Claude Lorrain.

Encore plus beau peut-être
Lorsqu'un nuage vermeil,
Mieux que Corot, ce grand maître,
Peint un coucher de soleil!

Si dans ta bourse l'or sonne,
A toi-même souriant,
Tu ne dis rien à personne
Et tu pars pour l'Orient!

Mais, si tu n'as dans ta poche
Que la bourse de Bias,
Alors tu vas au plus proche
Voir les arbres de Diaz.

Les zones les plus lointaines,
Tu les trouves près d'ici :
Le détroit de Morfontaines,
Le cap de Montmorency.

Méry n'aimait que les paysages de Bade ou d'Ems, « le tapis vert étoilé de boutons d'or » c'était toujours pour lui le cap des tempêtes.

X

Gérard chez lui.

On n'a jamais vu Gérard chez lui, sinon chez le docteur Blanche.

Le poète n'était pas né pour les biens périssables. Dans ses jours de luxe, il acheta un magnifique lit de bois sculpté, contemporain de Diane de Poitiers. Le lit fut apporté tout pompeux, avec une courtine et des lambrequins en lampas, dans l'appartement de la rue du Doyenné, où, jusque-là, Gérard n'avait jamais couché, sous le prétexte assez raisonnable qu'il n'avait pas de lit.

Eh bien! dans ce beau lit gothique, Gérard ne se coucha jamais; il aimait bien mieux le lit de l'imprévu et de l'aventure. Que de fois je l'ai vu partir. pour aller dormir d'un sommeil agreste, vers ses chers paysages du Valois, où il retrouvait les images adorées de Sylvie et d'Adrienne, ces belles filles qui passaient toujours comme des visions dans ses souvenirs de vingt ans!

Il amenait la folle du logis partout où il entrait; c'était à qui le fixerait une heure durant, car on avait pour lui je ne sais quelle sympathie à la fois humaine et divine; on sentait en lui le prédestiné, le prophète et l'illuminé.

Il se trouvait bien partout, même dans la maison des fous.

Il avait transporté chez le docteur Blanche quelques épaves de son luxe d'un jour, entre autres le fameux lit. Voyez cette lettre :

« Ma chambre est à l'extrémité d'un corridor habité d'un côté par les fous et de l'autre par les domestiques de la maison; elle a seule le privilège d'une fenêtre percée du côté de la cour plantée d'arbres, qui sert de promenoir pendant la journée. Mes regards s'arrêtent avec plaisir sur deux noyers touffus et sur deux mûriers de la Chine. Au-dessus, l'on aperçoit vaguement une rue assez fréquentée, à travers des treillages peints en vert; au couchant, l'horizon s'élargit, c'est comme un hameau aux fenêtres revêtues de verdure ou embarrassées de cages de coques qui sèchent, et d'où l'on voit sortir par instant quelque profil de jeune ou de vieille ménagère, quelques têtes roses d'enfants. On crie ou chante, on rit aux éclats : c'est gai ou triste à entendre, selon les heures et selon les impressions.

« J'ai trouvé là tous les débris de mes diverses fortunes, les restes confus de plusieurs mobiliers dispersés ou revendus depuis vingt ans; c'est un capharnaum comme celui du docteur Faust. Une table antique à trépied, aux têtes d'aigle, une console soutenue par un sphinx ailé, une commode du XVII[e] siècle, une bibliothèque du XVIII[e], un lit de la Renaissance dont le baldaquin, à ciel ovale, est revêtu de lampas rouges, mais on n'a pu dresser ce dernier; une étagère rustique chargée de faïences et de porcelaines de Sèvres, assez endommagées la plupart, un narguilé rapporté de Constantinople, une grande coupe d'albâtre, un vase de cristal; des panneaux de boiseries provenant de la démolition d'une vieille maison que j'avais habitée sur l'emplacement du Louvre et couvertes de peintures mythologiques exécutées par des peintres aujourd'hui célèbres... Deux grandes toiles, dans le goût de Prud'hon, représentant la Muse de l'Histoire et celle de la Comédie. Je me suis plu, pendant quelques jours, à ranger tout cela, à créer dans la mansarde étroite un ensemble bizarre qui tient du palais et de la chaumière, et qui résume assez bien mon existence errante. J'ai sussuspendu au-dessus de mon lit mes vêtements arabes, mes deux cachemires industrieusement refermés, une gourde de pèlerin, un carnier de chasse. Au-dessus de la bibliothèque s'étale un vaste plan du Caire. Une console de bambou, dressée à mon chevet, supporte un plateau de l'Inde vernissé, où je puis disposer mes ustensiles de toilette. »

Il ne manque guère que le portrait de sa femme orientale dans ce palais-chaumière.

C'est beau, l'imagination d'un poète : si on eût été voir Gérard, c'est vainement qu'on aurait cherché tout cela. A peine un vieux canapé, une tête d'aigle, une colonne torse où pendait un reste de lampas et un panneau peint par Nanteuil. Mais il ne lui en fallait pas plus pour évoquer les plus beaux souvenirs de sa jeunesse.

Il prenait en pitié le luxe des autres : « Moi, disait-il, moi seul, quand j'aurai réalisé mon rêve, j'étonnerai les populations. Balzac n'a pu achever les

Jardies, Dumas n'a pu finir *Monte-Cristo ;* mais moi, je ne resterai pas en chemin, je rebâtirai le temple de Salomon pour recevoir la reine de Saba ! » En disant cela, il s'inquiétait fort de retrouver une pièce de vingt sous égarée depuis le matin.

Et si on voulait lui donner un louis pour qu'il ne pensât plus à ses vingt sous, il vous disait avec une dignité douce et souriante :

« Oh ! si je cherche cette pièce-là, c'est qu'elle est à l'effigie de Napoléon ! »

Il ne perdait jamais de vue celui dont il se croyait le fils. Il écrivait des lettres les plus tendres au père Labrunie qui ne l'aimait pas; mais il obéissait alors au sentiment du devoir bien plutôt qu'à son cœur.

XI.

PENSÉES D'UN SAGE DANS LA CELLULE D'UN FOU.

Gérard moraliste.

Gérard n'était pas seulement un rêveur, c'était un penseur; dans ce poète il y avait un philosophe. On s'étonne toujours que cette belle tête, rigoureusement dessinée d'après les canons du beau, ait été prise de vertige devant l'abîme de l'inconnu. Ces pensées datent de sa première folie; ne dirait-on pas que c'est Vauvenargues épanchant en maximes son esprit et son cœur!

La première pensée est fort belle : c'est tout une philosophie. Les sept sages de la Grèce n'ont pas trouvé si bien ni si haut.

I. — Les hommes sont les idées de Dieu.

II. — Philosophie! ta lumière, comme celle des enfers de Milton, ne sert qu'à rendre les ténèbres visibles.

III. — Les philosophes sont ceux qui se plaignent le plus de l'ingratitude, parce qu'ils ne font pas le bien pour lui-même ou pour être agréables à Dieu, mais le considèrent comme un prêt qu'il faut leur rendre et dont ils sont portés à exagérer la valeur.

IV. — Je suis persuadé que si l'on ne changeait pas, les amours seraient éternelles; mais chacun se transforme de son côté; on n'a plus ni les habitudes, ni l'humeur, ni la figure même d'un autre temps. Comment donc conserverait-on les mêmes affections?

V. — Je ne demande pas à Dieu de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses; de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel au lieu de le subir. Alors, il est vrai, je serais dieu.

VI. — Ne mettez jamais en lutte les sentiments avec l'intérêt; la délicatesse est si délicate! c'est un pot de fer contre une bulle de savon.

VII. — En vérité, le monde où nous vivons est un tripot et un mauvais lieu, et je suis honteux en songeant que Dieu m'y voit.

VIII. — Le Christ, dont la parole fut : égalité! ne choisit ses apôtres ni parmi les

puissants, ni parmi les riches, ni parmi les forts; il les prit même simples d'esprit et les illumina de son souffle, pour montrer que si l'intelligence est maîtresse du monde, c'est comme provenant du ciel.

IX. — Aujourd'hui, l'on mettrait Jésus à Bicêtre, on guillotinerait Mutius Scévola, et l'on condamnerait Brutus aux travaux forcés.

X. — Il n'y a plus de solennel que l'enterrement, et voyez comme les hommes se rapetissent de plus en plus devant cette grande chose, la mort!

XI. — Le frottement continuel et persévérant des esprits étroits finit par user les âmes les mieux trempées... Ne se consument-t-elles pas d'ailleurs de leur feu concentré, comme ces machines qui s'enflamment quand elles n'ont rien à broyer?

XII. — La vertu, chez les uns, c'est peur de la justice; chez beaucoup, c'est faiblesse; chez d'autres, c'est calcul.

XIII. — Qu'est-ce que vous appelez le monde? Une centaine de gens dont vous êtes connu un peu; cercle où vous tournez. Il y en a des millions de pareils; sortez-en, et vous êtes pour eux comme si vous n'existiez pas.

XIV. — Le dernier mot de la liberté, c'est l'égoïsme.

XV. — Les systèmes les plus contraires viennent aboutir souvent à un même résultat; l'extrême chaleur fait éprouver la même sensation que le froid excessif.

XVI. — Qui pourrait dire quel abîme il y a déjà dans le cœur d'une femme de vingt ans? Que de passions silencieuses y ont déjà vécu et y sont mortes ou endormies! Que de fantaisies étranges! que de désirs à moitié développés, de trahisons presque écloses, de mauvaises pensées se mouvant comme un nid de reptiles! « Perfide comme l'onde! » Oh, oui! l'onde calme et dorée, l'onde bleue et profonde qui recouvre tant d'écueils cachés, de poissons hideux, de vaisseaux perdus...

XVII. — En faisant la somme de ce qu'une honnête femme dépense pour la société, toilettes, sourires, conversation, valses, baisers et pensées secrètes, on peut se demander qui a plus d'elle, son mari ou le monde?

XVIII. — Il serait plus aisé de faire observer les lois et de maintenir l'ordre dans un peuple de scélérats que dans un peuple d'hommes vertueux; plus la race humaine ira se détériorant, plus l'ordre s'y établira d'une manière satisfaisante. Botany-Bay est un modèle de civilisation.

XIX. — Il faut être convaincu pour convaincre les autres en vertu d'une idée nouvelle; ce n'est qu'aux époques de leur décadence que les religions présentent des hypocrites et des imposteurs; l'homme qui a soumis la moitié d'un monde par la force de l'enthousiasme était peut-être un faux prophète, mais c'était Mahomet.

XX. — Le privilège a été brisé en mille morceaux, dont aucun ne s'est perdu. La patente a succédé aux parchemins, le fait au droit, les écus à l'écusson.

XXI. — Voyez le métal bouillant : il ne se fond pas par degrés; un instant le voilà solide, un instant après tout s'écoule.

XXII. — Il est clair que dès que vous établissez l'argent comme base de la société, du pouvoir et des honneurs, dès que vous en faites un honneur et une vertu, il n'y a plus d'honneur et de vertu qui ne se compensent par lui. L'or sera le représentant des choses morales, comme il l'est déjà des choses matérielles; on aura dans la poche la représentation d'une vertu, d'un bienfait, d'un mérite, comme on a celle d'un champ ou d'une maison.

XXIII. — Il n'y a rien de si grand que l'homme ne puisse trouver petit dès qu'il l'a mesuré, rien de sublime qu'il ne puisse railler dès qu'il l'a compris; mais il ne peut mesurer l'infini et Dieu ne se laisse pas comprendre.

XXIV. — Aujourd'hui les sots ont beaucoup d'esprit sans être moins sots; les ignorants savent beaucoup sans être moins ignorants. C'est que l'esprit ne peut donner le génie, ni le savoir l'intelligence.

XXV. — Les causes matérielles ne sont que des effets; l'homme n'arrivera jamais à la vraie science des causes.

XXVI. — La religion n'abolit pas la matière, mais la soumet par l'esprit; les anges ont des ailes.

XXVII. — Je ne vois pas de raisons pour que la race humaine aille s'améliorant, au contraire; mais que les caractères se perfectionnent, c'est possible. Plus d'esprit, moins de cœur. Où vous voyez les lois mieux observées, croyez qu'elles sont mieux éludées, et que moins il y a de fripons aux galères, plus il y en a dehors.

XXVIII. — Je ne dis pas qu'une femme ne puisse pas avoir un caprice pour son mari, car, après tout, c'est un homme.

XXIX. — Il n'y a qu'un seul vice dont on ne voit personne se vanter, c'est l'ingratitude.

XXX. — L'intérêt est un milieu plus dense qui fausse ou brise le rayon visuel. C'est physique. Les opinions sont des manières de voir.

XXXI. — Dieu crée les êtres comme les idées. Qu'une idée sorte de notre cerveau, nous ne pouvons faire qu'elle ne soit pas.

Plus loin, je donnerai peut-être les dernières pensées de Gérard transcrites d'un petit livre où il les avait écrites au crayon, pendant ses derniers jours troublés. C'est sur ce carnet que, la nuit de sa mort, il a noté ses apparitions.

(*A suivre.*)

ARSÈNE HOUSSAYE.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Indépendamment de sa remarquable collection d'autographes aujourd'hui dispersés, et dont nous avons dernièrement parlé, M. Benjamin Fillon possédait une bibliothèque des plus précieuses et dont une partie seulement a été vendue à la salle Sylvestre les 22 et 23 janvier dernier.

Les deux cents numéros dont se composait le catalogue, rédigé par M. Claudin, seraient tous à citer; mais ne pouvant satisfaire à ce désir, nous nous bornerons à indiquer aussi sommairement que possible quelques-uns des articles qui ont été le plus chaudement disputés.

Bible des Pauvres, impression xylographique exécutée dans les Pays-Bas vers 1440 : 2,000 fr. On sait que la *Bible des Pauvres* est ainsi nommée parce que ces histoires de la bible en images, avec légendes explicatives, étaient destinées aux gens peu fortunés et n'ayant pas le moyen d'acheter des manuscrits qui coûtaient fort cher. Ces xylographes ou livres gravés sur bois, produits de l'impression fixe ou tabellaire, ont précédé la typographie proprement dite ou impression en caractères mobiles. Les éditions xylographiques ont en général vu le jour dans les Pays-Bas, avant les premiers produits connus de Gutenberg. — *Lettre d'indulgence, imprimée sur vélin par Gutenberg et datée de 1455.* Cette pièce, qui est un précieux spécimen des débuts de l'art d'imprimer en caractères mobiles, a été adjugée 5,200 fr. à M. Delisle, pour le compte de la Bibliothèque nationale. — *Catholicon,* Mayence, 1460, impression attribuée à Gutenberg : 2,350 fr.; — *Manifeste de Thierry d'Isembourg,* archevêque de Mayence, contre Adolphe de Nassau, son compétiteur. Pièce en allemand, imprimée d'un seul côté sur une feuille in-folio et datée de 1462. D'après Aug. Bernard (*De l'origine et des progrès de l'imprimerie en Europe,* t. Ier), on ne

connaîtrait que 4 exemplaires de ce document, dont l'un, qui se trouvait à Strasbourg, a péri depuis, dans l'incendie de la bibliothèque. Ce manifeste a trouvé acquéreur à 3,350 fr.; — *Prologus super tractatum de instructione seu directione Simplicium Confessorum...* Pet. in-4° goth. reliure de Hardy, édition très rare : 305 fr.; — *Cornelii Taciti Annales...* 1470, pet. in-folio, édition princeps de Tacite dans une riche reliure de Duru : 690 fr.; — *Martialis epigrammatum opus,* 1475, pet. in-folio, reliure vénitienne du XVe siècle : 220 fr.; — *Geographia di Francesco Berlinghieri,* grand in-folio à 2 col., Florence, vers 1480; un des premiers livres avec planches en taille-douce : 620 fr.; — *C'est l'ordre qui a esté gardée à Tours pour appeler devant le Roy... ceulx des Troys Estatz de ce royaume...* 1483, pet. in-folio goth.; volume fort rare, qui a dû être imprimé comme pièce de circonstance après la session des États. On ne connaît que deux exemplaires de cet ouvrage; le second se trouve à Paris, à la bibliothèque Sainte-Geneviève. L'exemplaire de M. Fillon a été vendu 200 fr.; — *Hypnerotomachia Poliphili,* Aldes, 1499, in-folio. Édition originale du Songe de Poliphile : 950 fr.; — *Hore christifere Virginis Marie,* magnifique spécimen des Heures de Simon Vostre (V. Peignot : *Recherches sur les danses des Morts*) : 1,100 fr.; — *Hore divine Virginis Marie,* beau spécimen des Heures illustrées publiées par les frères Hardouin vers 1520; exemplaire imprimé sur vélin : 850 fr.; — *Imagines de morte,* Lyon, 1542, pet. in-8°, édition rare de la Danse des Morts d'Holbein : 205 fr.; — *Horæ in laudem beatiss. Virginis Mariæ,* Paris, 1543, pet. in-4°, reliure du XVIe siècle, genre Grolier : 1,650 fr. Cet exemplaire provenait de la collection de M. Didot et avait été vendu 3,005 fr. — *Le Décaméron de Mess. Jehan Bocace,* Paris, 1545, in-folio, première édition : 800 fr.; — *Les Provinciales*, Cologne, 1657, in-4°, reliure de Thibaron; édition originale : 150 fr.; — *Dicearchiæ Henrici regis christianissimi Progymnasmata,* Paris, 1556, pet. in-8°; superbe exemplaire d'un livre des plus curieux et des plus rares. Quoique le titre soit en latin, tout l'ouvrage est en français. Il se compose d'arrêts supposés souverains imaginés par Raoul Spifame pour donner au prince, sous cette forme singulière, des leçons d'économie, de justice et d'administration publique, qui pouvaient sembler alors d'étranges nouveautés : 150 fr.; — *Réflexions ou sentences et Maximes morales,* par La Rochefoucauld, Paris, Barbin, 1665, édition originale des Maximes : 305 fr.; — *Poème de la captivité de Saint-Malc,* par La Fontaine, Paris, Barbin, 1673, in-12; édition originale de l'un des plus rares ouvrages de La Fontaine. D'après une note de M. B. Fillon, l'auteur, peu satisfait de son poème, aurait lui-même détruit les exemplaires de cette première édition. Celui-ci a été vendu 120 fr.; — *Athalie,* édition originale : 155 fr.; — *Le Cid,* édition originale : 570 fr.; — Le total des adjudications s'est élevé à 39,000 fr.

La seconde partie de la collection Fillon sera vendue à Niort; elle comprendra plus particulièrement des ouvrages concernant l'histoire du Poitou et de la Vendée.

Autographes. — La remarquable collection d'autographes de M. Benjamin Fillon continue à se disperser. Au mois de décembre dernier, on a vendu à l'hôtel Drouot les séries XI et XII, qui comprenaient le clergé catholique, les réformateurs et les réformés.

Voici quelles ont été les principales adjudications :

Lettre autographe signée du pape Jules II à la duchesse de Milan, 16 juin 1478 : 210 fr.; — Lettre autographe signée du pape Léon X à son frère Pierre de Médicis, 15 avril 1492 : 240 fr.; — Lettre autographe signée du pape Jules III au roi de France Henri II, Rome, 4 juillet 1550 : 150 fr.; — Lettre autographe signée du pape Pie V, datée de Rome, 8 juin 1555, et relative au procès qui suivit la mort du pape Marcel II : 500 fr.; — Lettre autographe signée du pape Grégoire XIII à Charles IX, 5 septembre 1572, à l'occasion de la Saint-Barthélemy; on voit d'après cette lettre, dont l'existence a été niée, que le cardinal de Lorraine avait averti le pape des hésitations de Charles IX et l'avait engagé à lever ses derniers scrupules; cette pièce a été vendue 2,000 fr.; — Lettre du pape Clément VIII au roi Henri IV, 31 mai 1603, relative à la mort de la reine d'Angleterre Élisabeth et sur les changements politiques qui résultent de ce événement : 500 fr.; — Lettre du pape Innocent X à la reine Anne d'Autriche, 16 septembre 1644, pour lui faire part de son élévation au trône pontifical : 200 fr.; — Lettre autographe signée du pape Clément XIV au roi d'Espagne Charles III, 30 novembre 1769, et dans laquelle le pape donne son entière approbation à la conduite tenue par le roi dans l'expulsion des Jésuites : 1,000 fr.; — Lettre autographe signée du pape Pie VII à Louis XVIII, 20 mai 1814, pour lui exprimer sa joie de la restauration des Bourbons : 500 fr.; — Lettre signée d'Ignace de Loyola au prince royal d'Espagne (Philippe II), datée de Rome, 17 février 1546, et relative à l'élection de Pedro Fabro, qui se rend au concile à Rome, 3,100 fr.; — Lettre autographe signée de saint Louis de Gonzague et adressée à son père : 3,100 fr.; — Lettre autographe signée de sainte Chantal au marquis de Piannesse, lettre où elle parle du triste état des sœurs de Turin, exposées aux hasards de la guerre : 1,000 fr.; — Lettre autographe signée d'Ant. Arnauld, adressée à l'un de ses amis, qu'il entretient de ses doctrines religieuses et des persécutions dont il est l'objet : 100 fr.; — Lettre de Fénelon (8 mai 1711) au P. Le Tellier, lettre destinée à être mise sous les yeux de Louis XIV; Fénelon supplie le roi de lui accorder la permission de publier son mandement contre la *Théologie* du janséniste Habert : 520 fr.; — Lettre de Massillon (4 septembre 1737) au marquis de Bissy pour lui présenter ses condoléances au sujet de la mort du cardinal de Bissy : 320 fr.; — Pièce autographe signée de Calvin; c'est un plan de sermon qui a été imprimé en latin en tête des *Réponses théologiques :* 400 fr.; — Lettre de Th. de Bèze (29 décembre 1573) adressée à Mathieu Beroald : 300 fr.; — Vingt-sept lettres autographes signées de Philippe de Mornay à son gendre Villarnoul; cette correspondance est en partie relative à la situation difficile que l'assassinat de Henri IV créait au parti protestant : 1,250 fr.; — Reuchlin, lettre autographe signée, en latin, à Aurélien Questenberg, lettre relative aux progrès de l'hérésie et au pape Léon X : 1,000 fr.; — Martin Luther, pièce autographe signée; elle comprend des méditations sur divers textes des Écritures : 1,300 fr.

Le total de cette vente s'est élevé à 31,000 fr.

Un très grand nombre de pièces ont été acquises par un expert anglais M. Thibaudeau.





LES ILLUSTRATEURS DE LIVRES

AU XIXe SIÈCLE

DAUMIER



On sera peut-être étonné de voir figurer Daumier parmi les dessinateurs de vignettes : il en a pourtant crayonné sur bois près d'un millier, non seulement pour les journaux satiriques, mais pour d'importants ouvrages de ses contemporains, sans compter divers petits livres. Il est vrai que ce Juvénal de la lithographie semble étouffé dans un cadre étroit; sa massue, qui manque d'espace sur une petite scène, fait penser à Robert Macaire arpentant les planches du théâtre de Madame. Daumier illustrant un mince volume, c'est Éole soufflant une effroyable bourrasque contre la pauvre petite barque à voile qu'un enfant dirige par un fil sur le bassin du Palais-Royal.

Et pourtant, dans sa jeunesse, Daumier dessina un certain nombre de vignettes sur commande en compagnie d'amis qui n'étaient guère plus

riches que lui : Meissonier, Trimolet, Daubigny. Un dessin payé dix francs semblait alors à ces braves artistes de l'île Saint-Louis une bonne fortune inespérée. Les fleurons, les culs-de-lampe, les lettres ornées dont ils ont orné maints ouvrages témoignent qu'il n'était pas de détail indifférent pour ces dessinateurs enrôlés par Curmer; aussi se prêtaient-ils à tout ce qu'on leur demandait; d'un livre sur le Jardin des Plantes ils passaient à un autre sur le palais de Versailles et je note dans les illustrations de ce dernier ouvrage[1] une vignette signée *Daumier* et représentant Le Nôtre présentant à Louis XIV les plans des jardins de Versailles!

Meissonier devait sortir le premier de cette impasse de la librairie, grâce à un fini hors ligne, à un merveilleux travail de puce que le gros public envisage comme une perfection suprême et qui fait qu'une toile minuscule de Gérard Dow sera payée dans tous les temps et à toutes les époques un prix auquel n'atteindra jamais une puissante composition de Rembrandt.

Avec plus de peine et beaucoup plus tard Daubigny, le paysagiste, devait conquérir une honorable existence; mais, des quatre compagnons deux restèrent sur le carreau : l'un, Trimolet, qui jeune succomba à la peine; l'autre, Daumier, qui mourut âgé sans avoir pu nouer les deux bouts d'une existence difficile.

Pourtant il se prêtait à toutes sortes de commandes, mais sans désarmer ceux qui le suivaient dans son œuvre véritable. Les hommes admettent difficilement que leurs laideurs et leurs vices soient accusés en énergiques rondes bosses. Le satirique peut avoir le culte du grand, le sentiment du juste, si la raillerie et le sarcasme s'y mêlent à de trop fortes doses; l'homme doit s'armer de philosophie, car sa vie sera pénible.

On a reproché avec quelque raison à Daumier de ne respecter ni l'enfance, ni la jeunesse, ni la femme, et je reconnais volontiers que le satirique ne montra pas assez d'amour pour l'humanité.

> Ici, après m'être débarrassé du pénible fardeau de la vie, je repose. Ne demandez pas mon nom, misérables que vous êtes, et puissiez-vous périr misérablement[2]!

Je pense à cette épigramme antique en regardant une composition de Daumier, intitulée *Regrets*. Le personnage principal écarté, le caricaturiste eût pu laisser un petit chef-d'œuvre de sentiment : la larme du diable de son œuvre.

Un vieillard, près de sa fenêtre, sur les rebords de laquelle est posé un pot de fleurs, regarde avec attention une mignonne petite figure de

1. Alexandre de la Borde, *Versailles ancien et moderne*. Paris, Gavard, 1841, grand in-8°.

2. *Anthologie grecque*. Épigrammes funéraires. Paris, Hachette, 1863, 2 vol. in-18.

femme, enveloppée dans son mantelet, marchant prestement, avec quelque ombre de mystère, dans le sentier d'un joli paysage.

Une des plus colorées de l'œuvre du maître que cette lithographie ensoleillée! Tous les plans, les horizons, la campagne, y sont traités avec un rare épanouissement: le pot de fleurs de la mansarde évoque de douces idées. Pourquoi le vieillard ahuri, qui semble un ancien portier, avec des yeux saillants de crapaud effaré, fait-il tache en face de l'élégante petite femme allant peut-être à un rendez-vous?

C'est qu'il faut avoir aimé pour s'intéresser à la jeunesse, évoquer avec les sensations du passé des bouffées de tendres souvenirs qui réchauffent les vieux cœurs. « Où va-t-*elle?* » Un vieillard affectueux dira à la jeune fille : « *Il* a passé tout à l'heure par ici, *il* attendait, *il* semblait inquiet. » L'homme pensera que deux cœurs sont appelés à battre à l'unisson; il se rappellera ses propres émotions déjà si lointaines, la jeune femme qu'il attendait jadis, et une douce émotion s'emparera de lui

Daumier malheureusement manqua de ces tendresses. Peut-être était-il poussé à la caricature par le milieu dans lequel son talent s'affirma.

Dans le journal satirique où Daumier donna le meilleur de lui-même, il s'était rencontré avec Gavarni, le dessinateur des salons, le peintre des toilettes de dandys et de lorettes; mais comme toujours les gentillesses des modeleurs de Tanagra l'ont emporté sur les fières lignes d'un fragment de Phidias, Daumier n'en parut que plus brutal et plus coupable. On lui opposait tantôt le galant éventaire d'une marchande d'amours, tantôt l'esprit de mot d'un rapin qui ne se doutait pas de la valeur d'un trait graphique et par là plaisait aux vaudevillistes.

On ose à peine prononcer le nom de Cham à côté de Daumier; ce serait exalter le grain de sable de la plage au détriment du rocher de la falaise.

Daumier supporta dignement ces amertumes d'Hercule auquel on préférait des pygmées; toutefois, il serait d'un pessimiste d'outrer les souffrances d'un artiste qui ne se plaignit jamais, montra un complet détachement de toutes choses, resta pauvre et refusa la marque honorifique qu'un des derniers ministres de l'empire lui fit offrir.

Sans se poser en Caton austère, sans afficher sa foi républicaine, Daumier remercia l'envoyé du ministre d'avoir songé à le décorer; il ne pouvait, disait-il, accepter la croix d'un gouvernement auquel il avait fait une si rude guerre en 1851-1852; et quoique bien des années eussent passé depuis le coup d'État, il semblait à ce satirique loyal qu'il y aurait eu parjure de sa part à se parer d'un tel signe, que sa conscience ne le laisserait pas en repos et qu'il devait vivre humblement comme par le passé.

Tout ceci, qui semble hors du cadre de l'article, avait besoin d'être

dit. On ne se trouve pas souvent en face de telles convictions sans se rappeler le mot de Napoléon à Gœthe : « Vous êtes un homme. »

Daumier fut un homme. Pour ne pas trop choquer les êtres manquant de caractère, je dirai, si l'on veut, qu'en art il fut une personnalité. Tout ce qu'il toucha, même dans un cercle étroit, il l'agrandit. Dans certaines des *Physiologies* à la mode vers 1841, on retrouve sa griffe puissante, son trait de maître[1].

Je ne fis guère connaissance avec l'artiste qu'en 1848. Il était alors dans toute la force de l'âge, vivant quelque peu en reclus au fond de l'île




LE POÈTE BIBLIQUE.



LE POÈTE DYNASTIQUE.

Saint-Louis, inquiet des choses, parlant peu, exprimant difficilement sa pensée, mais toujours regardant juste de ses petits yeux interrogateurs tapis sous d'épais sourcils. La fin d'une république imprévue s'annonçait rapide et quelque philosophie que témoigne un être, ce n'est pas sans regrets qu'il constate des modifications subites dans l'esprit du peuple, les crevasses ouvertes dans lesquelles disparaissent les croyances qui ne sont plus partagées par les masses.

Je constate en outre chez Daumier, à cette même époque, une certaine inquiétude vis-à-vis des hommes nouveaux. On lui avait présenté Courbet; c'était alors un aimable garçon sans l'excès de vantardise et la trop grande adoration de lui-même qui conduisirent plus tard le peintre à la ruine de son talent. Courbet fut loin d'inspirer de la sympathie au satirique. Peut-être sa pénétration des êtres lui faisait-elle entrevoir l'homme de l'avenir !

1. Voir surtout la *Physiologie du poète.*

Je fus chargé un jour par l'éditeur Poulet-Malassis de demander à Daumier des eaux-fortes pour servir de frontispices à des publications en préparation. Quoique ce travail dût être honorablement rémunéré, Daumier se montra hésitant, timide, reculant devant une exécution matérielle dont il ne connaissait pas la pratique; malgré l'assurance que je lui donnai qu'un habile graveur lui enlèverait toutes difficultés de manipulation, l'artiste refusa.

Il se trouvait pourtant en face d'une nouvelle génération témoignant bien plus de sympathies pour le satirique qu'on ne lui en avait montrées





LE POÈTE LAMARTINIEN.



LA DIXIÈME MUSE (M[me] Louise Collet).

jusque-là. Baudelaire, dans un article, le faisait figurer dans une importante trilogie (Delacroix, Ingres, Daumier); mais les bizarres formules d'enthousiasme du poète troublaient l'artiste qui se demandait avec inquiétude si le nimbe glorieux, que faisait briller au-dessus de sa tête le singulier esthéticien, ne frisait pas l'étrange et le baroque. Quoiqu'il soit doux d'être admiré, Daumier craignait les « fuites » du cerveau du poète.

Je cherche à rendre l'homme tel qu'il était à cette époque et, avant d'évoquer certains souvenirs personnels, je reviendrai sur l'illustration des livres, pénible pour le maître.

A la vérité, Daumier sentait que sa personnalité absorbante l'empêchait de se couler dans la pensée d'un autre; dans la foule il retrouvait sans cesse des Daumier grimaçants, avec des caroncules particulières et des déformations produites par de basses passions et l'inobservance des lois de la nature qui veut le rapprochement des sexes, non altéré par des

questions d'intérêt. Tout cela avait formé des espèces bourgeoises avec certaines modifications sans cesse ramenées au même type; mais cela ne cadrait qu'imparfaitement avec la variété de spécimens nécessaire aux romans qu'on lui demandait d'illustrer.

Si on évoque le souvenir d'Henry Monnier en face de celui de Daumier, la comparaison certainement ne tournera pas au profit du premier; mais Henry Monnier avait emmagasiné un grand nombre de types de toute nature, et malgré l'enveloppe de son faire un peu aigu, il se montrait dans ses croquis plus impersonnel que Daumier. Il lui avait été donné d'entrer facilement dans la peau d'un autre; plus ouvert, avec des facultés d'observateur sans cesse en éveil, Henry Monnier put faire une riche collection de croquis d'après nature qui lui eussent permis de donner un plus important concours aux éditeurs de livres illustrés si sa vie vagabonde de comédien en tournée ne l'eût pas éloigné fréquemment de Paris. Il est des peintres qui, avant la composition d'une œuvre, feuillettent leurs cartons bourrés d'études, leurs carnets remplis de croquis; ils veulent revoir de près ces notes précises pour en faire un choix. Daumier ne procédait pas de la sorte, lui qui ne prit jamais de croquis d'ensemble non plus que de détail; son cerveau était la chambre noire où se décalquait tout ce qui paraissait digne au satirique d'être conservé; mais aussi gestes, allures, se donnaient de telles poussées pour sortir des yeux intérieurs que l'homme devait être embarrassé dans le mouvement à donner à ses personnages. Qui prendre de celui-ci ou de celui-là? Comment les apparier pour les faire entrer dans une scène comique parlante pour tous?



LES CHARLATANS.

C'est là sans doute ce qui explique l'indécision du caricaturiste, les

nombreuses pipes fumées avant de se mettre à un travail toujours pénible pour sa nature méridionale.

Les directeurs de journaux qui goûtaient le plus le talent de Daumier (et ils n'étaient pas nombreux) étaient fort embarrassés de demander des sujets de séries à un artiste peu parleur, timide plutôt que vantard, et qui semblait manquer d'idées d'ensemble.

« Quels sujets pourrais-je proposer à Daumier? me dit un jour M. Charles Yriarte, alors chargé de la direction d'art du *Monde illustré*.

— Si Daumier voulait faire des dessins d'après les principaux types de l'hôtel des commissaires-priseurs, je me chargerais volontiers de lui fournir des sujets..... Aussi bien il connaît parfaitement ce petit monde. »



PENDANT LE CHOLÉRA.

Il fut convenu que je m'entendrais avec lui et le lendemain j'allai rendre visite au caricaturiste. Je lui demandais des types de crieur, d'expert, de marchand, d'amateur, de commissaire-priseur; mais ce qui m'avait semblé facile dans cette collaboration ne l'était pas. Hésitant, le peintre me demandait *comment faire?* semblable à un élève indolent qui a besoin qu'un thème lui soit mâché par son répétiteur.

« Il serait bon, dis-je à Daumier, d'aller voir vos bonshommes fonctionner à la rue Drouot.

— Oui, oui, fit Daumier, saisissant cette perche avec joie.

— Vous avez vu des commissaires-priseurs procéder à une adjudication?... Il en est de solennels, de magistrals, alors qu'ils suspendent leur marteau au-dessus de la tête des gens...

— Oui, répliqua Daumier frappé par le geste.

— Et les amateurs qui s'imaginent aimer ce qu'ils achètent!... Et les fins connaisseurs qui ne s'y connaissent pas!... Ces gens doivent vous aller, quand ils quittent l'hôtel, succombant sous leurs achats...

— Oui, dit Daumier avec conviction.

— Je vous recommande le crieur qui s'appelle Jean... Un grimacier de premier ordre dont les enchères mettent dix mille rides en mouvement... Regardez-le quand un objet est finalement adjugé; il semble l'avaler avec la dernière enchère et il digère un vieux bahut comme un boa un lapin...

— Vraiment! » fit Daumier me regardant faire inconsciemment presque autant de grimaces que le crieur.

J'avais joué la pantomime à mon insu, entraîné par mes souvenirs. Peut-être Daumier, le peintre des mouvements plus encore que de la physionomie, entrevit-il quelques gestes faciles à rendre; ainsi il entreprit pour le *Monde illustré* une suite de dessins qui, interprétés par les graveurs, n'ont certainement pas la franchise de ses lithographies, mais qui cependant suffisent à donner une idée de sa manière.



NÉMÉSIS MÉDICALE

Daumier avait l'amour de la force et du robuste. Sans doute un beau fragment de l'art grec ne répondait pas aussi vivement à sa nature qu'une puissante figure de Rubens; toutefois un ami m'avait dit que le satirique était préoccupé d'une série d'illustrations pour l'œuvre d'Aristophane. Un jour que je causais avec Daumier, la conversation tomba sur ce sujet.

« Ah! oui, Aristophane! » s'écria le maître.

Je lui dis combien de sujets variés fourniraient à ses crayons les comédies du poète.

« Oui », fit le caricaturiste.

Et avec hésitation, comme s'il avouait une mauvaise action, le peintre ajouta :

« C'est que... je n'ai jamais lu Aristophane. »

Quelque peu étonné, j'offris à Daumier de lui prêter une traduction.

« Lisez *Lysistrata* pour commencer, lui dis-je; vous trouverez dans cette comédie le thème d'une suite de dessins qui me paraît répondre à votre propre nature. »

A quinze jours de là je retournai voir Daumier, et je jetai un coup d'œil sur les chevalets, espérant y voir quelque esquisse d'après les comédies du maître.

« Eh bien, Aristophane? » demandais-je.

Daumier ne me répondit pas, fit un tour dans l'atelier et secouant la tête avec la mine d'un homme troublé, il me mit en main le volume des comédies.

« Ça ne vous va pas? » lui dis-je.

La physionomie de l'artiste, ses yeux plissés, sa bouche pincée, ses gestes embarrassés m'en apprenaient plus qu'une réponse.

Le *livre* avait troublé le *peintre*.



NÉMÉSIS MÉDICALE.

Si le nom d'Aristophane résonnait dans le cerveau de Daumier, ce n'était pas embarrassé d'un texte et de notes. Pour se frayer un chemin dans cette forêt antique l'artiste manquait de guide. Tous les lecteurs ne lisent pas dans un livre comme les lettrés. Pour être mis à la portée de Daumier, Aristophane eût dû lui être conté. Il eût fallu mettre en saillie les traits principaux des comédies avec quelques observations indispensables.

Un livre était une trop lourde nourriture pour cet esprit sommaire. Je m'y étais mal pris, je n'avais pas parlé la langue que comprend un artiste de cette nature; aussi le projet d'illustration d'Aristophane en resta-t-il là.

Ce n'est pas à dire que, dans d'autres circonstances, poussé par de meilleurs courants, mieux d'accord avec les hommes de sa génération, Daumier se montrât insuffisant et indifférent à toute illustration de livres; il a au contraire contribué à tirer de l'oubli un ouvrage dont on ne parlerait guère aujourd'hui si de puissantes et mâles vignettes n'éclairaient

la poésie quelque peu académique de la *Némésis médicale*[1]; mais le docteur Fabre, qui se parait du titre de « Phocéen », était le compatriote de l'artiste. Le mot *Némésis* claquait en outre comme un coup de fouet vengeur aux oreilles du dessinateur républicain. Presque à chaque satire était malmené Orfila le conservateur, l'antagoniste de Raspail le conspirateur. Tous motifs qui avaient leur poids en 1840.

Dans ce recueil Daumier a dessiné ses plus énergiques vignettes, ses



NÉMÉSIS MEDICALE.

plus brutales, ses plus sombres. Presque toutes forment des tableaux pleins de couleur. Le rire en est absent; mais les yeux éprouvent une vive satisfaction à ces riches oppositions de noir et de blanc qui font oublier le lugubre des sujets.

Baudelaire a décrit une de ces compositions dans ses *Curiosités esthétiques* et ce petit morceau doit être cité :

Chargé d'illustrer une assez mauvaise publication médico-poétique, la *Némésis médicale,* Daumier fit des dessins merveilleux. L'un deux, qui a trait au choléra, représente une place publique inondée, criblée de lumière et de chaleur. Le ciel parisien, fidèle à son habitude ironique dans les grands fléaux et les grands remue-ménages politiques, le ciel est splendide; il est blanc, incandescent d'ardeur. Les ombres sont noires et nettes. Un cadavre est posé en travers d'une porte. Une femme rentre précipitamment en se bouchant le nez et la bouche. La place est déserte et brûlante, plus

1. *Némésis médicale illustrée, recueil de satires,* par François Fabre, Phocéen et docteur, Paris, 1840, 2 vol. in-8.

désolée qu'une place populeuse dont l'émeute a fait une solitude. Dans le fond, se profilent tristement deux ou trois petits corbillards attelés de haridelles comiques, et au milieu de ce forum de la désolation, un pauvre chien désorienté, sans but et sans pensée, maigre jusqu'aux os, flaire le pavé desséché, la queue serrée entre les jambes [1].

Il faut voir, dans la 14[e] satire, *les Charlatans,* le branle que l'inflexible caricaturiste a communiqué aux hommes qui s'enrichissent avec leurs prétendues consultations gratuites. Plus d'une fois, en regardant ces dessins graves où se décalquent en traits ineffaçables les misères corporelles de l'humanité, j'ai regretté que Daumier n'eût pas été appelé à traiter l'œuvre qui répondait le mieux à son essence, celle que seul, parmi les artistes contemporains, il eût pu rendre après Holbein, la Danse des morts moderne.

1. Voir vignette, p. 107.

CHAMPFLEURY.





GÉRARD DE NERVAL

(SOUVENIRS D'ANTAN)

(3e et dernier article.)

XII

Les vaincus de la vie.



ous les amis de Gérard se sont demandé s'il était mort de folie. Il est mort de raison.

Une nuit, il s'est réveillé de son rêve, il a vu la réalité avec effroi. Il y avait près d'un demi-siècle qu'il courait l'aventure à travers toutes les misères plus ou moins dorées. Dans la jeunesse, on surnage en bravant les tempêtes; mais peu à peu on finit par ne plus croire au rivage.

Gérard avait eu la beauté, l'amour, la renommée, toutes les illusions de la vie; mais l'âge lui prenait tout. Chaque jour lui enlevait quelque chose de cher à son cœur ou à son esprit. Beaucoup d'amis étaient partis avec les amoureuses. Sa jeune renommée était-elle de celles qui bravent le temps? Il ne le

croyait pas, « ce voyant », a dit Claretie. Il avait tout tenté, le théâtre, la poésie, le roman; que restait-il de toutes ses œuvres? un livre de voyages, des pages éparses à recoudre çà et là; tous ses camarades de plume étaient arrivés, pour me servir du mot connu. Arrivés à quoi? à presque rien, mais enfin ils étaient arrivés; tous avaient des croix, des bibliothèques, des comptes ouverts chez des libraires, un répertoire qui reparaissait sur l'affiche, enfin toutes les menues fortunes littéraires.

Lui n'était pas arrivé. Et pourtant, disait-il avec mélancolie, j'ai voyagé plus que les autres. Il parlait au figuré, car, selon lui, nul n'avait fait tant de chemin dans le monde antique et dans le monde moderne. Qui donc était allé plus loin dans les régions philosophiques? qui donc savait mieux l'histoire par les livres et par les monuments? Il avait hanté toutes les figures rayonnantes et toutes les figures mystérieuses, depuis le poète Hésiode jusqu'au docteur Faust.

Oui, mais il n'était pas arrivé!

Il pouvait à bon droit s'en prendre à sa folie qui lui barrait le chemin aux meilleures stations. Mais il ne voulut jamais reconnaître sa folie. Pour lui, ce n'était que l'ombre de sa raison.

Un de ses chagrins, quoique ce fût un grand esprit, était de ne pas porter à la boutonnière le petit bouton rouge. Il voulait cette croix que son père avait créée, il la voulait comme sa part d'héritage. N'en était-il pas digne, grand Dieu! ce noble cœur et ce grand esprit?

Une première fois, en 1847, sur la prière de Dumas que j'avais entraîné chez le ministre, sur la prière de Mouriez, un de ses amis inconnus, M. de Salvandy le porta sur sa liste pour la fête du roi. Hélas! ce ne fut pas la fête de Gérard, car son nom fut rayé. Pourquoi? On avait dit au roi que c'était un fou : un imbécile fut nommé à sa place.

Sous l'empire, à deux reprises, je tentai encore l'aventure; une fois avec Théo auprès de Fortoul, une autre fois avec Eugène de Stadler, ami de Gérard et cousin du minstre. Gérard ne fut pas encore nommé. Plus tard je causai de lui avec l'empereur, mais je crois que je fis une bêtise en contant que Gérard était peut-être fils de Napoléon Ier. L'empereur avait lu quelque chose de lui; mais tout en reconnaissant son talent, il discuta ses titres. Je plaidai la cause de Gérard de toutes mes forces en disant : « Sire, on ne peut pas mieux placer la croix; d'ailleurs Gérard la mériterait rien que par sa ressemblance avec Napoléon Ier. » Napoléon III, qui n'avait pas cette ressemblance, ne fut pas touché de ma péroraison.

Là fut le malheur, car si noblesse oblige, la croix oblige bien plus, puisque c'est une marque toute personnelle. Gérard décoré n'eût certes pas fini si mal.

J'insiste sur les tristesses, sur les larmes cachées, sur les déchirements de ses derniers jours. Nous n'avons pas vu ce chagrin, nous autres ses amis, ni vu ce désespoir face à face. Et puis, il faut bien le dire, l'homme est ainsi fait : il s'habitue au malheur des autres, ce qui est bien naturel, puisqu'il s'habitue à ses malheurs. Nous avions tant vu Gérard tomber de Charybde en Scylla pour remonter ensuite que nous ne doutions pas de son courage pour affronter les plus mauvais jours.

Aussi quand on nous apprit sa mort tragique, ce fut un étonnement parmi nous tous, puisqu'il n'était ce jour-là pas plus pauvre que les autres jours. On

ne trouva pas d'argent sur lui, mais ses ressources étaient plus sérieuses que jamais. Il n'était pas destiné à mourir de faim, mais à mourir de toutes les autres misères.

Quand ma pensée se retourne vers lui, pour assister à cet horrible dénouement, un profond chagrin reprend mon cœur , parce que je le vois dans toutes ses angoisses ne voulant pas retourner à la maison des fous et ne se croyant plus digne de la maison des sages. C'était un vaincu de la vie ; il acceptait sa défaite avec l'héroïsme d'un soldat qui se jette dans la mêlée, même quand la bataille est perdue. Ce fut alors que j'écrivis ces vers :

LES VAINCUS DE LA VIE.

Strophes éplorées.

Vous voyez dans Paris en fête
Des hommes frappés de pâleur;
Riant, pour braver leur défaite
Sans pouvoir masquer leur douleur.

Ce sont les vaincus de la vie;
Ils ont pourtant bien combattu !
Les armes de la pâle envie
Ont eu raison de leur vertu.

Ils étaient braves! Leur épée
S'est brisée en leur fière main;
Leur gerbe encor verte est coupée
Et ne mûrira pas demain!

Ne riez pas de leurs désastres,
Ne raillez pas leurs visions,
S'ils cherchent, les yeux dans les astres,
Leurs dernières illusions.

C'est qu'ils ne sont plus de ce monde,
C'est que la mort les a touchés,
C'est que la tombe est plus profonde
Pour ceux qui sont déjà penchés.

Ils voulaient cueillir la fleur rare,
Fleur de l'Amour ou fleur du Beau;
Ils avaient rêvé le carrare,
Mais leur statue est un tombeau.

XIII

La dernière station.

Un matin que j'étais de très bonne heure au Théâtre-Français, dictant à Verteuil un rapport que le ministre m'avait demandé la veille, un homme survint tout essoufflé forçant la porte : « Monsieur, me cria-t-il sur le seuil, accourez vite, M. Gérard de Nerval vient d'être dépendu rue de la Vieille-Lanterne. »

Dépendu! ce verbe me frappa au cœur. Dépendu! Je ne perdis pas une seconde; l'homme était venu en fiacre; ce fiacre nous conduisit en dix minutes rue de la Vieille-Lanterne, en passant par les quais pour aller vite. Verteuil avait voulu m'accompagner : « S'il s'est pendu, me dit-il, ce n'est pourtant pas par misère, car il n'y a pas bien longtemps que je lui ai remis 1,500 francs. »

C'était pour une traduction de *Misanthropie et Repentir,* que j'avais demandée à Gérard dans son intérêt et dans l'intérêt du théâtre.

Nous arrivâmes; nous avions laissé la voiture sur le quai pour suivre les sinuosités impraticables qui menaient comme à cache-cache rue de la Vieille-Lanterne.

On sait que d'un côté il fallait descendre un escalier. Nous arrivâmes par ce côté-là. Deux à trois cents personnes s'étouffaient là! Ce qui me frappa d'abord, ce fut le silence; on se parlait à mi-voix, comme si on craignit de réveiller le mort, quoiqu'il fut alors transporté au poste de l'Hôtel de Ville.

Pauvre cher mort! il n'avait pas rendu le dernier soupir quand une laitière et un ivrogne le découvrirent au point du jour à cette grille de malheur. Comme un de ses pieds posait sur une petite pierre de l'escalier, comme il avait son chapeau sur la tête, ces deux personnages s'imaginèrent qu'il s'était rangé contre le mur pour les laisser descendre. L'ivrogne salua, mais la laitière s'écria au même instant : « Vous ne voyez donc pas qu'il est pendu! »

L'ivrogne murmura : « Allons donc, on ne se pend pas avec son chapeau sur la tête. — Par un pareil temps, pourquoi pas? » reprit la laitière.

Il existait à deux pas de là un cabaret mal famé, tout à la fois coupe-gorge et souricière, où Gérard avait passé dans la salle commune quelques heures de la nuit la plume à la main.

On nous dit que « le pendu était là ». Nous fendîmes la foule avec les armes violentes de la volonté; mais à peine avions-nous franchi le seuil que l'ogresse et une de ses coquines à gorge provocante, bravant le vent glacial qui soufflait la neige, nous crièrent que « le monsieur » était au poste. Je crois même qu'elles dirent « au violon ».

Nous aperçûmes le commissaire de police qui venait vers nous pour faire une enquête. Je lui remis ma carte. Il nous conduisit au poste de l'Hôtel de Ville où j'embrassai Gérard. On avait pu le saigner, mais sans le faire revivre. Le médecin de passage nous dit : « On a coupé la corde une minute trop tard. » Or ceux qui les premiers ont vu Gérard ont affirmé qu'il était resté « accroché à la grille sous leurs yeux plus de dix minutes ». Selon la laitière, il s'agitait encore; selon l'ogresse, c'était le vent. Le commissaire, traduisant notre indignation, criait : « Vous êtes tous des idiots. Il fallait le prendre dans vos bras et le porter dans la première maison ouverte. » Mais on lui répondait par cette vieille légende : « On ne doit jamais couper la corde d'un pendu! »

Je priai le commissaire de police de faire conduire chez moi mon ami. A la mort de ma femme j'étais descendu de Beaujon à la place Vendôme; on ne pouvait pas trouver mieux selon moi. On trouva plus près parce qu'on conduisit Gérard à la Morgue. — Pourquoi? C'est que je n'avais aucun titre, pas plus que Théophile Gautier ni que Roger de Beauvoir, pour réclamer Gérard. Il avait une famille, nous n'étions que ses amis. On dépêcha un ambassadeur chez son père officiel, M. Labrunie, un autre chez une de ses tantes. Le père refusa

de recevoir son fils, disant qu'une telle émotion le tuerait. Oh! l'égoïsme de ceux qui ont perdu leur cœur dans les batailles de la vie! On ne trouva pas la tante chez elle, une brave femme qui eût donné son lit à Gérard. Il fallait prendre un parti; le commissaire de police avait été appelé ailleurs; j'étais retourné au Théâtre-Français, ne doutant pas que Gérard ne fût recueilli par son père; le secrétaire du commissariat décida que Gérard irait à la Morgue. Il le fallait d'ailleurs pour les constatations judiciaires. Je revins à midi demander cette chère dépouille; mais on était entré dans la série des formalités. Il fallait passer par toute la hiérarchie de la justice parisienne.

On me redit d'ailleurs que Gérard ayant un père à Paris, il ne serait livré qu'à son père. Cette fois ce fut Théo que je rencontrai à la Morgue. Il avait la pâleur du mort; il ne pouvait croire à cet horrible spectacle. Gérard sur la dalle des suicidés! Nu et froid comme une statue et l'œil vivant encore, nous regardant sans nous voir. Il ne fut jamais plus beau. La strangulation n'avait pas altéré ses traits, une sérénité presque radieuse passait sur sa figure. Théo et moi, nous lui prîmes chacun la main; nous étions seuls, nous lui parlâmes tous les deux, comme dans les *Vocerari*, rappelant son rare esprit et son cœur d'or: « O Gérard, qu'as-tu fait? Pourquoi n'es-tu pas venu hier te jeter dans nos bras. » Et Gérard, dans sa douceur inaltérable, semblait nous demander pardon de nous faire un pareil chagrin.

Nous ne l'avons pas revu.

Tout Paris était ému par cette mort mystérieuse. Ce fut le Théâtre-Français qui paya les funérailles de Gérard. Ces funérailles furent dignes du théâtre et du poète. L'église Notre-Dame fut pleine de monde. Toute une foule — cette foule était une élite — ondulait sur le parvis, plus de trois cents amis suivirent le cercueil au Père-Lachaise. Nous avions jugé avec Théo que la seule oraison funèbre qui pût être éloquente, c'était le silence. On ne pouvait parler de sa vie sans parler de sa mort. Or, sa mort, c'était l'inexplicable!

Et comment l'église s'ouvrait-elle pour les funérailles d'un suicidé? J'étais allé la veille trouver l'archevêque de Paris, qui y mit une parfaite bonne grâce. Il ne me demanda qu'une lettre du docteur Blanche pour « couvrir l'Église ».

Cette lettre, la voici:

Monseigneur,

M. Labrunie (Gérard de Nerval), âgé de quarante-cinq ans, né à Paris, homme de lettres, a été atteint, à plusieurs reprises, dans ces douze dernières années, d'accès d'aliénation mentale, pour lesquels, mon père et moi, nous lui avons donné des soins. Vers la fin, le 12 octobre 1853, M. Gérard de Nerval m'a été amené dans un état de délire furieux; après sept mois de traitement, il a fait un voyage de convalescence en Allemagne; peu de temps après son retour, il est retombé malade, et, le 8 août 1854, il m'a été de nouveau confié. Cette dernière crise a été moins longue, et, le 19 octobre, sur ses instances, je l'ai remis à sa tante, Mme Labrunie, qui, prévenue par moi que M. Gérard avait toujours besoin d'une certaine surveillance, s'est engagée à le recueillir et à s'occuper de lui. En effet, M. Gérard de Nerval n'était pas assez malade pour qu'on dût le retenir malgré lui dans une maison d'aliénés; mais, depuis longtemps déjà, pour moi, il n'était plus jamais sain d'esprit. Se croyant la même énergie d'imagination et la même aptitude au travail, il comptait pouvoir vivre, comme autrefois, du produit de ses œuvres; il travailla plus que jamais, mais fut-il déçu dans ses espérances! Sa nature indépendante et sa fierté de caractère s'opposaient à ce qu'il voulût

rien recevoir, même des amitiés les mieux éprouvées; c'est sous l'influence de ces causes morales que sa raison s'est de plus en plus égarée; c'est surtout parce qu'il voyait sa folie face à face. Je n'hésite pas à vous déclarer, monseigneur, que c'est certainement dans un accès de folie que M. Gérard de Nerval a mis fin à ses jours.

ÉMILE BLANCHE.

Passy, le 27 janvier 1855.

L'archevêque me dit pendant la seconde audience : « Vous me répondez vous-même que c'est un acte de folie? — Oui, monseigneur, à moins que Gérard n'ait été pendu par les rôdeurs de nuit. »

La question est toujours là. Je vais une fois encore tenter d'y répondre.

XIV

La passion du voyage.

Wer den dichter will verstehen,
Muss in dichter's lande gehen.

GŒTHE.

« Oui! celui qui veut comprendre le poète doit aller dans le pays du poète, c'est-à-dire dans le cœur du poète. »

Gérard en arriva à s'ennuyer dans son enveloppe corporelle; il finit par dire avec Théo : « Le désir le plus profond de l'âme est de sortir de l'enveloppe qui la tient prisonnière. Elle voudrait quitter ce globe terraqué et voisiner un peu chez les autres astres. »

Il nous est arrivé souvent, Théo, Beauvoir, Nadar, Champfleury, Monselet, Asseline et moi, dans nos causeries nocturnes de rechercher la vérité sur la mort de Gérard[1]. Théo finissait toujours par dire que notre ami avait été pendu par les escarpes. J'ai plus d'une fois cru moi-même à cette tragédie; mais j'ai cru aussi au fatal dénouement par le suicide. Voilà pourquoi je me suis contredit dans plus d'une page, quand j'ai parlé de Gérard.

Je vais revenir sur les diverses opinions qui se sont produites entre nous et parmi nos amis. Je ne dirai pas pour arriver à la certitude, mais pour jeter quelque lumière sur cette grande ombre qui s'appelle la Vérité.

1. Parmi les historiographes de Gérard, Jules Claretie est digne d'être étudié, par son amitié posthume, mais pénétrante; il l'a bien aimé, donc il l'a bien compris. Je relis de lui une très jolie chronique, sous ce titre : *Gérard inconnu,* où il passe à vol d'oiseau sur toutes les phases de cette vie étrange. Il avait d'ailleurs feuilleté les deux volumes de *Poésies,* de *Lettres,* de *Contes* et de *Souvenirs,* que la famille de Gérard a remis entre mes mains. Comme il le dit, ce Gérard inédit est peut-être plus curieux que le Gérard étudié ; mais quel travail pour étudier ce chaos! J'abandonne cette tâche à des yeux de vingt ans. Jules Claretie termine ainsi sa chronique résurrectionniste :

« Aujourd'hui le Théâtre-Historique s'élève à l'endroit où fut la rue de la Vieille-Lanterne, et les spectateurs qui entrent dans l'avant-scène, côté jardin, ne se doutent pas qu'ils sont tout justement placés sur le sol même où râla Gérard de Nerval. »

Gérard ne s'est presque jamais assis à l'école de la raison. C'était un noctambule qui fuyait la vraie lumière, au temps où nous vivions ensemble.

Nous avions toutes les peines du monde à nous coucher à minuit. Quand le dernier café était fermé, nous nous risquions dans les cabarets de la Halle, autre étude de mœurs.

Gérard s'était épris de la petite fille d'une chiffonnière qui avait été une merveilleuse du Directoire; aussi disait-elle au rêveur éveillé : « Tu me happelles le p'tit Ba'as (Barras) qu'était si zentil, si zentil, avec ses cadenettes et son zabot d'Angleterre... Ah! c'était z'un homme aux oiseaux, mon p'tit fy, aux oiseaux!... Vrai! z'un bel homme comme toi et tes pa.eils. »

La petite fille de la chiffonnière ne portait ni hotte, ni lanterne, ni crochet; elle était la servante de tout le monde à la Halle, de ces dames et de ces messieurs. Elle courait ici et là avec l'effarement et la rapidité d'une souris, aussi tout le monde l'appelait-il : « Mon chat ». Comme elle était fort mignonne, on la faisait sauter sur ses genoux comme une poupée.

Gérard a débuté en vivant trop intimement avec le *Faust* de Gœthe, qui a répandu çà et là un nuage dans le ciel de son intelligence. Peu d'esprits se sont égarés plus loin dans les labyrinthes du monde invisible. Aussi que de fois il lui est arrivé d'être toute une saison sans se retrouver, effrayé des ténèbres et ne pouvant les dissiper! Philosophe comme Hegel, dédaignant les livres, il étudiait en lui-même, ou plutôt hors de lui-même : combien de voyages aériens dans les mondes inconnus et combien d'évocations du passé! On croyait que son âme était là, qui parlait par la bouche visible, quand déjà elle avait pris sa volée dans les sphères radieuses et nocturnes de l'infini. Voilà pourquoi les guenilles humaines ne le préoccupaient guère; voilà pourquoi son corps allait où il plaisait à Dieu. Il était né voyageur. Il n'aimait l'argent que pour voyager; quand il n'avait pas d'argent, son esprit voyageait. Il est mort pour voyager.

Depuis son enfance, hormis les années de collège, — et que de fois il a fait l'école buissonnière! — il n'a jamais posé tout un jour au même coin de feu : c'était le merle dans la ramée, l'hirondelle sur l'étang, l'alouètte sur les blés, la grive dans les vignes. Je l'ai connu à vingt ans, je ne l'ai jamais vu prendre pied. Je ne parle pas de la maison que nous habitions ensemble avec Théophile Gautier, car Gérard n'y venait pas deux fois par semaine; s'il y couchait quelquefois, c'était entre minuit et le point du jour. Nul ne connaissait mieux que lui « l'Aurore aux doigts de rose ouvrant les portes du soleil ».

Gérard voulait loger partout, excepté chez son père, chez ses amis et chez lui-même. On pouvait dire à Gérard de Nerval comme disait le comte de Tressan au chevalier de Boufflers, le rencontrant sur la grande route : « Mon cher poète, je suis ravi de vous trouver chez vous ».

Il aimait le vieux Paris quand il avait les yeux tout pleins du soleil d'Orient. Il aimait le Paris de Pierre Gringoire et de Victor Hugo, poète comme tous les deux. Théophile Gautier a très bien dit : « Comme les hirondelles, quand on laisse une fenêtre ouverte, il entrait, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant, et s'envolait pour continuer son rêve dans la rue. » La rue, il y a vécu, il y est mort!

La veille de sa mort, Gérard écrivait *le Rêve et la Vie*. Le rêve et la vie! Gérard a toujours été le rêve en lutte avec la vie! Les derniers mots tombés de sa plume sont ceux-ci : « Ce fut comme une descente aux enfers ».

Est-il parti de là pour entrer dans cette odieuse rue de la Tuerie, qui l'a conduit à ce fatal escalier en spirale de la rue de la Vieille-Lanterne? Escalier de l'*Enfer* de Dante, avec son corbeau et sa clef symbolique! Un autre rêveur de la même famille d'esprits inquiets de l'autre monde et qui ne font que passer en celui-ci, Aloysius Bertrand, a comparé le poëte à la giroflée sauvage qui fleurit suspendue au granit des cathédrales et qui vit moins dans la terre que dans le soleil. Gérard a vécu entre ciel et terre. Riche un instant, dès qu'il a senti ses pieds embarrassés dans les broussailles de la fortune, qui prend bien plus de temps qu'elle ne donne de loisir, il s'est hâté, comme un sage de l'antiquité, comme un fou, diront les sages d'aujourd'hui, de jouer à l'enfant prodigue, afin de se réveiller pauvre et libre un matin.

Il amenait la folle du logis partout où il entrait; c'était à qui le fixerait une heure durant, car on avait pour lui je ne sais quelle sympathie à la fois humaine et divine; on sentait en lui le prédestiné, le prophète et l'illuminé.

C'était un puits de science, sinon le puits de la vérité. Toute la bohème n° 2, qui est née d'un de ses rêves et d'une de ses distractions, n'avait pas d'autre bibliothèque que son esprit, ce qui me rappelle ces mots du duc de Brancas : « Pourquoi voulez-vous que je souscrive à l'*Encyclopédie*, quand j'ai toujours Rivarol sous la main. »

Inventer, c'est se souvenir. Gérard de Nerval en était arrivé à ce point ténébreux et rayonnant, où on ne sait plus si le rêve est né d'anciennes lectures, ou si on se souvient des existences antérieures. On invoque Pythagore qui dit : « Je me souviens! » On parle à Shakespeare qui répond : « La vie est un conte de fées que tu écoutes pour la seconde fois ». Gérard de Nerval se recherchait dans le passé pour être sûr de se retrouver dans l'avenir. Il dit quelque part : « J'ai ressaisi les anneaux de la chaîne. Je me retrouve prince, roi, mage; j'épouse la reine de Saba; puis, tout à coup, me voilà retombé dans la cour des Miracles ou sur le chariot du roman comique. »

Gérard, à ses heures de folie pythagoricienne ou d'exaltation mystique, donne encore la main à la sagesse; je dirai même que Gérard a toujours été moins fou qu'illuminé. Et quand il est parti pour l'autre monde, c'est qu'il croyait n'avoir plus rien à voir en celui-ci.

Il ne voulait pas qu'on crût à ses jours de folie. C'était une de ses grandes occupations. Il s'inquiétait peu du Gérard visible; mais il avait un grand respect pour le Gérard invisible, pour le Gérard né de ses œuvres, pour le Gérard de l'opinion publique. On pourrait lui appliquer jusqu'à un certain point cette pensée de Pascal : « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. Nous travaillons incessamment à conserver cet être fictif, et nous négligeons le véritable. La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. »

Depuis son dernier voyage en Allemagne, Gérard, plus tourmenté que jamais par je ne sais quelles aspirations vers l'infini, oubliait souvent qu'il était sur la terre. Il sentait qu'il perdait pied et marchait dans le vide; il se tournait

vers le passé pour ressaisir sa vie et se croire vivant encore. Ses dernières pages témoignent de cette préoccupation du passé; il avait fermé tous les livres, excepté le livre de son âme; il ne lisait plus de poésies que celles de ses amours. Il pressentait que la mort allait le prendre, et, comme un voyageur qui voit tomber la nuit, il se retournait et jetait encore un regard sur les espaces parcourus. A tous les monuments en ruines de son cœur, il cueillait pieusement la pariétaire. Il ressemblait à ces chevaliers errants des contes de fées qui, engagés dans la forêt nocturne, sont frappés par la lumière du château voisin. Ils vont à travers les broussailles, ils arrivent les pieds sangiants; la porte est fermée, mais ils enfoncent la porte, et les voilà dans le château qui est leur point de départ pour tenter de nouvelles aventures. Ce château des légendes, c'est le château de la mort. Gérard y aspirait, parce qu'il savait bien que si l'une des portes s'ouvre sur la forêt ténébreuse, une autre s'ouvre en pleine lumière vers les espaces rayonnants.

En vain il ouvrait ou fermait les livres du passé, cherchant tour à tour avec la raison des sages ou avec son sentiment; en vain il allait tremper ses lèvres dans la fontaine du sphinx, il allait s'agenouiller devant Isis au masque changeant, ou sur les ruines de la Jérusalem prophétique; il s'en revenait doutant plus que jamais de la science humaine et suppliant les Dieux de lui ouvrir enfin le livre de la science éternelle. Il avait eu son Songe comme Scipion, sa Divine Comédie comme Dante, sa Vision comme le Tasse, son Brocken comme Faust. Quand on prend ainsi son vol pour les régions de l'inconnu, on laisse la vérité à sa porte, comme font dans la fable de La Fontaine ceux qui vont bien loin chercher la fortune. De tous ces voyages impossibles, on croit revenir appuyé au bras de la Sagesse; mais Dieu, qui nous raille, nous enchaîne à la folie.

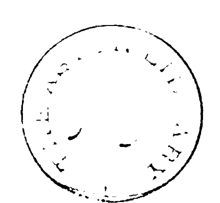
Gérard de Nerval, s'il s'est pendu, est mort de folie comme le Tasse, mort sans préméditation, comme un voyageur qui s'aventure trop haut ou trop loin et qui trouve un abîme sous ses pieds. Il y a au dénouement de Léo Burkhart deux mots qui me sont revenus à l'esprit devant le dénouement de la vie de Gérard. Franz se tue d'un coup de pistolet. « Il tombe, dit Marguerite. — Il se relève », dit Léo Burkhart. Gérard de Nerval n'est-il pas tombé pour se relever?

Mais Théo combattait toujours le suicide : « Vois-tu, disait-il à l'un ou à l'autre, Gérard aimait trop la comédie humaine pour s'en aller ainsi avant l'heure. » Mais alors qui donc put ainsi l'accrocher à cette grille? — Voici : ce noctambule qui courait tous les repaires de coquins a dû les inquiéter; je suis sûr qu'ils l'ont pris pour un monsieur de la police; le voyant écrire dans son coin, ils se sont dit qu'il rédigeait un acte d'accusation et qu'il prenait leur signalement. Le moindre coup de pouce pouvait étrangler Gérard qui était doux comme un agneau; ils l'auront étouffé sans bruit; après quoi, ils l'auront pendu à la grille de l'escalier pour faire croire à un suicide. » Voilà la version de Théophile Gautier qui n'a jamais varié.

Le docteur Blanche, qui lui aussi connaissait bien son Gérard, s'étonnait du suicide, d'autant plus que les fous ne se tuent jamais. Nadar a donné les meilleures raisons pour et contre. Tous les chercheurs du temps, amis de Gérard, Malefille, Albéric Second, Roger de Beauvoir, Hetzel, ont éloquemment nourri

ASPECT DE LA RUE DE LA VIEILLE LANTERNE

Où Gérard de Nerval fut trouvé pendu



la controverse. Moi-même, je n'admettais pas que Gérard se fût pendu avec son chapeau sur la tête, car il avait fallu qu'il le prît à la main pour passer sa tête dans le cordon et qu'il le remît ensuite sur sa tête en lâchant pied.

Mais le commissaire et le premier médecin qui fut appelé déclarèrent que Gérard ne portait aucune trace de violences, sinon la trace du cordon. Et d'ailleurs, selon eux, pourquoi les escarpes lui eussent-ils mis son chapeau, à moins que ce ne fût par raillerie ?

Si je descendais jusqu'à la physiologie médicale et que je discutasse en toute liberté, il me faudrait dire que Gérard portait fortement la marque de son acte de désespoir comme tous ceux qui se pendent. Et il la porta toute la journée.

Mais deux ou trois robustes coquins ont pu accrocher tout vivant Gérard à la grille sans qu'il retrouvât la force de lutter.

XV

Væ soli!

Ce qui a manqué à Gérard, ce ne sont pas les amitiés — ni les amours — c'est la femme. *Væ soli.* — Malheur à l'homme seul! a dit l'Écriture. Son ami Henri Heine avait compris cette grande parole.

Un matin, Gérard m'a prié de l'accompagner chez Henri Heine pour n'être pas trop mal venu. « Voyez-vous, me dit-il, je suis si en retard pour mes traductions qu'il va ne faire de moi que deux bouchées. » Nous avons trouvé Henri Heine couché. Comme toujours, Juliette — la Juliette de ce Roméo — chantait comme une fauvette dans la chambre voisine. Henri Heine accueillit Gérard sans rancune. « Après tout, dit-il, que me font mes ballades quand j'entends chanter Juliette? — Je croyais que c'était un rossignol, dit Gérard. — Un rossignol, je le ferais fricasser pour mon déjeuner. C'est une fauvette qui chante. — Vous avez bien raison, dis-je à Heine, le rossignol est un vieux cliché; il n'y a que les fauvettes pour avoir des inspirations. — Avez-vous remarqué, me dit Henri Heine, comme la voix d'une femme est tour à tour un rayon de soleil ou le parfum d'un bouquet? Quand Juliette ne chante pas, il me semble que le soleil se cache et que je ne respire plus de printemps. Je suis si mal dans mon lit! O destinée! Qui donc m'a condamné à ce rocher, moi qui ne suis pas Prométhée! »

Le poète railleur se retournait dans son lit sans jamais trouver le bon côté. « Ah! que Gérard est heureux, reprit-il, il est toujours par quatre chemins. Voilà pourquoi il me traduit si mal. — Je crois bien, dit Gérard, il n'y a qu'un homme capable de vous traduire, c'est vous-même. — Dites tout de suite que vous ne savez ni l'allemand ni le français. »

La vérité, c'est que Gérard ne savait plus le français dans ses jours troublés et n'avait jamais bien su l'allemand. « Tenez, mon cher Gérard, il faut faire comme moi : j'ai épousé une Française qui m'a appris le français; épousez une Allemande qui vous apprendra l'allemand. » Gérard avait horreur de toutes les

prisons, il avait la terreur du mariage. « On ne trouve pas toujours une Juliette, dit-il, pour flatter Henri Heine, yeux noirs, dents blanches et le reste. — Le reste ! s'écria Henri Heine, que diable voulez-vous que j'en fasse ? La pauvre Juliette en est réduite à chanter toujours sur le balcon. »

On sait que Henri Heine avait épousé sa maîtresse. La pauvre fille, il l'avait épousée bien moins pour elle que pour lui, quand déjà la paralysie le frappa. Ce fut une sœur de charité au lit d'un mourant, un mourant ne mourait pas ! C'est l'histoire d'Aubryet, mais Aubryet n'eut pas une Juliette pour embaumer sa tombe vivante. Heine disait : « Savez-vous pourquoi vous me retrouvez encore ? c'est que Juliette me retient des deux mains ; elle m'aime tel que. Quand j'en suis à mon dernier soupir, elle pleure si bien que je ressuscite pour boire ses larmes. »

Juliette était une ci-devant ouvrière qui n'avait aucun sentiment de la littérature, qui aimait Henri Heine pour sa poésie sans y rien comprendre. N'est-ce pas bien là le caractère de la femme ?

Quand la tête penche sous le vent fatal de la vie, il faut l'appuyer sur le sein d'une femme ; c'est la consolation. Gérard le savait bien, mais ni feu ni lieu, total : point de femme, surtout dans les dernières années. J'oubliais. Un jour je lui demandai pourquoi il allait si souvent à Versailles, lui qui n'était point affolé par les œuvres du musée. Il m'avoua qu'il y avait là une femme qui l'aimait. Coligny était adoré d'une blanchisseuse, comme autrefois Dufresny. Gérard était adoré d'une couturière. Il me parla à diverses reprises avec tant d'amour de cette femme sentimentale que je désirai la voir. L'occasion se présenta ; il me fallut aller à Versailles pour étudier des costumes de théâtre sur les portraits du temps. Gérard vint avec moi, accompagné de notre ami Eugène de Stadler. Je voulais qu'on déjeunât avec la dame à l'hôtel des Réservoirs, mais Gérard dit qu'elle n'oserait jamais dans sa simplicité. On se décida pour un cabaret tout près de la gare. Gérard arriva bientôt bras dessus bras dessous avec la couturière. Stadler cria bravo parce qu'il aimait les femmes considérables, hautes sur pattes, d'une belle circonférence. Pour moi, je fus effrayé. Elle avait d'ailleurs une petite tête charmante. Et puis, à peine dans le cabinet particulier, elle embrassa Gérard comme du pain. Elle avait lu Gérard en prose et en vers. Elle lui chantait toutes les mélancoliques chansons du Valois comme elle chantait des chansons à boire, mais il plaçait des dièses. Elle avait beaucoup de gaieté et un peu d'esprit.

« Comment diable vous êtes-vous rencontrés ? demandai-je à Gérard. » Il me répondit en commençant par ce mot qui lui était familier : — Voilà ! Cette jeune personne a aimé avant moi un cuirassier, un maréchal des logis, s'il vous plaît ; il paraît qu'il était superbe. — Ah ! oui ! je vous en réponds, dit la dame, qui regardait les paroles tomber des lèvres de Gérard. — Superbe ! aussi un jour je la vis dans la grande avenue qui pleurait, appuyée contre un arbre. — Vous pleurez avec une aussi jolie figure ? — N'entendez-vous pas la musique ? — Il n'y a pas de quoi pleurer. — Vous ne comprenez pas que c'est l'adieu du régiment. — Ah ! oui ! et votre amant s'en va ! » Elle pleura de plus belle. — Mon Dieu oui ! il ne faut pas mourir de chagrin. » Mais après quelques heures, elle se jeta dans mes bras, plus désolée encore : « Ah ! mon ami ! consolez-moi bien vite. » Il paraît que je l'ai consolée ! »

Gérard dit cela avec une pointe de vanité. « Eh bien ! oui, dit la dame, il m'a rudement consolée, car j'avais un rude chagrin. Et depuis ce jour-là il est bien gentil, car il me console une fois par semaine. Quand il ne vient pas, il m'écrit et m'envoie des livres. » Et là-dessus elle embrassa encore son consolateur. « Ah ! si elle n'avait pas tant d'envergure, nous dit Gérard, je l'emmènerais à Montmartre pour y vivre avec elle ! »

Mais, avec son caractère, Gérard devait vivre et mourir seul — seul !

XVI

Le dernier ami et la dernière pièce de cent sous.

Si l'on admettait un instant que Gérard de Nerval fût mort de misère — voulant cacher sa misère — sans se souvenir que les journaux et les libraires lui devaient de l'argent — quelle sombre page que l'histoire de la dernière pièce de cent sous de Gérard de Nerval !

Le mercredi à midi, l'avant-veille de sa mort, il écrivait à un ami d'enfance :

Viens me reconnaître au poste du Châtelet.

L'ami se hâta d'aller au poste du Châtelet. Dès qu'il eut réclamé Gérard de Nerval, le pauvre fou sortit du « violon ». On ne saurait peindre l'impression que ressentit M. Millot à la vue d'un ami si cher dans l'attitude accablée d'un homme qui n'a plus ni feu ni lieu, pas un sou dans sa poche et vêtu comme aux beaux jours de juillet. Or on était au 24 janvier et la Seine charriait des glaçons.

Un officier de police vint interrompre l'accolade des deux amis. Il crut qu'il était de son devoir de faire un sermon à ce pauvre homme de génie pris entre le froid, la faim, la folie et la mort. Gérard de Nerval écouta patiemment ce long discours, par simple curiosité littéraire, comme s'il avait été adressé à un autre. Ce morceau d'éloquence se terminait par ces mots sacramentels : « Allez, et ne vous y faites plus reprendre. » Gérard de Nerval inclina la tête et sembla éprouver un coup terrible sous le poids de cette menace. « Ne vous y faites plus reprendre ! murmura Gérard ; mais où irai-je donc quand j'oublierai de rentrer chez moi ? »

L'homme de la police, sans s'en douter, avait fermé à Gérard la dernière porte de la vie. « Mon cher ami, lui demanda M. Millot avec des larmes dans les yeux, explique-moi donc pourquoi je te retrouve ainsi ? — C'est tout simple, répondit Gérard ; j'ai passé la nuit dans un cabaret de la Halle, rêvant tout éveillé, attendant le jour pour achever mon roman de la *Revue de Paris*. J'étais là, m'amusant pour la millième fois, en philosophe perdu, de tous ces tableaux nocturnes du vieux Paris. C'est toujours la cour des Miracles et Pierre Gringoire n'a jamais été à meilleure fête. Mais une querelle est survenue entre quelques escarpes qui se reprochaient des peccadilles. La garde a envahi le cabaret,

on a mis tout le monde au violon. En vain je me suis récrié : « Qui êtes-vous? — M. Gérard de Nerval. — Que faites-vous? — J'étudie. — Avez-vous des moyens d'existence? » Et on me fouilla. « Je n'en ai plus, dis-je aussitôt; mais j'ai payé le café que j'ai pris tout à l'heure. — Eh bien! vous allez passer la nuit au violon. » Et, sans plus d'explication, on nous jeta pêle-mêle dans cette préface de la prison. — Mon pauvre Gérard, vous mourez de froid! — Non, dit le poète en se secouant; mais j'ai faim. — Eh bien! vous allez déjeuner. Voulez-vous venir à la maison? — Oh! non, je ne veux pas aller de ce côté-là, j'irai ce soir entre chien et loup, car depuis que j'ai perdu mon manteau... — Je comprends, dit M. Millot, vous voulez que nul de vos amis ne sache que vous avez froid; vous serez toujours un enfant, mon pauvre Gérard. — Oui, un enfant, vous avez raison. Ces pauvres enfants! on en a ramassé trois qui étaient avec nous au violon. Si vous saviez quelle insouciance! On nous disait à tous : « Ne dormez pas, car on vous trouverait au matin morts de froid. » Eh bien! pour ne pas dormir, ces pauvres enfants chantaient, contaient des contes et jouaient à cache-cache. Moi, j'ai joué avec eux. C'est étonnant. Il y en a un qui chantait une vieille chanson que je n'avais pas entendue depuis plus de vingt ans. J'ai fini par m'endormir, car on s'habitue à vivre partout; mais j'avais bien froid quand je me suis réveillé, et j'ai eu toutes les peines du monde à vous écrire. — Je vous remercie de vous être souvenu de moi, mon cher Gérard. — Je voulais écrire à Théophile ou à Houssaye, mais ils sont déjà venus à pareille aventure. — Vous voyez toujours votre père? — Oui; mais depuis que je n'ai plus de manteau, je ne vais plus le voir, dans la peur de lui faire du chagrin. — Malheureusement, je n'ai que cent sous sur moi, mais si vous voulez venir rue de Richelieu... — Non, non, je vous remercie, j'irai au Théâtre-Français à la brune, Verteuil me donnera de l'argent. »

Cependant les deux amis étaient entrés chez un restaurateur de la rue des Prouvaires. Gérard avait lui-même choisi l'endroit. Il déjeuna tout en parlant de son livre commencé, *le Rêve et la Vie*. « Je suis désolé, disait-il tristement. Je me suis aventuré dans une idée où je me perds. Je passe des heures entières à me retrouver. Je n'en finirai jamais. Croyez-vous que je puis à peine écrire vingt lignes par jour?

Et sa figure exprimait le désespoir le plus profond. La folie avait dit à sa plume : « Tu n'iras pas plus loin. » — Faites autre chose et ne vous tourmentez plus de cela. — Songez donc que le commencement a paru dans la *Revue de Paris*. »

Après déjeuner, Gérard accompagna son ami jusqu'au passage Véro-Dodat. « Je vais, lui dit-il, entrer un instant au café; après quoi, j'irai travailler au cabinet de lecture. »

Et il entra dans le café du passage. M. Millot revint sur ses pas et retrouva Gérard au café. Cette entrevue l'avait fort affligé et une fois encore il voulait prier le poète d'aller chez lui. « Non, dit Gérard, vous m'avez prêté cent sous, c'est plus qu'il ne me faut pour attendre. »

Attendre quoi?

A partir de ce moment-là, on perd Gérard de vue, on ne le retrouve qu'au bout de la rue de la Tuerie, dans la rue de la Vieille-Lanterne, pendu, son

chapeau sur la tête — mais toujours sans manteau ! — à la grille d'une odieuse fenêtre qui n'avait jamais éclairé que les misères humaines.

C'est l'hiver qui a tué Gérard, le rude hiver de 1855. Il avait perdu son manteau; il espérait que le printemps allait lui sourire encore; mais l'hiver lui a jeté son manteau de neige sur les épaules. Comment a-t-il passé son temps depuis le mercredi deux heures jusqu'au vendredi, à l'heure de sa mort? Il lui restait à peu près trois francs en sortant du café du passage Véro-Dodat. Pour lui, dans les mauvais jours, c'était de quoi dîner et coucher; mais le lendemain, mais cet affreux jeudi qui a été la veille de sa mort! A-t-il songé à en finir longtemps d'avance? C'était un chercheur de grandes choses et un chercheur de riens; mais le passé le préoccupait plus que l'avenir, sa curiosité de poète et de philosophe trouvait la comédie humaine inépuisable; il ne parlait jamais de soulever le rideau de l'inconnu et de l'infini. Il aimait la vie en panthéiste qui croit trouver partout l'âme de Dieu et qui répand partout son âme. Quoique sans argent et sans manteau, tout le monde sait qu'il n'avait qu'un pas à faire, et en marchant le front haut, pour avoir un manteau et de l'argent.

Mais qui sait? le froid et la faim ont peut-être une dernière fois atteint, affaibli, humilié, cette haute intelligence. Quand, le vendredi matin, il a vu s'éveiller la grande ville; quand le maçon qui allait la transformer est passé gaiement devant lui, son pain sous le bras, sa truelle à la main, n'a-t-il pas fait un triste retour sur lui-même? « Pauvre ouvrier de la pensée, a-t-il dû se dire, voilà où j'en suis arrivé, moi qui n'ai bâti que des chimères! Ces gais compagnons qui vont là-bas, sans souci de la veille ni du lendemain, qui tout à l'heure travailleront en chantant ou en devisant entre eux, les voilà pourtant plus avancés que je ne le suis; car, après tant de recherches et tant de labeurs, je m'aperçois qu'ils ont, sans le savoir, la science de la vie, et que je n'en ai que le regret. » Il était six heures du matin. Sans doute il avait passé la nuit à rôder, de coupe-gorge en coupe-gorge, avec la terreur du violon, n'ayant plus de quoi payer son gîte dans un garni. On a dit : « Il devait lui rester deux sous, et il pouvait choisir entre un verre de rhum, qui l'eût rappelé à lui-même, ou une corde, qui l'eût conduit plus loin dans les ténèbres qui l'envahissaient. Il choisit une corde. » On s'est trompé : il avait la corde et on trouva ses deux sous.

Il était fataliste, il s'est pendu vendredi, le vingt-six du mois (deux fois treize), rue de la Vieille-Lanterne, au bout de la rue de la Tuerie, au voisinage d'un corbeau et sous une clef symbolique.

A-t-il pensé à tout cela? Les événements ont leur moralité et leur sens profond dans leur forme pittoresque.

Mais Gérard de Nerval n'est pas mort de misère. Il est mort de folie comme le Tasse, — mort sans préméditation, comme un voyageur qui s'aventure trop haut ou trop loin et qui trouve un abîme sous ses pieds.

XVII

Points d'interrogation.

Félicien Mallefille a dit en prose, et Roger de Beauvoir a dit en vers que Gérard, ne sachant que faire de son corps qui l'embarrassait à toute heure, lui qui était tout âme, l'avait accroché comme une vieille défroque : « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. » Il était sur ce point de l'avis du bonhomme Chrysale. Il s'amusait comme un enfant à tous les spectacles de la vie, il savait bien que le dernier voyage ne lui manquerait pas et qu'il en avait encore plus d'un à faire sous le soleil. Moins que jamais nous pouvons admettre que la misère l'ait conduit à la mort; jamais un homme n'a trouvé plus de sympathie : il n'avait qu'un pas à faire pour trouver un ami. Si on voulait établir son budget de la dernière année, on verrait qu'il aurait pu vivre à peu près comme un général qui n'a que son épée pour toute ressource. Gérard n'avait que sa plume, mais cette plume comptait déjà assez de conquêtes pour ne pas laisser mourir ainsi celui qui était à bon droit fier de la porter. Rappellerons-nous ici que Gérard malade trouvait toujours, sans avoir besoin d'argent, un refuge assuré dans la belle villa du docteur Blanche, à côté de son ami Antony Deschamps? Et Gérard en bonne santé avait trouvé, outre les ressources de son esprit, dans la bienveillance du ministère d'État, de quoi faire un nouveau voyage en Orient. Il voulait voir Jérusalem. Qui sait? c'est peut-être ce dernier voyage qui lui a manqué, comme à Lamennais.

Une première fois, il était parti pour l'Orient avec un louis dans sa poche, et il était arrivé en Orient, et il s'y était marié, et il en était revenu comme par une série de miracles. On voit que l'argent n'était pas son grand cheval de bataille dans le voyage de la vie.

Célestin Nanteuil et Gustave Doré ont voulu conserver à une autre génération l'aspect sinistre de la rue de la Vieille-Lanterne. L'*Artiste* a publié le dessin de Célestin Nanteuil. On n'a pas plus de précision et plus de caractère en même temps; c'est la vérité telle qu'elle est, vérité des épouvantements où passe l'âme en peine de Gérard. Gustave Doré est parti de la vérité pour aboutir aux visions les plus étranges : c'est toute une composition où la pensée se perd dans les sombres et radieux voyages de la mort. On y voit Gérard de Nerval posant presque le pied sur le dernier degré de cet escalier des enfers. On y voit l'âme du poète qui s'envole, qui fuit ces infâmes ténèbres pour aller retrouver au banquet éternel les Muses qui lui ont souri et les femmes qu'il a aimées.

Il n'y avait que Gérard et Eugène Sue qui connussent la rue de la Vieille-Lanterne. C'était une rue où ne passaient que les rôdeurs de nuit. Elle avait quatre à six pieds de large. On y descendait par un escalier brisé en deux où se promenait sans cesse un corbeau. On y rencontrait un logeur à la nuit, peut-être à la corde, où pour quatre sous on prenait du café et un petit verre. A côté, une maison « de joie et liesse ». En face, une écurie souterraine où se couchaient pêle-mêle, quand la porte restait ouverte, les gens qui n'avaient pas de quoi payer leur lit.

L'ogresse, que Roger de Beauvoir interrogeait en vrai juge d'instruction, nous a dit qu'en voyant Gérard pendu, elle n'avait pas reconnu un de ses habitués; mais elle ajouta qu'on avait frappé à sa porte vers trois heures du matin, et qu'elle avait quelque regret de n'avoir pas ouvert, quoique ses lits fussent occupés. « Vous comprenez, on a son monde, son va-et-vient; on ne s'inquiète pas des gens du dehors!

L'ogresse mentait. Gérard avait passé deux heures dans sa caverne. Voilà pourquoi elle l'avait reconnu le matin.

On appela les voisins. Les voisins accoururent; on tint conseil : Gérard agitait la main sous les dernières secousses de la vie, comme s'il demandait qu'on le secourût : « Faut-il couper la corde ? — C'est défendu. — Si on le soulevait? — Gardez-vous bien d'y toucher. — Mais enfin, si cet homme n'est pas mort ? — C'est égal, il n'y a que la police qui puisse dépendre un pendu. »

On alla au corps de garde de l'Hôtel de Ville chercher quatre hommes et un caporal.

Enfin on coupa la corde! Gérard de Nerval n'était pas mort.

On lui parla : il sembla vouloir répondre; on le porta au poste, on alla chercher un médecin, on le saigna; mais on avait perdu une demi-heure.

Il était là, souriant comme toujours; mais son cœur ne battait plus.

Il s'était pendu avec la précision mathématique de Pascal. Comme il était sur un escalier, en s'élançant de la marche supérieure à la marche inférieure, il avait trouvé l'abîme — l'abîme de Pascal. — Pour plus de sûreté, il avait apporté une pierre, afin que tout retour à la vie lui fût impossible dans les premières douleurs de la mort. En effet, il aurait pu retrouver du pied la marche d'où il s'était élancé dans l'infini; mais ayant fait glisser la pierre — son dernier piédestal! — il ne se trouvait plus assez grand pour toucher la marche.

A en juger par sa figure sereine et souriante, la mort lui était venue doucement; la moindre secousse, d'ailleurs, eût fait tomber son chapeau. Ce chapeau sur la tête! Le froid, sans doute, lui avait empêché d'avoir du respect pour la mort. Comment s'était-il pendu? Il avait passé autour d'un barreau et avait noué à son cou un simple cordon de tablier dont les deux bouts pendaient sur sa poitrine. On a dit d'abord que c'était la fameuse jarretière de la duchesse de Longueville, que dans ses accès de folie Gérard montrait d'un air discret; mais il faut dire toute la vérité : il n'a pas mis à son cou la jarretière de Marguerite de Valois. Gérard avait un cordon de tablier dans la poche de son habit. — On peut dire qu'il s'est pendu en habit de bal — cet habit qu'il avait fait faire en 1854 à Munich pour les fêtes de la cour, cet habit qu'il portait, quand il allait bras dessus bras dessous avec Listz ou avec le ministre de France, notre ami le marquis de Ferrière, ci-devant homme de lettres sous le nom de Samuel Bach, mais toujours homme de beaucoup d'esprit. — Gérard avait aussi dans la poche de son habit une lettre charmante de M. Georges Bell; son passeport — pour aller dans l'autre monde! — enfin, la seconde partie à peine ébauchée, quoique imprimée à moitié, de son dernier roman, *le Rêve et la Vie*, que Victor Lecou lui avait à moitié payé.

Victor Lecou, libraire et marchand de coton, était en 1850 le Renduel du moment, ne lisant pas, mais jugeant l'homme à la mine; un bon chien de lettres. Beaucoup d'argent, une table hospitalière à Paris et à Enghien. Il

aimait Gérard, il le voulait à toutes ses fêtes rustiques, il ne lui donnait d'argent que les jours où ce fugitif s'attardait pour dîner avec lui. Comme on ne dînait pas mal du tout chez Victor Lecou, Gérard ne pouvait pas lui dire comme ce *bohème* de l'extra bohème : « Maintenant que j'ai dîné avec vous, vous me devez le prix de mon dîner.

Un jour nous nous trouvâmes à Enghien, en vraie partie de campagne, avec Gozlan, Saintine, Gérard et quelques autres, Lecou voulut nous faire les honneurs de la forêt de Montmorency; on s'en alla deux par deux par les sentiers. Pendant que Gozlan me contait une des mille pièces qu'il ébaucha pour le théâtre, Saintine avait pris le bras de Gérard pour sonder cet abîme, car Gérard avait alors pour maison de campagne la maison du docteur Blanche qui lui donnait la permission de dix heures. Saintine a noté ses causeries avec Gérard : « Dans l'automne qui a précédé sa mort, j'avais eu occasion de passer une après-midi avec lui à Enghien et à Montmorency. Il fut charmant, d'un naturel aimable et presque gai. Mais je m'étais aperçu cependant que, quoique s'étayant d'un côté d'un esprit fin et subtil, de l'autre d'un savoir qui ne manquait pas d'étendue, sa raison bronchait facilement entre ces deux appuis, comme une cloche trop facilement mise en branle par le premier vent qui souffle. Sans mal penser de la vie, il paraissait assez disposé à en finir avec elle, non par dégoût, mais simplement par curiosité, pour savoir ce qui devait lui succéder. Deux mois plus tard, en janvier 1855, je le rencontrai chez M. Victor Lecou, alors notre éditeur commun, pour lequel il avait entrepris un ouvrage intitulé *les Nuits de Paris,* et qui peut-être lui fit contracter l'habitude de ses incessantes promenades nocturnes. Ce jour-là, comme il tirait son mouchoir, je vis tomber de sa poche un bout de corde : « Qu'est-ce que cela? lui demandai-je. — C'est la jarretière de Marguerite de Valois, me répondit-il gravement. — J'en puis conclure que déjà une idée fatale le préoccupait, et qu'il n'eut besoin de personne pour le pousser de l'autre côté... »

Ainsi parle l'auteur de *Picciola* qui était un pénétrant. Par exemple, quand il lisait une pièce au comité du Théâtre-Français, il me disait avant le vote la pensée de chacun des auditeurs. S'il était reçu à l'unanimité, il remerciait plus cordialement ceux qui avaient voté contre leur sentiment. Mais je crois encore que Saintine se trompait : cette corde qu'il a vue, c'était plutôt une corde de pendu qu'une corde destinée à pendre Gérard.

XVIII

Dernières lettres.

En sa dernière année, quoique Gérard fût tour à tour très abattu, quoique son séjour chez le docteur Blanche dût lui rappeler sans cesse qu'il perdait pied tous les jours sur le sable mouvant de la vie, il écrivit plus que jamais; ainsi il traduisait pour le Théâtre-Français *Misanthropie et Repentir*, ce drame de Kotzebue qu'on jouait toujours dans le pathos de 1810; il écrivait *le Rêve et la*

Vie dans la *Revue de Paris*; il écrivait des souvenirs de jeunesse dans l'*Illustration;* il écrivait *l'Abbé du Buquoy* dans *le National;* ce qui ne l'empêchait pas de signer des traités avec Furne [1], Charpentier [2], Michel Lévy [3] et Eugène Didier [4]. Jamais sa pauvre tête ne fut plus studieusement penchée sur la table du café, de la brasserie, de la taverne, j'ai failli dire de la caverne, car tout lui était bon pour cabinet de travail. Certes, il ne dépensa pas son argent en 1854 : on le lui prit comme son manteau.

La dernière lettre qu'il m'écrivit est de la fin de l'été 1854. Elle indique sa dernière pérégrination dans le Valois :

Mon cher Houssaye,

Je retourne dans le Valois pour continuer *l'Abbé du Buquoy* et revoir Soissons et Laon, d'où nous sommes originaires tous deux, moi du côté de ma mère, — compatriotisme et affinité ! — Je crois fermement que cela explique les sympathies. Je suis surtout celui qui vous doit de l'amitié et qui voudrait vous en rendre.

Je vous embrasse,

GÉRARD.

On a dit que pour connaître un homme il fallait lire ses lettres; je donne ici quelques autres lettres de Gérard, parmi les dernières retrouvées; elles peignent mieux que je ne saurais le faire le soleil couchant de son esprit.

En voici une au docteur Blanche qui l'a toujours traité chez lui, — pour rien — je ne dirai pas comme un enfant de la maison, mais comme un ami de tous les instants :

Mon cher Émile,

Aujourd'hui, dimanche 27 novembre, *trois* mois après mon entrée chez vous, mes épreuves sont terminées, et, pour parler comme les Initiés : « J'ai déposé la clef d'Osiris sur l'autel de la Sagesse. » Je me sens délivré d'une grande responsabilité, et n'étant pas Cinna, c'est-à-dire un traître, je ne me sens nullement embarrassé du rôle d'Ovide. Si mes sentiments m'exilent chez les Sarmates, je n'y vois pas d'inconvénient. En attendant, je me plais ici et j'y aime tout le monde, surtout les dames, et surtout vous, qui savez être le médecin de l'âme non moins que celui du corps.

Prenez-moi pour votre acolyte, comme vous l'avez promis, et je marcherai sans peur contre tous les fléaux. J'ai prouvé déjà que je ne craignais ni le choléra, ni la peste, ni la rage. J'ai aidé mon père contre le premier, j'ai bravé la seconde au Caire et à Damiette, et j'ai combattu la dernière en sauvant un homme. Je voulais trop faire en bravant la mort ! C'est dans une autre vie qu'elle me rendra celle que j'aime. Ici je n'écoute pas la voix d'un songe, mais la promesse sacrée de Dieu.

Votre ami,

GÉRARD.

Ce dimanche.

1. *La Méditerranée.*
2. Edition définitive du *Voyage en Orient.*
3. *Le Rêve et la Vie. Lorelly.*
4. *Les Filles de feu.*

Voici une lettre non moins étrange à Alexandre Dumas, un autre ami inaltérable :

Mon cher Dumas,

Je vous prie de me rendre un service, c'est de ne pas inserer dans votre journal et de détruire même les plaisanteries que j'ai dictées ou écrites à votre bureau. Je ne suis ni un bouffon, ni un Brutus, et surtout j'ai à garder pure la gloire de mon nom. Vous savez à quel point j'avais pris cela en plaisanteries, puisque je vous réclamais une somme que vous m'avez si largement rendue, ce dont j'ai du reste instruit tout le monde; laissons tout cela dans l'ombre. Si maintenant vous voulez des articles sérieux, demandez-les-moi. Si vous préférez rentrer dans les 160 francs que vous m'avez avancés, M. Blanche voudra bien, sans doute, vous les offrir. Je ne vous rendrai jamais vos bons conseils et votre exemple, qui m'ont fait ce que je suis, c'est-à-dire ce que je veux être, un prosateur énergique et un conteur facile.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

Dans ses souvenirs de voyage, Gérard attribue à un paysan ce drame de la mort de Jean-Jacques Rousseau; or cette autre lettre à Dumas prouve que l'idée était bien de lui :

Voici le drame dont je vous ai parlé, ou plutôt la fin du drame :

Rousseau, assis devant une petite cabane, cause avec un jeune enfant. L'enfant va, vient, apporte des plantes. « Quelle est celle-ci? — C'est de la ciguë. — Apporte-moi toutes celles que tu rencontreras. » Thérèse vient déposer le café de Rousseau près de lui et aperçoit dans ses mains un pistolet : « Qu'allez-vous faire? — Mettre fin à une existence dont vous avez fait un long martyre. » Il sait tout et dit tout. « Ce père de vos enfants, que l'on m'accuse d'avoir abandonnés, est ici palefrenier dans cette maison, etc. » Thérèse s'agenouille. « Il est trop tard!... Souvenez-vous seulement qu'aux yeux du monde je vous ai permis de porter un nom, qui sera désormais glorieux. » L'enfant revient; Rousseau dit à Thérèse de sortir. Celle-ci, sans bouger, lui montre le pistolet. Rousseau le lui donne; elle sort. Puis, en causant avec l'enfant, il exprime le jus des ciguës dans son café, qu'il boit tranquillement en caressant l'enfant. « Viendrez-vous ce soir à la fête du château? — Non. — Pourquoi donc? Il y aura M. Diderot, M. Saint-Lambert, Mme d'Houdetot, etc. » Ses tortures effrayent l'enfant, qui fuit. Rousseau s'achève avec un autre pistolet qu'il tire de sa poche. Le bruit fait accourir tous les invités. Mme d'Houdetot se précipite la première pour le relever. Rousseau est mort!...
Qu'en dites-vous?

GÉRARD DE NERVAL.

A Eugène de Stadler.

Un souvenir, mon ami. Nous ne vivons qu'en avant ou en arrière. Vous êtes à Saint-Germain, j'y crois être encore.

Dans les intervalles de mes études, j'allais parfois m'asseoir à la porte hospitalière d'une famille du pays. Les beaux yeux de la douce Sidonie m'y retenaient parfois jusque fort avant dans la nuit. Souvent je me levais dès l'aube et je l'accompagnais, soit à Mareil, me chargeant avec joie des légers fardeaux qu'on lui remettait. Un jour, c'était en carnaval, nous étions chez sa vieille tante, à Carrière; elle eut la fantaisie de me faire vêtir les habits de noces de mon oncle et s'habilla elle-même avec la robe à falbalas de ma tante. Nous regagnâmes Saint-Germain ainsi accoutrés.

La terrasse était couverte de neige, mais nous ne songions guère au froid et nous chantions des airs du pays. A tout instant, nous voulions nous embrasser; seulement, au pied du pavillon Henri IV, nous rencontrâmes trois visages sévères. C'était ma tante et deux de ses amies. Je voulus m'esquiver, mais il était trop tard et je ne pus échapper à verte réprimande; le chien lui-même ne me reconnaissait plus et s'unissait en aboyant à cette mercuriale trop méritée. Le soir, nous parûmes au bal du théâtre avec grand éclat. O tendres souvenirs des aïeux! brillants costumes, profanés dans une nuit de folie, que vous m'avez coûté de larmes! L'ingrate Sophie elle-même trahit son jeune cavalier pour un garde du corps de la compagnie de Grammont.

A qui n'écrivait-il pas alors, cet inquiet qui croyait à ses amis! Voici une lettre à Listz :

Mon cher Listz,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; cette lettre vous vient d'un pays où je vais lorsque je suis bien portant, ce qui ne m'est pas arrivé souvent depuis deux années. J'ai souffert d'une maladie nerveuse dont la convalescence a été longue et qui a commencé à la suite d'un excès de travail occasionné par une pièce de théâtre jouée dans l'hiver de 1851, à la Porte-Saint-Martin. Je vous avais parlé de ce sujet à Weimar. C'est une sorte de *second Faust*, que j'ai arrangé avec Méry, parce que Dumas, avec qui je devais le faire d'abord, n'était plus en France. Vous comprenez, quoique de si loin, combien les affaires de ces dernières années ont dérangé les relations. Je me faisais une joie de vous proposer cela accessoirement, comme sujet d'opéra pouvant être traité dans le goût allemand. Puis la maladie arrive; plus rien! Je voudrais cependant vous envoyer cette pièce et des livres dont je vous ai parlé dans une lettre précédente. Je vous écrivis de Chantilly; par une erreur de suscription, la lettre est allée à la *Revue des Deux Mondes*.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

Une lettre à sa tante Labrunie :

24 janvier.

Ma bonne et chère tante, dis à ton fils qu'il ne sait pas que tu es la meilleure des mères et des tantes. Quand j'aurai triomphé de tout, tu auras ta place dans mon Olympe, comme j'ai ma place dans ta maison. Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche.

GÉRARD LABRUNIE.

Deux jours avant sa fin tragique!

A propos de lettres, en voici une retrouvée que j'écrivais le jour de la mort de Gérard de Nerval à une de mes sœurs qui l'aimait beaucoup, — celle-là qui a été enlevée par une vague furieuse du rocher de Penemark — avec trois de ses amies :

Eh bien! c'est fini! celui avec qui tu causais des mondes entrevus y est allé cette nuit par un horrible chemin. On l'a trouvé pendu ce matin dans la rue la plus noire de Paris. Nous sommes tous désespérés; moi, je suis désespéré deux fois, d'abord parce qu'il est mort, ensuite parce qu'il est mort d'abandon! Qu'il se soit pendu lui-même ou qu'il ait été pendu par quelque voleur nocturne, c'est la misère morale qui l'a conduit là. Ce n'est pourtant pas la faute de ses amis, tu le sais bien, et tu sais bien aussi que, sous sa douceur, c'était l'esprit le plus fier.

Il ne voulait rien qui ne lui fût dû; tu te rappelles que dans son pavillon (un petit pavillon de mon jardin de Beaujon) il n'avait jamais l'air d'être chez lui; il ne voulait pas que l'amitié payât les dettes de l'amitié. Tout à l'heure, devant cette belle figure si finement sculptée, car sa tête avait la blancheur du marbre, nous nous sommes évertués avec Beauvoir et ses plus chers amis à nous prouver qu'il n'était pas mort de misère. Le Théâtre-Français lui a donné 1,500 francs, il n'y a pas longtemps, pour la traduction de *Misanthropie et Repentir;* il avait eu, en outre, une mission, il y a six mois, pour aller en Allemagne. Tous les journaux lui étaient ouverts. Qu'est-ce que cela prouve? Il travaillait avec la peur que la folie ne conduisît sa plume. D'ailleurs, qu'est-ce que cela à son âge? ne pas mourir de faim n'est pas vivre. Je ne l'avais pas vu depuis la mort de ma femme; tu te souviens de son entrée soudaine quand nous venions de coucher la chère morte dans le cercueil; il se jeta à genoux, lui prit la main, éclata en sanglots et s'écria : « Elle est partie! » Nous avions versé toutes nos larmes, nous en trouvâmes encore à la vue de cette douleur si vraie. Oui, elle était partie, hélas! et le voilà parti lui-même. On m'a dit qu'il était venu hier à la nuit tombante au Théâtre-Français; par malheur, j'étais chez le ministre, et Verteuil venait de partir. Je ne m'en consolerai pas; pauvre affolé! il n'est pas venu en plein jour parce qu'il avait perdu son manteau et qu'il neigeait! Il vivait plus caché que jamais dans la peur qu'on ne le reconduisît chez le docteur Blanche, qui pourtant fut toujours un frère pour lui, et où il retrouvait dans Antony Deschamps un ami de son cœur et de sa pensée. Il n'était pas revenu une seule fois au pavillon depuis la mort de ma femme; nous ne savions plus, ni moi ni Théo, dans quel coin de Montmartre on pouvait frapper à sa porte, puisqu'il rentrait après minuit et qu'il s'envolait à la pointe du jour. Sa vraie maison, c'était le café. Nul n'avait d'action sur lui, il échappait à l'esprit comme au cœur. Ce sera un vrai deuil dans Paris, tout le monde se reprochera sa mort; mais, vois-tu, le vrai coupable, c'est le ministre de l'instruction publique, à qui j'avais dit : « Donnez la croix à Gérard de Nerval pour le sauver de lui-même. » Le ministre m'a renvoyé au docteur Blanche, comme l'empereur, six mois auparavant, quand je lui avais dit qu'il était fils de Napoléon Ier. Il y a des vérités qui n'ont pas cours aux Tuileries ni dans les ministères. Oui, à mes yeux, donner la croix à Gérard, c'était lui donner la vie, c'était le relever devant lui-même, c'était l'arracher à la misère du lendemain; mais, quel que soit le gouvernement, les ministres sont toujours des ministres, c'est-à-dire des aveugles. Ce n'est pourtant pas le ministre qu'on accusera, ce sont ses amis; mais, que nous importe! Gérard ne nous accuse pas. Et puis tout le monde dit qu'il ne s'est pas pendu et qu'on l'a accroché à la grille.

Adieu, ma sœur bien-aimée; quand tu vas revenir à Paris, notre première visite sera pour lui.

XIX

Le tombeau.

Au Père-Lachaise, Gérard fit une première station de dix années. Nous avions très silencieusement, Théo et moi, mis un marbre sur son cercueil avec son nom pour toute épitaphe; mais au bout de dix ans, je fus averti que la Ville allait disposer des deux mètres de terre que je croyais pour toujours à Gérard de Nerval.

Je courus chez le conservateur des morts, car il y a un conservateur des morts! Je lui offris de payer une concession à perpétuité. Il était trop tard, la place de Gérard était vendue. Toutefois, on lui donnait encore ses huit jours pour aller habiter ailleurs. Je courus à la Ville. Grâce au baron Haussmann, qui parut touché d'une amitié qui durait plus qu'une concession tempo-

raire, j'achetai pour l'éternité — l'éternité des choses d'ici-bas! — un terrain bien « mieux placé », en face le tombeau de Balzac, un ami qui lui avait été doux.

Nous nous retrouvâmes nous deux Théo au Père-Lachaise le jour où on déterra Gérard.

Le pauvre squelette était en pièces, la mort ayant fait rapidement son œuvre. Spectacle horrible : la tête qui avait représenté la beauté virile n'était même plus représentée par un crâne sévère. Des milliers de vers s'y étaient suspendus en grappes et s'y étaient presque ossifiés. Ce fut tout un travail pour la dégager : nous ne respirions plus.

Il ne fallut qu'un cercueil d'enfant pour recueillir tout ce qu'avait été Gérard de Nerval.

Si on veut avoir une idée du style lapidaire de ce temps-là, on verra cette lettre :

« Monsieur,

« En ma qualité d'entreteneur de la tombe funèbre de feu Gérard de Nerval, en son vivant homme des lettres, dont la tombe a été créée conditionnément pour finir en 1865, laquelle tombe périmée est aujourd'hui retournée à la Ville, et les insignes funéraires en sont ôtés si bien qu'il ne reste plus que le corps qui reste à votre disposition quand vous voudrez bien aviser pour un déplacement ou tombeau particulier dans deux mètres que vous pourrez acheter plus loin, et que j'entretiendrais avec plaisir.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car c'était signé : *Hatons*. Un jardinier funéraire de la rue de la Roquette!

J'oubliais de dire que sous le nom de Gérard de Nerval, que nous avions fait graver avec Théo, une main anonyme traça une croix, ce qui était en opposition avec la philosophie du poète qui était toujours resté un croyant des grands dieux de l'Olympe.

Mais une croix est toujours bien placée sur une tombe comme sur un berceau.

P.-S. — La plume me force à écrire un dernier mot : *Gérard a été pendu*. Mon sentiment plutôt que ma raison me fait parler comme Théophile Gautier.

Arsène Houssaye.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Les ventes ont été nombreuses, mais sans importance aucune depuis notre dernière chronique.

Nous ne pouvons que signaler la vente d'une intéressante correspondance du père d'Alfred de Musset. Le recueil comprenait cent soixante lettres adressées soit par M. de Cayrol, éditeur des Œuvres de Voltaire, au père de Musset, soit par ce dernier à M. de Cayrol.

On trouve dans cette correspondance des appréciations sur le duc Decazes, Villèle, Peyronnet, Martignac, Chateaubriand, de Barante, Guizot, Vitet, Étienne, Jouy, etc. Elle offre surtout un intérêt exceptionnel en ce qu'elle permet de suivre la jeunesse d'Alfred de Musset depuis ses premiers succès, au concours général et au collège Henri IV, à l'âge de quatorze ans, jusqu'à ses débuts littéraires.

Ce recueil n'a été vendu que 350 francs.

Deux collections précieuses vont être vendues ce mois-ci, par les soins de M. Porquet, libraire, quai Voltaire, 1.

Dans la première, qui sera dispersée au moment où paraîtra notre livraison, on remarque des livres d'heures manuscrits et imprimés sur vélin ; des recueils de dessins de Desrais, Moreau et Desenne, de belles éditions des Elzevirs, parmi

lesquelles les *Œuvres de Regnier* et *le Pastissier françois;* les livres illustrés du XVIIIe siècle sont largement représentés dans cette collection.

Dans la seconde, qui sera vendue à l'hôtel Drouot les 16 et 17 avril, figurent : Le *Nouveau Testament de Mons,* édition de 1667; les *Essais de Montaigne,* édition de 1659; les *Fabliaux* de Legrand d'Aussy; les *Chansons de La Borde,* les *Œuvres de Molière,* édition de 1773 avec les figures de Moreau; l'*Histoire de Manon Lescaut,* édition de 1787, etc.

Nous rendrons compte de ces deux ventes.

LIBRI ET LES MANUSCRITS ASHBURNHAM. — Voici une bien vieille affaire au sujet de laquelle nous n'avons nullement la prétention d'apporter de nouveaux documents. Tout a été dit et redit sur le compte de Libri et on formerait un volumineux recueil des brochures écrites par, pour ou contre lui. Nous voulons seulement, par une rapide analyse de la question, rappeler les pièces du procès et montrer les justes revendications de notre Bibliothèque nationale.

En 1846, le procureur général près la cour d'appel de Paris recevait une dénonciation anonyme signalant des vols commis en 1842 à la bibliothèque de Carpentras. Cette même année 1846, une autre lettre, signée H. de Baisne, également adressée au parquet de Paris, révélait les mêmes déprédations.

Une instruction officieuse fut ouverte et le chef du parquet de Paris entretint avec ses collègues de Montpellier, de Grenoble et de Carpentras une correspondance qui ne donna aucun résultat. M. Libri était simplement soupçonné; son nom ne figurait que sur une seule des deux plaintes adressées au parquet et la haute situation officielle qu'il occupait commandait la plus grande réserve Rien de surprenant donc à ce que l'enquête n'ait point alors abouti.

Le 13 juin 1847, nouvelle plainte au procureur général, mais cette fois s'appuyant sur des faits probants. La correspondance fut reprise, l'instruction ouverte à nouveau, et M. Boucly, procureur du roi, adressa à M. Guizot, alors président du conseil, un rapport que ce dernier se contenta de classer. On était à la veille des événements de 1848 et le ministre était tout entier aux préoccupations politiques.

Le 28 février, M. Libri qui assistait à l'une des séances de l'Institut, dont il était membre, reçut d'un rédacteur du *National,* M. Terrieu, qui avait eu connaissance du rapport de M. Boucly, un billet ainsi conçu :

« Monsieur,

« Vous ignorez sans doute la découverte qui a été faite du rapport judiciaire concernant votre inspection dans les bibliothèques publiques. Croyez-moi, épargnez à la société nouvelle des réactions qui lui répugnent; ne revenez plus à l'Institut. »

Libri se le tint pour dit et s'empressa de gagner l'Angleterre, tout en ayant le soin d'emporter avec lui trente mille volumes enfermés dans des caisses dont dix-huit furent saisies au Havre.

On sait que pendant la Révolution de 1848 l'hôtel de M. Guizot fut mis au pillage. Parmi les papiers qui se trouvèrent dérobés figurait précisément le rapport concernant Libri, adressé à M. le garde des sceaux Hébert par le pro-

cureur du roi Boucly. Ce document apporté au *Moniteur* y fut inséré dans le numéro du 19 mars, où on le pourra retrouver.

Après la publication, faite par le *Moniteur* et reproduite par un grand nombre de journaux, du rapport de M. Boucly, l'hésitation n'était plus permise : il fallait poursuivre M. Libri.

Le commissaire du Gouvernement près le tribunal de la Seine fit faire aussitôt à la Sorbonne, où demeurait Libri, une perquisition qui, comme bien on pense, n'amena rien. De nombreuses commissions rogatoires furent adressées particulièrement aux parquets de Montpellier, Carpentras, Troyes, Auxerre, Poitiers, Grenoble et Lyon. En même temps, le juge d'instruction recueillait à Paris de la part de plusieurs personnes qui avaient été en relations avec Libri des dépositions accablantes pour lui.

Sans s'émouvoir, Libri fit paraître un mémoire où il s'efforçait de réfuter le rapport Boucly. Il était question de tout dans ce mémoire : de M. Arago et de M. Guizot, des affaires d'Italie et de la politique du journal des *Débats,* mais quant à établir la provenance des livres signalés, Libri n'y songea pas un seul instant.

Ce mémoire fut loin de satisfaire la justice et, par arrêt du 12 avril 1850, la chambre des mises en accusation renvoya devant la cour d'assises du département de la Seine « pour y être jugé conformément à la loi, le nommé Guillaume-Brutus-Timoléon Libri Carucci, né à Florence, âgé de quarante-six ans, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, absent. »

Nous ne pouvons reproduire ici l'acte d'accusation, qui ne comporte pas moins de dix-huit colonnes imprimées en petit texte dans la *Gazette des Tribunaux* du 3 août 1850; rappelons seulement que Libri fut, par contumace, condamné à dix années de réclusion.

C'est principalement en Angleterre que Libri vendit le produit de ses vols. De 1842 à 1847 notamment, un riche collectionneur anglais, lord Ashburnham, acquit, moyennant le prix de 200,000 francs, nombre de manuscrits détournés de nos collections.

Il put acheter notamment un volume des plus précieux : un *Pentateuque* datant du VIIe siècle. Bien que cet ouvrage de la plus haute importance ne figure point parmi ceux que cite l'acte d'accusation, il n'en est pas moins certain, et M. Delisle l'a récemment prouvé, qu'il fut dérobé, à Tours, par Libri.

On sait qu'aujourd'hui le fils de lord Ashburnham désire se défaire de la bibliothèque que lui a laissée son père; il en demande quatre millions au British Museum.

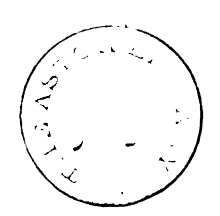
Aussitôt qu'il connut les intentions du comte Ashburnham, M. Léopold Delisle, directeur de notre Bibliothèque nationale, écrivit au Conseil des directeurs du Musée britannique une lettre dont nous reproduisons, d'après le *Times,* les passages les plus importants :

« Paris, le 15 février 1883.

« Messeigneurs et messieurs,

« Au moment où vous êtes appelés à prendre une décision sur l'achat des manuscrits du comte Ashburnham, permettez-moi de vous soumettre quelques observations sur l'origine de deux collections dont l'acquisition vous est proposée : la collection Libri et la collection Barrois.


V. A. Poirson



« En 1866, après avoir pris connaissance du catalogue des manuscrits Barrois, j'insérai dans la Bibliothèque de l'École des Chartes un mémoire où je démontrais qu'une soixantaine de manuscrits du fond Barrois étaient ou des manuscrits ou des fragments de manuscrits volés à la Bibliothèque royale entre les années 1840 et 1848. Depuis seize ans, personne n'a élevé la voix pour contester l'exactitude de mes rapprochements, et le comte d'Ashburnham lui-même en a reconnu la justesse...

« J'ai cru devoir, messeigneurs et messieurs, appeler votre attention sur ce caractère des manuscrits Barrois et des manuscrits Libri, pour que, dans les négociations entamées au sujet desdits manuscrits, vous preniez en considération le très vif et très légitime désir que la France éprouve de rentrer en possession de monuments précieux pour son histoire et pour sa littérature, qui lui ont été frauduleusement dérobés, qui ont été clandestinement vendus en Angleterre il y a environ trente-cinq ans, et au sujet desquels d'énergiques protestations ont été élevées sans interruption depuis le moment de la vente.

« Vous ne voudrez pas, messeigneurs et messieurs, associer la nation anglaise à de véritables actes de vandalisme, en incorporant dans les collections du Musée britannique beaucoup de prétendus manuscrits, qui, en réalité, sont des cahiers arrachés à nos plus anciens manuscrits, comme en a fourni un frappant exemple le n° 7 du fonds Libri, que lord Ashburnham, vaincu par l'évidence des faits, n'a pas cru devoir garder, et qu'il a restitué en 1870 à la ville de Lyon.

« Les plus anciens et les plus précieux manuscrits Libri et Barrois ont une origine aussi honteuse que celui dont il vient d'être question. Comme lui, ils ont été coupés par morceaux, défigurés et souillés par des faux, pour les rendre méconnaissables. Mais aucun bibliographe n'en contestera l'origine, et tous les véritables bibliophiles seront unanimes à flétrir les fautes commises et à émettre le vœu que les cahiers brutalement arrachés dans les plus vénérables volumes de l'antiquité et du moyen âge soient rétablis à leur place primitive.

« De tels actes de vandalisme seront à jamais la honte de ceux qui les ont commis et de ceux qui en auront sciemment profité. Tel ne saurait être le rôle du Musée britannique. »

De son côté, le gouvernement a dernièrement envoyé à Londres M. Delisle pour rechercher quels sont, parmi les manuscrits qui sont sortis de France, ceux qu'il y aurait le plus d'intérêt à racheter.

En même temps a été nommée une commission, chargée d'aider M. Delisle.

Cette commission se trouve ainsi composée : MM. Durand, sous-secrétaire d'État; Charton, Waddington, sénateurs et membres de l'Institut; Ribot, Lockroy, députés; Merlin, maire de Douai, sénateur; Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale; Meyer, directeur de l'École des Chartes; Lalanne, de la Bibliothèque de l'Institut; Charmes, directeur du secrétariat au ministère de l'instruction publique; Collin, chef du 3e bureau du secrétariat.

Cette commission s'est réunie dernièrement pour entendre le rapport de M. Delisle; ses conclusions ont été adoptées. Le directeur de notre Bibliothèque nationale estime que nous devons racheter une série de manuscrits formant environ la matière de deux cents volumes; la somme qu'il conviendrait d'attribuer à cette dépense est évaluée à 600,000 francs.

Nous sommes certains que le Parlement n'hésitera pas à accorder au Gouvernement les crédits demandés par M. Delisle et que notre bibliothèque pourra ainsi recouvrer quelques-uns des joyaux de sa couronne.

Cet article, on le voit aisément, est loin d'être complet; nous avons négligé

à dessein de parler de tous les incidents qui se rapportent à cette cause célèbre (emprisonnement de Mérimée, demande en réhabilitation de Libri), ne voulant que la rappeler à ceux qui déjà la connaissaient et en montrer les principales phases à ceux de nos nombreux lecteurs qui l'ignorent absolument.

G. F.

P. S. — Aussitôt la rentrée de la Chambre, le ministre de l'instruction publique déposera un projet de loi portant ouverture d'un crédit de six cent mille francs, pour couvrir les frais de rachat de la portion de la collection Ashburnham, qui renferme les manuscrits soustraits à la Bibliothèque nationale et à diverses autres collections françaises.

— Au moment où le British Museum négocie l'achat des livres et manuscrits de la collection Ashburnham, on annonce en Espagne la prochaine mise en vente de la non moins célèbre collection du duc d'Ossuna, mort l'année dernière. Celle-ci contient, outre trente-cinq mille volumes et sept mille manuscrits des plus rares, une série de tableaux de prix, des armures anciennes et une collection d'objets d'art de toute sorte dont la splendeur émerveilla la cour de Russie, à l'époque où le duc d'Ossuna y représentait l'Espagne.

Parmi les manuscrits figurent la correspondance du marquis de Santillana et du marquis de Vilena, fondateur de l'Académie de Madrid; une copie du journal de Christophe Colomb par Las Cases; le texte authentique du roman de la *Rose,* dont le gouvernement allemand offre 100,000 fr.; des copies d'une foule de pièces de Lope de Vega et de Calderon; un Dante et un Pétrarque, ornés d'admirables miniatures; toute une série de reproductions des principales œuvres littéraires qui virent le jour en Espagne et en Italie aux XVe et XVIe siècles, etc.

De même que le public anglais pousse le gouvernement de Londres à acquérir la collection Ashburnham, la presse espagnole conjure le cabinet Sagasta de ne pas laisser s'éparpiller la collection du duc d'Ossuna sous le marteau du commissaire-priseur.

On assure même que le chef de l'opposition conservatrice, M. Canovas del Castillo, présentera prochainement aux Cortès une proposition pour autoriser le gouvernement à faire l'achat de cette collection, qui est évaluée à cinq millions de francs.

Collection d'autographes de M. Dubrunfaut. — M. Dubrunfaut, dont nous avons annoncé le décès vers la fin de l'année dernière, avait, depuis 1858, réuni une collection remarquable d'autographes qui est destinée à être entièrement dispersée. La première partie de cette vente, qui comprenait la série des autographes des princes et des chefs de gouvernement, a eu lieu au mois de janvier dernier.

Voici l'énumération de quelques-unes des pièces les plus intéressantes :

Lettre de *Louise de Savoie* à Charles-Quint, dans laquelle elle manifeste sa joie de la conclusion du mariage de son fils avec Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint: 100 fr.; — Correspondance de *Catherine de Médicis* (1579-80)

où elle parle de son entrée à la Réole, des troubles causés par les protestants, du maréchal de Biron, etc. Cette correspondance (9 lettres) est adressée à M. d'Ussac, gouverneur de la Réole : 125 fr.; — Lettre de *Marguerite de Valois* à Catherine de Médicis. La femme de Henri IV assure que son mari a la meilleure volonté de conclure la paix : 200 fr.; — Lettre de *Louis XIV* (22 août 1690) au maréchal de Catinat pour le féliciter au sujet de la victoire de Staffarde : 300 fr.; — Lettre de *Louis XV* au duc de Nivernois (4 février 1756) dans laquelle il exprime sa satisfaction des sentiments que le roi de Prusse Frédéric II a témoignés à son égard : 200 fr.; — *Louis XVI;* dossier de 9 pièces sur la fuite de Louis XVI et sur l'arrestation de celui-ci à Varennes : 150 fr.; — Lettre de *Marie-Antoinette* au garde des sceaux : 50 fr.; — Devoir d'écriture de *Louis XVII :* 100 fr.; — *Napoléon Ier*; lettre aut. sign. *Buonaparte,* lieutenant-colonel aux officiers municipaux de Bonifacio (11 janv. 1793) : 1,000 fr.; — *Napoléon Ier,* lettre aut. à Marie-Louise (20 avril 1814) écrite le jour même où il quitta Fontainebleau pour se rendre à l'île d'Elbe. En voici le texte : « Ma bonne amie, je pars pour coucher ce soir à Briare. Je partirai demain matin pour ne plus m'arrêter qu'à Saint-Tropez. Bausset (le préfet du palais), qui te remettra cette lettre, te donnera de mes nouvelles et te dira que je me porte bien et que j'espère que ta santé se soutiendra et que tu pourras venir me rejoindre. Montesquiou qui est parti à deux heures du matin doit t'être arrivé. Je n'ai point de tes nouvelles d'hier, mais j'espère que le fourrier du palais me rejoindra ce soir et m'en donnera. Tu peux toujours conté (*sic*) sur le courage, la constance et l'amitié de ton époux.

N.

« Fontainebleau, le 20, à 9 heures du matin.

« Un baiser au petit roi. »

Cette lettre a été adjugée 3,800 fr. M. Dubrunfaut l'avait achetée 1,200 fr., en 1860, à la vente de la collection de Lajariette. Ce dernier l'avait acquise de la petite-fille du préfet Bausset, qui ne put jamais remettre cette lettre à Marie-Louise; — Lettre de *Joséphine de Beauharnais* (8 mars 1786) dans laquelle elle parle de ses démêlés avec son premier mari : 300 fr.; — Lettre de *Joséphine de Beauharnais,* mère de l'impératrice, au marquis de Beauharnais (sept. 1783); copie ou minute de la lettre que la mère de Joséphine adressa au père de son gendre pour se plaindre de la conduite de celui-ci qui venait d'intenter à sa femme un procès en séparation : 350 fr.; — Lettre de *Dunois* à la Chambre des comptes du roi : 50 fr.; — *Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans.* État de certaines sommes payées par son ordre à divers personnages, notamment à Van Dyck qui reçoit 200 livres pour le portrait de la duchesse; — *Duc d'Enghien;* un billet signé et daté de Mulheim, 1er nov. 1795 : 75 fr.; —*Charles de Bonaparte,* père de Napoléon Ier; lettre à un ami (19 déc. 1781) relative à des travaux qu'il dirige : 510 fr.; — *Joseph Bonaparte,* frère aîné de Napoléon. Lettre curieuse signée Buonaparte et datée d'Ajaccio (10 nov. 1790). Dans cette lettre Joseph Bonaparte se déclare partisan de la Révolution et parle avec orgueil de la noblesse de sa famille : « Dès le onzième sciècle, l'un de mes ançaitres fut exilé de Florence; sa puissance donnoit ombrage à la république. Cet acte est autentique. Nous avions encore en Toscane une Commenderie de Saint-Étienne,

il y a six ans. Lorsque j'y ai faits un voiage, il y a un an, j'ai été bien vu du Grand Duc actuellement Empereur. Je conserve des prétentions et j'ai même un procès pour une succession considérable que je ne vois cependant que bien dans l'éloignement. Depuis que nous sommes en Corse, nous avons été alliés aux premières maisons de l'Isle, aux d'Ornano, aux Colonne, etc... » Ce document a été acheté 610 fr.; — *Henriette-Marie de France*, femme de Charles Ier, lettre au cardinal Mazarin : 103 fr.; — Lettre de la reine *Christine* à Gassendi (Stockholm, 25 sept. 1652) 101 fr.; — Lettre de *Pierre le Grand* au général major Henning : 225 fr.; — Lettre d'*Alexandre Farnèse* au roi d'Espagne (30 octobre 1586) : 120 fr.; — Lettre de *Philippe V* à Louis XIV (Madrid, 4 janvier 1707); pièce historique où il déclare qu'il se mettra à la tête de l'armée : 100 fr.; — *Washington*, lettre historique (10 oct. 1787) adressée au colonel Humphreys et entièrement relative à la Constitution américaine : 128 fr.

Dédicaces singulières. — On pourrait en citer de nombreux exemples; j'ai noté (mais il serait trop long de transcrire leurs titres tout au long) des ouvrages dédiés :

Au roi martyr (Louis XVI); aux hommes de bien; aux demoiselles à marier; aux hommes mariés de tout âge; aux comédiens (dédicace ironique, œuvre d'un auteur mécontent de ce que ses pièces n'étaient pas jouées); à l'empereur de la Chine.

Pierre de Marbœuf dédia à l'*Immaculée Vierge Marie* un Psautier, imprimé à Rouen en 1618; le jésuite Biderman publia en 1638 un recueil d'*Épigrammata* partagé en trois livres : le premier est dédié à Dieu le père et à Jésus-Christ; le second à la Vierge Marie, le troisième à saint Joseph. Ce fut à Jésus-Christ que A. Conradi dédia un commentaire sur l'Apocalypse, mis au jour en 1560.

Une dédicace satirique au roi d'Espagne se trouve en tête : *Affaires de la Valteline et des Grisons;* un ouvrage libre, attribué à Mirabeau, est dédié à *Satan;* une pièce un peu risquée, indiquée au catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne à *une honnête femme qui n'est pas bégueule.*

Nous avons vu un petit volume : *le Portrait des Grâces*, 1747, in-12, dédié à *Vénus*, et l'humoriste espagnol Quevedo mit en tête d'un de ses écrits : *Dirigido al hombre mas maldido del mundo.*

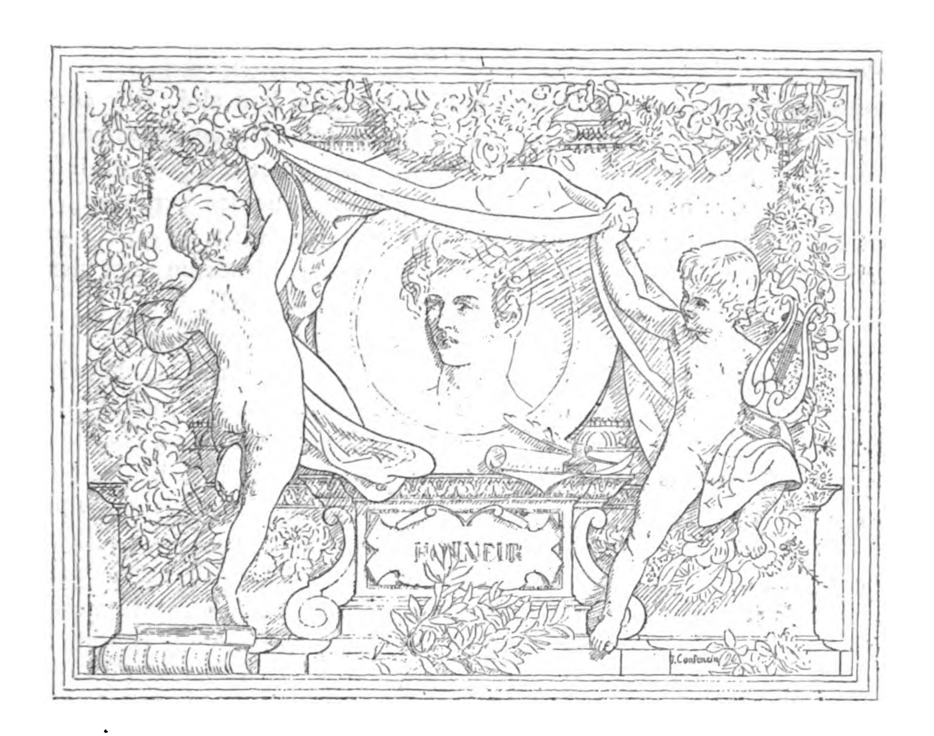
Une facétie d'un goût douteux : *Aventures de mylord Pet*, est dédiée aux *vidangeurs.*

Scarron dédia à sa *chienne* le recueil de ses *Œuvres burlesques,* Rouen, 1655.

L'abbé Bordelon, fécond et médiocre écrivain, adressa des épîtres dédicatoires à des cochers, à des beurrières, à des porteurs d'eau.

Une pièce de l'époque révolutionnaire : *l'Apparition de la liberté ou la Destruction de tous les trônes*, dédiée à *tous les peuples du monde.*





ŒUVRES PERDUES D'ALFRED DE MUSSET

Essai Bibliographique



La plupart des grands écrivains laissent derrière eux des épaves qu'on recueille ensuite. De ces épaves, le gros est médiocre. Ce sont des fragments, des essais, des œuvres hâtives ou de circonstance, que l'auteur a négligés, oubliés. Son nom les recommande à l'attention; c'est la pâture des érudits, de la critique de second ordre, des amateurs de l'*inédit*. « Qui nous délivrera de l'inédit? » s'écriait un jour M. de Sacy dans un accès d'humeur légitime; on a fini en effet par en abuser. Ces reliques n'ont souvent de valeur qu'aux yeux de ceux qui les découvrent et cherchent par elles à accrocher leur personnalité infime à la réputation d'un mort illustre. Il y a une autre besogne

moins ingrate et plus particulière à l'érudition de bon aloi. Elle consiste à rechercher les variantes d'un texte consacré. On en abuse aussi. Les philologues allemands ont usé leur vie à défaire et refaire dix fois le texte des écrivains classiques. En ce qui concerne les écrivains de l'antiquité, la tâche est maintenant à peu près superflue. Si quatre ou cinq cents ans de philologie n'ont pas suffi à reconstituer un texte classique, il n'y a pas de raison pour qu'on y arrive désormais.

Les écrivains modernes sont dans un cas fort différent. Grâce à l'imprimerie, aux éditions clandestines ou défigurées et mutilées à dessein, à la guerre engagée autour d'un livre ou d'une opinion, aux fluctuations mêmes de la pensée des auteurs qui en changent quelquefois, ou obéissent à des considérations étrangères au fond de leurs écrits, il se trouve que ceux-ci n'arrivent pas intacts à la postérité. Alors les variantes sont instructives, et on ne possède une bonne édition d'un écrivain célèbre que le jour où on est parvenu à les réunir. Ce n'est pas fait, même pour les grands écrivains de notre littérature nationale. Ce l'est encore moins pour ceux de notre siècle. On en peut citer comme exemple le pénible et curieux travail auquel vient de se livrer, dans *le Correspondant,* M. Edmond Biré, sur les œuvres de Victor Hugo antérieures à l'année 1830.

Ce qui est vrai de Victor Hugo l'est bien davantage des autres écrivains de la période romantique, et tout spécialement de ceux qui sont restés en vue et ont la perspective de vivre. Le développement inouï de la presse périodique, où ont paru d'abord un grand nombre des œuvres d'imagination qui ont eu du retentissement au XIXe siècle, le va-et-vient de la pensée ou des tendances de ceux à qui elles sont dues, la hâte qu'ils ont mise à produire, les remaniements qu'ils ont fait subir successivement à leur premier jet ont créé des difficultés inextricables à ceux qui entreprennent de les éditer ou simplement d'indiquer les éléments d'un texte définitif à établir. Qui serait en état de suivre pas à pas les incarnations variées qu'ont subies les œuvres de Balzac, avant d'aboutir à leur forme actuelle? Une édition complète de la *Comédie humaine,* accompagnée de toutes les variantes, serait une tour de Babel à construire. M. de Lovenjoul a dépensé de très longs efforts à rechercher les origines du texte admis dans l'édition de la maison Lévy des œuvres de Balzac. Il y renvoie; ce renvoi est déjà un tour de force. Il a permis à M. de Lovenjoul d'édifier une sorte de monument bibliographique. Il n'y a là, malgré tout, que des indications sommaires, une ébauche assez informe, et ce ne pouvait pas être autre chose. Il n'existe, pour ainsi dire, plus de moyens de courir après Balzac dans les journaux et recueils sans nombre où il a déposé un embryon par-ci, un chapitre par-là. Ces journaux et recueils ont disparu; il n'en subsiste ordinairement pas de collection. Leur disparition a ôté à ceux qui auraient envie de les consulter la possibilité de le faire.

Alfred de Musset, sans avoir l'immense bagage littéraire de Balzac, n'est pas beaucoup plus aisé à recueillir. Il était humoriste, nerveux, inconstant, dépendant de la moindre circonstance. Une moitié de ses poésies, pour ne parler que de ses poésies, sont des à-propos. Il les a semées, en dehors des recueils où elles se trouvèrent plus tard, partout où le hasard a voulu. Deux fois sur trois, on ne sait où en aller chercher la teneur primitive. Il serait aussi malaisé d'en avoir une édition complète, enrichie de toutes les variantes, qu'il l'est d'en avoir une de Théophile Gautier. Gautier se vantait d'avoir enfoui trois cents volumes dans les journaux, et il n'exagérait pas. Alfred de Musset, à travers les inconsistances d'une nature échevelée, avait plus de souci de sa mémoire. A-t-il réellement, avant de mourir, confié à son frère, M. Paul de Musset, le soin de faire un choix dans ses œuvres, et d'en publier une sorte d'édition *ne varietur?* M. Paul de Musset le déclare dans des notes autographes dont nous parlerons tout à l'heure. Il en a écarté beaucoup de choses, que des convenances personnelles ou des motifs tirés d'ailleurs lui faisaient un devoir de ne vouloir pas insérer dans la grande édition commencée en 1866 par l'éditeur Charpentier, près de dix ans après la mort d'Alfred de Musset. Celui-ci n'ayant publié de son vivant aucune édition collective de ses œuvres, on en est réduit à des conjectures sur ce qu'il avait réellement l'intention de garder et sur ce qu'il était décidé à rejeter.

Quand l'édition Charpentier[1] fut terminée, M. de Lovenjoul entreprit[2] d'en signaler « les erreurs, lacunes et anachronismes ». Les éditions de luxe, est-il dit dans la brochure de M. de Lovenjoul, ont quelquefois de tels revers. Le savant bibliographe belge cite Chapelle, à propos des *Métamorphoses* d'Ovide, mises en rondeaux par Benserade :

... Quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis..

les vers de Benserade. A cela, M. Paul de Musset répond, sur un exemplaire de la brochure de M. Lovenjoul, que nous avons là sous les yeux : « C'est par l'auteur lui-même que les morceaux non réimprimés ont été condamnés, et non par l'éditeur. Cela est dans l'avis sur l'édition in-4° du premier volume. » Soit; mais il y a autre chose : outre qu'il faudrait savoir au juste si Alfred de Musset a fait lui-même le récolement de ses œuvres et indiqué ce qu'il voulait conserver et ce qu'il ne voulait pas conserver,

1. 10 vol. in-4°, 1866-1867, réservée à des souscripteurs.

2. *Étude critique et bibliographique* sur les œuvres d'Alfred de Musset, pouvant servir d'appendice à l'édition de souscription pour le vicomte de Spoëlberch. Broch. in-4. Paris, 1867 (Pincebourde).

il y a lieu de supposer qu'il avait oublié plusieurs productions de sa muse et même des écrits en prose. On peut supposer également qu'il y en a plusieurs dont M. Paul de Musset n'a pas eu connaissance. Alfred de Musset n'était pas plus soigneux de ses œuvres que de sa renommée. M. Paul de Musset a fait ce qu'il a pu. Il est évident qu'il y a mis un peu de mollesse. Il y en a des preuves non équivoques en divers endroits de son édition. D'autre part, comme nous avons dit, leur mode primitif de publication avait été fatal à plusieurs pièces de poésie d'Alfred de Musset. Le public, comme l'éditeur, les avait oubliées. Et puis, nous l'avons dit encore, on a quelquefois obéi à des considérations d'un autre genre que celles tirées du mérite de certaines pièces. M. de Lovenjoul se plaint avec amertume de ne pas retrouver, dans l'édition in-4°, la pièce intitulée *le Songe d'un reviewer* (M. Buloz). M. Paul de Musset répond dans ses notes manuscrites : « Elle ne pouvait pas y trouver place ; une plaisanterie faite au coin du feu n'est pas un ouvrage. L'auteur, d'ailleurs, ne l'a jamais mise sur le papier, et M. Buloz s'est opposé avec raison à sa publication. » Tout ce qu'un écrivain a écrit ne saurait être inséré dans ses œuvres, par cela seul qu'il est devenu célèbre. Il serait fastidieux de ramasser la première broutille venue. Le zèle a ses inconvénients. M. de Lovenjoul réclamait encore *la Branche de myrte,* poésie qui aurait été imprimée en 1826 dans une petite revue appelée *la Psyché.* M. Paul de Musset observe qu'en 1826 son frère avait seize ans, qu'il était sur les bancs du collège, que, du reste, lui, M. Paul de Musset, entend parler de cette pièce pour la première fois. Il faudrait voir si elle porte la signature de son frère dans *la Psyché*. De fait, ni la pièce ni la signature de Musset ne sont dans *la Psyché* de 1826. Quant à une thèse latine signalée par M. de Lovenjoul, c'est une dissertation de rhétoricien, qui a obtenu un prix d'honneur, il est vrai. « Que ne demande-t-on aussi tous les devoirs de l'écolier ? » dit M. Paul de Musset.

Depuis que les éditions originales des livres romantiques excitent la convoitise passionnée des amateurs, on a essayé plusieurs fois de donner une bibliographie exacte des œuvres d'Alfred de Musset. Il s'agissait surtout de fournir aux bibliophiles des renseignements dans lesquels ils pussent avoir confiance et qui les dirigeassent dans leurs recherches. On n'a guère réussi, par les causes indiquées plus haut. Une difficulté spéciale aux œuvres d'Alfred de Musset résulte du fait que Charpentier, l'éditeur ordinaire du poète, évite d'avertir si l'édition qu'il publie est la première ou la sixième. Il y a des recueils de bibliographie qui auraient pu suppléer au silence de l'éditeur de Musset. Malheureusement, ils sont fautifs, incohérents, incomplets, y compris la continuation de *Quérard,* le meilleur d'entre eux.

Pourtant, il y a quelques mois, M. Maurice Clouard a voulu tenter l'aventure difficile de publier une bibliographie complète des œuvres

d'Alfred de Musset[1]. Dans la lettre qui sert de préface à l'*Essai* de M. Maurice Clouard, M. de Lovenjoul le prévient de n'avoir pas trop à espérer de n'avoir pas commis d'erreur : « N'espérez pas que votre curieux livre soit pur de toute erreur ; il doit en contenir, car il s'en trouve toujours dans les études de ce genre, et c'est déjà beaucoup, n'en doutez pas, que d'avoir ouvert la route et posé un premier jalon. » Oui, certes, les documents bibliographiques accumulés par M. Maurice Clouard sont très abondants. C'est autant d'acquis. Parmi ces documents, il y en a qui sont tout à fait nouveaux. Les erreurs ne sont pas fréquentes. Il y en a bien quelques-unes ; les principales sont des erreurs d'omission. Il serait fort long de les énumérer toutes. Il y en a d'autre part qui seraient à vérifier. On les soupçonne plus qu'il n'est possible de les préciser. Quelques-unes sont visibles au premier coup d'œil ; il n'y a qu'à mettre le doigt dessus. Elles trahissent plutôt un peu d'inexpérience que le défaut de recherches suffisantes. Ainsi, page 16 de sa *Bibliographie,* M. Maurice Clouard, parlant de l'édition des *Contes,* publiée par Charpentier en 1854, et qui comprend : *Pierre et Camille, le Secret de Javotte, la Mouche, l'Histoire d'un merle blanc, Mimi Pinson, les Lettres de Dupuis et Cotonnet,* déclare que c'est pour la première fois, en 1854, que *la Mouche, l'Histoire d'un merle blanc, les Lettres de Dupuis et Cotonnet* furent jointes aux œuvres d'Alfred de Musset. Veut-il dire que c'est la première fois que ces quelques morceaux sont réunis ? Peut-être bien. S'il entend que c'est la première fois qu'ils sont publiés à part, il faudrait s'en assurer. Il serait bon, d'autre part, de voir où ils ont paru d'abord ; avertir, par exemple, que les *Lettres de Dupuis et Cotonnet,* adressées à M. Buloz, avaient été insérées dans la *Revue des Deux Mondes,* que *la Mouche* avait été publiée en feuilleton dans *le Moniteur,* en 1853. De plus, le texte de l'édition Charpentier n'est pas absolument celui de la *Revue des Deux Mondes.* Les *Œuvres posthumes* de 1860 ne sont pas non plus une édition originale, à part une pièce ou deux. Les autres avaient paru auparavant (1858-1859) dans le *Magasin de librairie.* Beaucoup de faits avancés par M. Maurice Clouard auraient besoin d'un supplément d'informations. Nous avons là sous la main un exemplaire des *Poésies complètes,* que nous croyons être la première édition des *Poésies nouvelles,* c'est-à-dire de celles composées par Musset, de 1835 à 1840. Le volume a 436 pages et la date de 1841. M. Maurice Clouard indique une édition de 1839 qui aurait 426 pages. On demande à voir. Plusieurs pièces de cette édition des *Poésies nouvelles* sont de 1840. Comment auraient-elles paru dans un volume de 1839 ? M. Maurice Clouard ne mentionne pas

1. *Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset* et des ouvrages, gravures et vignettes qui s'y rapportent, par Maurice Clouard, avec une lettre de M. de Lovenjoul, un portrait d'Alfred de Musset, gravé à l'eau-forte par Charbonnel, d'après la statue de P. Grasset. Un vol. grand in-8. Paris, 1883 (Rouquette).

l'édition de 1841. Il lui arrive d'autre part de mentionner une série d'éditions, sans autre détail que la date. C'est trop court, surtout à cause des augmentations et des retranchements qu'on y peut trouver. Ceux qui possèdent une ou plusieurs de ces éditions désireraient savoir en quoi elles diffèrent ou ressemblent aux autres.

Un chapitre intéressant de la notice de M. Maurice Clouard est celui où il donne la date de la première représentation et du nombre de représentations des comédies de Musset. Un autre qui ne le serait pas moins, si le contenu en était sûr, est la liste des écrits de Musset qui ne figurent pas dans l'édition in-4° des œuvres, ni par conséquent dans les éditions suivantes. C'est là que les erreurs abondent. Il y en a deux raisons essentielles. L'une est que la plupart du temps il n'y a pas de vérification possible. M. Maurice Clouard a pris les titres dans des catalogues, dans l'inventaire des papiers d'Alfred de Musset, fait à la vente qui a suivi la mort de M. Paul de Musset, ou dans la biographie d'Alfred de Musset par son frère.

On n'a que des données vagues sur la nature des morceaux énumérés par M. Maurice Clouard. On pourra se faire une idée de ce vague par le fait que voici. M. Maurice Clouard signale, sous le n° 24 des pièces omises, la chanson de Stenio. « Il en subsiste, dit-il, deux strophes (t. Ier, p. 304-305) dans une édition de *Lélia*, publiée par la maison Lévy en 1869. » La chanson de Stenio aurait eu trois strophes dans la première édition de *Lélia* (1833). Nous n'avons pas vu la première édition de *Lélia,* qui ne doit pas être commune; mais nous avons la seconde (2 vol. in-8° chez Dupuy et Tenré, 1833). La chanson de Stenio dans cette seconde édition de *Lélia* n'a ni deux ni trois strophes : elle en a neuf. Pourquoi a-t-elle disparu ou à peu près dans les éditions postérieures de *Lélia?* Pourquoi n'est-elle pas à son rang dans les poésies d'Alfred de Musset? En dehors des motifs puisés dans la chanson de Stenio elle-même, il y en a un qui peut expliquer sa disparition dans les éditions modernes de *Lélia.* La rupture de George Sand et d'Alfred de Musset éclata au cours du voyage qu'ils firent ensemble en Italie durant l'hiver de 1833-1834. George Sand aurait pu ne pas vouloir garder le bien d'autrui. Mais pourquoi maintenant Alfred de Musset n'a-t-il pas consenti à reprendre son bien? A-t-il oublié la chanson de Stenio? A-t-il eu des scrupules? Ce serait plutôt cela, quoique l'auteur de *Rolla* n'en eût guère. On sera sans doute curieux d'en avoir le texte. Alfred de Musset n'y tenait sans doute pas; les siens non plus. La postérité voudra l'avoir. Dans la deuxième édition de *Lélia,* la chanson de Stenio porte le titre de *Inno ebbrioso,* chant bachique, et se compose de 54 vers :

Que le chypre embrasé circule dans mes veines!
Effaçons de mon cœur les espérances vaines
Et jusqu'au souvenir

Des jours évanouis dont l'importune image,
Comme au fond d'un lac pur un ténébreux nuage
Troublerait l'avenir!

Oublions, oublions! la suprême sagesse
Est d'ignorer les jours épargnés par l'ivresse,
Et de ne pas savoir
Si la veille était sobre, ou si de nos années
Les plus belles déjà disparaissent, fanées,
Avant l'heure du soir.

Qu'on m'apporte un flacon, que ma coupe remplie
Déborde, et que ma lèvre, en plongeant dans la lie
De ce flot radieux,
S'altère, se dessèche et redemande encore
Une chaleur nouvelle à ce vin qui dévore
Et qui m'égale aux dieux!

Sur mes yeux éblouis qu'un voile épais descende;
Que ce flambeau confus pâlisse! et que j'entende,
Au milieu de la nuit,
Le choc retentissant de vos coupes heurtées,
Comme sur l'Océan les vagues agitées
Par le vent qui s'enfuit!

Si mon regard se lève au milieu de l'orgie,
Si ma lèvre tremblante et d'écume rougie
Va cherchant un baiser,
Que mes désirs ardents sur les épaules nues
De ces femmes d'amour, pour mes plaisirs venues,
Ne puissent s'apaiser.

Qu'en mon sang appauvri leurs caresses lascives
Rallument aujourd'hui les ardeurs convulsives
D'un prêtre de vingt ans,
Que les fleurs de leurs fronts soient par mes mains semées,
Que j'enlace à mes doigts les tresses parfumées
De leurs cheveux flottants.

Que ma dent furieuse, à leur chair palpitante,
Arrache un cri d'effroi; que leur voix haletante
Me demande merci;
Qu'en un dernier effort nos soupirs se confondent,
Pour un dernier défi que nos cris se répondent
Et que je meure ainsi!

Ou si Dieu me refuse une mort fortunée
De gloire et de bonheur à la fois couronnée;
Si je sens mes désirs
D'une rage impuissante, immortelle agonie,
Comme un pâle reflet d'une flamme ternie,
Survivre à mes plaisirs,

De mon maître jaloux, insultant le caprice,
Que ce vin généreux abrège le supplice
Du corps qui s'engourdit;
Dans un baiser d'adieu que nos lèvres s'étreignent,
Qu'en un sommeil glacé tous mes désirs s'éteignent
Et que Dieu soit maudit!

Stenio récite dans une orgie ces vers qui suent l'ivresse et la débauche. Il y a pis dans Horace et dans Catulle. Il n'y a nulle part, fût-ce dans Lucrèce, les traces d'une douleur aussi intense. Musset est déjà malade, quoiqu'on soit en 1833 et qu'il n'ait que vingt-trois ans, du mal dont il doit mourir. Sa cervelle ne ballotte pas encore dans son crâne, confite par l'alcool; mais elle est dès lors atteinte du virus qui nécessitera précisément cet emploi de l'alcool. La chanson de Stenio est chez Alfred de Musset un élément biographique. On se dit qu'à une heure donnée de sa jeunesse, à vingt-trois ans, il était déjà fait de cette manière, et c'était un pronostic funèbre.

Le morceau, quoi qu'il arrive, entrera dans les œuvres du poète. Qu'on l'ait d'abord négligé à dessein, puis oublié, c'est ce qu'il est superflu d'examiner ici. Il est plus probable qu'on l'a oublié, car on a oublié en même temps les six vers qui suivent, placés en tête du tome II de la seconde édition de *Lélia :*

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici-bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil?

(ALFRED DE MUSSET.)

M. Maurice Clouard peut voir qu'il manque quelque chose à sa liste. Il suffira de lui en indiquer encore une : c'est la *Valse romantique,* conservée par Sainte-Beuve, mais qu'il convient de laisser dans une ombre discrète. Il y a là des vers qui sont au nombre des plus beaux de Musset, La dernière strophe pourra en faire juger :

Alors le ciel pâlit, la chouette siffle et crie;
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,
La lune disparaît, la rivière charrie
Et Drouineau devient rêveur.

En définitive, les investigations les plus minutieuses n'ajouteront pas beaucoup désormais au bagage poétique d'Alfred de Musset. Il n'en sera pas autrement de ses ouvrages en prose. Ce qui méritait d'être conservé l'a été. Ce sont ses comédies, ses proverbes, ses nouvelles, ses

contes, sa *Confession d'un enfant du siècle*. On ne lui trouvera pas de correspondance, comme il arrive souvent aux écrivains illustres d'en avoir une, qu'on recueille longtemps après leur mort. Musset n'écrivait pas de lettres. On ne possède de lui que quelques billets incolores. Et puis, s'il y avait en prose des ouvrages perdus, ce serait une perte médiocre. Il n'est prosateur que par accident. S'il n'était que prosateur, on le réimprimerait peu. Chez lui, c'est le poète qui fait valoir l'écrivain en prose.

Pourtant, parmi ses écrits de ce genre qui n'ont pas trouvé de place dans les œuvres, il en est un qu'on pourrait regretter à certains égards, non qu'il vaille grand'chose, mais à cause de son étendue, de l'âge où Musset l'a mis au jour, de la lumière qu'il jette sur la complexion maladive de l'homme : c'est *l'Anglais mangeur d'opium*, une traduction, si l'on veut, plus originale néanmoins qu'on n'imaginerait avant de l'avoir lue. Musset avait dix-huit ans quand il traduisit *l'Anglais mangeur d'opium*[1]. On a vu qu'il était malade à vingt-trois ans, lors de la chanson de Stenio. Il l'est à dix-huit autant qu'à vingt-trois. C'est à ce point de vue que *l'Anglais mangeur d'opium* offre de l'intérêt. Il est à peine ecrit en français ; l'inexpérience littéraire du traducteur se trahit à chaque ligne. Faut-il dire le traducteur ? Il traduit quand bon lui semble. La moitié du temps, il commente ou improvise. La rareté du livre, tiré à quelques centaines d'exemplaires, et la gloire acquise depuis à Musset ont inspiré l'idée de le rééditer à M. Heulhard, en 1878, dans le *Moniteur du bibliophile*. Le nouvel éditeur constate en ces termes l'infidélité de la traduction : « Nous avons remarqué des passages dans l'original qui n'existent plus dans le texte français, et d'autres, au contraire, qu'on ne retrouve pas dans l'auteur anglais ; parmi ces derniers, *le Rêve madrilène*, où semble poindre le goût d'Alfred de Musset pour les balcons et les guitares ; la scène tout entière du *bal* et du *duel en chambre*, dont le ton romantique se trahit par des exclamations traditionnelles, telles que « mort » et « damnation », et l'épisode de l'*École de médecine*, avec ses funèbres développements, qui sont incontestablement de Musset. »

Le traducteur souligne dans la préface l'opinion de Thomas de Quincey, que « l'esprit a ses plaies et ses blessures, aussi cruelles et souvent plus horribles que celles du corps ». Il appuie sur le fait qu'on mange de l'opium parce qu'on souffre, et que le mal du siècle, comme on disait à l'époque des romantiques, ouvre à l'opium une belle carrière en Europe. Thomas de Quincey, sous l'influence de l'opium, a des rêves

1. *L'Anglais mangeur d'opium*, traduit de l'anglais par A. D. M. Un vol. in-18 de 221 pages, dont 16 de préface numérotées en chiffres romains. Paris, 1828, chez Mame et Delaunay-Vallée. Le livre de Thomas de Quincey, publié dans le *London Magazine* en 1821, porte le titre de *Confessions of an opium eater*, by the English opium eater. L'exemplaire qui avait servi à Alfred de Musset, retrouvé dans ses papiers à la mort de M. Pau de Musset, est une troisième édition qui avait paru à Londres en 1823.

effrayants. Il y en a qui semblent durer une éternité. Musset en invente de plus effrayants que lui, par exemple ce qu'on a appelé *le Rêve anatomique:* « Il me semblait (p. 212 et suiv. de l'édit. de 1828) que j'étais couché et que je m'éveillais dans la nuit; en posant la main à terre pour relever mon oreiller, je sentais quelque chose de froid qui cédait lorsque j'appuyais dessus. Alors je me penchais hors du lit et je regardais : c'était un cadavre étendu à côté de moi. Cependant je n'en étais ni effrayé ni même étonné. Je le prenais dans mes bras et je l'emportais dans la chambre voisine, en me disant : Il va être là, couché par terre : il est impossible qu'il rentre si j'ôte la clef de ma chambre. Et là-dessus je me rendormais. Quelques moments après, j'étais encore réveillé; c'était par le bruit de ma porte qu'on ouvrait; et cette idée qu'on ouvrait ma porte, quoique j'en eusse pris la clef sur moi, me faisait un mal horrible. Alors je voyais entrer le même cadavre que tout à l'heure j'avais trouvé par terre. Sa démarche était singulière. On aurait dit un homme à qui on aurait ôté ses os sans lui ôter ses muscles et qui, essayant de se soutenir sur ses membres pliants et lâches, tomberait à chaque pas. Pourtant il arrivait jusqu'à moi sans parler et se couchait sur moi; c'était alors une sensation effroyable, un cauchemar dont rien ne saurait approcher, car, outre le poids de sa masse informe et dégoûtante, je sentais une odeur pestilentielle découler des baisers dont il me couvrait. Alors je me levais tout à coup sur mon séant, en agitant le bras, ce qui dissipait l'apparition. »

Un autre rêve lui succédait. « Il me semblait que j'étais assis dans la même chambre, au coin de mon feu, et que je lisais sur une petite table où il n'y avait qu'une lumière; une glace était devant moi, au-dessus de la cheminée; et tout en lisant, comme je levais de temps en temps la tête, j'apercevais dans cette glace le cadavre qui me poursuivait, lisant par-dessus mon épaule dans le livre que je tenais à la main. Or il faut savoir que ce cadavre était celui d'un homme de soixante ans environ, qui avait une barbe grise et longue et des cheveux de même couleur qui lui tombaient sur les épaules. Je sentais ses poils dégoûtants m'effleurer le cou et le visage. Qu'on juge de la terreur que doit inspirer une vision pareille : je restais immobile dans la position où je me trouvais, n'osant pas tourner la page et les yeux fixés dans la glace, sur la terrible apparition. Une sueur froide coulait sur tout mon corps; cet état durait bien longtemps et l'immobile cadavre ne se dérangeait pas. Cependant j'entendais comme tout à l'heure la porte s'ouvrir, et je voyais derrière moi, dans la glace encore, entrer une procession sinistre; c'étaient des squelettes horribles, portant d'une main leur tête et de l'autre de longs cierges qui, au lieu d'un feu rouge et tremblant, jetaient une lumière terne et bleuâtre comme celle des rayons de la lune. Ils se promenaient en rond dans la chambre, qui, de très chaude qu'elle était auparavant,

devenait glacée; et quelques-uns venaient se baisser au foyer noir et triste, en réchauffant leurs mains longues et livides et en se tournant vers moi pour me dire : Il fait bien froid ! » Alors Musset s'éveille en sursaut et crie : Je ne veux plus dormir!

Musset n'est pas malade, dira-t-on. Il vient de lire les *Contes d'Hoffmann,* que précisément Loëve-Veymars a traduits cette année-là. Il y a certainement la part des circonstances à faire. Au XVIIIe siècle, les Anglais avaient importé chez eux, de l'Inde, les poisons orientaux, le haschich, l'opium, d'autres encore. Il existait en Angleterre, depuis lors, une secte de mangeurs d'opium et de haschich. L'ébranlement nerveux occasionné en Europe par la Révolution française, et en France par les désastres de la fin de l'Empire, avait provoqué une invasion du fléau. Ce n'était qu'un accident dans l'état d'esprit général. Néanmoins le haschich et l'opium ont une place considérable dans la littérature romantique. Il n'y a pas un écrivain romantique qui ne brode sur le haschich et l'opium. Après Byron, Chateaubriand, Lamartine, les romanciers en font une légende. Alexandre Dumas et Balzac ont construit des théories là-dessus, avant Théophile Gautier et Baudelaire, qui joignent la pratique au précepte. C'était une sorte d'initiation. Le sujet a évidemment préoccupé Alfred de Musset, que les histoires d'alentour auront ému. Pourquoi est-il si facile à ce genre d'émotion, alors qu'il n'a que dix-huit ans? Il y a en lui un principe morbide.

De sorte que si *l'Anglais mangeur d'opium* n'est pas une lacune dans ses œuvres, il convient à l'étude de sa physionomie morale.

L. Derôme.





LES ILLUSTRATEURS DE LIVRES

AU XIXe SIÈCLE

GUSTAVE DORÉ



GARGANTUA ENFANT.

Il est encore trop tôt pour écrire la vie de Gustave Doré et pour l'apprécier définitivement. Nul ne l'a essayé jusqu'à présent, et peut-être ne l'essayera-t-on jamais. C'est qu'il faut le plus souvent, pour intéresser la masse du public à la biographie d'un artiste, que son existence ait été brillante et ses amours retentissantes, qu'il ait eu des succès mondains, des fortunes diverses et tapageuses, qu'il ait habité une maison de verre, et surtout qu'il ait mené grand bruit dans l'élégante orgie parisienne. C'est à ce prix seulement qu'on pique la curiosité de nos con-

temporains désœuvrés et blasés. Tel n'est pas le cas de Gustave Doré, qui fut avant tout un gigantesque travailleur, et dont l'histoire serait forcément monotone, comme celle de tous les laborieux. Chez lui, l'ouvrier s'anéantit dans l'œuvre, et sa personnalité s'efface devant son art dominateur. Ses amours même ont disparu devant son génie, et la femme n'a joué dans sa vie qu'un rôle secondaire. Son travail, il est vrai, a été pour lui, comme pour tous les



Bucolique moderne.

(Croquis de Doré en villégiature, sur une de ses lettres.)

enfiévrés d'ambition, une source inépuisable de joies et de douleurs. Mais qui donc entreprendrait de raconter les souffrances intimes de l'artiste, ses espérances, sa lutte perpétuelle contre l'idée, ses déconvenues, ses tourments inavoués, toute cette pathologie mentale qui torture les vrais poètes et en fait des martyrs d'essence presque divine ? Il y a là des délicatesses qui défient toute analyse. D'ailleurs, comme le disait au moment même de la mort de Doré M. Alexandre Dumas fils, mieux vaut attendre et laisser au temps, souverain dispensateur des gloires, le soin d'épurer sa vie, son œuvre et sa renommée. Il est dangereux de hâter un jugement en ces matières, car l'avenir est toujours là pour réformer nos arrêts, et l'artiste, honni ou glorifié par ses contemporains, peut toujours faire appel à la postérité mieux informée. Il faut bien prendre garde — comme le faisait remarquer éloquemment l'auteur du *Demi-Monde* — que notre Panthéon français est pavé de nos repentirs.

Elle a été si courte, d'ailleurs, cette vie dont l'art a rempli tous les instants et comblé toutes les lacunes ! A peine si elle embrasse un demi-siècle, et ce bref espace de temps a suffi cependant à l'édification d'un monument artistique où trois ou quatre de nos génies contemporains pourraient se tailler d'amples renommées. — Gustave Doré était né à Strasbourg le 6 janvier 1833. Son père

était ingénieur des ponts et chaussées. Toute sa première enfance s'écoula dans la partie montagneuse et boisée de l'Alsace qu'on appelle le Dreystein; ce sont ces paysages agrestes et grandioses, avec leurs escarpements rocheux où les pins et les mélèzes accrochent leur sombre verdure, qui frappèrent d'abord la vue de l'enfant. Il y eut là une influence mystérieuse et profonde, dont les effets devaient se faire sentir plus tard, une sorte d'éducation inconsciente, qui augmentait à son insu le trésor de ses perceptions artistiques. Lui-même, du reste, a reconnu depuis l'importance de ces premières visions de la nature pittoresque. « C'est de ces spectacles, a-t-il dit quelque part, que naquirent pour moi les premières impressions vives; *ces éblouissements d'enfant* qui déterminent un goût. » Il y a là un mot souverainement caractéristique; le génie de Doré est en effet un éblouissement, et nul doute que son regard passionné n'ait gardé toute sa vie l'empreinte des nobles paysages qui entouraient son berceau et notamment des ruines imposantes du vieux couvent de Sainte-Odile, à Barr, où furent dirigées ses premières promenades. Vingt ans après, ces souvenirs le hantaient encore; et parmi ses premiers envois au Salon, en 1853, on compte un paysage sylvestre, qui reproduit fidèlement l'aspect sauvage et tourmenté de ses Vosges natales.



Savant turc.

Il avait neuf ans lorsque son père fut nommé ingénieur en chef dans le département de l'Ain et chargé du tracé du chemin de fer de Lyon à Genève. Gustave Doré, en accompagnant son père, ne perdit pas à ce changement de résidence. La vallée du Rhône n'est pas moins pittoresque que le Dreystein, et les montagnes du Jura valent bien celles de l'Alsace. Son père d'ailleurs l'emmenait fréquemment dans les tournées qu'il avait à faire et poussait avec lui jusqu'au fond de la Savoie et même dans l'Oberland. C'est là sans doute

que le futur artiste puisa ces goûts de touriste et d'amateur de tous les exercices physiques, auxquels il est toujours demeuré fidèle, et qui ont laissé de si profonds souvenirs chez tous ses contemporains. A cette époque, Doré dessinait depuis déjà longtemps. Ses premiers dessins, paysages et caricatures, surprenaient déjà ses entours par leur exécution facile et soignée à la fois, et par la verve entraînante qui les animait. Le plus curieux, c'est que, dès ces premiers moments, il se préoccupait déjà de donner à ses essais la forme défi-



Voyageurs attaqués par des ours.
(Croquis inédit de Doré sur une de ses lettres de voyage.)

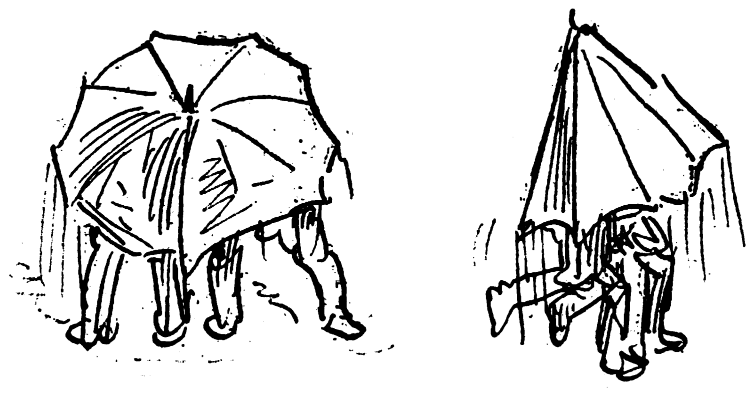
nitive de la publication. A onze ans, il faisait tirer à Ceyzériat, près de Bourg, deux lithographies, dont l'une représentait l'inauguration de la statue de Bichat, et l'autre un endroit célèbre dans les fastes du sport enfantin, la glissade de la Martinoire.

Après cinq années de cette existence de montagnard, si favorable à son développement physique, et pendant laquelle ses yeux s'étaient façonnés, pour ainsi dire, au sentiment de la nature, Gustave Doré vint à Paris. Il a raconté lui-même ce voyage sans des notes qu'il destinait sans doute à ses biographes de l'avenir[1]. — « En septembre 1847, dit-il, mes parents, appelés à Paris pour une affaire sérieuse, m'emmenèrent avec eux. Ce séjour ne devait durer que trois semaines, et l'idée de retourner en province, après avoir vu ce centre de lumières et d'études, me désespérait fort. J'appliquai dès lors mon esprit à

1. Ces notes m'ont été communiquées, ainsi que deux des dessins inédits qui illustrent ces pages, par M. le docteur Michel, neveu par alliance de G. Doré. Je lui en adresse ici mes remerciements bien sincères. Je dois également de la reconnaissance à MM. Armand et Léon Leleux, qui m'ont aidé de leurs souvenirs, et à M. A. Templier, de la maison Hachette et Cie, qui a bien voulu prêter au *Livre* plusieurs des bois publiés par Doré chez ses plus fidèles éditeurs.

trouver un moyen quelconque de rester, car je n'avais d'autre idée que de me livrer à la carrière des arts, idée qui rencontrait une extrême résistance chez mes parents. Comme mes deux frères, on me destinait à entrer à l'École polytechnique.

« Un jour que j'avais passé devant l'étalage de la maison Auber et Philippon, place de la Bourse, j'eus la pensée en rentrant à l'hôtel de crayonner quelques caricatures dans le genre de celles que j'y avais vues; et, profitant d'une sortie de mes parents, j'allai présenter à l'éditeur ces quelques essais. M. Philippon regarda avec attention et bonté ces croquis, me questionna sur ma situation et me renvoya chez mes parents avec une lettre qui les invitait à



Pendant l'orage.

(Croquis de Doré sur des lettres écrites en voyage.

venir causer avec lui. Ils vinrent, et M. Philippon, employant les paroles les plus insistantes et tous les arguments qu'il put trouver, triompha de la résistance et de la crainte de mes parents à me voir engagé dans la carrière d'artiste, puis obtint d'eux de me laisser à Paris, leur alléguant que dès ce moment il pourrait faire emploi de mes œuvres et les rétribuer... Dès ce jour il était décidé que je pourrais me livrer à mes goûts. Sans l'initiative obligeante de M. Philippon (je dis obligeante, car ce que je faisais était encore bien incorrect et bien enfantin), j'allais rentrer au fond de ma province pour y perdre encore plusieurs années. » — J'ai tenu à citer dans son entier cette dernière phrase, parce qu'on a souvent accusé Doré de manquer de modestie. Comme tous les grands esprits, il avait conscience de sa valeur. Il en avait peut-être l'orgueil, et il en avait le droit. Mais il est difficile, à mon sens, de dire précisément où finit l'orgueil et où la vanité commence. Plus d'un de ceux qui ont adressé ce reproche à l'illustrateur du Dante pourrait aisément être pris en flagrant délit de fausse humilité, ce qui est la pire de toutes les vanités.

Quoi qu'il en soit, à quatorze ans, Doré avait un éditeur, et l'un des premiers de Paris, le créateur de Gavarni, de Grandville et de Bertall, de tant d'autres déjà fameux ou célèbres; le roi de la caricature, le dispensateur du rire à Paris et en province. Il venait de fonder, à la fin de 1847, le *Journal pour rire*, auquel le jeune artiste devait donner une page par semaine. En même



LE LIVRE 4e Année Ve Livraison Imp A. Quantin

L'ANNÉE TERRIBLE
DESSIN INÉDIT DE GUSTAVE DORÉ
du Cabinet de M. le Docteur Michel

temps il entrait au lycée Charlemagne où il terminait ses études « tant bien que mal », comme il le dit lui-même, et où il fut le condisciple de MM. Edmond About et Taine.

Pendant les sept années qui suivent, Doré se consacre uniquement à la caricature et à la caricature courante. Il donne au *Journal pour rire* des suites lithographiques dont la principale est intitulée la *Ménagerie parisienne*, et qui sont intéressantes par l'indécision avec laquelle son crayon inconscient imite



Composition du *Don Quichotte*.

tantôt l'une, tantôt l'autre des célébrités contemporaines. Il y a là des pages bien curieuses à cet égard; des têtes lestement enlevées, des redingotes tendues sur des ventres rebelles, des jambes grêles qui s'arc-boutent pour soutenir des postérieurs exubérants, tout cela traité avec la rondeur magistrale de Gavarni. Plus loin, ce sont des figures déformées par un parti pris d'outrance et de grotesque qui fait involontairement songer à Daumier. Comme tous les commençants, Doré pastiche sans le vouloir. L'indépendance, toutefois, ne tarde guère à lui venir; et, comme toujours, elle lui réussit assez mal au début. C'est à cette époque sans doute qu'il faut rapporter ses premiers albums de charges, où le comique ne fait certes pas défaut, mais où l'originalité est plutôt cherchée que trouvée. On sent l'effort et le labeur dans le détail infini de ces figurines drôlatiques[1], dont la lithographie alourdit singulièrement les formes exiguës.

1. *Désagréments d'un voyage d'agrément,* par G. Doré. Paris, Arnaud de Vresse, s. d.

Trois artistes incompris, méconnus et mécontents; leur voyage en province et ailleurs, leur faim dévorante et leur déplorable fin, par G. Doré. Paris, Arnaud de Vresse, s. d.

De cette époque datent aussi les dessins de deux albums, publiés plus tard en Angleterre :

Two hundred sketches humorous and grotesque, by G. Doré. London, F. Warne and Co, s. d.

Historical Cartoons from the 1st century to the XIXth, by G. Doré. London, J. Camden-Hotten, 1868.

Ce ne sont là d'ailleurs que les essais d'un jeune tempérament qui veut s'éprouver lui-même, et qui s'agite sur place, en quête du chemin qui doit le conduire au but définitif et déjà rêvé.

D'ailleurs, l'actualité comique n'était pas à beaucoup près le genre pour lequel Gustave Doré se sentait né. Il y avait en lui plus et mieux à la fois; et les quelques milliers de dessins qu'il a donnés dans ce genre au début de sa carrière n'ont plus guère aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité. Il consacrait à de sérieuses études artistiques tout le temps qui lui restait libre, et cherchait à sortir du moule caricatural où ses idées étaient emprisonnées. De cette période datent ses débuts dans la peinture (Salon de 1853) et diverses tentatives qui n'aboutissaient guère. Enfin il s'avisa d'un expédient qui pouvait réussir. C'était l'époque où le système des publications par livraisons à bas prix, qu'on cherche à ressusciter aujourd'hui, était en pleine vogue. Il demanda et obtint de faire sous cette forme l'illustration d'un Rabelais qui parut en 1853[1]. Ce fut un premier et grand succès. Aujourd'hui encore les amateurs recherchent avec passion ce premier jet de la verve merveilleuse de Gustave Doré, et le grand Rabelais publié il y a quelques années chez les frères Garnier n'a pas pu le faire complètement oublier. Les livraisons s'enlevèrent rapidement; et la faveur des éditeurs suivant d'ordinaire les succès qu'elle devrait précéder, Gustave Doré fut immédiatement en butte aux sollicitations de plusieurs grandes maisons qui toutes voulaient avoir quelques-uns de ces dessins si séduisants d'entrain et de brillante fantaisie.



Composition du *Don Quichotte*.

C'est ainsi qu'on le voit s'élever progressivement de la *Russie caricaturale*[2] qui se ressent encore de ses précédents travaux, à la légende du *Chevalier*

1. *Œuvres de Rabelais,* illustrées par G. Doré. Paris, Aubert, 1853, 1 vol. gr. in-8°.

2. *Histoire pittoresque et caricaturale de la sainte Russie, d'après les chroniqueurs et historiens Nestor, Nikan, Kharamsin.* Paris, Bry, 1854, 1 vol. in-4°.

Jaufre[1], aux *Contes* de Balzac[2], — un des plus beaux joyaux de sa couronne d'illustrateur, — à la légende de *Fierabras*[3], et enfin à son *Juif-Errant*[4], où il atteint au grandiose, et qui marque la fin des débuts de l'artiste, l'apogée de cette marche ascendante qu'il a suivie sans relâche depuis sa quatorzième année et qui commence au *Journal pour rire* pour aboutir à l'épopée d'Isaac Laquedem.

Parmi ces œuvres diverses, il y en a deux que je voudrais dégager, et sur lesquelles il est bon d'insister, parce qu'elles tiennent une place impor-



Composition du *Don Quichotte*.

tante dans la vie de l'artiste, et parce qu'elles sont pleines d'intérêt en elles-mêmes et nettement significatives. Je veux parler des *Contes drôlatiques* de Balzac et de la *Légende du Juif-Errant*. — Dans les *Contes drôlatiques*, Doré, développant toute l'originalité dont le Rabelais avait montré le germe, crée à nouveau, pour ainsi dire, le dessin comique et lui donne à la fois une

1. *Histoire du chevalier Jaufre et de la belle Brunissende*, légende nationale traduite par Mary-Lafon, illustrations de G. Doré. Paris, librairie Nouvelle, 1855, in-8°. Il a été publié depuis une édition anglaise de cet ouvrage sous ce titre : *Sir Geoffrey the Knight, a tale of Chivalry*. London, Nelson and sons, 1869, petit in-8°. Les planches de cette édition sont très fatiguées.

2. *Contes drôlatiques recueillis*, etc., par M. de Balzac. Paris, Société générale de librairie, 1855, 1 vol. in-8 .

3. *Fierabras d'Alexandrie*, légende nationale, traduite par Mary-Lafon. Paris, librairie Nouvelle, 1856, in-8°.

4. *La Légende du Juif-Errant*, compositions et dessins de G. Doré, poème avec prologue et épilogue, par Pierre Dupont, préface et notice bibliographique de Paul Lacroix, avec la ballade de Béranger, mise en musique par E. Doré. Paris, Michel Lévy, 1856, un album gr. in-f°. Les planches du Juif-Errant ont passé depuis lors au *Magasin pittoresque*, qui en a fait plusieurs tirages en réimprimant aussi le texte, mais sans la musique. Ces tirages successifs ont fini par fatiguer les planches.

force et une ampleur inconnues jusqu'à lui. Il passe en revue le moyen âge entier, et s'aidant du texte de Balzac, qu'il interprète et complète plutôt qu'il ne le traduit, il transforme les siècles féodaux et gothiques comme par magie, en une bouffonnerie gigantesque. Il fallait presque du génie pour découvrir et dégager, dans ces époques sombres et héroïques, l'élément graphique du rire, la *vis comica* dont Balzac avait retrouvé la formule. Doré en a eu tout le mérite, et tout le monde sait dans quelle mesure il a réussi, quelle splendide belle humeur il y a déployée, quelle gauloiserie exubérante et



Composition du *Don Quichote*.

de bon aloi, quelle verve infatigable et toujours plus hardie. Il y a dans ces pages merveilleuses toute une analyse approfondie du rire, qui étonne souvent par sa profondeur et sa netteté. Et quelle fantaisie inépuisable dans ces figures croquées avec toute la souplesse d'un crayon désormais sûr de lui! Avec quelle audace aventureuse le dessinateur fait tournoyer les panaches autour des morions grotesques ou des hauberts biscornus de ses chevaliers! Avec quel soin il bourgeonne et bouffit les trognes de ses buveurs émérites et de ses « goutteux très précieulx »! Quelles ripailles homériques, d'où les prud'hommes sortent « dodelinant de la teste et barytonnant du cul »! Chacun des types successifs qu'il met en scène se grave dans l'esprit du lecteur, comme une médaille frappée à fleur de coin. Tantôt c'est un rictus qu'il fend comme une tirelire jusqu'aux oreilles d'un benoît moinillon; tantôt une bedaine triomphante qu'il appuie sur les jambes en tire-bouchon d'un mari mûr pour la confrérie; tantôt un vieux soudard dont il tanne, noircit et ravine la face, et dont les moustaches raides s'effiloquent en pointes bizarres. C'est bien pis encore lorsque, suivant l'esprit du temps, il passe des repues et autres fêtes de gueule, à ces combats sans cesse renouvelés, qui comptaient parmi les plaisirs



Imp. A. Quantin. Hachette et Cie, éditeurs.

COMPOSITION DE GUSTAVE DORÉ

Pour les *Deux Pigeons* de La Fontaine

de choix. Il engage alors des luttes infinies, des batailles qui se déroulent sans trêve sur des horizons sans fin, des assauts où des grappes humaines s'enchevêtrent et s'entr'assassinent jusque dans la mort. Le quatrième acte de *Ruy-Blas*, avec ses fanfares retentissantes de mots et son mélange étourdissant de farce grandiose et de drame poignant, est la seule analogie artistique qu'on puisse assigner à l'œuvre de Doré.

Quant au *Juif-Errant*, il marque, dans un autre genre, un autre progrès de l'artiste, ou plutôt une modification de son idée. La légende du Juif maudit prend sous son crayon une grandeur terrible.



La belle Impéria (*Contes drôlatiques*).

Il y a quelque chose de saisissant dans les pérégrinations du vieillard sinistre marchant sans repos à travers des décors où l'horreur et l'épouvantement se mêlent parfois à la caricature la plus exagérée, comme dans un cauchemar alternativement lugubre et grotesque.

Les fonds de ces grandes compositions prennent une importance immense dans l'ensemble de l'œuvre. L'œil est fasciné par cet entassement inouï de masses chaotiques, de rochers escaladant le ciel, de forêts s'épaississant à l'infini sur des pentes abruptes, d'architectures invraisemblables traitées avec un luxe de détail qui fait illusion. L'esprit se perd dans ce dédale d'impressions multipliées au delà de toute réalité, et l'on s'arrête, pris d'une sorte de terreur qu'évoque invinciblement l'énergie imaginative de l'artiste. Il y a, du reste, dans tout le *Juif-Errant* de Doré, une teinte incontestable de romantisme. Il a évidemment subi, à cette période de sa carrière, l'influence de la grande génération qui allait disparaître.



Vignette de *Berthe la repentie*.

Cette influence devait s'accuser plus nettement encore dans une lithographie, devenue fort rare aujourd'hui, qu'il publia lors du suicide de Gérard de Nerval. Cette lithographie représentait l'apothéose de l'auteur de la *Bohème galante*, avec une épigraphe empruntée à l'une de ses plus charmantes poésies :

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez-vous aux cieux!

(*Les Cydalises.*)

Mais, au fond, Doré n'avait pas la simplicité de foi et l'ardeur naïve nécessaires pour faire un bon romantique. Il ne faut voir là qu'une dernière incertitude de jeunesse qui va s'effacer désormais devant la pleine maturité de son talent.

En même temps que les *Contes drôlatiques*, publiés sous les auspices de

Dutacq, le faiseur émérite, et qui n'obtinrent pas cependant, au début, tout le succès qu'ils auraient dû avoir, Doré entamait ses relations avec l'éditeur Hachette par son illustration du *Voyage aux Pyrénées*, de Taine[1]. Puis, voulant à toute force sortir du cycle un peu gothique où il s'était renfermé jusque-là, il entreprit, au moment de la campagne de Crimée, une publication périodique intitulée le *Musée anglais-français*, imprimée dans les deux langues et donnant au jour le jour le bulletin des faits d'armes des troupes anglo-françaises. S'il faut en croire Doré lui-même, ce recueil, aujourd'hui profondément oublié, tint la vogue de 1855 à 1856 et fut très répandu. Pourtant, à part quelques belles pages signées de lui, l'ensemble de la publication ne dépasse guère le médiocre. Elle prit fin, d'ailleurs, avec les événements qui l'avaient fait naître, et auxquels elle ne pouvait pas survivre.



Vignette
des *Contes drôlatiques.*

Gustave Doré se trouvait dès lors ramené à son point de départ, l'illustration. Il avait conçu le projet de faire, dans un format uniforme, une grande collection illustrée de tous les chefs-d'œuvre de la littérature comique, épique ou tragique. Pour donner à ses dessins toute l'aisance et toute l'importance qu'il leur attribuait, il proposait le format in-folio, depuis longtemps négligé, et qui lui paraissait plus propre que tout autre à l'étendue et à la conservation des compositions qu'il rêvait. Il a raconté lui-même, du reste, les difficultés avec lesquelles il se trouva aux prises.

« Les éditeurs auxquels je fis part de mes plans, ne trouvant pas mon idée pratique, m'alléguaient que ce n'était pas dans un moment où les affaires de la librairie avaient pour base le bon marché excessif qu'il fallait lancer des volumes à cent francs, et qu'il n'y avait aucune chance de réussite à créer ce contre-courant. — De mon côté, je raisonnais d'une manière opposée et je fondais mon espérance sur ce fait que, dans tous les temps où un art ou une industrie tombent, il reste toujours quelques centaines de personnes qui protestent contre ce déluge de choses communes et prêtes à payer ce qu'elle vaut la première œuvre soignée qui se présente. »



Le capitaine Cochegrue.
(*Contes drôlatiques.*)

La justesse de ces arguments ne convainquit personne, et aucun éditeur ne voulut courir le risque de l'opération proposée par l'artiste. Celui-ci, alors, opiniâtrant

1. *Voyage aux eaux des Pyrénées*, par H. Taine. Paris, 1855, 2 vol. pet. in-8°. Cette première

son idée, entreprit à ses frais l'illustration du Dante, par lequel il voulait inaugurer sa collection nouvelle. Mais il avait trop présumé de ses forces, et il allait être contraint de renoncer à son œuvre, lorsque les associés de la mai-



La Connestable (*Contes drôlatiques*).

son Hachette, touchés de tant de persévérance et sans doute aussi ébranlés par tant de foi, consentirent enfin à se charger de l'affaire et la menèrent à bien [1].

édition est devenue très rare aujourd'hui. Il en a été fait depuis une seconde fort augmentée pour les gravures et pour le texte.

1. *L'Enfer* de Dante, trad. nouvelle de P.-A. Fiorentino. Paris, Hachette, un vol. in-f°. Il en a été fait une édition anglaise sous ce titre : *The vision of Hell*, by Dante. London, 1866, in-f°. — A la même époque remontent les publications suivantes : *Aline*, *Journal d'un jeune homme*, par

Le succès, cette fois, fut complet et définitif. Pour la première fois, les grandioses conceptions de l'artiste se réalisaient et trouvaient leur cadre nécessaire dans une publication de haut luxe et de bon goût. Pour nous, que la suite de l'œuvre de Doré a rendus plus difficiles, nous pouvons sans doute ne pas classer *l'Enfer* parmi ses meilleures productions. Il n'en est pas moins vrai qu'on y rencontre des pages d'une beauté saisissante, où la sévérité du vieux poète gibelin est merveilleusement traduite par le crayon du dessinateur. Telles sont, par exemple, les illustrations qui représentent la traversée de l'Achéron et les suppliciés du froid. Il y a aussi plus d'une gracieuse inspiration, comme celle de la *Françoise de Rimini,* dont nous donnons ici la première esquisse. Le public, d'ailleurs, qui est le grand juge en ces matières, se fit le complice du succès que les malveillants seuls pouvaient continuer à contester.



En-tête de *la mye du Roy* (*Contes drôlatiques*).

Rien ne devait plus désormais entraver l'essor de Gustave Doré. A partir de l'année 1860, on sent que la faveur de ses contemporains lui est acquise. C'est l'époque de ses plus magistrales conceptions, et c'est aussi l'époque où, lâchant la bride à son imagination exaltée, il se laisse aller à de véritables débordements de production. Là était l'écueil, et il ne sut pas l'éviter. Mieux vaut, pour l'artiste, ne pas jeter trop de perles aux pieds du commun ; mieux vaut se réserver, se contenir, se faire désirer même, comme ces juifs avaricieux et prudents qui entr'ouvrent à grand'peine leur cassette où brille un diamant sans rival. Mais



Balzac écrivant les *Contes drôlatiques.*

Valery Vernier. Paris, Dentu, 1857. — *L'Histoire des environs de Paris.* Paris, 1860, in-8°. — Shakespeare, *The tempest.* London, 1860, in-4°. — *L'Habitation du désert,* par Mayne-Reid, trad. par A. Le François. Paris, Hachette, 1 vol. in-16.



LE LIVRE 4e Année Ve Livraison Imp. A. Quantin

PREMIÈRE ÉBAUCHE D'UNE COMPOSITION POUR LA FRANÇOISE DE RIMINI

Appartient à M. le Docteur Michel


THE ASTOR LIBRARY

la vie devenue facile, Doré s'y jeta à pleines voiles, sans se douter que cette mer trompeuse est féconde en naufrages. Avec son tempérament excessif, son imagination ardente, il se trouva bien vite entraîné à des imprudences ou à de coûteuses folies. Pour les réparer, il se prodigua sans songer qu'il démonétisait son talent en le vulgarisant. Travailleur infatigable, il ne pouvait pas comprendre qu'on lui reprochât d'aller trop vite, lui qui donnait toujours tout son soin à la tâche de l'heure présente. Aussi le catalogue de son œuvre, pendant les sept ou huit années qui suivent, ne sera jamais dressé complètement et sans lacune[1]. C'est là aussi ce qui expliquera certaines défaillances, dues à un labeur trop hâtif, et dont il serait injuste de rendre l'artiste uniquement responsable. C'est là enfin qu'il faut chercher le secret de la fatigue morale de ses dernières années et des efforts qu'il faisait pour changer son terrain artistique et tirer une renommée nouvelle de ses tableaux ou de ses sculptures.

Parmi les œuvres de Doré publiées depuis cette époque, il y en a surtout trois qui ont attiré et attirent encore l'attention du public, et sur lesquelles il est nécessaire d'insister si l'on veut connaître peu ou prou l'artiste et l'œuvre. C'est d'abord le *Don Quichotte*, puis, à peu près sur le même rang, *l'Arioste*, et enfin *les Idylles du roi* de Tennyson. C'est là qu'il faut chercher la véritable maturité de Doré, la plus grande valeur de son crayon et aussi les premiers symptômes d'un ralentissement qui n'a pas eu le temps d'aller jusqu'à l'impuissance de la vieillesse.

Dans le *Don Quichotte*[2], Doré retrouvait la note satirique et railleuse de ses

1. Je citerai seulement celles de ces publications que j'ai pu relever, soit à la Bibliothèque nationale, soit dans les catalogues des principales ventes :

Les Figures du temps, avec une notice biographique. Paris, 1861, in-12.
Les Chansons d'autrefois, par C. Vincent et E. Plouvier. Paris, Coulon-Pineau, 1861, in-12.
La Mythologie du Rhin, par Saintine. Paris, Hachette, 1862, in-8°.
L'Espagne, mœurs et paysages, par L. Godard. Tours, 1862, in-8°.
Les États-Unis et le Mexique, par Malte-Brun. Paris, 1862, in-4°.
Contes et légendes. Paris, 1862, in-8°.
Histoire du capitaine Castagnette, par L'Épine. Paris, Hachette, 1862, in-4°.
Le Baron de Munchausen. Paris, 1862, in-4°. Londres, 1866, in-4°.
La Légende de Croquemitaine, par E. L'Épine. Paris, Hachette, 1863, in-4°. Londres, 1866, in-4°.
Chasses au lion et à la panthère, par Gastineau. Paris, 1863, in-8°.
Histoires d'une minute, par A. Marx. Paris, Dentu, 1864, un vol. in-12
Les Contes de Perrault. Paris, Hetzel, 1864, in-8°; 1867, gr. in-4°.
De Paris en Afrique, par Gastineau. Paris, 1865, un vol. in-12.
Cressy and Poictiers, by J.-G. Edgar. London, 1865, in-8°.
L'Épicurien, par Th. Moore, trad. française. Paris, 1865, in-8°.
Fairy Realm. London, 1865, in-f°.
Le chevalier Beautemps, par Quatrelles. Paris, Pougin, s. d., un vol. in-12.
Le capitaine Fracasse, par Th. Gautier. Paris, s. d., in-8°.
Atala, par Chateaubriand. Paris, Hachette, 1865, gr. in-f°.

2. *Don Quichotte*, par Cervantes, trad. par Viardot. Paris, Hachette, 1865, 2 vol. gr. in-f°.
Histoire de la guerre du Mexique, par La Bédollière. Paris, 1866, in-4°.
Le Purgatoire et le Paradis, par Dante, trad. par Fiorentino. Paris, Hachette, un vol. in-f°.
Le Chemin des écoliers, par Saintine. Paris, Hachette, un vol. in-8°.
La Sainte Bible selon la Vulgate. Tours, Mame, 1866, 2 vol. in-f°. Londres, 1866, in-f°.
The Paradise lost, by John Milton, edited by R. Vaughan, D. D. London, 1866, in-f°.
La France et la Prusse, par La Bédollière. Paris, 1867, in-8°.
Fables de La Fontaine. Paris, Hachette, 1867, 2 vol. in-f°.

débuts, tempérée par la morgue et l'austérité du vieux soldat espagnol. Au fond, il s'agissait toujours de rendre le moyen âge. Mais, entre Rabelais et Cervantes, quelle différence! Le curé de Meudon, avec son large rire, sa philosophie pratique, sa morale matérialiste à plus d'un égard, son insouciance perpétuelle, fruit d'un bon estomac, n'envisage ses contemporains qu'à travers le voile rose de ses joyeuses ivresses. S'il gouaille, s'il ridiculise quiconque lui paraît ridicule autour de lui, il le fait au fond avec un scepticisme indulgent qui fait passer bien des malices et pardonner bien des épigrammes. Le blâme, chez lui, n'a pas d'amertume, et, s'il s'attaque à des abus ou à des personnages malfaisants, il a grand soin de s'envelopper dans une série d'énigmes peu transparentes, qu'il embrouille à son gré. Cervantes, au contraire, a la satire âpre et le rire souvent contraint.



Vignette du *Dangier d'estre trop coquebin* (*Contes drôlatiques*).

La bienveillance n'existe pas chez lui, comme chez le divin patron des « humeurs de piot ». Sous le railleur, on sent un rigoriste dont la raideur se plie mal aux exigences de son métier d'amuseur du public. Aussi quelle transformation subit son héros entre la première et la dernière page de son livre! Par quelle métamorphose bizarre ce *Don Quichotte*, d'abord simplement risible, devient-il à la fin le type de l'honnête homme naïf et bafoué, d'un amoureux des choses idéales, persécuté par une populace grossière? Cervantes part du rire, bifurque brusquement et ramène son lecteur à l'admiration des beaux sentiments, dont il avait d'abord voulu railler l'excès. — Doré a merveilleusement senti la différence des deux génies et l'a merveilleusement traduite. Son crayon si vif, et si libre d'allures dans l'interprétation du texte de Rabelais, s'observe et se châtie pour rendre les plaisanteries un peu compassées de Cervantes. Certes, le côté drôle ne manque pas dans ces pages de fantaisie charmante, où la silhouette grêle et efflanquée de don Quichotte coudoie incessamment les rondeurs de Sancho Pança. Mais ce n'est plus la gaieté débridée de Pantagruel, cette kermesse perpétuelle qui se déroule à travers les chapitres du bon Rabelais. C'est une note plus sèche, plus

étudiée, qui emprunte à Callot ses principaux effets comiques et douloureux. C'est cette remarquable entente du texte qui fait du *Don Quichotte* une des premières œuvres de Gustave Doré.

Mais c'est, à mon avis, dans le *Roland furieux* de l'Arioste[1] que Doré a donné la meilleure expression de son génie particulier. Dès l'abord, sans chercher à pousser trop loin l'analyse psychologique, on est forcé de reconnaître une analogie remarquable entre l'auteur et son interprète. C'est le même amour du merveilleux, la même grandeur de conception,



La belle Impéria (*Contes drôlatiques*).

la même fantaisie royale et excessive, la même magie qui donne aux choses un relief fantastique et singulier. Il y a là une affinité pour ainsi dire nécessaire, et il est aisé de concevoir qu'une illustration de ce genre ait séduit Doré. Elle s'imposait à lui par ses faiblesses aussi bien que par ses hautes qualités. Aussi l'a-il traitée *con amore.* On y trouve à la fois toutes ses qualités et tous ses défauts.



Le péché véniel (*Contes drôlatiques*).

Rien de plus grandiose comme conception. C'est un rêve inouï de richesse et de splendeur; un décor gigantesque où des châteaux forts se dressent dans les nuages, au sommet des rochers les plus sourcilleux; une féerie où s'élèvent des

1. Paris, Hachette, 1879, un vol. in-f°. — Citons encore :
Les Pays-Bas : la Belgique. Paris, 1867, in-8°.
La chanson du vieux marin, par Coleridge. Paris, 1870, gr. in-f°.
Thomas Hood, illustrated by G. Doré. London, E. Moxon, 1870, in-f°.
Londres, par Louis Enault. Paris, Hachette, 1876, un vol. gr. in-4°.
Histoire des croisades, par Michaud. Paris, Furne et Jouvet, 1877.
Le département des estampes conserve une belle page de Doré, intitulée *Frère Angel,* et destinée au *Spiridion* de George Sand.

palais dont l'architecture divine réduirait à néant les conceptions du Piranèse Souvent, dans les bois silencieux, sous la feuillée transpercée de lumière, une noble et gracieuse figure de femme apparaît avec des blancheurs de vision, pendant que des amours ailés comme des papillons se jouent dans les hautes herbes. D'autres fois, dans la plaine ouverte, deux troupes ennemies se sont rencontrées, et la lutte s'engage sans trêve ni merci; les armures brillent, les chevaux se mordent et les cavaliers se heurtent et se mêlent comme dans un tableau de Salvator Rosa. Plus loin, c'est une fête où les vaisselles d'or et d'argent reluisent à profusion sur les tables sculptées, où les étoffes chamarrées des grands costumes d'apparat se froissent les unes contre les autres, où les visages sont comme des bouquets souriants dans le papier des hautes fraises. L'effet est soutenu, presque toujours agréable, même quand il s'agit d'un récit plein de noirceurs fantastiques. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de défaut ? Hélas! non. La perfection n'est pas de ce monde. Le défaut est dans l'excès même de ces qualités. Il y a presque abus de la part du dessinateur, et l'on finit par trouver de la monotonie là où l'on comptait trouver de l'émotion.

Dans les *Idylles du roi*[1], les qualités sont les mêmes, avec une grâce souvent encore plus délicate, due à la pureté de l'idée chez le poète lauréat de l'Angleterre. Mais les défauts s'accusent également, grâce au travail minutieux des graveurs d'outre-Manche. Les noirs, qui manquent généralement d'accent dans les dernières œuvres de Doré, se ternissent encore et s'embrument, tournant souvent au gris là où des vigueurs seraient nécessaires. Il en résulte une certaine mollesse dans l'exécution qui nuit à l'effet d'ensemble. Les compositions sont toujours d'une grande beauté, mais on commence à sentir une vague lassitude, une sorte d'ennui chez l'artiste. C'est l'époque extrême, on le sent, de la valeur de Doré; le danger était proche. « Les pensées, a dit récemment un critique[2], lui sortaient tout armées du cerveau, en sorte que la nature n'avait plus un accessoire à fournir; d'où il advint que, sa fantaisie prenant la place de la réalité, il gagna insensiblement l'habitude d'inventer au lieu de sentir, de penser au lieu de voir, désertant ainsi le terrain même des arts plastiques, qui sont limités à l'interprétation dans le réel et soumis à des nécessités de forme et de vérité, sous peine de ne plus rien exprimer clairement. » — Le jugement est un peu rigoureux, mais il est juste à certains égards. Il est certain que chez Doré la pensée avait fini par l'emporter sur la vision. Il n'avait jamais pu, d'ailleurs, s'astreindre à travailler d'après le modèle, et de là viennent la plupart des défauts qu'on a reprochés à ses diverses œuvres, dans le triple domaine de la peinture, de la sculpture et du dessin.

Malgré l'intensité de son travail et de sa production, le rêve dépassait l'œuvre chez Gustave Doré. En 1865, terminant les notes sur sa vie dont j'ai déjà parlé, il énumérait les principaux auteurs dont devait, selon lui, se composer cette bibliothèque idéale dont il voulait illustrer tous les ouvrages. Une quarantaine d'auteurs de tous pays, de tout rang, de toute valeur, s'ébattaient pêle-mêle dans son cerveau, Homère à côté de Thomas de Kempen, Anacréon à côté d'Ossian, Montaigne servant d'antidote à Lamartine, et Hoffmann

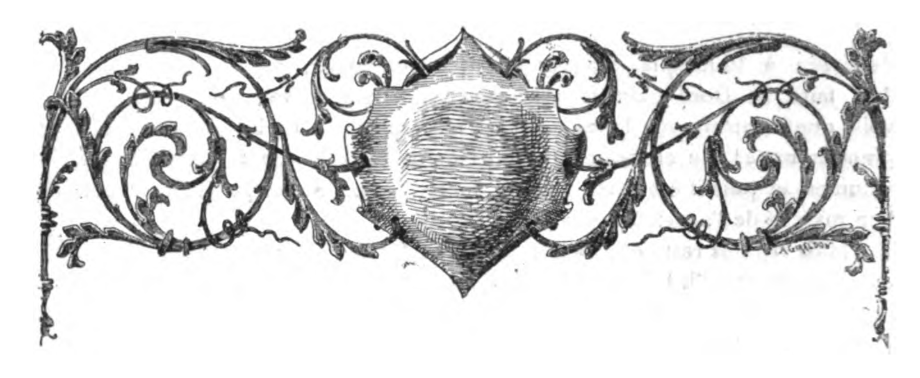
1. Paris, Hachette, 1878, in-f°.
2. Voyez, dans la *Nouvelle Revue* du 1er avril : *Gustave Doré*, par M. Guillaume Dubufe fils.

de voisin à Plutarque. De ces quarante ouvrages, sept volumes étaient déjà faits, et Doré ajoutait avec une confiance naïve : « Je m'arrête, car voilà que j'empiète sur l'avenir, et ce n'est plus de la biographie. » Pauvre grand homme ! il a encore eu le temps de mener à bonne fin une dizaine de volumes, et puis il est parti, laissant inachevé son Shakespeare ! La mort fait bon marché de l'artiste et de son rêve.

Mais il nous reste encore le meilleur de Gustave Doré, puisqu'il n'a pas eu de vieillesse et qu'il lui a été donné d'épargner son œuvre. Aussi conservera-t-il encore longtemps un mérite exceptionnel, la jeunesse, si rare de nos jours. C'est là ce qui lui a donné une influence réelle sur ses contemporains ; il était jeune et indépendant au vrai sens du mot, et la jeunesse et l'indépendance sont deux puissants leviers. La rudesse de son caractère lui avait fait quelques ennemis dont la mort fera taire les rancunes ; elle désarmera de même les envieux qu'offusque tout succès, et la réputation de Doré, délivrée de toutes ces malveillances accumulées, épurée par le temps, ira grandissant dans l'avenir. Pour nous autres, qui l'avons vu à l'œuvre, nous avons tout au moins contracté à son égard une dette de reconnaissance, car plus que tout autre il a contribué à développer en France le sentiment et le goût des choses de l'art. George Sand le constatait lorsqu'elle lui écrivait, après avoir feuilleté le *Don Quichotte*, ces mots qui résument toute la vie artistique de Doré : « Vous avez élevé votre génération, et vous l'avez rendue plus artiste. »

EUGÈNE FORGUES.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LIVRES AUX ENCHÈRES. — *Vente Musset.* — Le 1er décembre 1881, il y avait foule dans la salle n° 4 de l'hôtel Drouot. On allait vendre la collection d'autographes et de dessins ayant appartenu à Alfred de Musset. Les amateurs étaient là en nombre quand Me Delestre, commissaire-priseur, dut annoncer que, par suite du décès de Mme Paul de Musset, survenu la veille, la vente n'aurait pas lieu.

C'est seulement le mois dernier, après l'accomplissement des longues formalités que nécessite la liquidation d'une succession, que M. Charavay offrait aux admirateurs d'Alfred de Musset le catalogue de sa précieuse collection. Ce catalogue, en tous points semblable au premier, contenait toutefois un numéro d'une importance capitale et qui ne figurait pas au premier livret : la correspondance originale d'Alfred de Musset avec son ami le plus dévoué, Alfred Tattet.

Voici les prix qu'ont atteints les principaux autographes et dessins :

18 lettres autographes, dont 4 signées en toutes lettres et 14 signées Alf. de M. à Alfred Tattet, 1831-1848, 40 pages in-8°, 2,100 fr

On nous saura gré de reproduire quelques passages de cette correspondance

Il s'agit ici d'un voyage dans l'Est :

... Rien n'élève le cœur et n'embellit l'esprit comme ces grandes tournées dans le royaume. C'est incroyable, le nombre de maisons, de paysans, de troupeaux d'oies, de chopes de bière, de garçons d'écurie, d'adjoints, de plats de viandes réchauffées, de curés de village, de personnes lettrées, de hauts dignitaires, de plants de houblon, de chevaux vicieux et d'ânes éreintés qui m'ont passé devant les yeux. J'ai même vu une personne aimable, âgée, il est vrai, mais pas chère du tout; puis, comme dit une admirable pièce de vers de ma façon :

Le long, le long de la Moselle,
J'ai vu plus d'une demoiselle
Faisant, faisant de la dentelle.

Je suis revenu avec une jeune beauté de quarante-cinq à quarante-six ans qui se rendait par les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires, de Varsovie aux

Batignolles. Le fait est historique. Elle mangeait un gâteau polonais, couleur de fromage de Marolles, et elle pleurait parce qu'un grand monsieur, de sept ou huit pieds de long sur très peu de large, s'était apparemment chamaillé avec elle; ce monsieur s'appelait *Mon bien-aimé*. Du moins ne l'ai-je pas entendu appeler d'un autre nom.

... Jugez, mon cher ami, de ma situation. Heureusement la figure de cette Ariane m'a fait penser à Bacchus. Donc j'ai acheté à Voie, pour dix sous, une bouteille de vin excellent, mais je dis tout à fait bon, et ainsi, elle pleurant, moi buvant, nous cheminâmes tristement. O mon ami, que de drames piquants, que de souffrances et de palpitations peuvent renfermer les trois compartiments d'une diligence!

Cet autre passage a une importance pour les critiqueurs et les dénicheurs d'inédit de l'avenir. Il paraît que des vers, portant la signature de Musset, avaient été inscrits sur le registre des voyageurs, à l'entrée de la garenne de Clisson. Musset les désavoue.

Quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là et quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin; ma muse aura accouché pendant mon absence. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

Les impressions de voyage se succèdent. De la Loire, « où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde » et où il « se trouve de fort beaux bancs de sable et même des ornières », Musset passe à la Champagne :

Entre tous les pays que j'ai visités, la Champagne surtout m'a ravi, ou du moins la moitié de la Champagne. Je ne sais pas qui l'a nommé *pouilleuse,* mais c'était un grand géographe.

La langue n'a point d'autre mot lorsqu'on regarde avec délices ces belles plaines de sable et de craie, cette végétation *luxuriante* d'échalas, ces oriflammes de toiles de blanchisseuses et ces habitations charmantes qui saluent le passant en attendant qu'elles tombent, ces clochers pleins d'urbanité qui semblent toujours prêts à ôter leurs toits pour vous faire accueil. Napoléon est inexcusable d'avoir piétiné sur ce beau pays avec ses escadrons crottés. Ce devrait être le théâtre choisi par un romancier d'outre-mer pour une pastorale à la crème.

Deux amants persécutés, par exemple, se donnent un rendez-vous clandestin au milieu de cette contrée pittoresque. Où trouver un endroit propice pour se dérober aux yeux des jaloux? Point d'arbres, pas un buisson à six lieues à la ronde. Les toiles de blanchisseuses sont à jour. Que faire? Ils se couchent à plat ventre dans un sillon parfaitement chauve et se récitent ainsi un chapitre de Balzac. Voilà, je crois, une situation.

... Si peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne sont pas, du moins, les mêmes bottiers, les mêmes tailleurs. Ce sont d'autres Buloz, des protes qui ne m'impriment pas, des créanciers à qui je ne dois pas. Ce spectacle innocent me rafraîchit beaucoup. Mon argent se réjouit de m'appartenir. Du reste, je suis d'une sagesse exemplaire. Pour la dixième fois, j'ai renoncé à tout ce qui m'a nui, au vin, au café, etc., etc. Il se trouve des gens qui doutent de moi pour l'avenir. Je ne dis rien là-dessus, car rien n'est plus bête que promettre...

Voici quelques détails sur la brouille de Musset avec la *Revue des Deux Mondes.*

Il écrit, à la date du 14 mai 1844 :

Je viens d'avoir une fluxion de poitrine et je profite de l'occasion pour vous donner de mes nouvelles. Quand je dis fluxion de poitrine, c'est *pleurésie* que je devrais dire; mais le nom ne fait rien à la chose.. Je n'ai que faire de vous dire que pendant ce temps-là, je suais comme un troupeau de taureaux et que je nageais agréablement dans mon lit comme un morceau de sucre dans un verre d'eau... On m'a éventré, torturé, déchiqueté, bistourisé et guéri. Moyennant quoi, je bois du lolo...

Vous comprenez que j'ai eu mes religieuses. Ma bonne sœur Marceline est revenue, plus une seconde avec elle, bonne, douce, charmante comme elles le sont toutes, et de plus femme d'esprit. J'ai fait comme Louis XV, mon cher. J'ai envoyé paître ma maîtresse; mais le plaisant, c'est qu'elle y est allée!... Surtout, *ne me faites pas de morale.* Je vous en adjure au nom de l'amitié et de tous les lavements que j'ai pris, à moins que vous ne vous reconnaissiez pour meilleur orateur que la fièvre et plus grand moraliste que la diarrhée...

Ma nouvelle liaison avec le *Constitutionnel* m'a brouillé avec ma vieille maîtresse, la *Revue,* qui m'accuse d'ingratitude. Elle me calomnie, la vieille folichonne, car je vous prouverais que je suis blanc comme neige, si j'avais seulement deux heures devant moi et une main de papier. En tout cas, *j'ai payé* ce que je devais à cette auguste dame, et je me lave les mains de plusieurs choses. *Entre nous,* Véron me donne à peu près le triple de ce que me donnaient les autres, et pour certaines choses il y a à peu près la différence de 25 louis à 50 francs. Vous voyez que le choix est aisé à faire.

De quelle représentation est-il question dans les lignes ci-dessous ? La date manque pour le déterminer, mais la boutade est plaisante :

Je crois que la semaine prochaine, je vais être exécuté en effigie sur l'échafaud de la rue Richelieu; serait-il possible que vous n'y veniez pas ! Je vous préviens que je vous garde une loge et que si je ne vous vois pas dedans, je ferai comme Mme Dorval, cette vieille *Allan,* non *Despréaux.* Elle m'avait menacé, si je ne venais pas, de s'avancer au bord de la rampe et de dire poliment au public : Messieurs, il est vrai que je devais jouer ce soir; mais M. de Musset n'étant pas dans la salle, je suis obligée de vous dire que ça m'embête.

La correspondance s'arrête à 1848. Nous en détachons ce billet, écrit au lendemain de l'insurrection de juin :

La garde nationale, écrit Musset, a été si belle, si admirablement intrépide, que ce seul spectacle, heureusement, nous a donné encore de bons battements de cœur. C'étaient presque tous des enfants. Je n'ai jamais rien rêvé de pareil.

Et ce post-scriptum simplement daté de « jeudi 1848 » :

Le prince Napoléon est perdu. On dit qu'il parlera à l'Assemblée.

Cette correspondance a été rachetée par la famille. — M. Alexandre Dumas s'est rendu acquéreur, moyennant le prix de 2,500 fr., du manuscrit autographe *la Coupe et les lèvres;* — le manuscrit de *Lorenzaccio* a été vendu 3,150 fr.; — *l'Avant-Propos,* pièce autographe, écrit pour mettre en tête de *la Nuit vénitienne,* 80 fr.; — fragment autographe de : *On ne badine pas avec l'amour,* 200 fr.; — l'acte premier de *Faustine,* 190 fr.; — *le Songe d'Auguste,* 230 fr.;

cette pièce contient des variantes importantes avec l'imprimé. — *l'Ane et le Ruisseau* (1855), intéressant manuscrit d'une comédie qui n'a été publiée que dans les œuvres posthumes d'Alfred de Musset, 600 fr.; — pièce de vers autographe débutant ainsi :

Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée,
Que balbutiais-tu dans ces fatales nuits?

270 fr.; — *le Comte d'Essex,* plan d'une comédie, 160 fr.; — *Valentin,* fragment de nouvelle autographe, 125 fr.; — *Mardoche,* manuscrit autographe, 1,800 fr.; — pièce de vers autographe, adressée à Tattet et commençant ainsi :

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui..!!

270 fr.; — pièce de vers inédite et adressée à George Sand, 400 fr.; — *Une soubrette d'autrefois,* comédie autographe, 860 fr.; — *Lettre sur les voleurs de noms, Lettre à Buloz, mémoires d'outrecuidance,* fragments autographes, 160 fr.; — *Sur l'abus qu'on fait des adjectifs, lettre de deux habitants de la Ferté-sous-Jouarre,* 620 fr. C'est la première des fameuses lettres de Dupuis et Cotonnet au directeur de la *Revue des Deux Mondes.*

Parmi les dessins de Musset, nous signalerons un album contenant dix croquis faits pendant son voyage en Italie avec George Sand. Les plus curieux représentent les portraits des deux écrivains, le passage des voyageurs à la douane italienne, les deux amis en diligence, Stendhal dans une auberge italienne, le portrait de George Sand à demi cachée par son éventail, et Musset et George Sand sur le bateau. Cet album a été payé 800 fr.

Dans la correspondance adressée au poète, nous avons remarqué une lettre de Louise Allan (1er novembre 1851). Elle félicite Musset au sujet de *Bettine* et le console du froid accueil que la pièce reçut à la première représentation; vendue 29 fr.; — lettre d'Augustine Brohan (12 février 1852). Joli billet de félicitations sur son élection à l'Académie : « Ce n'est pas vous que je félicite, c'est l'Académie. Voudrez-vous vous charger de mes compliments auprès d'elle? » Vendu 57 francs; — Lettre de Ferdinand, duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe. Le duc avait alors seize ans et se trouvait être camarade de collège d'Alfred de Musset; le duc raconte à son ami un voyage qu'il fait à Vichy, 100 fr.; — plusieurs autres lettres du duc, et qui ont trait à la vie de collège, ont été achetées 100, 60, 75 et 150 fr.

Parmi les autographes de Paul de Musset, nous indiquerons seulement une notice autographe sur la vie de son frère. Cette notice, contenant 46 pages in-4°, a été achetée 500 francs.

Le total de la vente s'est élevé à 24,000 francs.

— Au commencement du mois dernier a eu lieu à l'hôtel Drouot la vente d'une collection bien connue de tous les bibliophiles. Elle appartenait à M. Delbergue-Cormont, qui a présidé dans le cours de sa longue carrière à la plupart des grandes ventes qui se sont succédé de 1852 à 1875.

Le but que s'était proposé M. Delbergue-Cormont en formant sa collection n'était pas de réunir tous les éléments d'une grande bibliothèque; il avait borné son ambition à rechercher de beaux spécimens dans tous les genres, et sa série de livres à gravures du XVIII[e] siècle était particulièrement remarquable.

Voici les articles les plus importants du catalogue : *le Psaultier de David,* Paris, Métayer, 1586, grand in-4°, réglé, reliure du XVI[e] siècle; exemplaire provenant de la bibliothèque Turner, 4,000 fr.; — *Histoire de l'Enfant prodigue,* Paris, Didot, 1816, in-4°, reliure de Thibaron-Joly; exemplaire contenant les douze dessins originaux de Duplessis-Bertaux, 1,080 fr.; — *Horæ,* manuscrit sur vélin du XV[e] siècle, 6,050 francs; — *Horæ,* manuscrit sur vélin de la moitié du XV[e] siècle, 5,800 fr.; — *Ces présentes heures à l'usaige de Rome,* exemplaire sur vélin. Ces heures sont au nombre des plus belles qu'aient exécutées Simon Vostre. L'exemplaire, qui fut vendu 2,800 fr. à la vente Potier, a trouvé acquéreur à 3,000 fr.; — *Horæ in laudem beatissimæ Virginis Mariæ,* Paris, Colines, 1543, in-4°, reliure de Trautz-Bauzonnet, 3,200 fr.; — *Essais de Michel de Montaigne,* Paris, Laurent Rondet, 1669, 3 volumes in-12, reliure ancienne; exemplaire de Longepierre avec la Toison d'or sur le dos, les plats et l'intérieur de la reliure, 1,960 fr.; — *Abrégé de la vie des plus fameux peintres,* Paris, de Bure, 1762, 4 vol. in-8°, reliure de Trautz; exemplaire relié sur brochure et provenant de la bibliothèque de Bure. Il contient le frontispice gravé par Boucher, épreuve avant la lettre, et les fleurons tirés hors texte, 800 fr.; — soixante-quinze dessins originaux de Moreau le Jeune, 6,900 fr.; — *Gallerie des modes et costumes français,* Paris, Esnauts et Rapilly, 2 vol. in-f°, 5,800 fr.; — *le Bon genre, observations sur les modes et les usages de Paris,* Paris, 1822, petit in-f°, 1,700 fr.; — *le Roy Modus,* Paris, Guillaume Le Noir, 1560, petit in-f°, figure sur bois, reliure de Trautz; exemplaire de la bibliothèque Quentin-Bauchart, 1,475 fr.; — *le Pastissier françois,* Amsterdam, Louis et Daniel Elzevier, 1655, petit in-12; cet exemplaire, BROCHÉ et NON ROGNÉ, avait été acheté 10,000 fr.; il n'a trouvé acquéreur qu'à 3,100 fr.; — le même exemplaire, rogné, reliure de Trautz, 1,050 fr.; — *les Métamorphoses d'Ovide,* Paris, Gay et Guestard, 1806, 4 vol. grand in-4°, reliure de Bozérian; un des deux exemplaires imprimés sur vélin, 1,500 fr.; — *Jacobi Sannazarii opera omnia,* Alde, 1535, in-8°, exemplaire de Grolier avec son nom et sa devise sur les plats du volume, 6,400 fr.; provenait des bibliothèques Double et Firmin Didot; — *les Œuvres de feu maistre Alain Chartier,* Paris, 1529, 1 vol. petit in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet, 830 fr.; — *Œuvres en rimes de J.-A. de Baïf,* Paris, Lucas Breyer, 1573, in-8°, reliure du XVI[e] siècle; exemplaire imprimé sur grand papier fort et enrichi d'une pièce de vers écrite sur un feuillet de vélin par Baïf lui-même. Ces vers étaient adressés à Catherine de Médicis, à laquelle le volume fut présenté, 2,500 fr.; — *les Diverses poésies du sieur de la Fresnaye-Vauquelin,* Caen, Macé, 1612, in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet; provient de la collection Quentin-Bauchart, 1,480 fr.; — *Œuvres de Gresset,* Paris, Renouard, 1811, 3 vol. in-8°, reliure de Bozérian; exemplaire en papier vélin avec les figures de Moreau à l'état d'eau-forte, avec et avant la lettre, 1,580 fr.; *les Baisers,* La Haye et Paris, 1770, in-8°, grand papier de Hollande, 4,105 fr.; — *Fables choisies* de La Fontaine, Paris, Thierry, 1668, in-4°, figures de Chauveau dans le texte, reliure de Trautz-Bauzonnet, édition originale, 1,550 fr.; —

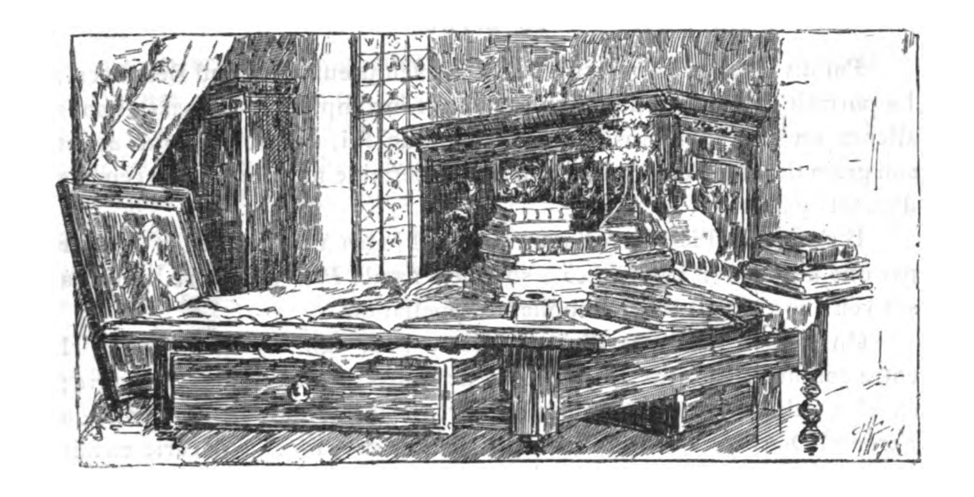
Fables choisies, mises en vers par J. de La Fontaine, Paris, Desaint et Saillant, 1755, 4 vol. grand in-f°, figures d'Oudry, reliure ancienne; exemplaire en grand papier, 2,550 fr.; — *Fables nouvelles*, de Dorat, Delalain, 1773, 2 t. en 1 vol. in-8°, grand papier de Hollande, figures de Marillier en premières épreuves, 3,760 fr.; — *Contes de La Fontaine* (édition des fermiers généraux), Amsterdam, Paris, Barbou, 1762, in-8° broché. Précieux recueil contenant 172 pièces dont nous ne pouvons faire ici la description, 17,250 fr.; — *Contes et nouvelles en vers,* par La Fontaine, Paris, Didot aîné, 1795, 2 vol. in-4°, papier vélin, reliure de Cuzin; ouvrage contenant 86 pièces, dont 37 figures à l'état d'eaux-fortes, 33 planches avant la lettre, 9 dessins, 7 gravures et portraits, 9,500 fr.; — *les Satyres et autres œuvres du sieur Regnier,* Leiden, Jean et Daniel Elzevier, 1652, petit in-12, demi-reliure, non rogné, 3,400 fr.; — *Choix de chansons,* par M. de la Borde, Paris, de Lormel, 1773; exemplaire relié sur brochure par Trautz-Bauzonnet et contenant le portrait de Mme de la Borde dessiné par Denon et gravé par Née et Masquelier (on ne connaît que 3 exemplaires de ce portrait), 3,000 fr.; — *Il Petrarcha,* Venise, 1544, in-4°, 2,000 fr.; — *La Folle journée,* Paris, Ruault, 1785; exemplaire sur papier vélin, relié sur brochure par Cuzin et contenant un autographe de Beaumarchais, 2,180 fr.; — *les Amours pastorales de Daphnis et Chloé,* Paris, 1718, petit in-8°; exemplaire aux armes de Philippe, duc d'Orléans, et relié par Padeloup. On peut consulter sur ce volume, acheté 10,750 fr., la *Gazette des Beaux-Arts*, année 1879, numéro d'octobre; — *les Aventures de Télémaque,* Paris, 1785, 2 vol. grand in-4°, reliés par Bradel-Derome; exemplaire contenant la suite des figures dessinées par Monnet et gravées par Tilliard, plus 33 pièces des plus rares, 4,900 fr.; — *les Aventures de Télémaque,* Paris, Renouard, 1802, 2 vol. in-12; exemplaire provenant de la bibliothèque Renouard et contenant 51 pièces, 4,000 fr.; — *le Temple de Gnide,* Paris, Le Mire, 1772, in-4°, reliure de Cuzin; magnifique ouvrage tiré dans le format in-4°; on ne connaît que quatre exemplaires de ce tirage, 6,100 francs; — *Œuvres de maître François Rabelais,* Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. in-4°; exemplaire en grand papier, reliure de Trautz-Bauzonnet, 5,450 fr.; — *les Liaisons dangereuses,* Londres (Paris), 1796, 2 vol. in-8°, reliure de Cuzin, 1,600 francs; *les Amours du chevalier de Faublas,* Paris, 1798, 4 vol. in-8°, reliure de Bozérian, 1,000 fr.; — *les Nouvelles françoises* de Segrais, Paris, de Sommaville, 1657, 2 vol. petit in-8°; exemplaire aux armes du comte d'Hoym, 2,300 fr.; — *Œuvres de Monsieur de Voiture,* Paris, veuve Mauger, 1702, 2 vol. in-12, exemplaire de Mme de Chamillard, 2,160 francs; *Lettres à Émilie sur la mythologie,* Paris, Renouard, six parties en 3 volumes; exemplaire contenant de nombreuses pièces ajoutées et provenant de la collection Renouard, 2,800 fr.; — *Funérailles d'Anne de Bretagne* (par Pierre Choque, dit Bretagne, roi d'armes), superbe manuscrit sur vélin exécuté vers 1515; on trouvera, dans l'*Histoire de la bibliophilie* de M. Techener, un fac-similé de la reliure de ce manuscrit qui a été vendu 7,100 fr.; — *le Trespas de l'hermine regrettée* (funérailles d'Anne de Bretagne, par un anonyme), manuscrit de 40 feuillets in-4° exécuté vers 1515, reliure de Derome, 7,000 francs.

Terminons en disant que les trois vacations dont se composait cette vente ont produit un chiffre total de 200,050 francs.

— Une intéressante vente d'autographes de rois, de reines et de personnages célèbres vient d'avoir lieu à Londres :

Une lettre d'Anne de Bretagne adressée au chancelier Ganay, datée de Blois, 1510, et parlant d'une grave maladie du cardinal d'Amboise, a été vendue 457 fr.; — une lettre de Bossuet à Fénelon où il est question des piétistes: 319 fr.; — une lettre de Fénelon sur le même sujet, datée de 1694 : 250 fr.; — une lettre de Catherine de Médicis à son fils Henri III, dans laquelle il est parlé du mariage projeté du duc d'Anjou avec la reine d'Angleterre (1580) : 212 fr.; — une autre lettre de Catherine de Médicis à sa fille la reine d'Espagne, lui annonçant la mort de son fils François II : 375 fr.; — une lettre de Charles IX à Catherine de Médicis, sa mère, pour lui demander de continuer à gouverner le royaume à sa guise : 325 fr.; — une lettre du comte d'Artois au général Stofflet, datée d'Édimbourg, 1796 : 500 fr.; — une lettre de Charles-Quint à François Ier : 350 fr. ; — une lettre de Colbert au prince de Condé, écrite par ordre du cardinal Mazarin : 250 fr.; — une lettre de Coligny à Catherine de Médicis au sujet de l'édit de Nantes : 750 fr.; — des autographes divers du prince de Condé ont atteint de 125 à 225 fr.; — un de Frédéric II, roi de Prusse, au cardinal Fleury, écrit au début de la campagne de Moravie, et parlant des probabilités d'une alliance de l'Angleterre et de la Hollande contre la France : 1,025 fr.; — une lettre de Henri de Lorraine le Balafré à M. Lansac : 500 fr.; — de Mme de Maintenon à la princesse de Vandémont, dans laquelle elle dit : « Je serois trop heureuse si je désirois autant la mort par amour de Dieu que je désire par dégoût du monde » : 270 fr. ; — 14 lettres du connétable de Montmorency (1549-1551), écrites la plupart par ordre du roi Henri II : 525 fr.; — un poème en français, écrit par Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, pendant sa captivité en Angleterre : 1,100 fr.; — 15 Mémoires du cardinal de Richelieu avec des signatures de Louis XIII : 3,975 fr.; — une lettre de Mme de Sévigné à sa fille (1685), avec des détails inédits : 500 fr.; — une lettre de Voltaire à Lekain, datée de Ferney, 1759, dans laquelle on remarque le passage suivant : « On dit toujours que je vais faisant des tragédies; c'est sans doute l'écrivain des nouvelles ecclésiastiques qui répand ces bruits scandaleux, afin qu'on ne m'enterre pas en terre sainte » : 132 fr.; — une autre de Voltaire à Colini, datée de Ferney, 1762, au sujet de son théâtre et de l'envie qu'il porte à celui de Cassel : « Il n'appartient pas, dit-il, au philosophe de Ferney d'avoir le théâtre d'un électeur » : 158 fr.

— On avait cru jusqu'ici, d'après les divers manuels de bibliographie et en s'appuyant sur l'autorité de Brunet, que l'édition originale française du roman de Cervantes, *Don Quichotte,* avait paru en 1616. M. Sardou, libraire à Bruxelles, vient de découvrir une édition antérieure de deux années; son volume porte la date de 1614.



LES PROTECTEURS DES LETTRES

AU XIX[e] SIÈCLE

PICK DE L'ISÈRE

I



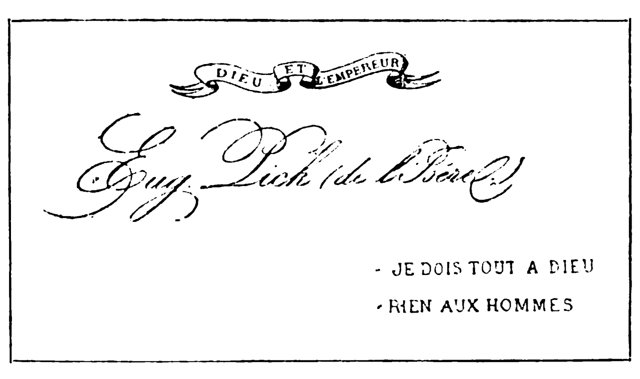
UI voudrait faire une biographie des personnages célébrés par les gens de lettres en tête de leurs ouvrages recueillerait dans quelques dédicaces de nos aïeux des attestations de grandeur d'âme, de profondeur de pensée, de lucidité dans les affaires dont les auteurs du passé ont doté un certain nombre d'hommes protecteurs des lettres, il est vrai, mais n'ayant parfois que de médiocres droits à ces rayonnements.

Aujourd'hui que la condition des écrivains est plus relevée, le Mécène a moins de raison d'être; cependant il se trouve et il se trouvera toujours des poètes qui éparpillent follement leur vie, restent enfants sans souci au milieu d'une société préoccupée de graves problèmes et sont obligés de se rattacher à un homme généreux qui les prend sous sa protection.

J'ai dit ailleurs la vie d'un des plus aventureux, Fernand Desnoyers. Le portrait de l'auteur du *Bras noir* serait incomplet, si on passait sous silence un être au moins aussi étrange que lui, un libraire qui, ayant son grain de fantaisie, protégeait dans une certaine mesure tout un cénacle d'esprits poétiques.

Il s'appelait Pick de son nom ; mais il jugea à propos de le relever par une adjonction empruntée à son pays natal : *Pick de l'Isère,* ce qui à ses yeux constituait une triomphante appellation.

On ne s'intitule pas Pick de l'Isère pour agir bourgeoisement. Il entre comme un son de trompette et de clairon dans ce nom de guerre ; en effet, celui qui eut l'honneur de devenir le Mécène de la bande de Fernand Desnoyers était un militant plein de croyances : sa carte en fait foi.



J'ai peu fréquenté l'homme ; mais les rares fois où je me suis trouvé en sa présence m'ont laissé une vive impression. Le vaste front de Pick de l'Isère, ce front qui lui-même semblait un pic, rendu plus vaste encore par une heureuse calvitie, était marqué du sceau annonçant qu'un tel personnage ne peut rester perdu dans la foule. Son œil noir plongeant, une moustache martiale à enroulements épais, le verbe d'un homme qui a commandé sur les champs de bataille, et surtout un langage strident dans lequel les *r* ronflaient comme au Conservatoire, rattachaient bien à l'Isèrrrrre ce drrrrramatique librrrrraire.

On n'impose à la multitude que par l'apparence ; aussi Pick avait-il fortement travaillé sa physionomie. Son attitude, ainsi que sa tête étaient réussies ; il jugea indispensable à ses projets d'exposer l'une et l'autre chez les photographes des principaux carrefours du quartier de l'Odéon. Ce fut là que je pus l'étudier à loisir, car les montres des photographes fournissent de précieux documents pour qui sait y regarder.

On voit habituellement, au centre de ces cadres, un personnage hors du commun, remarquable par la pose, le regard ou le vêtement, et comme le badaud parisien a une soif particulière des héros de théâtre, cette place

en vue est occupée habituellement par un *Mélingue :* j'entends par là une figure dramatique ou passionnée, qui absorbe l'attention au détriment des physionomies voisines et offre un aspect subjuguant aussi bien pour les hommes que pour les femmes.

Telle était l'attitude que s'était donnée Pick de l'Isère chez le photographe du quai Conti faisant face au Pont-Neuf, chez le photographe du carrefour de Buci et chez celui du quartier du Luxembourg. A chaque voyage à la rive gauche, je ne manquais pas de m'arrêter devant ces images frappantes comme les infants d'Espagne peints par Velazquez, et je me disais : — Un tel personnage mérite qu'un peintre saisisse ses pinceaux pour le montrer en pleine lumière.

Les poses n'étaient pas identiques dans ces divers portraits. Pick de l'Isère se présentait aux curieux, les bras croisés sur la poitrine, la tête en avant, comme un homme qui interroge brusquement et dont les regards scrutateurs ne permettent pas d'esquiver les questions. Une autre photographie le représentait le menton appuyé sur la main; le soleil semblait s'être arrêté avec complaisance sur ce crâne envahi par une trop grande quantité de pensées et qui avait besoin d'être soutenu; mais un détail particulier de la toilette différenciait le personnage et le montrait sous deux états différents :

Un Pick de l'Isère avec fourrures;
Un *idem* sans fourrures.

Le Pick sans fourrures, évidemment dans l'action jusqu'au cou, s'était débarrassé de sa pelisse pour se mêler plus activement au combat de la vie; avec fourrures, Pick, arrivé à la fortune, en disposait libéralement, et, revêtu de ce costume magnifique, s'entourait d'un cortège de poètes chantant sa gloire.

L'homme s'étant rattaché à la légende napoléonienne, la pourpre et les pompes des cérémonies du sacre du premier Empire avaient fortement influencé sa toilette. Si Pick n'eût pas admiré profondément la famille des Napoléon, ses fourrures l'eussent peut-être fait ressembler à un ancien Polonais; au contraire, sa pelisse évoquait plutôt le souvenir du veston du Murat légendaire des champs de bataille, mais d'un Murat sabreur doublé d'un penseur!

Je ne crains pas, avant d'entrer au cœur de la biographie de Pick de l'Isère, de trop m'appesantir sur ces détails de configuration extérieure, car je ne connus d'abord l'homme que par ses portraits. J'en avais bien entendu parler par quelques poètes qui le fréquentaient; mais le nom du fameux libraire ne revenait qu'accidentellement, à la suite d'un déjeuner ou d'une partie de campagne, et ces détails ne formaient pas une suffisante caractéristique de Pick de l'Isère. Pour l'avoir trop fréquenté, certaines gens ne l'estimaient pas à sa juste valeur; on le voyait trop en

déshabillé, aux prises avec des intérêts mercantiles, vendant du papier noirci pour l'échanger contre de gros sous : détails qui enlèvent quelque brillant à l'auréole d'un Mécène.

J'estime que ces infimes détails n'ont rien à voir avec les figures historiques. Un statuaire, chargé de tailler en plein marbre dans l'effigie d'un Napoléon, s'inquiète-t-il si son héros avait l'habitude de priser? Il



PICK sans fourrures.

appartient au grand art de sacrifier cette tabatière, et si, dans ma jeunesse, je me suis complu à reproduire, au détriment des grandes lignes, ces détails minuscules, j'ai abandonné depuis les bancs de l'école micrographique pour essayer de voir de plus haut, ce qui ne m'empêche pas, à cette heure, de me complaire pourtant dans la représentation d'un Pick de l'Isère avec fourrures. Ce n'est pas un vain accessoire : le peindre sans sa pelisse magnifique ravalerait l'homme et lui enlèverait la majesté qui le caractérisa dans sa vie.

II

J'ai dit mes premières impressions provoquées par de simples photographies; et cependant la machine ne donne qu'un décalque mort, mécanique et sans art; aussi faut-il compléter le portrait et essayer de lui rendre le vivant et le vibrant de la nature.

J'appellerai en cette circonstance un poète à mon aide pour peindre l'homme et sa vie quotidienne agitée. Jamais Fernand Desnoyers ne fut mieux inspiré que le jour où il chanta les hauts faits de son éditeur [1]. Ici la réalité s'est colorée de tons vertigineux si singuliers qu'on se demande si le biographe eut pleine conscience des traits qui s'échappaient de sa plume; quand on a écrit de semblables pages, on est condamné à mourir jeune. Fernand Desnoyers, l'auteur de l'apostrophe à Casimir Delavigne, le chantre de *Madame Fontaine,* l'être bizarre qui composa et fit jouer une pantomime dont le libretto, par une prodigalité de poète qui sème ses rimes les plus riches, était en vers, n'a pas fatigué l'estomac de la postérité par de gros morceaux; mais elle tiendra une place à part l'odyssée dramatique qui relate les faits, les gestes et les opinions de Pick de l'Isère pendant une journée, et on me permettra de fourrager à mon aise dans une œuvre qui ne saurait être analysée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICK DE L'ISÈRE, seul, dans ses bureaux. Il a le gilet impérial broché d'aigles en soie. (On entend sonner lentement l'horloge de Notre-Dame.)

Déjà cinq heures du matin! Pas un de mes commis n'est encore là! En janvier! Que font-ils! Ils dorment peut-être! Si je le savais, je les flanquerais tous à la porte! Ma tête bout! Un monde d'idées passe dans mon front! Quatre cent cinquante *Code Napoléon,* six cents *Histoire héroïque des Français* à expédier aujourd'hui! cent soixante-quinze *Cuisinier,* deux cents almanachs! Et le *Trésor de la maison,* utile à tous, réclamé des familles, fondé par moi. Et les cartes du *Nouveau Paris!* Comment suffire seul à tant de besogne! Oh! les détails, les détails, voilà ce qui me tue! Ne trouverai-je jamais un homme, un misérable capable de me comprendre et de m'aider! Moins heureux que Napoléon Ier et que Napoléon III, qui ont eu des lieutenants quand il leur en a fallu, moi, je suis seul. Pas un général de brigade pour commander mes zouaves, mes voyageurs! N'importe! je ne renoncerai pas; je continuerai à diriger seul la grande librairie napoléonienne! Puisqu'il le faut, je serai toujours la tête et le bras! Allons! En batterie! Emparons-nous des bulletins de l'armée

1. Le volume d'une excessive rareté (il n'a pas été mis en vente) qui contient cette odyssée, a pour titre : *Une journée de Pick de l'Isère, suivie de quelques aventures du Gil Blas de la librairie,* par Fernand Desnoyers, auteur du *Bras noir.* Paris, imp. Simon Raçon, 1864. In-18 de 71 pages. En tête, un portrait en pied de Pick de l'Isère, avec fourrures. Mariani del. Regnier sc.



d'Italie, et terminons la bataille de Solférino pour mon *Petit musée de la France impériale*.

(Pick de l'Isère se met à faire exécuter à des lignes extraites de livres et de journaux des manœuvres d'infanterie et de cavalerie. De temps en temps de fortes détonations, qu'il produit à coups de poing sur son bureau, font sauter la poudrière dans l'encrier, et annoncent les progrès du combat. — La concierge apporte une grande quantité de lettres, au moment où Pick de l'Isère vient de réussir à se rendre maître de la tour de Solférino en lançant à l'assaut des colonnes de phrases bien nourries. — Pick de l'Isère fait sauter les enveloppes et les cachets des lettres.)

PICK, parcourant les rangs de la correspondance.

Des plaintes de la gendarmerie et des familles abonnées au *Trésor de la maison!* Depuis dix mois, je n'ai pas eu le temps de leur fabriquer un numéro; ces pauvres lecteurs, qui voudraient être assidus, se plaignent doucement, sans impatience! Quelque chose leur dit qu'il n'y a rien de ma faute, que je suis trop occupé pour penser à eux! — Ah! des lettres de femmes! Insensées! Elles croient que j'ai le temps! — Voilà qui est plus sérieux, la correspondance de mes voyageurs, mes compagnons d'armes!

Qu'est-ce? En voilà un qui ne m'envoie qu'un mandat de quatre cents francs et ne place qu'*avec peine,* écrit-il, mon *Histoire de la guerre d'Orient!* Mamelon vert! Je vais le tancer comme il le mérite. — Il se dit malade, le niais! S'il se portait bien, où serait le mérite! — A la bonne heure, le chef de ma brigade de Bordeaux va bien. Tous les jours des expéditions nouvelles! Il s'est emparé de trois villages, hier, et le voilà qui marche sur Bayonne!

SCÈNE II.

Entrent les commis PALLAS, DRAGON et CLODOMIR.

PICK.

Vous voilà, tas de paresseux! Vous avez encore la mite aux yeux. Avez-vous bien dormi? Vous êtes tout rouges de sommeil, fainéants!

LES COMMIS.

Mais, monsieur...

PICK.

Taisez-vous! S'il est un seul de vous qui prétende qu'il n'est pas un imbécile et une marmotte, je le flanque à la porte! (Silence des commis.) Allons, en besogne! Secouez-vous! Voilà trois heures que je travaille, moi! Ah! c'est pour me récompenser d'augmenter à chaque instant vos salaires que vous vous démenez ainsi! Ingrats!... Où sont les cartes du *Nouveau Paris,* Pallas?

PALLAS.

Monsieur...

PICK.

Tu n'en sais rien? Elles te crèvent les yeux; elles sont là, sur cette table. C'est moi qui les ai trouvées. Toi, Clodomir, va dire qu'on me prépare pour midi précis la soupe à la paysanne dont je suis l'inventeur. Il faut trois heures pour la faire. Dis qu'on en apporte pour deux, — j'aurai sans doute quelque homme de lettres avec moi. Pour deux, je devrais dire pour quatre, surtout si c'est l'auteur de l'*Almanach des Gourmands.*

SCÈNE III.

(UN COQUIN, se disant homme de lettres, se présente. Pick de l'Isère saute sur lui, l'empoigne au collet, le renverse sur des ballots après avoir fermé la porte, et brandit un revolver armé seulement d'une capsule qui part. L'infortuné se jette dans tous les coins de la chambre, comme un oiseau qui bat sa cage.)

PICK, le poursuivant.

Ah! misérable! tu m'as volé et calomnié! tu vas mourir! Pas un mot, pas un geste! tu vas mourir!

(Le pauvre coquin disparaît tout d'un coup dans la muraille par une porte que la peur lui fait inventer, et s'enfuit encore plus vite, en criant : Où suis-je? Je suis mort! A la garde!

SCÈNE IV.

Arrive une DAME DE LETTRES.

LA DAME.

Eh mon Dieu, cher éditeur, qu'avez-vous?

PICK.

Veuillez vous asseoir, madame, là, près du feu. Je n'ai rien; seulement j'ai failli tuer un scélérat se disant homme de lettres.

LA DAME.

Aussi pourquoi vous adressez-vous même à des hommes de lettres? Qu'ils soient hommes tout simplement, cela vaudra mieux pour nous et pour vous. Voilà une jolie profession pour un homme, n'est-ce pas, cher éditeur, hé, hé, hé... homme de lettres? Encore s'ils connaissaient quelque chose en littérature, ces messieurs de lettres; le français, l'orthographe seulement. Je ne suis pas trop exigeante. Tenez, croyez-moi, vous savez si j'ai de l'amitié pour vous et si je prends vos intérêts, je vais vous en donner la preuve : je vous apporte un petit roman qui fera tout à fait votre affaire.

(Elle déroule un gros manuscrit.)

PICK.

Arrêtez! J'ai plusieurs ouvrages de vous. Les romans ne se vendent pas bien...

LA DAME.

Oh! mon cher éditeur, allez-vous me refuser? Je suis une faible femme...

PICK, la contemplant. (Elle est obèse.)

Faible, pas trop. Enfin, madame, soit! je prends ce *roman,* non parce qu'il est *celui d'une femme faible,* mais parce qu'il est *celui d'une femme.*

LA DAME, lui donnant le petit doigt.

Toujours galant...

SCÈNE V.

UN PROTE apporte des épreuves.

PICK.

Cette couverture est bien, mais il faut des abeilles aux quatre coins.

LE PROTE.

Monsieur, c'est impossible.

PICK.

Comment, impossible! Je vous prouverai que l'impossible est possible. C'est à moi, Pick de l'Isère, dictateur de la grande librairie napoléonienne, surnommé le Dennery du prospectus, que vous venez dire : Impossible! Je vous apprendrai votre métier, monsieur le prote; je veux des abeilles aux quatre coins de la couverture, et par derrière un grand aigle semblable à ceux de mon gilet. Allez!

(Le prote sort abasourdi.)

SCÈNE VI.

PICK, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR.

Est-ce ici que demeure l'avoué, monsieur, s'il vous plaît?

PICK.

Non, monsieur, non.

LE MONSIEUR, se retirant.

Ah?... Je vous demande pardon...

PICK, le ramenant par le bras.

Ce n'est pas une raison pour vous en aller, monsieur. Je suis libraire, moi, monsieur! Qu'allez-vous faire chez un avoué? Vous avez un procès? Avec qui? Avec votre beau-père, votre femme, vos enfants? Procès en séparation de corps, peut-être? Oh! les femmes, les femmes! Tenez, monsieur, je viens d'éditer précisément un petit volume sur le mariage. *Le Mariage au* XIXe *siècle*, par M. Thévenin, votre cas s'y trouve. Ce livre fera parfaitement votre affaire. Prenez-le...

LE MONSIEUR.

Vous vous trompez, monsieur, il ne s'agit pas de procès en séparation de corps...

PICK.

Ah! très bien! j'ai ce qu'il vous faut. Prenez mon *Véritable conseiller en affaires*, vous y trouverez de bien meilleurs conseils, en toute matière litigieuse, que ne pourraient vous en donner les avoués.

LE MONSIEUR.

Mais, monsieur...

PICK.

Mais, monsieur, je vous affirme que c'est ce livre-là qui vous convient, et que vous le prendrez. Je ne suis pas un imposteur; je sais ce qu'il vous faut, il ne sera

pas dit que vous serez entré chez moi et que vous en sortirez les mains vides, quand je puis vous les remplir de vérités et de bons conseils. Ce n'est pas, vous pensez bien, le besoin de gagner quatre francs, prix de cet excellent ouvrage, qui me pousse à vous le faire acheter. Vous et moi, monsieur, nous sommes au-dessus de cela. Allons, monsieur, prenez vite et courez lire le *Véritable conseiller en affaires*. Faites-le lire à vos amis et connaissances.

LE MONSIEUR.

Mais, monsieur...

PICK, lui mettant sous le bras le volume qu'il vient d'envelopper.

Mille pardons, monsieur, à une autre fois ! Je suis très pressé. Tout mon monde ne travaille que quand je le regarde. C'est quatre francs. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Le monsieur paye et s'en va.)

SCÈNE VII.

UN GARÇON apporte la soupe à la paysanne, ladite soupe suivie d'UN HOMME DE LETTRES alléché par l'odeur.

PICK.

Mon cher auteur, vous arrivez bien ! Voici la soupe et le beefsteak, deux chaises, une table. Asseyons-nous et causons.

L'HOMME DE LETTRES.

Eh ! l'excellent éditeur !... Figurez-vous que je passais dans la rue à côté de cette soupe, et qu'instinctivement je me suis mis à la suivre, ne remarquant même pas qu'elle se dirigeait chez vous.

PICK.

La soupe a eu raison de vous attirer. Pour la remercier, mangeons-la.

(Le déjeuner se fait gaiement, mais il est souvent interrompu. Pick reçoit plusieurs voyageurs qu'il félicite ou malmène vertement selon leurs œuvres.)

Point d'excuses, point d'explications (dit-il à un d'eux), vous n'avez placé que deux cents *Conseiller en affaires*, six cents *Cuisinier*, mille *Histoire héroïque des Français*, en trois jours ! Vous attendez que les faubouriens viennent vous prendre, au lieu de vous emparer d'eux d'étage en étage ! Lisez donc cette même *Histoire héroïque des Français racontée au prince impérial*. Quoiqu'elle soit destinée à des enfants, vous y puiserez de bonnes leçons, de fiers exemples qui vous mettront un peu de feu dans la tête et de mouvement dans les jambes. Allez !

UN AUTRE VOYAGEUR, à Pick.

Mais, monsieur, il est plus facile de faire des livres que de les placer.

PICK.

Bien dit, mon brave, raison de plus pour redoubler de vitesse et d'énergie. Allons, à cheval, messieurs, qu'il n'y ait pas une chambre où l'on ne trouve les éditions de la grande librairie napoléonienne !

(Pick, ayant expédié ses voyageurs, continue le déjeuner et la conversation. En même temps il reçoit et évince des fâcheux, des visiteurs, auxquels il fait acheter, bon gré mal gré, l'ouvrage de son invité. Des hommes de lettres, des artistes célèbres viennent aussi le voir ou terminer quelques affaires avec lui. Enfin Pick dicte cinq lettres à la fois à ses commis, fait partir en caisses des monceaux de Codes, de *Véritable conseiller en affaires*, etc., en achevant de déjeuner et en racontant ses histoires accompagnées de citations au littérateur plein d'appétit. Il lui fait lire une correspondance qui constitue un roman par lettres. L'homme de lettres manque de s'étrangler en avalant de travers un morceau de beefsteak. Pick continue son récit.)

Je suis le Gil Blas de la librairie. Il n'est pas un métier auquel je n'aie touché.

Mon père était un soldat de la grande armée. Il n'était pas riche et avait beaucoup d'enfants. Un soir d'hiver, après le chétif repas, toute la famille cerclait les rares flammes du grand foyer. Le vent assiégeait de rafales russes la pauvre chaumière du vieux militaire. Tout d'un coup, la porte s'ouvre, et un homme enveloppé dans un grand manteau entre avec l'ouragan! C'était un oncle que nous n'avions jamais vu.
— Quel est celui de vous qui veut venir avec moi? dit-il. Je l'emmène à l'instant.
— Moi! criai-je en me levant. Son ton résolu et énergique, son air fantastique m'avaient magnétisé. Quelque temps après, j'étais au siège d'Anvers, j'avais huit ans. Puis je fus apprenti bijoutier à Paris, page de la reine d'Étioles, maître d'hôtel à Lyon, voyageur partout. J'ai vendu des oranges sur le boulevard. J'ai appris la déclamation et le chant. Je ne savais pas encore quelle était ma vocation. Enfin je la sentis. Je me fis libraire-éditeur, sans l'aide de personne, sans argent même, et c'est avec une simple brochure, la *Biographie de Louis-Napoléon, président de la République*, qu'à force de volonté je parvins à faire imprimer, que j'ai commencé; elle a été la première pierre de la maison, du monument que j'ai élevé. Je l'ai placée moi même, cette brochure, dans toute la France, formant et lançant sur le territoire, plus tard, six cents voyageurs pour me remplacer quand je n'avais plus le temps de voyager moi-même. Voilà comment fut fondée ma librairie. Broyant les haines, dédaignant les monstrueuses ingratitudes, les médiocrités jalouses armées sur mon passage, pour m'ouvrir un chemin à travers les choses et les hommes, j'ai renversé les préjugés toujours debout surtout en certaines gens qui prétendent les détruire; j'ai ouvert mes portes à de faux bonshommes *lettrés et illettrés*, et déjoué d'ignobles projets; j'ai fait grâce à des voleurs qui m'ont volé de mieux en mieux. Je suis fatigué, mais non découragé de faire le bien. Un jour je conterai ma vie en détail, et je crois qu'elle fourmille assez d'aventures et de bonnes leçons pour intéresser *les vrais amis du peuple*. Je montrerai comment, à force de bonne volonté et de courage, ne trouvant d'aide nulle part, aidant ma famille au contraire à laquelle je ne voulais rien devoir, je montrerai, dis-je, à tous ces beaux fils qui tettent jusqu'à vingt ans du grec et du latin et ne deviennent jamais rien, comment on se fait homme!...

L'HOMME DE LETTRES.

Je me charge d'être votre historiographe.

PICK.

Doucement, doucement. Je ne veux rien publier maintenant...

L'HOMME DE LETTRES.

Mais comment voulez-vous que vivent les malheureux hommes de lettres, si les éditeurs refusent de les éditer?

PICK.

Qu'ils s'éditent eux-mêmes.

L'HOMME DE LETTRES.

Alors les éditeurs se feront hommes de lettres et ce seront les gens de lettres qui publieront leurs volumes.

(Le déjeuner est achevé; toutes les affaires sont terminées. A sept heures, Pick va dîner, emmenan avec lui le même homme de lettres, qui persiste à lui faire un tableau navrant de l'état des littérateurs. L'appétit est revenu. Le repas est entremêlé de joyeusetés. Pick fait lire un gros paquet de lettres et conte quelques anecdotes à son spirituel et affamé convive. Tous deux vont prendre le café que l'homme de lettres offre. Pick veut absolument payer. Tout d'un coup, il se lève, va droit à un brave consommateur qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, et entame la conversation par n'importe quel mot, comme : *Après vous le journal;* il le fait s'abonner au *Trésor de la maison*. Le littérateur part émerveillé. Pick va se coucher. Il est minuit. Pick dort fiévreusement. Il continue pendant son sommeil à former des plans gigantesques, à donner des ordres et à refaire ses prospectus. Il a enfin le sommeil de l'homme laborieux, utile et

chercheur, le vrai sommeil du juste. Tout d'un coup, il est brusquement réveillé par de vigoureux coups qui tombent sur sa porte. Pick se lève; armé d'un revolver, il va voir ce que ce peut être. La porte ouverte, il voit à sa hauteur reluire dans la nuit deux yeux et des dents éclatantes. En ce moment, une clarté de la lune sort d'un nuage cotonneux et fait tomber le rideau de ténèbres qui cachait à Pick de l'Isère une superbe négresse debout devant lui. Cette Vénus noire a vendu autrefois un panama à l'éditeur et a conçu en même temps pour lui une violente passion qu'elle veut assouvir. Elle vient avec ce coupable dessein. Pick de l'Isère, dont la chasteté est proverbiale, repousse successivement plusieurs assauts.)

LA NÉGRESSE, luttant.

Ah! tu me prends pour une faible blanche, pour une de tes semblables, débile Européen! J'ai juré que je t'appartiendrais! Je ne veux plus quitter le héros de mes rêves noirs!

PICK DE L'ISÈRE, la vainquant.

Insensée du désert, Africaine en délire, reine des ombres, ambassadrice de l'empire des morts, tu m'as pris pour un débile Européen! Oui, je suis blanc autant que tu es noire. Je suis maître autant que tu es esclave. Vois comme je te tiens écumante sous mon poignet de fer et sous mon regard d'homme. Tu es belle comme la nuit, mais je raille tes séductions. J'ai bien d'autres choses en tête que l'amour. Demain, le prote de Poupart-Davyl m'apporte mes prospectus dont j'ai combiné les effets pittoresques de rédaction en dix, en neuf, en petites et en grandes capitales, depuis deux mois. Va donc, faible femme, essayer la puissance de tes charmes et de tes passions en d'autres librairies qu'en la grande librairie napoléonienne!

(Après quelques autres tentatives inutiles, la négresse, tout à fait vaincue, se retire en lançant des éclairs d'yeux et de dents. Pick marche à grands pas derrière elle, en lui indiquant du doigt la porte. Le reste de la nuit s'achève en sursauts.)

III

A dix-huit ans de distance le public comprendra-t-il cette figure dont j'essaye de raviver les traits? Pick de l'Isère fut cependant l'étoile sur laquelle se guidaient un certain nombre de poètes remarquables qui firent entrer un souffle de lyrisme dans la chanson, Pierre Dupont, Gustave Mathieu, Auguste de Chatillon.

A la bohème personnifiée par Murger avait succédé une autre bohème, préoccupée des questions sociales, conviant le peuple au grand banquet de l'humanité et faisant la nique à un pouvoir autoritaire. Alors que Mürger jouait d'amusantes variations sur la poursuite de la pièce cent sous, des poètes étaient venus, chantant la fraternité des peuples, une fenêtre toute grande ouverte sur la nature.

Ce fut à ces poètes qu'on dut les cafés chantants, sans aucun rapport avec les industries actuelles qui font de ces endroits des nids d'insanités. Les cafés chantants créés par Pierre Dupont, Mathieu, Darcier ouvraient de vastes horizons à la poésie, au lyrisme. Peu s'en fallut que la poésie populaire, la mélodie, un art de déclamation passionnée et antiacadémique ne fussent fondés en France; mais ces poètes incapables de suivre une idée, à la recherche de leur vie, continuaient les chan-

sonniers du vieux temps dans une société qu'ils ne voyaient pas devenir scientifique, peu préoccupée de choses intellectuelles.

Aux côtés de Pierre Dupont, de Mathieu paradaient de jeunes lieutenants qui faisaient penser à d'alertes fourriers préparant le gîte et la nourriture. Fernand Desnoyers fut de ceux-là. Il allait de l'avant, apportait dans les réunions, des gaietés excessives, un peu névralgiques, qui devaient l'emporter jeune. Traversant Paris comme une flèche, reliant les défenseurs du réalisme (rive gauche) aux esthéticiens de la brasserie des Martyrs (rive droite), ce fut sans doute dans une de ces pérégrinations que Fernand Desnoyers rencontra Pick de l'Isère et initia, malgré lui, le libraire napoléonien aux poésies de ses amis. Une fois enlacé dans les herbes de Fernand Desnoyers, il fallait se soumettre. Alors les almanachs de *Jean Guêtré,* par Pierre Dupont, de *Jean Raisin,* par Gustave Mathieu trouvèrent une sorte d'écho dans l'*Almanach parisien,* de Fernand Desnoyers, qui avait définitivement conquis Pick de l'Isère.

Un jour, on recherchera ces petits livres curieux où les anciens prêtèrent leur aide aux nouveaux écrivains, sans s'inquiéter du drapeau, depuis Théophile Gautier jusqu'à Duranty. Il y a là tout un mouvement poétique dont Sainte-Beuve lui-même, fatigué de l'abus du lyrisme, se préoccupait, un groupe sur lequel il avait préparé des notes lorsque la mort le surprit.

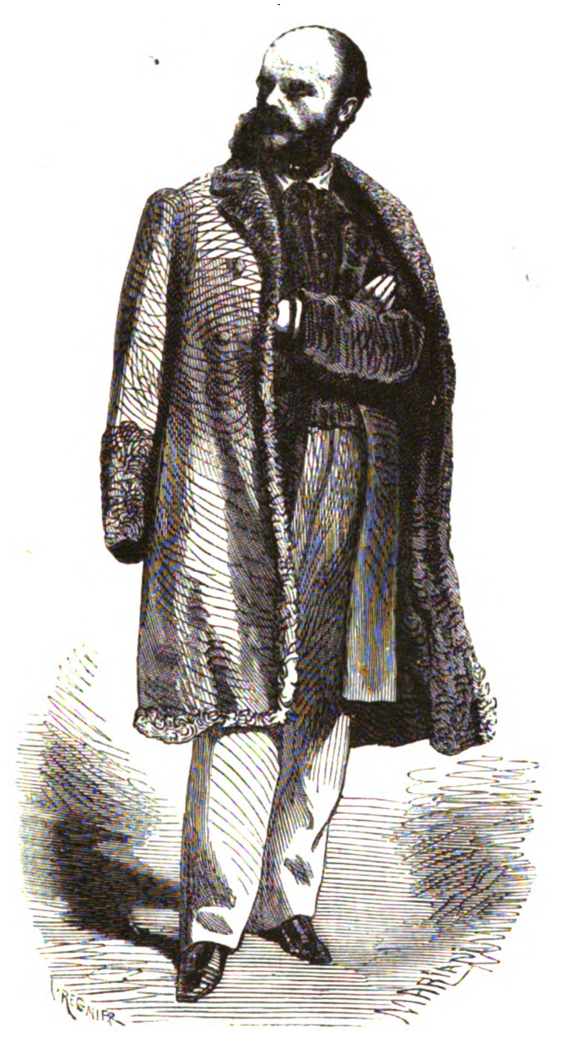
Sans doute l'illustre critique n'eût pas fait entrer dans ses *Causeries du lundi* une figure semblable à celle de Pick de l'Isère; il en souriait volontiers, mais il ne l'eût pas dessinée : sa délicatesse se fût effarouchée de tous ces gens de lettres alléchés par l'odeur de la soupe à la paysanne. Sainte-Beuve voulait de la retenue même dans les confessions biographiques; s'il permettait plus d'un écart dans la vie, il ne croyait pas le poète autorisé à donner un caractère de réalité trop prononcée aux besoins quotidiens; ils devaient être indiqués d'un mot, d'une touche, sans entrer dans les bas-fonds ni se complaire à l'étalage des difficultés de la vie parisienne.

Fernand Desnoyers n'en jugeait pas de même : il montrait gaiement et sans effronterie ce qui plus tard devait être étalé crûment et en couleurs sombres, tant les pentes sont dangereuses lorsqu'aux misères privées se joignent les tourmentes sociales, les soulèvements politiques, les guerres civiles.

Ce n'est pas le terrain sur lequel je me place; à la bohème sous Louis-Philippe avait succédé la bohème sous l'Empire. Je ne veux pas entrer dans la bohème de la Commune; les chants d'amour et de fraternité furent remplacés par des cris d'imprécations, par des meurtres qui ont fait couler plus d'une larme des yeux des penseurs solitaires.

Au milieu de ces désastres, que pouvait devenir l'homme qui avait

mis toute sa foi en Dieu et Napoléon? Dieu était supprimé par les nouvelles couches; l'empereur était châtié de ses faiblesses par l'exil. Pick se trouva pris entre sa foi et son négoce. Quinze jours avant le siège, il avait publié un splendide volume sur le voyage de l'impératrice en



PICK avec fourrures.

Égypte. C'était la dernière pierre du couronnement de l'édifice de la maison Pick, et une dynastie s'effondrait qui ruinait toutes les espérances de l'homme!

Le Gil Blas de la librairie ne perdit pas courage. Pendant qu'on bombardait Paris, il vendait et faisait vendre au rabais sur les trottoirs l'ouvrage contenant le récit des fêtes et des voyages de l'impératrice sur

le Nil; malgré les portraits de la famille impériale, les images représentant les réceptions officielles, Pick persuadait quelques Parisiens encore naïfs que cet ouvrage de luxe était un pamphlet contre les Napoléon! Et il trouvait le moyen de débiter ses exemplaires à des gens crevant de faim!

Une nature que ce Pick de l'Isère. Il mérite d'occuper une place entre ses contemporains, Dinochau, le restaurateur des lettres, Gru le pâtissier et le baron Brisse, dont un érudit plein d'esprit a raconté la vie à cette même place. Si, plus tard, quelque écrivain entreprenait le dictionnaire des protecteurs des lettres dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, une mention détaillée n'appartient-elle pas de droit à ces hommes, et particulièrement au cœur généreux qui battait sous la pelisse à fourrures de Pick de l'Isère?

CHAMPFLEURY.





LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS



Il s'est trouvé des historiens et des critiques pour affirmer que la Bretagne, le pays de Le Sage et de Chateaubriand, était, sous le rapport littéraire, pauvre et stérile comme ses landes de la Cornouaille; d'autres ont prétendu (avant, il est vrai, que Brizeux chantât) qu'elle n'avait pas produit un poète digne de ce nom; aux premiers, les innombrables lecteurs de *Gil Blas* et d'*Atala,* aux seconds, M. de la Villemarqué et son recueil de poèmes bretons, aussi beaux que le *Romancero* ou les *Niebelungen,* ont victorieusement répondu. Mais ce que l'on pouvait, sans apparence de paradoxe, reprocher aux Bretons, c'était une certaine indifférence pour leurs livres, c'était un souci médiocre de la conservation des documents manuscrits ou imprimés se rapportant à leur histoire ou à leur littérature. Ce n'était pas que les bibliophiles et les bibliothèques eussent jamais manqué en Bretagne; il y avait eu, dès le xv[e] siècle, des imprimeurs à Rennes, à Nantes, à Tréguier et dans les petites villes de Bréhant-Loudéac et de Lantenac; et, sans remonter trop loin, on avait à citer, parmi les bibliophiles bretons, l'illustre jurisconsulte Bertrand d'Argentré, d'autres légistes, Pierre Hévin et le président de Robier, et, plus près de nous, le poète Édouard Turquety et M. Lesbaupin, bâtonnier de l'ordre des avocats de Rennes, dont la bibliothèque a été livrée récemment au feu des enchères rennaises. Mais ce n'étaient là que des essais d'initiative individuelle, rudiments de bibliophilie dont quelques initiés étaient seuls à profiter; le lien

qui réunît ces collectionneurs épars, la volonté mutuelle qui groupât tous ceux qui aiment la Bretagne et ses gloires, faisaient encore défaut. Pour tout dire, la nécessité de la création d'une Société de bibliophiles analogue à celles du Poitou, de la Normandie, de la Guyenne, s'imposait à la Bretagne, aussi riche et moins explorée, à cet égard, qu'aucune de ces provinces. L'existence de plusieurs sociétés savantes, surtout archéologiques, mais dont deux au moins, la *Société académique de la Loire-Inférieure* et la *Société polymathique du Morbihan*, étaient en contact fréquent avec la littérature, ne parut pas un obstacle à quelques Nantais amis fervents des livres, qui jetèrent il y a six ans les bases de la *Société des Bibliophiles bretons.*

La Société commença à vivre, ou plutôt à manifester sa vie, le 24 mai 1877, en se constituant par le vote de ses statuts; mais elle date surtout de la séance du 5 septembre de la même année, tenue à Savenay, au congrès de l'Association bretonne, où elle eut l'heureuse pensée de choisir pour son président un maître dont l'éloge n'est plus à faire, M. Arthur de la Borderie. Le nom seul de M. de la Borderie, qui avait, avant sa nomination, apporté déjà son précieux concours à la Société, était le plus sûr garant du succès; sous sa direction, une impulsion vive et féconde a été, dès l'abord, donnée aux travaux. Les chiffres ont leur éloquence : celui de 300 membres, atteint, dépassé même aujourd'hui, dira si l'empressement fut général; les comptes rendus des revues littéraires et bibliographiques diront s'il fut justifié. La Société a confié la fortune de ses publications à des érudits, à des écrivains tels que M. de la Borderie lui-même, M. René Kerviler, M. Anatole de Barthélemy, M. de la Sicotière; elle a vu venir à elle, elle a chaleureusement accueilli une élite d'esprits distingués. Ce m'est un pieux devoir que de rappeler les noms de ceux qui ne sont plus: M. Benjamin Fillon, M. le baron James de Rothschild, M. de la Pilorgerie, les libraires Fontaine et Fatout; et Monseigneur le duc d'Aumale, MM. de Laprade, de la Villemarqué, Paul Eudel, Octave Uzanne, Ch.-L. Livet me permettront de les remercier ici de l'honneur qu'ils nous ont fait en devenant nos collègues.

L'histoire de la *Société des Bibliophiles bretons* est tout entière dans ses publications. Je vais les examiner, mais je voudrais, avant tout, préciser et déterminer nettement le but poursuivi; or, ce but, je le trouve défini, en termes aussi exacts qu'élégants, dans les lignes suivantes de l'allocution présidentielle qui ouvrit la séance du 31 octobre 1877 : « La mission de notre Société, — disait M. de la Borderie, — c'est de mettre ou remettre en lumière les traits caractéristiques de la Bretagne dans son existence intellectuelle, ses gloires, ses curiosités historiques et littéraires, dont beaucoup sont oubliées ou tout à fait inconnues, enfouies dans la poudre des bibliothèques et des archives; c'est de relever et de maintenir dans notre province les grandes et saines traditions de l'art intellectuel par excellence, véhicule incomparable de la pensée, de la science et de la poésie, l'art typographique ». Un regard jeté sur les publications de la Société montrera que la première partie de ce programme est remplie avec zèle et fidélité; les presses de M. Émile Grimaud ont assuré, à la satisfaction de tous, l'exécution de la seconde. Le premier volume édité par la *Société des Bibliophiles bretons*, les *Œuvres françaises* d'Olivier Maillard, offre un vif intérêt. Pour beaucoup de lecteurs qui ne connaissaient que le nom du fougueux cordelier breton du XVe siècle, pour ceux

même qui avaient parcouru les analyses latines, incomplètes et fautives de ses sermons, ce fut une révélation : de trois ou quatre petits livres introuvables, n'existant que par unité, l'éditeur avait exhumé des sermons *français* de Maillard, il y avait ajouté des fragments *inédits* d'un sermon prêché à Poitiers, il avait découvert un Maillard poète, auteur de deux *chants royaux* aussi *inédits*, et il avait fait suivre ces précieuses trouvailles d'une *Bibliographie maillardine,* vrai modèle du genre, et montrant, dans un sujet entièrement neuf, les ressources d'une érudition sûre et élégante.

Les *Œuvres françaises* de Maillard ne sont pas le seul contingent que M. de la Borderie, — on l'a reconnu, je pense, — ait apporté à la Société dont il est l'âme; sous ce titre, l'*Imprimerie en Bretagne au* XV*e siècle*, il a écrit l'histoire des origines de la typographie bretonne, donné la description détaillée et l'analyse, avec reproduction intégrale du plus ancien de ces monuments (1484), des vingt-deux *incunables* imprimés (je suis l'ordre chronologique) à Bréhant-Loudéac, à Rennes, à Tréguier, à Lantenac et à Nantes; plus récemment, il a publié, avec des notes qui sont tout un commentaire, la *Chronique de Bretagne* de Jean de Saint-Paul, chambellan du duc François II, premier essai d'une *Histoire de Bretagne* en langue vulgaire, œuvre intéressante, pittoresque, malheureusement mutilée, d'un des trois ou quatre Bretons qui aient écrit en français au XVe siècle. Du moyen âge au XVIIIe siècle, le saut est brusque, et le contraste saisissant entre la rude éloquence d'Olivier Maillard et la douce bonhomie de son homonyme par à peu près, Paul Desforges Maillard, le mystificateur ingénieux qui trompa Voltaire lui-même; les détails piquants, les traits de mœurs pris sur le vif abondent dans les vers et dans la prose du poète croisicais qui, sous le pseudonyme de Mlle Malcrais de la Vigne, excita l'enthousiasme des contemporains et fut en butte à leurs colères quand la supercherie fut découverte. MM. de la Borderie et René Kerviler, — ce dernier, l'éminent travailleur que la littérature dispute souvent à la science, — ont édité les *Œuvres nouvelles* de Desforges Maillard, c'est-à-dire ses lettres, les unes entièrement inédites, les autres à peine connues, toutes spirituelles, amusantes, remplies de malins renseignements sur la société bretonne du temps; un second volume, auquel une longue étude biographique, bibliographique et littéraire servira d'introduction, ne tardera pas à paraître.

Pleine de respect pour ces vieux monuments de notre langue, qui sont l'objet du zèle pieux des érudits, la *Société des Bibliophiles bretons* a eu la bonne fortune de remettre en lumière une *chanson de geste* des plus curieuses pour l'histoire de la Bretagne et qui, par un singulier hasard, était restée inédite. La tradition veut que le manuscrit de cette *chanson,* qui fait partie de la Bibliothèque nationale, ait été trouvé sous les ruines du monastère des Récollets de l'île de Cézambre, après le bombardement de Saint-Malo par les Anglais, en 1693. Les événements qui ont donné lieu au *Roman d'Aquin* sont la conquête de la Bretagne par un roi païen de ce nom, la guerre de sept années qu'il soutint contre Charlemagne, la victoire définitive de l'empereur et la mort d'Aquin. M. F. Joüon des Longrais, ancien élève de l'École des chartes, s'est acquitté avec infiniment de goût et de mesure du rôle ingrat d'éditeur d'un texte du XIIe siècle. Dans une savante introduction, il a comparé la *chanson* aux autres chansons du même cycle de la geste de Charlemagne, et il a su en tirer pour

l'histoire générale et pour la géographie bretonne de curieuses notions; un glossaire conçu dans la manière sobre et précise des Francisque Michel et des Paulin Pâris, une page du manuscrit reproduite par l'héliogravure, ajoutent à l'intérêt de cette belle publication.

La période de la Ligue et celle de la Révolution ont laissé en Bretagne des traces profondes; la ténacité proverbiale des habitants, leur attachement aux priviléges y ont rendu les chocs, les soubresauts plus violents que partout ailleurs. M. A. de Barthélemy et M. H. de la Grimaudière ont bien voulu faire profiter la *Société des Bibliophiles bretons* des travaux qu'ils ont consacrés à ces temps troublés, que deux siècles séparent, mais que certaines affinités rapprochent; M. de Barthélemy a tiré d'un *Choix de documents inédits sur la Ligue* cette conclusion, que la Ligue fut, en Bretagne, essentiellement catholique et monarchique, et qu'il y eut dans la seule ville de Saint-Malo quelques velléités de se séparer de la royauté. M. de la Grimaudière a mis au jour des documents curieux et nouveaux, très propres à faire connaître le caractère de la révolution terroriste en Bretagne, et qui permettent de porter un jugement impartial — *sine irâ ac studio,* eût dit Tacite, — sur Brutus Magnier, le président de la commission militaire établie à Rennes. La liste des 268 personnes (dont 20 femmes) guillotinées en cinq mois par les soins de la commission Brutus Magnier, le fac-similé d'un placard révolutionnaire donnant la nomenclature des chouans « qui ont subi la peine due à leurs forfaits » (*sic*) sont au nombre des plus intéressantes pièces justificatives de ce dernier ouvrage.

Comme ses sœurs aînées de Paris et des provinces, la *Société des Bibliophiles bretons* s'est occupée de recueillir et de réunir des études ou des documents variés relatifs à l'histoire, à la littérature et à la bibliographie de la Bretagne; elle a, de ces divers fragments, composé deux volumes de *Mélanges* qui comprennent le premier huit, le second onze morceaux. Il faut citer en première ligne une étude de M. de la Borderie sur le recueil manuscrit des odes, sonnets, élégies, composés à la fin du XVI[e] siècle par Marguerite de Bretagne, demoiselle d'Avaugour, et son époux Gabriel de Goulaine, de l'illustre maison de ce nom; c'est de la poésie toute *ronsardienne;* qu'on en juge par ce début du sonnet que Gabriel de Goulaine mit dans la corbeille de noces :

Ny l'or esparpillé en ondantes bouffées,
Ny la largeur du front gravement relevé,
Ny le coral qui a ta lèvre en sang lavé,
Ne feurent les appas qui ton Goullaine ont pris.

Rappelons aussi, dans les *Mélanges,* un travail de M. S. Ropartz sur un *mystère* breton (*le Jeu de Saint-Maxent*), des documents sur le prix des livres en Bretagne aux derniers siècles, et des extraits, commentés par M. de la Sicotière, du *Registre de l'Association des Étudiants en droit de Rennes avant 1790.* Outre les *Mélanges,* la *Société des Bibliophiles bretons* réimprime, dans son Bulletin annuel, des pièces inédites de médiocre étendue; elle a été heureuse de donner l'hospitalité à une lettre autographe de Brizeux à M. de la Borderie, relative à la belle élégie :

Silencieux menhirs, fantômes de la lande,

dont la *Revue de Bretagne et de Vendée* (janvier 1857) eut la primeur; à des

lettres du cardinal de Rohan à Dom Morice à propos des corrections que l'altière maison de Rohan imposa au bénédictin pour la seconde édition de son *Histoire de Bretagne;* à un pamphlet breton contre le Régent (1719), sanglante satire des mœurs de Philippe d'Orléans; à des *Strophes sur la Noël demandées par Marguerite d'Autriche à Olivier de la Marche*, le chroniqueur brabançon. M. le marquis de Surgères a copié ces strophes sur le manuscrit original, qui fait partie de la bibliothèque du Musée Plantin-Moretus, à Anvers; dans l'attrayante notice dont il les fait précéder, il établit qu'elles ont été, dans la pensée de la princesse qui les demandait à La Marche, la traduction en vers d'un sermon d'Olivier Maillard.

J'ai épuisé la série des publications de la *Société des Bibliophiles bretons,* mais je n'ai rien dit du rôle oral de la Société; il n'est pas de séance qui ne donne lieu à de savantes ou agréables *communications*. Son titre de président ne condamne pas, fort heureusement, M. de la Borderie au silence; qu'il s'agisse d'histoire, de littérature, de bibliographie, son érudition aimable et sûre se prête à tous les sujets; je rappelle, bien au hasard, ce qu'il a dit des anciens imprimeurs de Nantes (30 octobre 1879), de la supercherie littéraire de Desforges Maillard (24 janvier 1880), des livres bretons introuvables (4 novembre 1882). M. Claudin, le libraire parisien, discutant sur les origines de l'imprimerie dans les Côtes-du-Nord, MM. de la Villemarqué et de Kerdrel engageant une discussion amicale sur l'ancienne musique bretonne, M. de Surgères développant et faisant agréer le projet d'une *Bibliographie Lesagienne,* se sont aussi concilié tous les suffrages. Enfin, M. Joseph Rousse, le poète délicat, et celui qui écrit ces lignes ont eu la bonne fortune de dissiper, chez plusieurs de leurs collègues, le préjugé qui refuse aux Bretons le tempérament poétique; ils ont obtenu ce résultat en lisant aux séances des notices sur quelques-uns des nombreux poètes de la Bretagne, fragments détachés d'une œuvre de longue haleine activement préparée, l'*Anthologie des Poètes bretons*.

Telle est la carrière parcourue, en moins de six années, par la *Société des Bibliophiles bretons*: est-elle restée fidèle à la mission que lui assignait son président? Je le crois, et aussi qu'elle a bien mérité des lettres françaises. Elle n'a négligé aucune branche des connaissances historiques et littéraires; en adoptant pour ses publications le format *in-quarto* à grandes marges, elle a prétendu satisfaire tous les *amoureux du livre.* Elle a encore un vaste champ à explorer, mais elle a aussi des travailleurs unis dans le sublime amour des lettres, qui se prêteront à la besogne; ce n'est pas témérité que de lui prédire un brillant avenir, *os magna sonaturum*.

OLIVIER DE GOURCUFF.

Nantes, mai 1883.





L'AMOUR DES LIVRES

(CHAPITRE INÉDIT DE PÉTRARQUE)



ANS *un grand ouvrage philosophique intitulé* Remèdes de la bonne et de la mauvaise fortune, *Pétrarque a consacré un chapitre à l'amour des livres. Ces pages, à peu près inconnues, nous ont semblé devoir, à plus d'un titre, intéresser nos lecteurs. Elles contiennent notamment sur le livre, avant la découverte de l'imprimerie, des détails curieux. Nous devons cette communication à M. Victor Develay, qui s'est voué à la traduction des œuvres latines de Pétrarque.*

DE L'ABONDANCE DES LIVRES

La Joie. — J'ai une grande quantité de livres.

La Raison. — La conversation tombe fort à propos sur ce sujet. Car si quelques-uns amassent des livres pour s'instruire, il en est d'autres qui les amassent pour leur plaisir et par vanité. Il en est qui ornent leur chambre de ce genre de mobilier inventé pour orner l'esprit et qui s'en servent comme des vases de Corinthe, des tableaux, des statues et autres objets sur lesquels nous venons de discuter. Il y en a qui, sous le couvert des livres, servent leur cupidité; ce sont les pires de tous, car ils estiment les livres non à leur juste valeur

mais comme des marchandises. Ce fléau dangereux, mais récent, que les goûts des riches ont fait naître dernièrement, ajoute un instrument et un art de plus à la convoitise.

La Joie. — J'ai une quantité considérable de livres.

La Raison. — C'est un bagage embarrassant, mais charmant, et une agréable distraction de l'esprit.

La Joie. — J'ai une grande abondance de livres.

La Raison. — Et en même temps une grande abondance de travail et une grande disette de repos. Il faudra promener ton esprit çà et là et surcharger ta mémoire de lectures variées. Que veux-tu que je te dise? Les livres ont conduit les uns à la science, les autres à la folie, pour avoir absorbé plus qu'ils ne pouvaient digérer. De même qu'aux estomacs, l'indigestion a nui aux esprits plus souvent que la faim. Il faut donc borner l'usage des aliments et des livres suivant la nature de celui qui s'en sert. En toutes choses, ce qui est peu pour l'un est trop pour l'autre. Aussi le sage ne veut pas l'abondance, mais la suffisance, car l'une est souvent nuisible, l'autre est toujours utile.

La Joie. — J'ai une immense quantité de livres.

La Raison. — Nous appelons immense ce qui manque de mesure. Sans la mesure, juge ce qu'il y a de convenable et de séant dans les choses humaines. Dans les choses même qui sont réputées les meilleures, il faut éviter le défaut de mesure et l'excès, et avoir toujours devant les yeux ce mot du comique : *Rien de trop*[1] *!*

La Joie. — J'ai une foule incalculable de livres.

La Raison. — En as-tu un plus grand nombre que Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui accumula, dit-on, quarante mille volumes dans la Bibliothèque d'Alexandrie[2]? Ces livres, cherchés longtemps en divers lieux avec beaucoup de soin, brûlèrent tous à la fois. Tite-Live a dit que cette bibliothèque était un monument admirable de la magnificence et de la sollicitude royales. Sénèque le blâme en disant que *ce n'était point un monument de la magnificence et de la sollicitude royales, mais du luxe studieux ou plutôt du luxe s'étalant lui-même par des spectacles rassemblés soigneusement*[3]. Toutefois, le mot de Tite-Live et l'acte de Ptolémée trouvent peut-être une excuse dans les richesses royales et dans l'intention de ce monarque pourvoyant pour une longue durée à l'intérêt public. Ce prince est certainement louable de n'avoir épargné ni les soins ni la dépense pour faire traduire de l'hébreu en grec, par des hommes choisis pour un si grand travail, les Saintes Écritures, non seulement utiles mais nécessaires au monde. Mais que dire des particuliers qui n'égalent pas, mais qui surpassent le faste des rois? Nous lisons que Serenus Sammonicus, homme d'une grande érudition, mais d'une plus grande préoccupation, qui possédait plusieurs langues, mais beaucoup plus de livres, eut soixante-deux mille volumes qu'il légua tous en mourant à Gordien le Jeune, au père duquel il avait été fort attaché. C'est là un héritage considérable, capable de suffire à plusieurs esprits, mais qui doute qu'il n'en aurait étouffé un seul? Je te le

1. Térence, *l'Andrienne, 61*.

2. Suivant Sénèque, ce roi aurait fait don à la Bibliothèque d'Alexandrie de quatre cent mille volumes.

3. *De la Tranquillité de l'âme*, IX.

demande, en admettant que Serenus n'eût fait que cela pendant sa vie, qu'il n'ait eu la peine ni d'écrire ni de se livrer à des recherches, ni de lire et de comprendre un seul mot de tout ce qui est contenu dans tant de volumes, n'aurait-il pas eu assez d'occupation pour connaître les livres eux-mêmes, les titres des livres, les noms des auteurs, le format et le nombre des volumes? Le bel art qui d'un philosophe fait un libraire! Crois-moi, ce n'est point là nourrir son esprit par des écrits, c'est le tuer et l'écraser sous le poids des richesses; ou peut-être, comme Tantale au milieu des eaux, c'est torturer par la soif son âme stupéfaite, ne goûtant à rien et convoitant tout.

La Joie. — J'ai des livres innombrables.

La Raison. — Et des erreurs sans nombre, suscitées les unes par des impies, les autres par des ignorants. Les impies sont ennemis de la religion, de la piété et des Divines Écritures; les ignorants sont ennemis de la nature, de la justice, des mœurs, des sciences libérales, de l'histoire et de l'authenticité des faits accomplis. Tous sont ennemis de la vérité; dans tous et principalement dans les premiers, où il s'agit de choses plus relevées et où le vrai se trouve mêlé au faux, le discernement est très difficile et dangereux. En admettant que les auteurs soient d'une intégrité parfaite, qui remédiera à l'ignorance et à la négligence des copistes qui corrompent et mêlent tout? Cette crainte est cause, à mon avis, que plusieurs esprits distingués ont renoncé aux grands ouvrages. Juste châtiment de la paresse de notre époque, pleine de sollicitude pour la cuisine, d'indifférence pour les lettres, examinant les cuisiniers et non les copistes. Aussi quiconque saura peindre sur parchemin et manier une plume passera pour copiste, quoique dépourvu de tout savoir, dénué d'intelligence et ignorant son métier. Je n'exige pas et je ne regrette pas l'orthographe qui a disparu depuis longtemps. Plût à Dieu qu'ils écrivissent de quelque manière que ce soit ce qu'on leur commande; l'incapacité du copiste apparaîtrait, la substance des choses ne serait point cachée. Maintenant, originaux et copies sont confondus. Les copistes promettent d'écrire une chose et en écrivent une autre, si bien qu'on ne reconnaît plus soi-même ce qu'on a dicté. Si Cicéron, Tite-Live et plusieurs autres écrivains illustres de l'antiquité, si Pline surtout revenaient, reconnaîtraient-ils leurs ouvrages en les relisant? Embarrassés à chaque pas, ne croiraient-ils pas lire tantôt l'œuvre d'autrui, tantôt l'œuvre d'un barbare? Au milieu de tant de ruines des inventions humaines, les Saintes Écritures restent debout, soit parce que les hommes les étudient davantage, soit surtout parce que Dieu, leur auteur, protège ses saints poèmes, ses saintes histoires, ses divines lois et accorde son éternité à ses inventions. Les plus nobles des autres productions périssent et ont péri déjà en grande partie. A cette perte immense il n'y a point de remède parce qu'elle n'est point sentie. Cela n'a rien d'extraordinaire. Ou ne tient pas compte des détriments considérables des vertus et des mœurs, tandis qu'on prévient avec le plus grand soin de moindres dommages. Vous comptez la perte des lettres parmi les plus minimes; il y en a qui la regardent comme un avantage. Il y eut dernièrement, non dans les champs ni dans les bois, mais dans une cité très grande, très florissante et, ce qui te surprendra, italienne, un homme qui n'était ni un pâtre ni un laboureur, mais un noble d'un rang élevé parmi ses concitoyens, lequel jura qu'il donnerait beaucoup d'argent pour que pas un lettré n'habitât ou n'entrât

dans sa patrie. O parole d'un cœur de pierre! On rapporte que Licinius eut de pareils sentiments; ennemi des lettres, il les nommait, dit-on, un poison et un fléau publics. Mais son origine rustique l'excuse peut-être, car bien qu'il se fût élevé jusqu'au titre de César, il ne s'était pas dépouillé de sa nature. Ce mot d'Horace est plein de vérité : *La fortune ne change pas le caractère*[1]. Mais que dire de ces nobles qui non seulement laissent périr les lettres, mais qui en appellent la ruine de tous leurs vœux? Ce mépris et cette haine de ce qu'il y a de plus beau vous plongeront bientôt dans le gouffre de l'ignorance. Ajoutez à cela (pour ne point m'écarter de mon sujet) les copistes qui ne sont assujettis à aucune loi, éprouvés par aucun examen, soumis à aucun choix. Pareille licence n'est accordée ni aux forgerons, ni aux laboureurs, ni aux tisserands, ni à presque aucun autre artisan, quoique, dans tous ces métiers, le péril soit peu important et que dans celui de copiste il soit considérable. Tous se jettent pêle-mêle dans le métier de copiste, certains de recevoir un salaire pour tout ravager. C'est moins la faute des copistes qui, suivant la nature de l'homme cherchent à gagner, que celle des gens studieux et des gouvernants qui ne se sont jamais occupés de cela, oubliant ce que Constantin recommanda à Eusèbe, de Palestine, savoir que les livres ne devaient être copiés que par des artistes versés dans la connaissance de l'antiquité et sachant parfaitement leur art.

La Joie. — J'ai une bonne provision de livres.

La Raison. — Qu'importe, si ton esprit ne peut les contenir? Tu te souviens de ce Sabinus qui, dans Sénèque, se glorifie de la science de ses esclaves. Quelle différence y a-t-il entre toi et lui, sinon que tu es un peu plus insensé? Tous deux, à la vérité, vous vous faites gloire de l'esprit d'autrui; mais Sabinus se glorifiait de celui d'esclaves qui étaient bien à lui, et toi, tu te glorifies de celui de livres qui ne t'appartiennent nullement. Il est des gens qui croient connaître tout ce qui est écrit dans les livres qu'ils ont chez eux, et quand la conversation tombe sur un sujet : « Ce livre, disent-ils, est dans ma bibliothèque. » Pensant que cela suffit, comme si le livre était en même temps dans leur tête, ils haussent les sourcils et se taisent. Plaisante espèce!

La Joie. — Je regorge de livres.

La Raison. — Que ne regorges-tu de talent, d'éloquence, de savoir et surtout d'innocence et de vertu! Mais ces choses-là ne se vendent pas comme les livres, et, si elles se vendaient, je ne sais si elles trouveraient autant d'acheteurs que les livres. Ceux-ci revêtissent les murs; celles-là, les esprits qui n'étant pas visibles aux yeux sont négligés par les hommes. Assurément, si l'abondance des livres faisait des savants ou des gens de bien, les plus riches seraient les plus savants de tous et les meilleurs, tandis que nous voyons souvent le contraire.

La Joie. — J'ai des livres qui m'aident à apprendre.

La Raison. — Prends garde qu'ils ne soient plutôt un obstacle. De même que la multitude des combattants a empêché plusieurs généraux de vaincre, la multitude des livres a empêché beaucoup de gens d'apprendre et l'abondance, comme cela arrive, a produit la disette. Si les livres s'offrent d'eux-mêmes, il ne faut point les rejeter, mais les mettre à part; il faut se servir des meilleurs

1. *Epodes, IV, 6.*

et prendre garde que ceux qui nous seront peut-être utiles un jour ne nous nuisent par un usage intempestif.

La Joie. — J'ai une grande variété de livres.

La Raison. — La multiplicité des chemins trompe souvent le voyageur. Celui qui marchait sûrement sur une seule route hésite entre deux chemins, et son embarras redouble dans un carrefour de trois ou quatre chemins. De même souvent celui qui aurait lu avec fruit un seul livre en a ouvert et feuilleté plusieurs inutilement. Beaucoup pèse à ceux qui apprennent, peu suffit aux savants, trop est à charge aux uns et aux autres, mais les épaules plus fortes s'en tirent plus aisément.

La Joie. — J'ai réuni un grand nombre de beaux livres.

La Raison. — Personne, que je sache, n'a été plus célèbre par le nombre de ses livres que ce roi d'Égypte dont je viens de parler, et cette gloire il la doit moins à ses livres qu'à sa fameuse traduction. Cette œuvre de tant d'esprits est assurément admirable, mais celle que produisit ensuite un seul esprit est plus merveilleuse encore[1]. Il faut suivre une autre voie. Pour acquérir de la gloire par les livres, il faut non les posséder, mais les connaître, les confier non à sa bibliothèque, mais à sa mémoire, les loger non sur ses tablettes, mais dans son cerveau; autrement personne ne sera plus glorieux que le libraire public ou la bibliothèque.

La Joie. — Je conserve plusieurs beaux livres.

La Raison. — Tu gardes dans les fers plusieurs prisonniers qui, peut-être, s'ils pouvaient s'échapper et parler, te citeraient en justice pour les avoir tenus en chartre privée. Maintenant ils gémissent tout bas et se plaignent nommément de ce que, le plus souvent, un seul homme oisif et avare regorge de ce qui manque à tant de gens studieux.

1. La traduction latine de l'Ancien et du Nouveau Testament, par saint Jérôme.





DE L'ABUS DE L'AMOUR RÉTROSPECTIF

DANS LES LIVRES D'UN PHILOSOPHE



N des frères du satiriste, l'abbé Jacques Boileau, a écrit un livre singulier qu'il a bravement intitulé *De l'Abus des nudités de gorge*. Nous aurions pu lui emprunter ce titre pour l'ajouter au nôtre, car le sujet comporte les deux, ainsi qu'on va le voir.

. . . .

Au coin de la rue Denfert-Rochereau et de la rue du Val-de-Grâce se blottit humblement une maison de chétive apparence, reste misérable d'un asile fameux où se réfugiaient autrefois les pécheresses sur le retour, les repenties de la cour du « grand roi ». O décadence! Ce couvent des Carmélites, qui occupait une surface si étendue et qui renfermait des noms si sonores, est réduit, depuis la Révolution, aux proportions d'une demeure bourgeoise et en subit les humiliantes conditions de promiscuité, qu'atteste l'écriteau banal : *Appartements à louer*.

Il y a quelque trente ans, cette ruine était hantée par un visiteur obstiné qui n'était autre qu'un philosophe en retraite, recélant une passion incandescente sous le givre de sa longue chevelure. Où tendait l'impétuosité des convoitises de cet échappé de la Sorbonne? Ses convoitises étaient en retard de deux siècles; elles avaient pour point de mire la célèbre aventurière de la Fronde, Mme de Longueville, qui, comme on le sait, se retira du monde en 1652 et mourut au couvent des Carmélites après vingt-sept ans de pénitence.

Ce philosophe excitait la commisération générale. On gémissait de son amour — puérilement platonique. — Quant à lui, il paraissait se complaire dans les méandres de ses souvenirs. Il ressuscitait Anne de Bourbon par la pensée, lui restituait jeunesse et maturité, puis, la suivant pas à pas jusqu'au tombeau, dévorait du regard ses attraits successifs. Il déshabillait curieusement la sœur du grand Condé, et la détaillait avec une minutie naïve et une admira-

tion bruyante qui justifie le mot cruel de Sainte-Beuve reprochant au style de l'auteur d'être « plein de mauvais gestes dans ces matières aimables ».

Lisez son livre. Il ne se contente pas de faire luire ces beaux yeux qui ont enflammé Coligny et Miossens; il déchire tous les voiles et s'exalte devant ce sein neigeux si souvent caressé par l'auteur des *Maximes*.....

Oh! comme le philosophe vivant jalouse le philosophe mort! Quelle âpreté de haine!

Mais procédons par ordre et disons toutes les phases de cette passion rétrospective.

Anne de Bourbon n'a que quinze ans. C'est à cet âge que la représente le portrait de la galerie de Versailles. « Il est impossible de voir ni d'imaginer une plus charmante créature. Tous les signes de la grande beauté qui va venir y sont déjà; certains attraits manquent encore, mais la force qui les promet et les assure est partout empreinte [1]. »

Gratifions-la de douze années de plus. Elle assiste au congrès de Munster et pose devant Anselme van Hulle : « C'est un buste, avec un encadrement très orné. La jeune femme a bien tenu tout ce que promettait la jeune fille. Les formes de la beauté se sont développées [2]... »

Notre philosophe ne tarit pas d'éloges à l'endroit de l'œuvre de maître Anselme. Il en reparle plus loin avec une émotion mal contenue : « Dans la gravure même, on y sent des yeux d'une douceur charmante. Une forêt de blonds cheveux flotte autour du plus gracieux visage. Son sein, à demi découvert, paraît dans sa beauté modeste [3]... » Vient ensuite un autre portrait dû au pinceau de Mignard : « Otez les défauts bien connus du peintre, et vous reconnaissez aisément la noble dame dont l'image est en tête du *Grand Cyrus*. C'est bien Mme de Longueville dans sa belle maturité et l'opulence de ses charmes, avec ce grand air et l'aimable langueur que tout le monde lui attribue [4]. »

Celui qui a écrit ces lignes ne cache pas, on le voit, sa propension, du reste fort licite, pour les « monts de neige et de feux », comme disent les vers de l'époque. Quand le nom de Mme de Chevreuse se présente sous sa plume, il s'écrie : « Elle avait les yeux bleus, les cheveux d'un blond châtain et le plus beau sein [5]... » La duchesse la plus courue d'alors, Mme de Montbazon, provoque chez lui une sorte de lyrisme sensuel : « Elle possédait tout le luxe des attraits de l'embonpoint. Sa gorge rappelait celle des statues antiques avec un peu d'excès peut-être [6] ».

Oh! l'adorable « peut-être! »

Touchons maintenant la fibre la plus sensible : parlons des amants. Mlle de Bourbon n'avait qu'une médiocre affection pour son mari, qui aurait pu être son père et qui collaborait chez Mme de Montbazon avec Beaufort, d'Hocquincourt et compagnie. « Sa douceur, aisément soutenue par son indifférence, la sauva de l'irritation. Seulement elle se crut autorisée à se laisser adorer en toute

1. *Madame de Longueville*, édition de 1853, p. 12 et 13.
2. *Id.*, p. 13.
3. *Id.*, *id.*
4. *Id.*, p. 14.
5. *Id.*, p. 242.
6. *Id.*, p. 248.

sécurité de conscience, et elle vécut à l'hôtel de Longueville, comme elle le faisait à l'hôtel de Condé, avec la même cour de jeunes et gracieuses amies, de jeunes et brillants cavaliers[1]. »

On a prétendu que le visage de Mme de Longueville avait gardé des marques de la petite vérole, dont elle fut atteinte après son mariage. Méchant bruit que démentent — en termes équivoques il est vrai — le cardinal de Retz et Godeau, le sémillant évêque de Grasse. Mlle de Montpensier, qui ose afficher une opinion contraire, est vertement gourmandée. En revanche, *on* étale avec bonheur les louanges rimées de Bois-Robert et autres.

L'abbé de Châtillon nous introduit sans façon dans l'alcôve de la duchesse :

Elle avait pris le bain tout fraîchement,
Ses bras du lit sortaient négligemment,
Et jetant l'œil sur ce vivant albâtre,
Je t'avouerai que j'en fus idolâtre.
Là, les zéphyrs enjoués voletoient
Sur ses cheveux, qui par ondes flottoient,
Et sur sa gorge, et sur son teint de rose,
De qui l'éclat surpassoit toute chose,
Et faisoit honte aux plus vives couleurs...

On fouille même les manuscrits et l'on tire du portefeuille de Conrart les fadeurs suivantes :

D'Orléans, la gente pucelle,
N'étoit si bonne ni si belle
Que la pucelle de Bourbon.
Et, pour bien louer cette dame,
Je ne sais quel épithalame
Se pourra trouver assez bon.
Pour qui l'entreprendra je tremble;
Mettez tous les beaux mots ensemble,
Parlez de ciel et de soleil,
D'or, de perles, de lis, de roses;
Toutes ces magnifiques choses
Au sujet n'ont rien de pareil.

Mme de Longueville avait « le cœur et l'esprit remplis de poésie et de galanterie[2]. » Beaucoup soupirèrent pour elle. On cite Maurice de Coligny, joli garçon, mais de trop mince valeur. « Maupassant, prenant l'apparence pour la réalité, suppose que Mme de Longueville partageait les sentiments de Coligny parce qu'elle ne les rebutait pas[3]... » On a parlé aussi de Nemours. Dans une échappée qu'elle fit en Guyenne, « ayant rencontré le duc de Nemours qui lui offrait toutes les apparences de la parfaite chevalerie et passait alors pour très occupé de Mme de Châtillon... la liberté et l'abandon d'un voyage la rendirent plus accessible qu'elle n'aurait dû l'être aux empressements du jeune et beau cavalier. Rien ne prouve qu'elle ait été au delà de la tentation[4]. »

1. *Madame de Longueville,* édition de 1853, p. 220.
2. *Id.*, p. 215.
3. *Id.*, p. 226.
4. *Id.*, p. 48-49.

Ce dernier trait est délicieux. Mais n'oublions pas le futur maréchal d'Albret : « Elle prêta un moment une oreille distraite aux galanteries du brave et spirituel Miossens... mais elle n'a aimé véritablement qu'une seule personne, La Rochefoucauld. Elle s'est donnée à lui tout entière; elle lui a tout sacrifié, ses devoirs, ses intérêts, son repos, sa réputation [1]. » Bref, ce fut le prince de Marcillac qui le premier « toucha l'âme de Mme de Longueville [2] ».

Voilà l'ennemi, le seul ennemi de notre philosophe, celui sur lequel il décharge toute sa colère : « Le futur auteur des *Maximes* ne fait pas difficulté d'avouer qu'il s'attacha à elle autant par intérêt que par affection. Après une telle déclaration, on n'est guère reçu à s'écrier chevaleresquement :

« Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux. »

« Non, ce n'est pas pour lui plaire que vous vous êtes engagé dans la Fronde; vous vous y êtes jeté de vous-même par la passion du mouvement et de l'intrigue [3]. »

La Rochefoucauld courbe le dos sous les reproches dont il est accablé! Ce n'est pas que notre philosophe s'aveugle tout à fait sur le compte d'Anne de Bourbon : « Elle est loin, avoue-t-il tout bas, d'être parfaite assurément, et peut-être on l'aimerait moins si elle l'était [4]... »

Pour peu qu'en amour on eût besoin de pareilles épices, Mme de Longueville pouvait en fournir à foison. Ne nous en rapportons pas, si vous le voulez, à Bussy-Rabutin, cette langue perverse qui a dit qu'elle « étoit malpropre et sentoit mauvais [5] ». Prêtons l'oreille aux confessions de Brienne : « Son haleine étoit insupportable; elle me fit faire un jour tout le tour de sa table à reculons. Je la fuyois et ne pouvois éviter de respirer l'air empesté qui sortoit de sa belle bouche, belle du moins quand elle la tenoit fermée [6]. » Quel ragoût!

On prétend que notre philosophe s'abandonnait parfois à des accès de fureur jalouse, au point d'outrager la « dame de ses pensées » et de lui reprocher ses trois amants connus. Il oubliait que la belle Hélène eut cinq maris : Thésée, Ménélas, Pâris, Deiphobe et Achille.

Ajoutons que, s'il lui eût pris fantaisie de se poser en victime et de montrer avec ostentation son front dévasté par un amour sans espoir, il eût dû se rappeler que, dans la guerre dont la susdite Hélène fut cause, il mourut huit cent quatre-vingt-six mille hommes du côté des Grecs, et du côté des Troyens six cent soixante-seize mille. Tout compte fait, M. Cousin avait encore bien des mortifications à subir pour fournir une pareille somme de sacrifices.

1. *Madame de Longueville*, édition de 1853, p. 28-29.
2. *Id.*, p. 284.
3. *Id.*, p. 33-34.
4. *Id.*, p. 55.
5. *Histoire amoureuse des Gaules*, t. Ier, p. 136.
6. *Mémoires*, t. II, p. 241.

Émile Colombey.


THE ASTOR LIBRARY
NY



Le Livre. 6ème Livraison, IV Année. Imp. A. Quantin.

GROUPE DE LA LECTURE

Bas-relief de la Statue d'Alexandre Dumas, père.



STATUE D'ALEXANDRE DUMAS


THE ASTOR LIBRARY
NY



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

NOS GRAVURES

On sait que, dans sa séance du 12 mars dernier, le Conseil municipal de la ville de Paris a autorisé l'érection d'une statue d'Alexandre Dumas sur la place Malesherbes.

Nous sommes heureux de pouvoir donner dans cette livraison une gravure à l'eau-forte représentant cette statue et son bas-relief. Ce monument est la dernière œuvre du grand artiste Doré, auquel notre collaborateur M. Eugène Forgues a consacré dans la livraison de mai un intéressant article.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Les ventes ont été très nombreuses, le mois dernier. Il en est ainsi chaque année à pareille époque; car, indépendamment de celles qui ont lieu pour des raisons de force majeure, les amateurs qui veulent se défaire de tout ou partie de leurs collections se hâtent avant que la saison soit complètement terminée. C'est ainsi qu'il y a bien eu une trentaine de bibliothèques, d'importance diverse, dispersées depuis notre dernière chronique.

Cinq jours durant, M. Claudin a vendu la collection du savant bibliographe Olivier Barbier, mort à Paris au commencement de l'année dernière. Le catalogue, que conserveront précieusement ceux qui s'adonnent aux études bibliographiques, comprenait 888 numéros. Le total de la vente s'est élevé à 11,883 fr. M. Barbier avait laissé d'assez nombreux manuscrits qui ont été acquis par des éditeurs, notamment MM. Didot et Féchoz. Le premier a acheté un millier de fiches dont l'auteur comptait se servir pour faire une sorte de bibliographie raisonnée des catalogues de ventes publiques et un manuscrit qui peut s'intituler *Corrections et additions au Manuel du libraire de Brunet.* M. Féchoz s'est rendu acquéreur d'un travail entièrement terminé sur les *Annales de l'imprimerie des de Tournes* et les *Éléments* d'une bibliographie des ouvrages avec gravures sur bois, publiés pendant les xve et xvie siècles.

— Une des belles ventes du mois a été celle de la bibliothèque de M. Truel-Saint-Evron. Voici les principaux ouvrages avec leurs prix d'adjudication : la

Saincte Bible et le *Nouveau Testament,* Anvers, 1541, 2 tomes en 1 vol. in-folio, reliure de Lortic : 1,800 fr.; — *Cérémonies de l'Église catholique,* manuscrit du XVIIe siècle sur vélin : 980 fr.; — *Ces présentes heures à l'usaige de Rome...* Paris, 1500, in-8°, exemplaire sur grand papier, orné de 16 grandes planches, reliure de Lortic : 885 fr.; — *les Essais de Michel, seigneur de Montaigne,* Amsterdam, Michiels (Bruxelles, imp. de Foppens, 1659), 3 vol. in-12, reliure de Bozérian : 200 fr.; — *la Vénerie de Jacques du Fouilloux* et *la Fauconnerie de Jean de Franchières,* Paris, l'Angelier, 1628, 2 parties en un vol. in-4°, reliure de Bauzonnet : 280 fr.; — *Virgilii Maronis Bucolica, Georgica et Æneis illustrata...* Londini, impensis J. et P. Knapton, 1750, 2 vol. in-8°, fig. : 285 fr.; — *Métamorphoses d'Ovide,* Paris, Le Clerc, 1767-1771, 4 vol. in-4° : 590 fr.; — *Rommant de la Roze,* Paris, Galiot du Pré, 1531, in-4°, car. goth., reliure de Lortic : 985 fr.; — *Œuvres de Clément Marot,* La Haye, Moetjens. 1700, 2 vol. pet. in-12, reliure de Lortic : 355 fr.; — *les Diverses poésies du sieur de la Fresnaie-Vauquelin,* Caen, Macé, 1612, pet. in-8°, reliure de Trautz-Bauzonnet : 2,852 fr.; — *les Baisers,* 1770, in-8°, papier de Hollande : 1,710 fr.; — *Fables choisies, mises en vers par J. de La Fontaine,* Paris, Desaint et Saillant, 1755-1759, fig. d'Oudry, exemplaire en grand papier de Hollande : 3,450 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8° : 450 fr.; — *la Folle journée,* Paris, Ruault, 1785, in-8°, reliure de Thibaron-Joly; 33 pièces ajoutées : 1,420 fr.; — *Hernani ou l'honneur castillan,* Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830, éd. orig.: 66 fr.; — *le Diable boiteux,* Paris, veuve Barbin, 1707, in-12, reliure de Lortic : 1,200 fr.; — *Contes d'Espagne et d'Italie; Un Spectacle dans un fauteuil; la Confession d'un enfant du siècle,* par Alfred de Musset, éditions originales; ensemble : 335 fr.; — *Madame Bovary,* par G. Flaubert, Paris, Michel Lévy, 1857, in-12, édit. orig.: 240 fr.; — *l'Heptaméron,* exemplaire contenant la suite en premières épreuves tirées de format in-4°, avant les numéros du frontispice gravé par Dunker et des 73 figures dessinées par Freudenberg et gravées par Halbou, de Launay, de Longueil et Duflos, pour l'édition publiée à Berne en 1780; plus sept dessins à la plume : 820 fr.; — *Œuvres complètes de Voltaire,* 1784-1789, 70 vol. in-8°, papier vélin; environ 440 pièces ajoutées : 5,000 fr.; — *Entrée de Henri II à Paris,* Paris, Dallier, s. d. (1549), 2 parties en 1 vol. in-4°, relié par Lortic : 2,210 fr.; — *Entrée de Charles IX,* Paris, Cordoré, 1572, 4 parties en 1 vol. in-4°, reliure de Lortic : 1,185 fr. Le total de la vente s'est élevé à la somme de 104,235 fr.

— Le catalogue de la bibliothèque de M. de la Béraudière comportait 388 numéros parmi lesquels nous citerons : *Psaumes de David,* Loudun, René Billaut, imprimeur du Roy et de la Ville par l'ordre de Mme de Montespan, 1697, 1 tome en 7 vol. in-8°. Superbe exemplaire d'un livre imprimé pour l'usage particulier de la marquise et dont on ne connaît jusqu'ici que trois exemplaires : 3,000 fr.; — *Adnotationes et Meditationes in evangelia,* Antuerpiæ, Nutius, 1595, in-folio, fig. de Collaert et de Wierix : 500 fr.; — *les Sermons très doctes et éloquens de Corneille Musso,* Paris, Chaudière, 1584, t. II, reliure exécutée pour Henri III : 900 fr.; — *Recueil de portraits de plusieurs souverains...* Paris, 1676-1695 : 1,405 fr.; — *Mœurs parisiennes,* recueil de 100 cari-

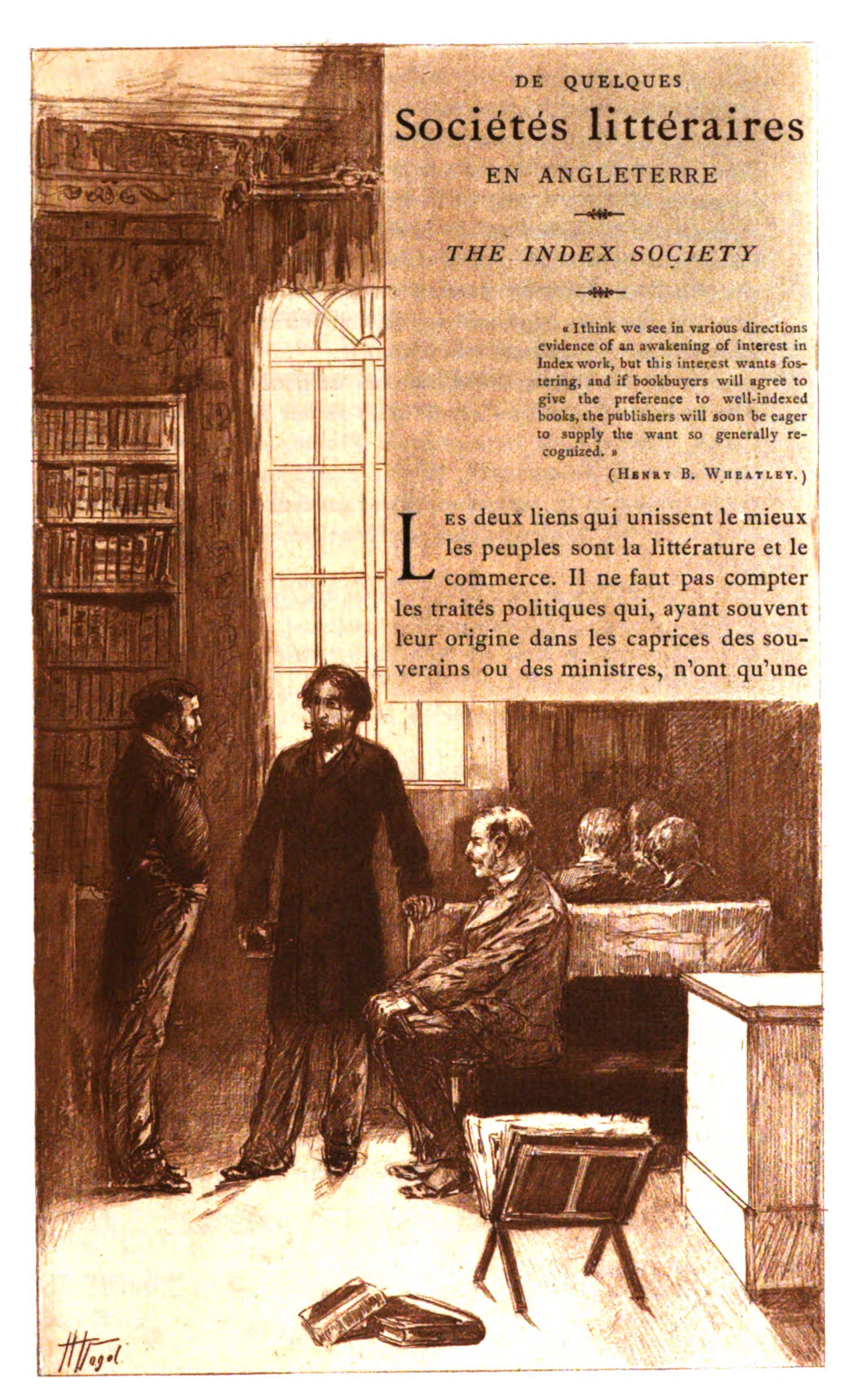
catures par Pigal, Paris, Gihaut et Martinet, 1825 (?) : 109 fr.; — *Œuvre de J. Bérain*, Paris, Thuret, grand in-folio : 1,500 fr.; — *l'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*, par messire de Pluvinel, Paris, Nivelle, 1625, in-folio : 1,050 fr.; — *la Lyre du jeune Apollon*, Paris, de Sercy, 1657, in-4°, relié, exemplaire de présent offert à Christine de France, fille de Henri IV : 600 fr.; — *David, poëme héroïque*, Paris, Lamy, 1660, in-12; exemplaire relié ayant appartenu à la grande Mademoiselle : 3,000 fr.; — *Idylles et romances*, par Berquin, Paris, Ruault, 1775-1776, 3 vol. in-12, fig. de Marillier, exemplaire en grand papier, reliure ancienne : 755 fr.; — *Œuvres complètes de Béranger*, Paris, Perrotin, 1851, 2 vol, in-8°, fig. sur chine avant la lettre : 1,099 fr.; — *les Quatre parties du jour*, Paris, Le Prieur, 1773, in-8°; exemplaire de dédicace aux armes du comte de Provence; reliure de Derôme : 3,400 fr.; — *les Avantures de Télémaque*, Amsterdam, 1734, in-4°; exemplaire tiré de format in-folio et portant sur le dos et les plats de la reliure les armes du président Bernard de Rieux : 3,550 fr.; — *Lettres à Émilie sur la mythologie*, Paris, Renouard, 1809, 3 vol. in-12, papier vélin, fig. ajoutées, reliure de Thibaron-Joly : 1,000 fr.; — *Étrennes françoises, dédiées à la Ville de Paris*, Paris, Simon, 1766, in-4° fig., reliure de Derôme : 455 fr.

— Dans une vente faite par les soins de M. Techener, les 9 et 10 mai, à l'hôtel Drouot, nous avons remarqué : *les Présentes heures à l'usaige de Paris* (almanach de 1508 à 1528), marque de Simon Vostre sur le titre, exemplaire sur vélin, reliure du XVIe siècle : 1,060 fr.; — *Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne*, Bordeaux, Millanges, MDLXXX, 2 tomes en 1 vol., relié par Duru, première édition des *Essais* : 300 fr.; — *Gazette des Beaux-Arts*, collection complète en demi-reliure maroquin : 1,300 fr.; — *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, par Basan, Paris, Blaise, 1809, 2 vol. in-8°, exemplaire non rogné, reliure de Raparlier : 410 fr.; — *l'Europe illustre*.. par Dreux du Radier, Paris, 1755, 6 vol. in-4° : 730 fr.; — *Poètes français publiés par Coustelier*, Paris, Coustelier, 1723-1724, 12 vol. in-12, collection complète : 1,145 fr.; — *les Quatre heures de la toilette des dames*, Paris, Bastien, 1779, gr. in-8°, fig., exemplaire en grand papier, reliure de Hardy : 255 fr.; — *Œuvres de P. Corneille*, Paris, Hachette, 1862, exemplaire sur papier de Hollande, nombreuses pièces ajoutées, reliure de Claessens : 2,305 fr.; — *Mémoires du comte de Grammont*, Londres, Edwards, 1793, 1 vol. gr. in-4°, exemplaire en grand papier vélin, pièces ajoutées : 320 fr.; — *la Cosmographie universelle*, Paris, Sonnius, 1575, 2 tomes en 5 vol. in-folio : 570 fr.; — *Mystifications de Caillot-Duval*, Paris, 1864; un des deux exemplaires imprimés sur peau de vélin : 100 fr.; — *le Théâtre d'honneur*, Paris, 1624 : on trouvera sur ce volume vendu 940 fr. une note analytique dans le catalogue de la librairie Fontaine, année 1872, n° 6722 ; — *Publications de la Société de l'histoire de France*, 1835-1864, 107 vol. : 700 fr.; — *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1819 et années suivantes, 139 vol. in 8°, exemplaire en papier vélin : 950 fr.; — *la Cronique martiniane de tous les papes*... Paris, Verard, in-folio, goth. à 2 col. : 455 fr.; — *Journal de Henri III*, La Haye (Paris), 1744, 5 vol.; *Journal de Henri IV*, La Haye, 1741, 4 vol., ensemble 9 vol., reliés par Amand : 200 fr.; — *les Triomphes de Louis le*

Juste, XIIIe *du nom*..... Paris, imp. Royale, 1649, gr. in-folio, fig.; exemplaire provenant des collections Double et Didot : 501 fr.; — *le Sacre de Louis XV*, Paris, 1722, gr. in-folio : 700 fr.; — *Collection complète des travaux historiques de la Révolution française*, Paris, Didot, 1798, 3 tomes en 2 vol. in-folio : 600 fr.; — *Histoire généalogique de la maison de France*, par Scevole et Louis de Saincte-Marthe, Paris, Cramoisy, 1647, 2 vol. in-folio; exemplaire en grand papier aux armes d'Anne d'Autriche : 285 fr.; — *Coustumes de Normandie*, Rouen, 1483, in-folio goth., reliure de Capé : 600 fr.; — *Œuvres complètes de Florian*, Paris, Renouard, 1820, 16 vol. in-16, pièces ajoutées : 620 fr.; — *Preces piæ*, magnifique manuscrit du XVe siècle, sur vélin, contenant environ 120 feuillets ornés de 282 miniatures : 7,000 fr.

— Voici un aperçu des prix auxquels se vendent actuellement certaines éditions de livres modernes; nous puisons ces renseignements dans une vente qui a eu lieu tout dernièrement : Balzac, *les Contes drôlatiques*, 1855, in-8°, exemplaire sur papier de Chine, 1re édit., reliure de Cuzin : 1,580 fr.; — Baudelaire, *les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis, 1857, édit. orig. : 35 fr.; — Béranger, *Œuvres complètes*, Paris, Perrotin, 1834, 4 vol., exemplaire en grand papier vélin avec les fig. sur chine : 350 fr.; — Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-12 : 38 fr.; — Chevigné, *les Contes rémois*, Paris, Lévy, 1858, exemplaire en grand papier vélin de la 1re édit. : 155 fr.; — Th. Gautier, *le Capitaine Fracasse*, Paris, Charpentier, 1866, édit. orig. : 26 fr.; — Gavarni, *Œuvres choisies*, Paris, Hetzel, 1846-47, 4 tomes en 2 vol. : 82 fr.; — de Goncourt, *l'Art du* XVIIIe *siècle*, Paris, Dentu, 1860-75, 12 fasc. in-4° : 250 fr.; — Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Perrotin, 1844, exemplaire de premier tirage : 80 fr.: — Lamartine, *Raphaël*, Perrotin, 1849, in-8°, exemplaire de Jules Janin, tiré sur grand papier : 209 fr.; — Mérimée, *Chroniques du règne de Charles IX*, Paris, Chamerot, 1876, imprimé pour *les Amis des Livres* : 895 fr.; — E. Sue, *le Juif-Errant*, Paris, Paulin, 1845, 4 vol., exemplaire de premier tirage : 152 fr.; — *Théâtre lyonnais de Guignol*, Lyon, Scheuring, 1865-1870, 2 vol. in-8, exemplaire sur papier de Hollande : 155 fr.





DE QUELQUES

Sociétés littéraires

EN ANGLETERRE

THE INDEX SOCIETY

« I think we see in various directions evidence of an awakening of interest in Index work, but this interest wants fostering, and if bookbuyers will agree to give the preference to well-indexed books, the publishers will soon be eager to supply the want so generally recognized. »

(Henry B. Wheatley.)

Les deux liens qui unissent le mieux les peuples sont la littérature et le commerce. Il ne faut pas compter les traités politiques qui, ayant souvent leur origine dans les caprices des souverains ou des ministres, n'ont qu'une

influence passagère, quelquefois même négative. Le commerce ne touche guère qu'aux intérêts matériels, et nous n'avons pas à nous en occuper. Nous ne considérerons donc que la littérature, qui sait doucement et efficacement rendre les peuples frères. Connaître la littérature des peuples étrangers, c'est connaître ces peuples par leur beau côté, le côté intellectuel ; et quiconque répand dans son pays, soit par des traductions, soit par des notices, les pensées des grands hommes d'un autre pays, non seulement en fait bénéficier ses compatriotes, mais, par cela même, rend service à l'humanité tout entière.

Toutes les fois que des hommes de goûts analogues et s'occupant d'un même sujet se sont réunis dans le but de poursuivre les mêmes études, formant ainsi les *accademie* d'Italie, les *sociétés* de France, ou les *book-clubs* d'Angleterre, ils ont exercé une influence bienfaisante sur la culture et le perfectionnement des lettres. C'est pourquoi je me propose de vous parler de quelques-unes des sociétés littéraires de l'Angleterre.

Je n'ai pas l'intention de m'occuper des sociétés scientifiques comme la *Royal Society*, la *Linnæan*, *Horticultural*, *Geological*, *Medical*, etc., ni de comprendre dans ma liste les grandes et anciennes sociétés que tout le monde connaît. Ce travail a été fait déjà[1]. Je désire me borner à quelques sociétés toutes modernes, et dont l'existence est presque ignorée de votre côté du détroit.

Un calcul fait il y a trente ans porte à plus de vingt mille le nombre des individus qui appartenaient alors, en Angleterre, à des réunions ayant pour but la culture des lettres. Ce chiffre serait beaucoup plus considérable aujourd'hui ; car les *Learned Societies* jouent à présent chez nous un rôle aussi important qu'en Italie les *accademie* au XVIe siècle.

L'*Index Society* a pour principal objet de compiler des tables des matières pour d'anciens ouvrages historiques qui en sont dépourvus, et de faire la bibliographie de sujets spéciaux. On peut rejeter sans crainte l'idée professée jadis par quelques érudits des bons vieux temps, que chacun doit se faire à soi-même un *index rerum* des livres lus, et qu'il ne faut, en aucun cas, se servir des tables des matières. Les livres sont trop nombreux de nos jours et se multiplient trop rapidement[2] pour qu'on ait le temps d'exécuter un travail semblable. On doit, au contraire, exiger

1. *The Learned Societies and Printing Clubs of the United Kingdom, by the Rev. A. Hume, London, 1853.*

2. Voici la statistique des publications qui ont paru, en Angleterre seulement, pendant ces deux dernières années. Il a été imprimé, en

1881, 5.400 livres, dont 4,110 ouvrages nouveaux.
1882, 5,124 — 3,978 —

Voy. *Publisher's Circular*, et *the Times* du 2 janvier 1883.

que tout ouvrage scientifique, historique ou biographique soit muni d'une table analytique; et il faudrait se faire une loi de ne jamais acheter un volume qui n'est pas ainsi complété. Telle est la devise de l'*Index Society*, et elle se propose pour tâche de donner ce complément nécessaire aux ouvrages d'un mérite et d'une utilité reconnus. Les travaux de la Société ne sont nullement limités aux ouvrages anglais; au contraire, elle désire réduire en tables les grandes compilations étrangères, aussitôt que ses fonds le permettront et que ses souscripteurs le demanderont. C'est vraiment une société cosmopolite.

Bien que toute récente, — elle a été fondée en 1879, — la Société déployant une activité remarquable a déjà publié, chez MM. Longmans et Cie, de Londres, onze beaux volumes in-4° dont je vais faire l'énumération :

I. *What is an Index?* A few Notes on Indexes and Indexers. By Henry B. Wheatley, F. S. A., 1879, p. 132.

Dans ce volume, M. H.-B. Wheatley, secrétaire honoraire de la Société, traite à fond la question des tables des matières, leur origine, leur histoire, etc., et donne des instructions claires et détaillées pour les dresser utilement. Il ajoute de nombreuses citations des écrivains qui en ont parlé. Enfin, M. Wheatley a su rendre fort intéressant, même pour quelqu'un qui y est étranger, un sujet qu'on croirait aride et trop technique pour être goûté du commun des lecteurs.

II. *An Index of the names of the Royalists whose Estates were confiscated during the commonwealth*, etc. By Mabel G. W. Peacock. 1879, p. XI et III.

Ce volume a un intérêt spécialement anglais; c'est la liste des nobles et autres personnages dont les biens ont été confisqués, après notre première révolution, à cause de leur fidélité à la monarchie.

III. *Index of Municipal Offices*, etc. By G. Laurence Gomme, 1879, p. 77.

Encore une table qui n'a guère d'intérêt que pour nous, à moins qu'on ne désire étudier les offices municipaux de l'Angleterre et du pays de Galles.

IV. *Report of the first Annual Meeting of the Society*. To which are added four Appendices :

1. Index to Books and Papers on Marriage between Near Kin. By Alfred H. Huth.

2. Index to the Styles and Titles of English Sovereigns. By Walter De Gray Birch.

3. Indexes of Portraits in the « European Magazine », « London Magazine », and « Register of the Times ». By E. Solly.

4. Index of Obituary Notices for 1878, 1879, p. VI et 127.

La première partie de ce volume, renfermant le rapport sur l'état de la Société pendant la première année de son existence, est surtout intéressant pour les sociétaires. Les appendices numéros 1 et 2 traitent aussi des sujets spécialement anglais; mais les numéros 3 et 4 ont un intérêt général. Parmi les portraits dont M. Solly a dressé le catalogue se trouvent des portraits d'étrangers, et la liste des notices parues sur les hommes distingués morts pendant l'année est d'une utilité évidente.

V. *An Index of Hereditary English, Scottish and Irish Titles of Honour*. By Edward Solly, F. R. S., F. S. A., 1880, pp. IX et 205.

Cette table alphabétique de la noblesse de la Grande-Bretagne et des différents titres qui lui appartiennent n'aura peut-être pas un grand attrait pour la France républicaine.

VI. *Index to Trevelyan's Life and Letters of Lord Macaulay*. By Percival Clark. 1881, pp. VIII et 91.

Voici une table des matières publiée par la Société pour un livre moderne, la vie et la correspondance de notre grand historien Macaulay.

VII. *Report of the second Annual Meeting of the Index Society*. To which are added three Appendices :

1. Indexes of Portraits in the « British Gallery of Portraits », Jerdan's « Portrait Gallery », Knight's « Gallery of Portraits », and « Lodge's Portraits. »

2. Index of Abridgments of Patents.

3. Index of Obituary Notices for 1879, 1880, pp. VI et 160.

C'est le second annuaire de la Société, avec un autre catalogue de portraits comprenant ceux qui sont contenus dans les quatre ouvrages cités, et une table des notices nécrologiques parues pendant l'année précédente.

VIII. *Guide to the Literature of Botany*, etc. By Benjamin Daydon Jackson, 1881, pp. XL et 626.

Bibliographie très étendue de la science des plantes. On y trouve la mention des ouvrages qui font autorité dans toutes les langues.

IX. *Index of Obituary Notices for the years* 1880, 1882, pp. VII et 103.

La Société se propose de faire régulièrement, tous les ans, la liste des notices qui ont paru dans la presse sur les hommes morts l'année précédente.

X. *An Index to Norfolk Topography*. By Walter Rye. 1881, pp. xxx et 416.

Ce volume renferme une bibliographie des livres sur le comté de Norfolk, très complète et très utile pour celui qui étudie l'histoire de notre pays.

XI. *Vegetable Technology*, etc. By Benjamin Daydon Jackson, etc. 1882, p. xii et 355.

Encore une bibliographie scientifique sur la botanique appliquée. Elle est de la plus grande utilité pour tout médecin et tout homme de science. Les livres dans toutes les langues y sont notés.

Telle est la liste des publications de l'*Index Society* jusqu'à la fin de l'année dernière. Quelques-uns de ces volumes n'ont qu'un intérêt local: chose bien naturelle, puisqu'il n'y a jusqu'à présent parmi les souscripteurs que des Anglais. Cependant, les numéros iv, vi, vii, viii, ix et xi renferment des bibliographies qui sont, pour ainsi dire, nécessaires à toute bibliothèque nationale, et même à toute collection particulière de quelque importance.

H.-S. Ashbee.





BONAPARTIANA



ÉCIDÉMENT il n'y a pas meilleur « document humain » qu'un autographe! Enfouis dans les rayons des bibliothèques, couverts d'une poussière vénérable, ces témoins indiscrets du passé, réveillés en sursaut par la main curieuse qui les touche, nous reportent au milieu d'un monde oublié, et, en toute occasion, répondent avec obligeance à qui les interroge. Souvent, grâce à eux, un détail inédit, un détail inconnu de l'histoire, apparaît aux yeux du chercheur; et le hasard nous met ainsi sur la voie de la vérité et soulève un coin du voile qui nous cache les secrets des grands drames de la vie. Ce ne sont que des anecdotes, des futilités, des bavardages, des sottises. Et qu'importe? La question est de voir de plus près les héros que la gloire a mis sur un piédestal; de les ravaler jusqu'à la condition du commun des mortels, pour les replacer ensuite sur leur socle ou dans leur niche, et pouvoir les regarder d'en bas sans qu'une admiration excessive en impose à notre jugement. N'est-ce pas assez pour essuyer l'ennui d'une lecture difficile, voire inutile, et la fatigue de longues recherches quelquefois sans résultat? Mais ce n'est pas tout. Si vous demandiez à l'abbé Michon, il vous dirait que dans les pattes de mouche d'un homme quelconque, dans son griffonnage, on peut voir son caractère, ses instincts, ses passions; peu s'en faut qu'on ne sache s'il est blond ou brun, s'il est beau ou laid, s'il a eu des maîtresses et s'il a aimé la bonne chère. Certes, ou je me trompe, ou quelques traits de sa nature se révèlent dans les zigzags de sa plume. On ne met pas du noir sur du blanc impunément!

Mais, comme heureusement il ne s'agit pas ici d'écrire un article sur la *graphologie* ou la philosophie de l'histoire, trève de considérations et de remarques! L'enfer de la littérature en est pavé; mais il n'en est pas de même

du gosier du public. On n'aime pas que la critique se bourre de bonnes intentions pour en faire des gorges chaudes. Et puis on pourrait croire que les autographes des Bonaparte que nous allons publier ont la prétention de bouleverser l'histoire. Quoi donc ? une vingtaine, deux douzaines, peut-être, de lettres écrites au gré de la plume par les personnages les plus marquants de la famille napoléonienne, des billets familiers qui dormaient tranquillement dans les tiroirs de la Bibliothèque nationale de Florence, n'ont rien à faire avec l'histoire, qui peut continuer à tenir le haut du pavé. Mais cela peut servir aux causeries d'un curieux qui, dans le tête-à-tête d'une conversation amicale, feuillette les pages jaunies de ces lettres décachetées, en évoquant l'image d'un essaim de princesses errant au gré de la fortune, après que l'édifice impérial eut été renversé par la Restauration.

Avant de parler des autographes de la Bibliothèque de Florence, et comme pour leur donner un point d'appui, on pourrait remonter un peu le cours des vicissitudes de la famille Bonaparte.

Et d'abord voici trois lettres qui nous reportent bien loin, à la fin du XVIe et au milieu du XVIIe siècle, dans la noire et féodale San-Miniato, le nid de ces aiglons qui, timides alors, ne songeaient guère à prendre leur essor pour planer sur le monde.

Dans la première, Pierre-François Bonaparte, quarante-deuxième descendant de *Guido di Giovanni,* dit le *Ghibellino,* la vraie souche de la famille Bonaparte de San-Miniato, laquelle s'éteignit en 1799, écrit à Messer Francesco Businî, dont il était un peu le parent, pour lui recommander ses intérêts.

I

Molto Magco M. Franco.

Con la presente per mio mandato a posta mando a V. S. una di M. Alexandro Busini mio zio in mia raccomandatione per justitia come quella vedrà et si li mando due copie di due lettere mandatemi di costi come dicono di ordine di M. G. Caccini et si una copia di uno sopratieni in però per esser io a l' uscita de l'ufitio di Fucchio et havendo notitia, detto sig. Caccino esser in Firenze mi risolvetti ad scrivere a lui medesimo costa giù per il rispetto che M. Alexandro ui da aduiso ma si bene ricorrer al detto Sigre Caccino al qual ho mostro le mia ragioni et come ho eseguito secondo la prima lettera avuta, mi ha (scripto ?) esser ragioneuole no perda il mio diritto et che aveva scritto a V. S. et datoli l'ordine di quello doueua et che io mandassi uno a Pisa a V. S. in però con la presente lo mando pregandola che per justitia et secondo il conuenuto di esse lettere riceuute, qual sono copiate di parola in parola che quella non manchi di essermi fauoreuole accio io non perda il mio diritto di scudi mille cinquecento cinquanta si come mi accennò il detto Sigre Caccino, che V. S. mi ordinerebbe una lettera di quello era la mente sua, imperò per più iustificatione li ho uolsuto mandar tal copie accio possa più sicuramente V. S. dar ordine a detta comunità che mi debba sodisfare che cosi come mi fu ordinato presi la sicurtà et di tutto non ho preterito di cosa alcuna et dando le risposte al detto mio mandato sono ben date et doue posso et uaglio V. S. mi comandi, et baciandoli le mani me li raccomando che nostro Signore Dio la feliciti.

Di San-Miniato, il di 6 di settembre 1580.

Di V. S. Affezmo. PIER FRANCESCO BUONAPARTE.

Desidererei da V. S per fauor sapere come la passa il prouueditor di dogana ch'era malato.

Al molto Magco Messer Francesco Busini mio senpre Ossermo.
All' Uffitio de' Fossi.
In Pisa.

Dans l'autre, Lelio, trente-quatrième descendant de *Corrado di Giovanni*, l'ancêtre des Bonaparte de Corse et de Napoléon, écrit de Naples à un messire Fabio Orlandini de Livourne, au sujet d'une boîte de conserves pour un M. Dardinelli de Florence.

II

Addi 9 di gennaio 1609 in Napoli.

Vedo dalla gratissima loro de 27 passati come fin' allora non era comparsa la filuca con la quale li mandai la cassettina di concerve per il Sig. Dardinelli di Firenze, spero sarà seguito a presso, se ne haranno seguiti quanto ordinai. Quanto all' altra mia cassetta per Spagna fu poi avisato dal Sig. Carlo Strozzi come la lasso in mano di cotesti Sigg. Crescij, quali pure me lo confermono, si che sono fuori di un pensiero, mi resta solo ringraziarli della bona voluntà che in cio mi hanno mostro prontissimo per la pariglia in tutto quello mi conosceranno atto, con qual fine pregho il S. per ogni lor felicità.

LELIO BONAPARTE.

A Fabio Orlandini, in Livorno.

Livorno.

Dans la troisième, Andrea Bonaparte, trente-cinquième descendant de *Guido di Giovanni* et chanoine du chapitre de la cathédrale de San-Miniato, écrit à une personne de sa connaissance et la prie de payer pour lui les droits de la *Gabella*, pour l'achat que son frère Mario Miniato a fait d'un champ des Seragoni.

III

Illmo Sig^{re} Mio.

Deue Mario mio fratello pagare la Gabella d'un campo comprato da SS^{ri} Seragoni, conforme dice l'inclusa fede con patto resolutivo, per cio mi farà gratia singolare o lei se non fussi impedita o fussi in sul ritorno somministrare al Sig^{r}. B. Roffi quel tanto che occorrerà per detta solutione de' denari che havrà riscosso di mio e mentre non gl' havessi riscossi somministrarli di suo proprio, et subito che si sarà rimborsata, e l'effetto segua per le mane sua o del Sig. Roffi, et detta Gabella venga pagata giachè siamo allo scorcio come vedrà dalla fede. Io non volevo darli tanta briga, ma ne incolpi la sua cortesia obbligandomi alla pariglia mentre per fine le bacio le mani.

Di V. S. Illma.

S. Miniato li 16 settembre 1668.

Dev^{mo} Servitore,
AND^{a} BONAPARTE.

Que d'années écoulées entre cette dernière date, 1668, et celle de la lettre qui commence la deuxième série de nos autographes! C'est en 1829. *L'homme fatal* qui avait ébranlé le monde a disparu comme un météore. De sa gloire et de son empire il ne reste que des ruines. Lætitia, cette Niobé corse — comme l'appelle notre grand poète Carducci, — avait perdu son fils aux yeux d'aigle, mort loin d'elle, et les princesses brillantes comme l'aurore, et les petits-fils pleins d'espérance. Le jour était venu où elle allait être obligée de donner, sur ses économies de mère de famille, du pain à tous ces rois. Nous la trouvons à Rome, âgée de soixante-dix-neuf ans, entourée du respect de toute l'Europe, portant avec une dignité et une force admirables le poids des incommodités de la vieillesse et de ses immenses douleurs.

Le billet qui suit, dicté à une personne amie, n'a d'autographe que la

signature; mais c'est d'une main encore ferme que Lætitia a signé en grosses lettres : *Madame*. Comme on le voit, elle n'avait pas abdiqué son titre de gloire !

IV

Rome, 12 janvier 1829.

Monsieur le Marquis,

Recevez mes remercîments pour les vœux que vous voulez bien faire pour moi à l'occasion de la nouvelle année; croyez à la sincérité des miens pour votre bonheur. Embrassez vos enfants pour moi, et ne doutez jamais de l'attachement et de la haute estime que je vous ai voués.

Votre bien affectionnée,

Madame.

Les quatre lettres que nous publions plus loin appartiennent à peu près à la même époque. Les tristes journées de l'exil étaient venues et la famille du conquérant cherchait dans l'obscurité de la vie privée l'oubli d'erreurs fatales, l'expiation de crimes involontaires. Joseph, frère aîné de Napoléon, après la catastrophe de Waterloo, quitta le même jour que lui la France pour se réfugier à New-York, sous le nom de comte de Survillier. Et de là il écrivait à Tito Manzi, gentilhomme toscan, qui, professeur de droit criminel à l'université de Pise et conseiller d'État à Naples, sous le roi Joseph et sous Murat, joua un rôle très important dans la politique italienne. Tito Manzi, moitié diplomate, moitié conspirateur, dans le cours de sa vie aventureuse, se trouva lié avec les hommes les plus distingués de son époque. On dit qu'il eut même la fortune d'être aimé de Louise Pallavicini, la belle Génoise chantée par Foscolo dans une ode immortelle. Après 1815, la maison de la rue *del Cocomero*, à Florence, devint le lieu de réunion des exilés napolitains et des libéraux toscans qui fondèrent la *Società letteraria di Storia patria*. Le poète Niccolini, Vincenzo Salvagnoli, Gino Capponi et le baron Bettino Ricasoli, tout jeune encore, en étaient les hôtes les plus familiers. Dans sa retraite, au delà de l'Océan, Joseph, descendu de deux trônes, avait repris ses habitudes d'homme d'étude, comme au temps où il écrivait des pastorales; et il demandait à son correspondant de Florence des livres et des renseignements.

« Rien au monde ne pourrait me déterminer à vivre dans les États du souverain de Sainte-Hélène, » écrivait-il à Manzi. Et il tint parole. Ce ne fut qu'en 1832 qu'il traversa l'Océan pour se rendre en Angleterre, d'où il retourna en Amérique; puis, en 1841, le grand-duc de Toscane l'ayant autorisé à séjourner à Florence, il y resta au milieu des amis de sa première jeunesse jusqu'en 1844, époque de sa mort. Ainsi la maison d'Autriche, « loin d'y avoir quelque répugnance », lui avait permis de voir le plus cher de ses vœux exaucé.

V

New-York, 1er novembre 1823.

Monsieur,

M. Caret, qui vous remettra cette lettre, est une personne de toute ma confiance, qui reviendra bientôt auprès de moi, et qui pourra me rapporter tout ce que vous auriez à lui dire ou à m'envoyer, touchant les événements dont vous avez été témoin. Il vous donnera de mes nouvelles et me rapportera les vôtres et celles des personnes

auxquelles vous savez que je dois de l'estime et de l'attachement, telles que MM. Ricciardi, Carcano, Gallo, et tant d'autres. — Si vous avez quelques objets qui intéressent ma famille directement ou indirectement, vous me ferez plaisir de me les envoyer. M. Caret pourvoira aux dépenses que vous avez déjà faites pour les envois précédents, et à celles que vous pourriez faire encore.

Je désire avoir *Scipione Ammirati, Storie Fiorentine,* si je ne me trompe du titre, *Bologna illustrata, la Vedova,* commedia di Niccolò Buonaparte, il *Sacco di Roma* di Jacopo Buonaparte.

Je vous prie, monsieur, de ne pas douter de mon sincère et constant attachement;

Votre affectionné,

JOSEPH, Cte DE SURVILLIER.

A M. Tito Manzi, Firenze.

Pointe-Breize, 29 juin 1826.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 25 mars; je suppose que ma femme est aujourd'hui à Florence, je vous prie de lui remettre l'incluse ou de la lui adresser où elle sera; elle avait l'intention d'aller aux eaux de Pise ou d'Aix en Savoye.

J'ai parlé à M. Caret et à M. Bardotti de vos affaires, et ils m'ont assuré qu'elles sont terminées moins mal qu'ils ne l'auraient craint.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez : il paraît que les affaires des Grecs finissent mal.

Il n'est pas vrai que je finisse par aller en Hollande; rien au monde ne pourrait me déterminer à vivre dans les États du souverain de Sainte-Hélène.

Pour me seconder à quitter les États-Unis, il faudrait que le grand-duc Ferdinand, que je connais personnellement, vécût encore et qu'il eût conservé pour moi les sentiments qu'il me témoignait de son vivant. J'aurais pu, sous la garantie de l'empereur Alexandre, auquel j'aimai à supposer quelque grandeur d'âme, arriver en Toscane pour y voir ma mère, ma femme, ma sœur, vous monsieur, et quelques amis de ma première jeunesse; la mort ayant disposé autrement, il est probable que je resterai où je suis.

Vous ne pouvez pas douter, monsieur, de l'estime et de l'intérêt que je vous ai portés durant mon règne de Naples, vous ne pouvez pas douter que je ne conserve les mêmes sentiments pour vous dans nos communes adversités; je serai charmé, monsieur, de saisir la première occasion pour vous envoyer le portrait que vous voulez bien me demander; en attendant, voyez dans cette lettre une nouvelle preuve du sincère attachement que je vous ai voué depuis longtemps.

Votre affectionné,

JOSEPH, Cte DE SURVILLIER.

M. Tito Manzi, Florence.

Pointe-Breize, 14 février 1827.

Monsieur,

Ma femme m'écrit pour me rappeler votre affaire avec M. Bardotti : je lui mande qu'il est parti pour la Toscane où il m'a promis de vous voir et de vous rendre ses comptes.

Je vous prie de communiquer cette lettre à ma femme, afin qu'elle fasse écrire à M. ......, à Paris, pour qu'il vous envoie une gravure qui a été tirée à Paris, et que je n'ai pas ici, ni d'occasion pour vous envoyer le portrait auquel vous voulez bien attacher quelque prix.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien remettre l'incluse en mains propres, et d'agréer mon sincère attachement; je désire que les événements me permettent de

vous en renouveler journellement l'expression en Toscane, mais pour cela il faut que la maison d'Autriche, loin d'y avoir quelque répugnance, le veuille.

Votre affectionné,
JOSEPH, C[te] DE SURVILLIER.

New-York, 15 mai 1827.

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je ne me suis rappelé à votre souvenir, je vous prie aujourd'hui de remettre l'incluse et de me donner de vos nouvelles.

J'espère que M. Bardotti arrivant en Italie vous aura rendu bon compte de vos affaires, je vous ai écrit par son occasion.

Vous aurez su que l'on voulait me donner des passeports pour la Belgique, je n'en ai jamais désiré que pour la Toscane, dans le cas où cela aurait convenu aux princes de la maison d'Autriche.

Je vous prie, monsieur, d'agréer mon ancien attachement;

Votre affectionné,
JOSEPH, C[te] DE SURVILLIER.

M. Tito Manzi.

Voici une autre lettre qui nous transporte encore dans ce même milieu de la colonie des Bonaparte de Florence. Charlotte, seconde fille de Joseph, mariée à son cousin Napoléon-Louis, fils du roi Louis, recommande un jeune homme à Jean-Baptiste Niccolini, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts. C'était en 1838, et la princesse, restée veuve le 17 mars 1831, n'était plus la tendre et timide Lolotte, aux cheveux châtains, à la douce et riante physionomie, telle qu'on peut la voir encore dans le tableau de David, au musée de Toulon. Elle approchait déjà de cette ligne fatale qui sépare la jeunesse des femmes de leur vieillesse et qu'on appelle la quarantaine...

VI

Monsieur,

Cette lettre vous sera remise par le jeune homme auquel vous avez eu la bonté de vous intéresser, en le faisant entrer à l'académie des Beaux-Arts : avant de l'y admettre, on lui demande quelques mots de recommandation; et j'ose espérer que vous voudrez bien les lui donner; me pardonnez-vous l'ennui que je vous cause, en vous détournant un moment de vos occupations? Mais votre extrême obligeance m'enhardit, et m'a donné du courage cette fois. Veuillez recevoir tous mes remerciements et l'assurance de mon sincère attachement.

Votre affectionnée,
CHARLOTTE N.

Florence, ce 4 mars 1838.

A Monsieur
Monsieur J.-B. Niccolini,
Florence.

Il faut maintenant rebrousser chemin, et revenir à Paris au temps où

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

Joséphine recommande à un membre de la Commission des émigrés les

nommés de Lévis et Sartiges, pour qu'ils soient portés sur le premier tableau que le ministre de la justice présentera au premier consul.

Cette lettre, annotée par le personnage auquel on l'avait adressée, est une demande qui a l'air d'un ordre. On comprend qu'elle arrive attendue, après les recommandations verbales que le « citoyen » avait dû accepter de bonne grâce. La cause aurait pu être mauvaise que le plaideur l'aurait gagnée quand même!

VII

Ce 9 floréal.

Lévis, 100ᵉ. C. revenu de la Commission, mais point au bureau.—Sartiges, 98 C. revenu de la Commission, mais point au bureau.

Vous m'aviez promis, citoyen, d'avoir égard à ma recommandation. Je vous serai obligé, en conséquence, de prendre sous votre protection les deux affaires cy-après.

1° Antoine Louis de Lévis, du département de l'Isère, ajourné par le Directoire exécutif sous le ministère de la Carlie, et rayé par le premier travail de la Commission des émigrés.

2° Louis Sartiges, du département du Cantal, rayé également par le premier travail de la Commission.

Je désire bien vivement que vous les portiez sur le premier tableau que le ministre de la justice doit présenter à la signature du premier consul. C'est un droit que l'ancienneté et la justice de leur cause leur donne droit d'attendre. Je vous serai obligé d'accorder un véritable intérêt à la demande que je vous adresse.

Lapagerie Bonaparte.

(sur le verso.)

Mᵐᵉ Bonaparte demande que les Offʳˢ Delevis et Sartiges soient compris dans le prochain travail du ministre.

Singulier rapprochement! Après une victime, une autre. Après l'épouse abandonnée, le fils malheureux de la rivale autrichienne, de Marie-Louise!... Le pauvre enfant a griffonné sur un morceau de papier, d'une écriture de collégien, dans une langue qui devait être bien dure à l'oreille du roi de Rome, quelques articles du règlement militaire. Peut-être l'obligeait-on à l'apprendre par cœur pour pouvoir commander à ce régiment de gros cavaliers qu'on lui avait donné avec le titre de duc de Reichstadt, et qu'il aurait échangé bien volontiers contre de petits soldats de plomb.

VII *bis.*

Wie verhalt sich der Gemeine als Schildwache : u. zwar :
a. Vor einem Zimmer oder Zelt.
b. im bedeckten Wage.
c. bey einem Pulver Magazin.
d. als Scharpost.
e. in der Kirche.
f. Gegen eine Ronde.
g. bey Zusammenlauf v. Menschen.
Wie hat er die Vorgesetzten zu grüssen?

4

Wie zerlegt er sein Gewehr.



5

Mit was reinigs er dessen Bestand-theile.

6

Wie benimmt er sich im Kriegs Standrecht.

7

Wie benimmt er sich bestraft mit Arrest oder nach einer andern Strafe.

On aura beau dire, ces quelques lignes font de la peine et serrent le cœur...

Tournons la page, s'il vous plaît!

Une grosse écriture, d'une main ferme et virile, nous annonce Lucien, prince de Canino, le plus beau caractère de tous les frères de Napoléon.

C'est un billet adressé à M. Piatti, un des plus renommés libraires de Florence.

VIII

La copia del Catalogo, Sig. Piatti, destinata a S. E. il S. Conte di Fossombrone è stata diretta con il Titolo di Ministro dell' Interno. Mi si fa suporre che questo titolo possa appartenere a un altro; in tal caso, se non aveste rimesso un Esemplare a S. E. il S. Conte di Fossombrone, vi prego di farlo e vi spedisco una copia del Catalogo.

Vi prego d'inviare a Sinigallia per mio conto l'opera del S. Micali sopra l'Italia prima dei Romani. Sono V. aff^{mo}.

L. P^{pe} di Canino.

Canino, 20 giugno 1829.

Le goût des sciences et de la littérature fut, pour ainsi dire, l'apanage de sa postérité. Ces trois lettres de Louis-Lucien, son fils, le prouvent. Le jeune prince qui a pour correspondant ordinaire M. Gaspero Mori, pharmacien in *Piazza d'Armi*, à Livourne, montre des tendances suffisamment démocratiques, dont nous ne saurions le blâmer. Ces lettres ont d'ailleurs une valeur négative : on n'y voit pas la griffe d'un Bonaparte. M. Mori lui-même aurait pu les écrire.

IX

Car^{mo} Sig. Mori.

Firenze, 29 giugno 1839.

Dovendo noi partire per stare circa quindici giorni a Vignoni pe' bagni ordinati a mia moglie, ne la rendo avvertito, onde ritardare ancora alcun poco la venuta di Tonino. Se non avessi meco in legno il Prof. Targioni avrei portato meco anche Tonino. Però la prego a dirgli, che stia di buon animo, che appena ritornato glie lo farò sapere. Credo che allora ella non avrà nissuna difficoltà di mandarlo qui giusta le promesse fatte mi. Potrebbe anche darsi che io dessi una scappatina costì. Il dì quattro di luglio si parte; perciò la prego a rispondermi quanto prima. Al mio ritorno aggiusteremo quelle poche cose che ci son fra noi, le rammento l'areometro col suo tubo. La prego ancora di voler dire al Bianconi da parte mia che ho ricevuta la di lui lettera, con quelle di Veivene, e che non ho nulla da opporre a quel che mi scrive, e che al mio ritorno dai bagni sarò probabilmente per ordinargli parecchi generi.

Dica a Tonino che scriva, lo saluti, e mi creda

Suo aff^{mo} Amico,

Luigi di Bonaparte,

dei Principi di Canino.



Carissimo Sig. Mori.

Firenze, 31 agosto 1839.

Ricevo la graditissima sua, dalla quale sento con dispiacere che Ella non può altrimenti cedermi Tonino. Le sue ragioni però son così buone, che non vi è nulla da replicare. Mi dica se anderà questo 7bre a Pisa, dove io anderò quasi al sicuro. Dentro il mese verrò a Livorno, ove porterò l'argento di capella, ch'Ella mi demanda, e soddisferò il piccolo conticino. Il Mazzoni mi ha scritto da Roma mesi sono, che aveva delle bottiglie d'aceto ottimo a mia disposizione. Non sapendo se si tratteneva a Roma gli ho scritto a Livorno pregandolo di consegnarle in di lei mano, che Ella avrebbe pensato a farmele avere. Così anche per queste, se le riceverà si potrà aspettare il mio arrivo costì. Intanto pregandola dei miei saluti a Tonino, e di dirgli da parte mia che obbedisca i genitori, sono con tutta la stima

Suo affmo amico,

Luigi di Bonaparte,
dei Principi di Canino.

Lo scrivente Principe di Canino rende noto per ogni buon fine al signor Segretario Felici, cui presenta i suoi complimenti, che ha differito fino alla mezzanotte di domani 26 in 27 Agosto la sua partenza per il Congresso di Lione, non senza ripetergli per iscritto con quanto dispiacere egli parta senza aver potuto prima ossequiare S. A. R. e I. il Gran Duca, il che non potrà essere mai nato per colpa sua, siccome ne potrà fare anche fede il Signor Bitthauser.

25 Ag. 1841. Dal Palazzo Serristori.

Passons à un *duo* épistolaire. La *Sémiramis de Lucques* et son mari, Félix Baciocchi, chantent les louanges d'un personnage qui avait été choisi pour concourir à l'éclat de leur installation. La lettre suivante est donc probablement de 1805, année où le capitaine d'infanterie Baciocchi troqua ses épaulettes pour une couronne de prince. On devine déjà que, dans ce *duo* princier, le ténor est Élisa et le soprano Félix qui, en hommage au principe : *le roi règne et ne gouverne pas,* laissait à sa femme la direction des affaires et même l'ennui de passer les troupes en revue. On dit, en Italie, que les ménages où les poules chantent ne sont pas heureux ; mais Félix et Élisa sont là pour donner au proverbe le plus éclatant démenti.

X

Nous avons plusieurs fois, monsieur, exprimé à l'ambassadeur extraordinaire de S. M. I. notre satisfaction de l'excellent choix des personnes qui, par la considération dont elles sont entourées, devaient concourir à l'éclat de l'installation. Nous éprouvons un nouveau plaisir à renouveler l'expression de notre satisfaction particulière pour le choix qui vous a désigné.

Nous serons heureux de trouver l'occasion de vous prouver l'affection que votre zèle et votre dévouement, dans cette circonstance, nous ont inspirée.

Félix.

Élisa.

27 juillet.

Le pauvre comte de Saint-Leu, ce bon prince philosophe qui, devenu roi malgré lui, n'eut dans tout le cours de son règne qu'une ambition : celle de

vivre tranquille en faisant le bonheur de ses sujets, ne cherchait, en 1822, après tant de vicissitudes politiques et domestiques, que « l'ordre et la paix de sa maison, et par son conséquent son bien-être ».

XI

Bains de Nice, ce 15 juillet 1822.

Monsieur,

Une fièvre qui, heureusement, n'a duré que peu de jours, mais qui m'a attaqué à mon arrivée dans ce pays, m'a empêché de répondre directement à votre lettre obligeante. Je vous suis infiniment obligé de la bonté que vous avez eue de vous charger de mes deux petites commissions, qui, quelque petites qu'elles soient, intéressent beaucoup l'ordre et la paix de ma maison, et par conséquent mon bien-être. Aussitôt mon retour, je vous prierai de m'adresser les deux personnes dont j'ai besoin, et qui, recommandées et présentées par vous, ne peuvent que remplir mes vœux et mon attente.

Agréez, monsieur, mes vifs remerciements, avec l'assurance de mon estime et ma haute considération.

C. de Saint-Leu.

Sa femme, Hortense Beauharnais, qui eut, sans le vouloir, une très grande part dans ses chagrins, écrivait en 1831 les quelques lignes que nous transcrivons ci-après à Letitia Pepoli, fille de Caroline, et sa propre nièce. Elle n'avait pas encore été frappée dans le plus tendre de ses sentiments par la mort de son fils aîné. La pauvre mère ne songeait qu'au sort de ses enfants; et elle souhaite à sa nièce le bonheur et la prospérité qui depuis longtemps avaient abandonné sa famille.

XII

C'est toujours avec plaisir, ma chère Letitia, que je reçois de tes nouvelles, et les expressions d'un attachement que je te rends avec sincérité. J'espère que l'année qui commence sera favorable à ton bonheur et à la prospérité de ta petite famille. Embrasse tes charmants enfants pour moi, et crois toujours à tous mes sentiments.

Hortense.

Rome, 10 janvier 1831.

J'ai reçu les bonnets, dis-moi ce que je te dois encore.

Les deux lettres suivantes de Caroline, reine de Naples, et de Louise-Julie, sa fille, sont inspirées par les mêmes sentiments et ne sortent pas du milieu calme de la famille. Ce n'est pas sans intérêt que nous voyons la fière Caroline oublier son rôle de reine pour s'occuper de l'éducation de ses petits-enfants.

XIII

28 octobre.

Je suis bien contente de vos lettres, ma chère Letitia, et je trouve que votre écriture se forme bien; appliquez-vous toujours, prenez bien vos leçons; et vous me rendrez bien heureuse si je trouve à mon retour que vous ayez fait des progrès.

L'Empereur n'est pas encore de retour, et cela retarde le mien auprès de vous, car vous ne pouvez douter de mon impatience d'embrasser mes chers enfants. Embrassez bien Louise pour moi, et faites mes compliments à M. de Rocquemont: dites-lui aussi que je suis bien contente de M. d'Arlincourt.

Adieu, chère Letitia.

CAROLINE.

XIV

Florence, 7 janvier 1839.

Mon cher petit neveu,

J'ai reçu avec plaisir votre lettre et les vœux de bonne année que vous m'y adressez; je ne doute pas de leur sincérité, et j'en fais aussi pour votre satisfaction et pour celle de vos sœurs que j'embrasse ainsi que vous. Je ne vous dis rien pour votre maman, venant de lui écrire.

Adieu, mon cher petit neveu, croyez aux sentiments qu'aura toujours pour vous votre bonne tante.

JULIE.

Pour mon neveu, Joachim Pepoli.

Paulo majora! Après la *bonneterie* de la reine Hortense, les compliments pour la nouvelle année de la princesse Julie, et les épanchements maternels de la comtesse de Lipona, voici une lettre de Pauline Borghèse où elle se montre à nos yeux comme un fantôme éblouissant, dans sa froideur de marbre. A la veille de partir pour l'île d'Elbe et de revoir le grand prisonnier, son frère, avec lequel elle était brouillée pour avoir manqué de respect à Marie-Louise, elle prend ses dispositions de voyage comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir. Pas un mot ne trahit la gravité des événements qui avaient fait de l'île d'Elbe le point de ralliement des Bonaparte. Pauline est toujours la même : Leclerc ou Borghèse, elle reste la femme qui a prononcé ce mot : « Vous pouvez pleurer, vous; vous n'êtes pas, comme moi, sœur de Bonaparte. »

XV

Du Vomero, près Naples, ce 22 août 1814.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez écrite, et dans laquelle vous m'annoncez le passage de Madame à Livourne. Je vous remercie des détails que vous me donnez sur son voyage et vous prie de me faire passer de ses nouvelles aussi souvent que vous le pourrez. J'accepte avec plaisir vos offres de service, et vous préviens que les marchandises que le capitaine Tower doit vous adresser pour moi doivent être dirigées, aussitôt leur arrivée, *sur l'île d'Elbe*, où je compte être rendue pour la fin de septembre. S'il avait été possible même, pour éviter tous les inconvénients de la douane, de ne point les débarquer à Livourne et de les expédier de suite par un petit bâtiment à Porto-Ferrajo, cela m'aurait fait plaisir. Au surplus, je vous ferai passer incessamment les fonds destinés à payer ces marchandises, afin que vous ayez la complaisance de les faire toucher au capitaine Tower, aussitôt que vous aurez reçu les marchandises d'Angleterre. Je compte sur votre obligeance pour me faire parvenir tout ce qu'on pourra vous adresser pour moi. Recevez, monsieur, l'assurance de mon estime.

PAULINE Psse BORGHÈSE.

P.-S. — Veuillez faire passer la lettre ci-incluse à Madame.

6 — 91

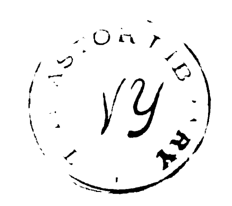
Sur le Bateau à Vapeur près de
Coblentz le 30 Avril 1838

Ma bonne Mathilde! Je réponds à ta petite lettre du 19 qui m'a fait grand plaisir; je suis sensible à la pensée que tu as d'apprendre mon air sur la harpe pour m'être agréable: aucune de vos bonnes intentions, chers enfants n'est perdue pour votre père, elles vont droit à son cœur!!! tes cousines m'ont chargé de mille et mille choses pour toi et pour Plonplon, de même les filles de la grande Duchesse de Bade.

Je t'écris sur le bateau à vapeur descendant le Rhin, par un temps superbe: je serai ce soir à Cologne et après demain matin à Bruxelles pour arriver, j'espère à Londres le 5 au plus tard. Croyez mes chers enfants que votre Père sera loin de vous et de votre excellente mère le moins possible!; je compte que tous les deux vous faites de tout pour contenter maman, s'il en était autrement je serais bien mécontent. Je vous presse tous les deux sur mon cœur. Je vous bénis. Votre affectionné et bon Père

Jérôme

LETTRE INÉDITE AUTOGRAPHE DE JÉROME NAPOLÉON



Les lettres suivantes sont les dernières de la collection.

Dans la première, fidèlement reproduite en *photographie*, l'ex-roi de Westphalie se rappelle au souvenir de sa fille Mathilde, alors âgée de quatorze ans, et de son jeune fils, auquel on donnait en famille le petit nom de Plomplon.

Nous avons ici la preuve évidente que tout ce qu'on a écrit, à propos de ce sobriquet, à l'époque de la guerre de Crimée, est entièrement faux.

XVI

Sur le bateau à vapeur, près de Coblentz, le 30 avril 1834.

Ma bonne Mathilde,

Je réponds à ta petite lettre du 19, qui m'a fait grand plaisir. Je suis sensible à la pensée que tu as d'apprendre un air sur la harpe pour m'être agréable : aucune de vos bonnes intentions, chers enfants, n'est perdue pour votre père, elles vont droit à son cœur!!! Tes cousines m'ont chargé de mille et mille choses pour toi et pour Plomplon, de même, les filles de la grande-duchesse de Baade.

Je t'écris sur le bateau à vapeur descendant le Rhin par un temps superbe. Je serai ce soir à Cologne et après-demain matin à Bruxelles, pour arriver, j'espère, à Londres, le 5 au plus tard. Croyez, mes chers enfants, que votre père restera loin de vous et de votre excellente mère *le moins possible!!!* Je compte que tous les deux vous faites *de tout* pour contenter maman; s'il en étoit autrement, je serois bien mécontent.

Je vous presse tous les deux sur mon cœur et vous bénis. Votre affectionné et bon père,

JÉRÔME.

XVII

Caro Missirini,

Vi mando la carozza mia, che ha ordine di aspettarvi, per portarvi da mio padre ove mi troverete ed andremo insieme dal Freccia a vedere il monumento della povera Scifoni.

Fate aspettare la carozza quanto vi pare e piace basta che alle 4 siate per prendermi, prima di quest'ora non mi trovereste dunque sarebbe inutile l'affrettarvi.

Vi saluto e spero vedervi,

MATILDE.

Sabato mattina.

XVIII

Io vi aspetto dimani, caro Missirini, e vi manderò la carozza al mezzo giorno. Vi saluto e vi ringrazio mille volte.

Vostra affezionata,

MATHILDE DEMIDOFF.

Martedi 24.

Les deux billets de Mathilde Demidoff nous transportent à Florence, aux beaux jours de San-Donato, lorsque les fêtes les plus brillantes attiraient dans ce superbe château la fine fleur de la société cosmopolite de Florence.

La « povera Scifoni » était une jeune femme sculpteur, une protégée de la princesse, qui était elle-même artiste. Il faut pourtant dire que, dans l'intimité, ces deux femmes parlaient plus de toilettes de bal que des beaux-arts.

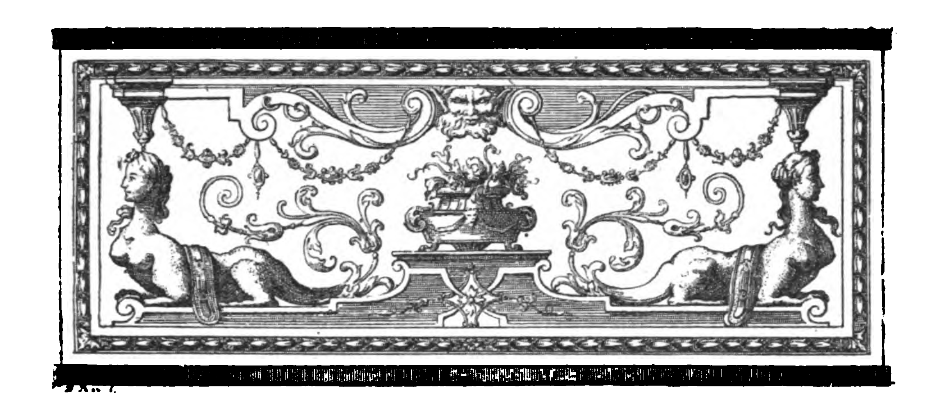
Quoi qu'il en soit, ce ne fut certes pas Ida Scifoni qui engagea Mathilde à se montrer déshabillée en Diane au grand bal donné à San-Donato, pendant le carnaval de 1843-1844, et qui est resté fameux pour le soufflet *cosaque* dont le comte Demidoff gratifia la princesse, sa femme!

Les tristes échos du château démantelé en gémissent encore!

Dr Guido Biagi,

Conservateur à la Bibliothèque nationale de Florence.





UNE PETITE ÉPAVE D'UN GRAND POÈTE



'IL est un regret général et bien légitime, c'est assurément celui causé par la perte, ou plutôt par la destruction des poésies que Racine n'a pas manqué d'adresser à ses maîtresses. Je n'entreprendrai pas le récit de sa vie depuis ses débuts au théâtre jusqu'à son mariage et ses liaisons successives avec la Du Parc et la Champmeslé ne sont ignorées de personne. « Il fait des comédies pour la Champmeslé et non pour les siècles à venir », disait méchamment et par esprit de coterie Mme de Sévigné (16 mars 1672). N'aurait-il pas été plus juste et plus exact de dire qu'il lui adressait de petits vers, tout remplis de l'amour qu'il ressentait pour elle ? Cependant, non seulement, si j'en excepte les stances à Parthénice, il n'y a pas trace dans ses œuvres de poésies amoureuses, mais encore, par un excès de piété et de dévotion, son fils, non content de châtrer sa correspondance, ne nous a donné que deux billets insignifiants, l'un de 1664 et l'autre de 1665, faisant ainsi disparaître toutes les lettres écrites de 1663 à 1676. Dans la remarquable notice qu'il a consacrée à Jean Racine (édition Hachette), M. Paul Mesnard me paraît trop soucieux de la majesté de son histoire ; qu'il me permette de la déshabiller quelque peu. Je conçois comme lui le courtisan, le protégé de Mme de Maintenon, l'historiographe de Louis XIV, l'auteur de

Phèdre et d'*Athalie;* mais tout autre me paraît le gai compagnon de La Fontaine, l'amoureux de la Champmeslé, précisément parce que dans cette liaison il y a eu de sa part vivacité de passion plutôt qu'engagement sérieux.

« Je ne prétends pas soutenir qu'il ait toujours été exempt de faiblesse, dit Louis Racine dans les Mémoires qu'il a publiés sur la vie de son père, quoique je n'en aie entendu raconter aucune ; mais (et ma piété pour lui ne me permet pas d'être infidèle à la vérité) j'ose soutenir qu'il n'a jamais connu par expérience ces troubles et ces transports qu'il a si bien dépeints. Ceux qui veulent croire qu'il était fort amoureux doivent croire aussi que les lettres tendres et les petites pièces galantes n'étaient pas pour lui un travail. Les vers d'amour lui auraient-ils coûté ? Ces petites pièces qui passent bientôt de main en main ne s'anéantissent pas lorsqu'elles sont faites par un auteur connu. Dans le recueil des pièces fugitives de Corneille, imprimé en 1738, plusieurs petites pièces galantes ont trouvé place parce qu'elles sont de Corneille, c'est-à-dire du poète qu'on a surnommé « le sublime ». Pourquoi n'en trouve-t-on pas de celui qu'on a surnommé « le tendre....? » Ah! le bon apôtre, qui demande la production de pièces qu'il croit anéanties! Et d'ailleurs, on peut s'expliquer cette interprétation plus ou moins sincère quand on connaît la dévotion outrée de Louis Racine. Né le 2 novembre 1692, il n'avait que six ans et quelques mois à la mort de son père. Il n'a connu que plus tard et par ouï-dire les circonstances de sa jeunesse, dont son frère aîné n'avait pu l'instruire qu'imparfaitement. Il ignorait donc ou feignait d'ignorer les soupers fins dont Racine était le véritable Amphytrion, « les diableries », dit Mme de Sévigné, qui avaient lieu chez Champmeslé ou dans quelque cabaret renommé, à la table où s'asseyaient, avec Racine, Boileau et La Fontaine, les plus grands seigneurs de la cour, d'Effiat, Manicamp, Guillerargues. Il s'efforce même de donner le change sur la cause de la liaison intime du poète avec la tragédienne, dont Champmeslé était le moindre des maris. La note dominante de ces joyeuses réunions, à propos desquelles Racine écrivait plus tard à La Fontaine : « J'ai été loup avec vous et avec les autres loups, vos compères », me paraît indiquée par la plaisanterie très risquée attribuée à Racine et rimée soit par lui, soit par Boileau, par tous deux peut-être :

De six amants contents et non jaloux
Qui tour à tour servaient Madame Claude,
Le moins volage était Jean, son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante, aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : « Que faites-vous?
« Le jeu n'est sûr avec cette ribaude,
« Ah! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous? »

Ensuite il avait donc oublié les stances à Parthénice, qui, dans un ton plus retenu, n'en sont pas moins passionnées, et que je crois, avec Sainte-Beuve, adressées à la Du Parc, à l'actrice si vivement regrettée et si amèrement pleurée[1] ?

Enfin ne prévoyait-il pas inconsciemment la découverte que je vais signaler et qui lui a échappé comme par miracle, quand il dit que ces petites pièces ne

1. Voy. la lettre en vers de Charles Robinet, du 15 décembre 1668.

Réponse à la chanson de Mlles de Longueval
Par Mr Racine.

De mon amy la tendre amie
doit être aussi la mienne; on dit qu'en amitié,
c'est une loy, tous biens sont par moitié.
Je vous fuis cependant, et pour toute ma vie:
La raison me l'ordonne, en me disant qu'un bien,
Bien si charmant que vous, ne peut être le mien,
puisque jamais je ne seray le sien.
Ah! pourquoy, dites-vous, ce langage modeste,
vous n'en voulez qu'aux coeurs, vous méprisez le reste,
et j'ay peutêtre un coeur tendre, hélas ouy
il ne le fut que trop le mien; mais aujourd'huy
que luy pourroit servir d'être encor tendre
puisqu'il ne peut se faire entendre?
Son interprète est mort. ô comble de malheur!
Humble et muet près d'une belle,
du honteux Barnabas triste et parfait modèle
j'ay perdu pour toujours le ministre du coeur!
il ne l'a pas perdu, cet admirable père,
ce nouveau prédicateur
qui malgré sa morale austère
a desja sceu trouver le secret de vous plaire!

AUTOGRAPHE INÉDIT DE J. RACINE

s'anéantissent pas lorsqu'elles sont composées par un auteur connu ? En effet, malgré l'autodafé du père au moment de son mariage, renouvelé plus tard par le fils, plus rigoriste encore, nous retrouvons au milieu de ses papiers, pieusement conservés par l'un de ses descendants, une pièce non seulement galante, mais même gaillarde qui, comme par mégarde, a échappé à cette destruction préméditée ; son titre lui a probablement servi de passeport et lui a permis d'arriver jusqu'à nous, égarée qu'elle était dans des papiers d'affaires.

C'est à Vendôme, chez M. Gédéon de Trémault, qui avait épousé Mlle Marie-Louise Mirleau d'Illiers, l'une des descendantes de la fille aînée de Louis Racine, Anne, mariée à M. Louis-Grégoire Mirleau de Neuville de Saint-Hery, seigneur de la Berruère-des-Radrets d'Illiers en Vendômois, que nous avons retrouvé cette épave, cachée dans un dossier qui contient diverses autres pièces, et notamment les recommandations de Marie Presle de l'Ecluse, veuve de Louis Racine, à ses deux filles, au sujet de deux ouvrages de son mari restés inédits suivant ses intentions. Voici le titre de cette pièce :

Réponse à la chanson de Mme de Longueval, par M. Racine.

Et d'abord, quelle est donc cette dame de Longueual et quelle est sa chanson ?

Il s'agit incontestablement de Gabrielle de Longueual-Manicamp, fille d'Achille de Manicamp ; elle devint en 1663 la troisième femme du maréchal duc d'Estrées, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, et elle mourut le 11 février 1687[1]. Elle était sœur de Bernard de Manicamp, l'un des amis de Racine et de Françoise de Longueval, chanoinesse de Remiremont, que Mme de Sévigné, qui l'aimait beaucoup, appelle « le chanoine ».

Et la chanson ne peut être autre que *la Béquille du père Barnaba*. Il paraît que Mme de Longueval faisait des chansons, ou passait pour en faire, et ce qui le prouve, c'est précisément cette phrase contradictoire de Mme de Sévigné contenue dans sa lettre du 20 avril 1672 : « On soupçonne la maréchale d'Estrées des chansons, mais ce n'est qu'une vision ». On conçoit facilement que si une dame de la cour compose de pareilles chansonnettes, du moins elle ne les avoue pas. On me pardonnera de la reproduire, d'autant qu'elle est indispensable pour comprendre la réponse :

La béquille du père Barnaba[2].

Enseignez-moi qui l'a ;
Nommez-moi la friponne.
A celle qui l'aura
D'avance je pardonne.

1. C'était la cousine de Louise de Rouville, seconde femme de Bussy-Rabutin. (Voy. l'*Histoire amoureuse des Gaules* et la *Correspondance de Bussy*.)

2. Cette chanson est extraite d'un vieux recueil où elle figure anonyme. Voir à son sujet le *Journal de Barbier*, édit. Charpentier, t. III, p. 111, et les *Mélanges de Boisjourdain*, t. III, p. 37. Elle obtint un regain de succès en 1737. Un capucin, surpris dans une maison mal famée, y ayant laissé sa béquille, on se rappela la chanson du siècle précédent, et le peuple la chanta dans les rues. « Les étrennes de 1737, dit Augustin Challamel dans la *Régence galante*, furent toutes changées en béquilles, les couvertures d'almanach, les tabatières, les desserts artificiels et même les morceaux de pain d'épices, portaient un capucin tenant une béquille ; la fameuse chanson fut écrite sur les assiettes ; on la chantait à la fin des repas, etc... » Enfin, de nombreux couplets satiriques furent faits sur son refrain.

J'ai perdu ma béquille!
S'écriait Barnaba :
Quelle est l'honnête fille
Qui la rapportera?

Dans chaque carrefour,
Pour un bijou si riche
Qu'on batte du tambour,
Que partout on l'affiche.
N'est-ce point une fille
Des chœurs de l'Opéra
Qui retient la béquille
Du père Barnaba?

La serrant dans sa main,
Une Agnès fut surprise
De la sentir soudain
Glisser sous sa chemise.
« Est-ce donc une anguille?
« Mon Dieu, dit-elle, où va
« Se fourrer la béquille
« Du père Barnaba? »

Une dame de cour
S'en étant emparée,
Fit languir plus d'un jour
La bourgeoise sevrée,
Disant : « C'est bien, ma fille,
« Pour ces espèces-là
« Qu'est faite la béquille
« Du père Barnaba! »

On s'en servit longtemps
Dans les couvents de filles;
C'était le passe-temps
Des novices gentilles.
On élargit la grille
De l'*Ave Maria*
Pour passer la béquille
Du père Barnaba.

Le père Barnaba
Chez une janséniste
Enfin la retrouva...
« Mais, dit-il d'un air triste,
« Pour une sainte fille,
« Voyez en quel état
« Vous mettez la béquille
« Du père Barnaba!

Un jour, l'homme de bien
Confessant une fille,
Par forme de maintien
Elle prit sa béquille.

Et, de fil en aiguille,
A son *meâ culpâ*,
Elle tira roquille
Du père Barnaba.

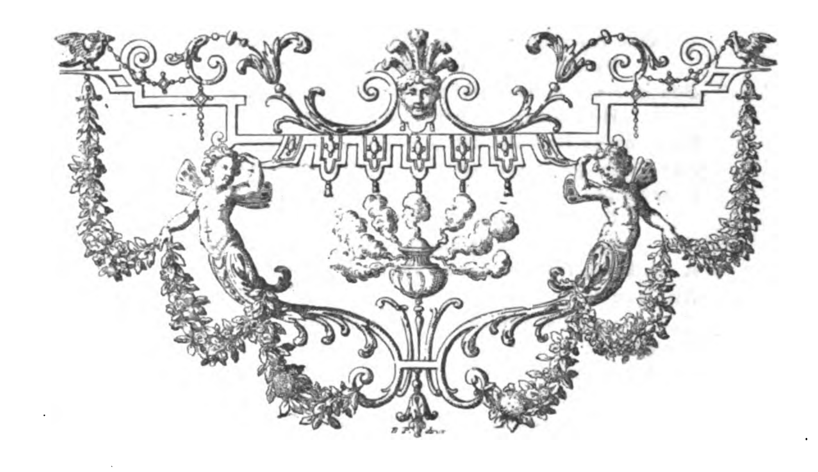
Et voici la réponse, dont le titre a été donné plus haut :

De mon amy la tendre amie
Doit être aussi la mienne; on dit qu'en amitié
C'est une loy, tous biens sont par moitié.
Je vous fuis cependant et pour toute ma uie :
La raison me l'ordonne, en me disant qv'un biën,
Bien si charmant que vous, ne peut être le mien,
Puisque jamais je ne serai le sien.
Ah! pourquoy, dites-vous, ce langage modeste,
Vous n'en uoulez qu'au cœur, vous méprisez le reste,
Et j'ai peut-être un cœur tendre; hélas! ouy,
Il ne le fut que trop, le mien, mais aujourd'huy
Que luy pourroit servir d'être encor tendre,
Puisqu'il ne peut se faire entendre?
Son interprète est mort! O comble de malheur!
Humble et muet près d'une belle,
Du honteux Barnaba triste et parfait modèle,
J'ay perdu pour toujours le ministre du cœur.
Il ne l'a pas perdu, cet admirable père,
Ce nouice prédicateur,
Qui, malgré sa morale austère,
A desjà seu trouuer le sécret de vous plaire!
Ah! que de tous les cœurs il connoît les ressorts,
Que dans le zèle qui l'enflâme
Cet apostre est bien fait pour convertir vne âme,
Ame surtout qu'enferme un joly corps,
Ame jeune, viue et gentille;
C'est celle-là qu'il veut toucher :
Qui lui résisteroit, lorsque prêt à precher
Pour son texte il prend sa béquille?
Texte court, mais heureux, texte clair qui toujours
Annonce un éloquent discours
A l'auditoire bénéuole.
Serois-je assez hardi pour prendre la parole
Après un si grand orateur?
Le parti le plus sage est celuy de me taire
Et d'être vostre admirateur;
Je l'auouray pourtant, ce rôle est peu flatteur,
Et quiconque ne peut mieux faire
Des beautés qu'il ennuie en prétendant leur plaire
Doit prudemment se retirer.
Vous ne haïssez, pas, belles, qu'on uous admire,
Vous le méritez bien; mais, s'il faut vous le dire,
Malheureux près de uous qui ne sçait qu'admirer.

Pour tout lecteur exempt d'opinion préconçue, il me paraît résulter des faits qui précèdent que des présomptions graves, précises et concordantes doivent faire attribuer à Jean Racine la paternité de cette œuvre gaillarde, digne de son compère La Fontaine, quoique le très scabreux sujet ait été traité sur

un ton différent; mais je tiens en réserve une preuve plus concluante, c'est qu'elle est de la main de Racine, c'est qu'elle émane de la plume qui a écrit notamment le *Cantique à la louange de la charité,* et comme on doit toujours se défier de son propre jugement, j'engage quiconque s'intéressera à cette question à comparer les deux originaux, dont l'un se trouve à la Bibliothèque nationale, manuscrits de Jean Racine, T. II, fonds français, nº 12,887, et dont l'autre restera déposé pendant trois mois chez M. Quantin, libraire, dans les bureaux du *Livre.*

Achille Duvau.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

EXPOSITION ICONOGRAPHIQUE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Il y a quelque temps, *le Livre* a annoncé qu'il venait de se former à Paris un comité ayant pour but d'élever une statue à Jean-Jacques Rousseau.

Deux membres de ce comité, MM. J. Grand-Carteret et Castellant, ont eu l'heureuse pensée de réunir dans le pavillon de la ville de Paris, aux Champs-Élysées, tous les documents relatifs à Jean-Jacques : manuscrits, livres, dessins, médailles, etc.

La bibliothèque et le musée de la ville de Genève ont obligeamment prêté toutes les curiosités qu'ils possèdent. Ce sont, pour la plupart, des manuscrits des principaux ouvrages de Rousseau. Ces manuscrits sont, en général, de seconde main, mais copiés par Rousseau d'une écriture ferme, nette, fine et sans rature.

Voici la première et la seconde partie des *Confessions,* le texte de la première rédaction du *Contrat social,* la *Profession de foi du Vicaire savoyard,* le brouillon de la cinquième des *Lettres sur la Montagne;* la copie qui servit à l'impression de la première édition d'*Émile* (1762) s'y trouve également, dans un carton, en feuillets de format in-8°, d'une belle et grosse écriture. A côté et de format in-4°, l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans;* en haut de la première page de ce dernier manuscrit, on lit : « Ce discours ne doit point être imprimé, attendu qu'il a été fait de commande et m'a été payé. Mais il est destiné à M. de Montron (?), ministre de Genève, et je prie qu'il lui soit envoyé après ma mort ». Cette note est biffée avec une encre qui paraît être la même que celle employée par Rousseau pour rédiger sa note.

Genève a encore exposé 192 lettres adressées à Coindet, Vernes, Marcet, ainsi que les manuscrits de *Rousseau juge de Jean-Jacques.*

Les héritiers de M. Dubrunfaut ont prêté des manuscrits curieux. Ce sont, en général, des originaux ; l'écriture, toujours régulière, est moins belle, mais plus grosse ; peu de ratures. A la collection Dubrunfaut appartiennent le ma-

nuscrit de *la Nouvelle Héloïse*, 92 lettres inédites (correspondance avec Mme Boy de Latour), une lettre à Voltaire et une autre à la marquise de Créquy.

Voici la teneur de cette dernière :

Paris, le 9 octobre 1751.

Je me flattois, Madame, d'avoir une âme à l'épreuve des louanges; la lettre dont vous m'avez honoré m'apprend à compter moins sur moi-même, et s'il faut que je vous voye, voilà d'autres raisons d'y compter beaucoup moins encore. J'obéirai touttesfois, car c'est à vous qu'il appartient d'apprivoiser les monstres.

Je me rendrai donc à vos ordres, Madame, le jour qu'il vous plaira de me prescrire. Je sais que M. d'Alembert a l'honneur de vous faire la cour; sa présence ne me chassera point, mais ne trouvez pas mauvais, je vous supplie, que tout autre tiers me fasse disparoitre.

Je suis avec un profond respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

ROUSSEAU.

Quelques lettres de la collection Dubrunfaut portent l'empreinte des trois cachets dont se servit Jean-Jacques; le premier représente un vaisseau, le second une lyre, le troisième porte cette devise : *Vitam impendere vero.*

La ville de Genève a exposé aussi des ouvrages imprimés de Jean-Jacques, revus et annotés par lui en vue de nouvelles éditions.

C'est ainsi qu'on remarque le tome III de *la Nouvelle Héloïse* (édition de 1769) et l'*Émile* (édition de 1762 en 4 volumes).

Rousseau, musicien, n'est pas oublié. A côté de cahiers de musique appartenant à M. le comte de Girardin, voici un livre curieux par l'annotation qu'y a placée Rousseau sur l'une des gardes. Ce livre est la première édition (1743) de la *Dissertation sur la musique moderne.* Voici la note de Rousseau : « L'année même où je publiai cette dissertation, je fis un essai de mes nouveaux caractères et j'enseignai à lire la musique ainsi notée à Mlle Desroulins, amerricaines (*sic*), qui ne connaissait pas une note de la musique ordinaire. Au bout de six mois, elle déchiffroit et chantoit toute sorte de musique notée par mes chiffres, et peu de tems après lui ayant appris à les traduire en musique ordinaire, j'eus la satisfaction de la voir chanter sur l'une et l'autre note avec la même facilité. »

Signalons enfin une copie de la partition de la *Violette* avec cette mention : « Copiée par J.-J. Rousseau, le 12 octobre 1772, rue Plâtrière, au cinquième, chez un chapelier, vis-à-vis la grande porte. »

Voyons maintenant l'exposition iconographique proprement dite :

Voici de nombreux portraits de Rousseau, la plupart copiés sur deux pastels qui figurent au pavillon de la ville de Paris. Le premier est celui fait par Latour. Il appartient à la ville de Genève. Rousseau y est représenté avec la petite perruque. Le second montre Rousseau avec l'habit et le bonnet gris garnis de fourrures. Il est également de Latour et fait partie de la collection de M. le comte de Girardin.

A signaler encore, d'autres pastels : l'un ayant appartenu au marquis de Prony; l'autre, donné par le maréchal de Luxembourg à Thérèse Le Vasseur en 1762, lors du départ de Rousseau pour la Suisse. Ce dernier portrait est la propriété de la ville de Montmorency.

Une des plus remarquables gravures représentant Rousseau est celle qui figure en tête de l'édition des œuvres de Rousseau, faite à Neufchâtel en 1764.

On trouvera également une collection presque complète des dessins, gravures, eaux-fortes qui ont servi à l'illustration des ouvrages de Rousseau.

Voici les figures de Moreau pour *Émile, la Nouvelle Héloïse, Pygmalion* et les *Confessions* (collection Piet); les frontispices de l'édition Poinsot dus à Marillier, Monnet, Moreau et Le Clerc (collection Piet).

M. Jouaust expose les 12 dessins originaux faits, en 1880, par M. Hédouin pour son édition des *Confessions*, et M. Chantelauze les eaux-fortes de cette même édition, épreuves avant la lettre en double état.

M. Bihu a prêté la suite de Chodowiecki pour *la Nouvelle Héloïse*.

Nous allions oublier les figures de Devéria pour *Émile*, les *Confessions, la Nouvelle Héloïse* et le *Dictionnaire de musique*.

De nombreuses gravures, lithographies, aquarelles nous montrent Mme de Warens, les Charmettes, Ermenonville et l'île Saint-Pierre. Nous avons aussi remarqué la maquette, par Lesueur, du tombeau de Jean-Jacques à Ermenonville. Cette maquette appartient à M. de Girardin.

Voyons les livres maintenant; ils sont peu nombreux : c'est le côté faible de l'Exposition.

Voici tout ce que nous avons pu noter :

Œuvres de Rousseau, Didot, 1793; — *Lettre de Rousseau à Voltaire*, 1763; — *Émile*, Amsterdam, MDCCLXXII; — *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, MDCCLV; — Le *Contrat social*, Amsterdam, MDCCLXII; — Les *Confessions*, édition Barbier, 1845, vignettes de Johannot et Célestin Nanteuil; — *la Nouvelle Héloïse*, édition Barbier, 1845, vignettes de Johannot et Girardet; — *la Nouvelle Héloïse*, édition Lefèvre, 1819, planches de Desenne et Devéria, exemplaire relié aux armes de la duchesse de Berry; enfin quelques Cazins.

Les bustes en bronze, en marbre, en faïence, et les médailles frappées à l'occasion du centenaire de Rousseau ne manquent point à cette exposition.

Le mobilier qui garnissait, à l'Ermitage de Montmorency, la chambre de Rousseau attire un nombreux public; et ce mobilier se compose d'une misérable bibliothèque d'étudiant, d'une couchette en bois blanc, d'un secrétaire, d'une petite table sur laquelle fut, dit-on, écrite *la Nouvelle Héloïse*, et d'un baromètre peint en vert. Tous ces objets appartiennent à la ville de Montmorency.

Presque à côté et sous vitrine, se trouve le masque original de Rousseau, coulé vingt-quatre heures après sa mort par Houdon. Ce plâtre, propriété de M. Émile Raspail, laisse voir la blessure de la tête qui rend plausible l'idée d'un suicide ou d'un meurtre par Thérèse Le Vasseur, femme de Jean-Jacques. M. Castellant, qui a longuement étudié la vie de Rousseau, se prononce pour cette dernière hypothèse.

Quoi qu'il en soit, voici plusieurs documents relatifs à la mort du philosophe. Ce sont des extraits de pièces officielles copiés au siècle dernier et qui se trouvent collés au dos d'une gravure représentant une vue du tombeau de Jean-Jacques Rousseau, et appartenant à M. Gosselin.

Procès-verbal de visite du cadavre de Jean-Jacques Rousseau.

(Extrait des minutes du greffe du baillage et vicomté d'Ermenonville.)

L'an mil sept cent soixante-dix-huit, le vendredy trois juillet, huit heures de relevées, nous, Louis Blondet, lieutenant du baillage et vicomté d'Ermenonville, sur le



réquisitoire à nous judiciairement fait à l'instant par le Procureur fiscal de ce baillage, qu'il a appris que le jour d'hier, environ vers les dix heures du matin, M. Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, âgé d'environ 68 ans, demeurant en ce lieu d'Ermenonville depuis environ six semaines avec demoiselle Thérèse Levasseur, son épouse, est tombé dans une apoplexie séreuse, qu'il a été gardé jusqu'à ce jour et heure, et que malgré les soins et les secours qu'on luy a procuré, il est mort réellement; que comme cette mort est surprenante, il requiert qu'il nous plaise nous transporter, assisté de M. le Procureur fiscal et de Jean Landru, sergent de cette jurisdiction, en la demeure dudit sieur Rousseau. Étant dans un appartement au second, dans un pavillon du château, en entrant à main droite, pour y constater autant qu'il sera possible le genre de mort dudit sieur Rousseau, à l'effet de quoy il fait comparoir par devant nous les personnes des s[rs] Gilles Casimir Chenu, maître en chirurgie, demeurant en ce lieu, et Simon Bouvet, maître en chirurgie à Montagnie (?). En conséquence dudit réquisitoire, sommes transportés en la demeure dudit sieur Rousseau, accompagné dudit Procureur fiscal, dudit Landru, sergent, et desdits s[rs] Chenu et Bouvet, où, étant, avons trouvé laditte dame V[e] Rousseau, à laquelle nous avons déclaré le sujet de notre transport et laquelle nous a montré le corps mort dudit sieur son mary, après quoy nous avons desdits s[rs] Chenu et Bouvet pris et reçu serment au cas requis et accoutumé, sous lequel ils ont juré et promis de bien et fidellement se comporter en la visite dont il s'agit; ce fait, lesdits s[rs] Chenu et Bouvet, experts, que nous nommons de notre office, ont à l'instant fait la visite du corps dudit s[r] Rousseau, et après l'avoir vu et examiné dans toutes les parties de son corps, ils nous ont tous deux rapporté d'une commune voix que ledit sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé véritable et déclaré en leurs âmes et consciences.

Dont et de ce que dessus nous avons fait et dressé le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de raison, et ont, ledit Procureur fiscal, ledit Landru et lesdits s[rs] Chenu et Bouvet signé avec nous et notre greffier.

Ainsy signé à la minutte : G. Bimont, Landru, Chenu, Simon Bouvet, N. Barlet et Blandé avec paraphe.

Fait, expédié et délivré par moi, greffier du vicomté et baillage d'Ermenonville, soussigné, les jour, mois et an que dessus.

Signé : N. Barlet.

Procès-verbal d'inhumation du corps de Jean-Jacques Rousseau.

Et le samedy suivant, quatre dudit mois et an, le corps de Jean-Jacques Rousseau, embaumé et enfermé dans un cercueil de plomb, a été inhumé à onze heures du soir, en ce lieu d'Ermenonville, dans l'enceinte du Parq, sur l'Isle des Peupliers, au milieu de la pièce d'eau appellée le Petit Lac et située au midy du château, sous une tombe décorée et ellevée d'environ six pieds.

Les honneurs funéraires luy ont été rendus par Réné Louis Le Gérardin, chevalier vicomte d'Ermenonville, mestre de camp de dragons, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, dans le château duquel l'amitié l'avoit conduit et fait établir sa demeure.

Et en présence des amis du deffunt, qui ont signé le présent acte d'inhumation, savoir Guillaume Le Bègue de Presle, écuyer, docteur en médecine, Jean Romilly, citoyen de Genève, Guillaume Olivier de Corancey, avocat en Parlement, et de Germain Bimont, Procureur fiscal, qui ont tous signé avec nous, juge susdit.

Signé à fin de l'expédition des présentes,

N. Barlet, greffier.

Copie d'une requête adressée à M. le Lieutenant-Général de police, à laquelle étoient jointes les expéditions des procès-verbaux dont copie est cy-dessus.

A Monsieur le Prévost de Paris ou Monsieur le Lieutenant-Général de police.

Supplie humblement Jean Romilly, citoyen de Genève, qu'il vous plaise, Monsieur, vu l'acte de visite du cadavre de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, et

le procès-verbal d'inhumation étant en suite, en datte des 3 et 4 juillet présent mois, le tout dressé par M. le Lieutenant du baillage et vicomté d'Ermenonville, sur le réquisitoire de M. le Procureur fiscal dudit lieu cy-joint, et attendu de la nécessité qu'il y a que de pareils actes soyent déposés dans des lieux connus pour y avoir recours par la suite des tems,

Authoriser le suppliant qui a signé l'acte d'inhumation dudit Jean-Jacques Rousseau, à déposer entre les mains de M. le Commissaire Duchesne, qui tient le registre des inhumations des étrangers protestants qui decеddent à Paris, ledit acte de visite et procès-verbal d'inhumation étant ensuite, à l'effet de quoi authoriser ledit maître Duchesne recevoir ledit dépôt et faire mention sur son registre du décès dudit sieur Jean-Jacques Rousseau, de la visitte et de l'inhumation de son cadavre.

Et vous ferez justice.

Signé : Debruge,
Procureur au Châtelet.

En terminant cette trop rapide revue, disons que cette curieuse exposition ne restera pas un fait isolé; elle est, au contraire, le point de départ d'une création nouvelle tendant à organiser périodiquement des expositions dans le même genre, s'appliquant aux principaux hommes célèbres dans les lettres, les sciences et les arts, qui ont illustré les deux derniers siècles. On verra défiler, dans ces expositions, les hommes des règnes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, etc., avec tous les souvenirs se rattachant à leurs personnes et à leurs œuvres.

— Livres aux enchères. — Ce sont les autographes qui doivent, ce mois-ci, occuper la première place de cette chronique. Aussi bien les ventes ont-elles été nombreuses et intéressantes.

Mais auparavant de parcourir les catalogues, voyons quels sont les principaux collectionneurs d'autographes ou de documents manuscrits, et prenons un guide sûr et expérimenté : M. Étienne Charavay. Voici ce qu'il nous apprend : A l'exemple de B. Fillon et d'Alfred Sensier, d'aucuns s'attachent, maintenant que la Révolution française est à la mode, aux autographes des grands hommes d'État de la Constituante et de la Convention ; d'autres, comme le colonel Maurin ou M. de Liesville, recherchent les assignats, les médailles et, en général, tous les objets révolutionnaires. Il y a aussi des spécialistes ; l'un collectionne les pamphlets, les journaux ou les vignettes ; l'autre, les portraits et estampes ; celui-là ne s'occupe que de Danton, comme le docteur Robinet ; celui-ci de Robespierre, comme M. Ernest Hamel ; cet autre de Marat, comme M. Chèvremont. Mme Roland appartient à M. Faugère ; Charlotte Corday, Vergniaud et les Girondins à M. Ch. Vatel ; Camille Desmoulins à M. Claretie. La série des conventionnels a tenté plusieurs amateurs, M. Dubrunfaut, entre autres, qui, malgré ses efforts, n'avait pu compléter sa collection. M. W. Brolemann et M. Dériard poursuivent le même but et ont les deux plus belles séries de conventionnels qui existent actuellement. M. G. Lecocq a réuni une collection révolutionnaire qui comprend les imprimés, les manuscrits et autographes, les estampes, etc. Il faut aussi citer MM. de Liesville et Aug. Dide... Dans un autre ordre d'idées, mentionnons également M. Moulin, qui a une série complète des maréchaux de France depuis Louis XI et la suite la plus nombreuse des membres de l'Académie française. MM. de Flers et Badin suivent

l'exemple de M. Moulin. M. le marquis de Saint-Hilaire et M. Alf. Bovet se sont attachés aux compositeurs de musique. M. Potiquet, dont nous annonçons le décès dans cette livraison, avait réuni une série presque complète des membres de l'Institut; cette dernière collection va enrichir notre Bibliothèque nationale.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les cinq collections qui viennent d'être vendues.

La première comprenait la seconde partie du catalogue Dubrunfaut et se composait d'autographes d'artistes dramatiques et de compositeurs de musique. Nous suivons le livret : *Ad. Adam :* lettre autog. (oct. 1834). Il exprime son désir d'obtenir la croix. « Serait-il ridicule que je fisse cette demande à propos de mon *Chalet?* Je le dédie à une des princesses, on va le jouer à la Cour; c'est peut-être une occasion. » Vendu 8 fr.; — *Beethoven* (lettre datée de Vienne, 21 mars 1815). Il donne des renseignements pour l'achat d'un bon et solide piano. Vendu 310 fr.; — *Cherubini* (Paris, octobre 1813). Lettre relative à sa candidature à l'Institut : 7 fr.; — *Lulli :* trois actes relatifs à sa famille et à lui-même : 102 fr.; — *Meyerbeer :* lettre à Cherubini (20 nov. 1831), où il l'invite à la première représentation de *Robert le Diable :* 36 fr.; — *Mozart :* lettre à sa sœur (Milan, 3 mars 1770) : 305 fr.; — *Rameau :* fragment du manuscrit autographe de son ouvrage : *Vérités intéressantes peu connues jusqu'à nos jours :* 107 fr.; — *Arnal :* curieuse pièce où il donne sa biographie jusqu'en 1827 : 4 fr.; — *Sophie Arnould :* lettre à Belanger (5 vend. an IX) : 50 fr.; — *Aug. Brohan :* lettre à J. Janin (déc. 1850 : 13 fr.; — *Clairon :* 29 lettres autog. à Larive (1773-1776) : 1,000 fr.; — *Déjazet :* lettre à une amie (4 juillet 1851) pour lui conseiller de recourir à Dieu dans la triste situation où elle se trouve : 25 fr.; — *Le Kain :* lettre à son fils (4 juin 1773) : 26 fr.; — *Malibran* (reçu de 1,075 fr. pour une représentation au Théâtre-Italien, daté du 13 janv. 1831) : 6 fr.; — *Samson :* lettre à M. de La Ferté (Rouen, 5 juin 1818) pour lui demander s'il doit venir débuter à Paris, comme on l'y engage : 27 fr.; — *Talma :* curieuse correspondance amoureuse adressée à Mme Bazire (18 lettres) : 610 fr.

Dans la collection Grangier de la Marinière, nous avons remarqué : *Baron de Breteuil :* trois lettres, dont une au marquis de Launey, auquel il envoie l'ordre du roi pour mettre en liberté le cardinal de Rohan, détenu à la Bastille pour la fameuse affaire du collier : 200 fr.; — *Bussy-Rabutin :* lettre au P. Bouhours (15 mai 1692) : 30 fr.; — *Duchesse de Chatillon,* amie de Mme de Sévigné : lettre à Mazarin (20 sept. 1653) relative à des pièces diffamatoires publiées contre elle et dont elle a fait arrêter les auteurs : 200 fr.; — *Princesse de Condé,* femme de Henri II de Bourbon; lettre à la reine de Pologne (22 juin 1646) : 300 fr.; — *Louis de Bourbon, prince de Condé,* correspondance pleine de détails intimes : 400 fr.; — *Condillac :* 9 lettres au duc de Nivernais relatives à l'éducation de l'infant de Parme dont il était chargé : 40 fr.; — *Henriette-Marie de France :* 3 lettres à la mère prieure des filles de la Visitation de Chaillot (1651-1664) : 300 fr.; — *Jacques II,* roi d'Angleterre : lettre à la reine de Pologne (Jersey, 16 sept. 1649) : 100 fr.; — *l'abbé d'Olivet :* intéressants détails sur le *Huetiana* qu'il vient de publier et sur divers ouvrages de Huet (mai 1722) : 14 fr.; — *Saint-Simon* (père de l'auteur des *Mémoires*)

13 lettres (1630-36) sur les affaires politiques : 200 fr.; — Dossier de 168 lettres originales de divers à Ménage, curieux pour l'histoire littéraire du XVIIe siècle : 230 fr.; — *La Tour d'Auvergne,* cardinal de Bouillon; dossier de 600 pièces inédites et intéressantes pour l'histoire du règne de Louis XIV : 250 fr.; — Collection de documents originaux, chartes et autographes concernant le Nivernais et comprenant environ 600 pièces du XIIe au XIXe siècle : 1,500 fr.

Parmi les curiosités que renfermaient les trois autres collections, on remarquait : Manuscrits et notes autographes de *Barnave,* relatifs à son procès : 52 fr.; — cinq lettres de Pache, maire de Paris, à Hanriot (24-31 oct. 1793) relatives au procès et à l'exécution des Girondins : 102 fr.; — cent cinq pièces originales (1789-1796) relatives aux subsistances et aux approvisionnements : 310 fr.; — *Béranger :* superbe lettre sur la mort de Manuel (10 sept. 1827) : 36 fr.; — *Louis Blanc :* 80 lettres à Escudier (Londres, 1848-1850); correspondance très importante où L. Blanc, réfugié à Londres après l'affaire du 15 mai 1848, parle de ses publications et de son journal *le Nouveau Monde :* 210 fr.; *Petrus Borel :* lettre à Balzac pour lui demander audience : 40 fr.; — *Eug. Delacroix :* lettre à Félix Louvet, fils de l'auteur de *Faublas* (10 janv. 1814) : 78 fr.; — *Alex. Dumas :* lettre relative à *Henri III :* 11 fr.; — *Th. Gautier :* lettre à un artiste : 33 fr.; — *Victor Hugo :* lettre à Sainte-Beuve (16 mai 1830) : 150 fr.; — *Victor Hugo :* lettre à Alph. Karr (Hauteville-House, 23 janv. 1860) pour le féliciter de son succès, *la Pénélope normande,* représentée au Vaudeville : 100 fr.; — *Prosper Mérimée :* il annonce à l'un de ses amis (26 mai 1852) qu'il vient d'être condamné à 1,000 fr. d'amende et à 15 jours de prison pour avoir publié dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur le procès de Libri, où le tribunal a relevé le délit d'outrage à la magistrature. Doit-il, dans cette circonstance, donner sa démission d'inspecteur des monuments historiques ? : 43 fr.; — *Montalembert :* lettre à M. de Saint-Priest : 36 fr.; — *George Sand :* manuscrit autographe du troisième volume d'*Isidora :* 100 fr.; — *Chateaubriand :* pièce de vers aut. signée; c'est celle qui débute ainsi :

> Combien j'ai douce souvenance
> Du joli lieu de ma naissance !
> Ma sœur qu'ils étaient beaux ces jours
> De France...

140 fr.; — *Reboul : l'Ange et l'enfant,* pièce aut. : 30 fr.; — *Alex. Dumas,* père : lettre au Dr Véron. Il lui mande que s'il veut lui envoyer 120 pages de papier blanc le jeudi 14 pour commencer son volume, il le lui portera terminé le jeudi 21 : 11 fr.; — *Grandville :* lettre sur la mort de sa première femme : 32 fr.; — *de Vigny :* lettre sur la mort de Frédéric Soulié : 28 fr.; — *Voltaire :* curieuse lettre au libraire Lambert : il désavoue absolument *le Temple de la gloire* et la *Princesse de Navarre.* Ce sont des ouvrages de commande qu'il a fait faire par des jeunes gens, mais qu'il ne souffrira jamais dans le recueil de ses ouvrages : 152 fr.

— Il nous paraît utile de traduire, pour nos lecteurs, un passage du *Catalogo della Libreria* de Carlo Branca (Milan, 1844) à propos des dates en librairie, que nous empruntons à l'*Arte della Stampa.*

« Depuis les premiers temps de l'imprimerie, on a toujours eu l'habitude de marquer d'une date les ouvrages qu'on imprimait, pour bien établir l'époque où ils avaient été publiés. Mais nos pères avaient bien des façons, dont quelques-unes fort étranges, de dater leurs éditions. Quelques imprimeurs se servaient des chiffres romains, d'autres des chiffres arabes, d'autres enfin imprimaient le millésime en toutes lettres, ou entremêlaient les lettres et les chiffres. Pour ne pas être trop longs, nous ne donnerons ici que quelques exemples de dates en chiffres romains; ce sont celles qui se présentent le plus fréquemment et les seules qui offrent quelque difficulté au nouveau venu en librairie. Les millésimes qui s'écartent le plus des usages reçus appartiennent spécialement aux éditions hollandaises du premier siècle de l'imprimerie.

« Il semble vraiment que quelques imprimeurs des xve et xvie siècles se soient efforcés de faire de leurs dates autant d'énigmes, comme pour mettre à la torture ceux qui voudraient les expliquer. Ce cas se présente assez souvent pour que nous jugions utile d'en donner quelques exemples que nous traduisons en chiffres arabes. Nous le faisons non seulement pour aider dans leurs recherches les nouveaux libraires, mais surtout pour leur montrer une petite partie des difficultés que doit si souvent surmonter le libraire bibliographe.

VIIII ou IX	9	MCDXCIX	1499
XXXX ou XL	40	M cccc iCi	1500
XXC ou LXXX	80	MD	1500
XC ou LXXXX	90	MCDCII	1502
CCCC ou CD	400	M.DXLIX	1549
D ou IƆ	500	MIƆL ou MDL	1550
DC	600	M.D.VIL	1554
DCCCC ou CM	900	∞ DLXVI	1566
MccccIxjij	1463	∞ DLXX	1570
MccccLxxz	1472	CIƆ IƆL xxvi	1576
Mcccc7z	1472	cIɔIɔLXXX	1580
Mcccc.II et LXX	1472	CIƆ IƆ XXC	1580
Mccccxxc	1480	CIƆ IƆ XXCI	1581
MCCCCiiijXXVIII	1488	∞ DXXCII	1582
Miiiic iiii x Vlij	1488	MCCCCCLXXXIII	1583
MCD XCV	1495	ciɔ iɔ xxcvI	1586
M. VD	1495	∞ D XXCIIX	1588
MiiijD	1496	ƆIC IƆ XX CIIX	1588
MjjjD	1497	Mdxc	1590
MIII.D	1497	CIƆIƆCC	1700
MCCCCXCviii	1498	CIƆIƆCCL.CIƆDCCL	1750
MID	1499	CIƆ.IƆCCIXCI	1791
McdXciX	1499	CIƆIƆCCC	1800
MccccID	1499	MDCCC	1800
MCCCCXCViiij	1499	cIɔ.Iɔccc	1800

L'AMOUR DES LIVRES

ET

LA FOLIE DU LIVRE

Écoutez tous les moralistes et tous les satiriques qui, depuis La Bruyère, ont raillé les bibliophiles. Un bibliophile a des livres pour ne les lire jamais. Il n'en connaît que le format, la date de la publication, le nom de l'éditeur, les fautes d'impression qui distinguent le premier tirage, la mesure au millimètre; il ne les estime que pour leur reliure ou leurs vignettes; il ne les prise que pour leur rareté et leur valeur vénale. Il voit l'extérieur d'un livre, le fond lui est indifférent; il se passionne pour le contenant, peu lui importe le contenu. Le bibliophile n'aurait pas ouvert la boîte de Pandore ! Parlez-lui de la grandeur de Bossuet, de la naïveté

savante de La Fontaine, de l'art de La Bruyère, il vous répondra par la netteté des Elzeviers, la grâce d'Eisen, la perfection de Trautz-Bauzonnet. Il a étudié la littérature dans le *Manuel du libraire*. Encore les railleurs ne mettent-ils en cause que les bibliomanes experts dans leur partie ; ils ont la bonne foi de ne pas rappeler ce personnage qui commanda un jour à un libraire « pour garnir son cabinet de travail, » cent vingt mètres de livres bien reliés !

Tel amateur pousse si loin le raffinement, épurant de plus en plus sa collection, qu'il en arrive à ne conserver que cinquante volumes irréprochables : une bibliothèque qui vaut deux cent mille francs et qui tiendrait dans une valise. Tel autre achète sans choix, sans goût, sans méthode, au hasard de la rencontre. Il lui faut acheter chaque jour, il a le prurit de l'achat. Il entasse, il entasse, il entasse. Les livres sont placés sur ses rayons par quatre rangs de profondeur, comme les fantassins dans l'ordre de bataille du temps de Louis XIV. Mais bientôt les tablettes ne suffisent plus. Le flot monte toujours. Les bouquins envahissent les placards et les tiroirs, escaladent les tables, grimpent sur les fauteuils, s'échafaudent en piles dans les angles de la pièce, s'amoncellent en tas sous tous les meubles, gagnent la salle à manger, les salons, les corridors, le logis entier, jusqu'aux chambres des bonnes.

C'est à vous d'en sortir...
La maison m'appartient, je le ferai connaître.

Et, de fait, on n'a plus qu'à déménager.

Comme toute espèce du règne animal, l'espèce bibliophile a ses variétés. Ergaste est tout ce qu'il y a de plus éclectique ; on trouve dans sa bibliothèque la première édition de l'*Imitation* et l'édition illustrée de *Monsieur*, *Madame et Bébé*. Chez Cléante, l'exclusivisme est tel qu'il confondrait les rédacteurs des *Index librorum prohibitorum*. Qu'on cite devant lui Alde ou Anthoine Vérard, il reste froid ; il ne sera touché que si l'on nomme Elzevier ou Didot l'aîné. De même, vantez à Damis l'invention, le style, le caractère des figures d'Albert Dürer, de Hans Burgmaïr, de Geoffroy Tory, de Bernard Salomon, il ne vous entend pas : pour lui, l'illustration des livres commence à Gravelot et finit à Le Barbier. Certains bibliophiles ne jurent que par Derôme le jeune ou Trautz-Bauzonnet ; ils sont insensibles aux entrelacs des Clovis Eve et aux compartiments au pointillé de Le Gascon, et tiennent en mépris les reliures italiennes du XVIe siècle. D'autres, au contraire, déclarent *ex cathedrâ* que la décadence de la reliure date de Derôme, font des reliures italiennes l'objet constant de leurs recherches et ne conviendraient pour rien au monde que le travail en est lourd et la dorure bavochée.

Il arrive que les amateurs les plus absolus dans leurs idées sont ceux qui y renoncent le plus aisément. Soudain, ils prennent en dégoût une

classe de livres, mettent leur bibliothèque en vente et commencent à collectionner d'autres bouquins, à l'égard desquels ils affichaient, peu de temps auparavant, la plus dédaigneuse indifférence. En cela, obéissent-ils bien à leur goût ? Ne subissent-ils pas plutôt les caprices, la tyrannie de la mode? La mode régit la curiosité comme les ajustements. Naguère, on recherchait surtout les incunables, les gothiques, les éditions princeps, puis on en est venu aux Elzeviers, aux poètes du XVI[e] siècle, aux éditions originales du XVII[e] siècle, enfin aux livres à figures du XVIII[e] siècle. Aujourd'hui, ce sont les romantiques et les livres à vignettes d'il y a quarante ans qui font prime, à la condition toutefois qu'ils soient à toutes marges et dans leur couverture imprimée. Hors de la couverture, point de salut. On donnerait tout le volume pour la seule couverture ! En fait de reliures, la mode a les mêmes fluctuations. Les bibliophiles de l'ancienne école estimaient les reliures modernes, signées des bons faiseurs, à l'égal des reliures anciennes en maroquin, mais ils cassaient impitoyablement toutes les reliures en veau, quel qu'en fût l'état de conservation. Nos contemporains sont las des reliures modernes. Ils exaltent les vieux maroquins et réhabilitent les vieux veaux. Nous avons ouï dire qu'un celèbre bibliophile fit un jour remplacer une reliure en veau aux armes de M[me] de Maintenon, recouvrant un exemplaire de l'édition originale in-12 d'*Esther*, par un maroquin de Lortic ou de Trautz. Cela serait désormais considéré, et non sans raison, comme un crime de lèse-bibliophilie.

Sans doute, au nombre des railleries auxquelles sont en butte les bibliophiles, il en est de bien fondées. L'amour des livres est une passion, et, comme toute passion, il a ses écarts et ses égarements. Mais cette passion, qui dégénère parfois en folie, qui donne les émotions du jeu dans les ventes publiques, les émotions de la chasse chez les bouquinistes, et qui, il le faut bien reconnaître, est souvent une des formes de l'avarice — le collectionneur ne se complaît-il pas dans la valeur vénale de sa collection et ne la proclame-t-il pas ? N'appréhende-t-il pas une baisse des livres qui déprécierait les siens, encore qu'elle lui permît d'acquérir à bon compte ceux qu'il convoite ? — cette passion, disons-nous, a une base rationnelle, une origine bien estimable ; cette passion est élevée, car elle a pour fondement l'amour des lettres.

Voici, en effet, comment on devient bibliophile. Nous parlons de l'élite, nous parlons aussi du grand nombre, nous ne parlons pas des exceptions. Nous n'avons point à nous occuper des gens qui s'improvisent un beau matin bibliophiles par genre ou par ennui, et qui créent une bibliothèque en six mois à grands coups de billets de banque.

On commence par aimer les livres uniquement pour ce qu'ils sont. On lit les chefs-d'œuvre et les demi-chefs-d'œuvre dans des volumes à trois francs, voire même à un franc. On les relit, on se promet de les relire

encore. Pour conserver, et aussi pour honorer ces livres, on les fait relier, — très mal d'abord ! Ces humbles volumes sont le noyau de la bibliothèque. Puis on s'arrête devant l'étalage des bouquinistes en plein vent. On trouve là quelques livres anciens, intéressants, qu'on n'avait pas lus. On les achète. On a déjà deux ou trois cents volumes sur ses rayons. Si l'on continue ainsi, on aura la bibliothèque d'un lettré, — celle d'un érudit, au cas où l'on s'attacherait à une spécialité. Si, au contraire, on est prédestiné, marqué pour la bibliophilie, une transformation s'opère. On ne s'en tient plus aux parapets des quais, on entre chez les libraires en boutique, on fait de longues haltes devant les vitrines rutilantes des grands bouquinistes des passages, on pénètre timidement dans ces terres promises, on va aux ventes, on lit les catalogues et les manuels, on demande des conseils que l'on suit plus ou moins. On fait bien des écoles ; on achète à tort et à travers, et sans y regarder de trop près, les Elzeviers rognés à la marge, les poètes du XVIe siècle roussis et piqués, les prosateurs du XVIIe siècle outrageusement lavés, les livres à figures de second tirage, les gothiques incomplets, les romantiques maculés, les maroquins anciens à coiffes brisées, à coins écornés, à plats éraillés, les reliures armoriées salies ou remboîtées. Peu à peu pourtant, le goût se forme et s'épure. On possède par hasard quelques exemplaires irréprochables; on les compare avec ses autres livres et l'on devient tout confus. On se débarrasse des volumes qu'il y a un an encore on considérait comme joyaux inestimables, on devient difficile, on n'achète plus qu'à bon escient. Mais en même temps que le goût se raffine, il dévie. La curiosité se mêle à l'amour du livre. On achetait jadis les livres pour les lire, on les achète pour les posséder. On voulait un bon texte dans une belle édition, ornée de belles gravures, et dans un bel exemplaire revêtu d'une belle reliure. On ne demande plus que la belle édition, les belles gravures, le bel exemplaire, la belle reliure ; pour le bon texte, on n'en a cure. La passion de la typographie des Elzeviers qu'on a prise dans le César de 1635 ou dans le Regnier de 1642, entraîne à acheter la *Description d'Amsterdam en vers burlesques* ou le *Pastissier françois* ; le goût pour les figures d'Eisen qu'on a pris dans les *Contes de La Fontaine*, met en honneur toute une classe de méchants poètes et en tête le fade Dorat. Les armes du comte d'Hoym sont sans prix sur un Molière ou un Pascal ; mais on ne les recherchera guère moins si elles brillent sur les plats de la *Clotilde*, de Boyer, ou de l'*Usage des Passions*, du Père Sénault. C'est la folie qui commence. On achète désormais selon l'occasion, avec goût, mais sans méthode et sans plan. On a les neuf éditions sacramentelles de La Bruyère dans la plus magnifique condition. Mais on n'a point un seul La Rochefoucauld, parce qu'on n'en a point encore trouvé un qui parût digne de la bibliothèque d'un véritable amateur !



CANELLA Inv. LE LIVRE — IVe Année. E. CHARREYRE, Sculp. et Imp.

UN LISEUR



Passe encore que les pauvres diables, dévorés de la passion des livres et plus riches de désirs que d'argent, prennent l'ombre à défaut de la proie. On conçoit que ceux-là se contentent d'Eisen dans le marquis de Pezaï, — ils ne peuvent l'avoir dans La Fontaine — et qu'ils soient tout heureux du mouton de Longepierre sur un Pradon, puisqu'ils ne sauraient le posséder sur un Racine. Mais les autres, les grands bibliophiles, les providences des libraires et les rois des ventes publiques, ne devraient-ils pas remonter à la véritable source de leur passion, l'amour du livre pour sa valeur littéraire ?

Le vrai luxe, le luxe suprême, le luxe poussé jusqu'à l'insolence, ce serait de n'avoir dans sa bibliothèque que les livres qu'on y aurait en in-12 à trois francs, reliés en demi-veau, si l'on était un simple lettré, et d'avoir ces livres-là dans les éditions les plus belles et les plus rares, dans les exemplaires les plus irréprochables, dans les reliures les plus riches et les plus curieuses.

Nous avons rêvé cette bibliothèque. Nous en donnons un aperçu dans une de ses divisions : *Les poètes latins anciens :*

POÈTES LATINS ANCIENS[1].

1. T. Lucretius. De rerum natura. S. *l. n. d.* (*Brixiae, circà* 1473). In-fol. ; maroq. brun à comp. or et couleur, doublé de maroq. rouge. Armes du duc d'Aumale à l'intérieur ; tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*).

   Édition princeps ; un des trois exemplaires connus.
   (Bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale.)

2. Publii Virgilii maronis opera. *Lugduni, apud Stephanum Doletum,* 1540. In-8° ; maroq. rouge, comp. à entrelacs, tr. dor. (*Lortic*).

   Édition imprimée chez Étienne Dolet, d'une extrême rareté, non citée au *Manuel du Libraire.*
   (Bibliothèque de A. Firmin-Didot.)

3. Q. Horatii Flacci opera. *Londini. Tabulis æneis incidit Johannes Pine,* 1733-1737. 2 vol. in-8°, texte gravé ; fig. ; maroq. citron, à

1. On remarquera que nous indiquons pour chaque ouvrage le possesseur actuel ou, à défaut de celui-là, le dernier possesseur. Si nous citions des exemplaires imaginaires, cette réunion de livres, d'une insigne rareté ou d'une condition exceptionnelle et de la plus grande variété comme éditions et reliures, n'aurait aucun intérêt. On remarquera aussi que nous ne souffrons pas un seul auteur, fût-ce Lucrèce, fût-ce Virgile, en double édition. C'est le principe essentiel d'une telle bibliothèque. On remarquera enfin que nous n'admettons point les poètes d'ordre inférieur : Calpurnius, Claudius, Prudence, Julius Hygynus, Silius Italicus, Rutilius Numatianus, Valerius Flaccus, bien que nous puissions mentionner de ces *poetæ minores* les exemplaires les plus rares et les plus précieux, aux armes de Henri II, de Richelieu, de Colbert, de Canevarius, de Habert de Montmaur. Ce sont là des livres d'érudits plutôt que des livres de lettrés. Or il ne doit entrer dans cette bibliothèque que des livres qu'on lit journellement et non des livres que l'on consulte quelquefois.



incrustations mosaïques de maroq. bleu, rouge et vert représentant des fleurs, tr. dor. (*Derôme*).

Premier tirage.
(Bibliothèque de J.-Ch. Brunet.)

4. CATULLUS, TIBULLUS, PROPERTIUS. Jos. Scaliger recensuit. *Lutetiæ, apud Mamertum Patissonium*, 1577. 2 parties en 1 vol. in-8°; maroq. vert, à comp. de volutes, de rinceaux et de feuillage, tr. dor. (*Reliure du* XVIe *siècle*).

Exemplaire en grand papier, aux premières armes de J.-A de Thou.
(Bibliothèque de M. E. Quentin-Bauchart.)

5 P. OVIDII NASONIS, Fastorum libri VI, Tristium libri V, de Ponto libri III, etc. *Venetiis, in ædibus Aldi et Andreæ Soceri*, 1516. In-8°; maroq. bleu foncé, fil. et fleurons, tr. dor. (*Reliure du* XVIe *siècle*).

Exemplaire de Marc Laurin, seigneur de Watervlied. Le plat recto de la reliure porte sa devise : *Virtus in arduo*, et le plat verso les mots : *M. Laurini et amicorum*.
(Bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale.)

6. LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE [1], en latin et en françois, de la traduction de M. l'abbé Banier. *Paris*, *Hochereau*; 1767-1771. 4 vol. in-4°; Fig. de Boucher, Eisen, Moreau, Choffart, etc., etc.; maroq. rouge, fil. tr. dor. (*Derôme*).

Un des 12 exemplaires en grand papier.
(Bibliothèque du baron James de Rothschild.)

7. PHÆDRI, AUG. LIBERTI, fabularum œsopiarum, libri V. Notis illustravit David Hoogstratanus. *Amstelaedami, ex typographiâ Francisci Halmae*, 1701. In-4°; fig. en médaillons; maroq. rouge, fil. tr. dor. (*Anguerran*).

Exemplaire en grand papier.
(Bibliothèque de M. Lebœuf de Montgermont.)

8. JUVENALIS, PERSIUS. *Aldus*, 1535. In-8°; veau brun, à comp. d'entrelacs, tr. dor. (*Reliure du* XVIe *siècle*).

Exemplaire de Grolier, avec sa devise *Grolieri et amicorum* sur le plat recto de la reliure, et sa signature au bas du dernier feuillet du volume.
(Bibliothèque de M. Eugène Paillet.)

1. Cette collection ne comprend les poètes latins que dans le texte original; si nous admettons a traduction de l'abbé Banier, c'est que cette traduction est accompagnée du texte latin.



9. Lucanus. *Romæ* (*Sweynheym et Pannartz*), 1469. In-fol.; maroq. brun. à comp. en mosaïque, doublé de maroq. rouge, à comp. tr. dor (*Capé*).

Édition princeps.
(Bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale.)

10. Statii opera. *Lugduni, Seb. Gryphius,* 1547. In-16; maroq. vert, fil. tr. dor. (*Reliure du* XVIIe *siècle*).

Aux armes du comte d'Hoym.
(Bibliothèque de M. le marquis de Faletans.)

11. M. V. Martialis, epigrammatum libri XIV. *Lugduni, in ædibus Johannis Moylin,* 1522. In-fol. gothique; fig. sur bois; maroq. rouge, fil. tr. dor. (*Ancienne reliure*).

(Bibliothèque du marquis de Morante.)

12. Ausonii opera, a Th. Pulmanno in meliorem ordinem restituta. *Antuerpiæ, Chr. Plantinus,* 1568. In-16; maroq. rouge, comp. de fil. au pointillé, tr. dor. (*Le Gascon*).

(Bibliothèque de M. H. H.)

13. M. Acci Plauti comœdiæ, ex recensione J. F. Gronovii. *Lugduni, Batavorum ex officinâ Hackiana,* 1664. 1 tome en deux vol. in-8°; front. gr. maroq. bleu, fil. tr. dor. (*Pasdeloup*).

Exemplaire de Longepierre, avec les insignes de la Toison d'Or sur le dos et aux coins de la reliure.
(Bibliothèque de M. Robert S. Turner.)

14. Pub. Terentii comœdiæ, ex recensione Heinsianâ. *Lugd. Batavorum, ex officinâ Elzevirianâ,* 1635. In-12; front. gr. maroq. rouge; fil. doublé de maroq. rouge, dent. tr. dor. (*Boyet*).

(Bibliothèque de M. le baron Roger Portalis.)

15. L. Annei Senecæ tragœdiæ. *(in fine) Impressum Venetiis per Bernardinum de Vianis de Lexona, Vercellensem,* 1522. In-fol.; fig. sur bois; maroq. rouge, fil. tr. dor. (*Reliure du* XVIIe *siècle*).

Exemplaire aux armes du prince Eugène de Savoie.
(Bibliothèque de A. Firmin-Didot.)

Il n'y a là que quinze ouvrages, mais ces livres-là sont de ceux qu'on ne se lasse point de relire. Ce catalogue de quinze numéros seulement comprend deux incunables des plus rares, une impression gothique.

deux Aldes, un Etienne Dolet, un Mamert Patisson, un Gryphe, un Plantin, un Elzevier, un Hack, deux belles éditions du temps de Louis XV, des livres à figures des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Ces quinze volumes ont été reliés à l'époque de la Renaissance par des artistes lyonnais et parisiens, ou plus tard par Le Gascon, Boyet, Anguerran, Pasdeloup, Derôme, Trautz-Bauzonnet, et ils portent les armes ou la devise de Grolier, de Laurin, de J.-A. de Thou, du prince Eugène de Savoie, de Longepierre, du comte d'Hoym, du duc d'Aumale. C'est toute la poésie latine, et c'est en même temps la synthèse de l'histoire de l'imprimerie, de la gravure et de la reliure; c'est une des plus glorieuses pages de l'armorial des grands amateurs de livres. Quelle jouissance pour l'esprit, quelle joie pour les yeux, quel contentement au cœur du bibliophile !

HENRY HOUSSAYE.





OLIVIER DE MAGNY

LE POÈTE

LES ÉDITIONS DE SES ŒUVRES

Olivier de Magny est une curieuse figure à considérer. C'est un poète minuscule du XVIe siècle. Il est mort à l'âge où l'on commence à vivre. Il avait un talent maigre, un caractère au-dessous de la moyenne. Ses contemporains l'ont à peine connu; trois siècles ont passé sur sa mémoire sans que son nom fût prononcé, même par l'histoire littéraire. Or voilà qu'on le réimprime, que les éditions originales de ses poésies atteignent des prix fabuleux, qu'on lui improvise une réputation posthume, qu'il devient un objet de thèse pour le doctorat ès lettres. C'est peut-être trop d'honneur qu'on lui fait; néanmoins cela doit avoir une explication. Olivier de Magny doit à deux circonstances, dont l'une est étrangère à ses vers, le bruit moderne fait autour de son nom. D'une part, on collectionne les poètes du XVIe siècle, et comme on l'a peu lu, les exemplaires de ses œuvres sont rares; de l'autre, il a publié deux opuscules, les *Amours* et les *Gayetez*, qui amusent les amateurs de naïveté gauloise. Il mérite d'être exhumé, mais ce n'est à aucun de ces deux titres; c'est comme témoin de la langue, à une heure critique de sa formation. On sait d'ailleurs peu de chose de lui, sauf qu'il eut une existence pénible et qu'il disparut au moment où la fortune venait de jeter sur lui un regard favorable.

J'ay disette de biens et de vers abondance,

écrit-il. Il appartient en effet à cette classe des poètes du moyen âge, réduits à vivre dans l'antichambre des grands, qu'ils flattent afin d'obtenir leur bienveillance. Quand Olivier de Magny mourut (1560), il venait d'être appelé à l'emploi très honorable de secrétaire du roi Henri II. La cour des Valois était peuplée de gens de lettres. Tous étaient plus ou moins secrétaires ou valets de chambre du roi. La domesticité royale était pour eux une condition nouvelle

et supérieure, créée par François I[er], surnommé à ce titre le protecteur des lettres. Les érudits et les amis des Muses, s'ils étaient d'Église, devenaient aumôniers de la couronne, étaient pourvus d'une abbaye; s'ils étaient laïcs, on les élevait à la dignité de valet de chambre. Marot était valet de chambre du roi. Cela a duré jusqu'à la fin de l'ancien régime. Au XVII[e] siècle, l'abbé Cottin était aumônier de Louis XIV et Molière faisait son lit. Plus tard, on fut gentilhomme de la chambre : c'était l'emploi de Voltaire à la cour de Louis XV, emploi purement honorifique, au surplus.

Les lettrés avaient ainsi obtenu de l'avancement. Ce n'étaient plus les trouvères de jadis que les barons féodaux hébergeaient durant une semaine et renvoyaient avec un manteau neuf et quelques écus dans leur escarcelle. Ils avaient désormais un rang à la cour, en attendant qu'on leur confiât la mission de travailler l'opinion, qu'ils devaient dominer un jour. Au XVI[e] siècle, ces émancipés de la Renaissance avaient déjà une situation considérable. Rabelais, Ronsard, Desportes, Berthaut, Amyot, d'autres en grand nombre, étaient riches de bénéfices et jouissaient de la considération que donne l'opulence. La plupart étaient avides autant que vaniteux et souples. Amyot répondit à Charles IX qui lui faisait observer qu'il demandait souvent : « Sire, l'appétit vient en mangeant, » mot passé en proverbe. Les anoblis du savoir et du talent avaient dès lors une cour à eux et des courtisans de leur caste. Ce fut le cas d'Olivier de Magny, à son arrivée à Paris (1547). Il remplit durant six ans la fonction de secrétaire et de collaborateur d'Hugues Salel, abbé de Saint-Chéron et traducteur d'Homère. Ce fut pour Magny une sorte d'initiation, un noviciat. Le grand vertige de la Renaissance rendait les réputations littéraires aussi enviables que relativement aisées à obtenir. En 1558, quoiqu'Olivier de Magny ne fût qu'un jeune homme, auteur de quelques minces recueils de petits vers, F. Gentillet dans sa chronique rimée [1] l'énumère à côté de Ronsard et de Joachim Du Bellay, parmi les grands poètes du temps :

Magny est grand, en ses graves mesures.

Magny est petit, mais il est associé à une entreprise qui élève son rôle.

La culture nouvelle des langues classiques et la découverte de l'illustration que les écrivains classiques avaient procurée aux grands hommes et aux nations qui les avaient parlées ou avaient été loués dans ces langues, avaient produit une émotion extraordinaire. Les rois et les gens de cour avaient conçu tout de suite l'espoir d'arriver à une illustration identique par le moyen des gens de lettres. C'était une ambition honorable. Elle explique leur conduite vis-à-vis des lettres et des lettrés. Mais il y avait une difficulté à vaincre afin de réaliser cet espoir: il fallait une langue faite, à la hauteur des actes et des personnes à envoyer à la postérité. La langue à demi bouffonne et incorrecte laissée par les trouvères avait besoin d'être amendée. Il n'y avait que les gens de lettres qui pussent tenter de le faire. La chose était claire. Ils étaient choyés à ce titre. Ils disposaient donc d'une passion violente chez les grands. Ils se mirent à l'œuvre, sans trop de succès immédiat, malgré les efforts de Ronsard, le plus à même parmi

1. *Discours de la Cour, avec le plaisant récit de ses diversitez.*

eux de répondre à l'attente qu'on avait mise en eux. La tempête civile qui allait surgir devait ajourner jusqu'à Richelieu et Louis XIV une espérance prématurée. Dans cette tempête, Olivier de Magny disparut: aussi n'a-t-il pas de biographie. Quelques poètes d'alors le nomment. Au XVIIe siècle, Colletet lui a consacré une courte notice[1]. De nos jours, un compatriote de Magny[2] a essayé de tirer de ses œuvres, car il est très personnel et occupé de lui-même, de quoi défrayer la curiosité du lecteur moderne des œuvres de Magny. Il n'y a guère mis de zèle ou de patience, non plus que MM. Prosper Blanchemain et Courbet, éditeurs modernes de Magny. Il y a lieu d'espérer que M. Jules Favre, professeur au collège Stanislas, qui prépare sur Olivier de Magny une thèse de doctorat ès lettres qui sera soutenue prochainement devant la Faculté des lettres de Paris, sera plus heureux.

Ce qu'il est permis de savoir aujourd'hui de la personne du poète se réduit à peu de chose. Il est né à Cahors en 1527, à ce qu'on présume, d'une famille de bonne bourgeoisie. Son père, Michel de Magny, « pourvu d'une charge honorable », lit-on au troisième livre des *Odes*, était notaire royal et apostolique, c'est-à-dire notaire civil et notaire de l'Église. Sa mère, Marguerite de Parra, était également issue d'une famille vouée au notariat. Les époux possédaient une maison de ville et une autre située à la campagne, ce qui indique de l'aisance. On ignore dans quelles circonstances Olivier de Magny se rendit à Paris. Il est vraisemblable que l'ambition fut le mobile de sa démarche, peut-être aussi le bruit qu'y faisaient les humanistes dans l'épanouissement de leurs premiers rêves. A Paris, comme on l'a vu tout à l'heure, Olivier de Magny devint aussitôt le secrétaire d'Hugues Salel. Salel né en 1504, à Cazals, en Quercy, était le compatriote de Magny. On devine aussi plus qu'on ne le sait, comment il consentit à être le protecteur du jeune homme, qu'il emmène à Saint-Chéron, près de Chartres, abbaye dont il était l'abbé commendataire. Hugues Salel venait de quitter la cour, où il avait été, lui aussi, valet de chambre et maître d'hôtel de François Ier. Le roi lui avait donné en 1540 l'abbaye de Saint-Chéron, en récompense de sa traduction des XIe, XIIe et XIIIe chants de l'*Iliade*. La mort du roi l'avait engagé à se retirer de la vie mondaine. Il était allé se réfugier à Saint-Chéron. Est-ce là qu'Olivier de Magny fut son secrétaire, ou, ce qui est plus probable, la retraite de Hugues Salel à Saint-Chéron n'était-elle pas plus apparente que réelle? En 1553, date de la mort de Salel, Olivier de Magny le qualifie de « conseiller et aumosnier ordinaire de la royne ». Puisque Hugues Salel avait conservé des charges officielles, il y a lieu de supposer qu'il ne faisait à Saint-Chéron que de courtes apparitions. L'incident ne serait pas inutile à vérifier. On ne conçoit guère qu'Olivier de Magny ait pu faire à Saint-Chéron son apprentissage de courtisan et de poète à la mode; d'autre part, Hugues Salel l'ayant associé à sa traduction d'Homère, on n'aperçoit pas où il aurait pu apprendre le grec, qu'il étudia, à ce qu'assure une tradition accréditée, à Paris, au collège de Coqueret.

Malgré sa situation à la cour, Hugues Salel n'était pas une puissance et

1. *Histoire des poètes français* (manuscrite). M. Blanchemain en a extrait récemment la notice consacrée à Olivier de Magny.

2. Emile Dufour, *Études historiques sur le Quercy*. Cahors, 1864 (Plantade).

d'ailleurs mourut trop vite, c'est-à-dire avant d'avoir pu assurer une position à son élève, qui, au lendemain de la mort de Salel, dut embrasser, pour vivre, la profession des armes. Il est vrai qu'à l'armée il ne tarda pas, grâce à ses talents poétiques, à rencontrer un second protecteur dans la personne de Jean de Bourbon, comte d'Anghien et de Soissons qu'il s'empresse de recommander aux Muses :

Aussi, pucelles, désormais,
Si dessus vos jumaux sommets,
Vous voulez chanter quelque prince,
Allez au sang bourbonyen
Choisir le comte d'Anghien.
. . . .
... faictes, qu'heureux je raconte
Les travaux brusques et plaisants
Où s'exercent ses jeunes ans[1].

Le comte sera l'appui de la vieillesse du poète. S'il voulait conserver les bonnes grâces du prince, c'était à la condition de suivre la carrière militaire; mais les travaux de Bellone n'étaient pas son fait. Sa mollesse était plutôt tournée du côté de l'antichambre des grands et de la galanterie. Il se plaint amèrement de son sort de guerrier :

Dieu qui régis, d'un clin d'œil seulement,
L'espace entier de ceste masse ronde,
. . . .
Baisse ton chef, et favorablement
Fais qu'à mon cri ta clémence responde,
Me délivrant de l'angoisse profonde
Qui me tient pris trop misérablement.

Dieu intervint par le ministère de Jean de Saint-Marcel, maître des requêtes de la maison du roi, qui prit Magny à son service et le débarrassa du harnais militaire, peut-être à la prière de du Bellay, qui exhorte, en ces termes, Magny à quitter une profession si peu conforme à son humeur :

Or donc, Magni, puisque le ciel
A confict d'un attique miel
Tes vers sucrez; laisse les armes
Et chante l'amour et tes larmes,
Estant certain, quoique tu sois,
Qu'entre les poètes françois
Tu tiendras lieu d'un Catulle,
D'un second Properce ou Tibulle.

Pourtant Magny ne resta pas au service de Saint-Marcel; avant que l'année 1553 fût terminée, on le trouve à celui de Jean d'Avanson, ambassadeur de France à Rome, que Magny accompagne à la cour de Jules III. En route, il s'éprend, à Lyon, de Louise Labé, la belle Cordière. Le recueil des *Amours* qu'il venait d'offrir au public lui avait servi d'introduction auprès d'elle. Pelletier du Mans, établi à Lyon, chante l'arrivée d'Olivier de Magny dans cette ville. Il était de

1. Le comte d'Anghien et de Soissons n'avait que vingt-cinq ans.

retour à Paris en 1556. Il avait été à la fois attaché et courrier de l'ambassade française auprès du saint-siège. Ce fut durant un voyage accompli en France, dans l'intervalle de ces trois années, que, de passage à Lyon, il découvrit qu'il avait été supplanté auprès de la belle Cordière, désormais en butte à ses invectives. Ce fut aussi à la même époque, qu'en sa qualité de porteur de dépêches confidentielles, il eut accès au château d'Anet, près de Diane de Poitiers. Magny est le poète de l'occasion. Il ne rencontre personne en état de lui être utile sans lui adresser aussitôt une pincée d'encens. La description du château d'Anet que des peintres modernes ont été chercher dans ses poésies, diverses pièces en l'honneur de la châtelaine d'Anet, témoignent de l'admiration que lui inspire la maîtresse royale. L'intimité de Jean d'Avanson lui avait permis un déploiement de zèle beaucoup plus copieux. Il n'y a pas un événement de famille dans la maison qui ne lui soit un motif d'inspiration poétique. Du reste, cet heureux tour d'esprit ne fut pas inutile à son avancement. Ce fut par l'entremise de Jean d'Avanson qu'il fut nommé secrétaire du roi Henri II (31 mai 1559). Il en tira peu d'avantage, car, au mois de juillet suivant, il était mort. Comment et de quoi mourut-il? On n'en sait rien. La cour était une lanterne magique où les personnages ne faisaient que paraître et disparaître. On les oubliait tout de suite. Il n'y aurait pas de traces de la disparition d'Olivier de Magny, sans quelques vers de Guillaume du Buys qui écrit[1] :

> La faveur qu'il fallut des grands te mendier,
> Au lieu de promptement au soin remédier,
> Qui déjà s'encharnoit dans ton âme gentille,
> Ne te montra soubdain le visage si doux,
> Que tu méritois bien au jugement de tous,
> Et la mort la rendit, Magny, fort inutile.

Guillaume du Buys ajoute que précisément Olivier de Magny était en train de « dresser son mesnage et maison », ce qui signifie sans doute que l'acquisition de sa charge lui avait permis de se marier.

Plusieurs de ses écrits sont perdus. Dans l'avis placé en tête de l'hymne sur la naissance de la princesse Marguerite, le libraire Arnoul Langelier en annonce un — les *Vestales* — dont on ne connaît que le titre. Il avait commencé une traduction du *Zodiaque de la vie,* sujet qui a tenté plus d'un écrivain du XVI[e] siècle. Ce qui subsiste de Magny ne forme pas moins de cinq à six volumes. Il n'a pas eu le temps de tenir ce qu'il promettait. Ce n'est pas qu'il ait un grand souffle, mais il ne manque pas d'agrément. Il a du naturel, de la fraîcheur, de l'abondance, suivant sa propre expression. On lui souhaiterait une langue plus correcte, moins contournée. La faute n'en est pas précisément à lui. Le français de la période suivante était en voie de formation et Magny a travaillé un instant dessus à l'heure précise où il se fixait, ce qui fut un obstacle difficile à vaincre. Il n'a d'ailleurs que deux cordes, l'amour ou plutôt la galanterie, car il n'a rien de sentimental, et le don de plaire aux puissances. On lui reproche sa liberté de langage. C'était le ton d'alors, non un genre qui lui fût propre. Il y a dans Rabelais, dans Brantôme, dans les contes de la reine de Navarre, dans la plupart

1. Guillaume du Buys (*Œuvres de*). Pichon, Paris, 1585, p. 193.

des poètes et des conteurs de cette époque, plus d'obscénités que dans les *Amours* et les *Gayetez* d'Olivier de Magny. Quant à l'humilité de sa Muse, elle est un effet de sa condition précaire et dépendante. On remarque en lui un défaut d'une autre espèce et qui ira croissant chez ses successeurs. C'est l'instruction mythologique. Les dieux païens et leur histoire constituent la théologie des humanistes. On tourne le dos à la tradition ; la mode est d'enfoncer dans l'archéologie classique. Cela est doublé d'une pédanterie originale et quelquefois burlesque chez les poètes. C'est que la poésie n'est chez eux qu'une branche de l'érudition ; provisoirement, l'effort et la bonne volonté sont à peu près tout ce qu'on lui demande. Le goût, le naturel, l'originalité, la puissance, viendront plus tard. Comme l'a dit Sainte-Beuve [1], « on faisait des vers comme on faisait de la médecine, de la jurisprudence, de la théologie ou de l'histoire ; et tout lettré d'alors pourrait, à la rigueur, être rangé parmi les poètes. La langue française, dont l'usage se popularisait, ou pour parler plus exactement, s'ennoblissait de jour en jour, partagea bientôt avec la langue latine les frais de cette poésie sans inspiration, et, sur la fin du siècle, elle en était presque surchargée. » Sainte-Beuve cite les rimes de l'imprimeur Étienne Dolet, de l'avocat Sebilet, du mathématicien Jacques Gohorry, comme des exemples de poésie sans inspiration, ou mieux de prose rimée sans valeur, sinon celle de la mesure. Ces exemples sont extrêmes ; il y en a qui le sont moins et qui y touchent néanmoins. On pourrait nommer, parmi les poètes qui n'ont que le mètre poétique, l'Hospital, de Thou, Étienne Pasquier, Duperron. Les princes cédaient à l'entraînement avec les magistrats, les évêques, les hommes d'État. On témoignait par là de son amour des belles-lettres. La poésie confinait au savoir, à l'érudition. Pelletier, du Mans, était, en même temps que poète, médecin, grammairien et géomètre.

Olivier de Magny n'est pas tout à fait de cette famille. Beaucoup de ses *odes* sont des compliments ou des suppliques rimés. Ses *Amours* et ses *Gayetez* sont des contes en vers. Il a le sentiment que la poésie est le langage d'une âme qui n'est pas vulgaire, l'interprète de la pensée noble, de l'enthousiasme du cœur. Les Muses, à son avis, sont ainsi faites :

Que dans une vile poitrine
Elles n'espandent les douceurs
Jamais de leur flamme divine.

Mais il a l'idéal de la Renaissance, le savoir proprement dit, la connaissance des langues. Il dit à une dame :

Entretenant quelqu'un, très-bien vous devisez
Espaignol et françoys et tuscan vous lisez,
Et si sçavez très-bien les entendre et les lire.

Il ne songe pas à polir la langue, à refaire le cerveau de la nation. Ce n'est pas lui qui écrira comme du Bellay :

Et renouvelons toute pensée.

1. *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVIe *siècle*, p. 39 de l'édition de 1843 (Charpentier).

Il ne dirige pas; il suit. Il admet l'autorité des poètes de la pléiade. Du Bellay l'admet parmi les adeptes de l'école fondée par lui et Ronsard. Il lui appartient, en effet, et écrit sous son influence. Son recueil des *Amours* est postérieur de quatre ans à l'*Illustration de la langue françoise* (1549), le manifeste des novateurs qui rêvent de créer un idiome égal par la perfection aux idiomes classiques. Il combat *sous les sept chefs,* non sans gloire; comme échantillons de son art, Sainte-Beuve reproduit d'Olivier de Magny deux sonnets pleins d'une simplicité gracieuse. Il y en a un qui a fait le tour de l'histoire littéraire :

Je l'ayme bien pour ce qu'elle a les yeux
Et les sourcils de couleur toute noire,
Le teint de rose et l'estomac d'ivoire,
L'haleine douce et le col gracieux.

Je l'ayme bien pour son front spacieux
Où l'amour tient le siège de sa gloire,
Pour sa féconde et sa riche mémoire,
Et son esprit plus qu'autre industrieux.

Je l'ayme bien pour ce qu'elle est humaine,
Pour ce qu'elle est de savoir toute pleine
Et que son cœur d'avarice n'est poingt.

Mais qui me fait l'aymer d'une amour telle,
C'est pour autant qu'elle me tient en poinct
Et que je dors quand je veux avec elle.

La fin sent un peu le milieu où a vécu Rabelais. Oronte ne se fût pas permis cette fin de sonnet; mais on n'est pas à Versailles sous le règne de Louis XIV. Magny, au fait, n'a de goût que par hasard, de verve que par intermittence. Les *odes* qui sont, à bon droit, le plus connu de ses recueils offrent des morceaux qu'on lit encore avec plaisir. Magny est le contraire d'un satirique : c'est un flatteur. Pourtant, même en ce genre il s'élève quelquefois jusqu'à l'indignation lyrique, comme dans son *ode* sur la mort de Jules III (1555) :

Le siècle de Saturne est vrayement de retour,
Et vrayement la vertu vient reveoir nostre jour
Depuis qu'il est esteinct : car cinq ans de sa vie
(O vray siècle de fer !) nous n'avons veu qu'ennuie,
Qu'erreur et que tout bien à tout malheur soumis,
Toute vertu bannye et tout vice permis.

Maintenant d'où vient le bruit récent fait autour de la mémoire d'Olivier de Magny dans le camp des bibliophiles et de l'érudition poétique? Il est un écho affaibli de celui qui s'est fait, depuis soixante ans, autour de nos vieux auteurs du moyen âge. La renaissance ne pouvait échapper à l'enquête ouverte sous les auspices de l'idée romantique sur le moyen âge et les origines de la langue. La Renaissance n'est pas la suite du moyen âge, elle en est le reniement. Cependant elle vient immédiatement après, et quelque effort qu'elle y fasse, elle en a encore la manière et parfois le fond. Elle méritait, au point de

vue de la poésie, d'être examinée en même temps. Cela est arrivé à la même heure, comme on pouvait s'y attendre. Au mois de mai 1826, l'Académie française avait proposé comme sujet du prix d'éloquence à décerner, en 1827, un *Discours sur la langue et l'histoire de la littérature française depuis le commencement du* XVI*e* *siècle jusqu'en 1610*. Ce fut Sainte-Beuve qui, sur les encouragements de Daunou, osa entreprendre de défricher ce champ inconnu. Ce fut son début dans la critique. L'essai de Sainte-Beuve fut le signal d'une résurrection de la littérature du XVIe siècle. La veille, elle n'était plus qu'un vague souvenir auquel le mépris et l'indifférence étaient attachés; le lendemain, elle était redevenue, ce qu'elle est en effet, une ère de notre histoire littéraire, une ère d'avènement.

Cette révolution fut accompagnée d'une autre plus étendue et, à certains égards, aussi importante; les musées, les cabinets d'amateurs, les bibliothèques publiques et privées s'emplirent, comme par enchantement, des restes exhumés à la hâte de plusieurs civilisations disparues; le règne de l'archéologie commençait : un bahut du moyen âge valut dix mille francs; les manuscrits, les livres d'heures, les miniatures, les incunables, tout le mobilier artistique de plusieurs siècles, devinrent des richesses qu'on se disputa. Les objets d'art et d'ameublement, les livres, les reliques variées du monde féodal et de celui de la Renaissance, se partagèrent l'enthousiasme d'une génération jusque-là dédaigneuse d'un passé décrié, que les XVIIe et XVIIIe siècles avaient mis au pilori. Le XIXe siècle est riche ; il fit consister une part considérable de son luxe, celle qui convient le mieux à la vanité, dans le respect qu'il mesurait à prix d'or de cette religion *sui generis*, qui est le culte de ce qu'ont aimé nos ancêtres. L'avenir en pensera ce qu'il voudra. Il y avait quelque chose de réellement beau dans cet amour subit de tout ce qui a servi à ceux qui ont fondé et honoré la patrie. Le XVIe siècle bénéficia de l'aventure. Ce n'était pas à lui précisément qu'on inaugurait un culte; mais il tenait au moyen âge par tant de liens, qu'il était légitime de l'associer à la curiosité dont le moyen âge était l'objet. Il le méritait à d'autres titres que celui de lui avoir succédé. Il est le plus étrange de ceux que le monde a vus depuis l'antiquité. Le conflit de deux sociétés ennemies a fourni alors aux caractères, aux idées et aux actes des hommes un cachet maladif et heurté qui donne aux arts qu'il a cultivés, comme aux lettres et au mouvement de l'opinion, une physionomie originale s'il en fut.

Avant le XVIe siècle, il y avait peu de livres. La découverte de l'imprimerie en fit éclore des monceaux. Sous l'influence du courant romantique, on les tira de la poussière où ils gisaient oubliés; ceux qui en opérèrent ainsi le sauvetage se trouvèrent, au bout de quelques années, en possession d'un trésor.

Parmi les morts rendus de cette façon à la lumière, Olivier de Magny eut une fortune particulière. Sa fin prématurée avait emporté ses œuvres. Dans la mêlée des guerres civiles, on n'avait guère eu le temps de songer au malheureux poète. Ses poésies étaient donc d'autant plus rares à l'époque romantique que, de son vivant, elles avaient été moins répandues. Elles avaient matériellement disparu avec sa personne et sa mémoire. Il n'en avait été publié que quatre minces recueils, dont un seul avait eu plus d'une édition. En voici la nomenclature par ordre chronologique de leur publication : 1° les *Amours d'Olivier de Magny, Quercinois et quelques odes de luy. Ensemble le recueil d'aucunes*

œuvres de M. Salel, Paris, Vincent Sertenas au Longis. A la fin : imprimé à Paris, par Estienne Groulleau, 1553, 1 vol. petit in-8°, avec un portrait, au deuxième feuillet, de Castianire, maîtresse du poète, portrait qu'on a supposé à tort être celui de Louise Labé, qu'Olivier de Magny ne connaissait pas au moment où il publia son recueil. C'est celui dont il existe une deuxième édition du xvi[e] siècle : les *Amours Dolivier (sic) de Magny, Quercinois et quelques odes de luy. Ensemble un recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salel, abbé de Saint-Chéron, non encore veues,* Lyon, Benoist Rigaud, 1572, 1 vol. in-16; 2° *les Gayetez d'Olivier de Magny, à Pierre Paschal, gentilhomme du bas pays de Languedoc,* Paris, 1554, chez Jehan Dallier, 1 vol. petit in-8°; 3° *les Souspirs d'Olivier de Magny,* Paris, 1557, chez Jehan Dallier, 1 vol. petit in-8°; 4° les *Odes d'Olivier de Magny, de Cahors en Quercy,* 1 vol. petit in-8°, Paris, 1559, chez André Wechel. C'est le meilleur et le plus célèbre des recueils d'Olivier de Magny. Le volume a 192 feuillets, titre compris; il est entièrement imprimé en caractères italiques, et avec plus de soins que les précédents, où les incorrections fourmillent. Le privilège du 11 juin 1557 est pour dix ans et daté de Reims. « Ce recueil de vers où, dit M. E. Courbet, sous le titre d'odes systématiquement répété à chaque page, on trouve des élégies, des stances et des sonnets, se divise en cinq parties ou livres, dédiées à Madame sœur du roi, à d'Avanson, à Diane de Poitiers, au seigneur de Vaulserre et à Pierre de Cheverry. » Il est précédé d'une dédicace et placé sous le patronage de Jean d'Avanson. On peut joindre à ces quatre volumes la brochure ayant pour titre : *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, sœur du roy Henry II, en l'an 1553, par Olivier de Magny, avec quelques odes de luy.*

Les cinq recueils qu'on vient de voir énumérer avaient acquis dans les ventes un prix exorbitant; cela ne tenait pas à leur contenu, il est nécessaire de le constater; cela tenait à ce qu'ils étaient rares. Les poètes du xvi[e] siècle qui ont plus de crédit qu'Olivier de Magny n'étaient pas si chers, on les avait réédités un grand nombre de fois. Les exemplaires de leurs ouvrages avaient beaucoup circulé. Il en était resté; ils étaient même assez communs. Quand les amateurs modernes se sont mis à collectionner les poètes de la renaissance, ils ont d'abord préféré ceux qui avaient été célèbres, Marot, du Bellay, Ronsard. On avait négligé les petits, y compris Olivier de Magny. A la vente Solar (1860), les quatre recueils d'Olivier de Magny, quoique bien conservés et pourvus d'une riche reliure en maroquin citron, n'avaient atteint que le prix assez modéré de 124 francs. Brunet n'en est pas surpris, attendu que Magny, dit-il, est un poète insignifiant. Ce n'est pas l'avis de tout le monde; du moins, depuis Brunet, quelques-uns ont changé d'avis. Ce qui, depuis, a fait que l'insignifiance prétendue d'Olivier de Magny n'a plus été une raison à invoquer, c'est que les amateurs ont voulu posséder la collection complète des poètes de la Renaissance. Dans ces conditions, le mérite intrinsèque des auteurs est une chose secondaire; il s'agit de les avoir. Ils sont rares ou ils ne le sont pas. S'ils sont rares, on les paye plus cher; s'ils sont communs, ils sont moins chers, quel que soit d'ailleurs leur mérite. Or il ne subsiste que très peu d'exemplaires des éditions originales d'Olivier de Magny. On se les est disputés; on les a payés le prix des éditions originales de Corneille et de Molière. Il ne sera pas inutile de citer quelques exemples. A la vente du baron Pichon (1876), un exemplaire

des *Amours* (1553) s'est vendu mille francs ; un exemplaire des *Gayetez* (1554), quinze cents francs; un exemplaire des *Souspirs* (1557), douze cent soixante-quinze francs. Deux exemplaires des *Odes* (1559) se sont élevés chacun à quinze cents francs aux ventes Benzon et Lebœuf de Montgermont. Ce sont des prix extrêmes. Depuis, M. de Béhague a pu obtenir un exemplaire des *Amours* à trois cent soixante-cinq francs et un exemplaire des *Odes* à trois cent cinquante-cinq francs. Lors de la vente Turquety, un exemplaire des *Odes* n'a pu monter au delà de sept cent cinquante-cinq francs. Il est juste de noter aussi que l'état de conservation des exemplaires, la reliure qui les décore, leur provenance, entrent pour une part à considérer dans les prix excessifs notés plus haut. Ceux-ci n'étant plus à la portée des fortunes moyennes, on a songé à rééditer Olivier de Magny.

Il aurait peut-être suffi d'avoir un peu de patience. Le krach qui a eu lieu à la Bourse, en 1881, a eu déjà et continue d'avoir son contre-coup sur les livres de haute curiosité. Les prix d'il y a trois ans sont loin et ne paraissent pas devoir revenir de sitôt. Deux ou trois cents bibliothèques d'élite dont on vantait la richesse ne l'ont pas perdu, mais l'ont vu diminuer d'un tiers, quelquefois d'une moitié. On a cherché du fait plusieurs motifs qui sont inexacts ou dont on exagère l'importance. On a prétendu que la haute banque, dont quelques membres ont des collections de livres magnifiques, ayant été maltraités par les derniers événements financiers, n'achetait plus de livres, ou même vendait ceux qu'elle possédait afin de payer ses différences. Il n'y a pas de fumée sans feu. Il est possible que l'absence de quelques riches financiers sur le marché des livres rares ait nui à la vente de ceux-ci. La vérité est ailleurs en grande partie. D'abord la mode change. L'engouement d'autrefois a disparu. La débâcle a commencé par les incunables, les Alde, les Elzeviers et en général les livres appartenant à la littérature grecque et romaine. Bientôt la dépréciation des livres rares s'est étendue aux romans de chevalerie, aux écrivains du moyen âge, du XVIe siècle, puis à ceux du XVIIe, aux livres à gravures du XVIIIe, qui naguère encore se vendaient au poids de l'or. A l'hôtel Drouot comme à la Bourse, la plupart des valeurs étaient surfaites, une crise était inévitable. Enfin les produits de la littérature romantique ont, dans ces derniers temps, séduit toute une catégorie d'amateurs. La mode s'est tournée dans cette direction, d'autant plus volontiers que les livres de provenance romantique, dont un certain nombre sont aujourd'hui peu communs, sinon rares, se prêtent à des manipulations dont les livres plus anciens ne sont pas susceptibles. Les livres anciens sont rognés, reliés, cotés. Les livres romantiques sollicitent davantage le goût des amateurs ou des oisifs, pour qui le luxe des livres est une passion qui a besoin d'un aliment continuel. On les veut non rognés, avec les couvertures imprimées; on va jusqu'à faire plaquer les dos imprimés sur les feuillets de garde. Et puis, la fantaisie, qui tient une si grande place dans leur contenu, peut être également satisfaite sur la reliure qu'on leur met. Les larmes d'argent, les têtes de mort, le haschisch, les emblêmes de la sorcellerie, les signes cabalistiques ou poétiques de toute sorte abondent sur le maroquin des plats, sur l'or des tranches. Adieu les livres anciens jusqu'à nouvel ordre.

Revenons à Olivier de Magny. La pensée de le rééditer en vue de pouvoir compléter les collections poétiques de la Renaissance est antérieure à la révo-

lution actuelle dans l'amour des livres de luxe. Il en existe deux rééditions complètes : 1° celle de M. Prosper Blanchemain et 2° celle de M. E. Courbet.

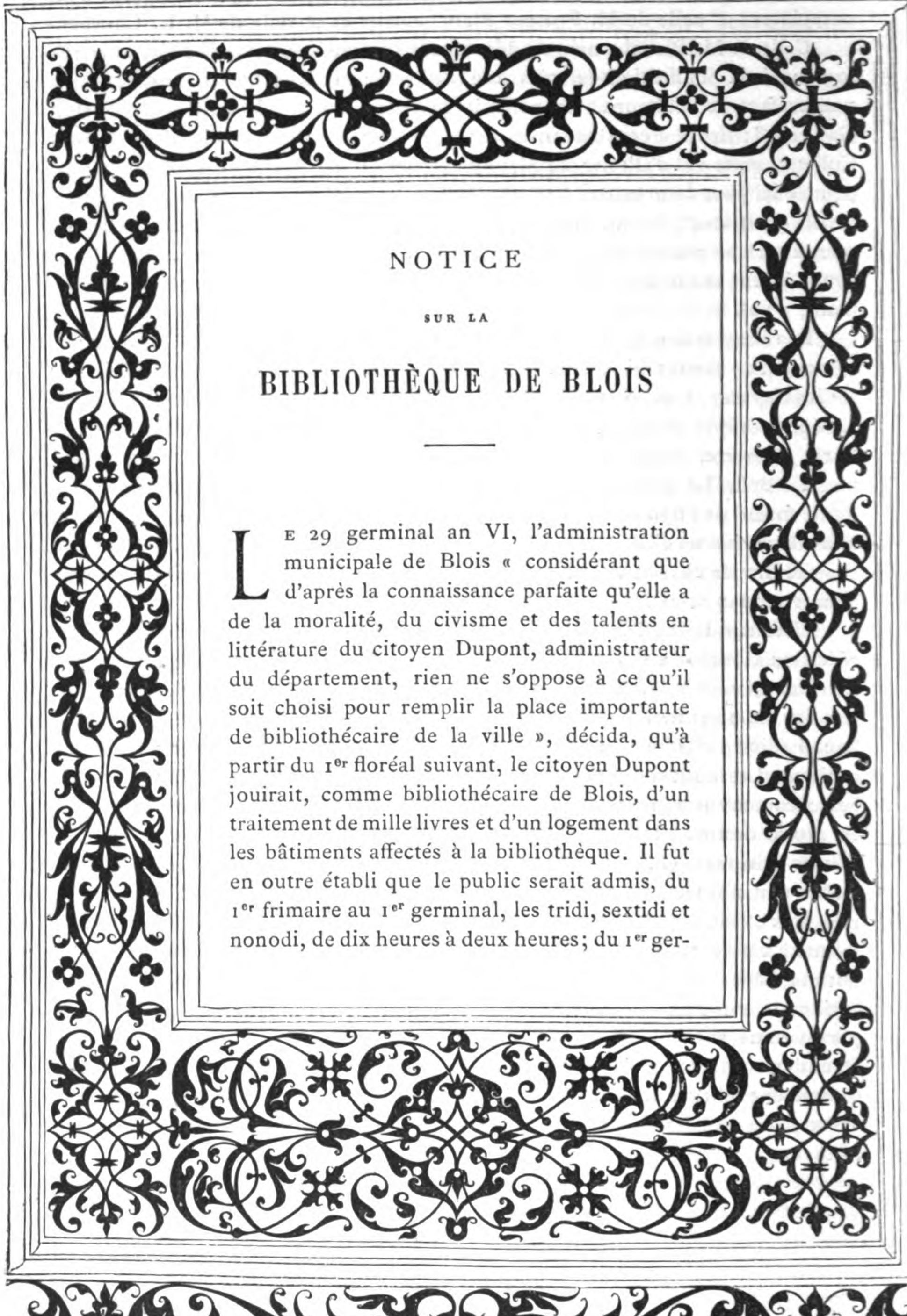
Celle de M. Blanchemain se décompose comme il suit dans l'ordre chronologique de la publication des œuvres d'Olivier de Magny : 1° les *Amours*, avec une préface de l'éditeur et un portrait de Castianire, 1 vol. petit in-4°, Turin, Gay, 1873 ; tirage à cent exemplaires ; 2° les *Gayetez*, avec la vie de l'auteur, par Colletet, cette vie d'Olivier de Magny extraite du manuscrit de Colletet et imprimée ici pour la première fois, une préface et des notes de M. Blanchemain, 1 vol. petit in-4°, Turin, Gay, 1869, tirage à cent exemplaires ; 3° les *Souspirs*, avec une préface de M. Blanchemain, 1 vol. petit in-4°, Turin, Gay, 1870, tirage à cent exemplaires ; 4° les *Odes*, avec une introduction de M. Blanchemain, 1 vol. in-8°, Lyon, 1876, Scheuring (imprimeur Perrin).

La réimpression de M. E. Courbet se compose de six volumes : 1° les *Amours* — nous n'en savons ni la date ni le format, n'en ayant pas vu d'exemplaire ; — 2° les *Gayetez*, texte original, avec une notice de l'éditeur, 1 vol. in-12, Paris, Lemerre, 1876 ; 3° les *Souspirs*, texte original avec une notice, 1 vol. in-12, Paris, Lemerre, 1874 ; 4° les *Odes*, avec une notice, 2 vol. in-12, Paris, Lemerre, 1876. Le sixième volume, qui nous est également inconnu, est sans doute formé de l'hymne sur la naissance de la princesse Marguerite et de quelques autres pièces d'Olivier de Magny, éparses dans les écrivains du XVIe siècle Il a été tiré de chacun des volumes de la réimpression Courbet quelques exemplaires sur papier de luxe.

L'éditeur de M. Blanchemain a eu plus de soin du papier que du texte. La réédition Courbet a l'avantage d'avoir été faite par Lemerre. Quelques parties du texte laissent à désirer. La notice biographique que M. Courbet a placée en tête des *Odes* est incomplète et diffuse. Il y aurait, d'autre part, afin d'avoir une bonne édition d'Olivier de Magny, à revoir le texte et à en donner une étude critique. Les collectionneurs aiment beaucoup le papier de Hollande et les beaux caractères d'imprimerie. La pureté du texte les inquiète moins. Ce texte est moins destiné à être lu que possédé. En résumé, il n'existe jusqu'ici aucune édition critique d'Olivier de Magny ; on objectera sans doute qu'il est dans le cas de tant d'autres écrivains, que la plupart des classiques français n'ont pas non plus d'éditions critiques. Le fait n'en est pas moins regrettable. Il y a une lacune à cet égard dans notre enseignement public. Les auteurs grecs et latins ont été l'objet de travaux immenses, souvent superflus, tandis que nos écrivains nationaux sont, en majorité, dans la situation de ces monuments qui ne sont pas en ruine, mais qui auraient besoin d'entretien ou de quelques réparations. Quand une édition critique d'un écrivain français vaudra une chaire de faculté, comme une édition de Virgile ou de Démosthène en vaut une, on s'occupera d'eux et on ne laissera plus au premier venu le soin d'en fournir un texte défectueux.

L. DEROME.





NOTICE

SUR LA

BIBLIOTHÈQUE DE BLOIS

Le 29 germinal an VI, l'administration municipale de Blois « considérant que d'après la connaissance parfaite qu'elle a de la moralité, du civisme et des talents en littérature du citoyen Dupont, administrateur du département, rien ne s'oppose à ce qu'il soit choisi pour remplir la place importante de bibliothécaire de la ville », décida, qu'à partir du 1er floréal suivant, le citoyen Dupont jouirait, comme bibliothécaire de Blois, d'un traitement de mille livres et d'un logement dans les bâtiments affectés à la bibliothèque. Il fut en outre établi que le public serait admis, du 1er frimaire au 1er germinal, les tridi, sextidi et nonodi, de dix heures à deux heures; du 1er ger-

minal au 25 fructidor, les mêmes jours, de dix heures à deux heures et de quatre heures à sept.

Tel est l'acte de naissance de la bibliothèque de Blois, acte fait bien tardivement, car, comme la plupart des dépôts littéraires publics, celui dont nous nous occupons était né d'une loi et d'un décret de 1789, la loi qui supprimait les communautés religieuses, et le décret qui mettait à la disposition de l'État les livres, manuscrits et autres objets précieux de ces communautés.

A Blois, comme partout, on exécuta les décrets. Dès les siècles les plus reculés du moyen âge, quelques couvents rivalisaient de richesses et de privilèges; si la célèbre abbaye de Saint-Laumer n'avait pas produit de bénédictins comme les érudits de Saint-Germain-des-Prés, elle n'en possédait pas moins une nombreuse collection de documents littéraires; ainsi en était-il des couvents de Bourg-Moyen, de Saint-Sauveur et d'autres plus obscurs; au moment même où s'ouvrait la Révolution, l'évêque de Blois, M. de Thémines avait une bibliothèque de lettré et de bibliophile passionné. Tous ces trésors constituèrent, suivant les prescriptions des comités réunis, la bibliothèque de la commune, ou plutôt du district; mais ce fut pour la ville une véritable bonne fortune d'avoir comme évêque le célèbre conventionnel Grégoire, l'auteur du *Rapport sur la Bibliographie*, le membre le plus actif peut-être des Comités littéraires, et l'ennemi né du vandalisme. Grâce à lui, toutes les collections furent centralisées à l'évêché; un commencement de catalogue fut dressé; les doubles furent triés et, plus tard, quand l'évêque céda la place au préfet, la bibliothèque resta où elle était, au grand détriment des bureaux de la préfecture et des appartements même du préfet, sur lesquels elle empiétait singulièrement.

Lors de sa fondation, elle comptait environ 40,000 volumes; mais la crise révolutionnaire une fois passée, on rendit leurs livres à tous ceux qui purent justifier d'une possession antérieure à 1789; beaucoup de doubles furent vendus, ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages de théologie; pour ces derniers, le bibliothécaire consulté avait répondu en termes assez vagues qu'il fallait s'en défaire, « mais que la solution pourroit dépendre du nouvel ordre de choses relatif à la religion catholique ».

Il resta alors un peu plus de 20,000 volumes, qui en 1830 furent transportés à la mairie dans le local actuel.

Pour terminer ce qui a trait à la biographie de la bibliothèque, il nous reste à dire un mot de ceux qui l'ont dirigée. Pendant plus de vingt ans, elle a eu pour conservateur un homme bien connu par ses travaux d'archéologie et de numismatique, M. Louis de la Saussaye, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, qui jusqu'à sa mort, en 1876, se dévoua à l'étude des antiquités du Blésois et aux intérêts d'une bibliothèque qui lui doit beaucoup. On nous permettra de rattacher à son nom le souvenir d'un acte qui lui fait le plus grand honneur, et qui ne doit pas être perdu pour les amis des lettres. Les deux célèbres historiens Augustin et Amédée Thierry sont nés à Blois; en 1832, le maire nomma M. Thierry père bibliothécaire adjoint, mais sans traitement, les finances de la ville ne permettant de rétribuer que le bibliothécaire par un traitement de 500 francs. M. de la Saussaye, alors bibliothécaire, écrivit au maire

la lettre suivante : « Le nom de M. Thierry, nommé sous-bibliothécaire par l'arrêté du 29 juin dernier, rappelle l'illustration la plus récente et la plus glorieuse de notre ville. Il serait bien satisfaisant pour moi de m'associer à vous dans l'heureuse idée que vous avez eue d'honorer les enfants dans la personne de leur père, et ce motif m'engage à vous demander que les émoluments attachés à la place de bibliothécaire soient attribués à celle de sous-bibliothécaire, tant que M. Thierry la remplira. »

Nous citerons aussi parmi les bibliothécaires un travailleur infatigable, M. Dupré, auteur (en collaboration) d'une *Histoire de Blois* et d'une foule de notices bibliographiques et historiques, dont beaucoup sont inédites; des considérations qu'il n'est pas utile d'apprécier ici l'ont forcé à abandonner ses fonctions depuis quelques années.

Par ce que nous avons dit en commençant de la fondation de la bibliothèque, on a déjà pu conjecturer que les fonds qui la constituèrent étaient plus nombreux que précieux; le zèle, même le plus éclairé, de ceux qui l'ont dirigée par la suite n'en a pu faire qu'un établissement de second ordre, loin d'avoir la meilleure part dans les envois périodiques du Ministère de l'Instruction publique.

Sa principale richesse, et à coup sûr la plus heureuse acquisition qu'ait pu faire M. de la Saussaye, consiste dans ce qu'on appelle le fonds des archives Joursanvault.

Nous n'avons pas à dire ici ce qu'était la collection du baron de Joursanvault; tous les lecteurs du *Livre* en ont entendu parler et en ont déploré la regrettable dispersion lors de la vente de 1839. Mieux inspiré que beaucoup d'autres conservateurs, M. de la Saussaye fit faire l'acquisition par l'administration municipale de tous les documents qui concernaient le territoire actuel, ou à peu près, du département de Loir-et-Cher. C'était là un lot d'environ 3,000 pièces qui venait enrichir notre bibliothèque; le savant auteur de l'*Histoire du Vendômois* et d'autres travaux d'érudition, M. de Pétigny, — que nous ne tenons pas quitte, on verra plus bas pourquoi, — s'attaqua à cette masse de chartes et de rôles, les classa chronologiquement et en fit des résumés sommaires parfaitement suffisants à renseigner les travailleurs. Une table alphabétique dressée très minutieusement par le bibliothécaire, M. Dupré, compléta cet inventaire. Le tout est malheureusement resté inédit et assez peu exploré; rien n'est plus regrettable, car l'histoire locale et même l'histoire générale s'y enrichiraient d'une foule de faits de tout genre.

Nous n'en donnerons qu'un exemple, que peut-être les bibliographes trouveront intéresssant : c'est un ordre du bailli de Blois de payer à Barthellemy Jomet « imprimeur et librayre du dict Bloys, la somme de trois escus que nous « luy avons taxée et taxons pour ses peynes, sallaires et vacations d'avoir par « nostre ordonnance et commandement imprimé et mis en moulle cent coppies « de lettres patentes du Roy, Sa Majesté declayrant toutes les levées des gens « de guerre qui se sont faictes par cy devant et qui se feront cy après. » L'acte est du 7 octobre 1587.

Le plus ancien manuscrit de la bibliothèque est celui des *Miracles de Notre-Dame*, écrit au XIIIe siècle par un moine, disons mieux, un prieur de Saint-Médard de Soissons, Gautier de Coinsy. Le texte en a été publié avec luxe il y

a plus de vingt ans par l'abbé Poquet, d'après un manuscrit de Soissons [1]; mais notre texte de Blois est demeuré inédit.

Matériellement, c'est un in-4° de 273 feuillets de papier vélin à deux colonnes; il ne présente aucune de ces enluminures et miniatures dont le moyen âge était si prodigue pour ses écrits, et où l'œil se repose si bien de la monotone gothique; il ne doit donc qu'au temps sa valeur intrinsèque.

On pourrait en dire autant de sa valeur littéraire; Gautier de Coinsy s'efforce de démontrer que le culte de la Vierge doit être la fin de tous les actes d'un chrétien, et, pour ce faire, il raconte les aventures les plus merveilleuses et les plus invraisemblables; c'est l'*Adoration de la Vierge en actions,* mais racontée comme un conte de fées ou une histoire des *Mille et une Nuits,* moins le mérite du narrateur. Qu'on en juge plutôt!

Le prieur d'une abbaye de Pavie était aussi sot en paroles qu'en actes; il eût été difficile, dit le manuscrit, d'en trouver un pire; mais le digne homme avait pour la Vierge un culte inaltérable; jamais il n'avait manqué à dire ses oraisons : il en mourut; or, un an après, il apparut à son sacristain épouvanté et lui conta que depuis sa mort il avait beaucoup souffert en des contrées lointaines, mais que tout récemment la Vierge venait de le délivrer.

Une aventure à peu près analogue arriva à un moine, qui avait mis

Toute sa cure
En vanité et en luxure.

Il est vrai qu'il savait concilier ses défauts avec une piété fervente pour saint Pierre; quand il mourut, des démons vinrent emporter son âme; saint Pierre voyant « son ami » en une aussi fâcheuse situation, s'alarma et courut implorer la Vierge; la difficulté fut bientôt levée et les démons promptement mis en fuite. On conçoit la moralité qui se dégage de cet enseignement.

Les Juifs fournissent aussi de précieux arguments à l'imagination de notre poète; l'un d'eux avait jeté une image de la Vierge « dans la chambre courtoise »; il en fut aussitôt puni par le plus terrible châtiment. Un autre, s'apercevant que son jeune fils fréquentait des « clercs » ne craignit pas de le précipiter dans un brasier ardent; mais l'enfant fut épargné par les flammes et ceux qui vinrent lui porter secours le trouvèrent étendu dans la fournaise comme sur le plus moelleux des lits. Nous en passons, et des meilleurs.

Veut-on enfin se faire une idée du style de Gautier? Voici quel est le début du poème :

« Ci commencent les miracles Nostre Dame.
A la loenge et à la gloire,
En remembrance et en mémoire
De la roine et de la dame
Qui je commant mon cors et m'ame
A jointes mains soir et matin,
Miracles que truis en latin
Translater veil en romans meitre,
Que cil et celes qui la leitre
N'entendent pas, puissent entendre...

1. *Les miracles de la Sainte Vierge,* traduits et mis en vers par Gautier de Coinsy. Paris Parmantier, 1857; in-4°, publié à 267 exemplaires.



C'est fort naïf, comme on voit; il n'y en aurait pas moins à faire une intéressante étude sur ce texte, au point de vue de l'histoire des mœurs, des croyances religieuses et surtout de la langue; cela même en dépit de la publication de l'abbé Poquet, trop souvent incorrecte et incomplète.

Un autre manuscrit bien curieux est la *Relation des États généraux de 1576*, par Pierre de Blanchefort, député par la noblesse de Donziois et de Nivernais. L'auteur a intitulé son œuvre : « Compte de mes actions et recüeuïlz depuis la proclamation des Estats tenuz à Blois, nottés par moys et jours », et il est fidèle à son titre. C'est en effet le journal le plus rigoureusement rédigé qu'on puisse rêver que ce gros in-folio de 200 pages; inutile de dire qu'il sera étudié comme il le mérite dans la grande publication sur les États généraux confiée par le Comité des travaux historiques à M. G. Picot; on peut toutefois recommander, en attendant, l'analyse fort complète qu'en a donnée M. Dupré dans la *Revue des sociétés savantes* (1863, 5e série, t. II).

Mentionnons enfin un dernier manuscrit : *les Dictz moraux et belles sentences de plusieurs philosophes*, in-4° sur vélin, à deux colonnes; l'écriture est du xve siècle et fort soignée; malheureusement le soin de mettre en couleurs les lettres capitales fut confié à un miniaturiste trop inexpérimenté. *Les Dictz moraux* sont, comme leur titre l'indique, un recueil, une compilation de divers philosophes de l'antiquité; l'ouvrage n'offre guère d'intérêt; il fut cependant imprimé dès le xvie siècle.

Aux amateurs d'incunables signalons un charmant livre d'Heures dont voici l'explicit : « Les presentes heures, à l'usaige de Romme furent achevées le premier jour de decembre l'an mil cinq cens et deux par Thielman Kerver imprimeur et libraire-juré de l'Université de Paris pour Gillet Remacle, libraire demourant sur le pont Saint-Michel à l'enseigne de la Licorne. »

On a pu voir dans ces vitrines de la galerie Mazarine, à la Bibliothèque nationale, qui contiennent tant de richesses bibliographiques et paléographiques, le superbe *Speculum vite humane*, imprimé à Paris vers 1471 par Gering, Crantz et Friburger; notre bibliothèque en possède un presque aussi précieux : « *Speculum vite humane* de Rodrigue Hispaignol, evesque de Zamerensis, par frere Julien, docteur en theologie du couvent des freres Sainct-Augustin à Lion sur le Rosne en l'an mil CCCCLXVII ». L'explicit indique qu'il a été « impressé à Lyon par Bartholomieu Buyer, citoien du dit Lyon, le huytiesme jour du moys de juillet l'an mil quatre cens septante et sept ». Barthelemy Buyer est, d'après Santander (*Dictionnaire bibliographique du* xve *siècle*, t. Ier, p. 361), le plus ancien imprimeur de Lyon, et notre incunable date de la seconde année de son établissement dans cette ville.

Si nous prétendions inventorier complètement les richesses de la bibliothèque de Blois, il y aurait encore bien des titres à citer parmi les 30,000 volumes environ qui composent son catalogue, entre autres un *Corpus Institutionum Societatis Jesu*, avec le chiffre de Fouquet sur les plats de la reliure; — les *Estampes du cabinet du roi*, publiées sous les auspices (comme on dirait aujourd'hui) de Louis XIV; — l'édition princeps (1594) d'une *Henriade* du Blésois Sébastien Garnier; — un *La Fontaine* des fermiers généraux, etc. Quelle est d'ailleurs la bibliothèque de province qui n'a pas ainsi à montrer, en plus ou moins grand nombre, ces joyaux qu'on ne compte pas sur les rayons des

bibliothèques parisiennes ? Nous aimons mieux, pour la fin, parler d'un livre blésois à tous égards, et curieux à plus d'un titre, comme on va voir.

C'est au fond du plus secret tiroir qu'il faut aller le chercher ; le voici : il est imprimé sur papier jaune, relié en maroquin jaune avec filets d'or et, détail qui attire l'attention, un dix-cors est frappé sur chaque plat. La première page nous expliquera tout : *Dissertation étymologique, historique et critique sur les diverses origines du mot cocu, avec notes et pièces justificatives, par un membre de l'Académie de Blois.* L'ouvrage forme 52 pages in-16, et a été imprimé en 1835 à Blois par Félix Jahyer. Hâtons-nous de dire, pour décourager les bibliophiles qui ne la possèdent pas et réjouir les autres, que cette plaquette n'a été tirée qu'à 71 exemplaires numérotés, que le numéro 20 est à la Bibliothèque de Blois, et que les 70 autres ne courent pas précisément les quais.

Quel est donc ce membre hardi de l'Académie de Blois qui, en 1835, bien avant les audaces du naturalisme actuel, attaquait de front un aussi délicat problème ? Ni le comte d'I*** dans son *Dictionnaire des ouvrages relatifs aux femmes, à l'amour, au mariage,* ni M. de Manne dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes* n'en soufflent mot. Heureusement, — ou malheureusement, — tout se sait en province, même après neuf lustres écoulés, et il y a encore à Blois de très vieilles douairières pour se chuchoter à l'oreille d'un air scandalisé : « Vous savez, ce petit livre sur les origines du mot... ? eh bien ! il est de M. de Pétigny, qui était conseiller de préfecture au temps où régnait le bon roi Charles X ! »

Et rien n'est plus vrai ; c'est la même plume qui a écrit cette aimable dissertation, et l'*Histoire du Vendômois*, et les notices des archives Joursanvault, dont nous parlions tout à l'heure ; c'est elle qui a écrit la définition suivante, dont, à vrai dire, la nécessité ne s'imposait pas : « C... est le nom d'un mari dont la femme couche avec un autre. »

Nous ne résumerons pas les arguments et les textes très érudits à l'aide desquels l'auteur combat les diverses étymologies proposées ; disons simplement qu'il cite les coutumes féodales, la loi des Longobards, le Roman de la Rose et bien d'autres documents historiques et littéraires ; mais nous ne pouvons nous défendre de certains doutes en présence d'un contrat daté de 1712 par lequel deux maris blésois s'engagent à changer de femme à telle heure et sous certaines conditions, — et surtout du procès-verbal signé desdits maris et de quatre *témoins* déclarant que le troc a été exécuté « en présence des dénommés ». L'auteur cite, il est vrai, ses sources qui sont les Archives nationales, section judiciaire, mais nous aimerions bien néanmoins palper quelque peu ces précieux originaux, qui sembleraient devoir appartenir plutôt aux archives du théâtre du Palais-Royal.

Quelle est enfin l'étymologie de ce déplorable mot ? Elle est bien simple, et cette fois la tradition populaire est d'accord avec la science ; c'est l'oiseau des bois, le coucou, qui est le parrain de tant de maris célèbres. Voici, au reste, un charmant rondeau du moyen âge qui l'atteste avec beaucoup de finesse :

Les coucous sont gras
Mais on n'en tue guères.
Les coucous sont gras,
Mais on n'en tue pas

La crainte qu'on a
De tuer son père,
La crainte qu'on a
Fait qu'on n'en tue guères;
La crainte qu'on a
Fait qu'on n'en tue pas. »

Et cependant il y a encore des incrédules; c'est ainsi que récemment, dans cette curieuse publication faite par des curieux, qui s'appelle *l'Intermédiaire* (janvier 1881), un anonyme proposait de décomposer le mot en deux parties, la première syllabe venant du mot latin *cum* et emportant l'idée de coopération; la seconde... mais il est inutile de le dire, on le devine trop facilement.

Il vaut mieux terminer par cette épitaphe que nous empruntons encore au livre de M. de Pétigny:

« Ici gist Nicolas Thuyau,
Qui de trois femmes fust huyau,
Et, s'il ne fust mort, tout de même
L'eust esté d'une quatriesme. »

Nous espérons bien, d'ailleurs, que personne parmi nos lecteurs ne s'appelle Nicolas Thuyau.

FERNAND BOURNON.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

NOS GRAVURES.

Nous offrons dans cette livraison à nos lecteurs une planche en *chromo-gravure* sur laquelle nous appelons leur attention, tant au point de vue de la rénovation d'un art qui semblait perdu depuis le siècle dernier, qu'à celui des difficultés à surmonter pour les repérages et les variétés de coloration. Cette planche, — en raison des frais qu'elle a nécessités, — était dans l'origine de sa facture destinée à être offerte à titre de prime à nos abonnés, mais *le Livre* n'entend pas mener grand bruit autour de ces sortes d'entreprises ni faire parade de ses « folles dépenses ». — Au lieu d'annoncer une prime, nous la donnons sans crier gare et sans réclamer un bail de gratitude à trois, six, neuf.

Puissent tous les amis du *Livre* être satisfaits !

Livres aux enchères. — Une nouvelle partie de la bibliothèque de M. Firmin-Didot a été vendue du 11 au 16 juin dernier. Le catalogue comprenait 530 numéros; la vente a produit près de 100,000 francs.

Parmi les manuscrits, nous devons signaler: *Psalterium, cantica*... In-4° de 155 feuillets, manuscrit sur vélin exécuté au XII° siècle : 7,100; fr. — *Psalterium, cantica*... petit in-8° carré de 187 feuillets, manuscrit sur vélin de la seconde moitié du XIII° siècle: 625 fr.; — *Horæ,* in-8° carré de 351 feuillets, manuscrit sur vélin exécuté à Avignon à la fin du XIV° siècle: 1,500 fr.; — *Horæ*, in-4° de 228 feuillets, manuscrit sur vélin exécuté dans la première moitié du XV° siècle, reliure du XVII° : 2,050 fr.; — *Horæ*, grand in-8 de 170 feuillets, manuscrit exécuté dans la première moitié du XV° siècle : 1,700 fr. ; — *Horæ*, in-8° de 59 feuillets, manuscrit sur vélin exécuté en France avant 1488 : 1,580 fr.; — *Horæ*, in-4° de 302 feuillets, manuscrit sur vélin, de l'école flamande, exécuté vers la fin du XV° siècle, reliure du XVII° : 6,000 fr.; — *Horæ*, petit in-8° de 135 feuillets dont plusieurs blancs, manuscrit sur vélin de l'école flamande exécuté vers la fin du XV° siècle, reliure moderne: 6,820 fr.; — *Homiliæ variæ,* in-folio de 166 feuillets, manuscrit sur vélin du XI° au XII° siècle,

reliure ancienne : 2,620 fr. ; — *Histoire ancienne, sacrée et profane*, 2 vol. grand in-folio à 2 col. de 237 et 198 feuillets ; manuscrit sur vélin exécuté en France entre 1462 et 1477, reliure du XVIIe siècle : 1,000 fr. — Tous ces manuscrits sont ornés de miniatures à pleine ou à mi-page, de grandes initiales à sujets, de lettres ornées, de bordures et d'en-têtes.

Parmi les imprimés, il convient de mentionner : Le *Pseaultier de David*, Paris, 1586, in-4°, gros caractères rouges et noirs, reliure présumée de Clovis Eva, au chiffre couronné de Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII : 1,250 fr. ; — *Ces présentes heures à lusaige de Rome*, petit in-4° gothique de 68 feuillets, Paris, 1497 ; exemplaire sur vélin de cette édition de toute rareté, mentionné par erreur au *Manuel* avec la date de 1487 : 1,505 fr. ; — *Heures à l'usage de Quimper-Corentin*, s. l. n. d., petit in-8° goth., reliure du XVIe siècle. Livre précieux, échappé aux recherches de M. Brunet et dont on trouvera la description dans le *Supplément* au *Manuel* : 760 fr. ; — *Recueil d'oraisons funèbres composées par messire Jacques-Benigne Bossuet*, Paris, Ve Lebastien, Mabre Cramoisy, 1689 : 85 fr. ; — *Dictionnaire des passions et des vices*, par Sabatier de Castres, Paris, 1769, 2 vol. in-8°, exemplaire aux armes de la comtesse d'Artois : 100 fr. ; — *Petit compost en francoys*, Paris, 1516, petit in-8° goth., reliure de Duru. Volume très rare ayant appartenu à M. Brunet, qui l'a décrit dans son *Manuel*, t. II, col. 207 : 300 fr. ; — *Les plus excellents bâtiments de France*, par Androuet du Cerceau, Paris, 1576-1579, 2 tomes en 1 vol. in-folio ; édition originale de cet ouvrage célèbre : 755 fr. ; — *Loggie di Rafaele nel Vaticano* (Rome, 1772-1774), 3 parties en 2 vol. in-folio ; reproduction des célèbres loges du Vatican : 2,000 fr. ; — Recueil de chansons composées à quatre parties par bons et excellents musiciens, Paris, 1554-1559, petit in-4° ob. ; curieux et rare : 500 fr. ; — *La grand nef des folles*, par Josse Bade, Lyon, 1583, in-4° : 210 fr. ; — *Orationes tres, ad Italos de periculis...*, par le cardinal Bessarion ; s. l. n. d. (vers 1471) ; un des premiers livres imprimés à Paris par Gering, Krantz et Friburger : 350 fr. ; — *La Métamorphose d'Ovide*, Rouen, 1608, in-16 ; reliure ancienne portant les emblèmes attribués à la reine Marguerite : 200 fr. ; — *Œuvres de Sidoine Apollinaire*, Paris, 1609, in-4°, reliure du temps, dite à l'*éventail*, à l'effigie équestre de François II, duc de Lorraine : 219 fr. ; — L'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite et paraphrasée en vers françois par P. Corneille, Paris, 1656, in-4°, reliure de Lortic, première édition des quatre livres réunis : 200 fr. ; — *Les quatre Saisons ou les Géorgiques françoises*, par le C. de B. (cardinal de Bernis), Paris, 1763, in-8° de 71 pp., volume rare : 100 fr. ; — *Obros et || rimos prov || vensalos, de Loys || de la Bellavdiero || Gentilhomme Prou uenssau*, Marseille, 1595, in-4°, reliure de Duru. Premier livre imprimé à Marseille : 380 fr. ; — *Francisco Petrarca || con los seys triumfos de toscano sacados en ca || stellano....*, 1512, in-folio, goth., édition de toute rareté, imprimée à Logrono et ornée de six grandes gravures sur bois qui paraissent avoir été exécutées en Espagne : 300 fr. ; — Arioste : *Roland furieux*, Venise, 1584, in-4°, reliure du XVIIe siècle : 199 fr. ; — *Von eines Kuniges || tochter vô Frânkrich ein hüb || sches lesen wie d'Künig sie selb vu d'Ee wolt hon des sie doch got vor im behüt || vn darûb sie vil trübsal vn non erlidt. zu letst ein Küngin in Engellant ward.* Petit in-folio goth. de 72 feuillets à 2 col. de 41 l., reliure de Lortic ; volume de toute rareté, imprimé à Strasbourg et orné de

39 curieuses gravures sur bois à mi-pages. Ce poème d'une *princesse de France*, composé en 1400, n'est au fond qu'une traduction presque textuelle d'un poème chevaleresque intitulé : *La Manekine,* dû à Philippe de Beaumanoir, jurisconsulte du XIII[e] siècle. Ce volume a été acquis, moyennant le prix de 800 fr., par la Bibliothèque nationale. *Les Indes dansantes,* parodie des *Indes galantes; les Amants inquiets,* parodie de *Thétis et Pelée; Les Amours champestres*, parodie de l'acte des *Sauvages,* Paris, Delormel, 1 vol. in-8°; exemplaire aux armes du maréchal de Richelieu : 405 fr.; — *Recueil général des opéra representez par l'Académie royale de musique depuis son établissement*, Paris, 1703-1745, 16 vol. in-12, reliure aux armes de la duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul : 355 fr.; — *Ori Apollinis Niliaci Hieroglyphica,* 1521, in-8°; *Qvarvm activm, ac lingvarvm cognitione Medico opus sit,* s. d. Ensemble 1 vol. in-8°, exemplaire portant sur le titre la signature autographe de Rabelais : 499 fr.;— *Œuvres de M. Houdard de la Motte,* Paris, 1754, 10 tomes en 11 vol. in-12, exemplaire aux armes de Madame Sophie, fille de Louis XV : 420 fr.; — Collection d'ouvrages françois, en vers et en prose, imprimée par ordre du comte d'Artois, Paris, Didot l'aîné, 1780-1784, 64 vol. in-18; exemplaire de de Bure, un des 60 sur papier fin, avec les armes du comte d'Artois sur le titre. Il est intact et relié sur brochure : 2,999 fr.; — Joinville : *Histoire de S. Loys IX dv nom*, Paris, 1617, in-4°, exemplaire relié aux armes de Mademoiselle d'Orléans, duchesse de Montpensier : 469 fr.; — Collection complète des lois promulguées sur les décrets de l'Assemblée nationale, depuis le 3 nov. 1789, Paris, Imp. nationale, 1791, 2 vol. in-4°; exemplaire sur vélin aux armes de Louis XVI : 540 fr.; — *Consola || tions divines et remèdes sovve || rains de l'esprit affligé. || Liure I || Et || Le Rampart preser || uatif de l'Esprit tranquille. Liu. 2, || par R. P. en Diev, messire Jean || de Lesselie Escossois, || euesque de Rosse. ||* Petit in-8° de 12 p. prél. n. chif., 144 pp., 120 pp. et 12 ff. n. chif. Paris, 1593. Précieux petit volume inconnu aux bibliographes : 1,390 fr.

— Au sujet de l'article de M. Achille Duvau sur *Une petite épave d'un grand poète,* publié dans la dernière livraison de cette revue, notre collaborateur M. Charles Livet, dont on connaît l'érudition et la compétence pour tout ce qui concerne le XVII[e] siècle, nous adresse la lettre suivante que nous nous empressons d'insérer :

« Mon cher directeur,

Je viens de lire l'article écrit par M. Achille Duvau pour faire connaître aux lecteurs du *Livre* un autographe inédit de J. Racine. Sans hésiter, je proteste hardiment contre l'attribution à J. Racine des vers dont *le Livre* reproduit un fragment, par le procédé autographique; et je proteste pour deux raisons : la première, c'est que de si mauvais vers sont indignes d'un poète qui possédait à merveille l'art de la versification; — la seconde, c'est que rien ne ressemble moins à l'écriture de J. Racine que l'écriture dont *le Livre* nous a obligeamment fourni un spécimen.

Je reviens sur ces deux points.

A quel homme lettré, si peu familier qu'il soit avec le style de Racine, fera-t-on croire que l'auteur des chœurs d'Athalie ait écrit, en vers irréguliers, des lignes comme celles-ci :

La raison me l'ordonne, en me disant qu'un bien,
Bien si charmant que vous, ne peut être le mien...

Et plus loin :

> Et j'ay peut estre un cœur tendre, hélas ouy.
> Il ne le fut que trop le mien...

Etc., etc. Il faudrait tout citer : car il n'est pas un mot, dans cette pièce, qui révèle le génie ou même le talent.

Quant à l'écriture, elle est du XVIIIe siècle, et j'ai plusieurs recueils manuscrits de poésies, de cette époque, où on la retrouve exactement : cependant nul n'aura jamais l'idée, et avec raison, d'attribuer ces recueils à J. Racine. Ce n'est point ainsi qu'il formait les *y*, les *p*, les *h*, etc., etc. — Un calligraphe expert ne s'y tromperait pas.

Mais je consens que l'écriture soit de J. Racine; je les trouverais signés de lui que je soutiendrais, comme je le soutiens formellement, qu'ils ne sont pas de lui : ce seraient à mes yeux autant de Trouillebert signés Corot, si les Trouillebert étaient mauvais. — Sont-ils d'un des fils de Racine? Je ne veux pas pousser plus loin l'examen de la question; je m'en tiens à ceci : M. Duvau prétend que certains méchants vers cités par lui sont de Jean Racine : je le nie.

Ch.-L. Livet.

— A propos de l'article de notre collaborateur L. Dêrome sur les « Œuvres perdues d'Alfred de Musset », publié dans notre livraison du 10 mai dernier, M. Clouard nous adresse les remarques suivantes :

1° Toutes les *pièces inédites* d'A. de Musset indiquées en tête de la Bibliographie (Rouquette, 1883) ont été vérifiées soit sur le manuscrit, soit dans les journaux ou revues qui les ont publiées pour la première fois. — 2° La *Chanson de Stenio* n'est qu'attribuée à Alf. de Musset. — 3° L'Étude critique et bibliographique (Pincebourde, 1867) n'est pas de M. de Lovenjoul. Elle a été *rédigée* probablement par les auteurs anonymes de la Revue Anecdotique. — 4° La Valse Romantique est indiquée page XI, n° 32, sous le titre de « A une muse ». — 5° Il existe une correspondance d'A. de Musset, mais elle n'est pas encore publiée. — 6° Postérieurement à la Bibliographie il a été publié un *Erratum* qui rectifie les erreurs commises.

— Les ventes de livres ont été, depuis notre dernière chronique, rares et de peu d'importance; il faut cependant faire exception pour les bibliothèques Vulliet, Simon et Chauveau.

Il n'est aucun des amateurs, si nombreux aujourd'hui, de livres à figures du XVIIIe siècle qui n'ait gardé le souvenir de deux belles ventes faites en mars 1880 et mai 1881 aux dépens de la bibliothèque de M. Vulliet. Ce bibliophile, qui veut désormais consacrer ses loisirs à réunir plus particulièrement les ouvrages illustrés du XIXe siècle, vient de faire une nouvelle vente et a abandonné 400 ouvrages environ de son ancienne collection. Voici les livres les plus remarquables avec l'indication de leur prix d'adjudication : Boccace : *le Décaméron,* Londres (Paris), 1757, 5 vol. in-8°, mar. r. reliure ancienne : 361 fr.; — *l'Europe illustre,* par Dreux du Radier, Paris, Nyon, 1777. 6 vol. in-8° : 175 fr.; — *les Nymphes de Diane,* opéra-comique de Favart. S. l. (Paris) 1748, grand in-8°, reliure aux armes de Louis-Philippe d'Orléans : 111 fr.; — *Œuvres de Gessner,* Paris, Renouard, an VII, 4 vol. in-4° : 66 fr.; — *Fables choisies de La Fontaine,* Paris, Desaint et Saillant, 1757-59, 4 vol. in-f° : 249 fr.; — *Contes et nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine, Amsterdam, 1762, 2 vol.

pet. in-8° : 370 fr.; — *Contes moraux* de Marmontel, Paris, Merlin, 1765, 3 vol. in-8°, rel. veau : 96 fr.; — *Œuvres de Métastase,* Paris, Vve Hérissant, 1780-1782, 12 vol. grand in-8°, reliure pleine en maroquin : 100 fr.; — *Œuvres de Molière,* Paris, Cie des libraires associés, 1773, 6 vol in-8°, rel. anglaise, veau fauve : 195 fr.; — *les Métamorphoses d'Ovide,* trad. Banier, Paris, Hochereau, 1767-1771, 4 vol. in-4° : 600 fr.; — *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut,* Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12, rel. en maroquin citron : 210 fr.; — *les Grâces,* par Meusnier de Querlon, Paris, Prault, 1769, grand in-8° : 100 fr.; — *Monument du costume physique et moral de la fin du* XVIIIe *siècle,* Neuwied-sur-le-Rhin, chez la Société typographique, 1789, 1 vol. grand in-f° : 460 fr.; — *Romans et contes de Voltaire,* Bouillon, aux dépens de la Société typographique, 1778, 3 vol. in-8° : 160 fr.

Nous devons constater que cette vente n'a pas eu le succès auquel on était en droit de s'attendre. Nombre d'ouvrages ont été adjugés à des prix bien inférieurs à ceux que nous avons eu maintes fois occasion d'enregistrer.

— La collection de M. Simon ne comprenait que des livres modernes reliés avec grand luxe par Marius Michel. Nous avons remarqué : *Aucassin et Nicolette,* Paris, Hachette, 1878, in-8°, exempl. sur papier Whatman, relié : 200 fr.; — *Physiologie du mariage,* par Balzac, Paris, Levasseur, 2 vol. in-8°, éd. orig.: 801 fr.; — *la Peau de chagrin,* par Balzac, Paris, Delloye et Lecou, 1838 : 77 fr.; — *les Cent contes drôlatiques,* Paris, Gosselin, 1832-1837, 3 vol. in-8°, éd. orig.: 210 fr.; — *le Père Goriot,* Paris, Werdet, 1835, 2 vol. in-8°, éd. orig.: 52 fr.; — Barbey d'Aurevilly : *les Diaboliques,* Paris, Dentu, 1874, in-12 : 64 fr.; — Baudelaire : *les Fleurs du mal,* éd. orig.: 135 fr.; — Béranger : *Œuvres complètes,* 6 tomes en 8 vol. in-8°, 445 pièces ajoutées : 1,500 fr.; — Boccace : *les Dix journées,* Paris, Jouaust, 4 vol. in-12, eaux-fortes de Flameng : 95 fr.; — Brillat-Savarin : *Physiologie du goût,* Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-8°; exempl. sur papier de Hollande : 145 fr.; — *Don Quichotte,* Paris, Dubochet, exempl. du premier tirage des fig. de Johannot : 99 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. reliure de Closs : 280 fr.; — Chevigné : *Contes rémois,* illustrés par Perlet. Paris, Hetzel, 1843, grand in-8° : 140 fr.; — Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné,* Charpentier, 1874, in-12 : 31 fr.; — Dumas: *les Idées de Mme Aubray,* éd. orig.; envoi d'auteur : 58 fr.; — Flaubert : *Mme Bovary,* éd. orig.: 155 fr.; — Gautier : *Poésies,* éd. orig.: 260 fr.; — *Fortunio,* éd. orig.: 220 fr.; le même, ouv., édit. de la *Société des amis des Livres :* 630 fr.; — Gœthe : *Faust,* Paris, Motte, 1828, riche rel. de Marius Michel : 1,155 fr.; — Hamilton : *Mémoires du comte de Grammont,* Paris, Lemerre, 1876, in-12, ex. sur chine : 122 fr.; — Lamartine : *Œuvres poétiques,* Paris, Furne, 1876-1879. 6 vol. ex. sur chine : 335 fr.; — P. Mérimée : *Mosaïque,* Paris, Fournier, 1833, éd. orig.: 100 fr. — *Colomba,* éd. orig.: 220 fr.; — Nodier : *Journal de l'expédition des Portes de Fer :* 510 fr.; — Silvio Pellico : *Mes Prisons,* Paris, Delloye, 1844, exempl. en papier fort, contenant 13 dessins originaux : 800 fr.; — Sainte-Beuve : *Pensées d'août,* éd. orig.: 105 fr.; — Uzanne : *les Surprises du cœur,* exempl. sur Japon : 82 fr.; — Uzanne : *le Bric-à-Brac de l'amour,* exempl. sur papier Whatman : 100 fr.

— Un trésor de manuscrits et miniatures de la collection du duc de Hamilton a été vendu pour le prix de 80,000 livres au docteur Lippmann.

La pièce la plus curieuse date du xv[e] siècle; c'est un manuscrit de la *Divine Comédie*, écrit par Dante lui-même, avec 80 dessins du peintre florentin Botticelli. Ce manuscrit (copie) est sans doute celui qui a la plus grande valeur de tous ceux qui sont connus jusqu'ici.

Après lui vient le *Canon* (missel) fait par le peintre Antonio da Menza, qui vivait à Milan à la fin du xv[e] et au commencement du xvi[e] siècle, sous le pape Clément VII. Ce chef-d'œuvre est orné de 13 grandes miniatures, de 19 petites et de 28 vignettes d'une beauté incomparable.

Nous citerons encore une Bible du xiv[e] siècle avec 297 peintures, 127 petites miniatures et 130 vignettes de Jean de Ravena; puis un Horace du xv[e] siècle de Marco Allavanti; un manuscrit français de 1409 portant pour titre : *les Illustres malheurs de Jean Boccace*, avec 84 miniatures, et enfin *le Roman de la Rose,* avec 100 miniatures, de l'année 1364.

— Un Parsi écrivant en langue française. — Nous avons sous les yeux un très mince volume qui, nous le croyons, n'a été signalé par aucun bibliographe et qu'on peut ranger parmi les curiosités littéraires; c'est un petit in-4° de 15 pages, essai d'un sectateur de Zoroastre, d'un adorateur du feu dans la langue française, *et quel français!*

Transcrivons le titre : *Les rares poemes de le seigneur Byron traduiré en francais à la anglaise*, par Bomanjee Cursetjee, *une négociant parsee du Bombay :* Bombay, Alliance Press, MDCCCLXI.

Une courte préface que nous reproduisons textuellement débute ainsi :

« Excite par le plaisir j'eus sur lisant fréquemment la plus belli Poèmes Anglais de le Seigneur Byron, je moi-même profité de mon loisir de mettre entre langage Français quelques de rare pièces du auteur comme il parle grandement et aimable jeunesse dont bonne nom, qu'il est mort depuie longtemps passé, subsiste toujours. »

Offrons maintenant un échantillon de la poésie du Parsi.

A ma sœur Augusta.

Ma sœur ma sœur charmant étiez pourvu,
Que le nom la plus chéri la plus bon,
Il serais ton.
Montagnes et mers nous divisont, mais je somme,
Ne larmes, mais tendresse de le mien respondre
Parti ou je veux à moi la même tuer...

Restons-en là; ces citations suffisent sans doute pour donner une idée de cette étrange production, dont il n'existe peut-être en France d'autre exemplaire que celui placé entre nos mains.







LA
RATURE DU CHOLÉRA



E choléra a toute une littérature, curieuse souvent, et parfois, en dépit d'un sujet si lugubre, réellement amusante. Sa première apparition en France, en 1832, fut terrible. Les journaux, les revues du temps sont pleins de son nom et de l'épouvante qu'il causait. Les uns le saluent comme un ange exterminateur en mission divine au milieu d'une société pourrie, sous un gouvernement corrompu.

C'est ainsi que Bérard s'écriait, dans le vingt-neuvième numéro de ses *Cancans* :

> **Ah! depuis longtemps nous l'avions pressenti, il viendra le fléau vengeur; il viendra mettre le sceau à votre œuvre de ténèbres; il marchera sous votre bannière sanglante; il fera ses barricades avec vos cadavres défigurés !**

D'autres le discutent, le mettent en doute, voudraient le nier. Mais il mourait deux mille personnes par jour, et les plus sceptiques étaient bien forcés de croire au monstre et de s'incliner devant lui en l'appelant maître et seigneur. Il y en avait qui s'humiliaient, priaient le

fléau de les épargner, de se retirer loin de la France, de n'avoir pas plus longtemps cette cruauté de faire intervenir brutalement la mort dans leurs calculs et leurs projets. *Brid'oison,* une feuille satirique et légitimiste, publiait de longues litanies adressées au « Double Choléra », l'un *indigène,* qui était le gouvernement de Louis-Philippe, l'autre *exotique,* qui était le choléra-morbus. Elles finissaient par cette invocation qui ne manque pas de grandeur :

O seigneur choléra! délivrez-nous
Des révolutions et des révolutionnaires,
Des haines et de l'esprit de parti,
Des comédiens politiques,
Des patriotes et des hâbleurs,
Des mouchards et des voleurs,
Des avocats tripoteurs,
Des juges prévaricateurs,
Des cachots et des visites domiciliaires,
Des incendiaires et des cadets,
Des hommes sanguinaires et des dévastateurs,
De la guerre civile et étrangère,

Afin que nous puissions voir refleurir les rameaux de notre gloire maintenant ensevelis sous la poussière, et que nos femmes, aujourd'hui occupées à coudre des cadavres dans les linceuls, puissent un jour tresser encore des couronnes de roses et de lauriers pour les défenseurs de notre triste et commune patrie! *Amen.*

On le voit, la passion politique, qui fait arme de tout, s'était, du premier coup, emparée de la nouvelle épidémie et l'exploitait audacieusement. On faisait circuler dans le peuple des bruits d'empoisonnement. Des chiffonniers arrêtaient et mettaient en pièces dans la rue une voiture de forme insolite, qu'ils croyaient pleine d'arsenic destiné aux cholériques de l'Hôtel-Dieu, et qui n'était qu'un chariot perfectionné dont on faisait l'essai pour l'enlèvement des ordures.

La plaisanterie ne perd jamais ses droits, et l'on plaisantait partout: mais avec une âpreté qui changeait le rire en rictus. On sentait que la mort était là derrière, aux aguets, riant elle-même de ses dents déchaussées. Les épigrammes à base de choléra se rencontrent à foison dans les feuilles d'alors. On lisait sur la porte d'un marchand de vin, dans une rue latérale à la rue Saint-Denis : « Ici on passe la jambe au choléra ». *Le bonhomme Richard,* feuille bourgeoise et dévouée à la monarchie de juillet, à laquelle j'emprunte cette enseigne gouailleuse, a quelquefois la dent mauvaise. « Un journal a crié au poison, dit-il quelque part; le rédacteur avait regardé dans son écritoire ».

De leur côté, Philippon et sa *Caricature,* le père et la mère du *Charivari,* racontaient des nouvelles à sensation comme celle-ci :

On a vu la semaine dernière M. Casimir Périer et le choléra-morbus aux prises. Ils se disputaient la France.

Ou, dans une note plus anodine :

Après avoir usé de tous les préservatifs connus, un individu vient de se faire sauter la cervelle pour échapper au choléra-morbus.

Plus tard, en 1849, *la Silhouette* nous racontera qu'un baron de F..., pour fuir Paris et trouver une retraite à Versailles, que l'épidémie respectait la seconde fois comme elle l'avait fait la première et où personne ne le voulait recevoir à aucun prix, se fit nommer concierge d'une maison inhabitée aux appointements de cent francs par an, et en informa ses amis et connaissances par des cartes de visite ainsi conçues :

LE BARON DE F...

Concierge.

Boulevard de la Reine.

Le moyen était moins radical, et l'on peut mesurer déjà, par cette différence dans le ton des deux plaisanteries, la différence de l'impression produite sur l'esprit public par le même fléau à sept ans d'intervalle.

Les *Cancans,* de l'ardent pamphlétaire royaliste Bérard, sont une mine inépuisable de mots cruels, de chansons mordantes, de déclamations et d'anathèmes passionnés. J'en citerai quelques exemples. Le suivant a trait à la munificence de Louis-Philippe, qui avait prélevé 60,000 francs sur sa cassette particulière pour les faire distribuer parmi les familles nécessiteuses atteintes par la contagion.

Aujourd'hui c'est à qui le premier vous donnera son remède; l'un vous recommande de vous tenir chaudement, l'autre de manger peu, celui-ci de porter du camphre, celui-là de prendre garde à telle ou telle chose nuisible; moi, je m'en tiens, avec mes amis, au simple conseil que voici :

Craignez d'avoir besoin des bienfaits de Louis-Philippe.

Voici, toujours tirés de la même source, quelques couplets d'une chanson d'allure assez gaie, et qui vaut qu'on la rappelle. Elle se moque d'une faiblesse de tous les temps; et si le fléau qui ravage aujourd'hui l'Égypte venait malheureusement faire une nouvelle visite à l'Europe, elle pourrait bien retrouver alors sa première saveur d'actualité. Elle a pour titre : *Le départ des députés,* et se chante sur l'air du *Roi d'Yvetot :*

Ah! pour nous, députés ventrus,
Quel présage sinistre!
C'en est fait, l'on ne dîne plus
Chez le premier ministre.

Le grand homme a le choléra;
Et celui qui s'y frottera
L'aura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Sauvons-nous, ne restons pas là,
Là, là!
. . . .

Si vous nous voyez pâlissant,
Ce n'est point la panique;
C'est de notre grand dévoûment
L'effet patriotique.
Hélas! aurions-nous du malheur
Si l'on traitait notre vigueur
De peur!
Oh! oh! oh! oh! etc.
. . . .
. . . .

Balzac, caché derrière son pseudonyme d'Eugène Morisseau, nous fournit, sur le sujet qui nous occupe, une transition amusante entre la politique et la littérature pure. C'est une *charge* intitulée : *Il vaut mieux tard que jamais,* et publiée dans la *Caricature* du 20 octobre 1831. J'abrège, surtout au commencement.

Lorsque le duc de Joinville, pour apprendre la marine, parcourait la France en chaise de poste, il arriva à l'improviste dans une petite ville. Le maire, non prévenu, ne put organiser l'enthousiasme officiel de rigueur. Le prince fut mécontent et le maire désespéré.

Celui-ci, qui avait un ami à Paris, lui reprocha bien fort de ne l'avoir pas averti de l'arrivée de l'auguste visiteur. L'ami jura qu'il avait écrit, et que la lettre avait dû s'égarer.

Le Parisien avait écrit, en effet, mais il avait prié quelqu'un, qui se trouvait chez lui, de mettre la lettre à la poste. Cette personne la donna à une autre, cette autre à une autre, et enfin la lettre tomba dans les mains d'un homme qui allait à Constantinople. Il oublia de la jeter à la poste, et l'emporta à Stamboul.

Un jour, en envoyant des dépêches, il retrouva la lettre, et l'expédia en même temps par un vaisseau qui revenait en France.

Or, un matin, le maire reçut une lettre, une lettre lacérée, percée et sentant le vinaigre à dix pas. Il fut véhémentement effrayé, l'ouvrit et la lut. Elle était ainsi conçue :

Paris.....

« Mon cher ami,

« Je vous avertis que le duc de Joinville va passer par votre ville. Vous recevrez cette lettre deux jours avant son arrivée. Prenez vos précautions. »

Elle était signée de son ami. Il veut réparer sa faute, se dit le maire. C'est bien. A tout péché miséricorde. Cette fois-ci, nous serons en mesure.

Après cette idée consolante, il en vint une autre au fonctionnaire public, une autre qui lui dressa les cheveux sur la tête et lui blêmit la face, au point que l'adjoint en fut épouvanté.

La lettre percée de part en part, tailladée, passée au vinaigre!

A coup sûr le choléra-morbus est à Paris. Et cette phrase : *Prenez vos précautions.* Plus de doute.

On assemble le conseil municipal.

On décrète ce qui suit :

1° Un exprès va être envoyé à Paris pour supplier monseigneur le duc de Joinville d'ajourner son voyage;

2° Un cordon sanitaire va être formé autour de la ville;

3° Un lazaret va être établi hors la ville;

4° Y seront mises de suite les personnes atteintes ou soupçonnées;

5° Le traitement de toutes maladies, ainsi que tout accouchement quelconque seront ajournés, pour ne pas distraire des soins importants que demande l'approche du choléra, le médecin et la sage-femme de la ville;

6° On fera des prières publiques ;

7° Par autorité de police, on s'interdira jusqu'à nouvel ordre, pour ne pas exciter la colère du ciel, les jurons, le vol, le sacrilège, le rapt, l'ivrognerie, le viol, l'assassinat, et les calembours et quolibets contre le pouvoir;

8° On brûlera des herbes aromatiques dans les rues.

Trois gardes nationaux de bonne volonté firent le cordon sanitaire, et entourèrent la ville à une distance les uns des autres qui parut un peu grande à quelques-uns, qui, néanmoins, ne jugèrent pas à propos de remplir les lacunes.

Et la consternation se répandit dans la ville. Les athées crurent, les impies se convertirent, les prêtres firent l'aumône.

La chose dura deux jours, au bout desquels vint l'ami du maire. On voulut le mettre au lazaret. Il força la ligne. On se sauva dans les rues. On sonna le tocsin. On s'enferma à double tour. On voulut lui tirer des coups de fusil. Il venait de Paris, et probablement il était infecté.

Il alla frapper chez le maire. Le maire pâlit. Sa femme et sa fille crièrent. La servante hurla. Le chien jappa. Il continua à frapper. Le maire ouvrit la fenêtre du grenier, et après l'avoir prié de prendre le dessous du vent, pour ne pas lui envoyer d'exhalaisons pestilentielles, il lui expliqua ce qui se passait. L'ami demanda sa lettre. On la lui jeta par la fenêtre. Le vent l'emporta, et l'ami courut après pendant une heure, répandant la terreur dans toutes les rues par lesquelles il passait. Puis il revint, riant et se tordant. On s'expliqua, et le cordon sanitaire alla se coucher.

Cependant le choléra était sur son déclin. L'employé engagé par le *Constitutionnel* tout exprès pour enregistrer chaque jour les victimes du fléau venait, s'il faut en croire la *Caricature* du 11 octobre, de s'asphyxier, désespéré de n'avoir plus de besogne, en laissant sur sa table la lettre ci-après :

Le choléra m'avait bercé des plus douces illusions. J'avais compté sur lui pour m'acheter un pantalon et un balai; mais, hélas! le choléra s'obstine à diminuer. Je ne puis supporter une pareille calamité ; et puisque mes concitoyens continuent de vivre, l'existence me devient à charge! Du reste, j'ai été, comme tout le monde, bon fils, bon père, bon époux, bon citoyen. Que le *Constitutionnel* me soit léger!

C'est ce moment que Louis Desnoyers, l'auteur de la bouffonnerie que je viens de rapporter, et qui signait dans la *Caricature* des initiales L. D. ou du pseudonyme *Derville,* choisit pour nous présenter l'auguste famille du seigneur choléra.

Le choléra s'en est allé; il a fait des petits, lui et la Peur, sa trop féconde épouse; ils ont mis, de commun, au monde de tout petits fléaux, de gentils petits fléaux, qu'ils nous ont laissés comme souvenirs; et voilà tout. Cette agréable famille de mignonnes coliques, de charmantes tranchées, d'adorables migraines, ne tardera pas, j'espère, de déguerpir aussi; il n'y a pas moyen qu'elle résiste huit jours aux sarcasmes de la

presse *in-quarto*, laquelle a plus fait, croyez-moi, pour le départ du choléra, que tous les camphres, les chlorures, les Labarraque, les de Bondy, les proclamations et les sangsues de toute espèce. Car la presse *in-quarto* a tué la Peur qui tuait.

En attendant, toutefois, voici la nomenclature de cette intéressante myriade de jolies petites calamités...

1° Avez-vous fait une chute du cinquième étage d'une maison? C'est toujours le choléra, le choléra poussé à ses dernières périodes. Heureusement ces cas de choléra deviennent de plus en plus rares, depuis que les ouvriers n'ont plus rien à faire.

2° Avez-vous le hoquet? Le cas est encore des plus graves : ce n'est pas moins que le fils aîné du monstre, le fléau sérénissime, le *choléron*, enfin.

3° Avez-vous froid aux pieds? C'est le fléau puîné, c'est le *cholérinon*.

4° Avez-vous chaud partout ? C'est le *cholérinettinon*.

5° Avez-vous un rhume de cerveau? Ah! alors nous tombons encore plus bas. Il ne s'agit plus que des filles du fléau. C'est la *cholérine*.

6° Avez-vous envie d'éternuer? C'est la *cholérette!*

7° Avez-vous soif? *Cholérinette!*

8° N'avez-vous pas soif? *Cholérinettinette!*

9° Avez-vous faim? *Cholérinettina!*

10° N'avez-vous pas faim? *Cholérinettinettina!*

11° Avez-vous sommeil? *Cholérinettinettinettina!*

12° Êtes-vous parfaitement éveillé? *Cholérinettinettinettinettina!*

13° Vous êtes-vous écorché le doigt? *Cholérinettinettinettinettinettina!*

14° Ne vous êtes-vous pas écorché le doigt? *Cholérinettinettinettinettinettinettina!*

15° Enfin, vous portez-vous à merveille? Ce n'est plus, en ce cas, que le *cholérinettinettinettinettinettinettinettinon!* C'est le fléau réduit à sa plus simple expression. Mais, néanmoins, c'est encore le fléau. Vous ne sauriez donc prendre trop de précautions contre cette fallacieuse santé. Il faut vous promener beaucoup, à moins que vous ne préfériez demeurer au lit; il ne faut jamais travailler à jeun, ne rien faire après avoir mangé, et surtout ne rien boire ni manger entre vos repas. En suivant ce régime préventif, vous pouvez, il est vrai, mourir de faim, de soif, de repos ou d'ennui; mais, du moins, vous ne mourrez pas du Choléra.

Car, le Choléra! Qu'est-ce maintenant, le Choléra! Plus de Choléra! A bas le Choléra, à bas la Peur, et leur auguste famille! Vive la santé!

Mais le morceau capital de la collection dont j'exhibe ici quelques spécimens, c'est une farouche et truculente pièce de vers de Léon Gozlan publiée dans l'*Artiste* de 1831. Elle est fort longue, et, sans vouloir reprocher au poète de l'avoir encombrée de hors-d'œuvre, je me contente de citer ce qui a directement trait à son sujet : *Choléra-Morbus* :

Tuer un homme par famille,
Quatre docteurs par faculté,
Par couvent une jeune fille,
Par canton une autorité,
Ce n'est qu'un jeu. D'ailleurs le monde
Est un tonneau qu'il faut fermer
Dont le vin va jusqu'à la bonde :
Il faut ma main pour l'écumer.
On dira que la maladie
Frappa le docteur; on dira
Le vent chaud ou l'épidémie;
On dira tout ce qu'on voudra.

. . . .

Je prends l'Europe : c'est ma femme!
Je veux la coucher près de moi,
Coller mon âme sur son âme,
A sa loi marier ma loi.
Elle est bien vieille, mais qu'importe :
Ce serait une belle morte.
Sur le feu, sur l'eau, je l'aurai.
Malédiction! La guerre,
Au moment même où je la serre,
Veut me la ravir; mais la terre
Est au plus fort : je le serai!

Car l'univers est ma conquête,
Je serai plus fort que le feu;
Et je consens que sur ma tête
Il ne reste pas un cheveu,
Si je laisse un pouce d'espace
A la guerre, à la mer rapace.
Plus fort que tout, on connaîtra
Qui je suis. Déjà l'on me nomme
Avec frayeur; et dans chaque homme
Retentit mon nom : Choléra!!

Place à ce roi des rois! Car nul ne sait encore
Sur quel étrange autel il prétend qu'on l'adore.
Dans l'univers un jour il doit régner tout seul;
Pour sceptre il n'a qu'un os, sa pourpre est un linceul.
Comme auprès des tyrans, des courtisans sans nombre
Adorent son soleil et bénissent son ombre;
Autour de lui rangés, bruyants comme les flots,
Hideux état-major, marchent tous les fléaux.
Le typhus qui, sorti des forêts d'Atlantide,
Remplit notre estomac de son souffle fétide,
Et, naïf assassin mûri par le cancer,
Tue avec un ciel pur et des parfums dans l'air,
La peste égyptienne, invincible chimère,
Remplit auprès de lui le rang de reine mère;
Et cachant sa beauté des temps des Pharaon,
Elle a vaincu Cambyse avec Napoléon.
Mais lui c'est le plus beau : démon, femme ou génie,
Il dédaigne l'horreur d'une longue agonie;
Il assassine en grand. De son bras meurtrier
Comme on tue un seul homme il tue un peuple entier.
Dès que son doigt fiévreux a touché vos murailles,
On se le sent courir dans le fond des entrailles,
Et, le sein soulevé comme un vin au pressoir,
L'œil s'en va dans l'oreille, on pleure, on vomit noir.
Ah! combien c'est affreux que l'estomac qui rentre,
Que la tête qui pend et hurle sous le ventre,
Que les pieds racornis contre le mal armés,
Tordus entre les draps comme deux poings fermés.
Et c'est un rire fou; c'est une large bouche
Qui semble regarder; et c'est un regard louche
Où, le noir et le blanc se livrant deux combats,
On voit la terre en haut et le soleil en bas.

Puis enfin, après tout, c'est la mort qui s'étale,
Jaune, craquant des os et bourdonnant le râle,
Sur vos pieds, sur vos mains, et d'un baiser suspect
Vous ferme les deux yeux et puis vous laisse infect.

Et, comme tout finit par des chansons, on me permettra d'emprunter aux *Chansonniers des Grâces* de 1832 une « chanson philosophique et épicurienne », comme l'appelle son auteur, Justin Cabassol. Cette gaudriole nous reposera du formidable et stupéfiant lyrisme de Léon Gozlan.

Le choléra, dit-on, approche;
Hélas! qu'allons-nous devenir!...
L'effroi gagne de proche en proche;
Avant le temps faut-il mourir!...
Bravons ses atteintes cruelles!...
Disons nos dernières chansons!...
Hâtons-nous d'embrasser nos belles,
Et débouchons nos vieux flacons!
. . . .

Les suppôts de la médecine
Y perdent déjà leur latin;
La contagion assassine
Frappe malade et médecin.
Vivat!... plus de drogues nouvelles!
Docteur, remportez vos poisons!...
Hâtons-nous d'embrasser nos belles,
Et débouchons nos vieux flacons!

Que pas un tendron n'en réchappe!...
Que tous les celliers soient taris!...
Chaque matin mettons la nappe,
Et chaque soir dressons les lits.
Vins généreux, fraîches pucelles,
Charmez jeunes gens et barbons!
Hâtons-nous d'embrasser nos belles,
Et débouchons nos vieux flacons!

Découragé, sans doute, par cet excès de gaieté, le choléra disparut. Il revint en 1849, avec son cortège de deuil et d'épouvante. Mais l'époque était moins littéraire, et le fléau n'eut pas la même vertu inspiratrice que la première fois. Les remarques et les études auxquelles il donne lieu sont marquées à un coin plus pratique, et, loin de s'enguirlander des fleurs de la rhétorique et de la poésie, elles affectent une allure scientifique et utilitaire qui caractérise bien le moment.

— Monsieur, remarquez-vous une chose? dit le *Charivari* du 23 juin.
— Laquelle, monsieur?
— C'est que depuis que le choléra est à Paris, on ne voit plus d'hirondelles.
— Monsieur, faites-vous attention à ceci?
— C'est que tous les moineaux ont émigré depuis que nous avons le choléra.
— Monsieur, étiez-vous à Paris ce printemps?
— Oui, monsieur.

— Il vous souvient alors que nous n'avons pas eu de hannetons cette année. Les hannetons ne viennent pas dans les pays où sévit le choléra.

Ce n'est pas aussi littéraire; mais comme c'est prudhommesque! Il y a de longs articles traitant de l'influence du choléra sur le prix des denrées. « On ne mange plus de veau, s'écrie *la Silhouette* du 17 juin 1849; le poulet est proscrit et abandonné aux pauvres gens; les pois, les asperges sont formellement maudits par la Faculté... Les bouchers de Batignolles-Monceaux offrent du veau à 4 sous la livre. Personne n'en veut! » *Fortunatos nimium sua si bona norint* les veaux! Beaucoup durent atteindre l'âge de leurs pères et de leurs oncles qui, sans le choléra, auraient vu trancher le fil de leur existence à la fleur de leurs ans. Et c'est ainsi que s'établit l'équilibre des plateaux de la grande balance terrestre : le choléra fait mourir les hommes, mais il fait vivre les veaux. *All's well!* aurait dit Pangloss, qui, comme son nom l'indique, savait parfaitement l'anglais. Mais la félicité parfaite n'existe plus dans notre âge de fer, même chez les animaux, et les Français sacrifiaient d'autant plus de moutons à leur appétit que la peur leur faisait épargner plus de veaux.

C'est aussi l'heure des réclames. Le choléra est devenu matière à commerce, et l'industrialisme s'en donne à cœur joie. Un certain Milan, marchand lampiste, rue Vivienne, 2 *bis,* annonce dans tous les journaux des « médailles en cuivre vierge ou natif », pour préserver du fléau. Le *Constitutionnel* les vante, le *Charivari* les blague, le badaud les achète, et l'on n'en meurt ni plus ni moins.

Mais le remède qui eut le plus de succès — bien que la chronique ne dise pas s'il se généralisa, je ne doute pas qu'il ne soit encore populaire, — c'est celui que découvrit un mari ivrogne, dont le *Droit* raconte l'histoire, à peu près comme suit :

En rentrant chez lui, un homme, gris comme un Polonais, trouve sa femme en proie à une attaque de choléra. Furieux de ce qu'il considère comme un manquement grave à ses devoirs de ménagère, il tombe sur elle à bras raccourci. La femme, qui n'en était pas encore à la rigidité cadavérique, se redresse et se rebiffe. Grand tapage, horrible scandale et juste indignation des voisines qui vont chercher le commissaire. Il arrive avec une écharpe, héroïquement résolu à arracher la cholérique à l'ivrogne. Il ne trouve plus que deux époux, sains, l'un et l'autre, de corps et d'esprit, et donnant l'exemple de l'entente cordiale au sein du ménage. Le mari s'était dégrisé à battre, et la femme s'était guérie à être battue.

Il serait curieux de rechercher si c'est un moyen préventif aussi bien que curatif. La statistique, si elle en voulait prendre la peine, serait de force à nous en informer. On n'en doutera pas quand on connaîtra les résultats de ses travaux sur le choléra de 1849. Le *Charivari* les enregistre en ces termes :

Elle a découvert, à force de recherches, qu'il y avait parmi les victimes de l'épidémie :

Trois cents boiteux,



Cinq cents aveugles,

Deux mille bossus.

Le fléau a particulièrement sévi contre cette classe de malheureux qui trouvent une compensation à leur infirmité dans la finesse de leur esprit. Il y a là, selon la statistique, matière à réflexions pour le philosophe.

Aucun vaudevilliste, aucun homme de lettres n'a été atteint par l'épidémie. Est-ce parce qu'ils ont de l'esprit ou bien parce qu'ils n'ont pas de bosse ? La statistique ne fait aucune induction à cet égard.

Les académiciens jouirent, paraît-il, de la même immunité, et le journaliste, aussi prudent que la statistique à leur endroit, ne donne pas même à penser qu'ils durent leur privilège à ce que la plupart d'entre eux n'avaient ni bosse ni esprit. Un mauvais plaisant n'y aurait pas manqué, et cela n'aurait pas tiré à conséquence, car on sait ce qu'il faut en croire.

Pendant que le fléau faisait rage, un médecin de Tours, à court de malades, eut une idée de génie. Il adressa une pétition à l'Assemblée nationale, la suppliant de se transférer à Tours pour mettre l'existence précieuse des représentants de la France à l'abri des atteintes de la contagion qui sévissait à Paris. Les représentants, sans égards pour les intérêts de l'Hippocrate tourangeau, refusèrent en riant de transporter chez lui leurs personnes et le choléra.

En dépit des assurances que donnait la statistique aux gens de lettres, Roger de Beauvoir avait été atteint de la terrible maladie. « Il est si distrait, disait Alexandre Dumas, qu'il est capable de mourir de la petite vérole. »

Un mot de Méry pour en finir avec le choléra de 1849. Il n'y croyait qu'à demi et affirmait que le nom avait tué plus de malades que la chose. « Si cela, disait-il, s'appelait *voluptuasis,* personne n'en mourrait. »

Le choléra était dès lors bien malade. Il avait perdu son prestige. La familiarité engendre le mépris ; or on lui riait au nez sous son bonnet de coton, et des farceurs lui tapaient sur le ventre en l'appelant petit père. Aussi quand il revint, en 1853, il entra comme un invité honteux, en se glissant le long de la muraille et sans dire son nom. Il faisait pourtant grand bruit en Angleterre, où il avait encore une fois pris pied avant d'aborder en France, et un médecin, célèbre alors, le Dr Burq, y soumettait les malades à un traitement métallurgique, avec des appareils de cuivre et d'acier. Mais à Paris, où il resta jusqu'au milieu de 1854, il se confina, ou à peu près, dans les hôpitaux, et il y eut comme un mot d'ordre pour ne pas parler de lui. Le *Figaro* fut un des rares journaux qui rompirent le silence. Un beau jour, de Villemessant partit en guerre et, sans plus d'ambages, envoya au seigneur Choléra-morbus un cartel.

D'abord, qu'on le sache bien, s'écrie noblement ce preux des anciens jours, depuis vingt-deux ans, le choléra n'a pas quitté Paris, mais il s'est prodigieusement civilisé à notre contact, et l'anthropophagie n'est plus chez lui qu'un accident. Laissons donc là nos folles terreurs. Évitons de le fréquenter, soit; mais ne nous interdisons pas toute société sous prétexte d'éviter mauvaise compagnie. Que si maintenant *don* Cho-

léra se tenait pour offensé de notre dire, nous nous mettons entièrement à sa disposition. Qu'il nous envoie ses témoins, et nous irons sur le terrain échanger deux coliques.

Auguste Villemot, dont la mort a fait un si grand vide dans le journalisme parisien, avait trouvé le moyen de jouer avec le vieux monstre et d'en faire le sujet d'amusantes chroniques, où il racontait des anecdotes drôles et faisait rire du fléau. Les visites périodiques du choléra lui rappelaient les deux atteintes de fièvre typhoïde auxquelles Odry avait survécu.

Je le rencontrai un jour au printemps, frais, rose et épanoui comme le printemps lui-même.

— Eh bien, lui dis-je, père *Bilboquet*, comment ça va-t-il?

— Mais très bien, me répondit-il; j'ai trouvé le *truc*, — je fais chaque année une maladie mortelle, — c'est très sain.

Enfin il donne le dernier coup au monstre fourbu, quand il dit :

Le choléra est arrivé ici à des proportions ridicules pour un fléau qui a la prétention d'être l'épouvante des populations. Tout ce que peut faire à Paris ce monstre poussif et éreinté, c'est d'emporter deux ou trois poitrinaires sans défense, si bien que la mort abandonnée par ce vaillant auxiliaire retourne sur ses pas et fauche des existences qu'elle semblait avoir oubliées.

Il est clair qu'il ne saurait y avoir désormais de *littérature du choléra*. Le sujet n'en vaut plus la peine. En vain, le tyran asiatique, si redouté naguère, essaye-t-il, en 1866 et en 1873, de reconquérir Paris. Il est chassé honteusement. Il ne sert ni ne soulève plus les passions de personne. Il n'a plus même le pouvoir de faire peur. Et là où manque la passion, peut-il y avoir une littérature? C'est fini, le choléra-morbus n'a plus de poètes pour le chanter. Tout au plus lui reste-t-il les hygiénistes de la préfecture pour enseigner au peuple à se moquer de ses attaques, les vendeurs de remèdes spéciaux pour battre sur son dos le tambour et changer en gros sous l'effroi démodé de son nom, et les statisticiens pour prouver qu'après avoir tué des milliers de personnes par jour il est à peine capable d'en emporter quelques centaines dans une saison.

B. H. G. de Saint-Heraye.





POESIES FRANÇAISES

DE

LA REINE MARIE STUART

(D'après un livre récemment découvert.)



ARMI les livres anciens que j'ai décrits dans le cinquième catalogue de la bibliothèque de feu M. Ambroise Firmin-Didot, et qui tout récemment (juin) ont été dispersés au gré des enchères, se trouvait un précieux petit volume, offrant plus d'un genre d'intérêt. Il est d'une telle rareté qu'il n'est venu à la connaissance d'aucun bibliographe ou historien, qui en eussent certainement parlé.

N'ayant pu lui consacrer, dans le catalogue de la vente, qu'une notice sommaire (nº 518), je suis bien aise de donner ici tout le développement que comporte le sujet, et d'ajouter ainsi un chapitre entièrement nouveau à notre histoire littéraire du XVIᵉ siècle. Voici le titre de ce volume :

Consola- || tions divines et || remedes sovve- || rains de l'esprit affligé. || Liure I. || Et || Le Rampart preser- || uatif de l'Esprit tranquille. Liu. 2. || Par R. P. en Diev, Messire Iean || de Lesselie Escossois, || Euesque de Rosse. || Œuure fort vtile & necessaire à tous ceux qui || desirent, auec repos & tranquilité d'esprit, || passer ce temps turbulent & || calamiteux. *A Paris,* || *Chez Arnold Sittart, à* || *l'Escu de Cologne.* || M. D. LXXXXIII (1593). || *Avec privilege.*

C'est un petit in-8° ou in-16, de 12 feuillets préliminaires non chiffrés, de 144 pages chiffrées pour le premier traité, et de 120 pages pour le second, et terminé par 12 feuillets non chiffrés, pour des prières et oraisons non mentionnées au titre. Il est en parfait état, et revêtu de sa première reliure, en vélin blanc, avec ornements dorés.

Son auteur, John Lesley, Lesly ou Leslie, homme d'une rare intelligence, se trouva mêlé à la plupart des événements de la vie si agitée de la malheureuse reine de France et d'Écosse. Les troubles de religion ayant pris en 1560, dans ce dernier royaume, une gravité alarmante, on y jugea indispensable la présence de la reine, qui résidait encore en France. Les protestants lui envoyèrent Jacques Stuart, son frère naturel, et les catholiques lui dépêchèrent Lesley, qui connaissait déjà la France, dont il avait longtemps fréquenté les principales universités. Catholique zélé, membre du conseil privé de la reine, il prit part à toutes les conférences sur la religion et provoqua la revision des lois du royaume.

Lorsque, en 1568, après la perte de la bataille de Langside contre le même Jacques Stuart, comte de Moray, alors régent d'Écosse, Marie prit la fatale résolution de se réfugier en Angleterre, sous le poids de l'odieuse accusation d'avoir trempé dans le meurtre de son mari Darnley, elle choisit, avec d'autres amis dévoués, Lesley pour la défendre, ce qu'il fit avec beaucoup de force et de courage, mais sans succès, aux fameuses conférences d'York et de Westminster. Les ennemis de la reine ayant continué à propager contre elle avec acharnement les calomnies les plus infâmes, Lesley, alors évêque de Ross, essaya de les combattre aussi par la plume. Tout le premier il rédigea une éloquente apologie de son honneur *(A Defence of the Honour of Marie Quene of Scotland and Dowager of France)*, qui fut imprimée à Londres, sous le voile de l'anonyme et dans le plus grand secret, avec le nom d'un imprimeur imaginaire et des adresses allégoriques : *Imprimé à Londres dans la rue de la Flotte, à l'enseigne de la* JUSTICE ROYALE, *vis-à-vis le Taureau noir, par Eusèbe Dicéophile, en l'an 1569. Et se vend sur le carré de l'Église Saint-Paul, à l'enseigne du* TEMPS ET DE LA VÉRITÉ, *par les soins du Serpent d'airain, dans la boutique de Ptolémée et Nicéphore Lysosthènes, frères germains*[1]. Malgré cette date, ce petit volume in-8° de 154 pages n'a paru qu'au printemps de 1570, et il fut immédiatement supprimé avec la plus grande rigueur par ordre des ministres d'Élisabeth, de sorte que peu d'exemplaires échappèrent à la destruction[2].

En présence du redoublement des persécutions contre l'infortunée captive, ses partisans résolurent de frapper un grand coup, et de la délivrer par la force

1. *Imprinted at London in Flete Street, at the Signe of* JUSTICE ROYALL, *against the Blacke Bull, by Eusebius Diceophile, Anno Dom. 1569. Sold in Paul's Church Yard at the Signes of Time and Truth, by the Brazen Serpent, in the Shops of Ptoleme and Nicephore Lysosthenes, brother-germanes.*

2. Lesley le fit réimprimer à Liège, avec des modifications, sous le pseudonyme de Morgan Philippes, bachelier de la Divinité (*A Treatise concerning the Defence of the Honour of Marie Queene of Scotlande*... Leodii, apud Gualterum Morberium, 1571. In-4°, de 68 p.) Plus tard, il le traduisit en latin et le publia sous son nom, à Reims, chez J. Foigny, en 1580. Les renseignements donnés au *Manuel* de Brunet sont à corriger sous ce rapport. Il a été de nouveau publié en partie en anglais (1584), puis en français et en espagnol (Rouen, 1587).



des armes, sous les auspices des puissances étrangères. Le complot fut découvert, et Lesley, qui en était l'un des inspirateurs, fut arrêté en mai 1571. D'abord gardé à vue chez l'évêque d'Ely, il fut transporté à la Tour de Londres en octobre suivant. Le plus éloquent des défenseurs de Marie Stuart étant ainsi écarté, la calomnie put se donner un libre cours. Pour perdre définitivement la reine d'Écosse, on voulut la déshonorer aux yeux de l'univers. Dans ce but, le fameux Cecil, secrétaire d'État d'Élisabeth, fit publier successivement, en quatre langues, l'odieux libelle de Georges Buchanan, *la Detection,* « la plus honteuse chose qui se vit jamais », selon l'expression de l'ambassadeur du roi Philippe II. A l'appui des accusations calomnieuses touchant la participation de Marie Stuart à la mort de son mari et sa liaison adultérine avec le comte de Bothwell, on y inséra les prétendues lettres galantes adressées à ce dernier par la jeune reine, ainsi que les autres documents apocryphes produits aux conférences[1]. Lesley fut impuissant pour repousser ces infamies, mais l'intéressante victime de la cruauté « de la reine-vierge » trouva un défenseur en France. C'est au poète-historien François de Belleforest qu'on attribue l'apologie suivante : *l'Innocence de la très illustre, très chaste et débonnaire princesse, Madame Marie, royne d'Escosse, où sont amplement refutées les calomnies publiées par un livre secrètement divulgé en France l'an 1572, touchant la mort du seigneur d'Arley, son époux...* (S. l. [Paris], 1572; in-8°).

Il ne restait plus à Lesley prisonnier qu'à prodiguer à sa souveraine captive les consolations de la religion pour soutenir son moral; c'est ce qu'il fit sous forme d'un petit opuscule latin : *Piæ afflicti animi consolationes,* qu'il composa dans la Tour de Londres dont il date son épître dédicatoire du 8 mai 1572, et que Marie Stuart reçut en manuscrit dans les premiers jours d'août suivant. En ce qui concerne la langue employée par l'évêque de Ross, il faut se rappeler que, dès ses plus jeunes années, Marie écrivait fort bien en latin, et qu'elle déclama devant le roi Henri II et toute sa cour, « estant, dit Brantôme, en l'âge de treize à quatorze ans, une oroison en latin qu'elle avoit faicte, soubtenant et défendant, contre l'opinion commune, qu'il étoit bien séant aux femmes de sçavoir les lettres et arts libéraux ». Ce premier traité fut suivi d'un second : *Animi tranquilli munimentum et conservatio,* composé au château de Farnham, où Lesley était sous la garde de l'évêque de Winchester. Soumis d'abord au Conseil privé d'Angleterre en juin 1573, ce second livre ne fut envoyé à la reine que le 1er octobre, avec une épître dédicatoire remontant au 7 juillet. Bientôt après, Lesley, qui avait réclamé avec force sa mise en liberté dans une harangue

1. Brunet a commis une série d'erreurs au sujet des différentes éditions du pamphlet de Buchanan. L'édition latine fut imprimée la première, sans lieu ni date, mais certainement à Londres, en octobre 1571. Au commencement de novembre, il en a paru une édition en dialecte écossais, et vers la fin du même mois une édition anglaise, où l'on ajouta cinq nouvelles lettres aux trois déjà connues, ainsi que d'autres pièces et de prétendus sonnets français adressés par la reine au comte de Bothwell, « pires que tout le reste du livre », écrivait de la Mothe-Fénelon, ambassadeur du roi de France. Ces deux éditions furent publiées à Londres, quoiqu'elles ne portent aucune indication. Enfin, le 13 février 1572, il en parut une quatrième édition, en français, soi-disant *Imprimée* à *Édimbourg* par *Th. Wathem,* mais qui probablement sortit aussi des presses londoniennes. (*Histoire de Marie, royne d'Escosse, touchant la conjuration faicte contre le roy, et l'adultère commis avec le comte de Bothwell.*)

latine adressée à la reine Élisabeth (*Pro Libertate impetranda;* Parisiis, 1574; in-8°), fut élargi et reçut l'ordre de passer à l'étranger. Il parcourut alors toutes les cours catholiques pour intéresser leurs souverains à la cause de l'auguste prisonnière, et finit par se fixer en France. Un de ses premiers soins fut de publier ses deux derniers traités qui furent réunis en un volume sous ce titre: *Ioannis Les- || læi Scoti, Episcopi, || Rossen. libri dvo : || Quorum vno, || Piæ afflicti animi con- || solationes, diuinaque remedia: || altero, || Animi tranqvilli mvni- || mentum & conseruatio : Continentur. || Ad Serenissimam Principem D. Mariam Scotorum Reginam. || His adiecimvs eivsdem || Principis Epistolam ad Rossensem Episcopum, et versus item Gal- || licos Latino carmine translatos, pias etiam aliquot preces. || Opus iis omnibus, qui hæc calamitosa tempore pio || fortique animo transigere cupiunt, admodum, vti- || le : ab eodem auctore, dum pro dicta Principe apud || Anglos legatione fungeretur, in carcere conscrip- || tum, & ad eandem missum, nunc vero in com- || munem aliorum vsum in lucem editum..... Parisiis, || Ex Officina Petri l'Huillier, via Iacobæa, sub || signo Oliuæ. || 1574. || Cvm Privilegio Regis.* C'est un petit in-8°, de 8 feuillets non chiffrés (le 8e blanc), 123 feuillets ch. et 13 feuillets non ch. (pièce de vers finale, table des chapitres, index alphabétique, postface de l'auteur et errata). Ce rare volume n'ayant jamais été convenablement décrit, il m'a paru utile d'en faire connaître la composition et d'en donner le titre entier, fort intéressant en lui-même (nous verrons pourquoi), et qui cependant n'a réussi à attirer l'attention d'aucun bibliographe. En tête du volume est placée la dédicace du premier traité *(ex ergastulo nostro in turri Londinensi octavo Maii 1572),* suivie de deux pièces de vers latins, consacrées à l'éloge du livre et signées, l'une des initiales A. B., l'autre des initiales T. S. — A la suite des *Piæ Consolationes* on trouve (f. 37) la traduction latine d'une lettre écrite en écossais par Marie Stuart à Lesley, « notre très fidèle conseiller et ambassadeur auprès de *notre très chère sœur* et cousine Élisabeth, reine d'Angleterre ». Cette lettre de trois pages, datée du château de Sheffield le 14 août 1572, et qui est une réponse au premier envoi de Lesley, n'a pas été comprise dans le précieux recueil publié par le prince Labanoff. Elle est suivie (f. 38 verso à 41 recto) des pièces de vers mentionnées au titre, et sur lesquelles je reviendrai. On passe ensuite au second traité, suivi d'une pièce de vers latins à Marie Stuart, signée des initiales de Leslay : I. E. R. (Joannes Episcopus Rossensis), et d'une épître dédicatoire (*E castro Fernamo Non. Julij 1573*). Au f. 113 commencent les prières, au nombre de six, à l'usage spécial de la reine; une septième est à l'usage de ses sujets affligés. A la suite de ces prières viennent un hymne à Dieu en faveur de la reine, écrit par Lesley à l'imitation du psaume 71, les tables et les pièces finales signalées plus haut.

En 1579, Lesley fut nommé suffragant et vicaire général de l'archevêché de Rouen, dont le titulaire était le cardinal Charles de Bourbon. Il y mena pendant plusieurs années une vie paisible, ne s'occupant que de la propagation de son apologie de Marie Stuart, traduite en plusieurs langues. Les discordes intestines qui, depuis la mort de Henri III, désolaient le pays, la captivité de son protecteur le cardinal de Bourbon, proclamé roi de France « Charles X » par la Ligue, n'étaient pas sans offrir quelque analogie avec la situation de l'Écosse au moment où Lesley sortit de prison, et il lui sembla opportun, pour consoler

ses coreligionnaires français et soutenir leur courage, de publier en français les traités qu'il avait composés en latin pour sa souveraine captive. Il fit cette version lui-même, sollicita pour son impression un privilège du duc de Mayenne, lieutenant général du royaume pour le compte de la Ligue (14 février 1590), et obtint l'approbation des docteurs de la Sorbonne, ainsi que celle des vicaires généraux de l'archevêché de Rouen, agissant les uns et les autres sous l'autorité de Charles X. Il adressa ensuite à ce dernier une épître dédicatoire empreinte d'une foi ardente et d'une grande élévation de pensées. Cependant le vieux cardinal de Bourbon mourut dans sa prison deux mois après (9 mai 1590), et la publication projetée, retardée pour des motifs que nous ne connaissons pas, n'eut lieu que trois ans plus tard. C'est le livre dont nous avons donné le titre en tête de cet article. Pourquoi ce curieux petit volume échappa-t-il à l'attention des historiens et des bibliographes ? Très probablement, après l'abjuration d'Henri IV, l'édition en fut détruite soit par l'imprimeur, soit par l'auteur, pour leur propre sécurité, à cause de la dédicace qui pouvait être regardée comme factieuse, et des autres pièces empreintes du pur esprit de la Ligue. Toujours est-il qu'à ma connaissance ce livre n'a jamais été signalé, et l'exemplaire qui m'a permis de le faire connaître pour la première fois est peut-être unique. L'intérêt particulier qui s'y attache m'a engagé à entrer dans tous les détails.

Voici d'abord les sacrements de la Ligue dont il fut revêtu :

EXTRAICT DU PRIVILEGE.

Il est permis au Sieur Evesque de Rosse, faire imprimer par tel Imprimeur que bon luy semblera, un livre par luy composé, intitulé *les Devotes Consolations et divins remedes de l'Esprit affligé, & le Rampart & preservatif de l'Esprit tranquille*, & deffenses faites à tous autres Imprimeurs d'imprimer ledit livre, durant le temps de six ans, sans le consentement dudit Sieur Evesque, sur les peines contenuës aux lettres dudit Privilege, octroyé audit Sieur Evesque. Par Monseigneur le Duc de Mayenne, lieutenant general de l'Estat & Couronne de France, icelles lettres données à Roüen le XIIIJ de Fevrier, 1590. *Signées :* CHARLES DE LORRAINE. Par Monseigneur, & plus bas, PERICARD, & scellées en placard de cire rouge.

APPROBATION DU LIVRE PAR LES DOCTEURS DE THÉOLOGIE.

Nous sous signez Docteurs en la sainte faculté de Theologie à Paris, ayans leu le present livre des *Devotes Consolations, et remedes de l'Esprit affligé*, etc. Tesmoignons n'y avoir trouvé chose qui soit contraire à la sainte Religion Catholique : mais plus tost matiere d'edification en icelle. Fait à Rouen ce XIIIJ. de Fevrier 1590. F. François FEU-ARDENT. I. DADRE. SEQUART.

APPROBATION DU LIVRE PAR LES VICAIRES GENERAUX
DE L'ARCHEVESCHÉ DE ROUEN.

Par l'authorité de tres-Chrestien Roy de France Charles dixieme de ce nom, Nous ses Vicaires generaux en son Archevesché de Rouen, ayant veu et consideré ce present livre des *Devotes Consolations & remedes de l'Esprit affligé*, etc., fait par le sieur Evesque de Rosse, suffragant, & aussi Vicaire general dudit Archevesché : Avons trouvé l'impression & publication d'iceluy estre tres-utile & profitable pour consoler & exciter tous Chrestiens à la constante profession de la Religion Catholique, & à porter patiemment les afflictions. Fait audit Rouen, ce cinquième iour de Mars, Mil cinq cents quatre vingts & dix. BIGUES. DE MONCHY. DE BOUJU.

Voici maintenant la teneur de l'épître dédicatoire :

AU TRES-CHRESTIEN ROY DE FRANCE, CHARLES,
DIXIEME DE CE NOM.

Sire,

Ce a esté une ancienne coustume observée par plusieurs nations, d'exposer les malades és lieux publics & plus frequentez, afin que ceux qui avoyent esté travaillez de pareilles maladies, les avisassent des remedes & moyens, par lesquels ils avoyent recouvré leur santé, estant celuy reputé ingrat & inhumain qui, pouvant leur donner quelque bon advis & conseil, passoit outre sans vouloir leur dire un seul mot. Ce qui n'estoit beaucoup esloigné de ce que la mesme antiquité observoit pour le bien & utilité des hommes : Lors que quelqu'un estoit échappé de griefve maladie, il dedioit en quelque temple un tableau, ou estoit escrit l'espece de sa maladie, & par laquelle medecine & regime il estoit guary, afin que ceux qui liroyent, fussent instruits de ces remedes, tant pour eux, que pour autres. Que si celui qui enseignoit les moyens pour remedier aux maladies corporelles, meritoit du public & de la societé des hommes, à plus forte raison celuy là meritera qui exposera à la veuë d'un chacun les remedes qu'il a experimentez valables contre les maladies de l'esprit, qui sont les fascheries & calamitez. C'est pourquoy, ayant essayé diverses afflictions, dont les serviteurs de Dieu ont accoustumé d'estre persecutez, & enduré grand nombre d'ennuys & angoisses, par la perte de mes biens, privation de mon Evesché & estats, bannissement de mon pays, long & dur emprisonnement de ma personne, apprehension d'une mort cruelle, de laquelle j'ay esté souvent menassé, & que plusieurs fois j'ay veu toute preparée, l'executeur frappant à la porte, pour me faire sortir de ce monde : Neantmoins en toutes ces alarmes & oppressions ayant trouvé en la bonté de Dieu (duquel je soustenois la sainte querelle) les consolations & remedes propres & necessaires aux ames & consciences affligées : J'ay pensé que ce n'estoit pas assez de m'en sentir allegé, voire remis & affermi en plaine santé, je veux dire en une belle & douce tranquillité d'esprit : mais que d'abondant le devoir de la charité chrestienne requeroit que je les communiquasse au public, pour le soulas & utilité de ceux que Dieu visite & veut esprouver par telles tentations. Desquelles Consolations & remedes, ayant fait un recueil par cy devant en Latin & mis en lumiere : j'ay voulu aussi traicter ce subjet en François, afin que ceux du pays où je suis maintenant, en puissent pareillement faire leur profit.

Et d'autant qu'il vous y a pleu m'honorer de vos biens-faits & honorables charges, à ceste occasion j'ay estimé faire chose convenable à mon devoir, si ie le mettois en lumiere souz la protection de vostre Majesté. Il vous plaira donc le recevoir, comme arres du tres-humble service que ie vous dois, & non comme un remede, que je presente pour consoler & adoucir les ennuys & travaux de vostre captivité, par ce que je sçay que vostre prudence & l'integrité de vostre conscience vous en fournissent assez, meditant tousjours en votre cœur ce que disoit le Royal Prophete. *Selon le grand nombre de douleurs qui ont investi mon cœur, ô Seigneur Dieu, tes consolations ont resjouy mon ame.* Joint aussi ce qui vous doit apporter singuliere consolation, que tous les plus grands potentats de la Chrestienté & autres bons, fermes & zelez Chrestiens Catholiques, tant de la France que d'ailleurs, embrassent ceste sainte cause de Dieu & la vostre : & souhaittent vostre advancement, grandeur & repos en la jouyssance de cest estat de la Monarchie Françoise, pour la grande esperance qu'ils ont que par vostre zele accoustumé, moyens & puissance, nostre Religion Catholique (autrement pour le present en grand danger) sera conservée & maintenuë, & l'Eglise restituée en sa pristine splendeur, non seulement en ceste France, mais par l'universelle Chrestienté. Veu par experience du passé, le bon devoir qu'avez continué aux mesmes fins, à l'exercice de l'estat spirituel, selon la puissance qu'aviez alors, & laquelle estant maintenant accreuë & augmentée par la grace de Dieu, je ne cesseray de le prier à ce qu'il luy plaise de la conserver en vous, & vous maintenir en santé pour longuement en prosperité vivre et regner, & pour ramener & conduire son Eglise & cest estat au repos desiré, & que, comme vous jouyssez (ce que je ne doute) d'une liberté d'esprit

(malgré la prison) nous puissions aussi voir vostre personne en plaine liberté, qui ne peut estre si tost que vos tres-humbles & affligez subjets le desirent. Escrit en nostre palais & maison Archiepiscopale de Rouen, ce cinquième jour de Mars 1590.

Vostre tres-humble & tres-obeissant serviteur, Ie. de Lesselie, Eves. de Rosse.

Le livre lui-même a pour but la recherche, pour l'âme ulcérée, des consolations intérieures, dernière ressource pour réagir contre les afflictions profondes ou les grandes infortunes dont le roi David offre le premier modèle. C'est la philosophie de la résignation, du mépris des vanités terrestres et du refuge dans la prière. Dans sa traduction, Lesley donne la preuve qu'il savait manier la langue française avec aisance et avec force. Voici, par exemple, une peinture des misères de la vie humaine : « Si nous regardons la conception de l'homme, son entrée et nativité au monde, par sa seule première voix qu'il donne, il semble très misérable. Certes, le progrez de sa vie est subjet à tant de maux, que difficilement ce vivre mérite estre appellé vie, veu qu'il est comblé d'infinité d'erreurs et misères, tellement insupportables, qu'en icelles nous deffaillons à tout moment, non par une espèce seulement, mais par une infinité de malheurs sommes affligez. Nous voyons arriver par excez de nature que l'abondance d'humeurs rend les corps gros et enflez, et les afflictions et douleurs dessèchent et amaigrissent, l'air humide infecte et corrompt, la chaleur putrifie, les jeusnes nous rendent vuides et affoiblis, les fascheries consomment, la solicitude nous serre et oppresse, les richesses nous emportent par son insatiable cupidité, et nous rendent superbes et mal-aisez; la pauvreté abbaisse, la jeunesse rend insolens ceux-là desquels la vieillesse appesantit et courbe les membres, qui autrefois avoient esté forts et puissans, l'infirmité et maladie prosterne l'homme à plat, la tristesse continuée déprime et avance la vie à la mort, fin à tous ces maux, après laquelle succède le corps résolu en corruption. Par ainsi est fin de tous plaisirs de la vie présente. Tellement qu'après qu'ils ont délaissé leur estre ne semblent jamais avoir esté. »

Lesley avait reçu une forte instruction classique, et son livre en témoigne à chaque page. A côté des écrivains sacrés, nous rencontrons de nombreuses citations d'Hésiode, de Platon, de Plutarque, de Thucydide, de Cicéron, de Sénèque, de Juvénal, d'Ovide, d'Horace, de Virgile, etc., et celles empruntées à des poètes sont aussi traduites en vers. Voici, par exemple, un passage tiré d'Hésiode :

O Piérides, sœurs, filles de Jupiter,
Qui les Princes loüez par vostre beau chanter,
Et celebrez le nom de vostre immortel pere :
Dites dont il advient que sans nulle lumiere,
Et sans nom, les humains quelqu'uns sont vivans,
Et les autres se vont en honneur eslevans :
C'est du grand Jupiter la volonté divine,
Car ce Dieu haut tonnant, qui le beau ciel domine,
Les plus couarts esprits excite puissamment,
Et les cœurs plus vaillans abbat soudainement.
Il tient dedans sa main la fortune diverse,
C'est luy qui des hautains la puissance renverse,
Et les humbles eslève, en renom glorieux,
Malgré tous les efforts des plus audacieux.

La traduction française n'a pas suivi pas à pas l'édition latine : on y trouve aussi bien des suppressions que des additions. Souvent il s'y mêle des traits touchant les affaires du temps et des détails autobiographiques. Le premier livre contient dix-sept chapitres et le second (dont les deux premiers chapitres n'ont pas été traduits) vingt-six. Aucune des épîtres insérées dans l'édition latine n'a été reproduite dans l'édition française ; il en est de même pour les pièces de vers latins, dont on n'a conservé que celles consacrées à l'éloge du livre. Elles figurent ici parmi les pièces préliminaires, mais à la fin du volume on en a ajouté une traduction en vers français; la première pièce est signée D. D., la seconde, N. A. La dernière des prières, composée primitivement à l'usage des sujets affligés de Marie Stuart, a été ici accommodée à l'usage des Ligueurs. On y lit ce passage, entre autres : « Tu nous l'a fait experimenter par effect à nostre extrême malheur, n'y ayant en nostre Royaume ni conseil ni juste authorité. Pour ces choses, ô Seigneur, Dieu de paix, concorde et dilution, nous te prions de cœur humble, assistez de dévote repentance de nos fautes et iniquitez, que toutes guerres et séditions appaisées, *tu délivres d'exil, captivité et autres misères nostre très-chrestien Roy et autres princes affligez* ».

Le livre entier mériterait certainement les honneurs de la réimpression, car on verrait qu'il faudra réserver à Lesley une place honorable parmi les écrivains français du XVIe siècle.

Mais là ne s'arrête pas l'intérêt qu'offre ce petit volume. Il mérite toute notre attention, en raison de six pages du plus haut intérêt. On sait que Brantôme a fait mention du talent poétique de Marie Stuart avec les plus grands éloges. « Elle se mesloit d'estre grand poëte, dit-il, et composoit des vers, dont j'en ay veu aucuns de beaux et très bien faicts, et nullement ressemblans à ceux qu'on luy a mis à sus avoir faict sur l'amour du comte Bauduel [Bothwell] : ils sont trop grossiers et mal polis pour estre sortis de sa belle boutique. M. de Ronsard estoit bien de mon opinion en cela, ainsy que nous discourions un jour, et que nous les lisions. Elle en composoit bien de plus beaux et de plus gentils, et promptement, comme je l'ay veue souvent qu'elle se retiroit en son cabinet, et sortoit aussitost pour nous en monstrer à aucuns honnestes gens que nous estions là. » Malheureusement aucune de ces poésies ne nous est parvenue. Il est vrai que Brantôme, après avoir cité une courte chanson sur le deuil porté en blanc par Marie Stuart, chanson commençant par ce vers :

L'on voit soubs blanc atour...,

en rapporte une autre, qu'il attribue à la jeune reine elle-même, et qui débute ainsi :

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable
Je jette un deuil trenchant,
De perte incomparable....,

mais tout récemment, M. le Dr E. Galy, dans une intéressante brochure tirée à petit nombre et qui est peu connue[1], a établi, d'après un recueil manuscrit

1. *La Chanson de Marie Stuart*..., Périgueux, Cassard frères, imprimeurs, 1879. In-8°, de 22 p. Tiré à cent exemplaires.

de poésies ayant appartenu à Brantôme lui-même, que les deux charmantes chansons dont il vient d'être question, et qui sont faites sur le même rythme, n'en font qu'une, dont l'auteur est inconnu, et qu'en aucun cas elles ne sauraient être de Marie Stuart. M. Galy en a donné une édition complète, dans un texte meilleur et avec quatre strophes inédites. M. L. Lalanne, le savant annotateur de la grande édition de Brantôme, s'exprime ainsi (1874) à propos de cette chanson : « Ces vers, avec une cinquantaine d'autres, écrits par elle sur un livre d'heures et publiés par le prince de Labanoff, sont, je crois, les seuls authentiques que l'on ait de Marie Stuart ».

Les vers publiés par le prince Labanoff, copiés sur un manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, sont au nombre de cinquante-deux et consistent en général en quatrains détachés, sans aucune liaison entre eux. Ils ont dû être composés pendant la captivité de Marie Stuart en Angleterre, et n'offrent qu'un médiocre intérêt littéraire.

En voici le premier :

Qui jamais davantage eust contraire le sort;
Si la vie n'est moins utile que la mort!
Et plustost que changer de mes maux l'adventure,
Chacun change pour moi d'humeur et de nature[1].

Dans un livre de prières ayant appartenu à Anne de Lorraine, d'abord princesse d'Orange, puis duchesse de Croy d'Arschot[2], tante de Marie Stuart, se trouve encore le quatrain suivant, composé par elle vers 1559 :

Si ce lieu est pour écrire ordonné
Ce qu'il vous plest avoir en sovenance,
Je vous requiers que lieu m'i soit donné
Et que nul temps n'en oste l'ordonance.
Royne de France Marie.

On le voit, nous n'étions pas à même de juger sûrement du talent poétique de la charmante reine, car la célèbre chanson *Adieu, plaisant pays de France*, qu'on lui avait aussi attribuée, même de nos jours, est du journaliste Meusnier de Querlon, mort en 1780, qui s'en est reconnu l'auteur dans une lettre à Mercier, abbé de Saint-Léger[3]. Le volume de Lesley vient combler cette regrettable lacune. Il contient une pièce de cent vers et un sonnet, signés de Marie Stuart et qui remontent à l'année 1573, la trente et unième de sa vie, plus un huitain qui date de l'année suivante. Voici ces pièces dont aucun écrivain français n'a eu connaissance; la facture en est facile, élégante, pleine de mélancolie et de grâce.

1. *Lettres, instructions et mémoires de Marie Stuart...*, t. VII (1852), p. 348.

2. Ce livre a d'abord été décrit dans le catalogue de la bibliothèque du duc de La Vallière, n° 300, et ensuite, plus complètement, dans le *Bulletin* de la librairie Morgand et Fatout, t. Ier, n° 4353, p. 763-772.

3. C'est M. Rathery qui l'a démontré le premier dans un article de *l'Encyclopédie des gens du monde* (1842), bien avant que M. Édouard Fournier, à qui on a souvent attribué cette découverte, en eût fait l'objet d'un chapitre de son livre *l'Esprit dans l'histoire* (1857).



LE LIVRE — 9e Livraison — IVe année — Imp. A. Quantin

MARIE STUART

À L'ÂGE DE VINGT-CINQ ANS

D'après le tableau de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford


THE ASTOR LIBRARY
NY

Méditation sur l'inconstance et vanité du monde, composée par la feuē Royne d'Escosse, & doüairière de France, après avoir leu en sa prison les Consolations en Latin, à elle envoyées par le Sieur Evesque de Rosse.

Lorsqu'il convient à chacun reposer,
Et pour un temps tout soucy déposer,
Un souvenir de mon amère vie
Me vient oster de tout dormir l'envie,
Représentant à mes yeux vivement,
De bien en mal un soudain changement,
Qui distiller me fait lors sur la face
La triste humeur, qui tout plaisir efface.
Dont tost après, cerchant de m'alléger,
I'entre en discours, non frivole ou légier,
Considérant du monde l'inconstance,
Et des mortels le trop peu d'asseurance :
Iugeant par là rien n'estre permanent,
Ny bien, ny mal, dessous le firmament.
Ce que soudain me met en souvenance
Des sages dicts du Roy plein de prudence.
J'ay (ce dit-il) cerché tous les plaisirs,
Qui peuvent plus assouvir mes désirs :
Mais je n'ay veu en ceste masse ronde
Que vanité, dont fol est qui s'y fonde.
Dequoy mes yeux experience ont eu
Durant nos jours : car j'ay souvent veu
Ceux qui touchoyent les hauts cieux de la teste,
Soudainement renversez par tempeste.
Les plus grands Roys, Monarques, Empereurs,
De leurs estats & vies ne sont seurs.
Bastir palais & amasser chevance,
Retourne en brief en perte & décadence.
Estre venu des parens généreux,
N'empesche point qu'on ne soit malheureux.
Les beaux habits, le jeu, le ris, la danse,
Ne laissent d'eux que deuil & repentance :
Et la beauté, tant agréable aux yeux,
Se part de nous quand nous devenons vieux.
Boire & manger, & vivre tout à l'aise,
Revient aussi à douleur & malaise.
Beaucoup d'amis, richesse, ny sçavoir,
De contenter, qui les a, n'ont pouvoir.
Brief, tout le bien de ceste vie humaine
Se garde peu & s'acquiert à grand'peine.
Que nous sert donc icy nous amuser
Aux vanitez, qui ne font qu'abuser ?
Il faut cercher en bien plus haute place
Le vray repos, le plaisir & la grace
Qui promise est à ceux qui de bon cœur
Retourneront à l'unique Sauveur :
Car au Ciel est nostre éternel partage,
Jà ordonné pour nous en héritage.
Mais qui pourra, ô père très-humain,
Avoir ceste heur, si tu n'y mets la main,
D'abandonner son péché & offense,
En ayant fait condigne pénitence ?

Ou qui pourra ce monde despriser,
Pour seul t'aymer, honorer & priser?
Nul pour certain, si ta douce clémence
Le prevenant, à tel bien ne l'avance,
Parquoy, Seigneur & Pere souverain,
Regarde moy de visage serain,
Dont regardas la femme pécheresse,
Qui à tes pieds pleuroit ses maux sans cesse:
Dont regardas Pierre pareillement,
Qui jà t'avoit nié par jurement:
Et comme à eux, donne moy ceste grâce,
Que ta mercy tous mes pechez efface.
En retirant de ce monde mon cœur,
Fay l'aspirer à l'éternel bon-heur.
Donne, Seigneur, donne moy patience,
Amour & foy, & en toy espérance,
L'humilité, avec dévotion
De te servir de pure affection.
Envoye moy ta divine prudence,
Pour empescher que peché ne m'offence.
Jamais de moy n'es longue vérité,
Simple douceur, avecques charité.
La chasteté, & la persévérance
Demeure en moy, avec obéissance.
De tous erreurs, Seigneur, préserve moy,
Et tous les jours, Christ, augmente la foy
Que j'y receu de ma mère l'Eglise,
Où j'ay recours pour mon lieu de franchise,
Contre peché, ignorance, & orgueil,
Qui font aller au perdurable dueil.
Permets, Seigneur, que tousjours mon bon ange
Soit pres de moy, & t'offre ma loüange,
Mes oraisons, mes larmes, & souspirs,
Et de mon cœur tous justes désirs.
Ton S. Esprit sur moy face demeure,
Tant que voudras qu'en ce monde je dure.
Et quand, Seigneur, ta clemence & bonté
M'oster voudra de la captivité,
Où mon esprit réside en ceste vie,
Pleine de maux, de tourmens & d'envie,
Me souvenir donne moy le pouvoir
De tes mercis, & fiance y avoir,
Ayant au cœur ta passion escrite,
Que t'offriray au lieu de mon mérite.
Donques, mon Dieu, ne m'abandonne point,
Et mesmement en cest extresme poinct,
A celle fin que tes voyes je tienne,
Et que vers toy à la fin je parvienne.

SA VERTU M'ATTIRE,

MARIE STVVARTE.

SONNET.

L'ire de Dieu par le sang ne s'appaise
De bœufs, ny boucs, espandu sur l'autel,
N'y par encens, ou sacrifice tel,
Le souverain ne reçoit aucun aise.

Qui veut, Seigneur, faire œuvre qu'il te plaise,
Il faut qu'il ayt sa foy en l'Immortel,
Avec espoir, charité au mortel,
Et bien faisant, que ton loz il ne taise.

L'oblation, qui t'est fort agréable,
C'est un esprit en oraison constant,
Humble & dévot, en un corps chaste estant.

O tout puissant, sois moy si favorable,
Que pour tousjours ces grâces dans mon cœur
Puissent rester à ta gloire & honneur.

VA, TU MÉRITERAS.

A L'EVESQUE DE ROSSE, APRÈS SA DÉLIVRANCE DE PRISON.

Puisque Dieu a, par sa bonté imence,
Permis qu'ayez obtins tant de bon heur,
De despartir en crédit & faveur
Hors de prison, en sayne conscience,
Remerciez sa divine clémence,
Qui de tous biens est seul cause & autheur,
Et le priez d'un humble & dévot cœur,
Qu'il ayt pitié de ma longue souffrance.

SA VERTU M'ATTIRE.

On a pu remarquer, sur le titre de l'édition latine de ce livre, l'énoncé suivant: « Nous y joignons une lettre *de la même princesse* adressée à l'évêque de Ross, et aussi *des vers français traduits en vers latins (His adjecimus.....* ET VERSUS ITEM GALLICOS LATINO CARMINE TRANSLATOS). Il est étonnant que l'attention d'aucun bibliographe n'ait été attirée sur ces mots qui présageaient déjà une découverte. Ce volume cependant a passé en vente à plusieurs reprises, il a été catalogué bien des fois et il en existe des exemplaires aussi bien dans les bibliothèques de France que dans celles de l'étranger. J'ai bien remarqué ces lignes révélatrices dans la transcription du titre donné par Brunet, mais ayant sous les yeux le texte français des poésies, j'ai pensé que le titre de l'édition originale n'annonçait que la version latine des mêmes poésies, ce qui ne pouvait offrir pour une notice qu'un intérêt secondaire. Aussi ma surprise fut-elle grande lorsque, pendant ma visite au musée Britannique au mois de mai dernier, déjà après l'impression du catalogue de la vente Didot, ayant demandé la permission d'examiner l'édition latine de 1574, je constatai, en présence de MM. les conservateurs, qu'il s'y trouvait non seulement la version latine, mais

aussi le texte français de la *Méditation* et du sonnet. Cela prouve que jusqu'à ce moment aucun des possesseurs de ce livre n'a jamais eu la curiosité de le feuilleter, et malheureusement cela arrive trop souvent pour les vieux livres, où il y a cependant à faire plus d'une trouvaille littéraire. Mais il y a encore mieux que cela. Tout récemment, en parcourant l'excellent ouvrage de miss Strickland sur Marie Stuart, j'ai appris que si les poésies insérées dans l'édition latine ont échappé aux bibliographes, elles n'étaient point inconnues à Walter Scott, sous la présidence duquel elles ont été réimprimées dans le premier volume de *Miscellany* du Bannatyne Club, à Édimbourg, en 1827. Ce recueil, tiré à 140 exemplaires, exclusivement pour les membres du club et pour quelques présents, n'est point entré en circulation et reste pour ainsi dire lettre morte, ce qui explique pourquoi aucun écrivain français n'en a eu connaissance, pas même un chercheur comme le prince Labanoff qui a colligé pendant nombre d'années tout ce qui se rapporte à Marie Stuart. Ces poésies auront donc tout l'attrait de la nouveauté pour l'univers entier. Lesley a consigné dans ses *Mémoires* qu'un de ses serviteurs nommé Thomas Lesley les traduisit en vers anglais, et que cette version, probablement perdue, reçut l'approbation de la reine captive.

L'édition française, fût-elle même moins rare qu'elle ne l'est, aura toujours la préséance sur l'édition latine, d'abord parce qu'elle est en français, ensuite parce qu'elle offre de curieux souvenirs de la Ligue, enfin parce qu'on ne trouve que là le huitain de Marie Stuart demeuré complètement inconnu. Aussi, tandis que des exemplaires de l'édition latine n'atteignirent jusqu'à ce moment dans les ventes que le prix de 20 à 25 francs, l'exemplaire de M. Didot de l'édition française fut poussé jusqu'à 1,390 francs et est resté à un bibliophile français.

Marie Stuart était très habile à composer des emblèmes et des anagrammes, de même que dans les travaux de l'aiguille. Durant sa captivité, elle broda, entre autres, sur une couverture de lit de parade, plus de trente emblèmes avec devises, applicables à des personnes de sa famille et à elle-même. Parmi ces derniers figurait d'abord un aimant tourné vers le pôle, avec la devise : *Sa vertu m'attire;* puis un crucifix devant lequel elle s'est représentée à genoux, vêtue de tous les insignes de la royauté ; le *motto : Undique* qui l'accompagnait, ainsi que la devise : *Veritas armata,* signifiaient que, confiante dans la justice de sa cause, elle était armée de toutes parts par la croix. La première de ces devises figure, comme on l'a vu, au bas des deux pièces de vers reproduites ici ; la devise latine est inscrite à la suite de son nom *(Maria Stevarta)* au bas de la traduction latine du sonnet, tandis que le texte français en porte une nouvelle : *Va, tu meriteras.* Ces trois devises sont l'anagramme de son nom.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 — 6 2 8 5 3 7 9 1 10 12 4 11 13
MARIE STVVARTE = SA VERTV M'ATIRE;

8 2 7 9 1 5 3 4 12 13 11 10 6
VA, TV MERITERAS.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 — 9 8 3 4 7 2 6 5 11 1 10 12 13
MARIA STEVARTA = VERITAS ARMATA.

Il nous reste à ajouter qu'après l'avènement de Henri IV, Lesley, nommé peu auparavant évêque de Coutances, quitta la France et se retira au monastère de Guirtenbourg, près Bruxelles, où il mourut le 13 mai 1596 dans sa soixante-neuvième année.

GUSTAVE PAWLOWSKI,

Conservateur de la Bibliothèque A. Firmin-Didot.





L'APOSTROPHE DE MIRABEAU



E remarquable bas-relief de Dalou a posé de nouveau la question, tant débattue, de la version traditionnelle. Essayons de la résoudre définitivement en réduisant l'apostrophe à ses termes primitifs, recueillis par les témoins les plus autorisés.

Et d'abord quelle est la date d'origine de la fameuse phrase : « Allez dire à votre maître... » ? On la signale, pour la première fois, en pleine Restauration, en 1823, dans l'*Histoire de la Révolution* de Thiers, éclatant comme un nouveau défi à l'ancien régime. L'année suivante, Mignet, dans son abrégé, la reproduisit tout naturellement et elle devint parole d'évangile. Cela dura jusqu'au 9 mars 1833.

Ce jour-là se débattait à la Chambre des pairs un projet de loi portant une demande de secours pour les vainqueurs de la Bastille. Le projet était combattu par le fils de l'homme au chapeau à plumes (Dalou, hélas! a oublié le panache). Le marquis de Dreux-Brézé qualifiait durement le 14 juillet. Ouvrons le *Moniteur* pour lui emprunter une réponse et une réplique qui rentrent forcément dans notre sujet.

C'est M. Villemain qui répond.

« Il y a quarante-deux ans, dit-il, M. le marquis de Dreux-Brézé, appuyant et répétant un ordre imprudent qui avait été suggéré au vertueux et infortuné Louis XVI, prescrivait à l'Assemblée nationale de se dissoudre et de se séparer en trois ordres, et de ressusciter ainsi un passé qui allait disparaître à jamais. Vous savez les terribles et foudroyantes paroles qui furent alors prononcées par un grand orateur .. »

Le marquis de Dreux-Brézé interrompant : « Je vous remercie », dit-il simplement.

« Vous savez, continue M. Villemain, les paroles qui furent prononcées alors : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du

« peuple... » Je n'achève pas. Le jour où ces paroles furent prononcées, messieurs, l'insurrection commençait et la Bastille était prise. »

Et le marquis de Dreux-Brézé, montant à la tribune, de riposter :

« J'ai dit que je remerciais M. Villemain d'avoir parlé de la séance dans laquelle mon père fut en présence de Mirabeau, et voici pourquoi je l'ai remercié : c'est parce que, depuis longtemps, je désirais que l'occasion se présentât de vérifier ce fait. Mon père, au retour de Louis XVIII, lui demanda la permission de le faire. Ce roi législateur, si sage, si modéré, lui demanda de ne pas le faire, et mon père s'y soumit par égard pour une auguste volonté. Voici comment la chose se passa :

« Mon père fut envoyé pour demander la dissolution de l'Assemblée nationale. Il y arriva couvert, c'était son devoir, il parlait au nom du roi. L'Assemblée, qui était déjà dans un état d'agitation, trouva cela mauvais. Mon père, en se servant d'une expression que je ne veux pas rappeler[1], répondit qu'il resterait couvert, puisqu'il parlait au nom du roi. Mirabeau ne lui dit pas : « Allez dire à votre maître... » J'en appelle à tous ceux qui étaient dans l'Assemblée et qui peuvent se trouver dans cette enceinte ; ce langage n'aurait pas été admis.

« Mirabeau dit à mon père : « Nous sommes assemblés par la volonté na-« tionale, nous n'en sortirons que par la force. » Je demande à M. de Montlosier si cela est exact. »

M. de Montlosier répondit par un signe affirmatif que constate le compte rendu du *Journal des Débats*.

Et les historiens de remonter aux sources, pour rechercher le vrai texte, qui n'a pas déraciné l'autre dans l'esprit populaire. Du reste, celui qui a été adopté par Michelet, Louis Blanc et Henri Martin, n'est nullement conforme à la version donnée par Mirabeau dans sa *Treizième lettre à ses commettants,* où, soit dit en passant, il parle de lui-même sans se nommer. Voici comment il raconte la scène qui suivit la sortie du roi :

« Les députés de la noblesse et une partie du clergé se sont retirés; les autres *ont* resté constamment à leur poste. Bientôt M. le marquis de Brézé est venu leur dire : « Messieurs, vous connaissez les intentions du roi. » Sur quoi, un des membres des communes, lui adressant la parole, a dit : « Oui, monsieur, « nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi ; et vous, qui ne « sauriez être son organe auprès des états généraux, vous qui n'avez ici ni place, « ni voix, ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. « Cependant, pour éviter toute équivoque et tout délai, je vous déclare que, si « l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres « pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la force de « la baïonnette. »

Voilà le coup de boutoir singulièrement amoindri.

Lucas de Montigny a essayé de le rétablir dans toute sa vigueur, sur le témoignage de Frochot, membre de l'Assemblée constituante, exécuteur testamentaire de Mirabeau[2]. Selon lui, ce dernier aurait craint de heurter « l'esprit

1. D'aucuns prétendent que le marquis aurait devancé Cambronne.

2. *Mémoires sur Mirabeau*, t. VI, p. 88 et suivantes.

encore modéré et même un peu méticuleux de quelques provinces ou les *lettres* étaient fort répandues ».

Si Mirabeau s'est diminué lui-même, ce qui est hors de conteste, Barère a fait plus : il l'a supprimé complètement, dans son compte rendu du journal *le Point du Jour*, aussi bien que dans une lettre qu'il adressait à ses commettants le soir même du 23 juin [1]. Cette lettre est curieuse, non seulement à cause de l'incroyable radiation dont il s'agit, mais encore au point de vue de la physionomie de la séance :

« Le clergé et la noblesse, écrit Barère, se sont retirés *excepté quelques bons curés. Les évêques ont fui,* les nobles ont applaudi à tout rompre. Notre silence a été la leçon de la cour.

« Malgré tout, nous *avons* demeuré dans la salle, NOUS AVONS DÉLIBÉRÉ DE RÉSISTER DANS NOS PRÉCÉDENTS ARRÊTÉS, DÉCLARÉ LA PERSONNE DES DÉPUTÉS INVIOLABLE. »

Ainsi, même l'important décret sur l'inviolabilité des députés n'appartiendrait pas en propre à Mirabeau.

De son côté, Camille Desmoulins lui prête les paroles suivantes :

« Le roi peut nous faire égorger; dites-lui que nous attendons tous la mort, mais qu'il n'espère pas nous séparer que nous n'ayons fait la Constitution. »

En résumé, la version authentique nous semble être celle qui a cours aujourd'hui et qui a été donnée primitivement par Rabaut Saint-Étienne [2], puis confirmée par Bailly : « *Allez dire à ceux qui vous envoient* que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. »

Quelle adorable candeur dans le récit de Bailly! « Le grand maître des cérémonies, écrit-il, s'approcha de moi et me dit : « Vous avez entendu, monsieur, l'ordre du roi? » Je lui répondis : « Monsieur, l'Assemblée s'est ajournée après la séance royale; je ne puis la séparer sans qu'elle en ait délibéré. » — « Est-ce là votre réponse, et puis-je en faire part au roi? » — « Oui, monsieur. » Et j'ajoutai à mes collègues qui étaient autour de moi : « Je crois que la nation assemblée ne peut pas recevoir d'ordres. » On a dit et répété que j'avais fait cette réponse à M. de Brézé. La réponse officielle à son message est celle que je viens de rapporter. Je respectais trop le roi pour faire une pareille réponse; je savais trop les égards qu'un président doit à l'Assemblée pour l'engager ainsi sans son consentement. C'était à elle et non à moi à peser, connaître et déclarer ses droits. A la vérité, Mirabeau prit la parole et, s'emportant contre le grand maître des cérémonies, dit à peu près ce qu'on a répété depuis : « Allez dire à ceux qui vous envoient que la force des baïonnettes ne peut rien contre la volonté de la nation. » On a beaucoup loué cette réponse qui n'en est pas une, mais une apostrophe qu'il ne devait pas faire, qu'il n'avait pas le droit de faire, puisque le président seul doit parler, et qui, en même temps que déplacée, était hors de toute mesure [3] ».

Que pensez-vous d'un Mirabeau qui n'aurait pas manqué de mesure?

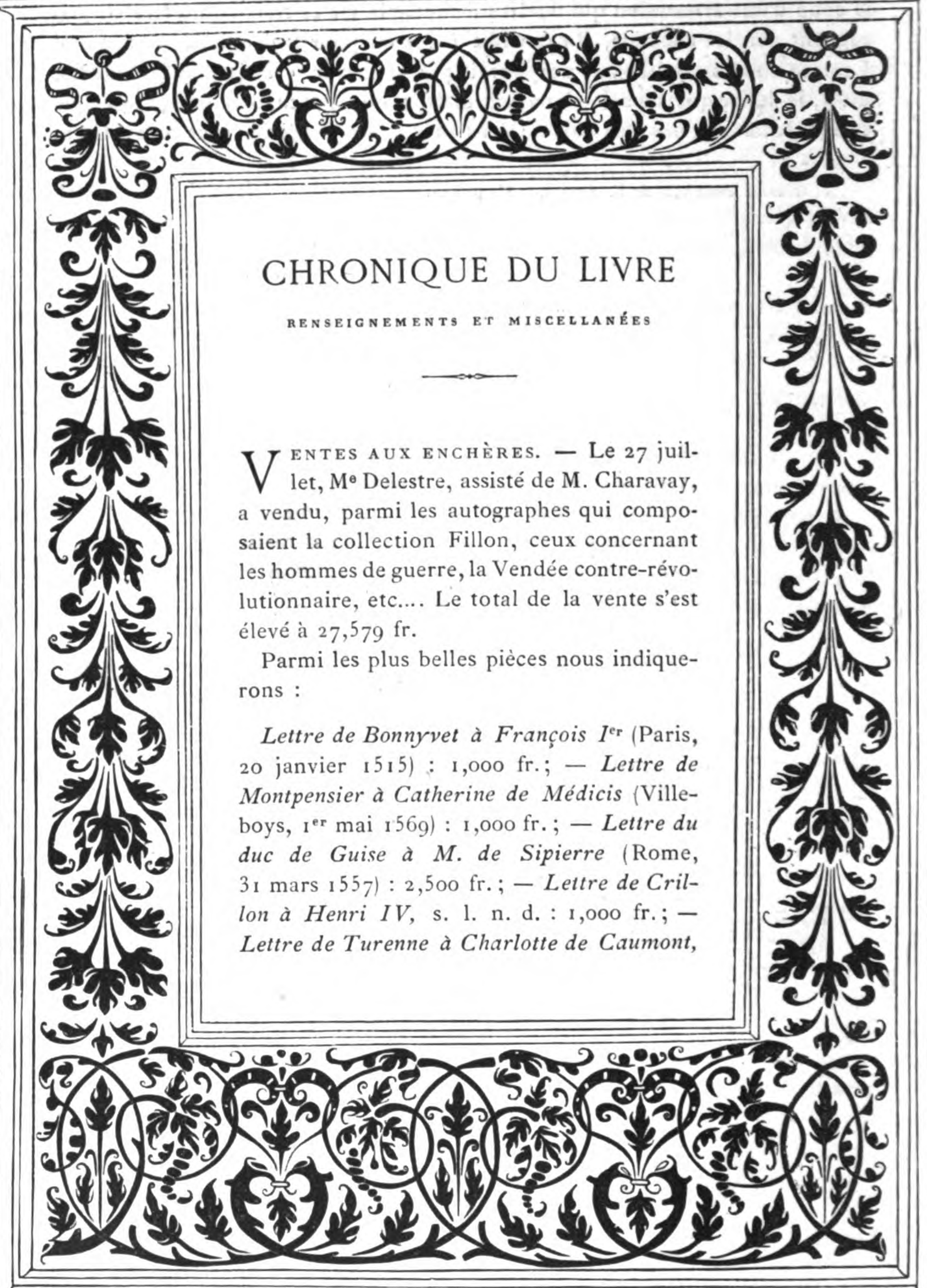
1. La bibliothèque de la Chambre des Députés possède cette lettre autographe.
2. *Almanach historique de la révolution française pour 1792*, p. 90.
3. *Mémoires autographes*, f° 49 (Bibliothèque de la Chambre des Députés).

L'excellent Bailly est resté, lui, jusqu'à la fin l'homme des convenances. Sous le coup d'une arrestation qui devait lui coûter la vie et craignant d'être surpris vaguant par les chemins, il se rendit à Melun pour y demander à son ami Laplace une hospitalité qui ne pouvait pas le sauver. « Si je dois être arrêté, dit-il, je désire que ce soit dans une maison que j'occuperai depuis quelque temps. Je ne veux pas être qualifié dans aucun acte d'individu sans domicile[1] ».

1. *Œuvres complètes de F. Arago*, t. II, p. 389.

ÉMILE COLOMBEY.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTES AUX ENCHÈRES. — Le 27 juillet, Me Delestre, assisté de M. Charavay, a vendu, parmi les autographes qui composaient la collection Fillon, ceux concernant les hommes de guerre, la Vendée contre-révolutionnaire, etc.... Le total de la vente s'est élevé à 27,579 fr.

Parmi les plus belles pièces nous indiquerons :

Lettre de Bonnyvet à François Ier (Paris, 20 janvier 1515) : 1,000 fr. ; — *Lettre de Montpensier à Catherine de Médicis* (Villeboys, 1er mai 1569) : 1,000 fr. ; — *Lettre du duc de Guise à M. de Sipierre* (Rome, 31 mars 1557) : 2,500 fr. ; — *Lettre de Crillon à Henri IV*, s. l. n. d. : 1,000 fr. ; — *Lettre de Turenne à Charlotte de Caumont,*

sa femme (Amiens, 12 février 1660) : 1,700 fr.; — *Lettre de Carnot à Napoléon et réponse de celui-ci* (Paris, 20 janvier 1814) : 1,050 fr.

— On vient de vendre, à Londres, la collection d'une bibliophile dont la spécialité était de recueillir les éditions de Caxton, l'introducteur de l'imprimerie en Angleterre, et les anciens livres illustrés. Une *vie de la Vierge* en vers anglais, édition princeps de Caxton, a été adjugée 22,000 fr. et un exemplaire complet, planches et texte, des « *Oiseaux d'Amérique* » d'Audubon, 5,000. Ce dernier ouvrage ne date guère que de cinquante ans, mais il est devenu extraordinairement rare.

— On vient de vendre également à Londres quarante-deux volumes magnifiquement reliés, ayant appartenu à la bibliothèque de Marguerite de Valois. La reliure est de Clovis Ève.

Nous remarquons parmi ces ouvrages, qui ont été vendus à des prix relativement très élevés :

Sept petits volumes d'Aristote en latin, Lyon, 1580, 120 livres sterling; *Aulus Gelius,* Lyon 1591, 71 livres; *Appiani,* histoire romaine, Lyon, 1588, 61 livres; *Apthonii Sophistae Progymnasmata,* Paris, 1589, et *Vallœ Elegantiae,* 1566, (2 volumes), 49 livres; *Ciceronis Opera,* Lyon, 1585-91 (7 volumes), 130 livres; *Concilii Tridentini,* Canoves, 1577, 39 livres; *Justiniani Codex,* Lyon, 1581, 120 livres; *Virgilii Opera,* Lyon, 1589, 101 livres, etc.

La vente a produit 3,100 livres sterling, soit 75,000 francs.

— Encore la question d'*une petite épave d'un grand poète.* — Nous recevons la lettre suivante qui est la réponse de l'auteur de l'article à M. Livet. Après cette réplique nous pensons que la polémique sera close :

Monsieur,

Sans entrer aucunement dans l'examen des présomptions qui militent en faveur de l'authenticité de la pièce de vers que j'attribue à Racine, surtout à cause de son origine incontestable, M. Livet, dont je ne décline ni l'érudition ni la compétence, décide *ex cathedra* que ces vers ne sont pas de notre grand poète tragique parce qu'ils ne sont pas dans le style des chœurs d'Athalie; mais ne serait-il pas ridicule de voir Racine répondre par un cantique sacré à la gaudriole de la maréchale d'Estrées, chantée probablement par lui dans les joyeux soupers où il réunissait ses gais compères ? Est-ce que, par exemple, la scène des petits chiens, dans *les Plaideurs,* est traitée dans le ton des chœurs d'*Athalie ?* Enfin, n'en déplaise à M. Livet, Racine au besoin et contrairement à quelques écrivains qui l'avaient précédé, a eu le bon goût de se dispenser d'enfermer des riens dans de pompeuses paroles. Mais n'est-il pas inutile d'insister devant un pareil parti pris, puisque, quand même Racine se serait reconnu l'auteur des vers en question, M. Livet ne le croirait pas ?

Quant à l'autographe en lui-même, je ne suis élève de Brard ni de Saint-Omer, et je me contenterai de faire remarquer que l'écriture de Racine a beaucoup varié, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par les reproductions contenues dans l'album joint à l'édition Hachette.

Agréez, Monsieur, etc.

Achille Duvau.



— Il vient de paraître à Rouen, de l'imprimerie Léon Deshays, un curieux volume bibliographique qui ne sera pas mis dans le commerce. C'est le *catalogue de la Bibliothèque Canel,* léguée à la ville de Pont-Audemer, avec un avant-propos de M. le conseiller Félix, président de la société rouennaise des bibliophiles et un portrait à l'eau-forte, d'après un médaillon de Montier, par notre collaborateur et ami Jules Adeline.

M. Canel fut un littérateur distingué, qui laissera un nom dans la patrie normande; il déguisa ses équipées d'humoriste sous le nom bizarre de Jérôme Pointu, afin de conter à ses compatriotes les pérégrinations dangereuses de son voyage de Quillebeuf par terre et par mer et par Pont-Audemer, et à côté de ce volume léger, il publiait deux volumes du blason populaire de la Normandie et de nombreuses recherches historiques sur les fous des rois de France, l'armorial des villes et corporations de la Normandie, des compilations sur les jeux d'esprit, les singularités et les bizarreries littéraires en France.

Il faut lire l'excellente notice de M. J. Félix pour saisir convenablement l'intéressante physionomie de cet homme de bien, qui fut l'un des fondateurs de la société rouennaise des bibliophiles et qui vient d'enrichir la bibliothèque de la ville de Pont-Audemer d'une admirable collection d'ouvrages rares et curieux et d'autographes de premier ordre.

Le catalogue in-8° que nous avons sous les yeux est à lui seul un monument et suffirait à la gloire de M. Canel. Il ne comprend pas moins de 750 pages et contient la nomenclature de près de 8,000 volumes sur la Normandie et la littérature normande.

Ce sera plus tard un ouvrage recherché et un livre de travail indispensable aux bibliographes; — c'est à ce titre que nous le signalons ici.





LA NAISSANCE

DU

COMTE DE CHAMBORD

(SOUVENIRS LITTÉRAIRES.)

Le dernier descendant d'une famille illustre vient de mourir, entouré du respect de toute l'Europe. Je n'ai pas à tracer ici son portrait, ni à dire ce que je pense du rôle qu'il a joué pendant sa vie et des conséquences que sa mort pourrait avoir sur nos destinées politiques. La politique, c'est justement ce que j'éviterai soigneusement et résolument dans ces pages. Mais j'ai cru qu'il serait curieux et salutaire à la fois de rappeler, auprès de cette tombe fermée d'hier dans les circonstances que l'on sait, comment fut accueillie en France la naissance de Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, et, un peu plus tard, grâce à une souscription nationale, comte de Chambord.

La leçon philosophique que contiennent ces souvenirs s'en dégagera d'elle-même. Les esprits qui s'intéressent aux petits côtés de l'histoire littéraire et aux manifestations des mœurs et des idées d'une époque y trouveront peut-être de quoi se satisfaire. Enfin, les amis et les admirateurs de cette figure originale et non sans grandeur y verront un hommage désintéressé à la mémoire de celui sur lequel reposaient tant

d'espérances. Il était d'usage, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, de faire, à la mort d'un grand homme, un recueil de vers et de discours à sa louange, que l'on appelait son *Tombeau*. Pour construire celui du comte de Chambord, on ne trouvera pas de matériaux meilleurs que les chants d'allégresse et les cris d'enthousiasme dont fut entouré son berceau.

Ce berceau même était une merveille offerte par les dames de la halle de Bordeaux. Il avait été apporté par trois déléguées, les dames Rivaille, Dasté et Duranton. Cette dernière, qui, de son petit nom s'appelait Anniche, et dont on retrouverait le portrait dans les bavardages de l'*Ermite* de Jouy, signa, sous forme de lettre à son mari, un récit de l'entrevue qu'elles eurent avec le roi et la famille royale. Publiée par le *Journal des Débats*, cette lettre provoqua une polémique entre Chateaubriand qui avait d'abord été choisi par elles pour introducteur, et le comte de Sèze auquel cet honneur était finalement échu. En voici le passage le plus piquant :

... Quand nous avons vu ce bon roi, ce bon père, je me suis précipitée vers lui, les bras levés, en lui disant : *Ah! cher homme! Sire, excusez...* Il nous a fait beaucoup de questions; et comme on lui avoit dit que M[me] Rivaille se souvenoit de l'avoir vu à Bordeaux, il lui a demandé l'âge qu'elle avoit. Alors M[me] Rivaille lui a défilé son chapelet, et lui a rappelé et son costume et son chapeau, et ses boucles à *la Chartres*, et a fini en disant : « Vous étiez alors beau cavalier, mais je vous trouve encore charmant. » Le roi s'est mis à rire et a donné beaucoup de marques de satisfaction. M[me] Rivaille, qui craignoit de fatiguer le roi, m'a dit : *Ben-nous-en, Anniche.* Le Roi n'a pas voulu, et alors M[me] Rivaille lui a dit : « Excusez-moi, nous vous gênons, Sire. » Et comme elle disoit quelques mots en gascon, elle s'est arrêtée et elle a demandé au Roi : « *Entendetz lou gascoun?* — Oui, a dit le Roi, *l'entendi et lou parli...* »

Le lendemain du grand événement, tous les journaux, — un peu moins nombreux qu'aujourd'hui, il est vrai, — manifestèrent leur joie et donnèrent libre champ à leurs vœux et à leurs espérances.

Salut, ô jour trois fois heureux ! s'écrie le *Drapeau blanc*. Grâces te soient rendues, ô divine Providence! Hommage au béni du Seigneur!...

Et, quatre jours plus tard, un long et enthousiaste *leader* — le mot n'avait pas encore franchi le détroit, mais il désigne bien la nature de l'article — prend pour épigraphe cette parole qu'on attribuait à l'archevêque de Paris : « La Providence a fait son devoir; faisons le nôtre », et lâche le torrent de ses prédictions :

Non, il ne périra point, ce trône antique dont on a tant de fois conjuré la ruine, il ne périra point, puisque Dieu le sauve par des miracles. C'est un miracle qui prépara le retour inespéré des Bourbons; c'est un miracle qui vivifia la dernière goutte du sang de nos rois échappée au fer de Louvel; c'est un miracle qui comble aujourd'hui tous nos vœux et qui perpétue cette race auguste prête à s'éteindre. O France, réjouis-toi; celui dont la parole puissante féconde le néant, celui qui fait renaître en quelque sorte la monarchie de ses cendres, ne souffrira point qu'on détruise son ouvrage. France, réjouis-toi : *Dieu est pour nous!...*

Le ton prophétique est, du reste, le ton dominant. Toute naissance vaut un horoscope et nulle n'en suscita plus que celle-là.

Il sera juste, dit la *Gazette de France*, car il est un témoignage vivant de la justice éternelle; il sera clément, car il est l'œuvre de la clémence divine; il sera fort, car il est lui-même un miracle de la toute-puissance de Dieu; il sera sage, car l'esprit de saint Louis veille sur son berceau; il sera généreux et brave; il aura toutes les vertus d'un héros, car la mort héroïque de son père sera la leçon de toute sa vie; enfin, il sera grand des souvenirs de Henri et de Ferdinand; il sera grand des exemples et des pensées de sa royale mère; il sera grand de toutes les expérances religieuses qui se sont réfugiées en lui !

Le *Défenseur*, tout en annonçant qu'une « nouvelle Blanche prépare à la génération qui va s'élever un nouveau Louis IX » et que « le règne de Dieudonné sera l'effroi des méchants, le triomphe de la justice et l'une des plus brillantes époques de la religion », insiste sur la menace contenue dans cette dernière phrase, et ajoute :

Que ceux qui n'ont point la foi, ou dont la foi stérile n'est point accompagnée des œuvres qui la vivifient, cessent donc de s'applaudir et de s'élever : cet enfant est venu apporter la paix, mais seulement aux hommes de *bonne volonté*...

Dans la même feuille, que rédigeaient des hommes de convictions ardentes et de grand talent, l'abbé Genoude écrivait un article ayant pour but de « prouver que la France a toujours été sauvée dans les plus grands périls », sans avoir l'air de se douter que le fait seul que la France subsiste en est une preuve suffisante.

M. de Bonald, de son style biblique, saluait à son tour le nouveau-né :

Salut, amour et respect à l'enfant royal qui nous apparoît comme l'étoile secourable qui annonce aux nautoniers effrayés la fin de la tempête, comme le port long-temps attendu qui leur promet le repos après une longue tourmente. La France aussi, qui l'a enfanté avec tant de douleur, a tressailli de joie, et comme la mère de l'Évangile, elle a oublié ses douleurs, *parce qu'un enfant lui est né!*

Sans être moins enthousiastes, quelques journaux voulaient bien faire à leurs lecteurs la grâce d'être moins solennels et moins pompeux. L'antique *Gazette de France*, experte en l'air de plaire à l'abonné, se faisait écrire, sur un ton badin, une *Petite lettre sur un grand événement :*

Nous le tenons, mon ami, nous le tenons. On a trouvé qu'il se faisait un peu attendre. Apparemment qu'il était moins pressé que nous. Peut-être encore que l'étiquette le voulait ainsi. Mais il fallait pourtant que cela finît. Il est donc arrivé hier matin...

... C'est un garçon, et qui n'est, je t'assure, ni *pleureux* ni *rechigné :* voilà comment on les faisait dans le bon temps. C'est qu'il a déjà un petit air luron qui lui sied bien et qui promet... Écoute, as-tu entendu?... Je crois qu'il a dit *ventre saint-gris!* C'est du Béarnais tout pur. Ligueux! méfiez-vous-en : vous n'aurez pas beau jeu avec lui. Qu'il vous trouve encore là à sa première dent!...

Les deux journaux de l'opposition, le *Constitutionnel* et le *Courrier français,* auraient peut-être préféré rester bouche close. Malheureusement, il est des sujets, et celui-ci en était un, qu'on ne saurait éviter. Ils en parlent donc, mais le moins possible, de mauvaise grâce, et non sans gaucherie. Tout ce que le premier trouve à dire, c'est que « depuis deux siècles aucun des héritiers présomptifs de la couronne n'avait été appelé Henri », en l'honneur de Henri IV, lequel avait appelé son propre fils Louis en l'honneur de Louis X.I, le *Père du peuple.* Il remercie « l'auguste auteur de la Charte » d'avoir réparé cet oubli et d'avoir par cela même « imposé au jeune rejeton d'une race antique les vertus du libérateur de la France, prince qui sut vaincre, pardonner et régner ». Le *Courrier français* dédaigne de s'en tirer par une grimace et le prend de haut, bien qu'en un style peu recommandable :

Combien serait coupable la flatterie qui empoisonnerait ce berceau, qui élèverait dans les maximes des temps qui ne sont plus un enfant destiné à vivre dans des temps qui ne sont pas encore, qui rendrait étranger à nos institutions, à nos mœurs, à nos besoins, à nos vœux, celui que l'ordre des temps peut appeler à faire respecter nos lois, à partager notre fortune, à accueillir nos désirs... La flatterie même doit se taire sur ces maximes surannées du pouvoir absolu; et loin de lui dire comme ce courtisan à Louis XV encore enfant : *Voyez-vous ce peuple, mon prince, tout cela est à vous.* Qu'on lui répète ce mot de Henri IV : *Je fais en France ce que je veux, « parce que je n'y fais que ce que je dois...»*

Cette sobriété de démonstrations au premier moment, suivie dès lors d'un silence absolu, eut le don d'irriter toutes les feuilles franchement monarchiques. Les libéraux ne furent plus appelés que les *taciturnes.* On les accabla d'épigrammes dans le goût de celle-ci, dont je ne cite que la fin :

Pourquoi leur en vouloir de mainte réticence ?
Ce n'est chez eux qu'un acte de prudence;
Quand nous offrons nos vœux à notre Dieudonné,
Dans ce concert des cœurs ils auraient détonné.
Déjà de l'heureuse naissance
Ici je vois un doux effet;
Et du nouvel Henri c'est le premier bienfait
Que de les réduire au silence.

Le *Journal de Paris*, qui inventait la chronique contemporaine, y trouve le sujet d'un « conte très véritable », intitulé : *le Jeune Prince et le Pédant,* trop long pour être consigné ici.

Conspués par les feuilles royalistes, les libéraux étaient houspillés par les chansonniers qui partageaient la manière de voir d'un certain Dérangé, signant « pensionnaire du roi », et auteur d'une chanson intitulée *la Joie des libéraux à la naissance du duc de Bordeaux :*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel bonheur, hélas!
Pour les Bourbons et pour la France;

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel bonheur, hélas!
Et pourtant nous n'y comptions pas.

. . . .

Tous les Français vont par bande,
Au château, voir les Bourbons;
Mais chez nous, nous resterons;
Le respect nous le commande.
Ah! ah!...

Chacun crie à sa manière :
Vive le duc de Bordeaux!
Taisons-nous : ces cris si hauts
Pourraient fatiguer la mère.
Ah! ah! ah!...

Une foule d'anecdotes plus ou moins authentiques et plus ou moins spirituelles circulaient sur leur compte. On racontait que, dans une petite ville de Picardie, la femme d'un libéral fort en vue avait été si exaspérée en entendant le treizième coup de canon annonçant un enfant mâle, qu'elle avait souffleté « servante, femme de chambre et jusqu'au cuisinier ». Toute la ville sut bientôt l'histoire, car les pauvres domestiques battus, mais mécontents, la colportaient de tous les côtés. « Est-ce notre faute, à nous, disaient-ils naïvement, si la duchesse de Berry a fait un garçon? »

— Mon Dieu, disait quelqu'un à un libéral, en traversant la rue Saint-Honoré dans la soirée du 29 septembre, remarquez donc un peu : Tout est illuminé, jusqu'au cinquième! — Parbleu, répond le partisan du siècle des lumières, il n'y a là rien d'étonnant : le *quartier des éteignoirs!*

Et le journaliste ajoute : « C'est tout à fait raisonner à la manière du parti. »

Le jour de la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux, raconte la *Quotidienne,* un *taciturne* entra dans la boutique d'un perruquier de sa connaissance pour se faire raser. Lorsque l'opération fut terminée, il mit une pièce de deux sols dans la main du barbier et voulut se retirer : « C'est encore un sol, dit le frater en le retenant. — Pourquoi donc cette augmentation ? je n'ai payé que dix centimes hier. — C'est vrai, monsieur, mais aujourd'hui vous avez la figure beaucoup plus longue ». Le *taciturne* ne répondit rien et paya.

Il y aurait beaucoup à glaner dans les discours et les adresses du monde officiel. Il faut, en tout cas, citer l'allocution que le roi — *ab Jove principium* — prononça au retour de la messe, sous le balcon de la galerie vitrée, devant plusieurs milliers de spectateurs enthousiasmés :

Mes amis, votre joie centuple la mienne : il nous est né un enfant à tous... (Acclamations.) Cet enfant deviendra un jour votre père : il vous aimera comme je vous aime et comme tous les miens vous aiment.

Pour un fin lettré amoureux d'Horace, c'était assez réussi. Ainsi pensèrent les auteurs d'un vaudeville impromptu intitulé *le 29 Septembre 1820*, MM. Desprez, Edmond et Playette, qui enchâssèrent dans un couplet la phrase la mieux trouvée du discours royal :

Dans ce moment c'est le fils de la France,
Mais ce bon fils en sera père un jour.

L'adresse de félicitations du corps diplomatique contient un mot digne d'être conservé :

Cet enfant de douleurs, de souvenirs et de regrets, est aussi l'enfant de l'Europe.

Victor Hugo et Lamartine, dont nous ne parlerons pas, car leurs vers toujours vivants ne seraient pas à leur place au milieu de ces exhumations, avaient appelé le jeune duc de Bordeaux l'*enfant glorieux* et l'*enfant du miracle*. Le *Défenseur* le nomma « le Messie de la légitimité », et M. Carmouche, dans des vers qui furent chantés sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, lui décerna le titre d'*Orphelin de la France*.

L'avalanche poétique qui tomba sur ce berceau fut d'ailleurs effrayante. Du 29 septembre au 31 octobre, je ne compte pas moins de cent vingt publications se rapportant à la naissance du duc de Bordeaux, presque toutes en vers. Quelques-unes, et ce ne sont ni les moins spirituelles ni les moins réjouissantes, furent inspirées par les fêtes et les banquets offerts par la ville de Paris aux dames de la halle, aux charbonniers et à d'autres corps d'état, le dimanche 8 octobre. Il fut imprimé pour cette circonstance des cartes d'invitation spéciale, dont voici le modèle :

VIVE LE ROI	⚜ ⚜ ⚜	VIVE LE DUC DE BORDEAUX!

Madame,

Vous êtes invitée, de la part du corps municipal, au banquet que la Ville de Paris donnera aux Dames de la Halle, dimanche prochain, à 2 heures, au marché des Blancs-Manteaux, en réjouissance de l'heureuse naissance de S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX.

On y trinqua vaillamment, ainsi que dans les casernes et aux *mess* d'officiers. Le vin de Bordeaux était de circonstance, et Alissan de Chazet a enregistré dans son petit livre sur *la Nuit et la journée du 29 septembre 1820*, qu'un employé supérieur des contributions indi-

rectes lui avait affirmé qu'on en avait bu, pendant ce premier jour seulement, deux cent mille bouteilles. Des Français ne sauraient tant boire sans chanter. Aussi chantait-on partout. Désaugiers, Gentil, Armand Dartois, Théaulon, Joseph Pain, Dubois, Brazier, Gentilhomme, Émile Cottenet, Martin avaient improvisé des couplets pour tous les théâtres. Armand Gouffé, muet depuis longtemps, retrouvait la voix :

. . . .
Français, buvons à la naissance
De ce prince auguste et chéri ;
Et dans chaque ménage en France,
Que plus d'un flacon soit tari !
En l'honneur du fils, de la mère,
En chantant cent refrains nouveaux,
Sablons le Volnay, le Tonnerre,
Mais fêtons surtout le *Bordeaux*.

A la Gaîté, *Belle-Jambe* et *Georgette* se donnaient la réplique sur l'air de « la Belle Meunière », dans une ronde légèrement égrillarde.

Belle-Jambe.

Quand Mathurine épousa Blaise,
Elle disait en soupirant :
Ah ! qu'une fill' m'rendrait bien aise !
Blaise disait à chaque instant :
Qu'un garçon me rendrait content !
Ah ! que deviendraient les familles
Si l'on écoutait ces raisons ?
Il faut des garçons pour les filles,
Et des filles pour les garçons.

Georgette.

Lorsque Ève maria ses filles,
Lorsqu'Adam maria ses garçons,
Ève leur dit : Faites des filles !
Adam leur dit : Fait's des garçons !
C'est depuis ce temps que les filles
Ont tant de goût pour les garçons.
Il faut, etc.

Désaugiers et Gentil, collaborateurs inséparables, prenaient auss l'allure populaire et gauloise, comme dans cette chanson sur l'air de « la Garde royale est là » :

C't Enfant qu' d'avance on adore,
Nous disions-nous tout c't été,
Pourquoi n'vient-i' pas encore,
Quand il en vient d'tous côtés ?
. . . .

A c'matin, l'espoir dans l'âme,
Près du pavillon Marsan
Je rôdions avec not' femme ;
Vlà qu'j'entends des voix s'disant :

« Comm' les aut' i' saura plaire;
« I sera brave et bon, oui-da!
« Comm' son père et comm' sa mère :
« Tout' la France l'chérira. »
Et sur ça
J'dis : M'y vlà;
C'est un p'tit Bourbon qu'est là.

Un poète qui signe « l'auteur de l'*Épître des Hommes et des Princes* », mais dont je dois avouer que j'ignore le nom, poussait encore plus loin la gaudriole, et, sur l'air de : « Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça », faisait ainsi parler un mari à sa femme, dans le lit conjugal, le matin du 29 septembre :

Femme, le canon commence,
Ça m'égaye et ça m'fait peur;
Pour savoir l'sort de la France,
Écoutons avec le cœur.
Treize!.. cessons d'être tristes!
Ma chère, à mes d'sirs rends-toi,
Et faisons des royalistes,
Le jour qui nous donne un roi.

Un seigneur haut titré, le comte de Sartre, ne craignait pas de s'encanailler en chantant avec le populaire :

. . . .
C'est un Bourbon!
Il saura boir', plaire et combattre,
Il sera galant, juste et bon,
Amoureux, guerrier, diable à quatre,
Vrai p'tit-fils du brave Henri quatre;
C'est un Bourbon!
. . . .

C'est un Bourbon!
A sa santé, jarni! faut faire
Du champagne sauter l'bouchon!
Morguien! j'gagerions ben not'verre
Qu'y s'ra bon fils, bon roi, bon père!
C'est un Bourbon!

La note tendre nous sera donnée par les militaires. C'est ainsi qu'un capitaine du 1er régiment de cuirassiers de la garde royale a composé, pour la chanter à un banquet de son arme à l'École militaire, cette élégante et sentimentale romance :

Gardons-le bien!
Ce nouveau fils de France,
Que Caroline a porté dans son sein;
De son pays il devient l'espérance;
Que nos drapeaux protègent son enfance
Gardons-le bien!
. . . .

Gardez-le bien!
Nous dit sa tendre mère;
Mon sort toujours doit dépendre du sien.
Digne héritier des vertus de son père,
De la valeur il suivra la bannière :
Gardez-le bien!

. . . .

Gardons-le bien!
L'âme toujours guerrière,
Quand de nos ans nous verrons le destin,
A nos neveux, entrant dans la carrière,
Nous redirons, à notre heure dernière :
Gardez-le bien!

Mais les deux plus jolies de toutes ces chansons sont, à mon avis, celle du père Fumeron, charbonnier du port Saint-Nicolas, et celle de Jérôme Blanchet, son confrère. La première est signée : « pour copie conforme », Gersin; et la seconde, Antignac, « employé à l'administration des postes depuis trente ans ». Cette ingénieuse façon de rappeler ses états de services me paraît ajouter du piquant au charme de l'œuvre poétique des susnommés Blanchet et Antignac. Voici ce que nous dit le père Fumeron :

J'suis noir et la couleur blanche
Est ben la plus bell' couleur;
Mais si je n'lons sur la manche,
J'lons, morgué ! ben dans not' cœur.

A chaqu' vertu d'sa bonn' mère
Si j'buvions un coup d'bordeaux,
Avant une heur', comm' mon verre
J'roulerions sous les tonneaux.

Je bois, j'mange et j'mégosille
Aujourd'hui pour nos Bourbons;
Mais c'n'est pas pour cet' famille
L'premier jour que j'nous montrons.

Si queuq' malin la menace
Et fait encor du mic-mac,
Sans tarder qu'on nous le r'passe,
J'laurons bientôt mis dans l'sac.

Le vieil employé des postes est plus gaillard encore, et son charbonnier m'a l'air d'un vrai luron :

Viv' le roi! C'est un garçon!
Comm' sa mère, il est plein d'charmes,
Et nous d'vons un' p'tit' chanson
A c'ti'-là qui sèche nos larmes.
Pour être un princ' sans défaut,
J'somm' témoin qu'il a tout c'qui faut

Ys' nomm' comme l'bon Henri;
Y lui r'semblera, sans doute;
Comm' lui c'fanfan si chéri
En naissant z'a pompé sa goutte.
Puisqu'y boit si joliment,
Moi j'mengage dans son régiment.

. . . .

Moi qui connois les couleurs,
Je l'dis d'vant Dieu qui me r'garde :
Tant que l'Lys s'ra l' roi des fleurs,
Je n'voulons pas changer d'cocarde :
En Franc', malgré les méchants,
Les charbonniers s'ront toujours blancs.

La poésie de haut vol, qui inspire à ses initiés des odes, des hymnes et des cantates, ne fut pas muette, on le pense bien. Et même la langue française ne lui suffit pas. Je ne sais quel Anglais fit une ode en son langage. Un rabbin en composa une en hébreu. Le poète italien Bagioli écrivit un *canzone* intitulé : *la Nascità del duca di Bordeaux*. De nombreux nourrissons des muses latines coururent boire aux sources d'Hippocrène et en revinrent avec des strophes sur les mètres d'Alcée ou de Sapho arrangés par Horace. En voici un spécimen qui m'est fourni par L. Martin de Puiseux, élève au collège de Louis-le-Grand, auteur d'une poésie *In Burdigalæ ducis nativitatem :*

Non fero David perit ense totus.
En fere extincti nova lux refulget.
En datur Judæque Joas, perempto
Patre superstes.

. . . .

Cresce, solamen genitricis unum !
Cresce, nostrarum decus alme rerum.
A malis sed vos vigilate Galli!
Unicus ille est!!!

Je voudrais reproduire un *chant lyrique* de E. Michelet, officier de la garde royale. Mais il faut se borner, et l'on se contentera de la dernière strophe :

Je ne m'abuse point : déjà de monts en monts
Vole l'air joyeux du trouvère.
Assurés cette fois d'un avenir prospère,
Mille groupes épars dansent dans les vallons,
Et, sur la flûte bocagère
Le gai pasteur reprend ses rustiques chansons.
Prévoyant pour les siens d'abondantes moissons,
Le vieillard meurt en paix; l'épouse, jeune encore,
Donne un baiser plus tendre à l'enfant qu'elle adore;
L'enfant qui lui sourit la caresse à son tour;
Aux champs, dans les cités, sous le chaume, à la cour,
Tout d'avance bénit l'aurore
D'un règne d'espoir et d'amour.

Les tableaux de l'âge d'or reviennent fréquemment sous la plume des poètes royalistes. On trouve, dans les *Lettres champenoises,* ces vers naïvement traduits de Virgile par un M. Vincent, qu'il ne faut pas confondre avec Charles Vincent, chansonnier et historien de la cordonnerie, lequel n'était pas encore né :

> Ciel ! que ce siècle heureux du plus heureux des âges
> Présente à mon esprit de touchantes images !
> D'eux-mêmes les guérets se couvrent de moissons,
> Le vin à flots pourprés s'échappe des fontaines,
> Le miel coule des chênes,
> Et les fruits les plus doux naissent sur les buissons.

Dans le *Mercure royal,* V. Drap-Arnaud s'écriait sur le mode lyrique :

> Il remplira sa destinée auguste
> Rejeton plein de force et fatal aux complots ;
> Un jour, tronc fertile et robuste,
> Son ombre s'étendra sur le front des héros.
> Son faîte couvrira le trône de justice ;
> Sous un soleil toujours propice,
> Le fruit chargera les sillons :
> Les foudres, sans tomber, gronderont sur nos têtes ;
> Sa voix enchaînera le courroux des tempêtes
> Et la fureur des aquilons.

Mais il faudrait citer tout l'*Almanach des muses* et tous les almanachs du temps.

L'enthousiasme se traduisait parfois d'une façon quelque peu bizarre. Témoin ce quatrain, signé « Le chevalier de Port-de-Guy » :

> L'armée, on sait ce beau dessein,
> D'Henri doit être la marraine,
> Vu qu'on lui donne pour parrain
> Le canon qui, de joie, a fait bondir la Seine.

Voilà un enfant bien tenu sur les fonds. La duchesse de Berry elle-même, il est vrai, avait dit qu'elle voulait que l'armée fût la marraine de son fils. Mais ce mot qui a, dans la bouche de la mère, une certaine allure héroïque, devient, ou je me trompe fort, parfaitement grotesque dans le quatrain du chevalier versificateur. Il peut y avoir mieux cependant ; mais quand le poète A. d'Egvilly s'est écrié :

> C'est du sein des volcans que naît un lis sauveur,

je crois qu'il faut tirer l'échelle.

C'est à peine si, dans toutes ces pièces, débordant de vœux, de prédictions, d'élans emportés et d'aspirations confiantes vers l'avenir, on rencontre une ou deux fois une crainte, un doute timidement exprimé.

> Et ce fils, qui jamais n'embrassera son père,
> Donnera-t-il des rois à nos derniers neveux ?

demande Mely-Janin, le rédacteur des *Lettres champenoises*. Le comte de Verdalle, « chevalier de Charles III », seul semble avoir eu une vue plus nette de la destinée, lorsqu'il dit dans son *Épître à LL. AA. RR. Madame, duchesse d'Angoulême, et Madame la duchesse du Berry :*

Montrer une vertu, c'est parler d'un martyre,
Et qui dit un Bourbon dit un infortuné...

Mais aussi tout Bourbon est un prédestiné!
O pur sang des héros! poursuis tes sacrifices,
Sois fier de tes destins et de tous tes supplices,
Sois heureux du malheur qui poursuit la vertu.
Le juste peut souffrir sans en être abattu.
L'enfer est sans pouvoir sur les cœurs magnanimes;
Il attend les bourreaux, Dieu reçoit les victimes.
. . . .

Comme vœu anticipé de nouvel an, le *Défenseur*

souhaitait aux chansonniers héroïques des boulevards d'attacher d'autres rimes à leurs couplets que *gloire* et *victoire, lauriers* et *guerriers, succès* et *Français, liberté* et *égalité,* dont l'effet, disait-il, commence à passer comme les complaintes sur le *Champ d'Asile* et les élégies sur *la Chaumière de Clichy*. Et pour leur éviter la peine de recourir à leur *Richelet,* il leur proposait, en remplacement de ces consonances usées, d'essayer des rimes suivantes :

Bourbon et *bon.*
Caroline et *héroïne,*
Henri et *chéri.*
Naissance et *espérance.*
Légitime et *magnanime.*
POUVOIR et VOULOIR.
Dévouement et Encouragement.
Sédition et *punition.*
Doctrinaires et *révolutionnaires.*
Jacobins et assassins.

Le conseil était suivi, comme on le voit, même avant d'avoir été donné, et quelquefois d'une façon plaisante. Ainsi je me reprocherais d'oublier une autre élucubration de l'excellent chevalier de Port-de-Guy, bien capable de lui faire pardonner la première :

GRANDE PEUR, GRANDE JOIE,

Impromptu écrit, le 29 septembre 1820, à cinq heures douze minutes du matin, sous la dictée d'une pièce de vingt-quatre.

Le canon! comptons bien : *Un*... Qu'on fasse silence!
Deux... Chut! *Trois*... Dix encore, et Dieu sauve la France!
Quatre... Ah! grand Dieu!... *Cinq, six*... comme le cœur nous bat!
Sept... Console-nous... *Huit*... de l'horrible attentat!
Neuf... D'un bon peuple... *Dix*... exauce la prière!
Onze... Du plus beau jour fais briller la lumière.
Douze... Quel effroi!... *Treize!!!* O France! l'entends-tu?
Tu pleures ton Berry... Le ciel te l'a rendu!

Les historiettes, les bons mots, les réflexions touchantes encombrent les colonnes de la *Quotidienne* et les recueils du temps. La duchesse de Berry y est représentée telle qu'elle était, comme une femme ardente et héroïque. Elle ne voulut pas que son accoucheur, le docteur Deneux, coupât le cordon ombilical avant l'arrivée du principal témoin, Suchet, duc d'Albuféra, et, dès qu'elle aperçut celui-ci, elle lui cria : « Vous voyez, maréchal, mon enfant et moi ne faisons qu'un ! » Le roi accourut ravi, et, en souvenir d'Henri IV, humecta les lèvres du nouveau-né avec une goutte de vin de Jurançon et les lui frotta d'une gousse d'ail envoyée tout exprès par un royaliste de Pau.

Pourquoi ne sais-je pas l'air de la chanson de Jeanne d'Albret, dit alors l'heureuse mère. Je me sens le courage de la chanter.

On fit entrer les gardes nationaux, les soldats de la garde royale et une partie du peuple qui se pressait sous les fenêtres du pavillon de Marsan.

Un des militaires, témoin de l'événement, le racontait ensuite dans un groupe et exaltait le courage de la mère. Il finit en s'écriant : « Que vous dirai-je enfin, c'est un héros que cette femme! — Parlez-moi des héros qui accouchent, répliqua une dame qui se trouvait là.

Malgré sa force d'âme, la duchesse de Berry était surexcitée et fatiguée outre mesure par le mouvement et le bruit de la foule. On voulut lui donner une potion calmante pour la faire dormir. A ce moment même de nouvelles acclamations éclataient sous ses fenêtres.

Non, non, dit-elle, en entendant l'expression de l'ivresse générale; je n'ai pas besoin de cette potion. Voilà le véritable calmant.

On répétait des mots surpris dans des conversations populaires, comme ceux-ci, que j'emprunte tels quels à la *Quotidienne* :

Une dame de la halle, qui au premier coup de canon qu'elle a entendu retentir, s'est mise à les compter attentivement, s'est écrié après le treizième : « Ah! en voilà un qui casse la gueule à bien des gens ! »

« Pourquoi faut-il, disait une femme, qu'il soit né un vendredi ? — Ma fille, lui a répondu un prêtre à qui elle s'adressait, Jésus-Christ est mort un vendredi pour sauver le monde; il a choisi ce même jour pour faire naître le prince qui sauve la France. »

Un ouvrier et sa femme sont réveillés par le canon. « Ah! mon ami! la France est sauvée, c'est un petit garçon! — Taisez-vous, femme, vous êtes une sotte; je vous dis, moi, que c'est un homme. »

Le *Mercure royal,* constatant cet élan presque universel de la France vers le jeune prince, l'expliqua spirituellement en ces termes :

Madame la duchesse de Berry, en accouchant du duc de Bordeaux, est accouchée en même temps d'une infinité de royalistes.

Mais bien des gens n'auraient point vu la nécessité d'avoir de l'enthousiasme ni de devenir royalistes, s'ils n'y avaient trouvé l'occasion de récolter des écus. Pour que le tableau que je retrace ici soit complet, je dois rappeler les réclames de l'industrialisme politique du temps et en donner quelques échantillons. Le libraire N. Pichard, jaloux des tabatières à la charte du fameux Touquet, insérait dans le *Défenseur* l'annonce suivante :

Étrennes bourbonniennes offertes aux vieux amis de la royauté : 1° almanach Dieudonné; 2° tabatière Dieudonné pour hommes et pour femmes; 3° bonbonnière Dieudonné, chez Pichard, quai Conti, n° 5.

Dieu, bijoutier du ministère de la guerre, mettait dans le commerce une bague symbolique présentant d'un côté un lis naissant avec cette devise : *Il s'élèvera;* et de l'autre le buste du duc de Bordeaux avec ces mots : *Il règnera.*

Les bijoutiers ne sont pas meilleurs prophètes que les poètes, bien que leurs prédictions doivent plus facilement les enrichir.

Je ne parle pas des statuettes, gravures, lithographies, non plus que des innombrables médailles relatives à l'événement, et qui formeraient un curieux chapitre de l'histoire iconographique de notre pays. Mais je veux signaler le nom d'un distillateur de la rue Montorgueil, qui était certainement un homme de génie, car sa façon de concevoir la réclame était à cette époque, en France, une véritable révélation. C'est un chef-d'œuvre, et, malgré les leçons de l'Amérique et de l'Angleterre, on ne fait rien de mieux aujourd'hui.

A la santé du duc de Bordeaux! Tel est le toast français qu'on porte dans les plus splendides banquets comme dans les plus modestes dîners de famille. Afin que cette santé devienne un vrai régal *pour tout le monde,* M. Lemoine, distillateur, a eu l'*idée patriotique* et sensuelle de composer une liqueur d'une saveur exquise, à laquelle il a donné le nom heureux de *petit lait du duc de Bordeaux.* Dans tous les cafés de Paris, quelques-uns excepté, sur toutes les tables un peu délicates dont les amphitryons sont généreux et non libéraux, on sable le petit lait du duc de Bordeaux. Les artisans même épargnent sur le vin pour se procurer une bouteille de ce nectar royal.

Il serait pénible de rester sous l'impression de ce mercantilisme à outrance en traitant d'un sujet qui inspira tant de pensées nobles et alluma tant de généreuses ardeurs. Je ne voudrais pas non plus apporter ici, en guise de conclusion, des réflexions personnelles où je ne pourrais m'empêcher d'insister plus qu'il ne conviendrait peut-être sur l'ironie du sort, et de mettre en relief cette vérité que la nation est la seule maison souveraine qui ne s'éteigne pas. Je préfère clore cette rapide revue de jours lointains dont le souvenir ne reste plus que dans quelques cœurs à l'état de regrets stériles, par de beaux vers où le comte de Marcellus paraphrase le cantique de Siméon, et qui sonnent à cette heure comme le glas solennel de l'ancienne monarchie :

Seigneur, c'en est assez, dispose de ma vie;
Ton peuple voit enfin ta parole accomplie;
Mes vœux sont satisfaits.
Ouvre mes yeux au jour sans nuit et sans nuages,
Et que ton serviteur goûte après tant d'orages
Les douceurs de la paix.

Ils sont venus, les temps prédits par tes oracles;
Nos yeux ont contemplé cet Enfant des miracles
Promis par ton amour.
Il naît : de la discorde il écrase la tête,
Et son premier regard, vainqueur de la tempête,
Nous fait luire un beau jour.

. . . .

Puisse son dernier soupir n'avoir pas d'autre effet que son premier regard!

ANTOINE FURETEUR.





La Fondérie *dirigée par* MINERVE, *de même que l'*Imprimerie.

QUEL EST L'INVENTEUR DE L'IMPRIMERIE[1]?



E *Speculum humanæ salvationis*, très en vogue au moyen âge, comme l'atteste le nombre des manuscrits parvenus jusqu'à nous, a eu, par rapport aux autres ouvrages ascétiques célèbres, relativement assez tard les honneurs de l'impression, et encore sous une forme réduite.

Il en a été publié beaucoup d'éditions, tant dans le texte original qu'en versions ou imitations en hollandais, en allemand et en français. Parmi ces éditions, les plus anciennes sont au nombre de quatre, deux en latin et deux en hollandais, dont ni l'imprimeur ni la date ne sont connus, et autour desquelles se perpétue la discussion au sujet du berceau de l'art typographique proprement dit.

. . . .

A quelle date, dans quel pays et par qui ont été exécutées ces quatre éditions anonymes? Aucun document positif et à l'abri de toute contestation n'est

1. Nous devons à l'obligeance de M. Eugène Dutuit de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cet important chapitre extrait du premier volume de son *Manuel de l'amateur d'estampes*, illustré, dont la première partie est sur le point de paraître. L'éminent collectionneur a consacré ce premier volume aux prolégomènes de la connaissance des estampes. On y trouvera un aperçu sur les plus anciennes estampes connues, sur les gravures en manière criblée, un essai sur les livres xylographiques, les cartes à jouer, les livres à figures du xv[e] siècle, les danses des morts, les livres d'heures, les livres de broderie et le catalogue des nielles ou gravures d'orfèvres. L'ouvrage entier formera huit volumes. La publication a été commencée par les écoles flamande et hollandaise, dont deux volumes (t. IV et V) ont déjà paru chez M. A. Lévy, qui est aussi l'éditeur d'un autre grand onvrage illustré du même auteur, consacré à l'*Œuvre de Rembrandt*. (*Note de la rédaction.*)

encore venu jeter la lumière sur ce problème important qui, depuis plus de deux siècles, a passionné tant d'esprits éminents. A force d'amonceler autour de cette question une quantité énorme de volumes et des dissertations contradictoires, on l'a considérablement embrouillée.

Le premier écrivain connu qui fasse mention du *Speculum* est Adrien de Jonghe (qui latinisa son nom en celui de Junius), né en 1511 ou 1512, mort en 1575, historiographe de la Hollande. Dans son ouvrage intitulé *Batavia,* qu'il composa de 1565 à 1569, mais qui ne fut publié qu'en 1588, il déclare qu'un *Speculum nostræ salutis,* avec texte hollandais, a été imprimé vers 1440, à Harlem, par Laurent Coster, et que c'est à lui aussi que l'on doit l'invention des types mobiles, et par conséquent de l'imprimerie proprement dite. Voici d'ailleurs la traduction de son récit, tiré du chapitre XVII; nous omettons quelques passages sans importance pour le sujet qui nous occupe.

« Il y a cent vingt-huit ans, mourut[1] à Harlem, dans une maison assez splendide, et qui existe encore aujourd'hui entière, sur la place du Marché, vis-à-vis le palais du roi, Laurent fils de Jean, surnommé Coster, c'est-à-dire sacristain ou marguillier (parce que la famille connue sous ce nom possédait par droit d'héritage cette charge, alors lucrative et honorable); celui-là même qui, par une légitime revendication, rentre maintenant dans la jouissance de l'honneur d'*avoir inventé la typographie,* honneur injustement possédé et usurpé par d'autres... En se promenant dans un bois voisin de la ville, comme font après le repas, ou les jours de fête, les bourgeois qui ont du loisir, Laurent s'amusa à tailler en forme de lettres de petits morceaux d'écorce de hêtre; avec ces lettres, il imprima sur du papier de courtes sentences pour l'instruction de ses petits-fils. Cet essai ayant réussi, comme il était d'un esprit vaste et pénétrant, il dirigea ses méditations sur un objet plus relevé, et, avec l'aide de son gendre Thomas fils de Pierre, lequel eut quatre fils presque tous revêtus plus tard de la charge consulaire, il inventa une encre nouvelle plus visqueuse et plus tenace que l'encre ordinaire, qui s'étendait et maculait le papier par sa fluidité; avec cette encre il imprima des gravures en y ajoutant un texte; et dans ce genre j'ai vu des revers de pages imprimés par lui, ébauches informes de ses travaux, imprimés d'un seul côté et nullement opistographes. Ce livre, écrit en langue vulgaire par un auteur anonyme, portait le titre de *Miroir de notre salut;* les feuillets étaient collés l'un à l'autre par leurs côtés blancs. Plus tard, pour ses caractères il se servit de plomb au lieu de bois de hêtre, et ensuite d'étain, afin que la matière en fût plus solide, moins flexible et de plus de durée. On voit encore aujourd'hui des vases à vin très anciens fondus avec les restes de ces caractères dans la maison de Laurent... Comme c'est l'ordinaire, le public accueillant avec faveur l'invention nouvelle, marchandise que personne n'avait vu jusqu'alors, attirant de tous côtés les acheteurs et procurant les plus beaux bénéfices, l'amour de l'inventeur pour son art s'agrandit en même temps que se développaient ses travaux; il adjoignit des ouvriers étrangers aux membres de sa famille, mais là fut la première cause du mal : l'auteur avait,

1. C'est ainsi que M. Paeile traduit le mot *habitavit,* que d'autres avaient rendu par : *a habité* ou *demeurait.* La précision dans la date semble indiquer en effet que l'auteur a eu en vue de marquer le terme de l'existence de cet homme, et elle légitime la première acception.

parmi ses ouvriers, un certain Jean, surnommé Faust (ainsi qu'on le suppose...). Cet homme donc, initié, sous la foi du serment, aux travaux de l'imprimerie, après avoir appris l'assemblage des caractères, le secret de la fonte des lettres et tout ce qui a rapport à l'art, choisit un temps opportun qu'il ne put pas trouver plus favorable que la nuit de Noël, pendant laquelle tous les chrétiens assistent à l'office divin, s'introduisit avec effraction dans le magasin des types, fit un choix des instruments inventés avec tant d'art par son maître, et, chargé de son larcin, s'enfuit de la maison.

« Il se rendit d'abord à Amsterdam, de là à Cologne, enfin à Mayence, comme en un asile sacré où il put, hors de la portée du trait, demeurer en toute sécurité et recueillir, en ouvrant un atelier, les bénéfices abondants de son insigne larcin. Il est certain que ce fut un an environ après ce vol, vers l'année 1442, que parurent, avec les types qu'avait employés Laurent, le *Doctrinale* d'Alexandre Gallus, grammaire fort en vogue à cette époque, et les traités de Pierre d'Espagne... Voilà ce que j'ai entendu jadis de la bouche de vieillards fort âgés et dignes de toute créance, et qui avaient recueilli cette tradition comme un flambeau ardent qui se passe de main en main... Il me souvient que Nicolas Galius, le précepteur de ma jeunesse, homme d'une mémoire prodigieuse et qu'une longue vieillesse rendait vénérable, m'a raconté que, dans son enfance, il avait entendu plus d'une fois un certain relieur nommé Cornelis, vieillard de plus de quatre-vingts ans (qui avait travaillé dans l'atelier de Laurent), rappeler avec tant de véhémence la suite des événements, la marche de l'invention, les progrès et le développemeet de cet art d'abord grossier, en un mot tout ce qui s'y rattachait, que, malgré lui et par l'indignation que lui causait cette conduite infâme, il se répandait en larmes amères toutes les fois qu'on venait lui parler de ce vol... qu'il maudissait et exécrait les nuits qu'il avait passées plusieurs mois dans le même lit que ce scélérat. Ce récit concorde entièrement avec celui que Quirinus Talesius, consul, m'a dit avoir entendu autrefois lui-même de la bouche de ce relieur. »

Déjà avant Junius, plusieurs historiens de diverses nationalités s'étaient fait l'écho, quoique avec moins de précision, de cette tradition hollandaise. Le témoignage qui offre assurément le plus d'importance est celui d'Ulrich Zell, premier imprimeur de Cologne; c'est en même temps le plus ancien de tous. Voilà comment il est rapporté dans une chronique anonyme, imprimée à Cologne en 1499, chez Jean Koelhoff, sous le titre de : *Cronica van der Hilliger Stat van Coellen*. Il y a là un chapitre sur l'imprimerie : « Quand, où et par qui fut inventé l'art prodigieusement ingénieux d'imprimer les livres? » Dans ce chapitre le chroniqueur dit : « *Item* cet art admirable fut d'abord inventé en Allemagne, à Mayence, sur le Rhin; et c'est pour la nation allemande un honneur insigne qu'on puisse trouver chez elle des hommes aussi ingénieux. Et cela nous arriva vers l'an de Notre-Seigneur 1440. Et depuis ce temps-là jusqu'à l'année L, cet art et tout ce qui s'y rapporte fut perfectionné, et dans l'année de N.-S. 1450, qui fut une année d'or (année du Jubilé), on commença à imprimer, et le premier livre qu'on imprima fut la Bible en latin, et elle fut imprimée avec les gros caractères dont on se sert maintenant pour l'impression des missels. Bien que cet art ait été inventé à Mayence DE LA MANIÈRE QUI EST MAINTENANT GÉNÉRALEMENT EN USAGE, *cependant sa première ébauche a*

été réalisée en Hollande dans les Donat qui ont été imprimés dans ce pays avant ce temps, et de ces Donat date le commencement du susdit art. Et l'art actuel est beaucoup plus magistral et plus subtil que ne l'était la première manière et avec le temps il s'est perfectionné davantage. »

Le chroniqueur réfute ensuite l'assertion formulée par Omnibonus Leonicenus (dans une édition de Quintilien de 1471), que l'imprimerie a été inventée par Nicolas Jenson, et il ajoute :

« Mais le premier inventeur de l'imprimerie a été un bourgeois de Mayence, qui était natif de Strasbourg, et qui se nommait messire Jean Gudenbusch. *Item* de Mayence, cet art se répandit d'abord à Cologne, puis à Strasbourg et ensuite à Venise. L'origine et les progrès du susdit art m'ont été racontés par honorable homme, maître Ulrich Tzell de Hanauwe, actuellement encore imprimeur à Cologne, en cette année M.CCCCXCIX, et par qui cet art a été importé à Cologne. »

Voici d'autres témoignages antérieurs à la publication de l'ouvrage de Junius:

Dierich Coornhert, pensionnaire de Harlem, affirme, dans la dédicace de sa traduction hollandaise des *Offices* de Cicéron, imprimée en 1563, « qu'il a entendu dire que l'art de la typographie avait été d'abord découvert dans la ville de Harlem, bien que d'une façon tout à fait grossière; mais que cet art, ayant été transporté à Mayence par un valet infidèle, y fut rapidement amélioré; de plus, cette ville ayant eu l'honneur de le divulguer et de le répandre la première, elle eut le nom d'avoir fait la découverte... »

Jean Van Zuyren, mort en 1591, jurisconsulte de Harlem, dans un dialogue sur l'invention de l'imprimerie, dit que c'est dans la ville de Harlem « qu'ont été jetés les premiers fondements de ce superbe édifice, fondements grossiers sans doute, mais cependant les premiers »; il finit en disant « qu'elle s'est enfin donnée à connaître au monde dans la ville de Mayence, où elle est en peu de temps arrivée à un tel degré de grandeur qu'elle succombe presque sous le poids de sa gloire ».

En 1567, Louis Guicciardini, dans son livre : *Descrizione di tutti i Paesi Bassi,* dit qu'à Harlem « on tient pour certain que l'art de typographie et d'imprimer les lettres et les caractères sur le papier de la même manière qu'on le fait aujourd'hui y fut premièrement inventé. Toutefois l'inventeur étant venu à mourir avant que l'art fût perfectionné et divulgué, son serviteur, ainsi qu'on l'affirme, allant demeurer à Mayence et y faisant connaître cette science, y fut accueilli avec la plus grande bienveillance... Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit? Je ne puis ni ne veux m'en constituer juge. »

En 1573, Georges Bruyn, chanoine et doyen de Notre-Dame de Cologne, disait, dans son livre intitulé *Civitatis orbis terrarum :* « Il existe dans Haarlem et dans tout le pays des Bataves une tradition constante qui assure que l'art de l'imprimerie y fut d'abord inventé... »

L'année suivante, Abraham Ortelius, dans le *Theatrum orbis terrarum* (Anvers, 1574), s'exprime ainsi sur Harlem : « Les habitants et les citoyens de cette ville sont persuadés que l'art d'imprimer les livres fut d'abord inventé chez eux. »

Michel von Eytzing, noble Autrichien, dans la traduction allemande de son *Leo Belgicus*, imprimée en 1584, dit : « D'un autre côté, on trouve aussi que

dans cette ville de Harlem fut découvert premièrement l'art de l'imprimerie, selon notre manière actuelle d'imprimer avec des lettres et des caractères, sur papier ou autrement, mais qu'ensuite, après la mort du maître qui fit cette découverte, l'art fut divulgué par son valet et amené par celui-ci à une plus grande perfection dans la ville électorale de Mayence. »

De nouveaux témoignages vinrent après Junius appuyer la même thèse, mais la plupart ne sont que des répétitions de ceux des écrivains ci-dessus. Il y a lieu, toutefois, de distinguer celui d'un Allemand, Mathias Quad (Quadus), tant en raison de sa nationalité qu'à cause de sa profession. Quad, mort en 1575, était graveur et s'adonnait plus spécialement à des études sur la gravure et l'art d'imprimer les estampes. Il ne dit rien de plus que Guicciardini, mais il a pu puiser ses renseignements à d'autres sources. Voici ce qu'on lit dans son ouvrage : *Europæ totius terrarum partis præstantissimæ descriptio* (Cologne, 1594) : « D'après les témoignages des juges les plus entendus, c'est à Harlem que l'on doit l'invention de l'art typographique. Or ils disent que, prévenu par la mort, l'inventeur ne put perfectionner sa découverte, et que son serviteur se retira à Mayence, où, par une pratique continuelle, l'art fut conduit à la perfection, en sorte que Mayence est la nourrice et Harlem est la mère de cet art. »

Il faut aussi mentionner l'opinion de Jean François Le Petit, greffier de Béthune en Artois, qui, en 1601 (*la Grande Chronique... de Hollande*), reproduisait le récit de Junius, en y ajoutant une particularité merveilleuse. Coster, selon lui, avait suivi des marchands hollandais qui, naviguant dans le Levant, avaient franchi l'isthme de Suez et, par la mer Rouge, étaient allés jusqu'en Chine. Dans ce pays, Coster aurait trouvé des livres imprimés qu'il aurait recueillis, *sans néanmoins savoir comment ils auraient été faits, dont depuis il aurait tiré l'art de l'imprimerie*. Jean le voleur, en emportant les caractères de Coster, n'avait pas manqué de s'emparer de ces livres et de les remettre aux mains de Gutenberg. Le Petit en conclut que l'art d'imprimer est parvenu des Chinois jusqu'à nous.

La critique ne s'empara de cette question que très tard. La revendication Junius en faveur de sa patrie ne rencontra d'abord, et seulement cinquante ans après, que de rares contradicteurs. On lui opposa alors une fin de non-recevoir, en déclarant que le *Speculum* ne fut point imprimé en caractères mobiles, mais bien en planches xylographiques. Les pièces à conviction n'étant point ou mal connues, l'opposition s'arrêta là, et la cause de Harlem parut avoir le dessus. Ottley constate que cette opinion prévalut jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, du moins en Angleterre, qui jusqu'à ce jour, d'ailleurs, ne cessa de lui être favorable.

Meerman remit la question sur le tapis par la publication de son grand ouvrage : *Origines typographicæ* (1765), dont la conclusion, contraire au récit de Junius, est que Coster n'inventa que les caractères mobiles en bois, avec lesquels furent imprimées les éditions du *Speculum*. Cette opinion trouva de chauds partisans; mais en même temps la restriction qu'elle apportait aux revendications de la Hollande devait forcément avoir pour conséquence de provoquer les attaques de la part de ceux qui, par patriotisme, ne pouvaient que se constituer les champions de Gutenberg. La guerre bientôt s'alluma.

Ce fut le baron de Heinecken qui descendit le premier dans l'arène pour faire table rase du récit de Junius et des réclamations des Hollandais, confisquant au profit de l'Allemagne tous les livres xylographiques, et même les incunables dont les typographes ne s'étaient pas fait connaître. Seulement Heinecken n'apportait, pour la défense d'une thèse aussi excessive, que des affirmations, mais point de preuves. La Serna Santander se rangea de son côté avec plus de violence encore.

Les Hollandais ripostèrent, et à leur tour ils poussèrent jusqu'aux dernières limites les revendications en faveur de Coster, en lui attribuant encore l'exécution de la majeure partie des xylographies, ce qui n'était appuyé par aucun document. En première ligne, il faut citer J. Koning, dont l'ouvrage, couronné par la Société des sciences de Harlem, a été traduit en français[1]. Depuis cette époque, la lutte devint de plus en plus ardente, et elle se poursuit sans relâche entre les deux camps rivaux. Ce n'est pas ici la place d'énumérer les nombreux travaux publiés de part et d'autre. Gutenberg et Coster comptent tous deux parmi les défenseurs respectifs de leur cause des hommes d'une grande autorité, parmi les premiers nous citerons : Umbreit, Wetter, Schaab, Daunou, Renouard, Guichard, Ambroise Firmin-Didot, Ruelens, Van der Linde, A. Quantin, etc.; les seconds s'appellent : Ottley, le comte Léon de Laborde, A. de Vries, Brunet, Aug. Bernard, Ch. Paeile, le vicomte Henri Delaborde.

Ottley, mort en 1836, a consacré à l'examen de ce problème insoluble un gros volume qui ne fut publié que vingt-sept ans plus tard[2]. Cet ouvrage, peu connu en France[3], est le résumé le plus complet de tout ce qui avait été publié sur le différend qui existe entre Mayence et Harlem.

Auguste Bernard, grâce à sa compétence comme typographe, a fait justice d'un bon nombre d'affirmations hasardées, mises en avant de part et d'autre; et il a élucidé quelques points techniques d'une grande portée, même en tant qu'hypothèses.

M. Ch. Paeile a défendu la cause de Harlem avec chaleur, éloquence et grande clarté d'exposition.

Le plus fougueux parmi les adversaires des Hollandais est aujourd'hui M. A. Van der Linde, quoique de même nationalité, et cette indépendance lui fait certainement honneur, qu'on se range ou non à ses idées. Une première série de ses articles a été traduite en français et publiée sous ce titre : *l'Invention de l'imprimerie,* dans le *Bibliophile belge,* 1870. Ce travail fut ensuite considérablement développé et parut en hollandais, en 1870, sous ce titre : *De Haarlemsche Costerlegende.* Il a été traduit en anglais par M. J.-H. Hessels (*The Haarlem Legend of the invention of printing,* London, 1871), qui y ajouta une introduction fort instructive. Enfin, après avoir essayé de démolir la légende costérienne, M. Van der Linde a consacré à la défense des droits de

1. *Dissertation sur l'origine, l'invention et le perfectionnement de l'imprimerie.* Amsterdam, 1879. In-8°.

2. *An Inquiry concerning the invention of printing.* London, 1863. In-4°.

3. Il ne faut pas le confondre avec un ouvrage du même auteur, relatif à l'histoire des origines de la gravure, et que nous avons déjà cité à plusieurs reprises (*An Inquiry into the origin and early history of engraving.* London, 1816. 2 vol. in-4°). Il s'y trouve également un très long chapitre sur le *Speculum.*



Gutenberg un volume de plus de 700 pages (*Gutenberg : Geschichte und Erdichtung;* Stuttgart, 1878; in-8°), très diffus, extrêmement passionné et pas toujours exact, qui a valu à la science un travail rectificatif, et, mieux que cela, une nouvelle enquête, faite de première main, sur les documents ayant servi à attribuer à Gutenberg l'honneur d'avoir été le premier typographe. Ce dernier travail, intitulé : *Gutenberg a-t-il inventé l'imprimerie* (*Gutenberg : Was he the inventor of printing?* London, 1882; in-8°), est dû au traducteur même de l'ouvrage précédent de M. Van der Linde, à M. J.-H. Hessels. Nous en reparlerons plus loin.

Sans entrer dans les développements que ne comporte pas le caractère spécial de notre publication, nous croyons devoir exposer aussi brièvement que possible l'état actuel de cette question si controversée des origines de l'art typographique.

Le temps a fait justice de beaucoup de prétentions diverses, mais en ce moment deux villes sont encore en présence : Harlem et Mayence; deux hommes sont encore en face l'un de l'autre : Laurent Janszoon Coster et Gutenberg.

En abordant l'examen des pièces à l'appui, on se trouve arrêté par un fait bien surprenant et à jamais regrettable, c'est qu'il n'existe aucune impression portant soit le nom de Gutenberg, soit celui de Coster comme typographes. Tout se réduit donc, pour l'un comme pour l'autre, aux témoignages des tiers, dont les données imparfaites et souvent contradictoires suscitent naturellement des critiques et provoquent des doutes qu'il n'est point aisé de dissiper.

Si, en faveur d'un inventeur hollandais anonyme, il y a un certain nombre de témoignages directs ou indirects, il n'y en a qu'un au profit de Coster : c'est celui de Junius, copié par d'autres, tandis qu'au moins l'exercice de la typographie par Gutenberg est constaté d'une manière bien authentique. Mais en ce qui concerne l'invention elle-même, la certitude disparaît. Les obscurités, les réticences et les contradictions des écrivains sur lesquels on s'appuie sont telles que de part et d'autre on rejette en bloc les arguments des adversaires. Les partisans de Coster ne voient dans la prétendue découverte par Gutenberg qu'un larcin; les partisans de Gutenberg, de leur côté, ne trouvent dans les prétentions de Harlem, et dans le récit qui leur sert de base, qu'une fable ridicule.

Voici les objections qu'on fait à la déclaration de Junius hérissée de difficultés.

On n'est d'abord pas d'accord sur la date à laquelle il a écrit le chapitre relatif à l'imprimerie, et par conséquent sur la question de savoir à quelle époque il faut faire remonter les cent vingt-huit ans antérieurement auxquels Laurent Coster aurait vécu : les uns opinent pour 1562, d'autres pour 1567, d'autres encore pour 1568, ce qui mettrait l'autre terme à l'une des années suivantes : 1434, 1439, 1440. Or on a trouvé à Harlem, dans des livres de comptes, à la date de 1439, la mention de l'enterrement d'un Laurent ou Lourens Janssoon, qu'on identifie avec Laurent Coster, ce qui est nié par M. Van der Linde. Il soutient que l'individu décédé en 1439, et auquel il attribue à la fois la qualité d'aubergiste, de magistrat, d'échevin, de trésorier et de directeur d'hôpital, n'a jamais été sacristain ou marguillier et qu'il ne s'est jamais appelé Coster, tandis qu'il a réellement existé à Harlem une ou plusieurs familles de ce nom,

parmi lesquelles on trouve un Louwerijs Janszoen Coster, fabricant de chandelles, vivant en 1448, et un autre homonyme, celui-là aubergiste, qui a vécu jusqu'en 1475, peut-être même jusqu'en 1483. Il faut convenir que des essais d'identification ou de négation en présence de tant d'homonymes ne sauraient être probants, car rien ne prouve que le Coster de Junius doive se trouver parmi les individus précités. Est-on bien sûr de posséder encore tous les actes d'archives de Harlem ?

Le nom de l'inventeur écarté, on objecte qu'il est bien difficile de supposer que, dans l'espace de la messe de Noël, Jean le voleur ait eu le temps d'enlever les types nécessaires et de désorganiser complètement une imprimerie. Il lui fallait forcer la porte et choisir avec une lumière tout ce qui lui était nécessaire et proportionner le fardeau à ses forces. On répond à cela que par les mots *instrumentorum supellectilem* il faut entendre un assortiment d'outils portatifs, dont la soustration et le transport offraient peu de difficultés.

On fait remarquer ensuite qu'un pareil larcin n'a pu se faire, sans qu'une plainte, sans que des poursuites aient été dirigées contre le voleur qui était alors à Amsterdam; or on n'en trouve réellement aucune trace. Même pendant longtemps, aucune réclamation n'est faite, aucun écrivain contemporain ne parle de la prétention de Harlem, et la Hollande depuis 1439 a joui d'une tranquillité inaltérable pendant plus de cent vingt ans encore. On répond à cela que sur le moment l'on était retenu par la crainte de divulguer le secret d'où provenaient beaucoup de bénéfices, et que si, plus tard, lorsque l'imprimerie n'était plus un secret pour personne, et que la réclamation de Harlem pouvait se produire en toute sécurité, elle n'a pas été faite, c'est que les produits des presses de Mayence étaient tellement supérieurs aux essais informes des Hollandais, que ceux-ci n'osaient formuler aucune revendication, qui eût été sans aucune portée pratique, et qu'au surplus celui ou ceux qui y étaient directement intéressés n'étaient plus de ce monde. D'ailleurs, ajoute-t-on, l'abandon d'un droit historique ne saurait entraîner la perte de ce droit, qui n'admet aucune prescription, et la chronique des inventions fournit de nombreux exemples de renoncements analogues de la part des inventeurs qui se sont laissé ravir la gloire de la première conception par des perfectionneurs plus habiles, plus heureux ou plus audacieux.

On rejette enfin la déclaration de Junius relative à l'impression de Mayence, en 1442, avec les types inventés par Coster, d'un *Doctrinale* d'Alexandre de Ville-Dieu, surnommé *Gallus,* d'abord parce que l'existence, à cette date, d'une imprimerie à Mayence n'a jamais été constatée, et ensuite parce qu'on n'a pas produit d'exemplaire de ce livre. En ce qui concerne la dernière objection, M. Aug. Bernard répond qu'on a retrouvé de nombreux fragments d'une édition de ce *Doctrinale* dont les caractères ont une ressemblance frappante avec ceux du *Speculum;* quant à la première, on invoque le témoignage d'un contemporain de Gutenberg, de Jacques Wimpfeling, qui déclare, dans son *Catalogus episcoporum Argentinensium,* que Gutenberg en arrivant à Mayence, vers 1445, y trouva déjà plusieurs personnes s'occupant d'imprimerie (*cum is Moguntiam descenderet, ad alios in hac arte investiganda similiter laborantes*), ce qui peut s'appliquer, entre autres, à l'ouvrier infidèle de Coster.

On convient du témoignage d'Ulrich Zell, confessant que l'idée première de

l'art typographique a été réalisée en Hollande; mais on n'est pas d'accord sur l'interprétation de ces paroles, et par conséquent sur leur portée. Cependant toute la question est là.

Ulrich Zell paraît avoir été initié à son art, les uns disent par Schœffer, selon d'autres, par Gutenberg lui-même, ce qui est présumable, attendu qu'il ne parle pas de Schœffer et qu'il attribue tout l'honneur à Gutenberg. Ce témoignage est d'abord précieux pour Gutenberg, puisque, tenant de lui-même que la première ébauche a eu lieu en Hollande, ce dernier ne peut plus être soupçonné du vol commis chez Coster; sans cela il eût gardé silence sur la Hollande et ses premières ébauches[1]. « C'est, dit M. de Laborde, le seul émané d'un témoin qui, tout en étant initié à la marche de l'invention, n'a aucun intérêt dans les contestations auxquelles l'honneur de cette conquête de l'adresse de l'homme donne lieu, n'ayant aucune prétention ni pour lui, ni pour sa ville natale, ni pour les siens. »

Maintenant, que signifient ces mots : *La première ébauche de l'art, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, a été réalisée en Hollande dans les* Donat *qui ont été imprimés dans ce pays avant ce temps, et de ces* Donat *date le commencement du susdit art?*

Les adversaires de la cause de Harlem disent qu'il ne s'agit que des *Donat* xylographiques et se retranchent derrière une note écrite par Mariangelo Accorso (première moitié du XVIe siècle) sur un *Donat* imprimé à Mayence, et qu'avait possédé Alde le Jeune, note où il déclare que l'inventeur de la typographie « avait évidemment été instruit par un *Donatus,* imprimé auparavant en Hollande, *sur planches fixes* (*in tabula incisa*) ». Ce témoignage, cependant, ne saurait être invoqué sérieusement, car, dans la même note, Accurse attribue l'imprimerie à Jean Fust! D'un autre côté, Aug. Bernard soutient qu'il n'a pas été imprimé de *Donat* xylographiques avant l'invention de la typographie, pour des raisons suivantes : 1° parce qu'on ne connaît pas un seul fragment de ce livre qui soit imprimé à la détrempe, et par conséquent au frotton, quoiqu'on en possède beaucoup d'exécutés avec des planches de bois; 2° parce que le frotton n'a jamais pu servir à imprimer le vélin et que presque tous les plus anciens *Donat* trouvés sont tirés sur vélin; 3° parce que la presse à imprimer est tout au plus contemporaine des caractères mobiles dont elle était le complément indispensable; 4° parce que tous les *Donat* xylographiques qu'on a sont imprimés des deux côtés en belle encre noire et portent des *signatures,* qui ne furent introduites que fort tard dans la pratique typographique; 5° parce que, enfin, il n'y a pas un seul *Donat* xylographique dont on puisse prouver l'antériorité à l'invention des caractères mobiles, tandis qu'on en imprimait encore par ce procédé à la fin du XVe siècle. On est obligé de convenir que cette argumentation a une singulière force, et que, si l'on n'en démontre pas sûrement la fausseté, elle trancherait la question controversée. Enfin les défenseurs de Harlem posent à leurs contradicteurs cette question : Pourquoi Ulrich Zell signale-t-il tout spécialement les *Donat* et pas un autre

1. Au temps de Junius, on soupçonnait Jean Faust (Fust) d'être l'auteur du larcin; mais il est généralement admis que ce soupçon est injuste. Meerman veut que ce soit Jean Gutenberg lui-même qui soit l'auteur du vol. M. Paeile dit que cette opinion n'est pas soutenable. Des documents découverts depuis que Meerman écrivait établissent en faveur de Gutenberg un alibi qui le disculpe.

livre? « Si ces *Donat* n'avaient pas été imprimés au moyen des types mobiles, dit M. le vicomte Henri Delaborde, membre de l'Institut, dans un récent et remarquable travail[1], pourquoi les citer de préférence à tant d'autres pièces qui auraient pu tout aussi bien servir d'exemple à Gutenberg? Pourquoi l'élève de celui-ci, en remontant aux origines de la découverte, ne dit-il rien de ces images avec légendes taillées suivant les procédés xylographiques, qui se vendaient dans toutes les villes sur les bords du Rhin, et que le futur inventeur de l'imprimerie avait eu cent fois l'occasion de voir? Pour que l'attention de Gutenberg se fût ainsi concentrée sur un seul objet, il fallait qu'un mérite tout particulier, l'empreinte d'un progrès véritable dans le mode d'exécution, distinguât des autres produits les *Donat* imprimés à Harlem... Que l'on suppose le contraire, on ne comprend plus les paroles d'Ulrich Zell ni le genre d'influence qu'elles attribuent à ces *Donat* hollandais où Gutenberg puisa « la première idée de son invention ». On pourrait, il est vrai, répondre (et cette remarque ne nous semble pas avoir encore été faite) que Zell a cité les *Donat* de préférence aux autres xylographies, uniquement parce qu'ils constituent un véritable livre, tandis que les autres n'offrent que des suites d'images où le texte n'est qu'accessoire, et qu'elles appartiennent plutôt au domaine de l'imagerie, de l'estampe, qu'à celui de la librairie; c'est pourquoi il aurait présenté ce livre comme *première ébauche ou modèle* (*die erste vurbyldung*) de l'art d'imprimer des livres, car autrement son dire appliqué aux xylographies en général était manifestement faux, et il n'ignorait sans doute pas que l'impression tabellaire n'a pas commencé par les *Donat* dont on ne connaît aucun fragment imprimé au frotton et d'un seul côté. D'autre part, on veut peut-être faire dire à cette chronique de Cologne plus qu'elle ne dit en réalité, car Ulrich Zell n'a pas l'air de vouloir attribuer à Gutenberg l'invention absolue de la typographie, mais seulement l'invention de l'art *tel qu'il était pratiqué* en 1499, c'est-à-dire de sa dernière forme, avec tous ses perfectionnements. Car autrement, pourquoi fait-il dater des *Donat* hollandais le commencement du *susdit art*, c'est-à-dire de celui pratiqué en 1499, et non pas de l'art xylographique dont il ne semble même pas parler? Plusieurs bibliographes, tels que le comte L. Delaborde et Brunet, n'accordent à Coster que l'idée des caractères mobiles en bois.

Quant aux termes : *Et l'art actuel est beaucoup plus magistral et plus subtil que ne l'était la première manière*, rien ne s'oppose à ce qu'ils puissent s'appliquer aux remarquables perfectionnements de cet art, et non pas exclusivement à l'invention elle-même, comme le veulent M. Van der Linde et ses devanciers. Le contraste existe aussi bien dans un cas comme dans l'autre.

On peut, comme on le voit, disserter à l'infini et ergoter sur tous ces détails dont, en somme, dépend la solution de la question, et c'est pourquoi elle devient scientifiquement presque insoluble.

Si les droits de Coster à l'invention de la typographie ne sont établis que sur une base assez fragile, voyons si ceux de Gutenberg le sont d'une manière incontestable.

1. *La Gravure, précis élémentaire de ses origines, de ses procédés et de son histoire*; Paris, Quantin. S. d. (1881.) In-12.

Le plus ancien document ayant ou pouvant avoir rapport aux travaux typographiques de Gutenberg se présente sous forme de pièces d'un procès que celui-ci eut à soutenir à Strasbourg en 1439, pièces découvertes en 1760 et publiées par Schœpflin. Dans les dépositions des témoins il est question du *plomb,* d'une *presse,* des *formes,* du *polissage des pierres* et de la *fabrication des miroirs;* mais tous les critiques impartiaux sont d'accord que, ces pièces étant écrites en patois alsacien, la signification précise des mots dont nous venons de rapporter la traduction est singulièrement indécise. La déposition la plus significative serait celle de Hanns Dünne, orfèvre, qui déclare avoir travaillé trois ans auparavant pour Gutenberg aux choses appartenant *à l'imprimerie.* Ce dernier mot est représenté dans l'original par celui de *trucken,* qu'on croit équivalent à celui de *drucken* qui signifie aujourd'hui : imprimer. On objecte, et non sans raison, que les mots : *formes, trucken,* etc., ne doivent pas être interprétés au moyen de la terminologie typographique, qui ne pouvait pas exister alors, ou qui tout au moins devait être absolument étrangère aux témoins qui employèrent ces mots, attendu qu'ils n'étaient pas initiés au secret énigmatique de Gutenberg. On établit en outre que dans les premiers temps après l'invention de la typographie, on se servait de l'expression *printen,* et non du mot *trücken,* pour indiquer l'action d'*imprimer des livres.* M. Van der Linde, qui, à l'exemple de beaucoup d'autres, ne date l'invention de la typographie que du retour de Gutenberg à Mayence, vers 1445, rejette le témoignage de l'orfèvre comme une intercalation apocryphe, ce qui n'est pas admis en tant que fait matériel. En résumé, le protocole du procès de Strasbourg ne prouve nullement, d'une façon indubitable, qu'il s'agissait des travaux typographiques, quoique les avis des historiens soient partagés à cet égard. Beaucoup d'Allemands eux-mêmes déclarent qu'on ne saurait attribuer cette portée aux pièces en question. L'un d'eux avoue qu'on peut les expliquer selon la convenance du système qu'on s'est choisi; un autre dit que pour y trouver les parties principales de l'imprimerie il faut absolument le vouloir et mettre en jeu les fantaisies de l'imagination.

Le premier document positif qui attribue à Gutenberg la qualité de typographe nous est offert par les pièces du procès de 1455 entre lui et son associé, le bailleur de fonds Jean Fust. Elles constatent que cette association remontait à 1450, mais il ne s'y trouve aucune allusion à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg. D'un autre côté, les deux éditions distinctes des *Lettres d'indulgences de 1454,* imprimées avec des caractères différents, prouvent l'existence, à cette date, à Mayence de deux ateliers typographiques parfaitement indépendants, et on soupçonne même qu'une troisième imprimerie a dû y fonctionner à la même époque.

Ce n'est qu'en 1468 que Gutenberg, déjà mort, *paraît* être proclamé, pour la première fois, non pas l'inventeur, mais le co-inventeur de l'imprimerie, dans une pièce de vers insérée à la fin de l'édition des *Institutes* de Justinien, donnée par Pierre Schœffer, qui était devenu l'associé et le gendre de Jean Fust, après le procès de 1455, et qui continua à imprimer seul depuis le décès de Fust, en 1466. Gutenberg (si c'est toutefois lui qui est désigné parmi les deux *Jean*) y est mis sur le pied d'égalité avec Fust. « Celui qui se plaît à développer le talent hardi nous a donné *deux grands maîtres* dans l'art de graver, *du nom*

de Jean, tous deux *natifs de Mayence*, et devenus illustres pour avoir, les premiers, imprimé des livres » (*Hos dedit... librorum insignes* PROTOCARAGMATICOS). Encore n'est-on pas d'accord sur l'interprétation précise de ce dernier mot. M. Hessels estime qu'il ne signifie pas nécessairement « les *premiers* typographes du monde », et qu'il peut désigner aussi bien « les *principaux* typographes ». Il y a même des historiens qui excluent Gutenberg de cette citation et qui disent que les deux Jean sont Fust et Mentelin, ce qui est erroné, car ce dernier est partout indiqué comme natif de Strasbourg et non pas de Mayence.

Le silence s'établit jusqu'en 1483[1]. Dans sa continuation de la *Chronique* d'Eusèbe, publiée cette année-là à Venise, Mathias Palmerius, secrétaire pontifical, né vers 1423, déclare, sous la date de 1474, que l'art d'imprimer des livres (*librorum imprimendorum ratio*) fut inventé à Mayence en 1440 par noble (*eques*) Jean Gutenberg, grâce à son génie industrieux. En 1499, comme nous l'avons vu, Ulrich Zell affirme que l'invention de l'imprimerie est l'œuvre de Gutenberg, tandis que Polydore Vergilio, dans son ouvrage *De rerum inventoribus* (Venise, 1499), déclare tenir d'un Allemand qu'elle est due à un Allemand du nom de Pierre. Quatre ans après, Jean Schœffer, fils et successeur de Pierre Schœffer et petit-fils de Jean Fust, se présente lui-même, dans son édition de *Mercurius Trismegistus*, comme issu d'une famille à laquelle on est redevable de l'invention de l'art typographique. Il éprouva sans doute un remords passager de s'être ainsi rendu coupable d'un mensonge, et deux ans plus tard (1505), dans la dédicace à l'empereur Maximilien d'une traduction allemande de Tite-Live, il dit que « l'art admirable de l'imprimerie fut inventé, l'an 1450, par l'ingénieux Jean Gutenberg, et ensuite perfectionné aux frais et par le travail de Jean Fust et de Pierre Schœffer ». Cependant il se rétractera bientôt et d'une manière définitive. Dans le *Breviarium Moguntinum* (de 1509), dans le célèbre colophon des Annales des rois francs (*Compendium*) par Trithème, publiés en 1515, et dans d'autres ouvrages sortis de ses presses, Jean Schœffer n'attribue plus l'invention première qu'à son aïeul maternel Jean Fust.

On voit qu'il n'y a en faveur de Gutenberg, comme inventeur de la typographie, que des témoignages des tiers, plus ou moins précis et souvent contradictoires, témoignages postérieurs à son décès. Ils ne peuvent avoir que la valeur d'une tradition confuse et ne revêtent nullement le caractère de certitude, car autrement l'usurpation persistante au profit de Fust n'eût pas été possible sans provoquer de réclamations. Nous avons vu que, d'après la *Chronique* de J.-Ph. de Lignamine, on tirait trois cents feuilles par jour dans l'imprimerie de Guten-

1. La première mention positive du nom de Gutenberg comme typographe date de 1474. Elle se trouve dans une *Chronique* anonyme *des souverains pontifes et empereurs*, imprimée à Rome par J.-Ph. de Lignamine, auteur présumé d'une partie de cette chronique. Sous l'année 1459, l'auteur enregistre ce fait : « Jacques (*sic*) Gutenberg, originaire de Strasbourg (*sic*), et un autre appelé Fust, très habile dans l'art d'imprimer avec des caractères de métal sur parchemin, impriment chacun (*quisque eorum*) trois cents feuilles par jour, à Mayence, ville d'Allemagne. » Ce passage, devenu célèbre, est très important pour l'histoire personnelle de Gutenberg, en ce qu'il constate qu'après sa séparation de Fust il continua de diriger un établissement indépendant et très actif; mais il n'est d'aucun secours pour la solution du problème touchant l'invention de l'imprimerie dont il ne dit mot, contrairement à ce que prétend M. Van der Linde qui veut y trouver ce qui n'y est pas (voir p. 77 de son ouvrage sur Gutenberg)

berg; il est clair qu'une activité aussi grande pour l'époque suppose un certain personnel; nous savons, d'autre part, qu'à la suite des troubles survenus à Mayence en 1462 et 1463, il y eut une émigration d'imprimeurs qui portèrent l'art nouveau dans les principales villes de l'Europe, et parmi eux assurément, il devait se trouver des élèves de Gutenberg. Il est inadmissible que ces derniers aient ignoré quelle était la part de leur maître dans l'art typographique, surtout après le procès de 1455 qui dut avoir un grand retentissement et provoquer des discussions; comment expliquer alors qu'aucun d'eux, en dehors d'Ulrich Zell, n'ait eu le souci de le faire connaître au monde d'une façon péremptoire et détaillée, et, à plus forte raison, que pas une voix amie ne se soit élevée pour protester vivement, d'abord en 1471, lorsque Leonicène attribua à Jenson la gloire d'avoir inventé l'imprimerie, et, plus tard, lorsque Jean Schœffer décerna cet honneur à Fust? Même à cette dernière époque il y avait sans doute encore quelques anciens collaborateurs de Gutenberg, et, en tout cas, le récit des faits réels a dû nécessairement s'être transmis à la nouvelle génération de la famille typographique. D'où vient donc ce silence? Peut-on songer à une sorte de conspiration pour méconnaître les droits légitimes de l'inventeur au moins à la gloire posthume? Nous croyons qu'il ne faut chercher à expliquer tout cela que le plus simplement du monde. Nous pensons que dès l'origine on n'a jamais bien su le nom de l'inventeur des types mobiles, parce que personne n'a revendiqué cet honneur pour lui-même, peut-être pour des causes dont nous parlerons plus loin.

A l'ombre du voile épais qui enveloppe le berceau de la typographie, il n'a pu se former que des légendes, des traditions vagues, que nul n'était en mesure d'éclaircir avec autorité, traditions tantôt favorables à Gutenberg, tantôt à Fust, propagées respectivement par les amis et les partisans de l'un et de l'autre.

C'est à cause de ces incertitudes que Jean Schœffer a pu obtenir, en 1518, un privilège de l'empereur Maximilien où, ce souverain déclare, « sur la foi des dignes témoins » (*fide dignorum testimonio*), que « l'ingénieuse invention de la chalcographie » est l'œuvre de Jean Fust, bien que ce fait ne puisse pas être prouvé.

Quelle conclusion tirer maintenant de toutes ces contradictions et quel jugement porter sur les prétentions respectives de Harlem et de Mayence? Nous avons démontré qu'il n'y a là de place que pour des hypothèses; aussi hasarderons-nous la nôtre. En ce qui concerne Harlem, comme, selon le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu, nous estimons qu'il doit y avoir quelque chose de vrai dans la tradition hollandaise, dont tant d'écrivains indépendants les uns des autres ont attesté la ténacité, et qui est confirmée par Ulrich Zell. Qu'on ait accumulé des détails inexacts autour d'un fait positif, cela n'autorise nullement à rejeter l'authenticité du fait lui-même. Quel que soit le nom de l'inventeur ou de la ville des Pays-Bas qui ait été le berceau de l'œuvre, peu importe; mais on peut admettre, non sans raison, que c'est à la Hollande que revient l'honneur d'avoir enfanté l'inventeur des types mobiles. La tradition ne saurait jamais se former et persister au gré d'un ou de quelques individus, et sans aucune base; il n'est donc pas permis à la critique impartiale de taxer absolument d'imposture les témoignages des historiens respectables du



Photogravure Dujardin. Imp. A. Quantin

RELIURE EN MÉTAL DORÉ, AVEC ÉMAUX.

Homiliæ. Ms. du XIe-XIIe s. Bibl. A. Firmin-Didot.)


THE ASTOR LIBRARY
NY

xvie siècle, que nous avons rapportés plus haut. On peut admettre aussi que la connaissance de l'art nouveau a été transportée à Mayence par un collaborateur de l'inventeur, non par suite d'un vol, mais plutôt à cause de la mort de celui qui avait fait cette grande découverte. Il est certain, depuis les dernières investigations, qu'en 1454, et par conséquent avant la dissolution de l'association de Gutenberg avec Fust, qui n'eut lieu qu'à la fin de l'année suivante au plus tôt, ou plus probablement en 1456, il existait à Mayence deux imprimeries d'où sont sorties deux éditions des *Lettres d'indulgences* avec la date de 1454, mais imprimées avec des caractères différents, car on ne comprendrait jamais pourquoi, à cette époque, un même atelier typographique les aurait exécutées toutes les deux bien distinctes, sans aucune nécessité et rien que pour se créer des frais inutiles. Or, si l'une de ces imprimeries était incontestablement celle de Gutenberg et Fust associés, quel est donc l'autre imprimeur inconnu et de qui tenait-il le secret de l'art? Ce n'est certes pas Gutenberg qui, lié avec Fust, dont l'appui pécuniaire lui était alors indispensable, comme le constate le procès de 1455, qui aurait eu l'idée de se créer une concurrence désastreuse en divulguant à un autre la connaissance de la typographie. Gutenberg n'était donc pas, en 1454, seul à exercer son art. Est-ce lui, par contre, qui l'aurait appris de son concurrent anonyme, comme le veulent les partisans de Harlem? Rien ne le prouve non plus, quoique cette autre imprimerie paraisse avoir existé avant celle de Gutenberg, s'il faut en croire Wimpfeling qui affirme, comme nous l'avons vu plus haut, que l'illustre Mayençais, à son retour dans sa ville natale, vers 1445, y trouva *plusieurs personnes s'occupant d'imprimerie.* Comment résoudre alors ce problème? Nous croyons que, de même que pour beaucoup de choses, la vérité est probablement au milieu. Il est incontestable, également en vertu de la persistance de la tradition allemande, que la typographie doit beaucoup à Gutenberg. Or M. Hessels a démontré que les documents manquent pour le déclarer inventeur de la typographie. Cependant, est-il impossible à deux hommes éloignés l'un de l'autre d'avoir une idée analogue? N'a-t-on pas vu de nos jours Niepce et Daguerre travailler à la photographie séparément pendant de longues années et n'être mis ensuite en rapport que par l'effet d'un hasard?

On n'a nullement besoin pour cela de faire intervenir un donat hollandais qui aurait inspiré Gutenberg, d'autant plus, ce qu'on ne paraît pas avoir fait ressortir, qu'Ulrich Zell ne le dit point, mais qu'il se borne à constater que *la première ébauche de l'art typographique*, TEL QU'IL ÉTAIT PRATIQUÉ EN 1499, *avait été réalisée en Hollande dans les Donat*, ne voulant probablement que rappeler ainsi le fait matériel d'une invention antérieure, *dont date*, dit-il, *le commencement du susdit art*, devenu, grâce à Gutenberg, *beaucoup plus magistral et plus subtil que ne l'était la première manière.*

Voyons quelle a dû être la marche probable de cette invention. Si l'on ne regarde l'art d'imprimer que dans son acception la plus large, comme produisant sur du papier ou toute autre substance la translation de caractères tracés d'abord sur une matière quelconque, deux estampes du premier quart du xve siècle offrent des inscriptions imprimées avec une date certaine. Nous voulons parler : 1° de la Vierge entourée de saintes, qui se voit à la bibliothèque de Bruxelles, où on lit au bas : *M : CCCCoXVIII* (1418); 2° du *Saint Chris-*

tophe qui fait partie du Cabinet des estampes de Paris, et au bas duquel se trouve l'inscription suivante :

Christofori faciem die quacumque tueris Millesimo CCCC°*
Illa nempe die morte mala non morieris XX° tercio* (1423).

Voilà bien l'embryon de l'imprimerie! Qu'importe qu'on ait imprimé trois lignes ou bien cinquante! Il ne s'agit plus là d'estampilles et de lettres initiales. C'est probablement la vue des estampes ainsi imprimées qui a donné l'idée de graver sur bois des pages entières de texte destinées à l'impression.

On reconnaît aujourd'hui que c'est la Néerlande qui a vu naître les premiers livres à figures, tels que : *l'Ars moriendi, la Bible des Pauvres, l'Apocalypse, le Cantica canticorum, le Speculum humanæ salvationis*, etc.; on reconnaît également que les premiers essais de l'impression tabellaire ont eu lieu dans le même pays. Une fois que ce genre d'impression a été appliqué à la reproduction des textes, il est dans la nature de l'esprit humain qu'on a dû se préoccuper de trouver encore quelque chose de plus commode. Et dès lors il est naturel qu'on ait songé à la mobilisation des caractères.

La première étape du système définitif a dû être la division des pages xylographiques en lettres isolées, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les caractères en bois se prêtaient mal au but qu'on voulait atteindre. On chercha alors une substance plus résistante, et de tâtonnement en tâtonnement on arriva à l'idée de la fonte, grossière d'abord, plus parfaite ensuite. Pourquoi dénierait-on l'idée première de ce progrès à la Hollande qui, à cette date, était de beaucoup plus avancée que l'Allemagne dans le domaine des arts? Un fait remarquable est d'ailleurs à noter, c'est que, lorsque vers 1463 les ouvriers allemands se dispersèrent, comme les Apôtres, pour propager en Europe les bienfaits de l'art qui venait de naître, aucun d'eux n'alla s'établir en Hollande. Pourquoi cela? Ne serait-ce pas parce qu'on savait que la typographie y était déjà exercée et qu'elle se perfectionnait de son côté?

Cependant on devra toujours à Gutenberg au moins la vulgarisation d'un procédé qui, du premier coup, s'est élevé jusqu'à la perfection, qui a rempli l'univers; qui, comme la pierre de la statue de Nabuchodonosor, a renversé l'ancien monde, qui produit aujourd'hui même les effets les plus extraordinaires et dont on ne peut calculer la portée.

Eugène Dutuit.





CHRONIQUE DU LIVRE
RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

MIRABEAU BIBLIOPHILE[1]

On a envisagé le célèbre tribun, le fougueux amant de Sophie, sous bien des aspects différents; personne encore, ce nous semble, n'a parlé avec quelques détails de son amour pour les livres; essayons de combler cette lacune.

Mirabeau mettait dans son goût pour les livres la même impétuosité que dans le reste de sa conduite. Sa collection, déjà fort belle, fut rassemblée en deux ans. Il avait les projets étendus pour la formation et l'agrandissement de sa bibliothèque.

Ainsi s'exprime Renouard dans son *Catalogue d'un amateur*.

La vente eut lieu les 9 janvier 1792 et jours suivants; le catalogue rédigé par les libraires Rozet et Belin forme un in-8° de XXVI-440 pages, plus 61 pages pour la table des auteurs; 2,854 articles.

L'histoire, les sciences et les arts forment la majeure partie de cette bibliothèque dans laquelle vient se joindre celle de Buffon achetée en bloc. La théologie, faiblement représentée, n'a point de classe; elle est placée parmi les sciences et les arts; nous y remarquons deux publications importantes, la *Polyglotte* de Le Jay et celle de Walton avec le *Lexicon* de Castell, exemplaire relié en maroquin vert.

Les poètes français du XVI[e] siècle, aujourd'hui si recherchés, sont peu nombreux et se donnent à des prix fort bas. L'*Uranologie* de Du Monin, Paris, 1583, maroq. citron, ne dépasse pas 3 livres; l'*Adolescence clémentine*, Paris, Rouffet, 1532 (exemplaire en maroq. bleu doublé de maroq. réglé), est cédée à 9 livres 19 sols.

Histoire naturelle des Oiseaux, par Buffon, 10 volumes in-4°, 1,620 livres.

Même ouvrage, grand papier, un des quatre exemplaires sur papier de Hollande, maroq. vert, 4,100 livres.

Listers, Historia conchyliorum, Londini, 1685, grand papier, maroq. rouge, 1,091 livres 19 sols.

Hortus indicus malabaricus, par H. Van Rheede, *Amstelodami,* 1678, 11 volumes in-fol., 2,410 livres

Collection des estampes connue sous le nom de *Cabinet du roi,* 24 volumes in-fol., 1,876 livres.

1. Cette notice est extraite d'un travail en préparation intitulé : *les Bibliophiles du* XVIII[e] *siècle* par Gustave Brunet.

Opere varie de C. B. Piranesi, 16 volumes in-fol., 1,550 livres.

Cæsaris opera, Londini, 1712, in-fol., grand papier, maroq. rouge, 1,500 livres.

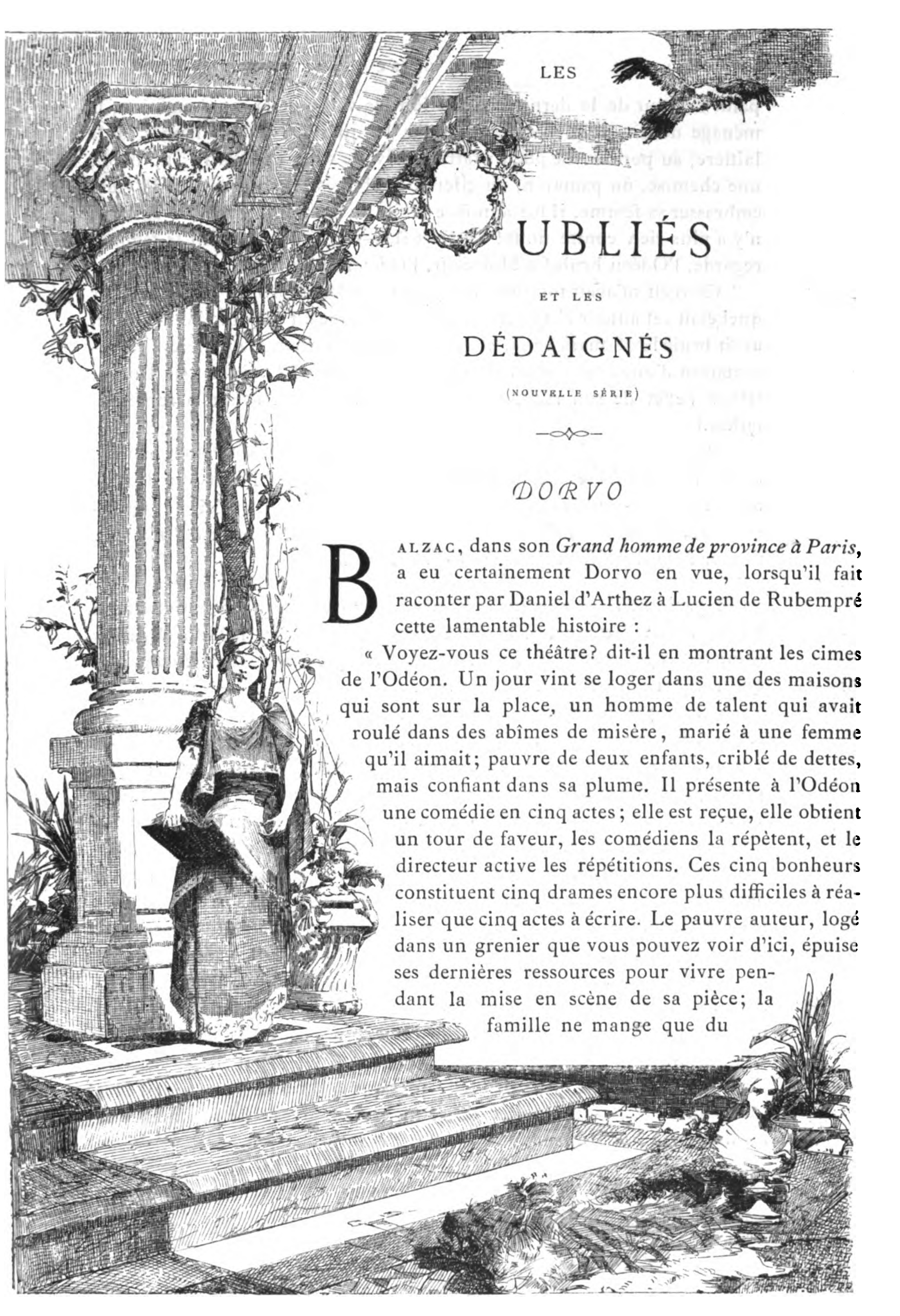
Mémoires de l'Académie des sciences, 148 volumes in-4° (exemplaire de Buffon avec nombreuses notices de sa main), 1,201 livres.

La collection des auteurs latins *ad usum Delphini,* 64 volumes in-4°, maroq. rouge, fut adjugée à 3,250 livres.

L'article payé le plus cher fut un recueil de 152 dessins représentant des quadrupèdes, des oiseaux, etc., exécutés pour Buffon par l'habile de Sève, dessinateur du Cabinet du roi; il fut adjugé à 4,700 livres.

Angleterre. — Les directeurs du Musée britannique n'ont pas voulu laisser passer inaperçu le quatrième centenaire de la naissance de Luther. Les six vitrines de la grande salle qui contient les livres légués au Museum par Thomas Grenville ont été dégarnies des impressions xylographiques : *Biblia pauperum, Ars moriendi,* etc., richesses inestimables pour le bibliophile, qui les ornent en temps ordinaire. On a substitué à ces volumes, d'une valeur inappréciable, des livres, des gravures, des médailles, des autographes, des manuscrits intéressants pour l'histoire de Luther et de ses contemporains. Par exemple, dans l'une des vitrines, trois lettres autographes de Luther en latin, adressées à Georges Spalatew, à Charles-Quint (Wittenberg, 30 août 1520) et à Thomas Cromwell (Wittenberg, *die Palmarum,* 1536); une lettre d'Érasme, datée de Bâle 24 décembre 1525; et une copie contemporaine en espagnol de la déclaration de Charles-Quint contre Luther, 19 avril 1521. Deux autres vitrines contiennent des médailles à l'effigie d'Henri VIII, de Charles-Quint, Léon X, Frédéric le Sage, Jean de Leyde, Luther, etc.; des gravures représentant Mélanchthon, Érasme, Jean de Leyde, Henri VIII, etc., etc.; enfin les autres vitrines contiennent des éditions anciennes des œuvres de Luther ou des ouvrages qui traitent du grand réformateur. Cette petite exposition se fait au moment même où l'Allemagne commence le jubilé de Luther à Erfurt et à la Wartbourg.

Il ne serait pas impossible qu'au commencement de cet hiver M. Feuillet de Conches se décidât à mettre en vente, dans la salle de la rue des Bons-Enfants, une partie de sa nombreuse et précieuse collection d'autographes.



LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS

(NOUVELLE SÉRIE)

DORVO

Balzac, dans son *Grand homme de province à Paris*, a eu certainement Dorvo en vue, lorsqu'il fait raconter par Daniel d'Arthez à Lucien de Rubempré cette lamentable histoire :

« Voyez-vous ce théâtre? dit-il en montrant les cimes de l'Odéon. Un jour vint se loger dans une des maisons qui sont sur la place, un homme de talent qui avait roulé dans des abîmes de misère, marié à une femme qu'il aimait; pauvre de deux enfants, criblé de dettes, mais confiant dans sa plume. Il présente à l'Odéon une comédie en cinq actes; elle est reçue, elle obtient un tour de faveur, les comédiens la répètent, et le directeur active les répétitions. Ces cinq bonheurs constituent cinq drames encore plus difficiles à réaliser que cinq actes à écrire. Le pauvre auteur, logé dans un grenier que vous pouvez voir d'ici, épuise ses dernières ressources pour vivre pendant la mise en scène de sa pièce; la famille ne mange que du

pain. Le jour de la dernière répétition, la veille de la représentation, le ménage devait cinquante francs dans le quartier, au boulanger, à la laitière, au portier. Le poète avait conservé le strict nécessaire : un habit, une chemise, un pantalon, un gilet et des bottes. Sûr du succès, il vient embrasser sa femme, il lui annonce la fin de leurs infortunes. « Enfin il n'y a plus rien contre nous! s'écrie-t-il. — Il y a le feu, dit la femme; regarde, l'Odéon brûle! » Monsieur, l'Odéon brûlait.

Ce récit m'avait toujours frappé, et je m'étais promis de rechercher quel était cet auteur si malchanceux. Cela ne me fut pas difficile. L'Odéon avait brûlé le 18 mars 1799, et la veille il avait donné la première représentation d'une comédie en cinq actes et en vers : l'*Envieux*, par Dorvo. (Pour l'effet de son récit, Balzac a placé l'incendie avant la représentation.)

Dorvo! je tenais mon homme. J'avais souvent, très souvent rencontré ce nom dans mes études sur la fin du XVIII[e] siècle; l'occasion de m'y arrêter m'avait seule manqué. Depuis, j'y suis revenu, et j'ai pu reconstruire cette physionomie de second plan, qui a eu l'honneur d'arrêter un jour le regard de l'auteur de la *Comédie humaine*.

Hyacinthe Dorvo est né à Rennes en 1769, d'un père procureur au parlement de Bretagne. Il paraît avoir commencé fort jeune à écrire et avoir fait représenter quelques essais dramatiques dans sa province; après quoi, il prit la voiture et vint à Paris.

On n'a pas de ses nouvelles avant l'année 1792. A cette époque seulement, Dorvo fit jouer une pièce au Théâtre-Français, alors que celui-ci venait de changer son nom en *Théâtre de la Liberté et de l'Égalité*. Cette pièce, prise aux entrailles de l'actualité, avait pour titre : le *Patriote du 10 août;* elle était en deux actes et en vers; mais, bien qu'elle flattât les idées nouvelles, elle n'obtint qu'un demi-succès.

Il s'agissait d'un certain marquis de Pont-Usé, qui, après la prise des Tuileries, se jette dans les bras de son portier et de son domestique, les tutoie, brûle le journal le *Modérateur* auquel il était abonné, et donne sa fille en mariage à un jeune jacobin. Martainville a rendu compte du *Patriote du 10 août* dans son *Histoire du Théâtre-Français pendant la Révolution;* mais on sait quel royaliste était Martainville. Il ne manqua pas de se scandaliser et de prêter un peu de sa pudibonderie aux autres.

« Le public, dit-il, ne pouvait, quel que fût son respect pour l'égalité, voir de sang-froid un valet se mettre au niveau de son maître et lui dire avec impertinence :

> Le titre de valet est de l'ancien régime :
> Ainsi valet, marquis, comte, esclave et baron
> Sont des mots qui, chez nous, ne sont plus de saison. »

Martainville se rejette sur le jeune âge de Dorvo pour l'excuser, et il ajoute : « Si Dorvo relisait aujourd'hui son ouvrage, il ne pourrait croire lui-même qu'il est sorti de sa plume, semblable à ces hommes qui, lorsque les vapeurs du vin sont dissipées, ne peuvent se rappeler sans rougir les excès où l'ivresse les a entraînés la veille. »

Quoi qu'il en soit, Martainville ne semble pas avoir, du moins sur-le-champ, converti Dorvo à ses principes, car, deux ans après, on retrouve celui-ci au théâtre Molière de la rue Saint-Martin, faisant représenter une autre comédie du même goût : *les Contre-Révolutionnaires jugés par eux-mêmes,* et puis encore, en 1795, sur le même théâtre, le *Faux député* où Volange jouait un petit rôle.

C'étaient toutes des pièces en vers, car Dorvo avait l'ambition littéraire. C'était encore une pièce en vers, *Je cherche mon père,* qu'il écrivit pour Brunet, alors au théâtre de la Cité. Brunet disant des vers ! et il paraît qu'il les disait très bien. S'il eût persévéré dans cette voie, peut-être se fût-il fait une place honorable au Théâtre-Français, à côté de Baptiste cadet, qui l'avait précédé dans les rôles de Jocrisse.

Jusqu'au *Savetier du coin* que Dorvo faisait s'exprimer en vers au théâtre de la Gaîté ! C'étaient là des efforts louables et touchants. Malgré cela, le jeune Breton se dirigeait tout doucement vers la fin du siècle sans avoir encore donné sa mesure entière. Enfin, l'Odéon venait de lui ouvrir ses portes pour une grande comédie en cinq actes, qui devait être son va-tout, comme dit Balzac. L'*Envieux,* tel était le titre de cette pièce, qui avait déjà été essayée avec un grand succès sur le théâtre de Nantes, car Dorvo avait toujours gardé des rapports avec sa Bretagne aimée. Les indiscrétions des coulisses faisaient présager une fête littéraire. Il fallut en rabattre un peu. On se plut à reconnaître des qualités de détail, mais le plan fut jugé défectueux et compliqué à l'excès ; l'auteur, qui avait très bien indiqué au début le portrait de l'envieux, le manqua dans son ensemble. Quelques vers ont surnagé, ceux-ci entre autres :

L'envieux ! savez-vous ce que ce mot veut dire ?
L'envieux n'est heureux que du mal qu'il désire ;
Tout l'offense, l'aigrit ; rien ne le satisfait ;
Le bonheur dans un autre est un vol qu'on lui fait.
. . . .
Si l'on boit, il a soif ; il a faim, si l'on mange.

C'est le style de Collin d'Harleville et d'Andrieux, mais il ne se soutient pas. Aussi, malgré ses prôneurs prématurés, l'*Envieux* fut-il froidement accueilli. Peut-être se serait-il relevé à une seconde représentation, mais l'*Envieux* n'eut pas de seconde représentation. Quelques heures après la première, le théâtre n'était plus qu'un monceau de cendres.

Certes, le coup dût être rude pour Dorvo ; mais on se tromperait en

s'imaginant qu'il en fut terrassé. Dorvo avait la volonté et l'opiniâtreté des gens de son pays. Un an après, il revenait avec une autre grande pièce, également en cinq actes et en vers, au théâtre de l'Odéon réinstallé rue de Louvois, sur la rive droite de la Seine. Si l'on rend justice au courage de l'auteur, que dira-t-on de celui du théâtre, qui, sourd à la voix de la superstition, rouvrit crânement ses portes au poète jettator?

Hélas! le nouvel Odéon ne devait pas être récompensé de cet acte de hardiesse et de loyauté. *Les Parents ou la Ville et le Village* furent sifflés. Réduits plus tard en trois actes, ils se soutinrent pendant quelques représentations.

Sifflés encore, les *Fâcheux d'aujourd'hui*, imitation de Molière dans un cadre moderne; sifflés impitoyablement, de façon à n'avoir qu'une seule représentation. Il semblait que si l'Odéon avait fait un pacte avec Dorvo, Dorvo en avait fait un à son tour avec l'insuccès; et tous les deux, l'Odéon et Dorvo, mettaient un acharnement singulier à exécuter leur contrat. On se demandait par moments qui est-ce qui se lasserait le premier.

Ce fut Dorvo. Un beau jour, il dit adieu aux alexandrins, et il se mit à écrire coup sur coup, dans une année, trois mélodrames pour les théâtres du boulevard : *Frédéric à Spandau, Gonzalve de Cordoue* et *Élisabeth ou les Exilés en Sibérie*. Dès lors tout changea; ses oreilles, trop longtemps accoutumées au bruit déchirant des sifflets, connurent enfin la douceur des applaudissements. La mauvaise chance était tournée; peut-être sa véritable voie était-elle le mélodrame, mais Dorvo était de ceux qui s'obstinent à tourner le dos à leur vocation. Le vers le réclamait tyranniquement; il y revint et fit représenter au Théâtre-Français, — par autorité de justice, hélas! — une *Mort de Duguesclin,* en trois actes, qui fut une de ses chutes les plus éclatantes. Cette fois encore, il n'eut pas de seconde représentation, mais il y était habitué. Cela se passait en 1807.

Alors, de quoi croyez-vous que s'avisa Dorvo? De retourner sans doute au mélodrame qui lui avait été si favorable? Allons donc! ce serait bien peu connaître notre entêté, notre Breton! Hyacinthe Dorvo reprit paisiblement la route de l'Odéon; et l'Odéon, malgré tous les revers partagés en commun avec Dorvo, malgré l'incendie, malgré les sifflets, malgré les ouvrages sans lendemain, peut-être à cause de tout cela, retrouva sa tendresse pour son fidèle et infatigable pourvoyeur. Ils passèrent ensemble un nouveau bail de dix ans, dix ans d'essais vainement recommencés. Aux yeux de l'Odéon, Dorvo était toujours « un des écrivains qui donnaient le plus d'espérances à la scène française ».

Voici les pièces qui signalèrent cette nouvelle période : *les Jeunes femmes*, le *Père ambitieux*, le *Temporiseur* (avec Comberousse), les *Querelles de ménage*, la *Cousine Albert ou la Maîtresse dans la maison.*

Je ne m'arrête à aucune d'elles, car elles ne dépassent pas une honnête médiocrité. Si j'ai prétendu, pour un instant, tirer ce Dorvo de l'ombre et de l'oubli, c'est seulement à titre de curiosité, et pour montrer, non pas tout ce que peuvent, mais tout ce que ne peuvent pas la volonté, l'énergie, la persévérance, la patience humaines.

Il alla ainsi jusque vers 1818. A cette époque seulement sa foi en lui-même commença à s'ébranler. Il n'était arrivé à rien, qu'à la cinquantaine. Il tenta alors de demander à l'industrie des ressources que les lettres lui refusaient si obstinément. J'ai peine à le dire : il ouvrit boutique de limonadier, aux environs même de l'Odéon, et il poussa la philosophie jusqu'à emprunter son enseigne à une pièce à succès d'un de ses heureux rivaux, Picard : *Aux Deux Philibert.*

On ne s'étonna pas trop dans le public de cette détermination extrême à laquelle il semblait s'être préparé depuis longtemps par des pratiques qui le rattachaient plus que de raison à l'humanité. Sa liaison avec l'ivrogne Dorvigny était célèbre; en cela, il obéissait à la fatalité des noms : Dorvo, Dorvigny. De nos jours, n'avons-nous pas vu la collaboration de MM. Albéric Second et Jol Trois (Albéric II et Jol III) et celle de MM. Xavier Eyma et A. de Lucy (Emma et Lucy)?

Sans doute, l'ambition de Dorvo était de fonder un nouveau café Procope. Dans ce cas, il a dû mourir avec un regret et une déception de plus.

Un soir qu'il se laissait aller à la douce faiblesse de réciter quelques-uns de ses vers à un habitué : — Bravo! lui dit celui-ci, vous êtes un Horace, un Virgile, un Tasse. — Oh! *demi-Tasse,* répliqua-t-il avec modestie.

Après la fermeture des *Deux Philibert,* je perds un peu la trace de Dorvo. Sa dernière manifestation littéraire paraît être un poème sur la révolution de Juillet, qu'il dédia au roi Louis-Philippe. Ensuite, plus rien. Mais il s'entêta à l'existence, comme il s'était entêté à tout. Il « dura » jusqu'en 1851, époque à laquelle les biographes le font mourir à Fontainebleau. Il avait quelque chose comme quatre-vingt-deux ans, et il était le doyen des auteurs dramatiques.

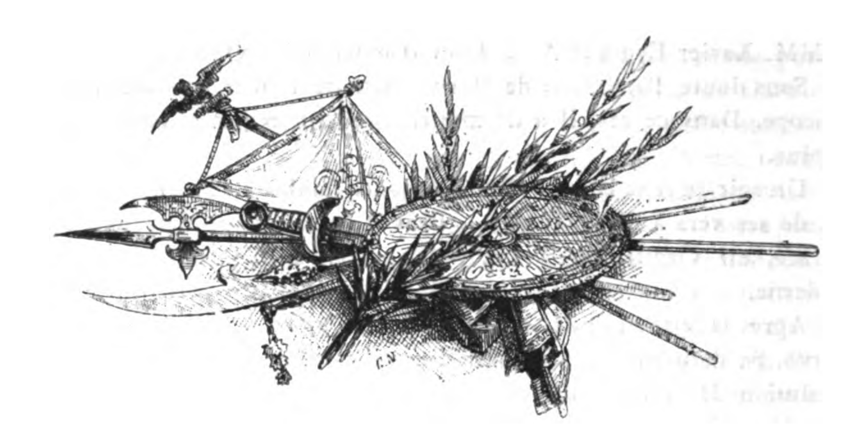
Hyacinthe Dorvo ne s'en était pas tenu au théâtre seulement. Il avait composé deux romans, dont l'un : *Ainsi va le monde ou les Dangers de la séduction,* m'est absolument inconnu. Le second est intitulé : *Mon Histoire ou la Tienne;* il parut en 1802; je viens de le lire, et je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire. Les mœurs des comédiens de province et des habitués de tabagies y sont l'objet d'études plus amusantes que nouvelles. Entre autres choses, Dorvo raconte le trait de ce maître de musique qui, ayant lu sur la partition d'un opéra : quatre officiers dans le fond de la scène, fit apprendre cette phrase aux chœurs sur l'air de la ritournelle, de sorte qu'à la répétition, dans le moment où l'action demandait le plus

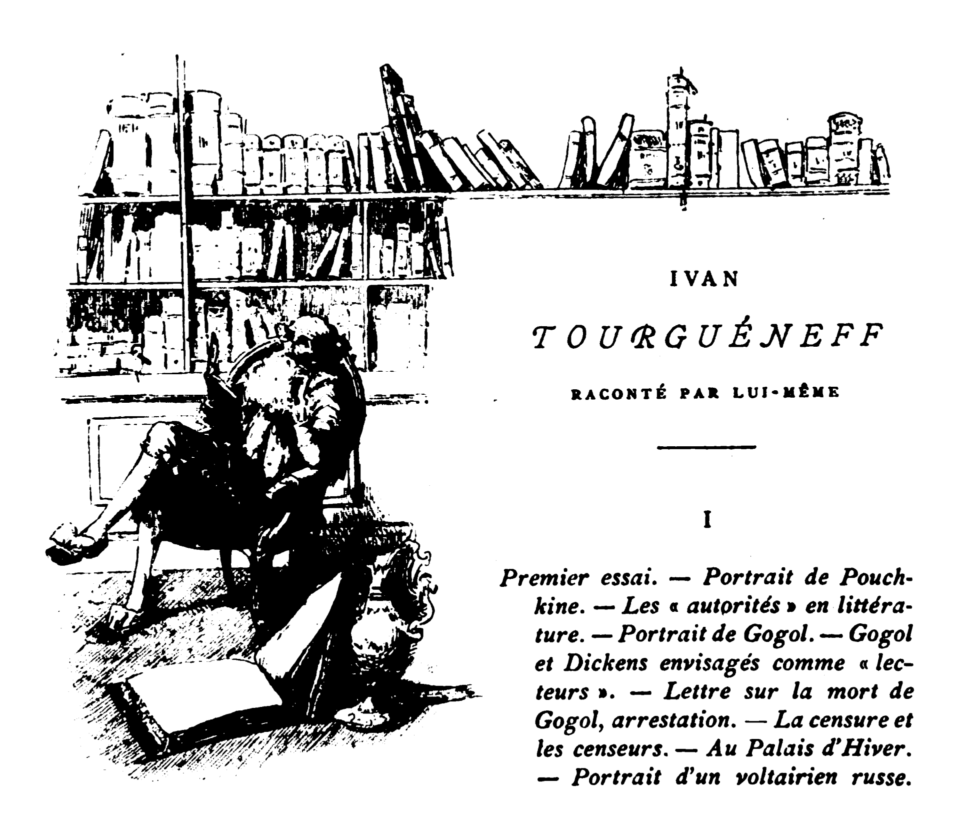
grand silence, ces chœurs se mirent à chanter avec force : *Quatre officiers dans le fond de la scène!*

Il avait eu pour collaborateur dans cet ouvrage Lemière d'Argy, neveu du tragique Lemière. Ce Lemière d'Argy, à qui l'on doit plusieurs romans, — les uns trop sombres, les autres trop gais, — avait une grande connaissance des langues vivantes. Il fut interprète auprès des ministres et des tribunaux. Malheureusement Lemière d'Argy ne menait pas une conduite irréprochable; facile à entraîner, il se laissa entraîner si loin qu'il se réveilla un jour dans un hôpital, qu'il ne quitta que pour le cimetière.

Et maintenant, je doute qu'il soit jamais plus question de Dorvo.

CHARLES MONSELET.





IVAN

TOURGUÉNEFF

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

I

Premier essai. — Portrait de Pouchkine. — Les « autorités » en littérature. — Portrait de Gogol. — Gogol et Dickens envisagés comme « lecteurs ». — Lettre sur la mort de Gogol, arrestation. — La censure et les censeurs. — Au Palais d'Hiver. — Portrait d'un voltairien russe.

TOURGUÉNEFF a publié dans *le Messager d'Europe* différents fragments de ses souvenirs, dont la plupart se rapportent aux littérateurs et aux artistes russes. Il a laissé, entre autres, un remarquable portrait de son ami Biélinsky qui fut en même temps son critique. Nous y reviendrons peut-être une autre fois. Aujourd'hui, nous nous contenterons de tirer des *Souvenirs* de Tourguéneff, ainsi que de quelques lettres écrites à des particuliers, les traits saillants qui nous révèlent le talent, le caractère et les idées du romancier. Il est instructif de voir comment l'artiste, en appréciant les œuvres d'autrui, en décrivant les figures bizarres qu'il rencontrait, en donnant des conseils à des débutants et en contant les petites aventures qui lui sont arrivées, trace de son vigoureux pinceau les traits de sa propre physionomie psychique.

Le premier essai de Tourguéneff fut un drame en vers ïambiques de cinq pieds intitulé : *Stenio*. Le romancier était alors étudiant à la Faculté de philologie qui, en Russie, remplace la Faculté des lettres. Il soumit ce drame à la critique de son professeur Pletniov. Nous laissons la parole au poète lui-même :

« Dans une des leçons suivantes, notre professeur de littérature russe, sans donner le nom de l'auteur, analysa, avec sa bonhomie habituelle, cette œuvre inepte dans laquelle j'ai imité le *Manfred* de Byron d'une main d'enfant.

« Après la leçon, une fois dans la rue, Pletniov m'appela près de lui et m'adressa une remontrance paternelle, en ajoutant qu'il y avait *quelque chose en moi*. Ces trois mots m'encouragèrent, et je lui portai plusieurs poésies ; il en choisit deux et les fit insérer dans *le Contemporain*. Je ne me rappelle pas le

titre de la seconde pièce, mais je sais que dans la première j'ai chanté un vieux chêne. C'était ma première production qui eut l'honneur d'être imprimée, et, comme on le comprend, je ne l'ai pas signée. »

C'est dans la maison de Pletniov que Tourguéneff a rencontré pour la première fois son poète favori, Pouchkine; mais, au moment où le futur romancier entrait au salon, le poète prenait déjà congé, et Tourguéneff n'eut que le temps de remarquer « ses dents blanches et ses yeux vifs et éveillés ». Une autre fois Tourguéneff a rencontré Pouchkine au concert : « Il était près de la porte, debout ; il avait les mains croisées sur sa large poitrine et regardait autour de lui d'un air mécontent. Je me rappelle son petit visage noir, ses lèvres d'Africain, ses grandes dents blanches, ses favoris pendants, ses yeux bilieux, sans sourcils sous un front élevé, et ses cheveux crépus... Il jeta sur moi un regard furtif; le sans-gêne avec lequel j'avais fixé mes yeux sur lui lui déplut. Il haussa les épaules de mécontentement et changea de place. Quelques jours après je le vis dans son cercueil... »

En traçant le portrait de son maître en poésie, Tourguéneff nous expose en même temps ce qu'il comprend par une *autorité* dans l'art et dans la littérature.

« Pouchkine en ce temps était pour moi, comme pour la plupart de mes contemporains, quelque chose comme un demi-dieu, — et en vérité nous l'adorions comme tel. — Dans ces derniers temps on a maudit cette adoration pour les autorités littéraires; celui qui aurait le courage d'en avouer une serait traité d'imbécile pour le reste de ses jours. Je me permettrai pourtant de dire à nos sévères jeunes critiques qu'il faut avant tout s'entendre sur ce que nous comprenons par *autorité*.

« Jamais aucun de nous n'aurait songé à adorer un homme pour sa richesse ou pour son savoir; cette sorte de prestige nous est inconnue, au contraire... Un grand esprit ne nous suffisait pas non plus. Ce qu'il nous fallait, c'était *un guide*. Chez nous, les idées les plus libérales, presque républicaines, se mariaient avec une adoration pieuse pour les hommes en qui nous reconnaissions nos maîtres et nos guides.

« Il me semble même que cette sorte d'enthousiasme exalté est toute naturelle aux jeunes cœurs. La jeunesse ne peut pas s'enflammer pour une idée abstraite si belle et si grande qu'elle soit, à moins qu'elle ne s'incarne dans une personne vivante, dans le maître. Toute la différence entre notre génération et celle d'aujourd'hui consiste peut-être en ceci : nous n'avions pas honte de proclamer notre idole et d'avouer l'adoration que nous avions pour elle. Nous en étions fiers. L'indépendance du jugement est sans contredit une chose respectable et bonne en soi, celui qui ne l'a pas atteinte n'est pas encore un être humain; mais cette indépendance, comme toutes les bonnes choses, doit être conquise. Et pour marcher à sa conquête il faut s'enrôler sous le drapeau d'un guide sûr, librement choisi. »

Tourguéneff exigeait dans l'art une liberté pleine et entière. Il considérait comme autorité littéraire le maître qui a le plus influencé sur le talent de l'artiste, le maître qui plus que tout autre lui a révélé sa voie, et qui lui a aidé à conquérir cette indépendance sans laquelle l'art ne peut pas exister.

« Rien n'émancipe l'homme comme la science, écrivait-il dans ses conseils aux jeunes artistes, et nulle part la liberté n'est aussi à l'aise que dans les arts et la poésie. La langue bureaucratique elle-même désigne notre profession comme *libre*. Est-ce qu'un homme peut *observer, saisir* ce qui l'entoure, s'il est lié intérieurement? Pouchkine l'a bien senti, et dans son sonnet immortel, ce sonnet que chaque débutant devrait apprendre par cœur et se rappeler comme un commandement, il a dit :

... va par la voie libre
Où t'entraîne ton libre esprit.

« L'absence de cette liberté a beaucoup nui aux slavophiles; malgré leur talent et leurs vastes connaissances pas un d'entre eux n'a pu créer une œuvre vivante; pas un d'entre eux n'a su ôter de ses yeux, pour un instant, ses lunettes de couleur. L'exemple le plus frappant en ce genre nous est donné par le célèbre roman du comte Tolstoï, *la Guerre et la Paix,* œuvre qui par sa puissance créatrice et par sa poésie est peut-être supérieure à tout ce qui a paru chez nous depuis 1840...

« Non, nous n'admettons pas qu'on puisse être un véritable artiste si l'on ne possède pas la liberté d'examiner soi-même ses idées, son système, son peuple et l'histoire de son pays. »

A côté de Pouchkine, Tourguéneff admirait encore Gogol, l'auteur du *Réviseur* et des *Ames mortes.* Il ne l'avait connu personnellement que peu de temps. Sa première visite à Gogol eut lieu quelques mois avant la mort du grand écrivain.

« En m'apercevant, écrit Tourguéneff, Gogol me serra la main et dit :

— Nous aurions dû nous connaître depuis longtemps.

« Je m'assis près de lui sur un large divan et je me mis à examiner de près tous ses traits : ses cheveux qui tombaient droit des tempes, comme chez les cosaques, avaient encore conservé leur couleur primitive; mais ils étaient devenus rares. Son front incliné, uni et blanc, indiquait une grande intelligence. Dans ses petits yeux bruns, de temps en temps, pétillait la gaieté, oui, la gaieté et non pas l'ironie. Mais le regard était fatigué. Son long nez pointu donnait à sa physionomie l'expression rusée du renard, ses lèvres molles et bouffies sous des moustaches courtes n'avantageaient pas non plus sa figure ; dans les lignes indécises de la bouche on devinait les côtés noirs de son caractère. Quand il parlait, les lèvres se relevaient désagréablement et découvraient une rangée de mauvaises dents. Son petit menton se cachait dans les plis d'une large cravate de velours noir. Sa contenance, tous les mouvements de son corps rappelaient un instituteur dans un collège de province. En l'apercevant on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : être spirituel, étrange et malade! »

Gogol aimait parfois lire lui-même à haute voix sa célèbre comédie. Il invitait alors les acteurs à venir assister à cette véritable leçon sur l'art de lire. Mais ceux-ci n'accouraient guère, se croyant sans doute au-dessus de ces leçons. Tourguéneff n'avait garde d'y manquer, et dans ses *Souvenirs* il nous a laissé

un intéressant parallèle entre la manière de lire du satirique russe et celle de Dickens.

« Dickens, quand il fait la lecture de ses œuvres, les joue en même temps; sa lecture est dramatique, théâtrale; il réunit en sa personne plusieurs célèbres acteurs et nous fait tour à tour rire et pleurer. Gogol, au contraire, m'a frappé par la simplicité et la sobriété de ses manières, et par la bonne foi grave et naïve qui semble ne pas tenir compte de la présence ou de l'absence des spectateurs. Gogol ne pensait qu'à entrer dans les rôles qui paraissaient être nouveaux pour lui. Il ne s'attachait qu'à rendre sa propre impression; l'effet était remarquable surtout dans les scènes comiques et humoristiques. On ne pouvait s'empêcher d'éclater d'un bon rire salutaire, tandis que l'auteur de toute cette gaieté continuait à se pénétrer toujours davantage de l'esprit de son rôle. Parfois, pourtant, autour de ses lèvres et de ses yeux tremblait le rire rusé du maître. »

Gogol a eu sur Tourguéneff une influence profonde, non seulement par son talent, mais aussi par les circonstances qui ont suivi sa mort. Plus que tout autre écrivain russe, Gogol a contribué au relèvement moral et intellectuel de sa patrie; son *Réviseur* et ses *Ames mortes* furent pour la Russie de Nicolas ce que le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* furent pour la France de Louis XVI. Et notez que c'est la première fois que la Russie eut un artiste national de cette puissance. On comprend de quel enthousiasme Tourguéneff, alors âgé à peine de trente ans, s'éprit pour le grand écrivain; cette admiration ne fut pas amoindrie lorsque Gogol, par un revirement psychique que nous ne pouvons que constater ici, publia sa *Correspondance,* dans laquelle il reniait toutes ses œuvres et se plaçait sous le drapeau le plus réactionnaire.

Tourguéneff, qui savait séparer l'artiste de l'homme maladif, conserva quand même son amour pour Gogol, et lorsque celui-ci vint à mourir en 1852, l'auteur des *Récits d'un chasseur* crut devoir publier dans les journaux de Saint-Pétersbourg une lettre en l'honneur de la grande puissance littéraire qui venait d'expirer. Aucun journal de la capitale n'eut le courage de la publier. Malgré son abjuration publique, malgré la mort chrétienne et orthodoxe de Gogol, le gouvernement de Nicolas le considéra toujours comme un auteur dangereux. Cependant, à Moscou on exprimait assez ouvertement ses sympathies pour le défunt écrivain et les slavophiles insinuaient que les *Occidentaux* de Saint-Pétersbourg ne savaient pas honorer les grands talents de leur patrie parce que c'étaient des talents nationaux. Blessé dans ses sentiments légitimes, Tourguéneff envoya sa lettre au *Journal de Moscou* où elle parut le 13 mars 1852. Un mois après Tourguéneff fut mis en prison pour avoir enfreint les règlements de la censure.

Nous ne donnons pas ici la lettre incriminée, car elle ne contient rien de remarquable : c'est le cri douloureux d'un cœur blessé par la mort d'un homme aimé. Quand on a les yeux en larmes, on ne juge pas, on pleure. Tourguéneff pleurait Gogol; ce fut toute sa faute.

Une anecdote qu'il raconte lui-même nous montre ce qui occasionnait la colère du gouvernement.

« Une dame de la haute noblesse prit un jour ma défense en disant qu'en tout cas la punition était trop sévère.

— Mais, madame, vous oubliez, lui dit un sénateur, Tourguéneff a appelé dans cette lettre Gogol un grand homme!

— C'est impossible! s'écria la dame.

— Mais, madame, je vous l'assure.

— Ah! si c'est comme ça, je ne dis plus rien. Je regrette... *mais je comprends qu'on ait dû sévir.* »

La censure en ce temps était non seulement sévère, mais elle était tout simplement ridicule. Quand le censeur ne trouvait rien ni contre le tsar, ni contre la religion, il s'amusait à corriger le style de l'auteur.

Ceux qui connaissent l'amour de Tourguéneff pour la forme, la pureté et l'harmonie du style comprendront facilement quelle torture cette profanation lui infligeait.

« Je conservai longtemps, dit-il, des épreuves sur lesquelles le censeur K. a effacé la phrase suivante : *Cette jeune fille était une fleur,* et la remplaça, toujours avec cette fatale encre rouge, par : *Cette demoiselle ressemblait à une rose splendide.*

« Le censeur F. m'a dit un jour en me regardant, avec conviction, dans les yeux : « Comment voulez-vous que je n'efface rien? Y avez-vous pensé? Si je « n'efface rien, je perdrai trois mille roubles d'appointements par an! Et si « j'efface, dites-moi, s'il vous plaît, qui en pâtit : il y avait des paroles, il n'y « en a plus, voilà tout... Eh bien! oserez-vous encore me dire que je ne dois « pas effacer? »

Le génie de Tourguéneff pouvait bien se moquer de toutes ces inepties, il a su percer toutes les ténèbres; mais combien de talents moins vigoureux en sont brisés pour toujours!

L'auteur des *Terres vierges* n'a jamais été en bonnes relations avec les hommes de la cour : le prince Orloff était son ami d'enfance, et ils se tutoyaient même. Mais les portes du palais du tsar ne s'ouvraient pas devant l'homme chéri du peuple comme devant les courtisans.

Cependant Tourguéneff est entré dans le palais d'Hiver quand il n'avait que seize ans. Il nous a conservé une délicieuse description de cette petite aventure qui vaut bien la peine d'être racontée :

« L'année de notre arrivée à Saint-Pétersbourg, ma mère eut l'idée de se rappeler au souvenir de son ancien ami, le poète Joukovsky, alors mentor d'Alexandre II. Elle broda pour le jour de sa fête un joli coussin de velours et m'envoya avec ce cadeau dans le palais d'Hiver, en me recommandant de me faire conduire près du poète, de me nommer, de lui rappeler ma mère et de lui laisser le coussin. Mais, quand je me trouvai dans ce vaste palais, quand j'eus suivi les longs corridors avec leurs longs escaliers en pierre, en me heurtant à chaque pas à des sentinelles qui semblaient être aussi de pierre, quand enfin je me trouvai devant l'appartement de Joukovsky, droit en face d'un laquais rouge haut de deux mètres, avec des galons sur toutes les coutures et des aigles sur tous les galons, je fus saisi d'une telle frayeur, je devins tellement timide qu'introduit dans le cabinet du poète je ne pus, malgré tous mes efforts, prononcer un mot : ma langue se colla au gosier. Le visage enflammé

de honte, les larmes aux yeux, je m'arrêtai, cloué au seuil de la porte, tendant sur mes deux mains, comme un enfant au baptême, le malheureux coussin sur lequel était brodé, je me le rappelle bien, une jeune fille en costume moyen âge avec un perroquet sur l'épaule. Mon embarras toucha le bon cœur du poète ; il s'approcha de moi, me prit le cadeau, m'invita à m'asseoir et me questionna sur l'objet de ma visite. Je pus enfin lui raconter tout; et aussitôt que je me fus acquitté de mon message, je tournai sur mes talons et je m'enfuis en courant de toutes mes forces. »

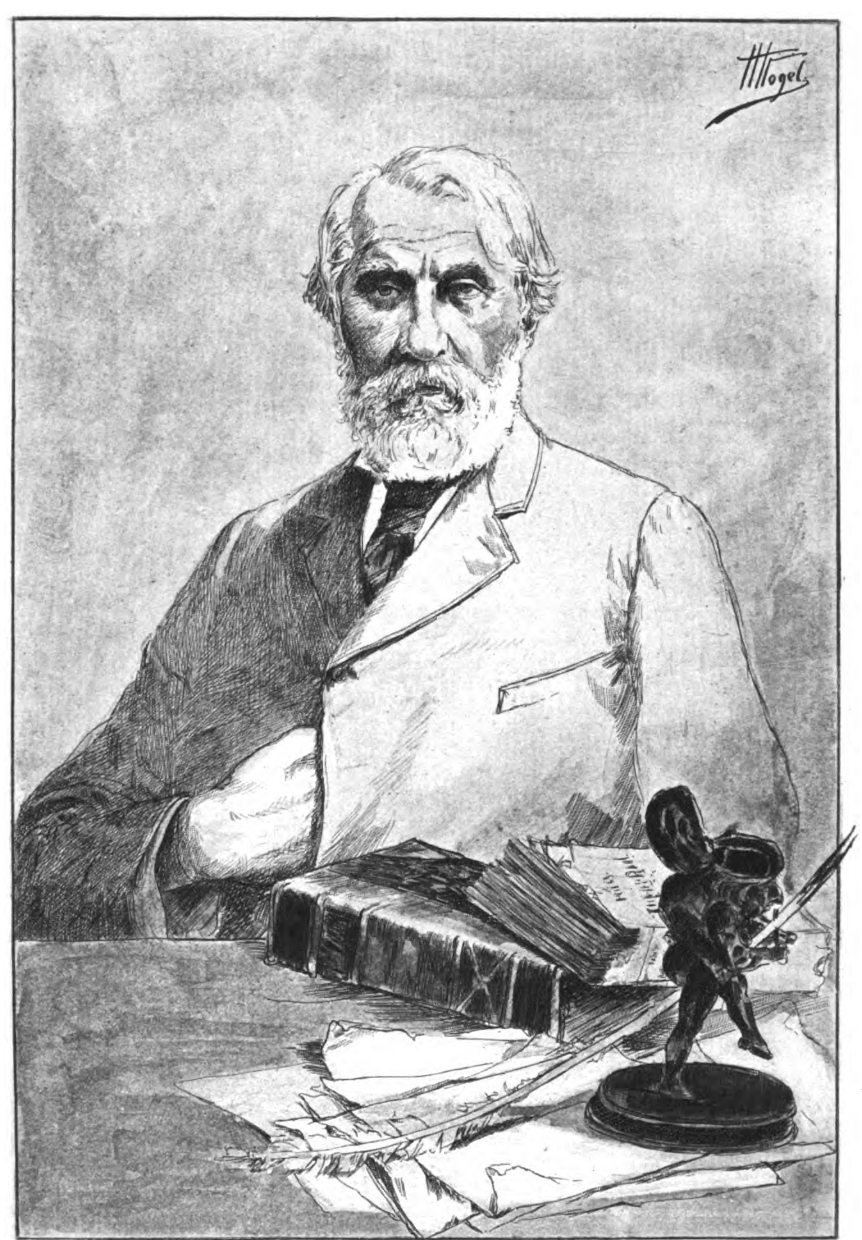
Tourguéneff n'est jamais retourné au palais d'Hiver... Faut-il nous en féliciter ou le déplorer? Ni l'un ni l'autre. Un talent aussi objectif que celui de notre romancier ne pouvait puiser dans le commerce des grands que de nouveaux matériaux pour ses œuvres. Pour Tourguéneff, les maisons qu'il fréquentait, les hommes qu'il voyait n'étaient qu'un vaste laboratoire où il prenait la substance de ses romans et de ses nouvelles. L'esprit de la cour, la flatterie, la servilité qui entament tout de suite un poète subjectif n'auraient eu aucune prise sur un talent qui ne sait que reproduire ce qu'il a vu et étudié. Mais, d'un autre côté, Tourguéneff n'aurait jamais pu peindre en Russie ce qu'il aurait vu au palais d'Hiver : la vie des tsars est sacrée, et la main profane de l'artiste ne peut pas y toucher impunément.

Parmi les souvenirs d'enfance de Tourguéneff nous trouvons encore le portrait d'un voltairien russe marqué de la griffe du maître. C'était un ami de la maison, un hobereau du même gouvernement que notre romancier.

« Goubariov parlait très bien le français. Il connaissait Voltaire en entier par cœur et le plaçait au-dessus de tout. Il me semble qu'en dehors de Voltaire il n'y avait pas d'écrivain pour lui. Son esprit était tout français, mais celui d'un Français d'avant la Révolution. Je me rappelle encore maintenant son rire continuel, fort et froid, ses jugements et ses manières libres et même un peu cyniques.

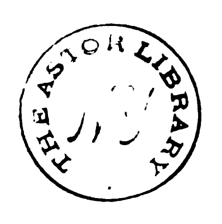
« Sa physionomie le condamnait à une vie solitaire et indépendante de célibataire : il était fort laid, très replet avec une grosse tête et le visage entièrement marqué par la petite vérole.

« Joukovsky aimait beaucoup Goubariov, et pour lui faire plaisir il lui fit présent d'une belle édition des œuvres complètes de Voltaire, richement reliées. On raconte que peu de temps avant sa mort les voisins du voltairien russe le voyaient souvent, dans sa maisonnette à demi ruinée, assis à la table sur laquelle il étalait avec complaisance le cadeau de son illustre ami; il tournait soigneusement les feuillets à tranche dorée de ses chers volumes, et là, dans le désert du steppe, il se délectait de tout son cœur dans la société de cet esprit qui faisait les délices de Frédéric le Grand à Sans-Souci, et de Catherine II à Tzarskoïe-Selo. Tout autre esprit, toute autre poésie, toute autre philosophie étaient pour lui lettre morte... Malgré tout cet étalage de scepticisme, Goubariov portait à son cou une collection d'images de saints et d'amulettes, et se laissait entièrement mener par sa gouvernante, superstitieuse et ignorante... Voilà la logique des antithèses. »



LE LIVRE — 4e Année, XIe Livraison. A. QUANTIN, Edit.

YVAN TOURGUÉNEFF.


THE ASTOR LIBRARY

II

A PROPOS DE PÈRES ET ENFANTS.

Si les *Récits d'un Chasseur* posèrent les fondements de la gloire de Tourguéneff, *Pères et Enfants* devaient la couronner; mais, en même temps, aucune de ses productions n'a occasionné autant de déboires au romancier et ne l'a fait si cruellement souffrir. Avec son roman de *Pères et Enfants,* il est survenu à Tourguéneff ce qui doit arriver fatalement à tout grand artiste véritablement objectif. La foule des lecteurs a beau déclarer qu'elle admire l'art indépendant, libre, exprimant ce qu'il est utile de faire connaître aux hommes; en réalité, ce qui la frappe le plus, c'est toujours la tendance de l'œuvre. L'artiste a beau n'appartenir à aucun parti politique, à aucune coterie littéraire, on le parquera tantôt ici, tantôt là, et s'il a eu le malheur de peindre impartialement tous les partis sans en idéaliser et sans en charger aucun, il ne sera compris de personne et tout le monde tombera sur lui.

Pour comble de malheur, au moment où parut ce roman, le successeur légitime de Biélinsky, le jeune et vaillant critique Dobroliouboff, venait de mourir. Ceux qui lui ont succédé n'avaient plus la bonne foi de Biélinsky ni ce tact littéraire qui permettait à celui-ci de faire à chaque œuvre sa part. Chez les nouveaux critiques, l'esprit de parti et de coterie littéraire était trop fort pour leur permettre d'apprécier librement la valeur de Basarof, de retracer sa généalogie littéraire et de prévoir son évolution. Au lieu de ce jugement impartial et littéraire, on a voulu voir dans le créateur de Basarof un renégat, un partisan de Katkoff, un archiconservateur. Ces critiques injustes blessèrent profondément le romancier, et ses souffrances se trahissent douloureusement dans les souvenirs qui se rattachent à cette époque et que nous allons donner *in extenso.*

« Au mois d'août 1860, je prenais des bains de mer à Wentnor, petite ville sur l'île de Wight, lorsque pour la première fois me vint l'idée de *Pères et Enfants,* de cette nouvelle qui m'a fait perdre, je le crains, pour toujours les sympathies de la jeunesse russe.

« Mes critiques ont écrit plusieurs fois que dans mes œuvres je *pars d'une idée* ou que je *cultive une tendance :* les uns m'en félicitent, les autres m'en blâment. Cependant je dois avouer que je n'ai jamais tenté de créer un caractère si je n'avais pour base, non pas une idée, mais un personnage vivant.

« J'ai procédé de la même manière en écrivant *Pères et Enfants.* Un jeune médecin de province, qui m'a beaucoup frappé, m'a servi pour modèle de Basarof. Il est mort peu avant 1860. Dans cet homme remarquable s'était, selon moi, incarné cet élément, alors encore en fermentation, qui a été surnommé depuis *le nihilisme.* L'impression qu'avait produite sur moi ce jeune homme avait été très forte et en même temps très vague. Les premiers temps je ne pouvais moi-même m'en faire une idée nette. J'examinais attentivement le milieu pour vérifier mes premières impressions. J'étais surtout embarrassé

parce que dans aucune de nos œuvres littéraires je ne trouvais la moindre allusion à ce que je voyais partout, et je me demandais parfois si ce type qui me hantait n'était qu'un fantôme...

« Cependant, à mon retour à Paris, je me mis au travail; bientôt la fable s'élabora dans ma tête; pendant l'hiver j'ai écrit les premiers chapitres et j'ai terminé la nouvelle en Russie, dans mon village, au mois de juillet. En automne, je l'ai lue à quelques amis, et au mois de mars 1862, *Pères et Enfants* parurent dans le *Messager russe*.

« Je ne m'arrêterai point sur la sensation produite par cette nouvelle. A mon retour à Saint-Pétersbourg, le jour du fameux incendie des boutiques d'Apraksines, le mot nihiliste était déjà dans toutes les bouches, et les premières paroles dont on m'apostropha furent celles-ci :

« Regardez ce qu'ont fait *vos* nihilistes... »

« J'ai alors beaucoup souffert. J'ai trouvé de la froideur et même de l'aversion chez des personnes que j'ai beaucoup aimées, et je recevais des félicitations, des baisers même des hommes du parti que je détestais, de mes ennemis... J'en étais navré, mais ma conscience ne me reprochait rien; je savais bien que j'ai agi envers Basarof honnêtement, impartialement et même avec sympathie. J'ai trop respecté ma mission d'artiste pour ne pas être franc. Enfin, si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu agir autrement, car je ne pouvais pas travailler d'une autre manière.

« Je trouve dans mon journal, à la date du 30 juillet 1862, les lignes suivantes : « Voilà une heure et demie que j'ai terminé enfin mon roman, je ne « sais pas s'il aura du succès. *Le Contemporain,* je le prévois, me couvrira de « mépris à cause de Basarof; il ne voudra pas croire que pendant tout le temps « que j'écrivais, je me sentais une inclination involontaire pour mon héros... »

« J'ai exclu des sympathies de Basarof tout ce qui avait rapport à l'art, je lui ai donné des manières sans gêne et âpres, non point parce que j'avais l'intention insensée d'insulter la jeunesse russe, mais parce que mes observations sur mon jeune médecin D... et sur d'autres jeunes gens m'ont appris qu'ils sont ainsi. Peut-être mes observations n'ont-elles pas été justes; mais, moi, je n'ai pas manqué à mon devoir d'artiste, je ne devais pas raisonner, je devais peindre comme j'ai vu; mes propres sympathies n'avaient rien à voir ici. Plusieurs de mes lecteurs seront bien étonnés d'apprendre qu'à part les idées de Basarof sur l'art, je partage presque toutes ses opinions..., et il s'est trouvé des hommes qui ont voulu me prouver que je suis du parti des *Pères,* moi, qui, dans le caractère de Paul Kirsanof, avais péché contre la vérité artistique en chargeant jusqu'à la caricature les défauts de ce *Père* et en me moquant de lui. »

« Ni pères ni enfants, m'a dit une dame de beaucoup d'esprit, après la lecture de mon livre, et vous-même vous êtes un nihiliste. »

« Cette opinion a été répétée avec plus d'insistance après la publication de *Fumée*. Je ne veux pas me défendre, peut-être cette dame avait-elle raison. Lorsqu'on écrit, on ne fait pas ce que l'on veut (je le dis d'après ma propre expérience), mais ce que l'on peut et autant qu'on le peut...

« J'ai conservé, à propos de *Pères et Enfants*, une très curieuse collection de lettres et de documents. Il est très intéressant de révéler leurs contradic-

tions intérieures. Pendant que les uns m'accusent d'avoir insulté la jeunesse, d'être un conservateur, un ami des ténèbres, m'avertissent qu'ils brûlent « avec un ricanement de mépris » mes portraits, les autres, au contraire, me reprochent avec indignation de me prosterner avec bassesse devant cette même jeunesse.

« Vous rampez aux pieds de Basarof », m'écrit un correspondant.

« Vous ne faites que feindre une accusation contre Basarof; mais, en réalité, vous le flattez; vous attendez de lui un petit sourire comme la plus grande faveur », m'écrit un autre.

« Un critique, en m'apostrophant dans les termes les plus durs, me représentait comme tramant un complot avec Katkoff contre la nouvelle génération russe. Il en faisait un tableau à grand effet... En réalité, ce « complot » s'était tramé de la manière suivante : lorsque M. Katkoff avait reçu le manuscrit de *Pères et Enfants,* dont jusque-là il n'avait pas eu la moindre idée, il se trouva dans une grande perplexité. Basarof lui semblait être l'apothéose des hommes du *Contemporain,* et je n'aurais pas été étonné s'il m'avait refusé de publier *Pères et Enfants* dans sa revue. »

« Voici le fragment d'une lettre qui m'a été écrite par M. Katkoff à ce propos :

« Si Basarof n'est pas mis en apothéose, on ne peut nier qu'il soit placé sur un très haut piédestal. Il écrase tout ce qui l'entoure, tout devant lui est *chiffon, faible* et *vert*. Est-ce là l'impression qui était désirable? On voit que l'auteur a pensé d'abord peindre un élément qui lui était peu sympathique, mais il hésitait dans le choix des couleurs et finit par se laisser subjuguer par cet élément. On voit que l'auteur ne se sent pas libre de juger impartialement son héros. Il s'anéantit devant lui, il ne l'aime pas; mais il a peur de lui...

« Il est évident qu'un des conspirateurs n'était pas content du travail de l'autre. »

« Et voilà comme on écrit l'histoire! pourrais-je m'écrier ici; mais est-il permis d'appeler d'un si grand nom de si petites choses! »

Ce qui a surtout froissé le cœur élevé de Tourguéneff, c'est que ce nom de *nihiliste,* qui n'était qu'un terme littéraire pour désigner un titre, est devenu le mot le plus usité dans les dénonciations écrites des mains malpropres des policiers.

« Il est tombé une ombre sur mon nom : je ne me trompe pas, cette ombre ne s'effacera pas », s'écrie-t-il avec une douleur poignante.

Et il faut avouer que non seulement dans son pays, mais à l'étranger on n'a pas su respecter cette susceptibilité très noble du romancier. Apprenons au moins maintenant à témoigner de la déférence à sa volonté et appelons désormais chaque chose par son propre nom. Nous ne sommes pas de l'avis de Tourguéneff qui pense que dans vingt ou trente ans personne ne se souviendra de son nom, qu'il soit avec ou sans ombre. Au contraire, Tourguéneff est de ces élus qui lèguent aux générations futures non seulement des idées et leur forme mais aussi leurs propres personnalités. Il est de notre devoir de présenter à nos contemporains cette grande figure, sans « cette ombre » qui n'aurait même jamais dû l'assombrir.

III

L'HOMME.

Jusqu'ici nous avons vu l'artiste, nous allons apprendre à connaître et à admirer l'homme. Ce ne sont plus *les Mémoires* de Tourguéneff qui nous serviront, mais quelques-unes de ses lettres privées, jointes aux souvenirs qu'ont recueillis ses amis et nous-même pendant les quelques visites que nous avons eu le privilège de lui faire.

On sait que Tourguéneff n'a jamais été marié *bourgeoisement*, c'est-à-dire devant Dieu et l'État. Cependant, d'après des confidences faites par lui-même à un des rédacteurs de la *Nedielia* de Saint-Pétersbourg, il s'en est peu fallu qu'il y passât comme tous les autres mortels.

Le romancier était encore très jeune; c'était lors de son premier voyage à l'étranger, quand il séjourna longtemps en Angleterre. Il y fit la connaissance d'une jeune, riche et aristocratique *miss*, dont il ne tarda pas à s'éprendre et qui répondit à ses sentiments. Les parents de la jeune fille encouragèrent cette inclination et tout faisait prévoir qu'elle devait aboutir bientôt au mariage. Un beau jour, toute la famille de la jeune fille fit avec Tourguéneff un voyage en Italie, où l'union projetée devait être célébrée. Mais pendant une promenade en petit bateau sur un lac enchanteur, Tourguéneff fut victime d'un accident très vulgaire et très grotesque, dont les conséquences furent tragiques et devaient décider de toute la vie du romancier.

A notre grand regret, nous ne croyons pas pouvoir confier à la presse les détails de cet incident; nous nous contenterons de dire que lorsque le bateau aborda, les Anglais avec la jeune *miss* partirent dans une direction et Tourguéneff dans une autre. Ils ne se sont pas revus.

En narrant cette aventure avec une humour inimitable, Tourguéneff riait comme un fou. Tout à coup il se tut, son visage s'assombrit et il reprit d'un ton sérieux :

« Qui sait, si cet accident grotesque ne m'était pas arrivé, ma vie aurait peut-être été toute différente? »

Il serait plus qu'indiscret de vouloir chercher ici quel rôle l'amour a joué dans la vie de Tourguéneff, mais son opinion sur l'importance de cette passion dans la vie peut être très intéressante à connaître.

Il prétendait que quiconque n'avait fortement aimé dans sa vie ne pourrait jamais être un bon écrivain.

« J'ai cessé d'écrire bien, nous a-t-il dit en 1880, du moment où j'ai cessé d'aimer.

— Alors, c'est que vous aimez encore ou votre théorie est fausse, lui répondis-je. »

Il protesta.

Qui sait aimer sait aussi haïr. La haine de Tourguéneff était toujours jus-

tifiée. Jamais sa colère ne bouillonnait avec autant d'impétuosité que lorsqu'on osait toucher à sa Russie.

« En 1864, raconte Mme S..., Tourguéneff était à Genève dans une pension. Un jour, pendant le dîner, dans la galerie qui attenait à la salle à manger, un émigré russe, M. P..., entra pour demander un de ses compatriotes; mais, ne le trouvant pas, il sortit aussitôt. Au même instant, un jeune hobereau prussien, assis de l'autre côté de la table, en face de Tourguéneff, dit à son compagnon, en allemand et à haute voix :

« Il me semble que cet émigré russe a toujours faim, comme sa patrie qu
« guette aussi ses voisins pour les dépouiller et les dévorer. »

« Ces paroles produisirent une vive sensation, tous les autres convives restèrent confondus par cette impertinence prussienne. Tourguéneff seul sembla garder tout son calme, mais le tremblement de ses lèvres devenues blêmes tout à coup révéla son émotion. Il se tourna vers l'effronté et lui dit à haute voix, afin que chaque parole fût entendue de toute la galerie :

« Monsieur, vous avez oublié qu'il y a plusieurs Russes parmi les convives.
« Vous vous êtes permis d'insulter leur patrie et un de leurs compatriotes. La
« Russie est si puissante qu'elle méprise tous les insolents, quel que soit le nom
« qu'ils portent. Elle n'a pas besoin qu'on la défende contre leurs imperti-
« nences. Mais vous avez calomnié un de mes compatriotes qui est pour le
« moment dans le malheur. Comme il est absent et qu'il ne peut pas se défendre
« lui-même, c'est mon devoir de prendre son parti. Je ne vous demanderai pas
« de retirer vos paroles insultantes, je ne vous demande pas non plus de faire
« des excuses; mais j'exige, et j'espère que toute la compagnie me soutiendra,
« j'exige que vous sortiez à l'instant de cette salle. Un homme qui se permet,
« sans aucun motif, des insolences pareilles ne peut être toléré dans une
« société qui se respecte. »

Le Prussien espéra se défendre par de nouvelles insultes, mais tout le monde protesta si énergiquement que le maître d'hôtel pria l'effronté de se retirer. Son camarade le suivit et on ne les a pas revus.

Cependant le patriotisme de Tourguéneff n'était pas étroit. Il aurait pu répéter avec Lamartine :

Je suis concitoyen de toute âme qui pense,
La vérité, c'est mon pays!

C'est son amour pour la vérité qui lui faisait blâmer hautement les actes du parti antisémitique en Russie. Il prévoyait avec douleur les tristes persécutions qui allaient se déchaîner sur les Juifs.

C'était en 1880, après son retour de Russie où il s'était rendu pour la fête de Pouchkine, qu'il me fit part de ses impressions.

« Me croirez-vous? s'est-il écrié avec indignation; quand j'ai osé prendre la défense des Juifs, on m'est tombé dessus à coups de poing? »

Certes, ce n'étaient pas les moujiks qui s'étaient jetés sur Tourguéneff, ce n'est pas avec eux qu'il était entré en discussion, mais c'était à Saint-Pétersbourg avec des hommes cultivés, intelligents, et qui voyaient dans le mouvement sémitique une bonne occasion de pêcher en eau trouble.

Tourguéneff avait grande confiance dans la colonisation des Juifs, dans la transformation graduelle de ce peuple commerçant, dont il appréciait beaucoup l'intelligence et la bonne volonté, en agriculteurs, amis du paysan. Il nous entretint longuement du testament de M. Günsburg père, qui avait laissé un grand capital en vue de fonder en Russie des fermes juives. Mais les événements ont contrarié ses bonnes intentions et la colonisation juive en Russie est bien compromise aujourd'hui.

Il avait encore la haine de la peine de mort; il n'a pas écrit *les Derniers jours d'un Condamné,* mais il a décrit la foule devant la guillotine : page puissante et éloquente qui est tout un plaidoyer contre cette peine.

Le romancier a assisté à l'exécution de Troppmann, et pour fournir quelques arguments artistiques aux adversaires de la peine de mort, il publia ses impressions dans le *Messager d'Europe.* En voici quelques fragments :

« ... Je m'approchai d'une rangée de soldats et je regardai la foule qui s'y pressait : elle hurlait comme un élément aveugle. Je me rappelle un homme en blouse, un jeune gaillard de vingt ans; il avait les regards penchés vers la terre et souriait comme s'il pensait à des choses plaisantes.

« Tout à coup, il rejetait brusquement la tête, ouvrait largement la bouche et se mettait à crier longuement, sans paroles; puis son regard s'abaissait et il se remettait à sourire. Que se passait-il dans l'âme de cet homme ? Pourquoi s'est-il condamné à rester huit heures debout, à passer une nuit sans sommeil ?

« Mon oreille ne saisissait pas les réflexions échangées dans la foule. Seules, les voix criardes des vendeurs de journaux pouvaient dominer ce vacarme continuel. Ils criaient les titres des livres et brochures contenant le récit de la vie, de l'exécution et même des dernières paroles de Troppmann... De temps en temps j'entendais encore des disputes, des rires sauvages et des cris perçants de femmes.

« Cinq ou six voix chantèrent *la Marseillaise,* mais s'interrompant à chaque instant. *La Marseillaise* n'est grandiose que lorsqu'elle est chantée par des milliers d'hommes.

« A bas Pierre Bonaparte ! cria une voix retentissante... Hou ! hou... Ah !... ah !...Le hurlement grossissait. Tout à coup les cris devinrent rythmés. Bo-na-parte, sur l'air des lampions.

« Ce peuple répandait une atmosphère de vapeurs aigres : tous ces corps avaient absorbé une énorme quantité de vin. Il y avait beaucoup d'ivrognes. Les assommoirs flamboyaient comme des points rouges sur le fond du tableau. La nuit était devenue noire, le ciel se couvrit totalement. Sur les arbres qui se dressaient comme des fantômes perchaient des groupes de gamins qui sifflaient et imitaient le piaillement des oiseaux.

« ... En passant devant la guillotine j'aperçus sur l'échafaud le bourreau entouré d'un groupe de curieux; il faisait « la répétition... » Je me détournai, un sentiment de péché et de honte me domina et de minute en minute ce sentiment devenait plus fort. C'est peut-être pourquoi les chevaux de la guillotine qui mangeaient en paix leur avoine devant la porte de la prison m'ont paru les êtres les plus innocents parmi nous. »

Il haïssait aussi l'or. On aurait dit que l'argent lui brûlait les mains, tant il se hâtait de s'en défaire. Qui frappait à sa porte était sûr d'être écouté. Que ce fût du fond de la Sibérie ou d'une mansarde de Belleville, quiconque s'adressait à lui était certain de recevoir promptement une réponse.

En octobre 1880, je me rendis à la gare Saint-Lazare pour aller à Bougival, lorsqu'un jeune compatriote de ma connaissance m'accosta :

« Vous allez voir Tourguéneff?

— Oui, Ivan Serguéevitch m'a écrit de venir le voir; il a une communication à me faire.

— Eh bien, vous pouvez me rendre un très grand service si vous le voulez bien. »

Et voilà mon compatriote qui me raconte qu'il est dans ce moment en détresse et sous la menace d'une saisie. Il lui faut tout de suite deux cents francs qu'il pourra rendre dans un mois. Il savait bien que je ne pouvais disposer moi-même de cette somme. Mais, si vous dites un mot à Tourguéneff, il vous la prêtera à l'instant.

— « Comment! je n'ai vu Tourguéneff que quatre ou cinq fois. Il m'a très bien accueilli, il est vrai; mais de quel droit irais-je lui emprunter de l'argent? Il n'est pas mon ami.

— Ah! vous me sauverez, vous me sauverez. »

Le train allait partir. Je ne promis rien, mais en route la situation de mon compatriote me toucha. En même temps il me vint cette mauvaise pensée : ce serait une bonne occasion de voir si vraiment Tourguéneff ne tient pas à l'argent. J'étais désireux de savoir quelle impression cette demande saugrenue produirait sur la physionomie du romancier.

Au moment de prendre congé, je saisis mon courage à deux mains et je dis :

— « Cher Ivan Serguéevitch, je vous ai déjà importuné de sollicitations d'ordre spirituel; permettez-moi maintenant de vous adresser une demande très prosaïque... Un jeune homme, que je connais et que je crois très honnête, a besoin de deux cents francs, qu'il pourra rendre dans un mois. Il m'a prié de les emprunter chez vous... En tout cas je vous garantis... »

Il ne me laissa pas achever et avec un sourire qui disait très clairement : « Voilà bien des façons pour ce vil métal », il retira de son bureau un livret avec des chèques sur la maison de Gunsbourg et m'en remplit un pour la somme demandée.

Quelque temps après, le jeune homme rendit lui-même à Tourguéneff, avec remerciements, les deux cents francs; et le bon romancier m'écrivit : « P... m'a rendu la somme et que ferez-vous de votre garantie ? »

On m'assura qu'il y avait des années où Tourguéneff dépensa pour des compatriotes à Paris plus de dix mille francs.

Il y aurait encore une page intéressante à écrire sur les relations de Tourguéneff avec le parti révolutionnaire russe. Mais ce n'est pas dans *le Livre*, qui ne se mêle pas de politique, qu'elle trouverait sa place.

D'ailleurs, Tourguéneff était de ces hommes qui ne peuvent jouer aucun rôle politique : la prédominance de la raison et l'amour passionné des vagues

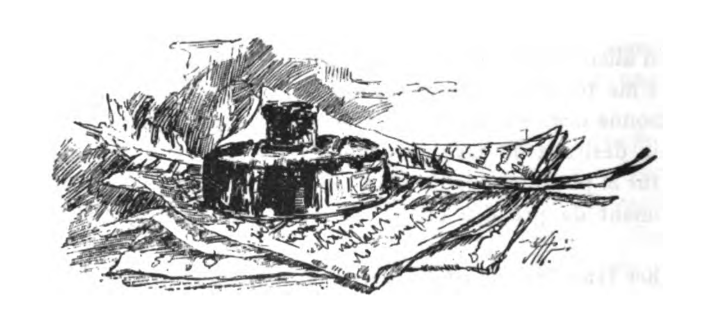
principes humanitaires ne sont pas propres à former un politicien; ce sont des qualités d'artiste.

Un fait de sa vie viendra à l'appui de ce que nous avançons. Nous avons vu Tourguéneff verser des larmes chaudes et sincères le jour où, à Saint-Pétersbourg, fut exécuté le jeune révolutionnaire Soloview, et deux ans après Tourguéneff allait avec la même sincérité à la chapelle de la rue Daru pleurer la mort d'Alexandre II.

Dans les deux cas, Tourguéneff n'était poussé par aucun mobile politique; dans les deux cas, il pleurait les hommes avec leurs misères, leurs vaines luttes, leurs passions aveugles.

MIKHAIL ACHKINASI.

Montreux.





L'UNION

(NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JOURNALISME CONTEMPORAIN.)

Le journal qui vient de mourir de la mort du comte de Chambord a bien droit à une nécrologie. Il a eu une physionomie à part dans la foule des journaux de ce temps ; et retracer les différentes phases de sa carrière, ce sera revoir, sous un angle particulier et d'un point de vue unique, la suite bizarre et tourmentée des événements de notre histoire contemporaine.

L'Union est un titre que portèrent bien des journaux avant d'être choisi par les champions de la dynastie dont le dernier représentant direct vient de s'éteindre. Dès le 2 novembre 1789, on voit apparaître *l'Union* ou *Journal de la Liberté,* qui fut, avec *le Moniteur,* le premier journal in-folio. Il défendra, dit le programme, les principes que l'Assemblée nationale a consacrés dans sa Déclaration des droits de l'homme, sans flatter ni déchirer personne. Robespierre, paraît-il, en était le principal rédacteur (voir la *Bibliographie de la presse* de M. Hatin). Il y a du chemin à faire pour arriver, de ce point de départ, aux défenseurs du principe monarchique et bourbonien.

Sous Louis-Philippe, je relève : 1° *l'Union, journal conciliateur* (1834), avec cette épigraphe : « La Charte, rien que la Charte ; » 2° *l'Union, journal de la majorité constitutionnelle des deux Chambres* (1840) ; 3° *l'Union, Bulletin des ouvriers,* rédigé et publié par eux-mêmes, fondé par l'ancien comité de la *Ruche populaire* (1843). Tout ouvrier qui payait une cotisation d'un franc par mois était fondateur de *l'Union.* Le comité de rédaction se composait de tous les fondateurs et de tous ceux dont un article avait été inséré dans le journal. La feuille paraissait sous la protection de cette triple épigraphe :

Producteur, impose ta loi!
(VINÇARD aîné, fabricant.)

Non, l'avenir n'est plus sur une barricade.
(LAPOINTE, ouvrier cordonnier.)

C'est pour l'homme et pour Dieu que je viens butiner.
(ROLY, MICHEL, menuisier.)

4° *L'Union catholique*, journal religieux, politique et littéraire (1841). Cette feuille était, dit M. Hatin, « consacrée, ainsi que *l'Univers*, avec lequel elle se fondit bientôt, à développer sous toutes ses faces la question de l'enseignement, devenue à ce moment le drapeau du clergé français ».

Elle ne dura que jusqu'en 1842, mais peut-être son souvenir fournit-il un titre à *l'Union monarchique* qui prit la suite de *la Quotidienne*, le 7 février 1847, et qui est le journal dont nous avons à nous occuper ici.

Le sous-titre de *l'Union monarchique* fut d'abord : *la France, la Quotidienne, l'Écho français*. Elle sortait, en effet, de la fusion de ces trois feuilles. *La Quotidienne* est trop célèbre pour que j'aie besoin d'en parler incidemment. *L'Écho français* datait de 1829 et avait combattu le même combat que *la Quotidienne*. Quant à *la France*, il faut se garder de la prendre pour la grand'mère de *la France* d'aujourd'hui. Elle avait pour sous-titre : « Journal des intérêts monarchiques et religieux de l'Europe », et était née le 1er décembre 1834. Son rédacteur en chef, M. Lubis, devint un des directeurs de *l'Union*, ainsi que M. Laurentie, le rédacteur en chef de *la Quotidienne*.

Le nouveau journal prit purement et simplement la succession de cette dernière feuille. C'est ce qui explique pourquoi son premier numéro est coté 38. La veille, en effet, le 6 février, *la Quotidienne* en était à son 37e numéro de l'année. Son gérant, le lieutenant-colonel Mac-Sheehy, passa à *l'Union* en la même qualité.

Un prospectus, publié quelques mois après cette fusion des trois journaux anarchiques en un seul, explique comment « l'état présent des opinions a obligé à condenser trois forces éparses, pour lutter avec plus d'ensemble et d'efficacité contre les mensonges et les passions du temps ». Il expose ensuite, en ces termes, les principes, les moyens d'action et le but du journal :

... Religion, Monarchie, Liberté, tels sont les points capitaux de la politique de *l'Union*, et c'est par là que le journal, nouveau et ancien tout à la fois, répond aux besoins et aux instincts universels de notre temps.

Un indice admirable des dispositions publiques, à cet égard, s'est trouvé dans l'empressement de tous les gens de lettres, des écrivains les plus renommés, à venir s'associer au journal *l'Union*. Déjà on a vu paraître dans ses feuilletons les noms de MM. S.-H. Berthoud, Méry, Nettement; les noms de Balzac, d'Alphonse Karr, paraîtront à leur tour; nul talent éclatant ne manquera à cette collaboration variée, et dominée toutefois par le sentiment de la dignité morale et des convenances littéraires.

Voilà ce que *l'Union* offre au public.

L'Union est comme un présage jeté au-devant des crises que recèle infailliblement l'avenir. Il n'est personne qui ne veuille s'abriter sous le drapeau pacifique qui est levé au milieu des partis. Il y a ici autre chose qu'un journal; il y a une œuvre de réconciliation entre les hommes honnêtes : *l'Union monarchique* est le salut de la France.

Ce langage, quelque peu amphigourique, donne exactement le ton du journal dans cette première partie de sa carrière. Réunir tous les hommes honnêtes et sauver la France, telle est alors et telle fut, depuis, son espérance ou sa prétention. Il sait bien déjà quel est le seul moyen de salut; mais il est trop habile pour crier du premier coup : Prenez mon ours! Aussi, pendant les premières années de son existence, a-t-il grand soin de se dérober chaque fois qu'on

l'appelle sur le terrain dynastique, de s'en tenir à l'exposition répétée des théories historiques et philosophiques dont il laisse au lecteur à tirer les conclusions, et de redire à satiété que sa première et, pour le moment, sa seule préoccupation est de travailler à assurer l'ordre matériel et moral, car il a comme devise : *Pour la France et par la France.*

L'Union monarchique n'en fut pas moins un des plus acharnés adversaires du gouvernement de Louis-Philippe, déjà fort ébranlé. Elle prit dès l'abord Guizot à partie et le malmena d'importance.

L'honnêteté! s'écriait-elle, l'honnêteté! voilà ce qui nous manque[1].

Et ailleurs[2]:

Qu'une *ligue* donc se fasse en France entre tous les hommes de toute opinion antérieure qui, avant tout, croient à la probité! Qu'il y ait de toutes parts un cri de réprobation contre l'avilissement systématique du caractère public! Qu'il y ait une protestation simultanée contre le régime de personnalité, d'accaparement, d'enrichissement, qui est tout le fonds de la politique de M. Guizot *le pur!* Il est temps! ou bien tout va bientôt expirer sous l'action mauvaise de ces ministres de hasard, qui ne savent de la politique que le trafic, de l'administration que l'intrigue, de la législation que l'achat des boules, de la morale que le gain, de la dignité que la ruse, et de la ruse même que le mensonge.

Elle s'emportait quelquefois jusqu'à la plus virulente invective, comme dans ce passage du 9 janvier 1848 :

Pourquoi les classes inférieures échappent-elles à la corruption? Parce que le régime doctrinaire les a mises hors la loi. Le soir où M. Guizot aurait besoin d'elles, il les empoisonnerait.

Malgré sa réserve et ses échappatoires, *l'Union* était, dès cette époque, ce qu'elle fut jusqu'à son dernier jour, le moniteur du parti légitimiste et l'organe officiel du comte de Chambord. En vain se défend-elle de recevoir ses inspirations du dehors. Sans doute, elle ne les reçoit que de la conscience de ses rédacteurs; mais ces rédacteurs sont les amis personnels ou les serviteurs dévoués de celui qu'ils appellent le roi, et ce que leur dicte leur conscience n'est autre chose que la pensée du roi lui-même.

Les moindres nouvelles relatives au comte de Chambord sont enregistrées avec complaisance. Peu après son mariage, les royalistes de Lyon avaient projeté de faire un présent à la comtesse. Mais, à la prière des époux, il n'y aura pas de présent, et l'argent qu'on y destinait sera employé au « soulagement de la classe laborieuse de l'importante cité ». Les royalistes de Dijon distribuent aux indigents des soupes, « que le peuple, dans sa reconnaissance, appelle *soupes à la Chambord*[3] ». A Chambord même, le prince, du fond de son exil, fait organiser des ateliers de travail; le bois des éclaircies de la forêt est donné aux indigents; le curé distribue aux femmes et aux malades de tout le canton

1. *L'Union monarchique*, 31 mai 1847.
2. *L'Union monarchique*, 23 mai 1847.
3. *L'Union monarchique*, 20 février 1847.

l'argent que lui envoie l'auguste famille. On rapporte des mots du prince, ne les proposant à l'admiration du public.

Quelle sera votre politique? lui demandait un de ces voyageurs qui se croient des observateurs et qui ne savent être que des curieux; que ferez-vous, en un mot, de cette nation si fatiguée de changements et de systèmes? — *Ce que je ferai! Je maintiendrai le bien partout où il est, et je mettrai la morale partout où elle n'est pas.*

Admirable réponse! C'est la solution de tout le problème contemporain[1].

Il ne suffisait pas alors, non plus qu'aujourd'hui, d'avoir par devers soi la solution des problèmes pour désarmer les jalousies et les rivalités. En dehors du royalisme s'était formé un parti qui s'intitulait le parti catholique et faisait bon marché de la forme du gouvernement, pourvu que les intérêts de l'Église fussent sauvegardés. *L'Univers* est encore, comme il l'était à l'époque, l'organe de ce parti. *L'Union* eut, dès le début, à se défendre contre ses attaques, que la communauté momentanée des intérêts interrompit parfois, mais qui ne cessèrent jamais. Elle y répondait dignement et par des arguments dont, le point de départ étant admis, la logique n'est pas contestable :

... Ni les subtilités ni les antipathies ne changeront la nature des choses en ce pays catholique et monarchique de France. Elles n'empêcheront pas qu'au point de vue de la logique la plus rigoureuse, nous ne soyons, nous, royalistes, précisément parce que nous sommes catholiques[2].

On a vu combien les rédacteurs de *l'Union* se préoccupaient de la partie littéraire. Ils s'appliquèrent en conscience à remplir les promesses du prospectus. *Le Concierge du Vatican,* de Méry, et *le Député d'Arcis,* de Balzac, firent, pour un moment, de leur rez-de-chaussée, autre chose que le rendez-vous de feuilletons vulgaires. Mais c'est là le dessus du panier, et le reste n'est ni meilleur ni pire qu'ailleurs. Les rédacteurs ordinaires sont, il est vrai, des hommes de talent. Laurentie, Nettement, Th. Muret, Th. Anne et J.-T. Merle qui font la chronique des théâtres, et d'autres dont j'aurai l'occasion de citer les noms dans le cours de cette étude, forment une brillante phalange d'écrivains, qui explique et justifie la place distinguée que le journal sut prendre et garder dans la presse.

Leur littérature est aussi militante que leur politique. Il faut voir comment ils traitent notre grand historien Michelet, alors professeur au Collège de France : « Sous prétexte de faire des leçons d'histoire et de morale, il se livre à toutes sortes de divagations politiques et d'hérésies religieuses[3]. » Aussi, à l'apparition du tome Ier de son *Histoire de la Révolution française,* M. A. Nettement écrit un long article, éloquent et habile d'ailleurs, où il appelle l'ouvrage de Michelet, un « cauchemar immoral », un « délire diffamateur », et où il résume ainsi son jugement : « Si ce livre n'était pas un rêve, un déplorable rêve, ce serait un crime[4]. » Lamartine n'est pas aussi sauvagement traité. On a pour lui de la

1. *L'Union monarchique,* 27 mai 1847.
2. *L'Union monarchique,* 3 mars 1847.
3. *L'Union monarchique,* 12 février 1847.
4. *L'Union monarchique,* 17 mars 1847.

sympathie, et, malgré les éloignements de la politique, on en aura toujours. C'est un poète aristocrate, et il a débuté parmi les pages du roi. Quoi qu'il advienne, quelque égaré et perdu qu'il puisse être, il restera pour eux une brebis du troupeau. Son *Histoire des Girondins* fournit à M. Laurentie le sujet d'une étude, et le critique porte délicatement, mais sans hésitation, le doigt sur la plaie :

Une chose encore lui manque, et ceci, je ne le dirai pas sans douleur : il lui manque la sensibilité, ce don de l'âme. En lui c'est la tête qui est sensible, c'est l'imagination qui s'émeut. Il n'y a pas une larme dans ces deux volumes si pleins de poésie et de lumière[1].

L'Union, en cette année 1847, fit campagne avec les journaux libéraux contre le *pays légal* et en faveur de la réforme électorale. Elle attaqua avec véhémence la loi de M. Salvandy sur l'enseignement, contre laquelle l'abbé Dupanloup écrivait de son côté un volume. Enfin elle trouvait une expression qui, depuis, dans un autre pays et avec un autre sens, a eu une sombre fortune :

Les *nihilistes* du cabinet, disait-elle le 7 juin, les immobiles du parlement sont eux-mêmes effrayés de cette paralysie. Ils comprennent tout ce qu'il y a de ruineux, de fatal, dans leurs funestes maximes du *rien* partout, du *rien* toujours, du *rien, rien* à tout prix.

Le salut par lequel *l'Union* accueille l'année 1848 est d'une confiance prophétique dont elle s'est montrée, depuis, par trop coutumière, mais qui, cette fois, ne la trompe pas :

A Dieu seul appartient de connaître et de préciser les accidents et le terme de la lutte; mais nous savons aussi que ce terme est inévitable. — Voilà pourquoi, en ce qui nous concerne, nous saluons avec confiance l'année qui vient de naître.

Six semaines après, le 12 février, la vision des événements prochains était plus nette encore, comme le témoignent ces lignes :

Il n'est pas possible que cette situation se prolonge; c'est la crise la plus violente qui se soit vue depuis 1814; 1830 fut une surprise, et nous sommes en regard d'une révolution.

La révolution prédite s'accomplit comme on sait. *l'Union* en eut vite pris son parti. Elle l'appelle « l'acte de haute et prompte justice qui vient d'expulser en trois jours la dynastie d'Orléans », et elle décrit en ces termes la fuite du roi-citoyen : « Ce n'était plus un cortège de roi, c'était le deuil d'un trône usurpé qui passait. Justice était faite[2] ! »

Dès le 26, pour bien marquer que le gouvernement provisoire ne les avait point pour ennemis immédiats et qu'ils étaient disposés à prêter leur concours à l'essai qui allait se faire sans mettre impatiemment en avant leurs affections et leurs espérances légitimistes, les rédacteurs de *l'Union monarchique* supprimaient l'épithète *monarchique* du titre de leur journal. Mais les républicains ne

1. *L'Union monarchique*, 1er avril 1847.
2. *L'Union monarchique*, 25 février 1848.



voulurent pas prendre le change, et les royalistes, que février venait de délivrer de la branche cadette, ne cessèrent pas de leur être suspects. *L'Union* passe son temps à protester contre les manifestations *carlistes*, comme on disait alors. Elle nie les conspirations dont on accusait son parti. Elle repousse avec indignation les imputations contenues dans une brochure récente intitulée *Henri V et les Carlistes*, et elle ajoute : « Nous ne disons rien des injures adressées à M. le comte de Chambord; l'insulter dans la position que le sort lui a faite, c'est plus qu'un crime, c'est de la lâcheté[1]. »

Mais elle tient surtout à constater que ni elle ni les hommes de son parti ne sont hostiles au nouveau régime. Elle en donne les raisons sur un ton dogmatique qui lui est assez ordinaire, mais qui ne manque pas d'autorité.

Quant aux journaux de l'ancienne droite, si leur position a changé, c'est pour devenir meilleure. Gardiens, dans tous les temps, de la morale publique, ils ont dû s'applaudir que la corruption soit tombée sous la colère du peuple; défenseurs de l'ordre, ils voient avec satisfaction que le gouvernement actuel travaille à le rétablir à travers beaucoup de difficultés et d'oscillations; enfin ils ont eu gain de cause par la chute d'un système auquel ils avaient toujours dit qu'il ne pouvait rien pour la liberté publique, rien pour la gloire de la France. Ils voient de plus, avec une douce joie, la religion respectée, ses prêtres mêlés au peuple; et, pour tout dire, ils n'ont plus à être traités en vaincus par un pouvoir qu'ils méprisaient; ils ont applaudi au grand triomphe de la France, et ils entendent contribuer de toutes leurs forces, aux développements d'une ère nouvelle qui promet l'ordre, la liberté, la moralité et l'économie[2].

Et le 6 mai, au lendemain de l'ouverture de l'Assemblée nationale, le journal légitimiste s'écrie : « Nous demandons à la république la grandeur, la liberté, le bonheur de la France. Que cette œuvre s'accomplisse! et nous bénirons la république. »

A une mise en demeure du journal de Lamennais, *le Peuple constituant*, qui la sommait de déclarer catégoriquement si elle défendait un principe ou une personne, *l'Union* répond[3] nettement qu'elle défend non une *personne*, mais un *principe*.

Quel principe? ajoutera peut-être le *Peuple constituant*. Le *principe* en vertu duquel une nation est souveraine d'elle-même; mais aussi exerce cette souveraineté selon des lois imprescriptibles, que la *force* ne peut pas et ne doit pas changer.

C'était se dérober habilement et retenir d'une main ce qu'on avait l'air de donner de l'autre. Mais personne ne s'y trompait, et *l'Union* n'était pas assez naïve pour en douter. Aussi ne se fait-elle pas scrupule, un peu plus tard (24 juin), d'employer un langage moins enveloppé pour répondre au *Bien public*, le journal de Lamartine, qui, disait-il, croyait que l'heure dernière de la royauté avait sonné :

Que le *Bien public* ait cru à cette dernière heure, cela importe peu à la politique. Seulement il ne faut pas croire, avec cette facilité, à la dernière heure de ce qui a vécu six mille ans.

1. *L'Union*, 15 avril 1848.
2. *L'Union*, 9 avril 1848.
3. *L'Union*, 25 mai 1848.

Également ennemie des socialistes de toutes nuances et des orléanistes, *l'Union* ne croit pas d'abord à la possibilité de la réussite des desseins bonapartistes, qui lui semblent ridicules. Mais, dès le 10 juin, après l'élection de Louis Napoléon, elle se pose, comme tout le monde, dit-elle, cette question : « Le nouveau Directoire évitera-t-il un nouveau 18 Brumaire ? »

L'Union avait toujours prêché la décentralisation. C'était une des principales causes de sa force en province. Le nouveau régime lui semble particulièrement propice à la diffusion de ces idées, et elle en profite avec ardeur. Elle pousse aux associations, aux délibérations en commun, aux revendications. Elle rend un compte très élogieux de la brochure de MM. Delbreil et Bareille intitulée : *Association pour les libertés départementales,* et elle félicite Toulouse de marcher à la tête de « la sainte croisade des départements ». — « *Liberté! Unité!* s'écrient ses rédacteurs, c'est le double signe de la force. Il ne tiendra pas à nous que cette devise de la monarchie ne devienne la devise de la nouvelle république [1]. »

Vers ce temps (16 juin), *l'Union* modifiait son aspect matériel. Elle s'imprima dès lors sur cinq colonnes au lieu de quatre. Mais son format ne fut agrandi que plus tard, le 6 octobre 1849, avec des caractères neufs et les six colonnes de rigueur dans les grands journaux.

Les journées de juin la trouvèrent, bien entendu, du côté de la répression à outrance. La mort de Chateaubriand, qui arriva le 4 juillet, fut pour le comte de Chambord l'occasion d'écrire une lettre où il apprécie les événements et qui parut dans *l'Union* du 28. Elle mérite d'être citée ici.

Votre lettre, monsieur, est la première qui m'ait apporté la nouvelle de la mort de M. de Chateaubriand. J'avais en lui un ami sincère, un conseiller fidèle, de qui j'étais heureux, dans mon exil, de recevoir les avis et de pénétrer les généreuses pensées. Depuis plusieurs mois, je m'affligeais de voir ce beau génie approcher du terme de sa carrière; cette perte si grande m'est plus pénible encore en ce moment où mon cœur a tant à gémir des douleurs de la patrie.

Que de malheurs n'ai-je pas à déplorer! ces luttes affreuses qui viennent d'ensanglanter la capitale, la mort de tant d'hommes honorables et distingués dans la garde nationale et dans l'armée, le martyre de l'archevêque de Paris, la misère du pauvre peuple, la ruine de nos industries, les alarmes de la France entière! Je prie Dieu d'en abréger le cours.

Puissent le spectacle de ces calamités et la crainte des maux qui menacent l'avenir ne point emporter les esprits loin des grands principes de justice et de liberté publique, qu'en ce temps, plus que jamais, les amis des peuples et des rois doivent défendre et maintenir.

Je vous renouvelle, monsieur, l'assurance de ma bien sincère et constante affection.

HENRI.

Le 15 juillet 1848.

Malgré les attaques qu'il avait dirigées contre Louis-Napoléon, le journal royaliste ne se montra pas hostile à la Présidence. Tout en enregistrant dans ses faits divers des épigrammes comme celle-ci, qu'on attribuait à

1. *L'Union*, 17 mai 1848.

Étienne Arago, à propos de la nomination de M. Buffet au ministère de l'agriculture :

L'Assemblée est fort satisfaite
Du ministère qu'on lui fait;
Elle n'avait qu'une buvette,
Elle a maintenant un buffet[1];

il reconnaissait dans le gouvernement nouveau un désir de ménager la religion et une volonté de remettre l'ordre social sur ses antiques bases, qui ne pouvaient que lui plaire. Dans la suite, si le régime présidentiel se change en régime impérial et dure trop longtemps, *l'Union* reprendra sa théorie et dira que la tranquillité n'est qu'apparente, que l'ordre révolutionnaire vient du désordre et y aboutit, et qu'en dehors de ses traditions historiques, la nation va à tâtons et de chute en chute vers l'abîme. Mais ses rédacteurs sont gens pratiques et ils courent au plus pressé.

La nomination de M. de Falloux comme ministre de l'instruction publique leur arracha des applaudissements. Ils se crurent près de réaliser leur rêve, l'enseignement libre, c'est-à-dire accaparé par les congrégations et les associations cléricales et royalistes.

Les élections approchaient. *L'Union* publia ce fragment d'une lettre « venue de Frohsdorf[2] ».

C'est vers les élections, qui vont se faire dans quelques mois, que doivent se diriger tous les efforts. Il n'y a plus aujourd'hui de raisons, de prétextes de s'abstenir, de se diviser. Que tous les hommes d'ordre marchent cette fois d'accord comme un seul homme, et la victoire doit être à eux. Il n'est personne en France qui ne sente tout le prix qui s'attache à leur action énergique, unanime et bien concertée dans l'intérêt des libertés nationales.

Sans enthousiasme pour le comité de la rue de Poitiers, elle le soutint néanmoins; car, s'il ne fait pas « tout le bien que nous imaginons, ce qu'il fait est social, est moral, et par conséquent politique[3] ».

Les hommes de *l'Union* dédaignent de plus en plus de dissimuler leurs attaches à la personne du comte de Chambord ; ils se servent de moins en moins des faux fuyants qui jusque-là leur avaient été si familiers, et, dans toutes les occasions, ils prennent ouvertement et bruyamment la défense de la royauté et de celui qui, pour eux, la représente. Leur polémique devient plus passionnée, plus violente. Ils vont, chose rare, jusqu'aux injures. *La Presse* et M. E. de Girardin reçoivent un jour cette boutade d'où l'urbanité me semble absente : « C'est quand la vipère est blessée qu'elle lance surtout son venin[4]. » Lorsque le fils de Jérôme, Napoléon Bonaparte, proposa de rappeler les Bourbons, *l'Union* stigmatisa ce projet du nom de « conspiration de la fausse clé-

1. *L'Union*, 1er janvier 1849.
2. *L'Union*, 10 février 1849.
3. *L'Union*, 8 avril 1849.
4. *L'Union*, 2 mars 1849.

mence », et publia un article plein de dignité et de netteté, d'où je détache ces lignes[1] :

Loin de nous et de nos amis toute mesure qui tendrait à infirmer implicitement nos principes!

La Maison de France a des droits qui ont dicté les lois de proscription qu'on propose d'abroger. L'abrogation abrogerait-elle donc ces droits?...

Les auteurs de la proposition l'ont pensé, sans doute; c'est une justice mensongère que celle qui tend à dégrader ceux qu'elle semblerait amnistier.

La Gazette de France était plus ardente encore, non seulement sur cette question, mais sur toutes les autres. *L'Union,* qui manœuvrait comme si elle exécutait une consigne, plutôt que de se laisser entraîner hors du plan arrêté d'avance, préférait soutenir contre sa coreligionnaire des polémiques parfois assez vives.

Nous avons déjà vu que la politique dominait d'une manière souvent fâcheuse son jugement littéraire. En voici des preuves nouvelles :

L'Ordre demande si nous avons entendu parler des travaux d'Augustin Thierry? La question est pédante. Nous répondons, hélas! que nous les avons lus, et même assez lus pour nous étonner de leur renommée. Ce sont livres fort superficiels, et si le libéralisme de la Restauration n'avait pas donné de la célébrité au premier de tous, les autres seraient restés inaperçus, même par l'*Ordre*[2].

Quand on songe que les principaux rédacteurs de *l'Union*, Laurentie et Nettement, étaient des historiens, on déplore d'autant plus ce qui ne peut être qu'un déni de justice, un aveuglement calculé. C'est ainsi que le discours de V. Hugo contre le projet de déporter les condamnés politiques aux îles Marquises est qualifié de « grotesque boursouflure », et son éloquence, de « lourdeur orientale[3] ». Les paroles que le même orateur prononça sur le cautionnement des journaux ne sont, pour *l'Union*, « qu'une diatribe la plus lourde, la plus irritante, la plus âcre que nous ayons, depuis longtemps, entendue contre les principes, les hommes et la politique de l'ordre[4] ».

Les nouvelles lois sur la presse obligèrent *l'Union* à élever ses prix d'abonnement. Elle l'annonce, avec explications et regrets, dans un avis « à ses lecteurs », qui se termine ainsi :

L'Union remplit une grande mission, celle de réconcilier les hommes et les partis, en les rattachant tous au principe tutélaire qui, durant plus de mille ans, a fait la gloire et la liberté de la France.

Nous espérons intéresser de plus en plus tous les hommes éclairés et sincères à cette œuvre de prosélytisme.

Deux ans après, nouvelle augmentation, occasionnée par le rétablissement des droits de poste. Cette même année (1852), le journal avait fait de réels sacri-

1. *L'Union,* 10 octobre 1849.
2. *L'Union,* 18 novembre 1849.
3. *L'Union,* 7 avril 1850.
4. *L'Union,* 10 juillet 1850.

fices pour contenter ses lecteurs. Outre l'édition du matin, il en publiait une à midi, contenant les actes du *Moniteur,* les extraits des journaux du matin et les correspondances des départements, et une troisième à six heures, dite édition spéciale des chemins de fer, qui, suivant le prospectus, portait les nouvelles dans les départements vingt-quatre heures avant les autres journaux.

Avant le coup d'État, *l'Union,* indignée à l'idée de voir reculer l'échéance à laquelle elle espérait réaliser son espoir de restauration bourbonienne, s'écriait :

Bruits alarmants, bruits maudits, bruits sinistres, qui troublez périodiquement la cité malheureuse, qui inquiétez le pays, suspendez les affaires, paralysez toutes choses; bruits de coup d'État, que nous voulez-vous encore[1]?

Quand tout fut accompli, elle félicita le gouvernement de revenir aux principes qu'elle avait toujours préconisés : l'autorité, la religion, la morale. M. Laurentie écrivit cette réminiscence hébraïque :

Il arrive qu'au milieu de la vaste orgie, un doigt mystérieux apparaît et trace au mur quelques mots!

Alors épouvante générale et fuite aveugle et précipitée.

Le monde est-il donc sauvé! Non, mais il apprend qu'il a besoin de l'être[2].

Et M. de Riancey imprima, au nom de ses confrères, cette profession de foi :

Nous nous faisons, nous nous ferons toujours un devoir étroit d'aider et de soutenir le gouvernement actuel dans ses luttes contre le désordre et l'anarchie. Nous lui donnerons un appui d'autant plus utile qu'il sera plus indépendant contre les détestables doctrines, contre les tentatives pernicieuses qui compromettent l'ordre social.

Pour ce qui serait au delà, pour ce qui nous paraîtrait altérer notre dignité personnelle, pour ce qui exigerait quelque engagement contraire à nos principes, on le sait, il n'y a rien à attendre de nous.

C'est la même tactique que sous Louis-Philippe, avec une reconnaissance plus franche de l'espoir caressé et du but poursuivi.

Mais la polémique n'était plus facile; elle n'avait guère où se prendre. Les lois draconiennes qui pesaient sur la presse la réduisaient au silence ou à des bavardages puérils. M. Desmousseaux de Givré, qui faisait à *l'Union* la revue des journaux, rédigea un jour un article en ces termes aussi laconiques qu'expressifs : « Rien, rien, rien[3] ! »

Je ne suivrai pas *l'Union* à partir de cette époque. Son genre d'action est admirablement résumé par M. de Riancey dans un article du 25 juin 1852. « Un jour on nous dira : Que faisiez-vous pendant tant d'années? — Nous travaillions pour la France et nous espérions. *Sperabamus !* »

Outre M. de Riancey, d'autres collaborateurs étaient venus grossir les rangs des écrivains de *l'Union.* Léon Creutzer signait la critique musicale; le Dr E.

1. *L'Union,* 8 décembre 1849.
2. *L'Union,* 8 janvier 1852.
3. *L'Union,* 16 mai 1852.

Carrière, la chronique scientifique; Sébastien Laurentie, Anot de Maizières, Guiffrey y donnaient des variétés et des articles de critique littéraire. M. de Salvandy y publie des études sur Bernardin de Saint-Pierre, Casimir Delavigne; Th. Anne y entreprend une série de biographies militaires; Eugène de Mirecourt y étudie « les femmes au XVIIe siècle », et de la Landelle remplit les colonnes du feuilleton d'aventures étonnantes sous ce titre : *le Tableau de la mer*.

S'il y avait des recrues, les défections ne manquaient pas. Capefigue, pour n'en citer qu'un, ouvrier de la première heure, passait, « plume et bagage », à la rédaction du *Pays*; et son élève Émile Fontaine, resté fidèle, disait mélancoliquement, mais sans colère :

Laissez passer, c'est un ami qui fuit, c'est un cœur qui s'en va[1]!

Il faut encore citer les articles littéraires et historiques de Nettement, surtout celui où il appelle *l'Histoire des deux Restaurations*, par de Vaulabelle, « un plaidoyer révolutionnaire et protestant »; les *Lettres d'un bibliophile*, signées L.-C. de Belleval, et qui sont, j'en préviens, d'un érudit ou d'un savant peut-être, mais d'un bibliophile, assurément non! les *Drames de Berlin*, variétés de M. X. Marmier, où il peint la Prusse sous des couleurs trop vraies pour être flatteuses[3], des études sur l'ancienne société française par Martial Delpit[4], des Causeries de quinzaine par Paul Féval[5], etc.

Les événements qui amenèrent la chute de l'empire, la guerre étrangère et la guerre civile, la Présidence de M. Thiers, le 16 mai, et ce qui est arrivé depuis sont choses trop présentes à toutes les mémoires pour qu'il soit nécessaire de rappeler la part que *l'Union* a pu y prendre et le rôle qu'elle y a joué. Elle a, du reste, été fidèle au programme que traçait son gérant, le colonel Mac Sheehy, dans une circulaire à ses abonnés en date du 21 décembre 1855, qui me semble assez curieuse et caractéristique pour être rapportée ici tout au long.

Monsieur,

Le travail annuel que nous faisons pour nous rendre compte des changements qui peuvent se faire dans le personnel de nos abonnés nous fait trouver avec satisfaction votre nom parmi nos fidèles. Laissez-nous croire que dans l'année qui va s'ouvrir vous nous garderez la même bienveillance.

Nous savons que les circonstances ont ôté aux journaux l'animation que leur donnaient les controverses de la politique; mais les événements qui occupent le monde n'ont rien perdu de leur intérêt, et du moins vous aurez vu notre soin à les faire connaître par l'analyse exacte des journaux et des correspondances de tous les pays. A cet égard, de larges dépenses nous ont été imposées; nous n'avons reculé devant aucun sacrifice.

Quant aux questions qui touchent plus directement à l'honneur de la France, nous n'avons pas besoin de dire avec quel scrupule nous tenons à les éclairer.

1. *L'Union*, 7 janvier 1853.
2. *L'Union*, janvier 1856.
3. *L'Union*, mars 1867.
4. *L'Union*, mai 1867.
5. *L'Union*, juillet 1870.

La France est toujours à la tête du monde par son génie et par ses armes; il est triste que son action ait été si souvent entravée par ses révolutions; et c'est pourquoi nous continuons de combattre l'esprit révolutionnaire, tout en nous glorifiant des grands exemples que donne cette nation, dans la guerre comme dans la paix, dans les camps comme dans l'Église.

Ce que nous voudrions, monsieur, c'est que cette façon d'entendre et de glorifier la mission de la France, fût popularisée par le concours d'hommes comme vous.

La France a sa mission dans son histoire, et c'est son histoire qui est pour nous toute la politique.

Aidez-nous, monsieur, à la faire connaître. Soyez un auxiliaire de notre œuvre; faites lire l'*Union* dans les cercles; faites que nos idées soient connues de ceux qui les ignorent; qu'ainsi se dissipe ce qui reste de vieilles préventions, et que tous les gens de bien n'aient qu'un seul vœu, celui de la prospérité et de la grandeur de notre pays.

L'*Union* continuera à chercher tous les moyens de variété, par les articles littéraires comme par les correspondances politiques, par le feuilleton comme par l'histoire.

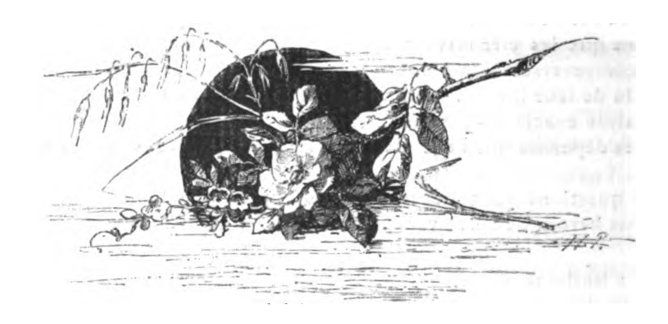
Nous ne vous faisons pas d'autre promesse, monsieur; vous connaissez notre dévouement; nous vous demandons votre bienveillance. Nous avons des pensées communes; soyons unis par le même zèle.

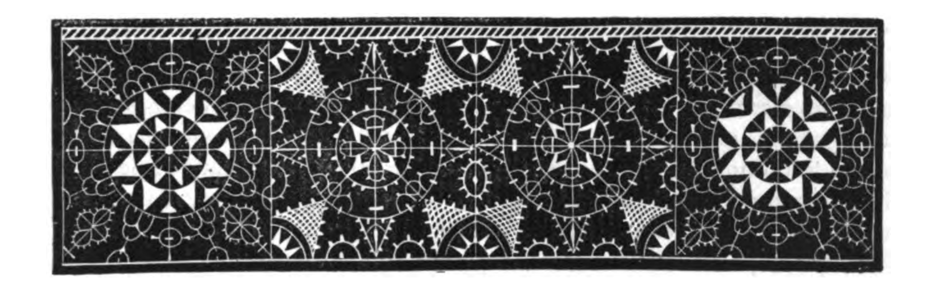
Agréez, monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

LE COLONEL MAC SHEEHY.

En résumé, le jugement que l'on doit porter sur le comte de Chambord, on peut le porter sur le journal qui a représenté jusqu'au lendemain de sa mort sa ligne politique et ses doctrines gouvernementales. On ne trouverait pas, dans le journalisme contemporain, une feuille dont l'histoire présente un plus haut caractère d'unité et de dignité. Quelles que soient les opinions que l'on professe, quelles que puissent être la vivacité des luttes d'intérêts et la profondeur des haines de parti, chacun se doit à lui-même de reconnaître que *l'Union* a toujours porté noblement son drapeau, et que ses rédacteurs, pour avoir été faillibles comme tous et s'être, à l'occasion, lourdement et tristement trompés, n'en sont pas moins des Français qui font honneur à la France.

B.-H.-G. DE SAINTE-HERAYE.





UN
NOUVEAU DOCUMENT SUR GUTENBERG

TÉMOIGNAGE D'ULRIC GERING
Le premier imprimeur parisien

ET DE SES COMPAGNONS

EN FAVEUR DE L'INVENTEUR DE L'IMPRIMERIE



ANS son numéro du 10 octobre *le Livre* a donné la primeur d'un article de M. Dutuit consacré à cette intéressante question : *Quel est l'inventeur de l'imprimerie?* extrait d'un nouveau *Manuel de l'amateur d'estampes*, auquel travaille depuis longues années le riche bibliophile rouennais. L'auteur a groupé avec beaucoup de clarté et rapproché avec une grande sagacité les textes des principaux documents connus, écartant avec soin, à l'exemple de M. Hessels, les pièces apocryphes ou suspectes. Sa conclusion très sensée est une opinion impartiale qui sera acceptée de quiconque n'est pas aveuglé par l'esprit de nationalité, mais non sans quelque réserve.

C'est évidemment dans les Pays-Bas que les premiers essais d'impression ont été tentés. Que ce soit à l'état d'impression fixe ou tabellaire, et que plus tard on ait fait usage de lettres séparées les unes des autres, gravées soit en bois, soit en plomb, soit même fondues par des procédés imparfaits, le fait est que ce que l'on est convenu d'appeler l'école hollandaise ou de Haarlem n'a laissé que des produits d'un art tout à fait rudimentaire.

L'histoire, racontée par Junius, d'un ouvrier nommé Jean qui, pendant une nuit de Noël, aurait volé les types et les outils de Coster et se serait promené avec son larcin d'abord à Amsterdam (qui n'avait aucune importance alors),

puis à Cologne et enfin à Mayence où il aurait imprimé dès 1442 des livres semblables à ceux de Coster, avec les caractères et le matériel dérobés à son ancien patron, est de toute invraisemblance et doit être reléguée parmi les fables. L'invention d'un homme de génie, le véritable secret pratique de l'imprimerie en caractères mobiles, tel qu'il a été trouvé à Mayence, n'a aucune corrélation avec la légende de cet ouvrier infidèle.

Ce qui est plus vraisemblable, c'est que dès la première moitié du xve siècle, à une date plus ancienne peut-être qu'on ne pense, en divers endroits, tant dans les Pays-Bas que sur les bords du Rhin, en Allemagne, on s'occupait secrètement de trouver les moyens de reproduire l'image et de la multiplier ainsi que l'écriture par des moyens matériels et mécaniques, sans le secours de la plume. On trouvera, dans le remarquable ouvrage de M. Hessels sur Gutenberg (p. 7), quelques noms d'artisans dans ce genre d'industrie avec des dates certaines et l'indication des villes qu'ils habitaient. Wimpfeling nous fait connaître, dans son *Catalogus episcoporum Argentinensium,* que Gutenberg, après la perte de son premier procès de Strasbourg, en arrivant à Mayence en 1445, y trouva des chercheurs, des gens faisant comme lui des essais dans cet art, *in hac arte investiganda similiter laborantes.*

En fait d'imprimerie, on a dû tout d'abord se servir de procédés informes. L'inexpérience des uns a bien pu profiter à d'autres qui, par la suite, ont tâché d'éviter le même insuccès. D'améliorations en perfectionnements l'expérience est venue. On a recommencé les premiers essais mal combinés avec lesquels on restait stationnaire, en partant d'une base nouvelle par des procédés meilleurs. Un homme plus intelligent, travaillant et expérimentant par lui-même, a pu trouver le véritable secret pratique si longtemps cherché, créer, même avec des éléments connus, mais mal employés, un art et une industrie nouvelle dont il sera en réalité, et à bon droit, déclaré l'inventeur par ses contemporains. Plus l'invention sera merveilleusement appliquée, plus ceux qui ne pouvaient arriver à aucun résultat pratique lui en disputeront le mérite.

Tel est, selon nous, le cas de Gutenberg. Le document qui va suivre, et qui n'a été connu d'aucun historien de l'imprimerie, a une importance capitale en ce que Gutenberg y est déclaré comme le véritable inventeur de la typographie, telle qu'elle existe aujourd'hui.

Dans une lettre du Savoisien Guillaume Fichet, adressée à Robert Gaguin, lettre imprimée qu'on trouve en tête de quelques exemplaires de l'ouvrage intitulé *Gasparini Pergamensis orthographiæ liber,* de format petit in-4°, second livre imprimé à Paris, on lit (folio 2, verso) le passage suivant dont nous transcrivons d'abord le texte et que nous commenterons ensuite :

... *Magnum lumen novorum librariorum genus attulit quos nostra memoria (sicut quidam equus Trojanus) quoquo versus effudit Germania. Ferunt enim illic, haut* (sic) *procul a civitate Mogontia, Joannem quendam* (sic) *fuisse cui cognomen Bonemontano qui primus olim impressoriam artem excogitaverit quare non calamo (ut prisci quidem alii) neque penna (ut nos fingimus), sed æreis litteris libri* (sic) *fingunt et quidem expolite, polite et pulchre. Dignus sane hic vir fuit quod omnes Musæ, omnes artes omnesque eorum linguæ quæ libris delectantur divinis laudibusque ornent eoque magis Dis Deabusque anteponatur... Atque ut... prima Ceres unco glebam dimovit aratro, prima dedit fruges alimen-*

tamicia terris. At Bonemontanus iste longe gratiora divinioraque invenit quippe qui litteras ejusmodi exsculpsit quibus quidquid dici aut cogitari potest propediem scribi ac transcribi et posteritatis mandari memoriæ possit. Neque præsertim hoc loco silebo qui superant jam magistrum quorum Udalricus, Michaël ac Martinus principes esse dicuntur qui jam pridem Gasparini epistolas impresserunt quas Joannes Lapidanus emendavit... Ædibus Sorbonæ raptim a me kalendis Januariis diluculo scriptum...

La valeur de ces lignes n'échappera à personne. Voilà bien un éloge en règle de l'imprimerie et de son inventeur. C'est le témoignage authentique des fabricants de livres par un nouveau procédé, ***novorum librariorum genus***, pour employer le style de Fichet, aussi nombreux que les guerriers qui sortirent jadis des flancs du cheval de Troie, lesquels arrivent d'Allemagne pour porter la lumière de tous côtés : ***magnum lumen... attulit quos nostra memoria (sicut quidam equus Trojanus) quoquo versus effudit Germania.***

Que disent ces étrangers, ces nouveaux venus? Ils disent à qui veut les entendre, ils colportent ici même, à Paris, la nouvelle, ***ferunt enim illic,*** que C'EST UN NOMMÉ JEAN, SURNOMMÉ GUTENBERG : ***JOANNEM quemdam fuisse cui cognomen BONEMONTANO,*** QUI LE PREMIER, il y a longtemps de cela, A INVENTÉ L'ART D'IMPRIMERIE ; QUI PRIMUS OLIM IMPRESSORIAM ARTEM EXCOGITAVERIT aux environs de la cité de Mayence : ***haud procul a civitate Mogontia.***

Voilà qui est clair et précis. Fichet met ensuite en parallèle la déesse de l'agriculture, qui nourrit le genre humain, — avec l'inventeur des lettres d'airain (***æreis litteris***), c'est-à-dire des caractères mobiles, et place ce dernier au-dessus de tout, même des dieux et des déesses de l'antiquité, ***dignus sane hic vir fuit quod omnes Musæ, omnes artes omnesque eorum linguæ quæ libris delectantur divinis laudibusque ornent eoque magis Dis Deabusque anteponatur.*** Cérès, dit-il, en traçant la première des sillons avec la charrue, a appris aux hommes à se nourrir des fruits de la terre : ***prima Ceres unco glebam dimovit aratro, prima dedit fruges alimentamicia*** (sic) ***terris;*** mais Gutenberg a rendu de bien plus grands services, des services plus que divins, lui qui est arrivé à graver de ces lettres avec lesquelles on peut transmettre à la postérité tout ce que l'on dit et l'on pense : ***At Bonemontanus iste longe gratiora divinioraque invenit, qui litteras ejusmodi exsculpsit quibus quidquid dici aut cogitari... posteritatis mandari memoriæ possit.***

Fichet, en proclamant Gutenberg le véritable inventeur de l'art typographique, se faisait l'écho de la voix publique. Quels sont ceux qui nominativement sont garants de son assertion?

Ce sont des maîtres imprimeurs qui soutiennent leur dire puisqu'ils l'impriment, ce sont les mêmes imprimeurs, à la venue desquels on prétend que Louis XI n'est pas resté étranger, et que le prieur de la Sorbonne a appelés d'Allemagne à Paris. Guillaume Fichet est au milieu d'eux ; il les questionne, il les voit à l'œuvre et en exprime sa satisfaction à son ami Robert Gaguin dans cette lettre toute pleine d'enthousiasme et d'admiration pour l'inventeur d'art aussi merveilleux. Parmi ces trois maîtres imprimeurs se trouve Martin Krantz, lequel passe pour être le fils ou le parent de Pierre Krantz, qui figure comme témoin dans le second procès de Gutenberg, à Mayence, en 1455. Il était à même de connaître la vérité. Les deux autres, Michel Friburger et Ulric Gering,

étaient aussi bien renseignés. Ils venaient de Bâle et devaient connaître maître Berthold de Hanau, l'ancien serviteur de Gutenberg qui, de bonne heure, était venu s'établir imprimeur en cette ville où il exerçait encore. Tous savaient à quoi s'en tenir sur le véritable inventeur de l'imprimerie. C'est par métaphore que Fichet dit que de tels élèves dépassent déjà leur maître. Il ne faut pas interpréter ces paroles dans le sens que nos trois typographes auraient appris leur métier dans l'atelier de Gutenberg, leur maître à tous et leur idole. On pourrait le présumer pour Martin Krantz, mais cela ne serait pas exact pour les autres. Dans nos notes inédites, nous avons la preuve qu'en 1461, à la veille du siège de Mayence, Michel Friburger et Ulric Gering étaient étudiants à l'université de Bâle et passaient leur premier grade en compagnie d'un nommé Gabriel Krantz, de Stein, du même village que Jean, le prieur de Sorbonne.

Les trois typographes, Ulric, Michel et Martin, que la Sorbonne vient d'appeler, sont, au dire de Fichet, les chefs de l'école : *neque hoc loco nostros silebo qui superant jam arte magistros quorum Udalricus Michael ac Martinus principes esse dicuntur.*

Nous en avons assez dit pour montrer le degré de confiance que l'on doit accorder au témoignage de trois imprimeurs qui ont pu connaître l'inventeur de leur art. Leur autorité est considérable. Nous avons nommé Gering, Friburger et Krantz, qui s'associent pour venir à Paris y apporter les secrets de l'art typographique, y annoncent ce qu'ils viennent faire et dévoilent à tout le monde le nom de l'inventeur de leur nouvelle industrie. Fichet rédige leur déclaration qu'ils signent pour la postérité, en l'imprimant eux-mêmes avec leurs presses.

Voilà, certes, un document pour ainsi dire contemporain (Gutenberg mourut seulement en 1468), un témoignage authentique et irrécusable qui prime tous les autres connus, celui de la Chronique des papes de Philippe de Lignamine, celui de la Chronique de Cologne, celui de Trithème, etc.

La date de la lettre de Fichet est facile à fixer. Le *Liber orthographiæ* de Gasparini, en tête duquel elle est placée, est, selon nous, le second livre imprimé à Paris, en Sorbonne, *ædibus Sorbonæ*, par les motifs suivants.

Les caractères que nous avons soigneusement examinés ne portent aucune trace d'usure et paraissent entièrement neufs. Ce livre a suivi le premier, ayant été exécuté, dit encore Fichet, par les mêmes imprimeurs, qui viennent d'imprimer les Lettres de ce même Gasparini, corrigées par Jean de la Pierre : *qui jam pridem Gasparini epistolas impresserunt quas Joannes Lapidanus emendavit.* On sait que le premier livre imprimé à Paris doit être reporté à la fin de l'année 1469 ou au commencement de 1470 au plus tard. La préface du *Liber orthographiæ* de Gasparini étant datée du mois de janvier, — le premier des trois derniers mois de l'année qui commençait alors à Pâques, — il en résulte que la lettre de Guillaume Fichet à Robert Gaguin est de la fin de cette même année 1470.

A. CLAUDIN.





LA BIBLIOTHÈQUE CHANSONNÉE



DANS un coin de ma bibliothèque, isolé, couvert de poussière, négligemment vêtu, un pauvre volume végétait depuis nombre d'années, sans que je lui eusse prodigué le plus petit regard. Il était venu là dans quelque lot acquis à l'Hôtel des ventes : il avait pris sa place sur un rayon chargé de ces médiocrités qui encombrent, et que le bibliophile conserve avec un sentiment de douce pitié, qui participe en quelque sorte des instincts du bibliomane.

Pourquoi, au fait, aurais-je feuilleté ce bouquin ? le titre était incolore : « LES MEUBLES, Paris, 1844, in-12. » Je ne voyais là qu'un traité plus ou moins poétique de quelque Adam Billaut moderne, et je négligeais cette judicieuse pensée de Pline, que : « Si déraisonnable que soit un livre, il contient toujours une bonne page, un article utile, et plus souvent, d'excellentes maximes. » *Les Meubles* restaient donc sur leur rayon sans être ouverts, quand, dans un rangement de volumes, le hasard, ce malicieux entremetteur, dérangea mon in-12 de sa quiétude, le fit tomber à terre, et en froissa les pages juste à cette pièce : *la Bibliothèque*. Ramasser le pauvret, lire les vingt-huit couplets de cette curieuse pièce, examiner le volume, me renseigner et penser aux lecteurs du *Livre* fut (comme eût dit un romancier de 1830) l'affaire d'un instant.

Or voici ce qu'enseigne l'avertissement :

« Le Caveau, pour resserrer les nœuds d'amitié qui unissent tous ses membres, s'est réuni en famille à la porte d'Auteuil ; là, dans un fraternel banquet, ont été entendues les chansons suivantes sur les meubles. »

Suivent une foule de chansons sur les meubles les plus connus et même... les plus familiers. M. Jacquemart, par exemple, eut à chanter un certain ustensile qui se laisse deviner, et le bonhomme Désaugiers dut épancher sa verve

sur la *Chaise percée.* Il y a dans ces joyeusetés des libertés un peu grivoises sur lesquelles il n'y a pas à s'étendre. Je reviens donc à *la Bibliothèque*, signée par M. Hippolyte Marie : c'est une curiosité assez bien traitée, et je transcris sans plus tarder les vingt-huit couplets que voici :

LA BIBLIOTHÈQUE.

Meuble charmant dont le moindre avantage
Est d'embellir mon modeste séjour,
A toi ces vers, à toi ce foible hommage,
Bibliothèque, objet de mon amour!

De te louer aux accents de ma lyre
Le sort m'impose ici la douce loi;
Pour te louer je n'ai qu'à te décrire,
Meuble charmant, pose donc devant moi.

Sur ta corniche, où le luisant ébène
De noirs filets orne ton bois ronceux,
En marbre on voit notre bon La Fontaine,
Le grand Corneille et Molière auprès d'eux.

Mais au travers de tes panneanx de glace
Que j'aime à voir tes rayons surchargés
D'auteurs chéris, élite du Parnasse,
Et par mes mains avec ordre rangés!

Sur le devant, chaque volume étale
Sa tranche d'or, son dos de maroquin;
Au second rang, la brochure s'installe,
Derrière encor se cache le bouquin.

Ta large base enserre, non sans peine,
Divers atlas, quelques in-folio,
Un médaillier offrant une centaine
De grands auteurs, de savants, de héros.

Meuble charmant dont le moindre avantage
Est d'embellir mon modeste séjour,
A toi ces vers, à toi ce faible hommage,
Bibliothèque, objet de mon amour!

Tu fus souvent témoin de mon ivresse,
Quand devant toi, tes deux battants ouverts,
Je dérangeois pour arranger sans cesse
Chaque volume ou de prose ou de vers.

Sur tes rayons assignés au génie
Règne Corneille et si noble et si beau;
Là, présumant leur querelle finie,
J'ai mis Voltaire à côté de Rousseau.

Après Molière, incessant météore
Dont les clartés attirent le regard,
Je suis heureux de voir briller encore
Dancourt, Le Sage et Destouche et Regnard.

Au même rang, Casimir Delavigne
Offre à mes yeux sa *Popularité.*
Son livre en main, gaiement je me résigne
A vivre heureux dans mon obscurité.

De toutes parts des classiques en masse
De leurs écrits formant un mur épais,
Le romantisme y trouve aussi sa place,
Livres fort beaux et qui dorment en paix.

J'ai Lord Byron, esprit des plus moroses,
J'ai Rabelais, ce joyeux boute-en-train;
Pour conserver le goût des bonnes choses,
Je lis Berchoux et Brillat-Savarin.

Près de Boileau, qui maltraita les dames,
Comme contraste et par comparaison,
J'ai mis exprès *le Mérite des Femmes :*
C'est l'antidote à côté du poison.

J'ai Mirabeau présageant la tempête;
J'ai Diderot, La Harpe et d'Alembert;
Tout à côté l'œil attristé s'arrête
Sur deux martyrs : Malfilâtre et Gilbert.

J'y réunis, lecteur infatigable,
Historiens, poètes et savants,
Source de biens, trésor intarissable
Et que je lègue à mes petits-enfants.

Pour dissiper mon humeur glaciale,
J'ai Désaugiers, notre joyeux patron,
J'ai les refrains du rocher de Cancale,
Ceux de Panard, Gallet, Vadé, Piron.

Au premier rang, et derrière la glace
Le vrai talent est toujours remarqué,
L'auteur brillant souvent cède la place
Au livre utile acheté sur le quai.

J'ai, dans un coin, le livre de Barême
Esprit profond, mais fort peu jovial;
Pour mitiger les rigueurs du carême
J'ai sous la main *l'Enfant du carnaval.*

J'ai les écrits de plus d'un Aristarque,
Ceux de Calvin ainsi que de Luther;
J'ai les amours de Laure et de Pétrarque,
Ou d'Abeilard ou du pauvre Werther.

Avec Dulaure, historiographe habile,
Je me promène à travers la cité,
Et je navigue avec Dumont-Durville,
Si brave, hélas! et si vite emporté.

Si tu n'as pas, chère bibliothèque,
Dans leur idiome, Homère, Anacréon,

C'est, j'en conviens, qu'en fait de langue grecque,
Je n'en comprends que la traduction.

Des résumés l'époque a la manie,
Les résumés font merveille chez nous :
Je n'en ai pas et j'attends qu'on publie
Un résumé qui les résume tous.

De mes bouquins, en faisant l'inventaire,
J'ai découvert mon premier rudiment,
Un catéchisme et la vieille grammaire
Où j'apprenois à lire couramment.

Bibliothèque, oh! combien j'apprécie
Ton charme heureux, ton magique pouvoir;
Je sens par toi toute peine adoucie,
Par toi renaît et le calme et l'espoir;

Oui, grâce à toi, je ris, je pense et rêve,
Ou par un drame aisément en émoi,
Je pleure aussi, mais ces pleurs-là font trêve
A ceux qu'hélas! je verserois pour moi.

Bref, quand la fièvre ou la mélancolie
Semble vouloir empoisonner mes jours,
Esprit, talent, gaîté, raison, folie,
Sont toujours là pour me prêter secours.

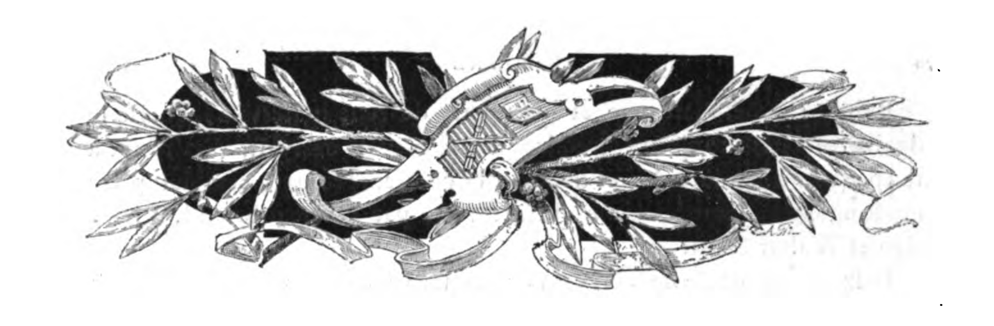
Meuble charmant, dont le moindre avantage
Est d'embellir mon modeste séjour,
A toi ces vers, à toi ce foible hommage,
Bibliothèque, objet de mon amour!

. . . .

Qu'on pense de ces vers ce qu'on voudra; pour ma part, je déclare les trouver remplis de naïveté spirituelle et d'entrain. Mais qui nous dira l'air d'une telle chanson?

O. U.





LES AMIS DE BALZAC

Alors que les écrivains ne pouvaient vivre qu'avec la protection des grands, pour échapper à leurs préjugés ils formaient de petits groupes d'où étaient écartées les opinions de convention, les banalités traditionnelles; c'est ainsi que, loin de la cour, Molière, Chapelle, La Fontaine soulevaient des questions hardies, prenant naissance dans une étroite intimité.

Dans la vie haletante du XIXe siècle, telle que l'a faite la littérature, cette amitié plus simple et plus naïve de deux siècles auparavant existe rarement. Des camaraderies de jeunesse groupent certains hommes jusqu'à la trentaine, les soutiennent insouciants jusqu'à ce que naissent les difficultés de l'art qui les pâlissent, sillonnent leurs traits et lancent les plus résistants dans diverses directions où ils deviennent parfois d'irréconciliables adversaires.

La république des lettres a aujourd'hui plus que jamais des tendances à l'égalitarisme intellectuel. Babouvistes sans le savoir, il est peu d'écrivains qui, voyant percer les premiers rayonnements du génie sur le front d'un de leurs confrères, consentent à s'incliner. Le grand homme naissant, qui veut se creuser lui-même sa niche et grouper autour des fidèles qui l'honoreront, doit faire preuve tout d'abord de grand caractère, affirmer un dogme et ne jamais laisser percer l'oreille du doute.

Balzac se cherchait trop et manquait de cette majesté à laquelle le vulgaire se laisse toujours prendre; aussi bien il arrivait, vers 1827, à une époque où la place dans l'histoire, la poésie, le roman, semblait prise pour longtemps, et presque exclusivement, par Chateaubriand, Victor Hugo et Walter Scott.

Balzac, qui fit école vingt ans plus tard (pas un roman actuel où il n'ait pour ainsi dire collaboré), n'eut pas de disciples et par conséquent pas d'amis. On trouve bien quelques expositions de sa méthode données par Félix Davin [1] et Philarète Chasles [2] : ces écrivains manquaient d'autorité pour détruire la vivacité des feux de peloton des critiques que le romancier s'était aliénés par indifférence, par dédain pour les pratiques du journalisme, par la robuste confiance en soi qui lui suffisait.

Les adversaires, les détracteurs, les insulteurs de Balzac, on les remuerait à la pelle; de dévoués disciples on n'en connaît pas. Ses compagnons sont des lettrés de troisième ordre, des êtres incomplets ou déclassés, des sceptiques qui s'amusent des fantaisies du maître, de son indépendance bizarre. Si on excepte le salon de Mme de Girardin où quelques jeunes gens, Théophile Gautier, Gérard, Léon Gozlan, Ourliac, recevaient le mot, on ne trouve autour de Balzac que le fantoche Lassailly, Henry Monnier, Laurent Jan, Gavarni à la poursuite de l'élégance, groupe singulier que le penseur, qui prélude à la *Comédie humaine,* prétend faire travailler à son œuvre et à son heure; ces gens d'esprit, incapables de préparer la palette du grand peintre de mœurs, tenaient l'homme au courant de la fluctuation des modes du monde parisien, des mots du jour, et, inconscients, lui servaient de modèles pour les divers types de la bohème parisienne.

Tout ce monde d'ailleurs trace de pénibles sillons dans la vie, se complaît dans la dette comme Balzac, et a grand'peine à se tirer d'affaire, n'ayant pas de profession régulière, sauf Gavarni.

Celui-là, quoique le gouvernement constitutionnel ne le traite pas en artiste hors ligne, ainsi que le tenta plus tard l'Empire en quête d'hommes rayonnants, devint facilement le roi du chiffon de 1830 à 1848.

Amusant la bourgeoisie de son temps par son habileté de crayon autant que par des légendes cherchées, mais parfois spirituelles, Gavarni fait danser son petit monde de poupées : actrices et mères d'actrices, protecteurs et protégés, étudiants qui n'étudient pas. Le vice est présenté jeune, joli, séduisant par un crayon agréable, et lui-même se fait complice des faits et gestes de ses pantins. Ce n'est pas un satirique qui parle

1. Voir l'Introduction aux *Études de mœurs au* XIXe *siècle,* par Félix Davin, dans la troisième édition des *Scènes de la vie privée,* par Balzac. Vve Béchet, 1834-1835.

2. L'Introduction des *Études philosophiques* de Balzac, par Ph. Chasles, parut en tête de *la Peau de chagrin.* Gosselin, édition de 1832.

à la foule, c'est plutôt un entremetteur; s'il raille légèrement en présentant sa marchandise, il la pare et la montre si tentante qu'on n'en voit plus le frelaté.

Ah! quand je regarde les planches de Hogarth dans lesquelles le châtiment est infligé à la débauche avec cette rudesse qui appartient à la race anglaise, combien je trouve complaisant et pourvoyeur ce crayon d'un Gavarni qu'on a voulu poser en moraliste!

Ce n'est pas sans intention que je prête quelque attention aux images du dessinateur auquel quelques-uns proposeraient volontiers d'élever une statue en face de celle de Balzac.

Gavarni meurt, accablé par sa propre réputation. Il meurt triste, riche, misanthrope; il finit, heureusement châtié par lui-même, dans un hôtel de l'avenue de l'Impératrice. Je l'y ai vu ennuyé, ennuyeux, imprévoyant, prévoyant sans doute la petite place que l'avenir lui réserverait, le cœur desséché, triste de vieillir, incapable de rajeunissement intellectuel, se sentant oublié par les natures droites. Un vieillard fort hypocondriaque.

Gavarni recevait peu, hormis deux jeunes gens qui, admirant le dessinateur avec la foi robuste des disciples de Luther, ne manquaient pas d'écrire après une conversation avec le dessinateur les propos qu'ils avaient entendus. De tels récits sont souvent accablants pour les idoles. Il faut une nature puissante pour résister aux pavés des enthousiastes naïfs et si le livre des *Entretiens* d'Eckermann avec Gœthe a quelque valeur, c'est qu'à chaque ligne on sent une intelligence sereine, préoccupée d'histoire, de science, d'esthétique, de sciences naturelles, fière d'avoir accompli sa tâche.

MM. de Goncourt, à qui on doit le livre sur Gavarni [1], ont toutefois rendu service aux curieux qui s'occupent de menus détails; mais une fatigue s'empare du lecteur quand il a écouté les conversations de l'artiste, quand ses moindres billets, ses carnets de notes sont dépouillés avec autant de complaisance que ceux du cardinal Mazarin. En amour, rien. L'homme est sec et blasé au début de la vie. Pour esthétique, force détails de couturière. Aspirations en l'avenir, jamais; regrets du passé, toujours. Et quel passé! Celui des oripeaux fanés des bals de l'Opéra.

Je citerai un passage écrit par les historiographes de Gavarni avec le sérieux de Dangeau parlant de Louis XIV :

Le costume du *patron de bateau*, qui eut dans ce temps un si grand succès, nous l'avons vu longtemps dans la chambre de Gavarni. Il l'avait ainsi composé : une chemise de mérinos rouge, une petite veste blanche à deux rangs de boutons d'argent, un pantalon de velours noir, des bas de soie rouges, un chapeau de paille avec une branche de saule et une pipe d'argent passée à travers le ruban noir. Ce portrait semblait être

1. *Gavarni, l'homme et l'œuvre*, in-8°, Paris, Plon, 1873.

à Gavarni comme une mémoire de la jeunesse de son plaisir, du carnaval, dont il parlait toujours avec un retour d'émotion.

Un soir, nous nous rappelons que, revenant sur ce temps, — c'était précisément un soir de mi-carême, — il nous dit : « Mais je vais vous montrer mes costumes »; et voilà, descendus dans une des sévères (?) pièces de son rez-de-chaussée, à Auteuil, des malles, des cartons dont on tire, sans parvenir à les vider, des Paillasses à carreaux bleus, des costumes andalous, des Chicards, des costumes sauvages avec des sonneries de métal tout le long des manches; enfin le costume historique du *patron de bateau*, exécuté sur le dessin de Gavarni, devant lequel s'allume l'œil de l'ancien amoureux des bals de la Renaissance et de l'Opéra. « Voyez, ajouta-t-il, est-ce assez pimpant, allumé, *claquant!* Vous n'avez pas l'idée de l'effet que cela faisait quand on entrait, ganté frais, vernissé, une vingtaine, chacun avec sa drôlesse... Cela tuait tout... Il n'y a pas de costumes pour avoir des masses (?) pareilles.» (P. 151-153.)

Voilà donc l'idéal de ce dessinateur dont quelques-uns ont voulu faire un continuateur de La Rochefoucauld. Un moraliste de trottoir, j'y consens, à la condition que les filles qui s'y pressent à la tombée de la nuit passent pour des Ninon de Lenclos.

Il est bon de montrer en regard de ces souvenirs de costumes « historiques » comment l'homme jugeait ses contemporains, le cas qu'il en faisait, le respect qu'il avait pour le génie. Voici de quel drap Gavarni habillait son ami Honoré de Balzac :

Balzac! indécrottable, ouvrant de grands yeux à tout ce qu'on lui disait, en même temps naïf et étonneur des gens par des connaissances qu'il n'avait pas; voyant un tas de bois dans la rue, vous disant: Il y a cinq minutes qu'il y a une contravention de tant, et ce n'était pas vrai! Sale, malpropre, portant des gilets blancs ridicules, achetant quai Lepelletier, dans des allées, des chapeaux de maçon avec un fond de lustrine bleue. Je lui dis un jour : — Ah ça, Balzac, pourquoi n'avez-vous pas un ami? — Un ami? — Oui, un de ces bourgeois bêtes et affectueux comme on en trouve, qui vous laverait les mains, qui vous mettrait votre cravate, enfin qui prendrait de vous le soin que vous n'avez pas le temps... — Ah! s'écria Balzac, un ami comme cela, je le ferais passer à la postérité!... « Mangeant d'une façon terrible, comme un porc. Indigestionné, le ventre ballonné de boustifaille et quasi fou, il se couchait. A minuit, il se faisait réveiller par son domestique, prenait du café, et couvrait matériellement du papier pendant deux heures. Alors, alors seulement commençait le vrai travail... Car, je vous le répète, dans la vie privée, il était bête et ignare. Il semblait qu'il se fît en lui un phénomène singulier lorsqu'il travaillait et que, concentré sur un point, par une intuition il se rappelait toutes choses, même les plus ignorées.

Je donne cette « appréciation » pour ce qu'elle vaut, comme échantillon du bagou que le dessinateur avait contracté dans la mauvaise société. Imaginez-vous l'opinion d'une portière parlant d'un locataire des mansardes, un homme de génie pauvre à qui elle est obligée de tirer le cordon.

Gavarni avait assez de flair pour deviner qu'il serait enveloppé par l'ombre puissante portée par la statue de Balzac; jaloux, il chercha à en égrener le socle. Il me semble voir dans le désert égyptien un gamin parisien qui tente d'écrire à la pointe du couteau une malpropreté sur le granit d'un sphinx. Le dessinateur, sentant bien que son

couteau n'entamerait pas le sphinx, fit de Balzac une sorte de Chodruc-Duclos sale, ignorant, goinfre, attifé de vieux chapeaux. En effet, introduisez dans les salons du Jockey-Club un La Fontaine moderne, insouciant et peu préoccupé des choses de la vie; il n'a ni les habits ni les bottines à la mode, ignore l'adresse du coiffeur en vogue, n'a jamais entendu parler de celui-là seul qui sait couper des pantalons, de cet autre qui donne un plastron particulier aux gilets, du chemisier qu'il faut aller chercher au boulevard, du parfumeur qui fournit telle eau.

Lui, Gavarni, était irréprochable de ce côté et en tirait vanité. Il s'est représenté maintes fois avec des vestons d'*artiste*, « faisant l'œil » au public comme toute fille de théâtre sait le faire à ceux de qui elle attend quelques louis; mais ce que Gavarni ignore, c'est la fièvre de travail, l'insomnie, la conception approfondie des êtres et des choses.

Balzac, recherché par le monde, se retirait dans la solitude et y méditait comme un Siméon stylite. Doué naturellement, l'homme travaillait sans cesse, toujours bêchait intérieurement, toujours creusait. Ses personnages si nombreux, et dont la plupart offrent un tel accent de réalité, il les avait *vus*. Gavarni ne voit pas; s'il se heurte par hasard en voyage à la misère la plus émouvante, la misère irlandaise, il a beau s'appliquer, ses yeux sont toujours au bal Chicard. Il peut paraître un homme de génie aux amis du fameux marchand de peaux de la rue Montorgueil; feu Brididi (il doit être mort) admirait profondément le charme de son crayon rond et mou. Gavarni n'en reste pas moins un chroniqueur complaisant du bal Mabille, un habile costumier pour les couturières à la mode, un dessinateur de travestis, un faiseur de réclames pour Humann, un dérangeur de costumes de bal masqué, un moraliste jamais.

Qui a eu la bonne fortune de voir les yeux de Balzac dira quelles richesses d'observations y étaient accumulées, quelle sonde sans fin y trouvait l'homme pour aller au fond des passions humaines. Une chaste sérénité en faisait la beauté. Non certainement, Balzac, en quête d'un chapeau neuf, ne sut jamais où demeuraient les messieurs Pinaud et Amour de son temps; il savait toutefois habiller ses personnages à la moderne et ne faisait pas une faute quand il fallait envoyer dans le monde diplomatique ses *Rastignac*.

Le dessinateur, qui eut l'honneur d'approcher le grand homme, lui reproche de n'avoir pas eu d'amis. Ce n'est pas dans l'entourage de Gavarni que Balzac les eût choisis. Le romancier voulait bien être momentanément du boulevard, souper parfois à Tortoni avec les brillants bohêmes de son temps; il accordait à l'esprit parisien ce qu'il vaut : une seconde, une fois l'an.

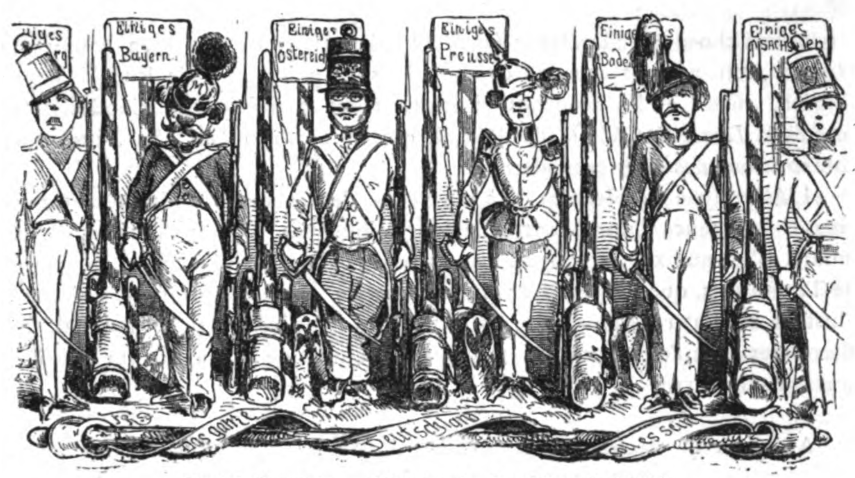
Rentré dans la solitude ou voyageant, Balzac fut en relations avec la plupart des grands esprits européens, ses contemporains; Balzac eut encore d'autres amis, les véritables qu'amène le génie, des amis enthou-

siastes, qui l'entouraient de leur affection, de leur hommage, ses amis les lecteurs.

Il en est un, toutefois, un compagnon de jeunesse, qui lui resta fidèle. Ayant conservé pour le romancier le respect dû au génie, cet esprit courageux ne manqua pas à sa mission quand l'heure fut venue. Appelé en 1859 à occuper un fauteuil à l'Académie et trouvant vide la place que Balzac eût si hautement honorée, Jules Sandeau disait, avec une indépendance qui l'honore : « Je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse et de confusion, quand je me vois à cette place où Le Sage et l'abbé Prévost ne se sont pas assis, où de nos jours, entre tant d'illustres contemporains, la mort, l'impitoyable mort, devançant vos suffrages, ne vous a pas permis d'appeler M. de Balzac, le romancier le plus profond, un des plus vigoureux génies de notre siècle ».

CHAMPFLEURY.





L'unité allemande. — Vignette des *Leuchtkugeln* (1848).

La
Caricature allemande

LE XVIII[e] SIÈCLE. — LA RÉVOLUTION. — LE PREMIER EMPIRE.



J'ENTREPRENDS ici une œuvre absolument nouvelle, en Allemagne aussi bien qu'en France. En effet, si les Allemands possèdent une excellente histoire du grotesque et du comique[1], aucun de leurs écrivains d'art n'a encore jugé la caricature digne d'un monument semblable à celui que vient de lui élever Champfleury, le maître en la matière, dont les ouvrages feront certainement époque[2].

Si les formes revêtues par la caricature, de l'autre côté du Rhin, ont varié suivant les contrées, on peut dire cependant que celle-ci a toujours eu pour caractéristique et l'esprit de révolte et l'esprit d'observation. *La Fable du Renard, la Danse des Morts* n'ont-elles pas été, de tout temps, ses deux manifestations les plus populaires!

Entre le *Reineke Fuchs* publié à Lubeck en 1498, et les illustrations fournies par Kaulbach, en 1846, pour ce vieux poème, il y a plus de trois siècles de distance, et c'est par centaines que se comptent les éditions.

1. *Flöget's Geschichte des Grotesk-Komischen.* — Remanié et continué par le D[r] Friedrick Ebeling. — Leipzig, Adolf Werl. 1862.
2. Une exception doit être faite cependant, pour l'ouvrage de Græsse, *Geschichte der Karikatur.*

Même chose pour la *Danse des Morts,* depuis les dessins bien connus de Holbein, en passant par les compositions si poignantes de Rudolf Meyer (Zurich, 1650), et les planches si étrangement maniérées de Chodowiecki, jusqu'à la *Danse des Morts* de Réthel, qui fit sensation en 1848, jusqu'aux compositions des artistes modernes.

L'Allemagne a également dû à la vivacité de ses luttes politiques et religieuses l'existence d'une quantité de satires illustrées, pleines de fiel et d'acrimonie. C'est aux XVIe et XVIIe siècles, surtout pendant la Réforme et la guerre de Trente Ans, que ces *feuilles volantes,* comme on les appelait, ces placards illustrés, se sont répandus, employant tous les procédés jusqu'au point de les discréditer dans l'esprit public, et revenant toujours de la gravure sur bois à la gravure sur cuivre.

Avec le XVIIIe siècle, la caricature entre, comme partout, dans une phase nouvelle. La violente satire des âges précédents devient du comique et de l'humour. On peut s'en rendre compte en feuilletant les nombreux almanachs de l'époque, riches en illustrations de toutes sortes.

Un nom surtout attire l'attention, c'est celui du vignettiste Daniel Chodowiecki, devenu de simple miniaturiste directeur de l'Académie de Berlin, et qui, de 1758 à 1802, année de sa mort, grave plus de 2,000 pièces.

Ses suites d'estampes pour la *Vie d'un Libertin,* pour la *Fille mal éduquée,* pour les *Tortures de la Mode,* pour le *Centifolium stultorum,* soit les différentes espèces de folie, pour les *Six femmes de Péter Mark,* pour les *Propositions de mariage,* les *Feuilles morales et satiriques,* et quantité d'autres compositions dans les genres les plus différents, telles que le *petit homme à cheval et la grosse dame,* ou la *Cavalcata infortunata,* ont fait de lui une sorte de Hogarth allemand moins puissant, mais à coup sûr, aussi original, aussi observateur que le Hogarth anglais, dont il se rapproche par plus d'un côté. La satire me paraît avoir été le fond de l'esprit de Chodowiecki : je suis, sur ce point, de l'avis du baron Portalis qui, dans son ouvrage sur les *Dessinateurs d'illustrations,* fait ressortir avec raison le parti pris intentionnellement plaisant de la plupart des ouvrages de l'artiste berlinois[1]. Si ses compositions sont souvent cherchées et chargées de détails inutiles, il n'en est pas moins vrai que par sa profonde connaissance du jeu de la physionomie, des expressions et des côtés comiques des poses du corps, il appartient à ces maîtres de la caricature qui sont de toutes les époques, de toutes les nationalités, parce qu'ils se sont montrés, avant tout, profondément humains[2].

Pas de charge, à proprement dire, dans toute son œuvre gravée, de même qu'il a su, presque toujours, se tenir en dehors des passions du moment. C'est au point qu'il n'existe de lui que deux ou trois caricatures politiques, datant de 1793, *Pétion, Marat et la Poissarde,* en forme de frise, *Liberté, Égalité, Sans culotte.* Tel ne fut pas le cas de Johann Gottfried Schadow[3] qui, quoique

1. Voir, pour l'œuvre complet de Chodowiecki, l'ouvrage de M. Wilhelm Engelmann : *Daniel Chodowiecki's Sämmtliche Küpferstiche.* Leipzig, 1857.

2. C'est dans les études portant le titre de : *Têtes physiognomiques,* que ces rares qualités apparaissent au plus haut degré.

3. Il s'agit ici de Schadow le sculpteur, né à Berlin en 1764, mort en 1850.

vice-directeur de l'Académie des Beaux-Arts, ne pût pas résister au plaisir de graver à l'eau-forte des caricatures sur Napoléon Ier dont plusieurs des curieux originaux se trouvent à Berlin.

Au reste, voici l'époque où l'étude des mœurs fait place aux exigences de l'actualité. 1789 inaugure à nouveau la grande bataille à coups de crayon qui, précédemment, avait été le propre de la Réforme, et l'Allemagne ne tarde pas à faire concurrence à l'Angleterre dans cette lutte acharnée contre la Révolution française d'abord, puis contre Napoléon.

Deux œuvres importantes sont à signaler : la *Hollandia-regenerata* et la série des *Revolutions-Almanach.*

La *Hollandia-regenerata,* publiée en 1796, attribuée, la plupart du temps, à des artistes anglais, est due à un jeune homme, le Suisse David Hess, de Zurich, qui se trouvait, à l'époque de la Révolution, au service des régiments de Hollande et qui devint plus tard un peintre d'une certaine valeur[1]. Hess, doué d'une grande liberté et d'une grande vivacité d'esprit, haïssait surtout les formes vides et conventionnelles des gens nuls qui voudraient faire croire, par ces faux dehors, qu'ils savent quelque chose : aussi, lorsqu'il vit, dans la Hollande conquise par la Révolution française, des personnages de cette espèce, jouer au général et à l'homme d'État, il ne put s'empêcher de prendre son crayon et ses pinceaux. Le résultat fut la *Hollandia-regenerata,* vingt caricatures sur la Révolution, gravées par Humphries, qui parurent à Londres avec un texte français, hollandais, anglais, et qui représentent, sous forme de charge, les comités du gouvernement d'alors : c'est le *comité de salut public,* avec la pharmacie de l'État, contenant du sel de Marat, de la quintessence de Robespierre, de l'extrait de guillotine; le *comité militaire,* appuyé sur le héros de la nouvelle organisation, un squelette, la pipe à la bouche, le chapeau de grenadier sur la tête, avec un uniforme à la française; le *comité des vivres,* venant d'acheter pour l'alimentation du pays une poignée de raves et un poisson sec; le *comité de l'éclairage*, qui ne peut parvenir à allumer une lanterne, les verres étant cassés et le vent soufflant fort; *le comité de santé,* procurant tous ses soins à la République batave régénérée, mais bien malade; *le comité de l'union,* où toute cette famille de frères se livre aux voies de fait les mieux caractérisées, etc.

Le dessin de toutes ces planches est excellent; les figures, très individuelles, prouvent que David Hess était, lui aussi, un profond observateur de la physionomie humaine. Comme genre, elles se rapprochent tout à fait de Hogarth et de l'école anglaise, qui ont profondément marqué sur les *humorists* de l'époque, et cela se conçoit d'autant mieux qu'elles portent l'empreinte du cachet du buriniste Humphries. Ce fait, d'œuvres dessinées en Allemagne et gravées en Angleterre, ou réciproquement, se présente souvent, à la fin du XVIIIe siècle, où les deux pays se trouvent unis dans une haine commune contre les idées révolutionnaires que représente la France; où la plupart des publications satiriques et des estampes populaires éditées à Londres sont réimprimées soit à

1. Voir pour la vie de D. Hess (1770-1843), le *Neujahrsblatt* de la *Société des Artistes* de Zurich (année 1844).

Berlin, soit à Leipzig[1]. Tel est le cas, par exemple, pour le volume : ***Principes de caricature***, de l'Anglais François Grose, dont les planches furent gravées par l'Allemand Grohmann[2].

Publiées à Gœttingen par Girtaner, de 1793 à 1804, les ***Révolutions-Almanach*** peuvent être considérés comme le principal organe de la contre-révolution en Europe. Cette violente satire annuelle, dirigée contre le gouvernement que la France s'est donné, poursuit par la plume et l'illustration ceux qu'on appelle les ***nouveaux francs***, ne cessant de les représenter comme des pillards et des barbares. Les illustrateurs sont des vignettistes de petit format : Ludwig Riepenhausen (1765-1840), qui a imité Chodowiecki et surtout Hogarth ; Joh. David Schubert (1761-1822), qui a dessiné, lui, les portraits, les batailles, les événements du jour ; et le même David Hess, qui a réduit pour l'almanach de 1799 six des planches de sa ***Hollandia-regenerata***.

La charge politique absorbe entièrement l'humour des artistes allemands : seules font exception les caricatures de Niegelsohn, parues à Berlin entre 1783 et 1800, ***Pickenick ou au noble jeu de billard, l'astronome, la conférence des fruitières***, et quelques autres pièces satiriques sur les mœurs, en général, sur les brasseurs, les peintres, sur Gall et son système.

Et plus la puissance de Napoléon va en déclinant, plus l'Allemagne se laisse aller contre lui à la satire et à la charge crayonnée. De toutes parts apparaissent des planches, coloriées la plupart du temps, sur ***le grand Empereur***, sur ***la grande nation***, sur ***ses grandes conquêtes***. La parenté impériale du grand homme n'est pas oubliée non plus, dans ce déchaînement d'autant plus violent qu'on a été plus comprimé et qu'on n'osait espérer une aussi prompte délivrance. C'est surtout sur Hieronymus, ***Herrohnemoos*** comme on l'appelait, que se portent les traits les plus violents. Cela dure jusqu'en 1815, époque où ce flot toujours montant de la caricature atteint son apogée.

LA CARICATURE RÉVOLUTIONNAIRE. — 1830-1848.

A la débauche de caricatures qui a caractérisé la période précédente succède une période de calme et d'apathie, sans compter que la réaction contre les idées libérales, très violente en Allemagne, n'est pas favorable à l'éclosion de satires illustrées. Quand il s'agissait de tomber Napoléon Ier, tout était permis : aujourd'hui, les principuscules allemands n'entendent pas se laisser tourner en ridicule par leurs sujets.

Ce qui paraît dans ce domaine se réduit à peu de chose : c'est la ***Kræhwinkliade***, sorte de cycle épique, puis ***les folies et les faiblesses humaines***, suite de 24 caricatures en couleur, publiées à Vienne, en 1818, par Loder.

De 1820 à 1830, quand on ne se passionne pas pour quelque fait local ou pour les Jenny Lind qui font alors le plus bel ornement des cours allemandes, on charge les nombreuses sectes protestantes qui se disputent la vérité religieuse, les piétistes de Halle, les rationalistes et les Hégeliens, les mystiques. Et encore ne faut-il pas aller trop loin dans cet ordre d'idées. Si la censure

1. Voir, entre autres, le recueil de caricatures sur la Révolution. *Paris-Londres.*
2. A Leipzig, *au Comptoir d'industrie*, et chez Baumgartner, libraire.

veut bien, par hasard, se montrer paternelle, — et autant de petits États, autant de censures, — on crayonne Metternich, Hassenpflug, Frédéric-Guillaume IV et son ministre Eichhorn, les bureaucrates, les féodaux, tous les partisans de l'ancien régime, ceux qui portent encore la queue, les *Zopfträger,* comme on les appelle. 1830 apparaît, et alors, ainsi qu'en 1848, c'est pour ces derniers que la caricature réserve ses traits les plus mordants. On ne voit plus, partout, quc personnages avec d'immenses queues tressées; plus elles sont longues, plus



Un costume à l'usage des conservateurs allemands.

(Leuchtkügeln, 1848).

Un zopfträger.

l'estampe obtient de succès. C'est encore vers la France, vers cette France qu'on a poursuivi de ses sarcasmes, trente ans plus tôt, que se tournent les regards. Très curieuse est, à ce point de vue, une caricature faisant partie de la précieuse collection Maillinger, à Munich, intitulée : *le veau de papier* (par opposition au *veau d'or, ou la liberté de la presse et des croyances, ballet réglé d'après le Français par les cinquante Allemands Français* (*sic*). Et, en effet, au centre de cette danse de toutes sortes de personnages figure une presse à bras, surmontée du bonnet de la liberté et de drapeaux portant : *Republik von 1792, Julius Tag von 1830.*

Le même fait se produit en 1848, où l'Allemagne est encore bien plus profondément remuée par les idées nouvelles. Le peintre Wyttenbach, celui-là même qui excellait à rendre les scènes d'animaux, les comédies de chiens et de singes, a lithographié une planche qui représente un barbet français coiffé du bonnet de la liberté délivrant tous ses compagnons de captivité.

La caricature qui a, jusqu'alors, paru en feuilles détachées revêt, grâce à la périodicité du journal dont un des premiers — les *Fliegende Blätter* — paraît en 1845, un caractère plus révolutionnaire ; le vieux sang germain se réveille et de toutes parts les dessinateurs représentent le *Deutsche Michel,* le robuste paysan en qui s'incarne la démocratie allemande, luttant contre ses ennemis, les rois. Caractéristique est, entre toutes, une grande estampe enluminée, Michel une massue en main, écrasant avec son pied le roi de Bavière qui fait la culbute, les jambes en l'air, tandis qu'il tient en respect, d'un côté, la Russie

de l'autre la France. Dans le fond un soleil sur les rayons duquel on lit : *vive l'unité allemande!*

Elle traduit bien aussi la frayeur qui s'est emparée des têtes couronnées, cette caricature des *Fliegende Blätter* intitulée *le Télégraphe*, représentant un pantin royal planté sur le haut d'un paratonnerre et se livrant, dans cette position, aux gesticulations les plus ébouriffantes, suivant les nouvelles survenues de Paris.

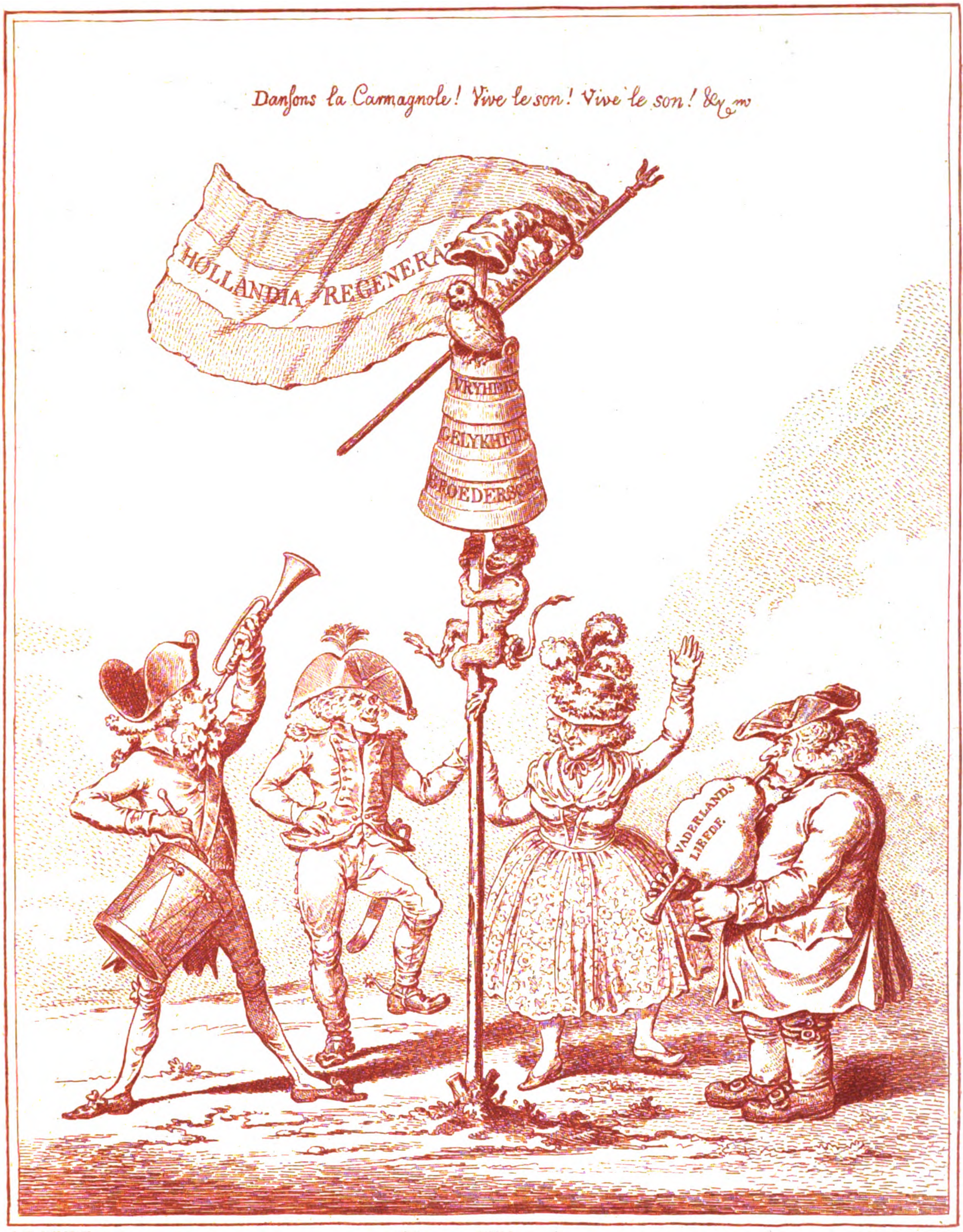
Caspar Braun mettant à profit les leçons de Brevière, dans l'atelier duquel il était entré sur la recommandation de Grandville, et qui, ainsi, de médiocre peintre d'histoire et de genre, allait devenir un des plus féconds graveurs-illustrateurs du siècle, venait de créer ses deux types du baron Beisele et du Dr Eisele, l'un avec son éternel pli cacheté à la main, l'autre avec son habit à longue queue. D'emblée il comprit tout ce qu'on pouvait en tirer dans une publication comme les *Fliegende Blätter*, et bientôt, — populaires dans toute l'Allemagne, charbonnés sur les murs par les gamins, célébrés sur le théâtre, figurant en plâtre dans toutes les maisons, comme jadis en France le buste de Napoléon Ier, Beisele et Eisele entreprirent d'amusants voyages à travers l'Allemagne, résumant dans leurs dialogues illustrés les misères et les aspirations du pays, qui cherche l'unité et ne peut l'obtenir sans tomber dans les bras du despotisme. Mais la censure a les yeux sur nos deux voyageurs et ne les laisse pas toujours accomplir leurs excursions en repos : alors ils n'apparaissent plus qu'à de rares intervalles, comme collaborateurs de passage, et Braun les remplace par d'autres créations, *le démocrate à tous crins Wuhlhüber* et son réactif, *le toujours plaignant Heulmeier* qui passent d'Europe en Amérique à la recherche d'une plus grande liberté.



Le baron Beisele et le Dr Eisele.
(Fliegende Blätter, 1848).

Vint même une époque où, malgré leur impartialité, les *Fliegende Blätter* se trouvèrent l'objet des poursuites administratives. Les directeurs de la police les firent confisquer, cherchant et trouvant toujours, naturellement, quelque allusion politique dans les plus innocentes histoires. Que fit Braun ? — Secouant la poussière de son cher Munich, il se transporta, en imagination dans le pays de la liberté de la presse, en Turquie. Les chevaliers, les maîtres-chanteurs, les galantes dames, les pages et les fous qui se trouvent sur le titre bien connu de ce journal, coiffèrent le turban et revêtirent les larges pantalons turcs. Les autres personnages suivirent leur exemple, et bientôt dans cette feuille allemande on ne vit plus que des Turcs. Mais ce voyage ne donna pas aux éditeurs la liberté qu'ils cherchaient, si bien que, peu de semaines après leur départ, ils rentraient dans Munich pour n'en plus sortir [1].

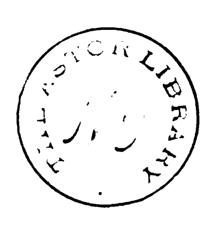
1. La plupart de ces détails sont empruntés à l'intéressant article de M. Erwan Forster, sur Caspar Braun, publié en 1868 dans la revue le *Daheim*.



LE LIVRE — 4e Année. XIIe Livraison — A. QUANTIN Édit.

FRONTISPICE DE HOLLANDIA REGENERATA
CARICATURES DE DAVID HESS DE ZURICH
(Londres 1796)

E. Charreyre, Sculp. et Imp. Paris


THE ASTOR LIBRARY

Les circonstances politiques étaient trop agitées pour que les attaques voilées de Braun pussent satisfaire les passions du jour. Il fallait plus de satire, plus d'attaque personnelle, plus d'ironie mordante. A Munich même, aux côtés des *Fliegende,* se créaient, en 1847, *le Pünsch* empruntant le titre de son aîné d'Angleterre; en 1848, les *Leuchtkügeln* (*les Balles à fusil*) qui devaient disparaître en 1851, supprimées par l'autorité, tandis que, à Leipzig et à Berlin, forts du succès qu'obtenait alors *le Charivari* à Paris, on voyait apparaître le *Leipziger Charivari,* le *Berliner Charivari,* que suivait bientôt le *Kladderradatsch* fondé par Wilhem Scholz, et le *Schalk* (le Bouffon), une imitation de Max Ring, dont l'existence ne fut pas de longue durée. Enfin, à Dusseldorf, un groupe d'artistes, Beck, A. von Wille, Wilhem Camphausen, Frœhlich, donnait naissance aux *Düsseldorfer Monatsblättern* qui appartiennent, certainement, aux meilleures publications du genre.

Les caricatures détachées et les suites n'étaient pas moins nombreuses. Adolph Schrœdter, le peintre et le graveur[1] qui a exécuté à l'eau-forte beaucoup de pièces conçues dans un esprit plutôt comique que caricatural, donnait les *Thaten und Menungen des Herrn Piepmeyer, Abgeordneten zur constituirenden Nationalversammlung zu Frankfurt a/Main,* soit, en français : Actes et opinions de M. Piepmeyer, député à l'Assemblée nationale constituante de Francfort. Ces 49 dessins à la plume, lithographiés, qu'accompagnait un texte, furent le plus grand succès du moment, et dépassent, en effet, beaucoup, comme esprit caricatural, tout ce qui se publiait alors sur les grands et les petits parlements.

En 1848, en Allemagne, comme en 1870-1873 en France, le pays traverse une crise terrible : on ne sait exactement quel nom ni quelle forme donner à la transformation qui va s'accomplir. Aussi voit-on les journaux se livrer sans cesse à de longues dissertations illustrées sur la coiffure, sur les armoiries, sur le drapeau du nouveau et merveilleux gouvernement dont devait accoucher le parlement de Francfort.

Dans cette lutte entre l'esprit démocratique et national d'un côté, réactionnaire et particulariste de l'autre, la caricature paraît avoir dirigé tous ses coups contre la Prusse et l'Autriche en qui s'incarnait alors le principe du droit divin et qui allaient combattre pour la prépondérance en Allemagne. Mais c'est surtout à l'égard de la puissance des Hohenzollern que se manifeste à la fois cette antipathie et cette crainte. Dans toutes les feuilles caricaturales, qu'il s'agisse des *Fliegende Blätter* ou des démocratiques *Leuchtkügeln*, le même sentiment se fait jour. Ici, c'est : *Une Journée de la vie d'un bourgeois de Hambourg,* avec le sous-titre significatif de : *Ou partout la pointe du casque prussien.* Ouvre-t-il, en effet, son journal, ce malheureux bourgeois, il n'y trouve que des casques à pointe; se regarde-t-il dans la glace, il s'y voit avec un casque; dans son potage, dans sa caisse, sur son fauteuil, dans son lit, partout enfin et jusques en rêve, c'est toujours l'éternel casque qui joue le rôle d'épée de Damoclès. Là, c'est l'*Occupation de Bade par les Prussiens,* donnant l'aspect du trône grand-ducal pendant les trois années que dura ce protectorat. La première année, on voit sur le dossier du trône un tout petit casque, la seconde,

1. Né à Schwedt en 1805, mort en 1875.

il a grandi et pris place sur le siège même, la troisième, il n'y a plus de trône, le casque le couvre entièrement.

Les partisans de la réaction, MM. Hops et Mops, faisant la chasse aux républicains. Ils s'arment, l'un d'un sabre, l'autre d'un fusil, et



Inspectent les guérites. (*Leuchtkügeln*, 1848.)



Secouent le tilleul de la place. (*Id.*)



Ne trouvent qu'un nid d'oiseau avec un peu de paille en guise d'écrits révolutionnaires. (*Id.*)



Et tombent par terre en voulant s'emparer du nid comme pièce à conviction (*Id.*)

De tous les journaux à caricatures, les *Leuchtkügeln* sont certainement celui qui traduit le mieux les sentiments de cette curieuse époque qui fut un peu pour l'Allemagne comme 1789 pour la France, où tout bon patriote devait avoir au moins une cocarde à son chapeau, où le mot d'ordre était : ***Kein Œsterreich, Kein Preussen mehr, Ein einiges Deutschland stark und fest*** (Plus d'Autriche, plus de Prusse, une seule Allemagne, forte et unie).

Les *Leuchtkügeln* furent la plus violente polémique au profit de l'idée démocratique allemande contre les souverains de l'ancien régime, soit qu'elles publient sur les trois ordres des allégories dans l'esprit des caricatures de la Révolution, soit qu'elles illustrent l'histoire contemporaine de suites de petites vignettes destinées à accompagner l'*Évangile politique pour tous les dimanches et jours de fête de l'année,* ou *Peter Schnabel et son cabinet de curiosités,* vignettes qui montrent à chaque page un membre quel-

conque de cette grande famille des *Zopf* dont elles ont entrepris l'histoire naturelle.

Mais l'unité désirée par la démocratie allemande est un rêve qui disparaît vite; l'élan de la nation est étouffé par la sainte alliance des princes germains : la censure fait passer de vie à trépas les caricatures hostiles à l'ancien régime et le développement que prend en France l'autorité napoléonienne, en inquiétant les esprits, les fait se porter vers les choses de l'extérieur et maintenir chez eux le *statu quo*.

L'époque révolutionnaire a vécu. Nous entrons dans une nouvelle phase de la caricature en Allemagne.

LE SECOND EMPIRE.
LA CHARGE POLITIQUE A MUNICH ET A BERLIN.
LA CARICATURE DU NORD.

La lutte entre l'Autriche et la Prusse pour la prédominance en Allemagne, la frayeur de voir la France aspirer une seconde fois à la monarchie universelle sous la conduite d'un Napoléon, telles sont les deux constantes préoccupations



Vignette du *Pünsch*.

qui vont faire l'objet de toutes les caricatures publiées dans les journaux de 1852 à 1870.

Dans cette guerre à l'empire et aux tendances chauvinistes de l'esprit français, deux organes surtout se sont fait remarquer : le *Pünsch* de Munich et le *Kladderradatsch* de Berlin. Durant vingt ans, ils ont fait flèche de tout bois

contre celui qu'ils n'appelaient que *Er* (Lui), publiant sa charge sous toutes les formes, annotant, en quelque sorte, par le crayon, les actes et les discours du trône. L'un dans son format in-8°, l'autre dans son grand in-4°, constituent une histoire illustrée des faits et gestes de Napoléon III, précédant ainsi de quelques années l'*Histoire tintamaresque* de Commerson, avec cette différence qu'au lieu d'être comme cette dernière une étude d'ensemble, elle a été faite au jour le jour, avec et sur les documents mêmes, si l'on peut s'exprimer ainsi, fournis par le principal intéressé.

Rien de comique comme la collection des petites vignettes du *Pünsch* dessinées par l'auteur, l'écrivain satirique Schleich.

Napoléon y figure, tantôt habillé en pâtissier, découpant le gâteau allemand et proposant à Fritz (le Prussien) de lui donner tout le morceau, se gardant pour lui le couvercle Rhin; tantôt étudiant la carte d'Allemagne, en mettant son nez dans le Danemark, son pied dans la Suisse; tantôt tenant la terre, nouveau ballon captif, au bout d'une ficelle; tantôt étendu en clown, sur le dos, les jambes en l'air, jouant à la balle avec le monde entier, jusqu'à ce que comme le porte la légende, celui-ci lui retombe sur le nez; tantôt en homme orchestre, jouant à la fois, de la guerre, de la paix et des principes de 1789; tantôt enfin, conduisant *le cancan de la civilisation* ou menant *le galop du Mexique*.





Vignette du *Pünsch* (Frontispice de l'année 1863).

C'est à ce dernier ordre d'idées qu'appartiennent les vignettes suivantes, destinées à illustrer un petit entrefilet dans lequel l'auteur dénonce « à la *police internationale des mœurs* (*sic*) un danseur en renom par lequel l'Europe entière a été engagée à exécuter le même cancan politique ». Ce personnage, porte le texte allemand que je me fais un devoir de respecter, *flirte* (l'auteur a mis *cancanirt*, littéralement *cancane*, danse le cancan) avec l'Italie, avec la Hongrie, avec la Pologne; et l'on se demande combien de temps encore durera cette danse effrénée.



Vignette du *Pünsch* (1865).

Le *Münchener Pünsch* était de ceux qui voyaient avec effroi la prépondérance de la puissance française en Europe. Aussi criait-il bien haut que l'Allemagne était un jouet entre les mains de Napoléon III. Il pousse l'ironie

jusqu'à dessiner sur le titre de l'année 1863, en guise de frontispice, une statue qu'il suppose devoir être élevée par les Allemands au souverain des Français, *en témoignage de reconnaissance*. Mais c'est surtout en 1859 qu'il devint agressif, 'alors qu'un parti assez fort poussait la Prusse à soutenir l'Autriche, lui rappelant le vieux proverbe : *hodie mihi, cras tibi*. Napoléon, on le sait, fut assez habile pour maintenir la Prusse, et c'est ce que constate une vignette qui



Napoléon dansant le cancan avec l'Italie.
(Pünsch).



.... avec la Hongrie.
(Id.)



.... avec la Pologne aussi.
(Id.)

montre l'Empereur des Français donnant un cheval de bois au moutard qui personnifie, ici, la patrie du grand Frédéric. La légende porte : *Bravo, mon Fritz, tu t'es bien conduit. Pour te prouver toute ma satisfaction je veux te donner ce beau cheval sur lequel tu monteras certainement avec plaisir.*

Arbitre de l'Europe, Napoléon est appelé à résoudre toutes les questions difficiles. Sous le crayon satirique de Schleich il devient un ustensile de dessert et Victor-Emmanuel s'adresse à lui pour les choses délicates : *Grand casse-noisette*, lui dit-il, *ne pourrais-tu pas me casser ces trois noix ?* Il s'agit en effet de noix qui ont la coque dure.

Il ne faudrait point croire pourtant que le *Münchener Pünsch* n'a des yeux et des oreilles que pour les faits et gestes de l'Empereur. En sa qualité d'organe politique du Sud, il a des tendances particularistes qu'il montre souvent et qui

se cachent mal sous les velléités d'unité allemande qui lui prennent de temps à autre. A l'occasion, il sait se servir de l'illustration pour rappeler que si les défenseurs de la Constitution trinquent en 1860 avec la Prusse, sous la protection du casque à pointe, ils étaient, en 1849, dans les casemates de Rastadt ou fusillés par ces mêmes Prussiens. Cette antipathie invétérée pour l'autorité



Vignette du *Pünsch*.

de la Prusse, elle ne se manifeste nulle part en termes aussi éloquents que dans les deux illustrations suivantes :

La première représente un Prussien se préparant à fourrager les poches d'un paysan allemand et la légende porte :

— Que m'introduis-tu ainsi dans la poche, sacré Prussien ?

— Je te donne une main fraternelle, Michel.

La seconde, qui a pour titre *les Allemands du Nord dans le Sud,* est assez éloquente par elle-même. En voici la partie dialoguée.

L'hôte. — Bonjour, messieurs. Vous m'excuserez, mais ma maison n'est point un hôpital !

Les arrivants. — Ne craignez rien ! Nous sommes tous en parfaite santé.

L'hôte. — Ah vraiment ! C'est que, en vous voyant si maigres, je craignais.

Il avait raison de craindre, le brave homme, car voici le phénomène qui se produit *quatre semaines après.*

L'hôte a hérité de la maigreur des Prussiens, il n'a plus ni cheveux, ni

couvre-chef, ni vêtement; sa pipe elle-même s'en ressent : un ratiboisage en règle. Quant aux Prussiens, ils ont tellement engraissé qu'il n'y a plus place pour eux trois dans le cadre de la gravure.

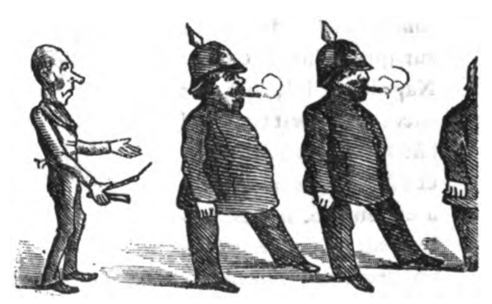


Vignette du *Pünsch* (1867).

Quelquefois aussi son dessinateur savait avoir la note comique : témoin les vignettes empruntées à une suite qui porte le titre de : *Coiffures amies et*



Les Allemands du Nord dans le Sud.
Vignette du *Pünsch* (1867).



Quatre semaines après.
Vignette du *Pünsch* (1867).

ennemies. Ici c'est un étudiant toisant un dragon bavarois qui lui dit : *Ne me fixez pas ainsi, ou je vous fais mettre à la discipline.*

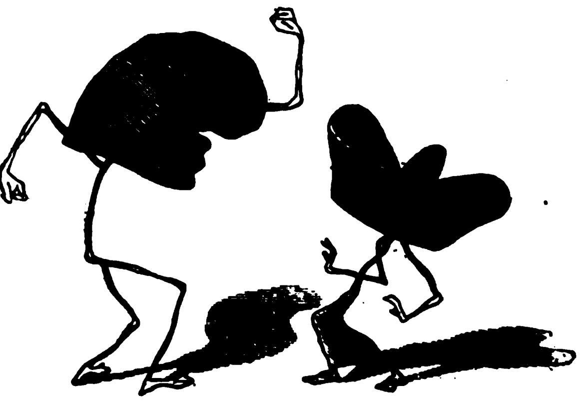
Là, c'est un porteur de bonnet phrygien se préparant à donner une volée à un ecclésiastique; plus loin, c'est le nouveau distributeur de concessions de ou pour la Bavière, celui devant qui chacun s'incline depuis Sadowa.

Mais le vainqueur a toujours raison, surtout quand il a pour lui dame Censure, quand il sait user de la force du poignet et promet, en échange de ce qu'il vous prend, beaucoup de gloire. C'est pourquoi le *Pünsch* cessa ses attaques contre la Prusse du jour où elle fit acte d'énergie, et ne s'en acharna que plus après l'ennemi séculaire.



Vignette du *Pünsch* (1869).

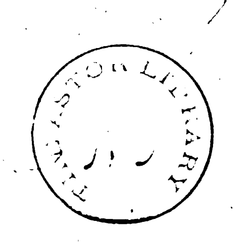
L'histoire du *Kladderradatsch* est celle du *Pünsch*, seulement ce dernier ayant disparu en 1870, personne ne vint prendre sa succession; l'Allemagne du Sud cessa le feu, tandis que le *Kladderradatsch* n'a pas désarmé. Ce qu'il était en 1852 il l'est encore aujourd'hui, appartenant à la classe de ces *Franzosenfresser* que l'Allemand Bœrner a si bien ridiculisés. Lui ne poursuit pas seulement un homme, c'est à la France entière, à l'esprit, au génie français qu'il en veut. Peu lui importe le personnage, pourvu qu'il puisse faire tomber sa pile d'assiettes sur quelqu'un [1]. Quand Napoléon III, qui fut successivement pour lui l'*homme du 2 Décembre* et l'*homme de Sedan*, lui a été enlevé, il s'est rejeté sur le jeune prince impérial, sur Bazaine, sur Mac-Mahon, sur Thiers, sur Grévy, sur Gambetta. Il a chargé sous toutes les faces le jeune écolier de Woolwich; et l'Allemagne entière a repété après lui les prouesses de *Lulu*.



Vignette du *Pünsch* (1869).

En feuilletant sa collection, on trouve sur Napoléon des choses du plus haut comique, entre autres l'*histoire des pantoufles de Hassem*, conte occiden-

1. *Kladderradatsch*. — Façon d'exprimer le bruit que fait, en tombant, une pile d'assiettes.





EIN FRIEDENSSCHLUS.

UN TRAITÉ DE PAIX

EXTRAIT DES *Révolutions-Almanach* (ANNÉE 1799).

L'explication de la planche porte : « Où ? De qui ? Entre qui ? Nous laissons la « chose au choix du lecteur. A en juger par le nombre des ballots et des caisses, « beaucoup déjà a été transporté. S'il se trouve des pièces d'or et d'argent de l'aris- « tocratie ou de la théocratie dans le sac que porte sur son dos le personnage au « bonnet phrygien, lui seul pourrait nous le dire. Mais les curiosités de la voiture « sont certainement destinées au Musée de la capitale de la nouvelle Europe. On « disait autrefois : *Point d'argent, point de Suisse.* On pourrait maintenant paro- « dier ce proverbe et dire : *Point d'argent, point de liberté.* C'est quelque propos « de ce genre que paraît tenir à l'humble bourgeois sans perruque le noble person- « nage au chapeau à plumes. »

Cette planche n'est pas la reproduction exacte de celle de la *Hollandia regenerata,* qui contient plus de personnages et qui porte pour légende : *le Comité des réquisitions françaises* avec le proverbe : *Les battus payent l'amende.* « L'idée de ce dessein (*sic*), y lit-on, tire son origine d'une anectodte « (*sic*) véritable. Le général François Lefébure, dans la chaleur de la conver- « sation, enleva ainsi la perruque à un municipal d'Arnheim, qui faisait d'éter- « nelles objections contre les réquisitions du général. »

Il est intéressant de comparer les deux versions.



BRÜDERSCHAFT.

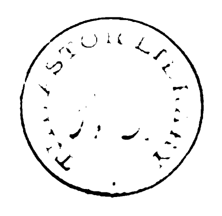
CONFRATERNITÉ

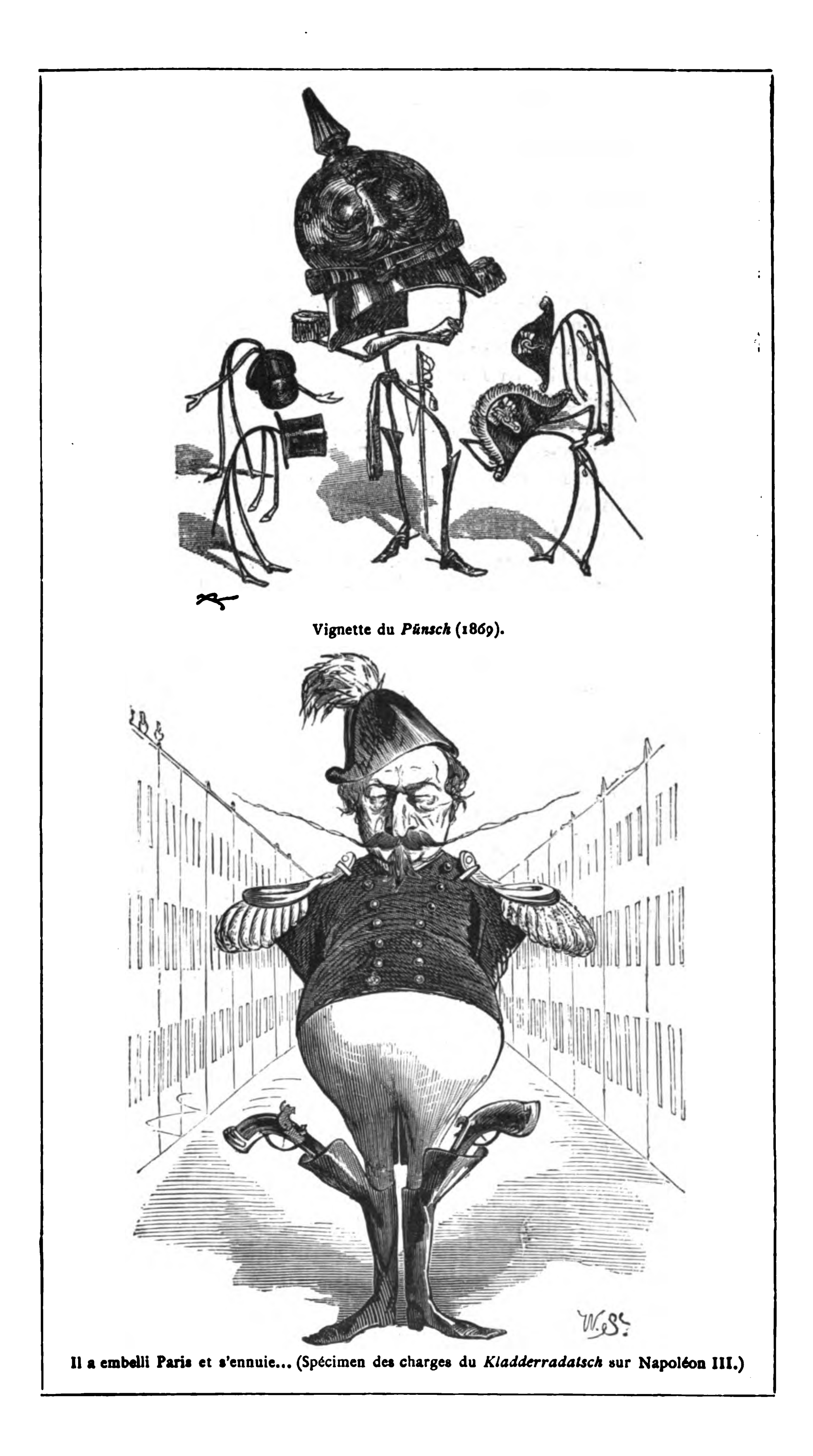
EXTRAIT DES *Révolutions-Almanach* (ANNÉE 1799).

L'explication de la planche porte : « Ils viennent d'en venir aux mains. Qui sera « le vainqueur est difficile à dire ; ils paraissent tous rivaliser d'esprit fraternel. « C'est une belle affaire pour la confraternité ; seulement elle se manifeste en injures « et encore plus, en voies de fait... *Exempla sunt odiosa !* »

Cette planche est-elle la reproduction exacte — retournée — de la grande composition de la *Hollandia regenerata* publiée sous le même titre et portant pour explication : « L'harmonie n'est pas encore parfaite dans ce comité. « Mais comment pourrait-on être toujours du même avis ? Cette discussion un « peu vive finira par un accord général.

« C'est dommage que, dans la chaleur des gestes rhétoriques, ces citoyens « aient marché sur les sept flèches. Ils ont fait sauter le cordon qui les liait. Mais « au fond, quel mal y a-t-il ? — Laissez le chat s'amuser avec ces babioles. La « Convention réunira toutes les provinces en une seule famille de frères, et ce « symbole deviendra inutile. »





Vignette du *Pünsch* (1869).

Il a embelli Paris et s'ennuie... (Spécimen des charges du *Kladderradatsch* sur Napoléon III.)

tal d'après les *Mille et une nuits* où l'on peut suivre les bottes du grand Empereur depuis le jour où elles sont confectionnées par un cordonnier révolutionnaire jusqu'au moment où, après avoir été enterrées à Sainte-Hélène, elles sont retrouvées par un prince qui les chausse et en fait son affaire. Cette gigantesque paire de bottes réapparaît partout, avec l'aigle et le chapeau dont les dessinateurs du *Kladderradatsch* ont fait, souvent, un seau à glace. Mirecourt est également illustré par eux : *le mélancolique perroquet* du biographe apparaît perché sur une mappemonde avec des abeilles à ses pieds.

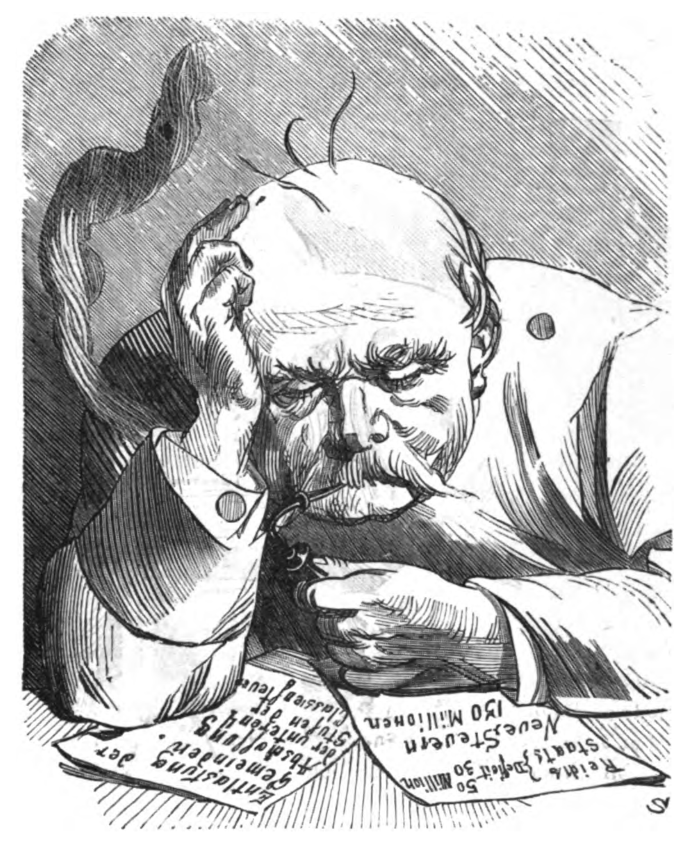
Le *Kladderradatsch* avait surtout une façon d'habiller l'aigle en Napoléon qui est devenue populaire en Allemagne. En somme, comme le *Münchener Pünsch*, il a, durant quinze ans, donné chaque semaine un portrait plus ou moins chargé du souverain, dont il a ainsi contribué pour une bonne part à augmenter l'iconographie.

Pendant la guerre de 1870, il put donner libre cours à sa haine, et depuis lors, il n'a jamais cessé d'exciter les passions de ses concitoyens contre celle qui est à ses yeux un trouble-fête, la représentant toujours avide de gloire et assoiffée d'aventures. Cela ne l'empêche pas toutefois d'affectionner pour ses titres les mots français, suivant une habitude, au reste, qui tend de plus en plus à se généraliser en Allemagne, et de rechercher les jeux de mots *à la française*. Non content d'avoir fait, sous l'Empire, le *Correspondant de Strasbourg par Louis même,* il s'est livré, il y a quelques années, en 1881, à l'à-peu-près suivant : Grévy étant en cocon, Thiers et Mac-Mahon, à ses côtés, en chenilles, et Gambetta sortant de sa chrysalide à l'état de papillon, on lisait comme légende : *Noctua Gamma-betta.* Voilà qui, certainement, a dû provoquer chez ses lecteurs le bon gros rire rabelaisien particulier aux Allemands.

Populaire à Berlin, il l'est, le *Kladderradatsch,* avec l'éternelle figure de son bonhomme montrant du doigt, en riant lui aussi, les caricatures qui excitent par avance son hilarité, avec les éternels dialogues de ses deux bourgeois, les petits bonshommes Müller et Schultze; mais ce succès de popularité ne tient pour ainsi dire plus qu'à un cheveu, je devrais dire, pour être exact, aux trois cheveux de M. de Bismarck. Il s'est fait, depuis 1870, une spécialité du portrait de l'homme d'État allemand, et c'est chose bien extraordinaire si l'on ne voit pas, à chaque page, apparaître le fameux crâne dénudé ou la haute casquette de l'officier prussien qu'affectionne le confident de l'empereur Guillaume.

Ici, il est en écuyer de cirque jonglant avec ses ministres et ses portefeuilles; là, on le voit à la porte d'une boutique portant pour enseigne : *Bazar du Parlement,* ayant accroché tout le stock des lois rejetées par le Reichstag; plus loin, on l'aperçoit dans ses trois attitudes préférées, noir, gris ou blanc, suivant qu'il a les bras ramenés sur le corps, les mains derrière le dos ou les bras pendants et les mains ouvertes. D'autres fois, c'est une suite de croquis destinés à le représenter dans les poses qui lui sont habituelles, au Parlement prussien, croquis très intéressants pour qui veut connaître à fond la rouerie et toutes les finesses de l'homme d'État. On le voit se présentant humblement, en mendiant, *auprès des messieurs qui ont pour mission de combattre l'élévation des impôts,* déclarant lui-même qu'il n'y a aucun agrément à en payer, ou disant qu'on verra dans le pays combien M. Richter et lui sont deux bons amis.

La discussion et le rejet des projets de loi économiques présentés par le chancelier a surtout fourni matière aux charges des dessinateurs berlinois. La vignette ici reproduite appartient à cet ordre d'idées. Elle porte pour titre français *Embarras de richesse* et le représente se tenant, en présence du budget, le petit discours suivant : *Qu'allons-nous faire de tout cet argent, et d'abord, où le*



Vignette du *Kladderradatsch.*

prendrons-nous? Sans cesse l'embarras financier apparaît dans les légendes des vignettes du *Kladderradatsch :* on sent qu'on ne se trouve pas seulement en présence de préoccupations passagères, mais bien de difficultés constantes et sans cesse renaissantes.

Notez, du reste, que cette critique de Bismarck vise sa politique personnelle et qu'elle a surtout pour but de faire connaître le chancelier de fer par ses côtés bonhomme.

Il est fort rare que le *Kladderradatsch* ne s'occupe pas exclusivement de politique. De temps à autre, il publie des revues du mois, suites de petites vignettes mal dessinées et lourdement exécutées. Cependant il a eu quelquefois des croquis assez heureux et, pour être bon prince, c'est un de ces derniers que je reproduis.

Il porte pour titre : *A l'Exposition des oiseaux de Berlin,* et représente deux belles petites, à la gorge haute et remontée suivant la mode de 1881, arrêtées devant des pigeons. La légende porte :

— *Regarde donc ces magnifiques pigeons?*

— *Oh! ravissants et tout à fait à la mode.*



Vignette du *Kladderradatsch.*

Voilà, sauf erreur, le premier indice de cet esprit d'observation comparée qui constitue le côté le plus caractéristique de la caricature allemande, et que nous trouverons à un si haut degré dans le Sud.

Le Kladderradatsch, qui s'est tiré à 50,000 exemplaires, n'est plus à cette époque de haute prospérité. Cela tient à deux raisons : la première, parce qu'il a perdu ses deux dessinateurs les plus originaux, les seuls qui sussent dessiner, Wilhelm Scholz et C. Reinhardt; la seconde, parce que la violence de sa polémique illustrée, dans les affaires intérieures aussi bien qu'extérieures, lui a retiré la plupart de ses abonnés du Sud.

Reinhardt[1] qui a collaboré à quantité de journaux illustrés allemands,

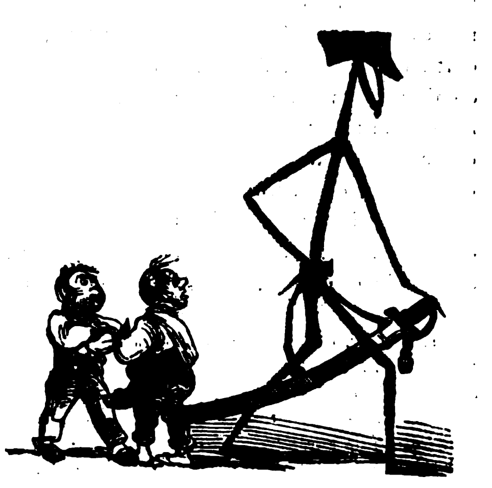
1. Carl August Reinhardt, peintre et écrivain humoriste, né en 1818 à Leipzig, mort en 1878.

s'est fait un nom populaire jusque dans les campagnes, par une grande composition qui n'a pas encore été dépassée pour la finesse de l'humour : *le lion est déchaîné*, représentant un de ces animaux qui, échappé d'une cage de ménagerie, jette le trouble et l'effroi dans une petite ville. J'ajouterai, d'autre part, que ses grandes planches du *Kladderradatsch,* toujours bien agencées, rappellent souvent le faire de Grandville.

Si le *Kladderradatsch* n'est point le seul journal à caricatures que possède la capitale du nouvel Empire, il faut reconnaître qu'il a déteint sur tous ceux qui se sont fondés. Identique est la note des *Berliner Wespen* (Guêpes berlinoises), et du *Ulk* (le Bouffon), lesquels s'occupent, toutefois, un peu plus des actualités de toute sorte.

Quant au dessin de ces différentes feuilles, il revêt un aspect tout à fait particulier. Les illustrations — bois ou zincographies — sont dures et grossièrement traitées. Les personnages sont bien réellement taillés dans le bois : les femmes surtout ne sont pas seulement dépourvues de tout *chic,* mais encore elles sont dessinées en dehors de toute science anatomique. Il y a là une lourdeur, une épaisseur, une âpreté, et en même temps une saveur essentiellement germanique. Chose à noter, cependant, les dessinateurs des feuilles berlinoises ont déjà le crayon moins lourd lorsqu'il s'agit, par hasard, de représenter quelque belle petite.

J'ai parlé plus haut de *Schultze et Müller*. Cette façon d'incarner l'actualité en deux personnages est propre à tous les journaux à caricatures politiques de l'Allemagne. Dans le *Münchener Pünsch*, c'étaient *Max et Seperl*, dans un autre ce seront deux commères. Mais ici, *Schultze et Müller* ne se bornent pas au *Kladderradatsch*. Voyageurs, soldats, critiques d'art, chroniqueurs, ils donnent en une série de petits volumes leurs appréciations sur toutes les questions à l'ordre du jour : aujourd'hui sur les Juifs ou sur la lumière électrique, demain sur *l'Anneau des Niebelungen* ou sur l'assainissement de Berlin. Depuis 1850, ils discutent ainsi le pour et le contre de chaque chose, parcourant le monde, assistant aux batailles, visitant les Expositions, entamant des conversations de tables d'hôte ou promenant leurs lecteurs à travers toutes les curiosités. Ils sont tellement entrés dans les mœurs berlinoises qu'il n'est pas rare d'entendre dire : *Was sagen darauf Schultze und Müller?* Que disent Schultze et Müller?



Max et Seperl contemplant l'araignée militaire.

Reinhardt, Scholz, Loffler, dont les compositions rappellent quelquefois Gavarni, Herbert König qui a semé de dessins pleins d'une folle humeur le

Dresdner Vogelschiessen, G. Kühn, Katzler sont les principaux illustrateurs de ces séries de dialogues ainsi que d'autres publications humoristiques dont le succès n'est pas moins grand à Berlin, le *Calendrier populaire du Kladderradatsch* et l'*Almanach pour rire*, qui datent également de 1849 ou de 1850.

Feuilles sans importance, les journaux à caricatures publiés dans les grandes villes du Nord ne sont même pas dignes d'être mentionnés ici. Seul le *Industrielle Humorist*, singulier assemblage de charges finement dessinées et de gravures populaires absolument grossières qui a paru à Hambourg, de 1868 à 1870, est intéressant pour l'histoire de la caricature en Allemagne, en ce qui concerne les femmes et les jeux, maisons qui ont donné lieu, on le sait, dans cette cité à d'assez vives discussions.

Si l'on excepte le grand illustrateur Ludwig Richter qui a semé un peu partout sa note satirique et son esprit humoristique[1], l'Allemagne du Nord a produit peu de vrais artistes dans le domaine de l'art caricatural. *Hasenclever* (1810-1853), élève de Schadow, qui a dessiné des sujets fort drôlatiques pour *la Jobsiade*[2] — vie du candidat en théologie M. Jobs — et dont une composition, *la Banque de jeu*, est absolument dans le genre de Hogarth, *Ramberg* (1763-1840)[3]; qui s'est surtout montré dans l'illustration de Reinecke Fuchs et de Till Eulenspiegel; *Théo. Hosemann*, dont les études berlinoises sont lestement enlevées; *Schrödter* que j'ai déjà cité, sont les seuls réels artistes qu'elle puisse réclamer. Hoffmann, dont les *Contes fantastiques* ont trouvé, chose assez étrange, plus d'illustrateurs en France qu'en Allemagne, mériterait également de prendre place parmi ces derniers. Durant son séjour à Plozk (1802-1804) il a composé plusieurs caricatures amusantes sur les habitants de cette petite ville, et dans une lettre du 28 février 1804 à son ami Hitzig il fait mention d'œuvres satiriques pour un *Taschenbuch*. Plus tard, à Berlin, dans la tabagie où il se rendait en compagnie d'amis, il a semé tout un album d'illustrations où le côté comique se marie agréablement à la fantaisie. Son fidèle ami Ed. Hitzig dans le volume : *Aus Hoffmann's Leben und Nachlass*[4], nous a donné quelques-uns de ces intéressants croquis qui prouvent que Hoffmann était un physionomiste de premier ordre[5].

Mais, à ces exceptions près, Berlin n'est pas le véritable centre de la caricature artistique dans le Nord : pour cela, c'est à Leipzig qu'il faut aller, à Leipzig où paraît, depuis 1844, le plus artistique de tous les journaux heb-

1. Richter, né à Dresde en 1803, s'est montré un caricaturiste plein de vie dans ses illustrations pour : *Les différentes façons de goûter le vin*, dans *le Vicaire de Wakefield*, dans *les Chansons d'étudiants*, *les Chansons populaires*, *les Hussites devant Naumburg*, et enfin dans *les Contes de Musæus*. — Voir le recueil de ses principales illustrations publié par Georg Wigand, à Leipzig, sous le titre de : *Richter-Album*.

2. Gravée avec une finesse extraordinaire et de main de maître par T. Janssen à Düsseldorf. *Le Magasin pittoresque* a reproduit ces trois planches, en les réduisant (voir année 1845).

3. Ramberg montra de bonne heure une grande disposition pour la caricature. A l'âge de sept ans, il avait composé de fort amusantes illustrations : *la Poutre branlante*, *le Troupeau de bœufs*, *la Procession*, pour *les Embarras de Paris*, de Boileau.

4. Berlin, Ferdinand Dümmler, 1823. — 2 vol. in-8°.

5. Voir sur le même sujet : Champfleury. *Contes posthumes de Hoffmann*. — Paris, Michel Lévy, 1857.

domadaires illustrés, j'ai nommé la *Illustrirte Zeitung*, dans laquelle de bons dessinateurs publient, de temps à autre, des revues ou des croquis comiques. C'est dans cette capitale de la librairie allemande que paraît également depuis trois ans un nouveau journal à caricatures, le *Schalk*, qui a donné d'excellentes choses et qui, dans l'espérance de pouvoir ainsi servir de trait d'union entre l'esprit du nord et l'esprit du sud, vient de se fixer à Berlin.



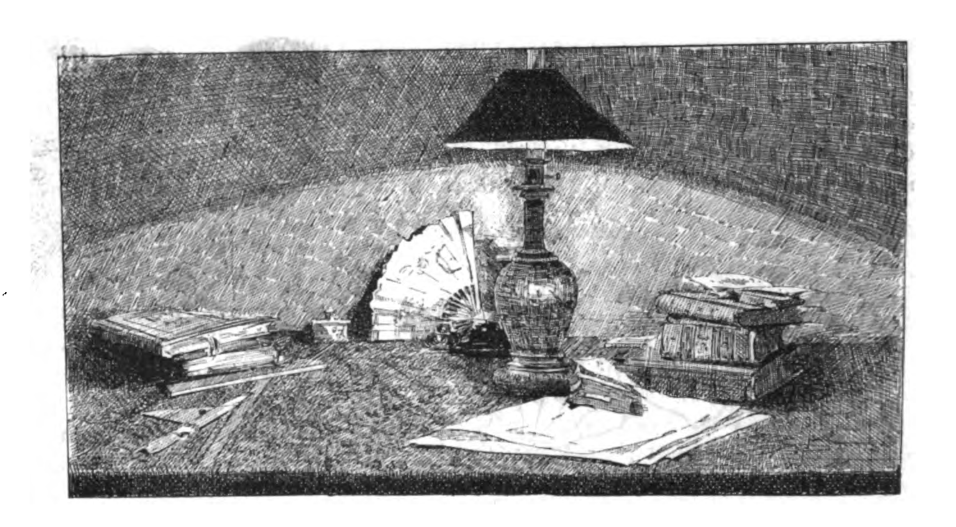
KREISLER, fou.
(Fac-similé d'un dessin d'Hoffmann qui devait figurer sur le troisième volume de *Kater Murr*).

Malgré cela, on peut dire que le véritable esprit de la caricature berlinoise est celui du *Kladderadatsch*, parce que les charges politiques et cette sorte de chronique illustrée des faits et gestes de M. de Bismarck sont le genre qui convient le mieux à un pays dont les tendances sont, avant tout, politiques et sociales. Ce qu'il lui faut, ce sont des feuilles de combat fournissant, à l'aide du crayon et de la satire, de nouvelles armes au *Kulturkampf* prussien; et voilà pourquoi la caricature du nord a ce caractère d'âpreté et d'animosité qui choque à première vue et qui la sépare si complètement du grand art allemand.

Ce n'est point de l'art, c'est de la politique expliquée par l'illustration; ce n'est pas de l'étude ni de l'observation, c'est la haine se servant du crayon pour satisfaire ses rancunes.

JOHN GRAND-CARTERET.





LES ALMANACHS ILLUSTRÉS

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES[1]



Les almanachs contemporains, ces pauvres calendriers, si uniformes d'aspect et si tristes, que les facteurs nous apportent aux approches du jour de l'an, ont d'admirables ancêtres. Leur noblesse ne date pas de bien loin et ne remonte guère à plus de deux siècles; mais elle est de haute lignée. Pour eux, toutes les ressources de l'art furent jadis prodiguées. Ce n'étaient point de méchants almanachs de carton, aux allures démocratiques et grossières, se contentant, pour tout ornement, d'un filet de couleur encadrant une insipide image. Ils étaient étonnants d'invention, de majesté, d'éloquence. Ceux-là, grâce à leur beauté, ont survécu à leur utilité éphémère. On en garde encore précieusement un grand nombre, non pas dans des tiroirs poussiéreux, mais dans des collections savantes et dans les bibliothèques publiques,

1. L'auteur de cette étude prépare un travail complet sur les almanachs illustrés. Nous sommes heureux de pouvoir publier, dès aujourd'hui, un sujet qui n'a pas encore jusqu'ici été traité à fond, tout au moins, croyons-nous.

comme de rares spécimens de l'élégance disparue et comme de glorieux témoins des annales françaises. Ne connaît-on donc plus leur généalogie?

Essayons en quelques pages de la rappeler.

Il est entendu que nous ne remonterons pas au déluge et que nous ne chercherons pas quelle forme ni quel degré de luxe pouvaient avoir les almanachs de l'antiquité, si les scribes de la Grèce ou de Rome s'amusaient à les enluminer, ni à faire l'inventaire des calendriers plus ou moins illustrés qui, dès l'origine de l'imprimerie et de la gravure sur bois, firent leur apparition en ce monde. Nous ne risquerons même pas une allusion rapide au singulier calendrier de marbre trouvé dans les ruines de Pompéi. Notre tâche se bornera à étudier la série des merveilleux almanachs illustrés que nos pères, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, adoptèrent.

Dès le XV[e] siècle, la mode des almanachs illustrés commence à se manifester. On en connaît un de l'année 1439 dont la Bibliothèque nationale possède la reproduction en deux planches gravées sur bois. Un autre existe pour 1478 et va jusqu'en 1496. Mais c'est surtout à partir du XVII[e] siècle que l'on trouve une quantité de ces almanachs exécutés par d'habiles artistes, et pour lesquels le calendrier proprement dit, le tableau des douze mois de l'année, n'est qu'un prétexte à des compositions décoratives, à des scènes historiques, à des portraits entourés d'ornements du plus grandiose effet. La plupart ne mesurent guère moins d'un mètre en hauteur sur 60 à 70 centimètres de largeur. C'est là que les curieux et que les historiens peuvent aller puiser les renseignements les plus imprévus, car non seulement ces almanachs représentent les personnages les plus fameux, les rois et les reines de France dans toute la pompe solennelle d'un appareil fastueux, mais aussi des portraits d'hommes de la cour qu'on ne trouverait pas ailleurs, des détails d'ameublement, des scènes réelles à côté de tableaux symboliques qui fournissent sur ces époques les documents les plus rares et les plus précis. La collection des estampes de la Bibliothèque nationale en contient plus de cinq cents dont nous avons dressé le catalogue; il y en a aussi dans diverses collections particulières, telles que celles du baron Pichon, de M. Edmond de Rothschild, et d'autres qu'il nous est interdit de citer. La Bibliothèque de la ville, à l'hôtel Carnavalet, en possède d'admirables.

L'excellent graveur Léonard Gaultier, qui a laissé sur le règne de Henri IV des vignettes si intéressantes et si remarquables, remplies de portraits d'un dessin aussi juste qu'élégant, a exécuté un certain nombre d'almanachs de grande dimension. L'un, pour l'année 1610, a été composé par « Baltazart de Montfort, grand astrologue », et est dédié « au très chrestien Roy de France et de Navarre ». Un autre, pour l'année 1611, a été composé par David Orignan, « grand astrologue de l'empereur »; il est dédié « au très chrétien Roy de France et de Navarre Louis XIII, entouré des principaux personnages de la cour, et offrant un coffret à l'enfant Jésus debout sur les genoux de la Vierge ». Un troisième, pour l'année 1614, « diligemment calculé par M[e] Claude Morel, natif de Saint-Amour, au comté de Bourgogne », représente dans la partie supérieure les portraits de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, de Philippe d'Autriche et d'Élisabeth de France. Un graveur d'un talent à coup sûr inférieur mais pourtant réel, Jacques de Fornazeris, fit à peu près à la même époque, à la

demande d'un libraire lyonnais, un almanach pour 1616 montrant Louis XIII entre la Sagesse et la Force, et ayant près de lui des figures personnifiant, à droite, l'Europe et l'Afrique, à gauche l'Asie et l'Amérique. En 1617, c'est le mariage du roi qui fait le sujet des almanachs, et l'on voit l'auguste monarque, avec Anne d'Autriche, Philippe d'Autriche et Isabelle de Bourbon, entre deux colonnes armoriées encadrant la composition. La piété de Louis XIII semble d'ailleurs servir d'inspiration aux illustrateurs des almanachs en France : en 1619, on en fait un qui figure le « Jugement dernier » et la tristesse de la cour : la mélancolie du monarque se reflètent dans ces images destinées à être placées dans les antichambres des palais ou des vastes hôtels du Marais. Jusqu'à la fin du règne, il en est ainsi, et les meilleurs graveurs s'emploient à cette besogne : tel, par exemple, Michel Lasne, qui, entre autres, grava celui de 1626, figurant dans la partie supérieure la Vierge agenouillée au milieu des anges chantant le cantique *Magnificat,* avec Louis XIII et sa famille, escortés de quatre figures allégoriques, *Religio, Virtus, Nobilitas, Agricultura.* Quelques-uns cependant sont d'aspect moins sévère : on en voit un, en 1633, signé « Alexandre Boudan, enlumineur », qui montre le roi et la reine dans un magnifique décor de fleurs, montés sur un navire. Puis c'est Abraham Bosse qui vient prêter aux almanachs le mordant, la fantaisie, l'humour de son burin, et en grave un, en 1634, figurant un âne qui a sur le dos un tambour et un violon, poursuivi par deux hommes. Enfin, un libraire de la rue Saint-Denis, dont la boutique portait ce titre scintillant : *à la Pomme d'or,* rompit tout à fait en visière aux almanachs moroses en commandant à deux artistes d'une verve un peu exotique, J. Falk et Guillaume de Geyn, une suite de planches personnifiant chacune un mois de l'année. Le mois de janvier, par exemple, symbolisait la *Vue* et représentait une femme se mirant dans une glace ; le mois de février était le *Goût;* le mois de mars, l'*Odorat;* le mois d'avril l'*Ouye;* le mois de mai, l'*Attouchement;* le mois de juin l'*Orgueil* (figuré par une femme ayant derrière elle un paon) ; le mois de juillet l'*Avarice,* etc.

Dès le début du règne de Louis XIV, les almanachs, qui vont devenir fort nombreux, commencent à prendre un caractère spécial de pompe et de noblesse. Les progrès de la gravure, l'habileté des artistes les plus renommés, qui s'ingénient à célébrer la grandeur du monarque, l'esprit de flatterie qui pousse les courtisans à étaler dans leur demeure ces calendriers entièrement consacrés à la gloire de Louis XIV, et par conséquent à stimuler le zèle des libraires pour perfectionner un genre d'images si bien faites pour être mises en évidence, tout cela devait développer rapidement la mode des almanachs luxueux. Aussi l'on peut dire que rien n'est plus imposant, ne traduit mieux l'esprit, le caractère de cette époque brillante, que la collection aussi nombreuse que variée des almanachs du règne de Louis XIV. C'est l'histoire de France résumée en deux ou trois cents tableaux admirables de composition et d'ampleur, et si la place ne nous faisait ici défaut, on verrait par le catalogue seulement et la brève description de ces calendriers, l'intérêt extraordinaire qu'ils peuvent offrir.

Ne mentionnons que les principaux. C'est le libraire Regnesson, rue Saint-Jacques « au Séraphin, devant l'hostel du Lion ferré » qui, à partir de 1652 et durant des années, prit la spécialité des almanachs « royaux » ainsi qu'un pri-

vilège spécial l'y autorisa. Il se contenta d'abord d'en publier un seul par an, puis il en fit plusieurs à la fois, pour diverses catégories d'acheteurs, les gens de robe et les gens d'épée, les seigneurs de la cour et le monde d'Église. Mais toujours c'est quelque action d'éclat, quelque qualité de Louis XIV, quelque victoire remportée par « Sa Majesté » qui fait le motif de la gravure. En 1659, l'almanach représente « la France ressuscitée par le remède envoyé du ciel au plus grand monarque de la terre pour la paix de son peuple et la confusion de ses ennemis ». En 1661, c'est « l'Entrevue des plénipotentiaires dans l'île de la Conférence et le mariage de Louis XIV ». En 1662, c'est la « précieuse naissance de Monseigneur le Dauphin présentée pour estrène à la France par leurs majestez comme l'unique sujet de leur joye et de leur espérance ». En 1663, le titre de l'almanach est le suivant : « les Prix du grand Carousel royal donné en présence du Roy et des princes, chefs des cinq quadrilles ou vainqueurs de la course : l'un par la Reine à M. le marquis de Belfon, et l'autre par la Reyne mère à M le comte de Saux ». Pour l'année 1664, on ne compte pas moins de quatre almanachs représentant l'un les « Alliances nouvelles entre les ambassadeurs suisses et la France »; le second: la « Cérémonie faite à Nostre-Dame en l'honneur du renouvellement de cette alliance »; la troisième : la « France pacifique et triomphante dans la respectueuse remission que le duc de Lorraine fait de la ville de Marsal entre les mains du roi »; enfin la quatrième: « la Réunion des villes d'Avignon et de Marsal à la France ». Le libraire Regnesson avait affaire, on le voit, à une forte concurrence, et des rivaux qui enviaient sans doute son privilège ne craignaient pas de dédier au roi des almanachs comme le libraire Bertrand « à la Pomme d'or », devant Saint-Severin, rue Saint-Jacques, qui représenta un almanach de 1658 : « Le triomphe magnifique où l'on voit nostre auguste monarque triomphant à soy même et de ses ennemis puisqu'il met ses passions au nombre de ses trophées ». La flatterie, ici, est un peu épaisse, mais Regnesson n'en conservait pas moins son privilège et poursuivait la publication de ses almanachs, de plus en plus variés et remarquables. Celui de 1666, représentant l'établissement des manufactures royales, est des plus curieux: il figure « l'Abrégé du monde dans la France par l'établissement du commerce des arts et manufactures royales qui viennent en témoigner leur reconnaissance à Sa Majesté, présentés par M[gr] le Dauphin à notre auguste monarque en présence des Reynes et de la cour, ensemble trois tableaux où sont représentés la bataille gagnée par M. de Beaufort sur les Turcs, et au bas les hommages que Neptune, Dieu de la mer, et Latone, déesse de la Terre, rendent à la France ». — Le titre assurément peut paraître bizarre; mais ce qui ne l'est pas c'est la gravure, qui est de toute beauté, c'est l'expression à la fois pleine d'une ineffable sérénité et douceur de ces figures symboliques, c'est l'ordonnance décorative de cette planche où les ornements se multiplient, courent, circulent, avec une logique, une grâce, une aisance vraiment prodigieuses. Comme d'habitude, dans tous les almanachs illustrés des XVII[e] et XVIII[e] siècles le tableau des jours de l'année tient une place fort exiguë dans la partie inférieure. Une chose qui étonne, c'est que la plupart de ces merveilleux almanachs ne portent point de signatures d'artistes, en sorte qu'on ne peut dire quels sont les auteurs de ces gravures dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre.

L'espace nous manque, et c'est à peine si nous pouvons rappeler la belle

série d'almanachs qui parurent de 1765 à 1775 en l'honneur de Louis XIV ou du Dauphin, et celui qui montra « le Triomphe de l'Église sur l'hérésie dans la conversion de l'illustre famille de la Trémouille », et cet autre, si singulier, montrant « les Aages des femmes, avec leurs vertus et leurs vices représentés par chacune figure d'agneau selon leur naturel; » et cet autre encore, pour 1678, des « Glorieuses conquestes de la France, galamment representés sous la figure des jeux de dames, de cartes et de dez, avec l'explication curieuse et moralle en forme de dialogue comique... », etc. La longue guerre soutenue par notre pays contre la Hollande fut le sujet du plus grand nombre des almanachs de 1672 à 1677. Il en est de fort beaux ou de fort amusants, celui surtout de 1676, qui montre Louis XIV assis sur un nuage et au-dessous un soldat français luttant contre trois soldats, hollandais, espagnol et allemand, avec cette légende au-dessous :

Il faut estre Diable ou François
Pour se battre un contre trois.

A cette époque, il semble que les almanachs illustrés se relâchent parfois un peu de leur air uniformément solennel. A côté de ceux qui sont consacrés à la gloire de Louis XIV, on en signale quelques-uns qui se hasardent à être comiques et même légèrement satiriques. Tels sont les suivants : pour 1678, « le Talisman, ou véritable secret contre la peur que maître Merlin, fameux astrologue et grand meneur d'ours, enseigne aux confédérés pour les guérir de la peur et de la jalousie que leur causent les estonnantes prospérités de la France; — pour 1680 : « le Cabinet des consultations du fameux médecin Debeux, avec le malade imaginaire faisant le mort pour esprouver l'amitié de sa femme »; — pour 1661 : « Almanach de *que dit-on*, quelles nouvelles ou les nouvelles du quay des Augustins, avec les Regrets de la demoiselle de Toile pour le départ de la mode des toiles »; — pour la même année : « les Infirmes du Temps et les Préludes du mariage »; — pour 1684 : « Arlequin Protée ou advocat d'un cler du Chatelet contre le chien du docteur ». Divers graveurs, Edelinck, Norblin, Giffart, et surtout de Larmessin, signent les almanachs de cette période qui se répandent de plus en plus. On en trouvera aussi de Le Pautre, qui en fit de très intéressants. Le moindre fait dont s'occupe la cour devient le motif de la gravure du calendrier. La réception du doge de Gênes, en 1684, l'ambassade du roi de Siam, en 1666, sont des sujets que les artistes saisissent avec empressement, dans cette disette d'événements et cette atmosphère d'ennui qu'on respirait à la cour durant les dernières années de Louis XIV.

Chose curieuse et caractéristique : Louis XIV mort, aucun almanach ne s'occupe de cet événement, qui avait bien, en vérité, autant d'importance que la visite du doge de Gênes ou que l'ambassade du roi de Siam. On ne songe qu'à son successeur, et c'est par douzaines que de 1716 à 1722 se comptent les almanachs qui célèbrent les vertus du futur Louis XV, alors enfant. Il en est un pourtant de cette époque qui n'a aucun caractère historique, mais dont l'intérêt n'est pas moins des plus vifs au point de vue artistique. C'est l'*Almanach des rébus* pour 1716, qui avait été dessiné par le peintre Oudry. Nous l'avons vainement cherché, soit dans les collections publiques soit dans les collections particulières, mais son existence est signalée par une note d'un contemporain,

de Bois-Jourdain, qui en parle dans ses *Mélanges historiques, satiriques et anecdotiques* (tome III, p. 60) et ajoute : « Il est devenu fort rare par la suite; et ce peintre, qui a été depuis employé à peindre tous les chiens du roi et des grands tableaux de chasse pour Sa Majesté, a paru se repentir d'avoir travaillé à un pareil ouvrage : on ne sait pourquoi ». Enfin, pour montrer à quel point on poussait alors le souci de la singularité en ce qui concernait les almanachs, nous n'oublierons pas de mentionner le très curieux porte-crayon imaginé par un savant, M. Sauveur, sur lequel avait été gravée l'indication de chaque jour de la semaine, des fêtes mobiles, des jours de la lune, etc. On en trouvera la description dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (tome II, page 109).

Le règne de Louis XV vit décroître la faveur des almanachs illustrés; on leur préféra les petits agendas ou annuaires de poche, dont le nombre devint incroyable. A partir de 1750, on ne voit plus ces splendides planches du XVII[e] siècle, ou du moins, s'il en existe encore, elles n'offrent plus ce même caractère de perfection et de magistrale ordonnance. On en rencontre plusieurs qui sont coloriées assez grossièrement, et dont le sujet n'est plus une victoire remportée par la France sur ses ennemis ou quelque noble composition symbolisant une scène d'histoire; les conquêtes sont devenues des événements rares, et la cour est plus frivole. Les libraires Landry et Jollain, qui ont remplacé Regnesson, essayent vainement de garder les traditions. Ils représentent, dans leurs almanachs, le roi Louis XV se livrant au plaisir de la chasse, ou bien une suite de médaillons figurant la « lignée des Bourbons ». Mais ceux qui ont le plus de succès sont ceux qui rappellent un épisode dramatique ou grotesque, ont une signification caricaturale, offrent l'intérêt d'une énigme ou bien pénètrent dans la familiarité un peu leste de la vie courante du temps. On fit, en 1720, l'*Almanach de la Fortune, ou agenda de la rue Quimquempois,* dans laquelle le graveur Benard montra en perspective la fameuse rue adoptée par les agioteurs, toute grouillante d'une foule fiévreuse. En 1730, Desboutins signa un almanach figurant « l'Empire de la mode », et en 1737 un autre intitulé « l'Horoscope de la France ». Un passage du *Journal* de Barbier (tome III, p. 111) fait très bien comprendre l'empressement bizarre avec lequel on saisissait, à cette époque, le moindre incident pour en faire le sujet d'un almanach. Il y avait plus de cinquante ans que l'on chantait parmi le peuple la chanson de la *Béquille du père Barnaba,* faite à l'occasion d'un capucin qui avait oublié sa béquille en certaine maison de plaisirs féminins, quand tout à coup, en 1737, cette chanson fut mise à la mode dans le grand monde par un nommé Charpentier, musicien de l'Opéra. Tout fut à la Béquille. Les tabatières et jusqu'aux morceaux de pain d'épices portaient un capucin tenant une béquille. On en fit même des almanachs. Il y eut encore, en 1749, un almanach de rébus, avec « figures parlantes pour récréer l'esprit des curieux. » Il y eut, en 1751, le « Triomphe de Bacchus ou les Vendanges de Surêne »; en 1754, les « Plaisirs de l'Himen »; en 1765, l' « Almanach des maîtres cordonniers et bottiers »; — l' « Almanach des marchands fripiers »; — l' « Almanach des maîtres fruitiers-orangers ». Un des plus gracieux de ce moment fut l'almanach exécuté par C. Audran, lequel figura chaque mois de l'année en douze compositions d'une exquise fantaisie. Janvier est personnifié par une femme sous la protection

de Junon; en février, elle est sous la protection de Neptune; en mars, sous celle de Mars et de Minerve; en avril, sous celle de Venus; en mai, sous celle d'Apollon, etc.

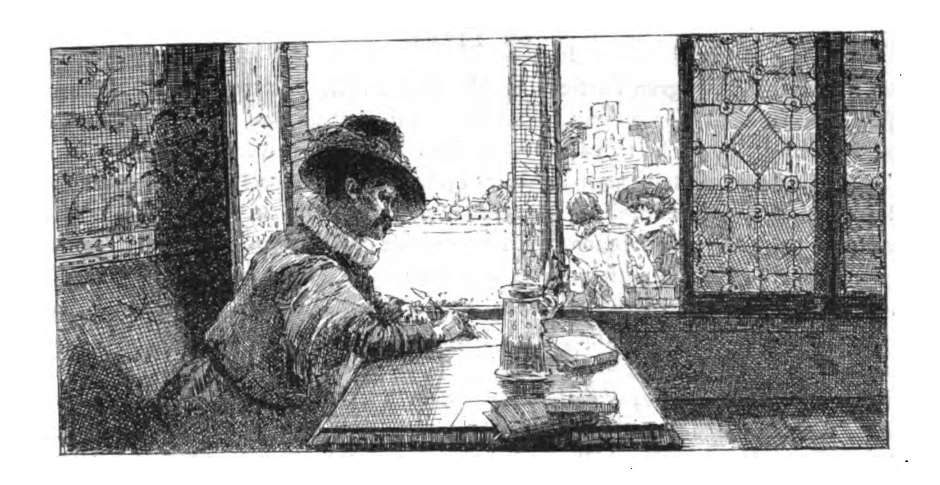
La Révolution approche : les almanachs illustrés deviennent rares. Ceux que l'on vend donnent l'écho des bruits de la rue aussi bien que ceux de la cour. En 1776, on représente le roi Louis XVI et toute sa famille; en 1779, « l'accouchement de la reine ». Dix ans plus tard, en 1790, l'almanach représentera, en une série de onze planches : « Le marchand de marrons, les galeries, la soierée au jardin, les ombres chinoises, le caffé du caveau, le salon de Curtius, les comédiens de bois, les boutiques, etc. » En 1791, le sujet de l'almanach est la Fête de la Fédération. La même année, Debucourt exécute le charmant almanach en couleur que possède la Bibliothèque Carnavalet, et qui représente une marchande de journaux assise dans un jardin et distribuant ses feuilles à une foule d'acheteurs. En 1792, apparaît le « Calendrier national, calculé pour trente ans et présenté à la Convention nationale par le républicain J.-F. Lefèvre. Enfin, en 1794, Debucourt compose un autre almanach : « le Calendrier républicain, an III », qui se vendait à « Paris, cour du Louvre, la porte rouge ».

C'est la dernière forme artistique de l'almanach. Depuis lors on s'est contenté d'aligner chaque jour de l'année sur des morceaux de carton divisés en douze colonnes pour les douze mois, en y gravant parfois quelque image sans caractère. Mais devons-nous espérer revoir un jour des almanachs semblables à ceux du XVIIe siècle?

Ce ne sont pas les artistes qui manquent, c'est l'esprit vulgarisateur de ce temps qui s'y oppose.

VICTOR CHAMPIER.





POÉSIES FRANÇAISES

DE

MARIE STUART

En lisant l'article que M. Pawlowski vient de consacrer aux poésies françaises de Marie Stuart, j'ai été on ne peut plus étonné d'y apprendre qu'en France, où le fanatisme n'a pas éteint l'enthousiasme qu'éveillait jadis le seul nom de l'infortunée reine, et où tant de chercheurs se sont évertués à colliger tous les documents et à conserver jusqu'aux moindres détails qui pouvaient jeter quelque lumière sur la vie intime de la noble fille des Stuarts, qu'en France, dis-je, on ignore, ou plutôt qu'on y ignorât jusqu'au mois dernier, la plus importante des poésies de celle qui, selon Brantôme, « se mesloit d'estre grand poëte » ! Ma surprise a été d'autant plus grande qu'en Écosse, où, depuis longtemps déjà, la pauvre Marie ne possède guère que l'intérêt d'une antique, la *Méditation* que reproduit M. Pawlowski est parfaitement connue. Pour n'avoir été tirée qu'à 140 exemplaires, la publication du Bannatyne Club n'en est pas restée lettre morte. D'abord, elle se trouve dans la plupart des bibliothèques publiques. Ensuite presque tous les écrivains qui, depuis une soixantaine d'années, se sont occupés de Marie Stuart ou de son époque, ont eu connaissance du précieux recueil du club écossais et n'ont pas manqué d'y signaler la *Méditation*[1]. Je suis bien loin

1. Ayant eu obligeamment communication de l'épreuve de l'intéressant article de M. Barbé, je suis obligé de faire quelques réserves à l'égard de ces affirmations, ne fût-ce que pour disculper les littérateurs français de n'avoir point connu les poésies de Marie Stuart qne j'ai publiées ici. Il est douteux que la *Méditation* soit aussi « parfaitement connue » en Écosse qu'il le prétend, et

de chercher à dénigrer l'article de M. Pawlowski. Des trois pièces de vers qu'il reproduit, il y en a deux, il est vrai, qui sont un peu plus connues qu'il ne le croyait, mais la troisième — le huitain — a bien véritablement « tout l'attrait de la nouveauté pour l'univers entier » — y compris l'Écosse. Je voudrais, au contraire, compléter son étude, en y ajoutant un détail de quelque importance, qu'il semble ignorer. En mettant de côté la réimpression du Bannatyne Club, le précieux petit volume découvert par M. Pawlowski n'est pas le seul qui contienne la *Méditation* de Marie Stuart. Elle se trouve aussi, en entier, dans un autre volume, pour le moins aussi petit — c'est un in-24 — et presque aussi précieux — il est de 1613 — publié à Bergerac, et ayant pour titre : *Lettres et Traitez chrestiens, par David Home en Dunbar*. Dans une lettre de condoléance qu'il adresse à la reine Anne, épouse de Jacques Ier, roi d'Écosse et d'Angleterre, à l'occasion de la mort de son fils aîné, le prince Henri, décédé au mois de novembre 1612, l'auteur, après avoir cité Mme de Nemours et Marie de Guise comme exemples de résignation chrétienne, continue en ces mots :

« Suit vn tiers exemple (qui vous doit seruir comme d'vn patron de tous les autres); cest assauoir de la fille vnique de la mesme Princesse que nous venons d'alleguer. Marie Stuart, mere de vostre mari serenissime : en laquelle vous auez vn miroir d'vn esprit inuincible, et mis à l'espreuue de toutes sortes de peines, et perplexitez de corps et de cœur : i'ay fait reimprimer ses meditations sur la vanité du monde à la fin de mon premier Traitté de l'orgueil, esquelles Vostre M. apprendra, ie m'asseure, à mespriser les accidens humains et supporter auec patience les miseres de la vie presente. Ces meditations suppleeront aux defauts de mon discours, et vous persuaderont en autorité de belle mere de ne vous fier point au monde, et de ne vous contrister pas de ce qu'il vous pourroit oster, comme aussi de ne vous pas resiouir par trop, de ce qu'il vous pourroit donner. »

Home donne au poème de Marie Stuart le titre de : « Méditation sur l'Inconstance et Vanité du Monde, composée par la Feuë serenissime Royne d'Escosse, sur le commencement de sa prison ». Sa version présente une légère variante, que je signale sans prétendre y attacher beaucoup d'importance. Dans

il s'agit, bien entendu, du grand public lettré, et non pas des personnes qui s'intéressent plus particulièrement à tout ce qui se rapporte à l'infortunée princesse. Que l'on y connaisse l'*existence* de cette poésie, surtout depuis qu'elle a été signalée dans l'ouvrage populaire de miss Strickland, rien de plus naturel, mais il n'en est pas ainsi de la pièce elle-même, réimprimée dans un recueil peu accessible. Tel est, en effet, le cas des *miscellanées* du Bonnatyne Club. De ce que ce recueil se trouve dans quelques bibliothèques publiques, il ne faut pas conclure qu'il soit parfaitement connu. Le fait est que personne en Écosse ne l'a signalé au continuateur du grand ouvrage du prince Labanoff, à M. Teulet, qui parle (p. 65) de toutes les poésies qui étaient alors attribuées à Marie Stuart, sans faire la moindre allusion à celles réimprimées par les soins du Bonnatyne Club. Et pourtant, M. Teulet était bien placé pour les connaître, ayant lui-même publié deux ouvrages sur Marie Stuart, pour l'usage particulier des membres du même Club, ouvrages qui sont, dit-il, « une rareté même en Angleterre et qu'on ne peut se procurer en France ». Il en est de même des *miscellanées* en question, et elles ne se trouvent pas à notre Bibliothèque nationale.

G. Pawlowski.

la réimpression de M. Pawlowski, ainsi que dans celle du Bannatyne Club, on lit, à la ligne 38 :

De contenter, qui les a, n'ont pouuoir.

Celle de Home y change deux mots, et en fait :

Deu contenter nos desirs n'ont pouuoir.

En dehors des poésies signalées par M. Pawlowski, il existe deux versions, l'une française, l'autre italienne, d'un sonnet adressé par la malheureuse princesse à sa cousine d'Angleterre, et, par conséquent, intéressant à double titre de production littéraire et de document historique. Le voici dans les deux langues ; c'est à l'historien Laing que je le dois.

CARMINA REGINÆ SCOTIÆ.

Ung seul penser qui me profficte et nuit,
Amer et doulx, change en mon cœur sans cesse,
Entre le doubt et l'espoir il m'oppresse,
Tant que la paix et le repos me fuit.

Donc, chere sœur, si ceste carte suit
L'affection de vous veoir qui m'oppresse,
C'est que je viz en pein et en tristesse,
Si promptement l'effect ne s'ensuit.

J'ai veu la nef relacher par contraincte
En haulte mer, proche d'entrer au port,
Et le serain se convertir en trouble.

Ainsi je suis en soucy et en crainte,
Non pas de vous, mais quantes fois a tort,
Fortune rompt voille et cordage double.

Il pensier che mi nuoce insieme e giova,
Amaro et dolce al mio cor cangia spesso,
E fra tema e speranza lo tien si oppresso
Che la quiette pace unque non trova.

Pero si questa carta a voi renuova
Il bel desio di vedervi in me impresso,
Cio fa il grand affanno ch'me se stesso
Ha non puotendo homai da se far prova.

Ho veduto talhor vicino al porto
Respinger nave in mar contrario vento;
E nel maggior' seren' turbarsi il cielo :

Cosi, sorella cara, temo e pavento,
Non gia per voi, ma quante volte e torto,
Rompe fortuna un ben ordito vello.

Ce sonnet doit dater de 1568, car, le 24 septembre de cette année, Marie

écrivait à sa « chère sœur » une lettre qui pourrait presque passer pour une paraphrase de la pièce de vers. « Je vous ay asses souvent prié de recevoir mon navire agité en votre port durant la tourmante. Si a ce coup, elle y trouvera port de salut, je y jeteray mes ancres pour jamais, autrement la barque est en la garde de Dieu. Elle est preste et calfeutrée pour se défendre en course, contre toutes les tourmantes. J'ay plenement procédé aveques vous, encores fois-je ; ne prenes à mauvaise part, si j'écris ainsi, ce n'est pour deffiance que j'ay de vous, comme il apert, car je me repose du tout. »

La métaphore que l'on remarque dans la lettre et dans le sonnet, et qui, au besoin, pourrait suffire pour établir l'authenticité de ce dernier, me semble empruntée à Ronsard. C'était, nous disent Brantôme et Claude de Binet, le poète favori de Marie, « laquelle ne se pouuoit saouler de lire ses vers sur tous autres ». P. de Marcassus ajoute qu'elle « témoigna combien grandement elle le cherissoit, et l'estimoit par le buffet de vaiselle d'argent, de la valeur de deux mille escus, qu'elle lui enuoya, auec ceste inscription : A RONSARD, L'APOLLON DES FRANÇOIS. »

Le passage que rappellent les vers de Marie se trouve dans le Recueil des sonnets. Le voici :

En peu de temps le gracieux zéphyre
D'un vent heureux empoupant ton navire,
Te fit surgir dans le port amoureux.

Mais, quand ma nef de s'aborder est preste,
Toujours plus loin quelque horrible tempeste
La single en mer, tant je suis malheureux.

On le voit, c'est la même idée. Que si l'on se demande comment cette figure assez banale a tellement impressionné Marie Stuart qu'elle s'en est servie dans une lettre aussi sérieuse que celle où elle sollicitait la protection d'Élisabeth, ne serait-ce pas, peut-être, parce que, derrière la nef poétique, il y a la nef bien réelle qui a joué un rôle si important dans la destinée de la malheureuse reine, et à laquelle, plus d'une fois, elle dut la liberté, et même la vie?

Moi non plus, je n'ai pas encore réussi à recueillir tout ce qui nous reste des poésies de Marie Stuart. Sans parler des douze sonnets « qu'on luy a mis à sus avoir faict sur l'amour du comte Bauduel », on cite encore deux petites pièces, dont l'une, un sonnet écrit à Fotheringhay, débute par ce vers :

Que suis-je, helas! et de quoi sert ma vie?

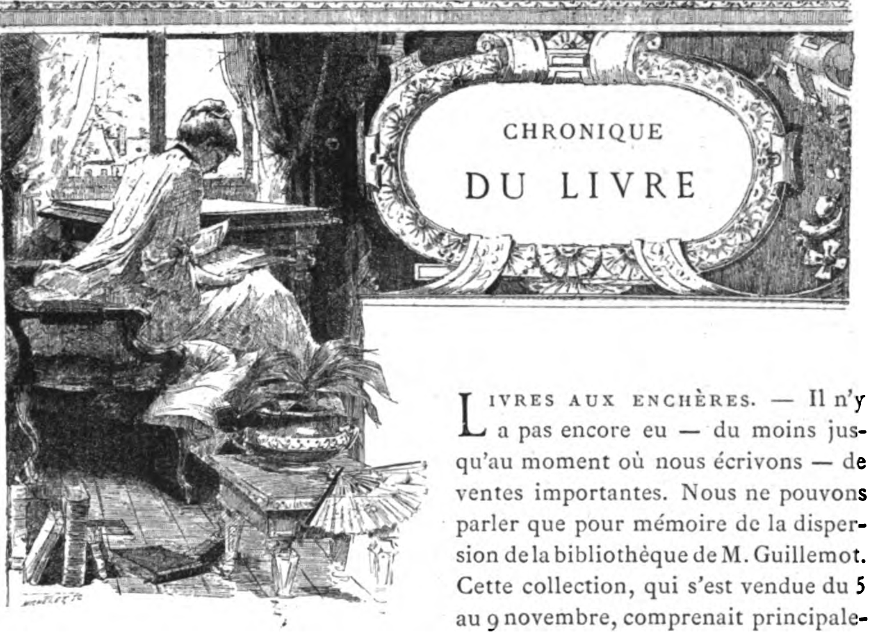
et dont l'autre, qui ne consiste qu'en deux stances, commence ainsi :

Celuy vraiment n'a poinct de courtoisie.

Malheureusement, je n'en connais que ces deux lignes. Mais je suis sur leur piste, et je ne désespère pas de pouvoir encore les communiquer aux lecteurs du *Livre*.

LOUIS BARBÉ.





Livres aux enchères. — Il n'y a pas encore eu — du moins jusqu'au moment où nous écrivons — de ventes importantes. Nous ne pouvons parler que pour mémoire de la dispersion de la bibliothèque de M. Guillemot. Cette collection, qui s'est vendue du 5 au 9 novembre, comprenait principalement des ouvrages sur les sciences occultes, le magnétisme et la franc-maçonnerie. Elle renfermait aussi quelques livres sur l'histoire de Paris et des provinces. Cette bibliothèque ne mérite pas de mention spéciale.

— M. Claudin, l'érudit libraire, nous promet pour cet hiver des ventes très intéressantes. Citons en premières lignes celle de la bibliothèque de feu M. J. Renard, de Lyon. Cette collection renferme, entre autres pièces rares, des gothiques français, des romans de chevalerie, des Alde et des Elsevier. Les amateurs de reliures historiques se disputeront un Cicéron qui a appartenu à Grolier, un Justin relié pour Maioli, un Tite-Live aux armes du comte d'Hayen.

Puis, viendra la vente de la seconde et dernière partie de la bibliothèque Rochebilière. On sait l'intérêt que présenta la première partie de cette collection et la science qui présida à la rédaction du catalogue.

Signalons encore la vente de trois bibliothèques renfermant spécialement, la première, des ouvrages sur la Provence, la seconde des livres champenois, la troisième une réunion d'ouvrages sur la langue et la littérature des peuples de l'Orient.

M. Durel et Mme Labitte préparent également les catalogues de ventes qui auront une réelle importance.

Nous allions oublier les autographes. M. Charavay, qui compte faire plusieurs ventes très intéressantes, ne nous le pardonnerait pas.

— Nous empruntons au *Polybiblion,* qui les a lui-même puisés dans le *Bibliographe* (n° de septembre), les renseignements suivants sur la seconde vente de la troisième bibliothèque Beckford.

L'ouvrage qui s'est payé le plus cher est un exemplaire d'un ancien livre anglais ayant le mérite (fort apprécié aujourd'hui) de se rapporter à l'Amérique:

l'*History of Virginia*, par Smith, grand papier, relié en maroquin, s'est adjugé à 600 livres sterling (15,275 fr.) Les douze vacations ont produit 323,000 fr. Nous mentionnerons, en suivant l'ordre alphabétique du catalogue, les articles les plus dignes d'attention; on observera des adjudications de 3,000 à 6,000 fr.; les livres ayant appartenu à des souverains, à des collectionneurs célèbres, ceux revêtus de riches reliures anciennes ont obtenu des prix qu'on peut qualifier d'excessifs. — Niphus : *De pulchro,* 1531, exempl. de Grolier, 70 l. st.; — Nunez Cabeca de Vaça : *Relacion y comentarios de la acaceido en dos jornadas à las Indias*, Valladolid, 1555, 48 l. st.; — *Ordonnances sur le faict des monnoyes*, 1540, exempl. sur peau vélin : 132 l. st.; — Osorius : *Histoire du Portugal*, Paris, 1587, 5 vol. in-8°, reliure attribuée à Clovis Eve : 32 l. st.; — Oviedo : *Histoire naturelle des Indes,* 1556, reliure ancienne : 38 l. st.; — Palladio : *Quatro libri di archittetura,* 1570, exempl. avec la signature de J.-A. de Thou : 60 l. st.; — *le Pâtissier françois,* 1655 : 39 l. st.; — Petrarca; *Vinegia*, Aldo, 1514; un des 7 exempl. connus sur vélin, ancienne reliure : 66 l. st.; — Petrarca : *Lione,* 1579, exempl. de Marguerite de Valois : 79 l. st.; — Petrarca : *Spirituale,* 1536, exempl. de Maioli : 46 l. st.; — Philostratus : *Vita Apollonii,* Aldus, 1501, exempl. de Grolier : 300 l. st. Cet exemplaire avait été vendu 255 fr. en 1817 (vente Maccarthy) et 21 l. st. en 1827 (vente Hibbert). Bernard Picart : *Cérémonies et coutumes religieuses,* 9 vol. in-f° : 76 l. st.; — Platon : *le Timée et le Syimpose,* Paris, 1581, reliure attribuée à Clovis Eve : 141 l. st.; — Poliphilus : *Hypnerotomachia,* Aldus, 1499, reliure vénitienne du xvie siècle : 130 l. st.; — Le même ouvrage, traduction française, 1561, relié par Clovis Eve pour la reine Louise de Lorraine : 330 l. st.; — Ptolomœus : *Cosmographia,* Ulmæ, 1482, exempl. sur vélin, mais défectueux; 23 l. st. 15 sh. — Rabelais, Lyon, Dolet, 1542, 44 l. st.; — *Songes drôlatiques,* 1565, 25 l. st.; — *Œuvres,* Amsterdam, 1744, 55 l. st.; — Régnier : *Fortunes et adventures,* 1526, 33 l. 10 sh.; — *Satyres*, Leyden, Elzevier, 1652, 46 l. st.: — La Rochefoucauld : *Mémoires,* 1663, éd. elzévirienne, 42 l. st.; — *Roman du Sainct-Graal*, 1523, exemplaire avec piqûres de vers : 35 l. st.; — Sainte-Marthe : *Œuvres*. Paris, 1526, exemplaire de Thou : 46 l. st.; — Sannazaro : *Arcadia*, Alde, exempl. de Grolier : 125 l. st.; — Sansovino : *Historia universale,* 1573, exempl. d'Henri III : 50 l. st.; — Senecæ : *Tragediæ,* Aldus, 1517, exempl. de François Ier avec la Salamandre et l'F couronné; 81 l. st.; — Senecæ : *Opera*, Elzevirius, 1639, 3 vol. reliure ancienne : 41 l. st.: — Seyssel : *la Victoire du Roy contre les Vénitiens,* 1510, exempl. sur vélin vendu 455 fr. en 1856 : 62 l. st.; — Tasso : *Rime,* 1580. exempl. de Marguerite de Valois : 86 l. st. Cet exemplaire avait été acheté par Beckford 2 l. st. 10 sh. — Theret : *Singularités de la France antarctique,* 1558 : 62 l. st.; — *Tirante il Bianco*, 1548, rare édition aldine. Exempl. du bibliophile italien Canevari; 111 l. st.

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE POUR 1883.

TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1883).

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS


Digitized by Google


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris



